



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Lit.
B

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

Tome CXIV. — N° 341. Mai 1924.

Rédaction et administration : Lausanne, 1, Rue de Bourg.

Prix de l'abonnement annuel : Fr. 20. — pour la Suisse.

Fr. 26. — pour l'Union postale.

196702
18-6-25

Tous droits de traduction ou reproduction réservés. La « Bibliothèque Universelle » ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés et ne se charge pas de les renvoyer.

Le commerce des pays à change élevé.

Les événements de la guerre et de l'après-guerre, en jetant le désarroi dans notre vie économique, ont forcé le public à s'occuper de questions qui, jusqu'alors, étaient abandonnées à quelques spécialistes. L'une des plus importantes de ces questions est sans doute celle du change et de son influence sur le commerce international. Au moment où ce problème tend à entrer dans une nouvelle phase, il est peut-être opportun d'en examiner la genèse et l'évolution. Telle est la tâche que s'est proposée l'auteur de ces lignes.

Qu'une baisse rapide et notable du change d'un pays puisse constituer pour lui, pendant une période transitoire plus ou moins longue, une prime à l'exportation et une barrière à l'importation des pays à change élevé, c'est là un fait incontestable et sur lequel il est sans doute superflu d'insister. Cet avantage momentané provient de l'inertie des prix, qui

ne haussent pas tous, ni instantanément, dans la même mesure que le change étranger. En d'autres termes, le pouvoir d'achat de la monnaie dépréciée est plus élevé à l'intérieur qu'à l'extérieur. Les producteurs ont ainsi la possibilité, tout en vendant à un prix identique ou même supérieur à celui du marché indigène, de faire une concurrence ruineuse aux pays à change normal. C'est ce qu'on est convenu d'appeler le *dumping* des changes, bien qu'il s'agisse d'un phénomène assez différent du *dumping* des trusts américains ou des syndicats allemands avant la guerre.

Sans doute, il n'est pas aisé de donner la mesure exacte de ce *dumping*, qui varie d'un article à l'autre et d'une époque à l'autre, sous l'influence combinée du change et du mouvement des prix. Un statisticien de Zurich, Mr. J. Lorenz, a fait toutefois une intéressante tentative de précision à ce sujet, en se basant sur les indices des prix de l'Allemagne, de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de la Tchéco-Slovaquie, etc., adaptés chacun à l'indice suisse de la *Nouvelle Gazette de Zurich*. Il est arrivé à cette constatation que la période la plus critique pour la Suisse a été celle de novembre 1921, où l'avantage des trois premiers de ces pays, exprimé en pour cent des prix suisses, s'est élevé à 69,7 pour l'Allemagne, 24,9 pour la France et 22,8 pour l'Angleterre. Ces chiffres sont particulièrement suggestifs. Ils montrent dans quelle mesure considérable les producteurs de pays à change déprécié ont pu être favorisés par rapport à ceux d'un pays à change élevé comme la Suisse ; et encore ne représentent-ils qu'une moyenne qui a été notablement améliorée par certains articles du commerce mondial, tels que le coton, la soie, la laine, etc., dont les prix sont à peu près semblables partout. En appliquant cette même méthode à d'autres pays à change erratique, on arriverait sans doute à la conclusion que tous ont bénéficié, par moments, d'un *dumping* plus ou moins appréciable de leurs produits.

Les pays à change élevé ont-ils eu, du moins, l'avantage de se procurer à bas prix, à la faveur de ce *dumping*, les matières premières indispensables à leur industrie ? Cette compensation relative leur a été malheureusement refusée,

par suite des mesures prises par les pays de l'autre groupe. Il en est résulté une nouvelle cause de difficultés : la cherté des matières premières et auxiliaires, qui est venue s'ajouter à celle des salaires, des frais généraux et de tous les éléments de production en général. « C'est ainsi — écrivait le Conseil fédéral suisse dans son message du 24 janvier 1921 — que le prix auquel se vend, en France, le charbon de la Sarre et le charbon tout-venant ne représente que 41,5 % du prix exigé de la Suisse, marchandise livrée sur le carreau de la mine. Quant au gros coke de la Ruhr, il est vendu, à l'intérieur de l'Allemagne, à un prix équivalant au 21 % seulement de celui appliqué jusqu'ici à la Suisse, marchandise livrée sur le carreau de la mine. Même en Angleterre, le prix du charbon tout-venant ne s'élève qu'au 48 % du prix d'exportation. Les prix de nos charbons ont été réglés, jusqu'à présent, sur celui du charbon américain ; or, tout récemment encore, ce charbon nous revenait, vu la cherté du transport jusqu'à Bâle, à un prix de 100 % supérieur à celui payé en Amérique. En ce qui concerne le fer, la situation est semblable et tout aussi défavorable à l'industrie suisse. »

Telle semble, d'ailleurs, avoir été la tactique assez générale de l'Allemagne en matière d'exportation : vendre à des prix parfois sensiblement plus élevés que sur le marché national, mais néanmoins inférieurs de 10 à 15 % à ceux du marché étranger. L'écart revenait en partie au fabricant, en partie à l'Etat lui-même, sous forme de taxes perçues sur la vente de marchandises destinées à l'étranger¹. C'est l'inverse du *dumping* d'avant-guerre, qui permet cependant d'évincer le producteur suisse ; car ce dernier, procédât-il même à la plus extrême réduction de prix possible, à la vente sans bénéfice, qu'il était encore aisé à son concurrent allemand de vendre à des prix notablement inférieurs. Ainsi la Suisse souffrait de tous les inconvénients de cette concurrence artificieuse, sans bénéficier d'une réduction appréciable du coût de la vie et, en particulier, du coût de la production.

¹ Pour un article de quasi-monopole : la librairie allemande, les prix à l'exportation ont été maintenus — jusque vers le milieu de 1923 — non seulement au-dessus du niveau des prix intérieurs, mais même au-dessus de celui des produits similaires suisses, ce qui a provoqué de vives récriminations dans la Suisse allemande.

Les conséquences de cet état de choses sont bien connues : les industriels suisses, malgré la réputation de leurs produits, malgré les prodiges de leur savoir-faire, malgré la modération de leurs exigences, se sont trouvés partiellement incapables de poursuivre la lutte pour les débouchés, non seulement sur les marchés étrangers, mais même sur le marché national. La statistique du chômage, qui enregistre son maximum en février 1922 avec 99.541 chômeurs complets et 46.761 chômeurs partiels, est sans doute la meilleure expression de la gravité de cette crise sans précédent dans les annales économiques de la Suisse.

Cette situation, si elle était définitive, ne laisserait plus guère aux industriels que l'alternative d'émigrer en masse ou de faire une « belle fin ». Les exemples de l'un et de l'autre ne manquent pas et ont suscité de douloureux commentaires dans les milieux intéressés¹. Fort heureusement, toutefois, le *dumping* des changes n'a rien d'inexorable : il n'existe que tant que les prix à l'intérieur du pays « favorisé » n'ont pas haussé dans la même mesure que le change. Tôt ou tard, comme l'enseigne l'expérience d'avant-guerre et comme le confirme celle de l'après-guerre, l'équilibre finit par se rétablir, tout d'abord, et presque instantanément, pour les articles d'importation et, ensuite, peu à peu, même pour les articles nationaux. Ce qui constitue la gravité de la crise actuelle, ce n'est pas seulement l'intensité de la dépréciation du change, c'est encore le fait que cette dépréciation s'est produite par saccades, réparties sur une longue période, bouleversant sans cesse l'équilibre qui tendait à se rétablir. Comment s'étonner que les producteurs, submergés par ces vagues successives, aient cherché à s'en défendre au moyen d'une digue provisoire, qui leur permît de « tenir jusqu'au bout » ?

Une première mesure, considérée par certains comme une panacée, capable de remédier tout à la fois à la crise économique et aux embarras financiers de l'Etat, consisterait à accroître la circulation et à déprécier systématiquement le change. Cette méthode homéopathique — *similia similibus*

¹ De 1918 à 1922, 1263 fabriques suisses ont dû fermer leurs portes. Notre industrie, qui occupait 381.170 ouvriers en 1918, n'en occupait plus que 304.339 en 1922, au plus fort de la crise.

curantur ! — a été discutée, vers 1921, en Suisse, et, tout récemment encore, en Angleterre et en Suède. Elle a été très résolument écartée — et très heureusement aussi — car, dans ce domaine, il y a les illusions du présent et les réalités cruelles du lendemain, il y a surtout les devoirs envers la collectivité mondiale qui devraient suffire à exclure une mesure aussi perturbatrice. Nos successeurs s'étonneront, à bon droit, qu'il ait pu se trouver, à notre époque, des gens prétendus compétents pour proposer froidement une dépréciation criminelle de la monnaie. Quels que puissent être les avantages momentanés de l'inflation, l'expérience de l'Allemagne, s'ajoutant à celle d'autres pays, confirme cette vérité éternelle, digne de La Palisse, qu'il vaut mieux avoir une bonne monnaie qu'une mauvaise !

C'est ainsi que les pays intéressés furent conduits à chercher dans des mesures de politique douanière le remède à la situation quasi-désespérée dans laquelle ils se débattaient. En face de cette crise désastreuse, aucun homme d'Etat soucieux de ses responsabilités, fût-il même libre-échangiste convaincu, ne pouvait se placer à un point de vue doctrinaire de « laisser faire, laisser passer », au point de vue du « périssent les colonies plutôt qu'un principe ». Il fallait courir au plus pressé en s'efforçant de rétablir l'équilibre et — pour parler comme Adam Smith¹ — de « laisser la concurrence entre l'industrie étrangère et l'industrie nationale, dans la mesure du possible, sur le même pied qu'elle était auparavant ».

Les mesures de politique douanière envisagées étaient toutefois destinées, par la force des choses, à n'avoir qu'une efficacité assez relative. Elles ne pouvaient pas remédier à la crise générale, dont la crise des changes n'était qu'un élément. Elles ne pouvaient pas non plus viser à maintenir artificiellement certaines industries, issues de la guerre et viables seulement sous l'empire de ces circonstances exceptionnelles. Elles étaient impuissantes à apporter une aide durable à l'industrie hôtelière et aux industries d'exportation, les plus importantes de la Suisse en même temps que les plus atteintes par la crise. Enfin, il ne faut pas se dissimuler qu'elles pou-

¹ *Richesse des nations*, tome III, livre IV, chapitre II.

vaient aboutir à fin contraire en entraînant des répercussions regrettables, telles que le renchérissement du coût de la vie, ou des conflits internationaux avec des mesures de représailles d'autres pays, etc.

Développées avec force par les partisans irréductibles du libre-échange, ces objections ont contribué à écarter un protectionnisme outrancier, qui n'aurait pu qu'aggraver la crise au lieu de l'atténuer. Mais le spectre du chômage et le besoin de tenter quelque chose en faveur de ses victimes les ont empêchées de prévaloir contre les arguments que M. Alard a concentrés, dès 1890, dans cette formule frappante : « le change fossoyeur du libre-échange¹ ». Il est significatif, à cet égard, que même certains pays à change relativement déprécié, comme la Belgique, la Yougoslavie, ou des pays très éloignés du centre de la crise, comme l'Australie, le Canada, le Japon, aient pris des mesures de protection qui, à première vue, semble-t-il, eussent dû rester l'apanage des pays à change élevé du continent européen. En allant plus loin encore, on peut dire au vrai qu'il n'est pas ou presque pas de pays qui n'ait réagi contre le *dumping* des changes, soit par une augmentation générale du tarif douanier², soit par des mesures spéciales.

Ce sont ces dernières mesures que je me propose maintenant d'examiner, en donnant, pour chacune d'entre elles, un exemple caractéristique.

I. — *Surtaxe douanière uniforme.* — Ce système simple, mais par trop rigide, a été adopté, en août 1921, par la Grande-Bretagne, en vertu de la loi de protection des industries (*Safe-guarding of Industries Act*), II^e partie. Les marchandises importées à des prix impliquant un *dumping* des changes sont frappées d'une surtaxe de 33 1/3 % *ad valorem*. Mais cette surtaxe n'est applicable que sur plainte déposée au ministère du commerce (*Board of Trade*) et après enquête faite

¹ Voir le petit volume paru sous ce titre, en 1890, à Bruxelles.

² Exemple caractéristique : le décret français du 28 mars 1921, qui a relevé d'environ 300 pour cent l'écart qui sépare les droits du tarif général de ceux du tarif minimum. « Cette mesure — écrit M. C.-J. GIGNOUX dans la *Revue d'Economie politique*, mars-avril 1923, p. 231 — s'inspirait du fait que le tarif général est actuellement applicable à tous les pays ex-ennemis, dont la devise est précieusement dévalorisée par rapport à la nôtre. »

par une commission spéciale qui doit s'assurer de l'existence de certaines conditions :

1° Mise en vente, au-dessous des prix normaux de l'industrie britannique, de marchandises qui ne sont ni des denrées alimentaires, ni des boissons ;

2° Danger de chômage dans l'industrie intéressée ;

3° Dépréciation de 33 1/3 % au moins de la monnaie du pays d'origine de la marchandise visée ;

4° Pas de répercussion fâcheuse pour une autre industrie anglaise ;

5° L'industrie intéressée doit être gérée économiquement et rationnellement ;

6° Pas de dispositions contraires dans les traités internationaux de la Grande-Bretagne.

Lorsque toutes ces conditions sont réalisées, la loi est applicable, mais les décisions dans ce sens doivent être approuvées par la Chambre des Communes.

Si ce système a été unanimement écarté en Suisse, c'est qu'on lui reprochait de manquer de souplesse et, par là-même, d'efficacité : tantôt la surtaxe aura un effet prohibitif, tantôt, au contraire, elle sera insuffisante à compenser le *dumping* de certains pays.

II. — *Surtaxe douanière différentielle* (coefficients de change).

— Très séduisant à première vue, mais d'une application compliquée, ce système tend à assouplir la surtaxe douanière, en l'adaptant aux conditions de prix de chaque pays ou même de chaque espèce de marchandise. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que les avantages du *dumping* varient non seulement de pays en pays, mais encore d'époque en époque et de marchandise à marchandise. Il conviendrait, notamment, de distinguer entre les produits fabriqués avec des matières premières étrangères (par exemple, le coton acheté en dollars ou livres égyptiennes) et ceux qui, au contraire, sont fabriqués avec des matières premières indigènes (par exemple, en Allemagne, le bois, le charbon, le fer, etc.). C'est précisément le but du système de la surtaxe différentielle, dont la perfection est ainsi en raison directe de la complication.

Le calcul de la surtaxe peut se faire au moyen de deux

méthodes différentes : soit comme *coefficient douanier*, en pour cent des droits d'entrée, soit comme *coefficient ad valorem*, sur la base de la valeur de la marchandise ou, plus exactement, de la différence de prix entre le marché étranger et le marché national. La première méthode présente l'inconvénient de tabler sur des droits d'entrée (généralement spécifiques) dont le rapport avec la valeur d'une marchandise donnée offre toutes les variations possibles : d'où la difficulté de fonder sur cette base un système de surtaxe logique et efficace, à moins d'établir une échelle compliquée, avec des coefficients pour chaque marchandise. Quant au système de la surtaxe *ad valorem*, il se heurte à son tour à la difficulté de déterminer la valeur de la marchandise, tant dans le pays de destination que dans le pays d'origine, ce qui implique toutes sortes d'enquêtes ou de formalités tracassières, bien que trop souvent impuissantes à empêcher la fraude.

Comme exemple d'application du système, on peut citer l'Espagne, où il a été introduit par décret royal du 3 juin 1921. A l'origine, les coefficients douaniers variaient suivant le change et suivant la marchandise : 1^o ils s'appliquaient à la marge entre la moyenne mensuelle du change et le chiffre 100 ; 2^o ils étaient fixés, selon la marchandise, à 10, 18, 25, 32, 40, 47, 55, 62 ou 70 %. Les matières premières étaient frappées par les coefficients les plus faibles ; les produits fabriqués par les plus élevés. Par exemple, les marchandises importées d'Allemagne étant soumises au coefficient 70 et le change étant de 10 (pesetas pour 100 marks), la surtaxe douanière s'établissait comme suit : 70 % de 90 ($100 - 10$) = 63 % du droit d'entrée.

Ce régime compliqué a été modifié et simplifié dans la suite, notamment par l'ordonnance royale du 29 mai 1922. Depuis le 1^{er} juin 1922, les marchandises en provenance de pays dont le change a subi une dépréciation égale ou supérieure à 70 % du pair monétaire par rapport à la peseta, acquittent une surtaxe s'élevant à un pour cent déterminé des droits d'entrée ordinaires. Cette surtaxe est calculée en multipliant par le coefficient 0,8 la différence entre le chiffre 100 et la moyenne mensuelle du change d'un pays ; elle s'applique indis-

tinctement à toutes les catégories de marchandises provenant dudit pays. Les marchandises qui acquittent les droits de la première colonne (tarif général) sont soumises au même régime, quelle que soit la dépréciation du change.

III. — *Restrictions d'importation.* — Appliqué en Suisse, au Danemark et en Hollande, ce système est peut-être le plus pratique et le plus efficace, mais aussi celui qui prête le plus à l'arbitraire. Après un premier essai dans l'industrie du meuble, décrété en vertu des pouvoirs extraordinaires du Conseil fédéral, le système a été introduit légalement en Suisse par un arrêté fédéral du 18 février 1921¹, dont voici les dispositions essentielles :

ARTICLE PREMIER. — En vue de prévenir le chômage et de protéger la production nationale lorsqu'elle est menacée dans ses conditions d'existence, le Conseil fédéral peut, dans l'intérêt économique général du pays, à titre exceptionnel et temporaire, limiter ou faire dépendre d'un permis l'importation de marchandises qu'il lui appartient de désigner.

Il peut en même temps, soit par convention, soit par réglementation des prix ou de toute autre façon, prendre les mesures propres à assurer l'approvisionnement du pays en ces marchandises à des prix équitables.

Il peut subordonner la délivrance des permis d'importation à l'acquiescement d'une taxe proportionnée au prix et à la valeur de la marchandise.

ART. 2. — Avant de prendre des mesures de cette nature, le Conseil fédéral consulte une commission dans laquelle les principaux groupes économiques sont représentés.

ART. 3. — Les mesures prises en vertu du présent arrêté sont portées, dans la plus prochaine session, à la connaissance de l'Assemblée fédérale qui décide si elles doivent rester en vigueur.

¹ Cet arrêté était complété par un autre, du même jour, autorisant d'urgence le Conseil fédéral à relever provisoirement les droits de douane et à prélever des droits sur les marchandises qui en étaient encore exemptes. En vertu de l'ancien tarif (du 10 octobre 1902), l'indice de protection (% des droits perçus par rapport à la valeur des importations) était en 1913 de 4,93 %, soit le moins élevé de tous les principaux pays, y compris l'Angleterre, exception faite de la Belgique et de la Hollande. Sous le régime du nouveau tarif, entré en vigueur le 1^{er} juillet 1921, l'indice s'est élevé à 8,32 %, mais la Suisse reste de tous les pays celui qui, par tête d'habitant, demande le moins aux impôts indirects.

ART. 7. — Le présent arrêté est déclaré urgent et entre immédiatement en vigueur.

Les chiffres ci-après donneront une idée de l'usage qui a été fait de ces restrictions :

	<i>Rubriques assujetties entièrement partiellement aux restrictions</i>	
Sur les 1382 rubriques du tarif d'usage, étaient assujetties aux restrictions, le 20 février 1920	247	57
Le 1 ^{er} avril 1923	219	63
Ont été assujetties depuis lors à de nouvelles restrictions	1	10 ¹
Total	220	73
Ont cessé d'être assujetties aux restrictions	4	3
En conséquence, étaient assujetties aux restrictions, le 1 ^{er} novembre 1923	216	70

Il y a lieu de remarquer que la majeure partie des marchandises protégées ont été mises au bénéfice d'une autorisation générale d'importation par les frontières franco-suisse et italo-suisse. En ce qui concerne ces frontières, seules 21 rubriques sont assujetties entièrement aux restrictions et 6 partiellement. Des certificats d'origine n'étant pas exigés, il est possible que certaines marchandises soient déroutées ; cependant, de sérieux obstacles s'opposent à des abus sur une vaste échelle. En outre, les Etats par la frontière desquels ces importations peuvent être effectuées librement, ont été informés que ce régime serait supprimé si des abus étaient constatés.

Pour chacune des industries intéressées, le Département fédéral de l'économie publique examine, d'une manière suivie, si l'état du chômage, le degré d'activité et le coût de production étranger et suisse nécessitent absolument une restriction des importations. Celle-ci ne saurait, en aucun cas, servir à réaliser des bénéfices. Les industriels protégés doivent

Sont comprises dans ce nombre 4 rubriques pour lesquelles les autorisations générales d'importation ont été rapportées.

done établir leur prix de vente de manière à couvrir leurs frais de production, c'est-à-dire les dépenses dues aux matières et aux salaires, ainsi que les frais généraux, y compris les amortissements normaux. Elles ne sont pas admises, par contre, à faire entrer dans le prix de revient les intérêts à servir au capital appartenant en propre à l'établissement ou quelque autre forme de bénéfice net.

En ce qui concerne, enfin, la procédure suivie pour les permis d'importation, voici comment s'exprime le Conseil fédéral dans son message du 23 septembre 1921 :

« Au début, les permis étaient délivrés d'après les quantités importées durant la dernière année de paix et, lorsqu'il s'agissait d'une maison fondée pendant la guerre, d'après les importations effectuées par cette maison durant la première année de ses opérations. On se rendit compte que ce mode de procéder n'avait pas pour effet de procurer immédiatement aux branches suisses intéressées les commandes qui eussent été à même de les ranimer. Ces commandes étaient ajournées, attendu que, pour beaucoup de branches, les contingents d'importation, bien que très limités, permettaient de faire face, entièrement ou à peu près, aux besoins d'ailleurs réduits. On essaya alors de subordonner, lorsque cela est possible, la délivrance de permis d'une certaine importance à la condition que le requérant fasse, dans le pays même, des commandes de la marchandise en cause, dans des quantités équitablement proportionnées à celles qu'il désire importer. Evidemment, ce système ne peut être appliqué que dans des cas déterminés ; il faut distinguer entre le commerçant, l'importateur et celui qui désire introduire la marchandise en Suisse pour son propre usage. En outre, l'emploi de ce système dépend du genre d'articles entrant en ligne de compte. Mais une chose est certaine : ces commandes à l'intérieur du pays ont ranimé, depuis quelque temps, les diverses branches protégées.

» Des raisons d'ordre technique nous ayant obligés à décréter des restrictions d'importation pour des rubriques entières du tarif douanier, il arrive que certains articles rentrant sous cette rubrique ne sont fabriqués en Suisse que dans une quan-

tité ou une qualité insuffisante. Aussi est-il bien compréhensible que, malgré toute la bonne volonté des organes chargés de l'exécution, il se produise parfois des retards ou des méprises. On ne saurait les éviter complètement.

» Relativement à la question des taxes, deux courants se sont manifestés au Parlement. Tandis que les uns préconisaient la perception de simples émoluments de chancellerie, d'autres étaient favorables à un système de taxes élevées, dont les effets eussent été, en quelque sorte, ceux de coefficients de change. Dans son ordonnance d'exécution, le Conseil fédéral crut devoir adopter un moyen terme. Il décida que le montant des taxes serait de 2 à 6 % de la valeur des marchandises importées. Pour la plupart des catégories de marchandises, on perçut d'abord une taxe de 5 %. Lorsqu'il s'agissait d'une marchandise ne constituant, pour une industrie donnée, qu'un produit semi-ouvré, ou d'une marchandise dont la fabrication en Suisse était à peine suffisante en quantité, la taxe était de 2 %.

» Lors de l'entrée en vigueur des nouveaux droits de douane, les taxes à acquitter ont toutes été abaissées, de sorte qu'elles n'ont plus, aujourd'hui, aucun caractère fiscal. Dans la fixation des nouvelles taxes, on a tenu compte, entre autres, d'un *postulat* adopté par le Conseil national et demandant que l'importation de marchandises dont la fabrication indigène est nulle ou insuffisante en quantité ou en qualité ne soit soumise qu'à un émolument de chancellerie. A cet égard, tous les désirs équitables ont été pris en considération et le commerce n'a plus aucune raison de renchérir les marchandises importées. »

Très discuté au début, surtout dans les industries d'exportation, qui ne pouvaient en bénéficier et redoutaient au contraire les conflits internationaux et les mesures de représailles, le système des restrictions a fini, malgré ses inévitables inconvénients (bureaucratie, décisions lentes et parfois arbitraires, méprises), par être généralement admis. Chacun convient, aujourd'hui, qu'il ne peut plus être question, dans l'état actuel de la crise, de changer de régime, même pour passer à celui des coefficients de change qui avait et qui a encore de

nombreux partisans de principe. Les industriels protégés surtout, cela va de soi, se montrent de chauds défenseurs du système, sans lequel, déclarent-ils, ils n'auraient pu traverser la crise, ni, par suite, continuer à occuper les quelque 78.000 personnes qui travaillent encore dans leurs ateliers.

Il est toutefois assez malaisé de se faire une idée quelque peu précise du résultat de ces mesures douanières. En vertu du *post hoc, ergo propter hoc*, on risque de leur attribuer des effets qui sont dus, au moins en partie, à l'évolution naturelle de la crise mondiale. Les études statistiques spéciales, en particulier celle de M. Max Senger, de Berne, dans l'exposé de laquelle il n'est pas possible d'entrer ici¹, autorisent néanmoins à conclure que l'amélioration a été plus sensible dans le groupe des industries protégées que dans l'autre. Il est, d'ailleurs, dans la nature même du régime des restrictions, tel qu'il a été conçu et appliqué en Suisse, d'être particulièrement efficace. Une expérience semblable paraît avoir été faite au Danemark et en Hollande, où des restrictions d'importation ont été également décrétées, quoique dans une moindre mesure qu'en Suisse (au Danemark, dans le commerce des chaussures et du tabac ; en Hollande, dans celui des chaussures).

Dans ses divers messages, le Conseil fédéral insiste sur le fait que ces résultats ont pu être obtenus sans qu'une hausse appréciable des prix des industries protégées se soit produite, grâce au contrôle continu de ces prix et à la concurrence subsistante des pays autres que l'Allemagne et l'Autriche. Il en trouve une preuve dans la moyenne suivante des nombres-indices :

	Printemps 1922	fin 1922	fin septembre 1923
a) marchandises			
protégées	179	167	165
b) marchandises			
non protégées ..	171	166	167

Il est permis, toutefois, de n'accepter ces chiffres qu'avec

¹ Voir le *Journal de statistique et Revue économique suisse*, fascicule III, 1923, pp. 262 à 271.

réserve¹, car les restrictions d'importation n'ont pu être justifiées et efficaces qu'à condition de renchérir les produits des industries protégées ou, tout au moins, d'en entraver la baisse. On peut admettre, par contre, que cette influence n'a pas été très sensible et inférieure, en tout cas, à ce qu'elle eût été sous le régime des coefficients de change.

Si favorables que soient ces résultats, il faut se rappeler, cependant, qu'ils n'ont pu avoir qu'une portée relative. Dans un pays comme la Suisse surtout, où les principales industries sont, plus que dans n'importe quel autre pays du monde, des industries essentiellement d'exportation², les mesures prises à partir de 1921 n'ont apporté une aide efficace qu'à un nombre assez restreint de producteurs. Les autres industries ont dû s'efforcer de « tenir » par leurs propres efforts ; plusieurs entreprises ont sombré, d'autres ont émigré dans des pays plus favorisés.

Afin d'accorder, toutefois, à certaines de ces industries d'exportation les plus atteintes, comme l'horlogerie, une aide relative, l'arrêté du Conseil fédéral du 12 décembre 1921, sur l'assistance au chômage, a institué en leur faveur le régime des *subsides de change*, qui se sont élevés au total à 11 millions de francs. Ces subsides avaient pour but de garantir aux exportateurs, dans leurs ventes en pays à change déprécié, un cours du change un peu plus élevé que celui du jour, bien qu'encore insuffisant eu égard au coût comparé de production de la Suisse et de ces autres pays.

D'après le dernier rapport de la *Chambre suisse de l'horlogerie*, ces subsides ont rendu les plus grands services, sans occasionner une dépense supérieure à celle qui aurait dû être affectée au chômage. Il en est résulté, toutefois, un conflit avec la France qui, seule, s'est élevée contre l'octroi de ces subsides, qualifiés de « primes à l'exportation ». Voici ce qu'écrit, à ce propos, le rapport susmentionné : « Bien que cette interprétation soit des plus contestables, la Chambre

¹ Le Conseil fédéral lui-même ne leur accorde d'ailleurs qu'une valeur relative, en raison « du trop petit nombre d'articles qui entrent ici en jeu ».

² Avant la guerre, la part de la production destinée à l'exportation était évaluée comme suit : industrie chimique, 98 % ; soie, 95 % ; broderie, 90 % ; montres, 90 % ; chocolat, 85 % ; chaussures, 60 % ; etc.

suisse de l'horlogerie a envisagé qu'il était plus prudent de céder, en vue d'éviter la fermeture complète de la frontière française à nos produits horlogers. Entre les deux maux, il n'y avait pas à hésiter. A ce sujet, le télégramme suivant a été envoyé au Département de l'Economie publique, le 7 novembre 1922 : « Contestons que subsides de change constituent une violation accord 1^{er} juin 1921 et traité de 1906. » Suisse devrait réserver l'établir juridiquement ; toutefois » demande France de supprimer subsides nous étant imposée » et ne voulant pas prendre responsabilité rupture convention, » consentons, malgré nous, à ne plus accepter nouvelle demande de de subsides des fabricants pour la France, à partir du » jour que vous fixerez. » Le Département de l'Economie publique fixa ce jour au 9 novembre et le Bureau des Subsidés de change s'en tint strictement à la décision prise. Somme toute, les résultats de cette mesure ne furent pas aussi préjudiciables à l'industrie horlogère qu'on pouvait le craindre, le plus gros des commandes ayant déjà été passé avant la date de l'interdiction ».

Cette question des subsides de change ne présente, d'ailleurs, plus qu'un intérêt rétrospectif, car ils ont été suspendus à partir du 7 février 1923, les crédits accordés par la Confédération étant épuisés. « Cette suspension — dit encore le même rapport — ne souleva pas de récriminations, car, dans les milieux intéressés, on était généralement d'avis qu'il n'y avait plus d'intérêt à les continuer et qu'en conséquence une demande de nouveaux crédits ne s'imposait pas. Il est à supposer, au surplus, qu'on aurait eu de la peine à les obtenir de la part des autorités fédérales. »

D'une manière générale, il apparaît, de plus en plus, que le moment approche où toutes ces mesures exceptionnelles pourront être rapportées et faire place à un régime plus libéral, que chacun appelle de ses vœux. Le *dumping* des changes pratiqué systématiquement par l'Allemagne, et qui a été « le cauchemar du monde » au cours de ces quatre dernières années, est en voie de disparition, et on peut espérer qu'il ne trouvera pas d'imitateurs dans les autres pays. « Il y a lieu d'admettre, — écrit le Conseil fédéral dans son dernier message du

20 novembre 1923 — que la situation politique et économique dans laquelle se trouvent les Etats à change déprécié ne se prolongera pas trop. Dès que le chaos actuel aura fait place à des conditions quelque peu meilleures et qu'une monnaie plus ou moins stable aura remplacé celle de papier, dont la valeur est presque nulle aujourd'hui, la chasse aux devises et l'évasion des marchandises prendront vraisemblablement fin ; peu à peu, les prix se calculeront de nouveau d'après le prix de revient. On pourra se faire alors une idée plus juste de la situation et, selon toutes probabilités, le coût de la production à l'étranger se rapprochera du coût de la production en Suisse... »

Les événements ultérieurs à ce message ne font qu'en confirmer ces vues empreintes d'optimisme. Le nombre des chômeurs, totaux et partiels, qui était, au paroxysme de la crise, de 146.302 en février 1922, est tombé à 41.141 à fin janvier 1924. La statistique du commerce indique, pour le dernier trimestre 1923, une augmentation de 23 millions de francs aux exportations et de 278 millions aux importations, principalement en matières premières. Il y a donc là des indices d'une sérieuse reprise des affaires. Mais ce qui est toujours inquiétant, c'est que les prix de nos produits exportés baissent en même temps que haussent ceux des matières premières importées. Certaines branches sont arrivées ainsi à l'extrême limite des sacrifices possibles.

Que conclure, sinon que la situation est encore loin d'être réjouissante, mais qu'elle justifie de plus en plus les espoirs de ceux qui n'ont jamais douté de la vitalité de nos industries ?

Georges PAILLARD,

Professeur à l'Université de Lausanne.

Une grande amitié.

Si, vers la fin du XVIII^e siècle, l'Allemagne n'avait pas de capitale politique, elle avait une capitale littéraire : et c'était Weimar, au sujet de laquelle Schiller mandait à son ami Moser : « J'ai accompli tous mes désirs ; je suis à Weimar, et il me semble que je foule le sol de la Grèce ancienne. Le duc est un homme excellent, un vrai père des lettres. Aucun art n'est négligé ici, à moins que tu ne veuilles donner ce nom au cérémonial des cours. Tu connais les poètes dont l'Allemagne est fière, un Herder, un Wieland, d'autres encore ; je vis au milieu d'eux. Que de choses excellentes à Weimar ! Je compte bien achever mes jours dans cette ville et y trouver une patrie. » Nous sommes en 1787. Schiller n'avait pas trente ans et il avait l'air d'ignorer Goethe, qui était cependant le plus illustre des Weimariens. Qu'il n'en parlât point, c'est sans doute que, comme il l'écrivait à Körner : « Tout son être est autrement disposé que le mien ; il ne regarde pas le monde avec les mêmes yeux que moi ; toutes nos idées sont différentes. » Et, déjà, on les opposait l'un à l'autre.

Ils se rencontrèrent pour la première fois à Rudolstadt, en 1788. Goethe revenait d'Italie ; toute l'antiquité grecque et latine s'était réveillée à lui. Dans la famille de Lengfeld, où ils se virent, on tenta de les rapprocher. De leur court entretien, ils retirèrent l'impression qu'ils ne s'entendraient pas. L'un avait rompu avec sa jeunesse, avec le romantisme éperdu de *Werther* ; l'autre n'avait pas renié ses *Brigands*. « Mais, comme le note A. Bossert dans son beau livre sur *Goethe et Schiller*, ils étaient moins séparés l'un de l'autre qu'ils ne le croyaient eux-mêmes. Schiller devinait, avec la clairvoyance du génie, ce que Goethe avait eu le bonheur de contempler de ses yeux. Un Homère l'avait accompagné à Volkstadt (chez les parents de sa fiancée, Charlotte de Leng-

feld)... Il y composa, tout en lisant Homère et Euripide, une poésie célèbre, les *Dieux de la Grèce*, toute pleine du charme de cette religion hellénique qui montrait partout aux initiés la trace d'un dieu », et dont Goethe avait retrouvé la prestigieuse image sur les bords du Tibre et de l'Arno.

Le magnifique travail qu'a courageusement entrepris et admirablement mis à chef M. Lucien Herr, sa traduction de la *Correspondance entre Schiller et Goethe*, 1794-1805 (4 vol. in-16, librairie Plon, Paris), nous raconte au jour le jour l'histoire de l'une des plus grandes amitiés littéraires. Le texte de M. Herr suit fidèlement l'édition allemande de 1912, publiée par l'*Inselverlag* et qui n'offre plus de lacunes, s'il est précédé d'un lumineux avant-propos, s'il est d'une élégante et minutieuse exactitude, il n'est pas seulement cela. Dorénavant, le lecteur français pourra puiser dans un merveilleux trésor, et il comprendra mieux que l'Allemagne des Hohenzollern n'est pas toute l'Allemagne. Que des nations entre lesquelles se sont amassés de terribles souvenirs puissent répéter demain les vers que Lamartine adressait à Becker, l'auteur du *Rhin allemand* :

Il ne tachera plus le cristal de ton onde,
Le sang rouge du Franc, le sang bleu du Germain,
Ils ne rouleront plus sous le caisson qui gronde,
Ces ponts qu'un peuple à l'autre étend comme une main,

et que la paix des cœurs succède aux traités des diplomates, elles le devront à ces voix du passé, celles de Schiller et de Goethe, celles de Taine et de Renan, qui furent et seront plus fortes que la haine.

Je ne voudrais, dans ces pages, retenir de la *Correspondance entre Schiller et Goethe*, si riche à tant d'égards, que ce qui est d'ordre strictement personnel. Comment ces deux esprits foncièrement dissemblables, comment ces deux gloires que l'on dressait l'une contre l'autre, comment ces deux natures puissantes et entières, comment ces deux hommes ont-ils pu se lier de la plus étroite comme de la plus généreuse des affections ? A la rigueur, on concevrait que Schiller, l'exalté et le fougueux Schiller, y fût allé de toute son âme. Mais Goethe, l'« Olympien » Goethe ? Celui-ci néanmoins, quoiqu'il fût

de beaucoup l'aîné de Schiller, ne laissera pas de rendre avec usure ce qu'il recevra et tous deux rivaliseront de bienveillance, de serviabilité, de dévouement, sans que jamais une ombre de méfiance, un soupçon de jalousie se glissent entre eux. Leur exemple suffirait à réhabiliter l'envieuse et hargneuse tribu des gens de lettres.

Ce sont bien « de nobles relations qui se sont établies entre nous, » comme le dira Schiller dans une lettre du 2 juillet 1796. Au cours d'une conférence à laquelle assistaient Schiller, Fichte, K.-L. Woltmann (alors professeur à l'Université de Iéna) et Guillaume de Humboldt, on avait décidé la création d'une revue : *Die Horen* (*Les heures*). Le prospectus en fut rédigé le 13 juin 1794. Le même jour, Schiller sollicite de Goethe « la faveur d'une collaboration dont, il va de soi, que nous estimons tous également la qualité et le prix ». Il ajoutait : « Si vous consentez à donner à cette entreprise l'appui de votre nom et de votre personne, vous en assurerez l'heureux succès, et nous souscrivons d'avance avec empressement à toutes les conditions que vous mettrez à votre consentement. » La réponse de Goethe, datée du 24, fut chaleureuse à souhait : « Je serai des vôtres avec joie et de tout cœur. » Un mois après, la glace est mieux que rompue. De Weimar, qu'habite Goethe, à Iéna, où s'est fixé Schiller, arrivent ces lignes : « Je me réjouis très vivement à la pensée de faire fréquemment avec vous échange d'idées. » Bientôt, le ton sera celui de toute la future correspondance. Schiller ayant envoyé à Weimar des *Lettres* destinées aux *Heures*, Goethe le félicite en ces termes : « J'ai avalé votre manuscrit d'un trait. Comme un breuvage exquis, et qui est en harmonie avec les besoins et les goûts de notre être, descend en nous avec une parfaite aisance, et, sitôt qu'il a seulement humecté la langue, atteste sa vertu bienfaisante par l'aimable disposition d'humeur qu'il communique à tout notre système nerveux, c'est de la même façon que ces *Lettres* m'ont été douces et m'ont fait du bien. Au reste, comment en eût-il été autrement, alors que j'y trouvais exposé d'une manière si remarquablement liée et si forte ce qui, depuis de longues années, m'était apparu comme la vérité, ce que j'ai partie vécu, partie rêvé de vivre ?... Cet

état de béatitude a bien failli être mis à mal par un billet de Herder où il semble vouloir nous taxer d'étroitesse de vues, pour l'ardeur enthousiaste que nous apportons à notre propre vision des choses. Mais comme, dans le monde des réalités phénoménales où nous passons, il ne faut jamais prendre les choses trop au tragique, et que c'est, après tout, une consolation qui n'est pas à dédaigner que de savoir qu'on se trompe en compagnie de bon nombre d'hommes éprouvés,... poursuivons en toute sérénité notre vie et notre travail, et que nos personnes et notre conduite se subordonnent délibérément à une pensée d'ensemble, pour que nos ébauches en reçoivent jusqu'à un certain point leur achèvement idéal. Le courage et la modestie ne sont-ils pas les meilleures armes du talent ? Que les inquiets et les grincheux nous harcèlent de leurs scrupules craintifs ou de leurs objections malveillantes, nos erreurs elles-mêmes ne seront pas vaines.»

On cause, on discute, on se critique, on se stimule, on se consulte, et, dès le 3 janvier 1795, Goethe peut adresser à Schiller ces vœux d'an nouveau : «Souhaitons de passer cette année tout entière, comme nous avons terminé celle qui vient de prendre fin, à faire échange mutuel de sympathie active pour ce que l'un et l'autre nous aimons et accomplissons. Si les hommes qui sont en communauté de sentiments ne se donnaient pas un coup de main les uns aux autres, qu'advierait-il de la société et de la sociabilité ? Je suis plein de joie à l'espoir de voir croître entre nous de jour en jour la réciprocité d'influence et la confiance.» Cet accent de virile et fervente amitié ne fléchira jamais, dans la suite. Il n'est pas moins vif chez l'un que chez l'autre. «Votre présence ici, écrira Schiller le 7 janvier, sera pour mon esprit et pour mon cœur une source féconde où ils s'abreueront.» Le 7 septembre : «Je ne parviens pas à m'habituer à demeurer huit jours sans vous donner signe de vie et sans rien recevoir de vous.» Ils ne peuvent plus exister l'un sans l'autre, ils ont constamment «une masse de choses à se dire». Et à se lire, car ils sont incapables de former un projet, de composer un drame, un poème, un roman, Goethe sans rechercher l'opinion de Schiller, Schiller sans solliciter les conseils de Goethe.

Bien entendu, leurs lettres ne se bornent pas à des effusions. S'ils sont l'un envers l'autre d'une absolue franchise, ils ne se gênent point de librement juger la littérature contemporaine. Sévères pour eux-mêmes, ils le seront pour les autres. Ils ont la haine de « la divine platitude », qui « fait le succès ». La république des loups n'étant pas moins divisée en Allemagne qu'ailleurs, ni moins acharnée à se déchirer, les Homère de Weimar et de Iéna ont leurs Zoïle. Schiller souffre plus que Goethe des petites misères qui sont le lot des plus grands. Sa constitution malade, sa sensibilité exaspérée, les soucis que ne lui épargne point la *res angusta domi* le défendent mal contre les meurtrissures de l'amour-propre. Goethe, lui, à trop l'expérience des hommes et la conscience de sa valeur, il est aussi d'un tempérament trop vigoureux et d'un caractère trop égal pour s'attarder aux coups reçus dans la bataille littéraire : « Il faut nous dire qu'à nous deux nous occuperons une belle largeur de route, si, d'une main, nous nous tenons fortement unis, tandis que nous étendrons l'autre aussi loin que le permettent les dons naturels qui nous sont échus en partage. » Et, dédaigneux de tout ce qui n'est pas le but à atteindre, il retourne à ces « échanges d'idées » qui lui sont si précieux. Justement, Schiller a parcouru quelques chapitres de *Wilhelm Meister* et, avec sa coutumière sincérité, il n'a rien caché de ses louanges, ni de ses réserves à Goethe, qui les accueille ainsi : « Je vous remercie bien cordialement de votre lettre si bienfaisante, et de la manière dont vous me faites part des impressions et des réflexions que vous a suggérées le roman, et en particulier le huitième livre. Si celui-ci s'accorde avec votre façon de sentir, vous ne manquerez pas d'y discerner la marque de votre influence personnelle, car il est hors de doute que, sans nos relations d'amitié, je n'eusse pas été en état de mener l'œuvre à bonne fin, du moins de la manière que je l'ai fait. Cent fois, tandis que je m'entretenais avec vous de problèmes théoriques et d'exemples concrets, j'avais présentes à l'esprit les situations dramatiques que vous avez maintenant sous les yeux, et je les jugeais silencieusement à la lumière des principes sur lesquels nous étions occupés à nous mettre d'accord. Et, aujourd'hui, c'est

encore votre vigilante affection qui me met en garde contre quelques fautes qui sautent aux yeux. Pour quelques-unes de vos critiques, j'ai trouvé immédiatement un remède... Que j'aurais de choses encore à ajouter, si je voulais rendre pleinement le cas unique au monde des rapports où je me trouve avec vous, et avec vous seul ! »

Oui, c'est bien « un cas unique au monde » que ce lien de l'esprit et du cœur entre héros de l'intelligence. Ils ne calculent pas ; ils donnent et ils se donnent.

De temps à autre, Schiller et Goethe s'entretiennent de leurs incursions dans les lettres françaises. Le 30 novembre 1796, Goethe apprécie comme suit un livre sur lequel il aimerait appeler l'attention de son ami : « Il a paru un nouvel ouvrage de M^{me} de Staël, *De l'influence des passions*, etc., qui est d'un grand intérêt ; il est tout pénétré de l'ampleur et de la grandeur des événements qu'elle a vécus et dont elle a les yeux emplis, et contient une foule de remarques intelligentes, délicates et hardies. » Plus tard, en 1803, quand M^{me} de Staël fera sa visite quelque peu tapageuse aux célébrités de l'Allemagne, Goethe se montrera plus froid : « Il était à prévoir, écrit-il de Iéna où il séjournait depuis une semaine ou deux (Schiller avait, à cette époque, transféré son domicile à Weimar), il était à prévoir que, du moment où M^{me} de Staël arriverait à Weimar, on m'y manderait. J'y avais mûrement réfléchi par avance, pour ne pas être pris au dépourvu, et je m'étais fermement résolu à ne pas bouger d'ici... Si M^{me} de Staël désire me voir, elle sera la bienvenue... Mais quant à me mettre en route, par un temps pareil, à partir pour là-bas, à faire de la toilette, à me montrer à la cour et dans le monde, c'est radicalement impossible, je le déclare aussi net que vous l'avez déclaré vous-même dans des cas analogues. » Lorsque Schiller aura conversé avec celle que les Italiens avaient surnommée *Donna Tremola*, il se hâtera de renseigner Goethe : « Tout chez elle est d'un jet, et l'on n'y discerne pas le moindre trait qui trompe l'attente, qui sonne faux, qui ne soit normal. D'où suit que, quelque abîme qui puisse séparer les tempéraments et les manières de voir, on se sent parfaitement à l'aise avec elle, qu'on peut tout entendre d'elle et

tout dire... Elle est absolument insensible à ce que nous nommons la poésie ; des œuvres de cet ordre, elle ne parvient à s'assimiler que ce qu'elles ont de passionné, d'oratoire et de généralités abstraites... Comme je réassis moi-même, en dépit de ma médiocre habileté à parler le français, à me tirer à peu près d'affaire, vous n'aurez pas la moindre peine, avec votre pratique plus grande, à causer avec elle. » Mais, comme elle s'éternise à Weimar, le pauvre Schiller en est à soupirer après la délivrance : « Je n'ai pas eu de nouvelles de M^{me} de Staël ; je lui souhaite d'être occupée avec M. Benjamin Constant (qui l'avait rejointe). Je ne sais ce que je donnerais pour avoir, durant les quatre semaines qui viennent, ma tranquillité, ma liberté et ma santé. » L'« envahissante voisine », débarquée à Weimar le 13 décembre 1803, y était encore dans les derniers jours de février 1804.

Schiller et Goethe sont si absorbés par leur travail qu'ils aiment mieux vivre dans la familiarité des livres que des auteurs. Ils sont les admirateurs de Diderot : « Je me suis mis hier à Diderot (à son *Essai sur la peinture*, publié en 1796) qui m'enchanté positivement, et qui a mis mon esprit en branle jusqu'au fond. Chacun de ses aphorismes, ou peu s'en faut, est comme un éclair qui illumine les profondeurs secrètes de l'art ; ses remarques sont à un tel point empruntées à ce qu'il y a de plus élevé et de plus intime dans l'art, qu'elles valent souverainement pour tout ce qui s'y rattache de près ou de loin, et qu'elles peuvent servir d'indications directrices utiles au poète aussi bien qu'au peintre » (lettre de Schiller à Goethe, du mois de décembre 1796). Et Goethe de renchérir : « C'est un livre splendide et qui s'adresse peut-être plus encore à l'écrivain qu'à l'artiste, bien qu'en maint endroit, avec l'intensité lumineuse d'un phare puissant, il signale aux arts du dessin la route qu'il leur convient de suivre. »

Cette parenthèse nous a quelque peu éloigné de notre propos. Le 4 avril 1797, Schiller termine ainsi l'un de ses messages : « Adieu, cher ami, ami plus cher de jour en jour. » Le 13 juin, Goethe lui fait porter ce billet versifié, qui accompagnait l'envoi d'une collection minéralogique :

Dans le désert, au Seigneur
Satan apporta une pierre,
Et dit : « Seigneur, par ta puissance,
Fais que ce soit un petit pain. »
D'un grand nombre de pierres,
Ton ami t'envoie des spécimens ;
Bientôt, d'une foule d'idées
Au centuple tu le paieras.

Et voici que Schiller a rendu à Goethe le service d'entre les services. *Faust* sommeillait, *Faust* était condamné à rester un fragment, si quelque bon génie ne secouait la paresse de Goethe à l'endroit de cette œuvre. « Grand merci pour les premiers mots que vous m'écrivez au sujet de mon *Faust*, qui est en train de ressusciter. » Schiller viendra sans cesse à la rescousse, car il tient que l'ébauche parue en 1791 renferme trop de promesses pour que l'on y mente. Quelques années après, Goethe lui cédera le sujet de *Guillaume Tell*. Ils sont toujours plus attirés l'un vers l'autre : « Il ne m'arrive pas (lettre de Schiller à Goethe, du 21 juillet 1797) de me séparer de vous sans qu'un germe fécond ait été planté en moi, et si, en échange de toutes les largesses que vous me faites, j'ai l'heureuse fortune de remettre en mouvement votre personne et votre richesse intérieure, j'en ai beaucoup de joie. Il n'est pas possible que des rapports du genre des nôtres, fondés sur une capacité mutuelle de progrès, ne soient pas assurés de demeurer perpétuellement jeunes et vivants, et de gagner constamment en variété à mesure que grandit notre harmonie, et que s'atténue le contraste qui, en tant d'autres cas, est seul à corriger la monotonie. Il m'est permis d'espérer que petit à petit nous nous entendrons sur tous les points qui relèvent de la conscience réfléchie, et que, pour tout ce qui de sa nature échappe à la raison, nous continuerons à être de cœur proches l'un de l'autre... Aussi bien je compte que mon *Wallenstein* et toutes les œuvres d'importance que je pourrai produire dans l'avenir attesteront et incarneront, sous une forme concrète, tout l'ensemble systématique de pensées que notre commerce intellectuel aura été en mesure d'infuser à ma propre nature spirituelle. » Il ne s'agit point d'une sorte d'interpénétration mentale assez

tyrannique pour que l'un ne soit plus, en définitive, que l'écho l'un de l'autre ; il suffit de se mieux comprendre.

On découvrirait aisément, dans leur correspondance, les éléments d'un véritable art poétique. Ils ne se cachent rien de leurs méditations, ni de leurs expériences. Ainsi, un phénomène sentimental peut les gêner ; ils ne le mépriseront pas, à moins qu'il « ne soit insupportable ». Et quand le sera-t-il ? « Lorsque l'idéal est associé directement et immédiatement au vulgaire. » Qu'observeront-ils, dans la vie, et que garderont-ils de leurs observations ? « Moins ce qui est *remarquable* (c'est Goethe qui souligne) que ce qui est *significatif*. » Quels sont les sujets « heureux » pour le poète ? Ceux qui ont « des titres à une certaine unité et à une certaine universalité ». L'exemple des erreurs ou des défaillances qu'ils rencontrent chez les autres n'est point perdu pour eux. S'ils ont plaisir et profit à lire, dans la *Berlinische Monatsschrift*, un article de Kant sur *l'Annonce de la conclusion prochaine d'un traité en vue d'assurer la paix perpétuelle dans la philosophie*, ils déplorent que le penseur de Königsberg ait un style de caco-graphie : « Il y a encore, chez ce vieil homme, dira Goethe, des traits vraiment juvéniles, des traits qu'on serait presque tenté de qualifier d'esthétiques, si l'on n'était déconcerté par l'atrocité de la forme. » Ils dissertent des conditions de la littérature dans ses rapports avec le théâtre. Ceci est de Schiller : « Dans les œuvres dramatiques, le rythme rend un autre service (autre que celui d'échapper à toute vulgarité) qui est de la plus haute importance : comme il s'applique à tous les personnages et à toutes les situations et qu'il les traduit selon une norme unique, comme il leur imprime, en dépit de tout ce qui les différencie intérieurement, l'identité d'une seule et même forme, il oblige du même coup le poète aussi bien que le lecteur à exiger que tous les éléments de l'œuvre, si caractéristiques, si divers, si individualisés soient-ils, portent en commun la marque d'une certaine universalité, d'une pure et simple humanité. Tout doit se grouper, s'unifier et s'harmoniser selon le concept générique de la poésie, et le rythme est aussi bien l'emblème extérieur que l'instrument effectif de cette loi, puisqu'il soumet tout à sa propre

loi. » Ce qui est matériel, ce qui est grossier tombe et s'efface ; « seul, ce qui a une dignité spirituelle flotte à l'aise dans cet élément subtil ». A d'autres égards, — et c'est maintenant Goethe qui a la parole — « tout ce qui est de caractère poétique devrait être traité en vers ; voilà ma conviction, et le fait que petit à petit on ait pu inventer une prose poétique atteste tout uniment qu'on a perdu totalement de vue ce qui fait la différence entre la prose et la poésie. C'est tout bonnement comme si quelqu'un donnait l'ordre de creuser dans son parc un étang sans eau, et que là-dessus l'artiste en jardins imaginât de résoudre ce problème en installant un marécage. Les genres mixtes sont pour amateurs et pour bousilleurs, tout comme les marais sont pour amphibiens. Cette maladie a pris en Allemagne un tel développement, que personne ne s'en aperçoit, bien plus, que comme ce peuple de goitreux que rappelle l'histoire, ils tiennent tous la conformation normale du cou pour un châtiment de Dieu. » La patte de Goethe n'est pas légère, mais comme elle s'abat d'instinct sur tout ce qui heurte son sens de la beauté !

Si Schiller et Goethe ont pu se vouer cette affection virile, ne serait-ce point parce qu'elle date de l'âge mûr et qu'elle a ignoré ce qu'il reste toujours d'un peu puéril dans les amitiés de la jeunesse ? Goethe n'en doute pas. « Tous deux, vous et moi, déclare-t-il à Schiller le 25 septembre 1797, j'estime que nous avons beaucoup gagné à ne nous connaître que tard, alors que nous étions à peu près définitivement formés. » Pourraient-ils être, en effet, ce qu'ils sont l'un pour l'autre, s'ils étaient des camarades de collège ou d'université se retrouvant aux jours de la quarantaine ? La volonté et la nécessité ont parfait l'œuvre du cœur. « Si j'ai été pour vous, écrit Goethe, le 6 janvier 1798, l'expression représentative de nombre de réalités objectives, vous m'avez, en revanche, ramené de l'observation trop objective du monde extérieur et de ses lois au repliement sur moi-même. Vous m'avez enseigné à considérer d'un œil plus attentif la complexité de l'homme intérieur, vous m'avez procuré une seconde jeunesse, et vous avez à nouveau fait de moi le poète que j'avais autant dire cessé d'être. » Le 24 février 1798, il termine ainsi

une courte missive à Schiller : « Adieu ; continuez à m'aimer. » Le lendemain : « Tous les mercredis et samedis matin, sitôt que quelqu'un pénètre dans ma chambre, mon premier regard est pour examiner s'il ne tient pas dans sa main votre lettre, et, comme j'ai dû me résigner ce matin à me passer de ce déjeuner selon mon cœur, l'enveloppe bleue que m'a apportée l'après-midi ne m'en a procuré qu'une plus vive joie. » On voit que l'impassible Goethe a au moins des intermittences de tendresse et qu'il peut l'avoir caressante à un point insoupçonné.

Même note dans une épître du 7 avril 1798 : « Nous avons certainement toutes raisons d'être heureux des liens qui nous unissent, à voir combien, après une si longue séparation (ils se sont retrouvés à Iéna et ils y ont vécu, presque côte à côte, trois semaines), nous ne nous sentons que plus proches l'un de l'autre, et les contrastes qui séparent nos êtres ne font que plus précieuse une réciprocité d'influence dont nous pouvons attendre encore, dans l'avenir, les plus heureux effets. » Même note toujours, à la fin d'un long message du 5 mai 1798 : « Adieu ; aimez-moi comme je vous aime, en dépit de toutes mes hérésies. »

Schiller et Goethe sont trop de purs intellectuels pour ne pas craindre toutes les dissipations de l'esprit, et fussent-elles les plus agréables : « Les plaisirs mondains sont une triste chose pour les gens de notre sorte ; on s'y frotte à mille choses, sans s'instruire vraiment, et, pour ce qui est de ce qui nous importe par-dessus tout, de ce qui nous importe uniquement, dirai-je, j'entends la disposition féconde d'esprit, bien loin de nous la donner, tout cela vient la ruiner en nous » (lettre de Goethe à Schiller, du 9 mai 1798). Ils ont le respect de leur œuvre et, s'ils sont plus qu'exigeants pour eux-mêmes, ils peuvent l'être pour les autres. Gries leur a expédié un poème destiné à l'*Almanach des Muses*. Ce débutant rime à la diable. « Les jeunes gens d'aujourd'hui, constate Goethe, font des vers comme on fait des petits pâtés ; si encore ils nous faisaient la grâce d'y mettre un peu de sauce ! » Quand ce ne sont pas les confrères qui suscitent leur impatience ou leur blâme, ce sont les acteurs. Schiller a sujet de se plaindre

de Schröder et il se répand en phrases indignées. Goethe le console : « Avec le scepticisme radical que m'inspirent les hommes, des procédés de ce genre me paraissent tout naturels. » Et puis, n'est-il « pas de jour où l'on n'ait à subir, de la part des personnages les plus considérés, quelque infamie ou quelque absurdité ? » Ah ! ne comptons pas sur autrui. « Nul n'est apte à se retrouver ni en soi-même ni dans les autres, et chacun est condamné à tisser tout juste sa propre toile d'araignée, à s'installer au beau milieu et à agir de là. »

D'autres confidences. *Wallenstein* est achevé. Il a coûté à son auteur un écrasant et magnifique effort. Schiller devrait jouir pleinement d'un repos bien mérité. Mais quand l'heure de la création est passée, que sa fièvre douloureuse et divine est au loin, quelle sensation de déchirement et de vide ! « Il y a longtemps, gémit Schiller (19 mars 1799) que je redoutais de voir arriver le moment si ardemment désiré où j'en aurais fini avec mon ouvrage ; et il faut reconnaître, effectivement, que ma liberté présente est pire que l'esclavage où je vivais jusqu'ici. La masse pesante qui m'attirait et me fixait s'en est allée de moi tout d'un coup et c'est comme si j'étais suspendu dans un espace sans air. J'ai en même temps le sentiment qu'il m'est définitivement impossible d'arriver à produire désormais quoi que ce soit. Je ne reviendrai à la tranquillité que le jour où je reverrai mes pensées orientées, avec un bon espoir et avec plaisir, vers quelque nouvel objet. Sitôt que j'aurai retrouvé un but déterminé, je me sentirai soulagé de cette inquiétude qui, à l'heure qu'il est, me détourne même des moindres projets. » En attendant, on se réfugie dans la lecture pour endormir l'angoisse qui va présider à la naissance du nouveau chef-d'œuvre. Et Schiller de se plonger dans les classiques français. Il a cette page injuste et cruelle sur Corneille : « J'ai lu, de Corneille, *Rodogune*, *Pompée* et *Polyeucte*, et je suis confondu des défauts véritablement énormes de ces pièces, que j'entends célébrer depuis vingt ans. Action, agencement dramatique, caractères, mœurs, langue, tout, jusqu'à la versification elle-même, y est de la plus extrême faiblesse, et il ne suffit vraiment pas d'alléguer l'excuse d'un art encore dans l'enfance... L'unique chose que

j'y ai trouvée traitée avec bonheur, c'est l'élément héroïque ; et encore cet ingrédient lui-même, qui, pris en soi, n'est pas d'une bien grande ressource, est-il manié avec monotonie. » Quoiqu'il ne soit pas féru de Racine, il le juge « infiniment plus voisin de l'excellent », tout en lui reprochant « de porter les stigmates du maniérisme français et, dans l'ensemble, de manquer un peu de force. » Etranges préférences : il est enchanté de Parny, du Parny de la *Guerre aux dieux* !

Les discussions d'esthétique ne chôment évidemment pas. Une lettre de Goethe (du 21 août 1799) nous offre ces suggestives réflexions sur le culte de la prosodie. Elles pourraient profiter aux poètes de toutes les époques et de tous les pays : « J'ai poursuivi sur mes petits poèmes mon travail de juxtaposition et de correction. On s'aperçoit, ici comme ailleurs, que tout dépend, quoi que l'on fasse, du principe d'où l'on part. Aujourd'hui que j'adhère au principe d'une métrique plus rigoureuse, j'y trouve bien plus un adjuvant qu'une gêne. » Cette réhabilitation, par Goethe, d'un étroit classicisme de la forme valait bien la peine d'être signalée dans un temps où la fantaisie la plus débridée est de mode.

Mais *Faust* avance, et Schiller n'en saurait trop féliciter son ami. Il est moins ravi d'un *Almanach des dames* : « Je ne doute pas que vous n'ayez la même impression que moi et que vous ne déploriez une fois de plus cette lamentable intempérance féminine de plume ». Aussi se dépêchera-t-il de suivre le conseil de Goethe : « Puissions-nous retourner à ce qui est de l'ordre supra-terrestre ! » Il se dépêcherait, s'il n'avait pas des soucis « de caractère économique ». Son vœu le plus cher est de quitter Iéna pour Weimar, afin d'être porte à porte avec Goethe. Il négocie l'achat d'une villa dans l'Athènes allemande. Hélas ! il n'a pas de rentes et « tout ce qui touche à la vie pratique lui empoisonne l'esprit. » Un prêt de Goethe, d'obligeantes entremises le libéreront de ses ennuis, et, dès 1802, il sera, lui aussi, un citoyen de Weimar.

La correspondance sera inévitablement ralentie du fait que Schiller et Goethe (quand ils ne sont pas souffrants, et Schiller, du moins, a une pauvre santé) pourront dorénavant se voir chaque jour. Il y aura bien quelques absences de Goethe qui

a l'humeur voyageuse ou que ses affaires appellent parfois à Iéna. De plus en plus, le commerce épistolaire sera réduit, en général, à des billets. C'est seulement lorsque Goethe s'éloigne de Weimar que l'échange de vraies lettres recommence. Et je m'en voudrais de ne point citer cet amusant passage d'une missive de Schiller sur saint Bernard : « J'ai eu affaire, ces temps-ci, à saint Bernard, et j'ai eu beaucoup de plaisir à faire sa connaissance. Je défie bien qu'on me montre, à une époque quelconque de l'histoire, un second exemple d'un coquin d'Eglise aussi fin politique, et qui ait eu à un égal degré la chance d'être placé dans le milieu le mieux fait pour y jouer un rôle à sa taille. Il fut l'oracle de son temps et il en fut le maître véritable, bien qu'il se tint ou, plus exactement parce qu'il se tint à l'écart des postes officiels et qu'il eut soin de laisser la première place à d'autres. Il eut des papes pour disciples et des rois pour créatures. Il persécuta de sa haine et étouffa de son mieux tout ce qui faisait mine de s'efforcer vers le bien et favorisa de tout son pouvoir la stupidité monacale la plus épaisse, et, quant à lui-même, il ne fut jamais qu'une caboche de moine, incapable d'autre chose que de ruse ou d'hypocrisie. » Ce portrait pourrait être plus nuancé et plus équitable. Schiller est un passionné. Goethe a plus de sérénité. Et il y a en lui un fond de transcendante ironie qui le préserve de toute exagération.

Leur amitié leur a valu, à tous les deux, une longue seconde jeunesse. Quelques-unes de leurs grandes œuvres ont été faites presque en collaboration, tant l'un réclamait les avis de l'autre et en profitait. Pour Schiller, c'est *Wallenstein*, *Marie Stuart*, la *Pucelle d'Orléans*, la *Fiancée de Messine*, *Guillaume Tell* ; et, pour Goethe, *Wilhelm Meister*, *Hermann et Dorothee*, la reprise de *Faust*, l'extraordinaire *Théorie des couleurs*, la bataille des *Xénies*, où, tous les deux, ils ont si vaillamment et si spirituellement lutté contre la prétention et la sottise. Mais voici que s'annoncent les mauvais jours. Schiller et Goethe sont malades l'un et l'autre. Confinés dans leur chambre, ils ne peuvent plus même se faire visite. Pour Goethe, ce ne sera qu'une crise passagère. Schiller paraît gravement atteint. Le 22 février 1805, il écrit à Goethe :

« Mon état présent a tout l'air de s'expliquer par l'épidémie (de grippe) qui n'épargne personne. Mais la fièvre a été si violente, et est venue me surprendre à un moment où j'étais déjà si faible, que j'en suis au point où j'en serais si je relevais de la plus dangereuse maladie. » Un instant, on put espérer que ce serait la guérison. La dernière lettre de Schiller à Goethe, du 25 avril 1805, ne contient pas une allusion, même légère, à la question de sa santé. Le 1^{er} mai, Goethe peut encore causer avec Schiller, qu'il trouve sur le point de se rendre au spectacle. Le même soir, l'auteur de *Tell* s'alitait. Le 9 mai, il n'était plus. Son esprit, des années durant, appliqué à vaincre les défaillances du corps, s'était épuisé à la tâche. Son imagination néanmoins continuait à l'emporter vers de nouveaux rêves et jamais il n'avait formé plus de projets littéraires qu'à l'heure de mourir. Il était bien le « pèlerin » de l'une de ses dernières poésies. Il cherchait sans cesse une plus vaste mer où pousser sa barque :

Hélas ! nul chemin n'y conduit.
Le ciel, au-dessus de moi,
Nulle part ne touche à la terre,
Et ce qui est là ne sera jamais ici.

Le 1^{er} juin 1805, trois semaines après, Goethe, brisé jusqu'au fond de l'âme par la brutale séparation, adressait à Zelter ces mots tout ensemble résignés et désespérés : « Je devrais commencer une autre vie. A mon âge, toutes les voies sont barrées. Mon regard ne porte plus qu'à quelques pas devant moi ; je fais ce que chaque jour commande, sans penser à l'avenir. » Cependant, il devait survivre à Schiller plus d'un quart de siècle encore. En 1829, dans une lettre au roi de Bavière, il évoquait avec une poignante mélancolie la mémoire de « l'être d'une rare valeur » qu'il avait perdu : « Il me manqua depuis lors une sympathie profonde et éprouvée, il me manqua un stimulant intellectuel fécond, et bien d'autres choses qui concouraient toutes uniquement à encourager une noble émulation. » Il lui restait, comme le marque M. Lucien Herr, une leçon et un exemple que magnifiait le prestige idéalisé de l'ami disparu.

Ainsi naquit, se développa, évolua, cette « amitié unique » : deux hommes, que tout semblait éloigner l'un de l'autre et qui n'étaient plus à l'âge des ardentes sympathies, deux hommes déjà façonnés et mûris par la vie, se firent le don volontaire de leur esprit et de leur cœur. Je ne sais rien de plus émouvant, ni de plus grand, dans l'histoire d'aucune littérature, que cette fraternelle association du génie.

VIRGILE ROSSEL.

Servitude.

SECONDE PARTIE¹.

V

Au salon, où refluait les tilleuls de la nuit, Miette faisait ses exercices de piano, quand elle s'aperçut que son cousin marchait en tous sens derrière elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle en ralentissant son jeu.

Et comme il ne répondait pas :

— Est-ce que mon piano t'empêche de travailler ?

— Oh ! non, au contraire, Mais...

— Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Oui.

— Quoi donc ?

— Mes premières amours.

La mélodie oscilla quelque peu, et se réfugia jusqu'au haut du piano avec un envol de jupes. Bernard n'y prit garde.

— Je ne trouve rien, dit-il, rien, et je ne veux pourtant pas me soustraire à cette obligation. Ce sera d'ailleurs une occasion d'affirmer ma manière. Mais que pourrais-je bien dire que j'aie aimé ? Je n'ai jamais eu d'amour.

— Jamais ? demanda Miette.

— Non. Une fois peut-être, j'ai eu un drôle de sentiment, il y a bien longtemps. Mais c'était une petite fille...

— A Cormondrèche ?

— Oui. Elle était si maigrelette, avec une figure si blanche, que j'osai une seule fois lui faire du mal. Mais je m'en suis beaucoup repenti.

¹ Pour la première partie, voir le N^o d'avril.

— Comment cela ?

— Tu te souviens peut-être, — on en a beaucoup parlé — de l'observatoire en serpillière que nous avons installé au coin de la ferme, et où, pour un sou, nous offrions à voir les étoiles en plein jour. C'était moi qui versais le sable, au signal convenu, dans le télescope de mon père débarrassé de ses lentilles.

Cette petite, après avoir rôdé par là tout le jour, s'enhardit enfin à nous apporter son sou. Je voulus l'éloigner. Malheureusement il y avait la galerie. Je fis mon office ; mais j'eus, ce faisant, une espèce de douleur dont je me rappelle encore.

Miette tapotait les touches du bout des doigts en descendant vers les grosses notes. Elle pivota sur son tabouret à vis :

— La voilà, dit-elle, l'histoire de tes premières amours.

Il la considéra avec étonnement, tournée, son joli buste vers lui, et ses yeux couverts d'ombre.

Miette se remit à son exercice, tandis que Bernard s'en allait. Il s'éloignait sur la pointe des pieds et réfléchissait tout haut en montant son escalier : « Mais c'est une idée magnifique. »

Et là-haut dans sa chambre, l'idée prit immédiatement corps, et, sans qu'il sût comment, l'histoire s'écrivit d'elle-même, au son atténué du piano.

Le surlendemain, armé de toutes ses résolutions et de la grande feuille où étaient inscrites ses premières amours, il prit le train du soir pour se rendre à Belles-Lettres. Après une journée de vent indécis, le joran frictionnait en tous sens l'étendue du lac. Le joran, vent d'espoir, surgi de la montagne et du ciel enflammé, s'abattait comme un rapace sur les eaux, griffant, hérissant leur surface, et partout semant de son aile invisible le trouble à la place des ondes limpides. De toutes parts le lac semblait fuir en éventail sous ce vol tournoyant et les horizons eux-mêmes se coucher sous son souffle. Cela créait une atmosphère de bataille.

La séance s'emmancha très mal. Que la cause en fût au vent du dehors, à deux vieux qui s'obstinèrent à ne montrer du

haut d'une fenêtre que leurs derrières à l'assemblée, ou encore à une certaine stimulation générale, on perdit son temps. Un réciteur, souriant jusqu'aux oreilles, dit la *Nuit de décembre*, et parla de cet étranger vêtu de noir, qui lui ressemblait comme un frère. Puis vint un travail badin sur un grave problème politico-psychologique.

— La parole est à Dapifer, cria le président, quand le moment de la critique fût venu.

C'était venir au-devant de lui. Il attaqua âprement le conférencier, et termina par ces mots :

— J'estime que les jours où l'on fait de tels travaux et où on les supporte, il serait préférable de n'avoir pas eu de séance et d'avoir commencé par le deuxième acte.

Une acclamation formidable accueillit ces paroles, les seules valeureuses de toute la réunion. Et Scipion étourdi de son succès dut bien en reconnaître la réalité dans la satisfaction des faces tournées vers lui et des mains s'abattant sur ses épaules.

Après un huis-clos sans gravité, on se trouva dans la rue. Comme on était nombreux l'on se mit en file creuse, le *cantus magister* au milieu, tournoyant de la canne et le béret sur la joue, et l'on partit en entonnant : « Sonnez ! les cloches de la Collégiale ». A ce moment la cloche de dix heures s'élança dans la nuit sonore et se répandit sur la cité. Elle arrivait par éclats :

« C'est le vent qui prend, » dit une voix derrière Scipion. Là-haut les étoiles se battaient avec les nuages ; ici un tourbillon furtif se levait sur la route. Scipion marchait au rythme du chant, perdu dans le double monôme.

Devant l'Hôtel-de-Ville, la file creuse se disloqua, toutes les cannes s'abattirent au centre de la place, un grand cercle se forma, et le picoulet fut religieusement dansé. Puis le monôme s'engagea dans le boyau de pierre nommé Ruelle du Neubourg. Il arrivait en haut sans dommage, sinon sans crainte, quand un volet s'ouvrit au plus haut d'une sinistre paroi, et le pavé retentit d'un choc liquide. Avec tumulte, le monôme outragé se précipitait en bas les Chavannes.

Un instant après, le cortège atteignait le vieux bâtiment

des Halles, et, par le colimaçon d'une tourelle, envahissait sa salle de fête.

Immédiatement, il y eut un tapage éblouissant entre les murs chargés de couronnes, d'images et de photos. Tout le monde criait, tout le monde chantait, tout le monde gesticulait. Le président et le cantus aux deux bouts de la table cherchaient à établir le silence, l'un en brandissant un potet de vache au son de tocsin, l'autre en assénant sur la table, où déjà tombaient verres et bouteilles, des coups de son gourdin sacramentel. La situation semblait désespérée. Mais, à eux deux, les chefs en vinrent à un tel charivari qu'ils dominèrent l'assemblée, laquelle subjuguée se tut.

— La parole est au cantus magister pour entonner le *Sapin vert*, annonça le président.

Il n'avait pas terminé que le chant partait tout seul, plein, joyeux, furibond. En face de Scipion, le gros Sancho se renversait la bouche énorme au milieu de son visage congestionné, et Scipion sentait jusqu'à lui le souffle de son formidable chant. Tout le long de la table, ce n'étaient ainsi que buccins enragés, les uns clairs comme des ténors d'opéra, les autres barytonant à leur fantaisie. Et plus on chantait, plus l'endiablement des vieilles strophes croissait, plus l'allure se faisait guerrière. A la dernière, Scipion se trouva enlevé par un tumultueux debout général, au milieu des culbutes de chaises, et quand le refrain final éclata

Pour qu'il prospère, il faut qu'on l'aime,
Le sapin vert.

toutes têtes découvertes, il s'aperçut soudain d'une étrange émotion qui passait sur ce monde. Le chant se terminait dans des acclamations à Belles-Lettres, suprême pensée, tandis que par-dessus les tables tous les bras tendus se heurtaient et que le vin sautait des verres. Scipion se trouva rassis, la tête un peu tournée par l'effarante lampée qu'il venait de boire.

De nouveau le tocsin mugissait au bout de la table ébranlée par le gourdin du cantus, de nouveau le silence se fit, trépidant, mal retenu. Le président se leva, et d'un air de circonstance

souhaita la bienvenue à chacun suivant son grade ; après quoi il but à d'innombrables personnes et d'innombrables choses. On n'attendait que cela pour derechef lever les verres et recommencer à crier. A la longue seulement le tapage s'atténua un peu sans cesser, les rires et les interpellations bondirent de part et d'autre, des conversations d'un fougueux intérêt s'allumèrent, Dugenet, le poète de la *Nuit de décembre* se trouva les quatre fers en l'air au milieu du ravissement de ses voisins.

Scipion, ayant un instant considéré le spectacle de main chaude auquel cette chute donnait lieu, lui-même poussa une sorte de bramée de rire, qui attira sur lui l'attention de Jodelet. Une minute après il entendit son nom prononcé, créateur d'un vaste silence. Le moment était venu. Il tira de sa poche son beau papier plié en deux, et lut intrépidement le récit de ses premières amours.

Puis Scipion se rassit, et, du même air combatif, remit son papier dans sa poche. Il y eut un moment de désarroi dans les esprits, mais comme si tout, par une vertu fatale, devait avoir la même conclusion ce soir-là, un applaudissement général éclata, des clameurs saluèrent l'auteur et Sancho poussa un effrayant cri de dindon. Scipion tombait dans l'ahurissement. Lui qui s'était promis de déplaire et qui escomptait un insuccès dont à l'avance il avait tiré gloire, voyait les verres se tendre vers lui, assistait à un ban d'amoureux frappé en son honneur sur toutes les poitrines — et de quel creux ! — sentait autour de lui une multitude d'appréciations échangées, le dévisager les expressions les plus diverses, de la plus goguenarde à la plus perplexe, cependant qu'à son bout de table, le président souriait finement avec des airs de penser : « Ce joli mur se moque de nous ». L'impression parut rapidement se généraliser ; non sans une certaine admiration l'on se tournait vers lui, des rires fusaient avec une satisfaction secrète, quelques-uns clignèrent de l'œil comme s'ils avaient toujours compris, un groupe entonnait un air solennel pour fêter le poète ; et Scipion, gagné malgré lui répondait aux verres tendus, s'inclinait avec une grimace de « comment donc ! » qui en confirmait plus d'un dans son opinion nouvelle.

— On dirait qu'il a de l'agrément, disait Dugenet à son voisin, le voilà maintenant qui fait le joli.

Comme le voisin, absorbé, ne répondait pas :

— Que t'en semble ?

— Je pense, dit l'autre, au songe de Scipion, et j'en cherche le sens intime.

Cerfeuil, d'autre part, s'insinuant près du triomphateur, venait lui signifier son étonnement. De quoi ?

Ce fut l'objet d'une discussion dont les hurlements, à travers le bruit, les éclairèrent si peu l'un et l'autre, que Cerfeuil l'interrompit le premier.

— Vide ton verre ! conclut-il.

Lui-même but un grand coup.

— Cerfeuil est un abruti, vociféra le voisin de Scipion. Chantons.

Il lui poussa un chansonnier sous le nez. Bernard donc chanta parmi les autres ; mais ce son inaccoutumé eut un extraordinaire effet sur le jeune et gros Sancho qui lui faisait face.

— Soutenez-moi, dit-il aux autres.

Et Cerfeuil lui-même, distrait à l'ordinaire des douleurs étrangères, se pencha vers Scipion :

— Epargne ce garçon. Tu vois qu'il souffre.

Scipion ne chanta que plus fort. Voilà bien quinze ans que ce ne lui était pas arrivé.

— J'apprends, dit-il. Ne sommes-nous pas ici pour apprendre ?

— Ce tonnerre de Scipion ! admira une voix anonyme.

Il suffit d'elle pour avoir créé une tradition et consacré une légende. Et tant d'autres qui cherchaient une formule à mettre sur Scipion répétèrent avec soulagement :

— Ce tonnerre de Scipion !

Mais un autre épisode détourna l'attention. Aux fenêtres, plusieurs forcenés vomissaient des imprécations dans la rue.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-on.

Une rumeur explicative s'en vint de la tourelle. Des noctambules étaient en bas sur le pavé, et il y avait désaccord avec eux. Quelque désordre en résulta à cause de tous ceux

qui voulaient connaître le conflit. Scipion aussi se leva. Aussitôt un fourmillement lui parcourut le corps et il lui prit une étrange ardeur d'action. Il vécut de l'esprit avec une subtilité et une force inconnues. Rien ne lui échappait de la discussion de la rue, des aspects enfumés de cette salle, des arpèges lents et mous qu'un isolé tirait là-bas du piano ; et après une brusque intuition sur la profondeur de la vie, dans laquelle il ne distingua rien, il perçut au contraire l'infini de vétilles dont la réalité se crée ; cette révélation baroque lui plut si fort qu'il pouffa de rire.

— Ce tonnerre de Scipion ! hurlèrent les témoins de cette scène.

Cette appréciation lui valut un regain d'attention sur sa personne, et l'honneur d'avoir à régler leur compte aux deux pochards de la rue. Il s'en tira si bien, — ils demandaient une allumette — qu'on conclut qu'il était « le seul type » de Belles-Lettres.

Mais Dugenet, son acolyte, n'avait point été exclusivement ébloui de ce triomphe.

— Mon vieux, lui avait-il dit, je vois une ombre que je n'aime pas au coin de la place.

Là-haut les fenêtres exhalaient une rumeur insultante à la nuit de cette heure. Les deux plénipotentiaires rentrèrent avec une si grave expression que du coup l'orage tomba. Et le président, dont on attendait tout, sut dire tout ce qu'il fallait. Il ajouta en étouffant sa voix :

— Scipion notre ami, et je n'hésite pas à dire : ce tonnerre de Scipion — il s'arrêta et tous approuvèrent — vient de me dire à l'oreille qu'il nous offrait un punch. Est-ce vrai ?

Scipion, qui sentait fort bien l'inconscience humaine, et ce qu'il y a d'imparfait dans le souvenir, se refusa à contredire une formelle parole qu'il pouvait avoir prononcée.

La foule parut vivement impressionnée et Bernard sentit une chaude vapeur autour de sa personne.

Par miracle, tout était prêt. Une bassine ronde, portée par deux bras nus de femme descendait sur la table ; des bouteilles retournées sanglotaient dans son sein de métal. Une lente invasion de verres à pied s'étendait devant les

convives. Les lampes baissèrent, cependant qu'une flamme rampante et hâve, surgissait dans l'ombre enfumée. Alors du piano s'éleva une lourde et triste chanson que les voix amorties suivirent en procession :

Pour la fête qui s'apprête
Cueillons des fleurs dans ces bosquets
Invitons à notre fête
Bacchus et le dieu d'amour
Bacchus et le dieu d'amour...

Et dans ces retraites sombres
Où nous goûterons le repos
Nous n'embrasserons que des ombres
Nous ne boirons que de l'eau
Nous ne boirons que de l'eau...

Que chacun de nous s'enivre
Des plus exquis et doux transports
Et n'attendons pas pour vivre
Que nous soyons chez les morts...
Que nous soyons chez les morts...

Scipion ne saisissait que des bouffées de ce chant si grave, qui contenait tant de vérité. Une main confiante s'appuyait à son cou, celle de ce vague souvenir d'antan, de ce Cobaye dont il avait reçu des cailloux naguère — comme les faits sont trompeurs et comme le vrai sentiment les dénonce. — Il n'y avait plus d'inégalité d'âge à cette heure, plus d'inimitié sur ce canapé. Deux verres amis se heurtaient doucement dans l'ombre, une chanson commune, véridique et morne, s'exhalait de mille bouches semblables, et les mêmes yeux s'attachaient à la même flamme, falote et fantômale leur rôdant sur l'humain marécage. Présent, futur, passé, rien n'existait plus dans l'indécise clarté, et les visages bleuis n'avaient plus de différence. Dangers de la vie, où était votre inquiétude ? Ici ne s'imposait qu'un être et une réalité : celle de l'unicomplexité des choses d'ici-bas et de l'unanimité des hommes contraires. On ne se figure pas la volupté de cette certitude. Certitude ! Oui elle était là qui souriait à chacun. Qu'elle était simple et belle ! Que de générosité dans l'ambiance commune ! Quelle clarté dans les esprits ! On parle de mystères ? Toutes choses vues du véritable œil se dégagent, se rangent d'elles-mêmes, et voici les réponses avant qu'on les appelle. Il venait des vérités si précises à Scipion, et d'une nudité

si transparente, qu'il se fût cru aux Elysées ; ou d'autres si bien armées de toutes leurs conséquences qu'on les eût dites surgies du front de Jupiter.

Tout à coup ce fut le tumulte du départ, et Scipion était enlevé à nouveau par cette force printanière qui l'animait dans un confus désir d'action quelconque. Le destin le satisfit dans la plus imprévue des cavalcades le long de toute une armée. Derrière eux, tandis que bâillait la vieille salle éteinte, la troupe oscillait dans le vent du dehors, fluctuait en furtifs monômes et instinctivement se formait en rangs de bataille contre l'ennemi toujours possible. Scipion devenu adjudant d'état-major caracolait sur sa canne avec les apparences d'une sérieuse ardeur. Le même vent sans doute qui soufflait aux Croisades, avec son « Dieu le veut », venait du lac démonté sous des fusées de lune, tordait la poussière des routes et l'élevait jusqu'aux réverbères clignotants. Et Scipion parmi cette poudre dansait de tout son cheval. Des cris éclataient, la horde se ruait, quand tout à coup, à un contour, il s'y fit un reflux : « Les cognes ! »

Corps sans substance, tous s'engouffrèrent dans la rue des Moulins, puis dans une porte dégradée, à laquelle succéda une haletante escalade sur des escaliers de bois. Une voix effroyable de maritorne les figea sur un palier terminal.

— C'est toi, Gottfried, bougre de cochon. Attends que je t'aide !

Ils s'échappèrent par une lucarne, réveillant le tapage capitolin d'un poulailler, gravirent des jardins en degrés, puis une paroi de roc. Ils sautèrent dans une galerie suspendue et firent la lumière dans une salle majestueuse, au plafond caissonné.

— Messieurs, le salon vert du Conseil d'Etat, dit quelqu'un, on ne nous cherchera pas ici.

Mais aussitôt quelqu'un d'autre, posté sur la galerie, hurlait : « Découverts ! Une lumière s'agite au fond de la ville ! »

La fuite recommença, effrénée, sur des corniches, franchissant des créneaux, passant des poternes, traversa le Jardin du Prince, prit pied sur une route, et enfin, enfin ! se trouva à l'abri dans une catacombe amie.

Déjà le vin blanc cascadaït dans les verres, et l'on respirait la sécurité enfin conquise dans cette retraite pleine de choses où la clarté d'un vaste abat-jour rouge écarlate se déversait sur le désordre d'un secrétaire. Une conversation grave et ardente jaillit, ignorante de tous les périls extérieurs. Les discours se succédèrent, plus beaux que ceux du Portique, sans souci de quelques insensés qui avaient élu domicile sur le parquet, ou, au contraire, s'émerveillant des paroles pythiques émanées de leur extase. Chacun s'étonnait de telle phrase de son compagnon, quitte à s'enthousiasmer ensuite de sa propre sagesse. Par la fenêtre ouverte, on voyait la silhouette d'un toit s'accuser avec sa cheminée, et puis c'était le lac ouvrant son éventail tout de lune, duquel montait une voix grandiose.....

VI

Le réveil de Scipion fut subit. Les yeux fermés, suspendant le souffle, il vit en rapide confusion quelques souvenirs assez nets : le Jardin du Prince qu'il traversait par un temps noir, la mélancolique inclinaison des arbres sous la lune ; puis sans transition son arrivée à Port-Mazel avec cette superbe dematamore qui l'avait failli faire clamer « Ouvrez les portes ! Voilà Scipion revenu d'Afrique ! » Un miracle l'avait retenu. Rien par contre ne l'eût empêché de tourner comme il l'avait fait autour de la maison avec un pas de héros d'opéra, de se camper devant la façade ; et là, il se le rappelait distinctement, debout dans la sarabande des arbres, d'avoir discoursu avec le vent, avec la nuit, avec la treille frissonnante ; et d'avoir fait à la fenêtre de Miette, oui... une déclaration d'amour. Ce bel exploit accompli, il n'y avait plus rien dans son souvenir que le vent, le vent du lac et des arbres, continué maintenant dans la pluie. Il écoutait ce bruit avec anxiété, songeant sous ses paupières : le réveil sera terrible.

Il le fallait bien, il finit par ouvrir les yeux. Il vit sa chambre dans un sale jour gris du matin, une flaque sous sa fenêtre, d'où s'en allait un long ruisseau. Et la figure habituelle de sa petite horloge, en marche comme toujours.

Rien de particulier jusqu'à présent. Il se leva donc en

attendant. Le sommet de la tête lui faisait terriblement mal, mais il avait un appétit d'ogre. Il descendit déjeuner. Tout d'abord il n'osa lever les yeux sur sa tante et sa cousine, mais peu à peu leur attitude sereine le tranquillisa. Miette s'était mise dans une encoignure de fenêtre pour avoir le jour sur sa broderie ; son profil se penchait avec application près de la vitre ruisselante, et elle avait quelque chose d'amoindri, de quelconque sous le glacial regard du matin. Bernard mangeait sans un mot, attendant sourdement le réveil, le réveil qu'il s'attendait à sentir soudain lui tomber sur la nuque, comme un couperet de guillotine.

Quand il eut fini sa tasse, il la posa, et en considéra le fond cerclé de lait. Alors lui apparut cette idée que le réveil ne venait pas ; que peut-être ne viendrait-il pas. Il se leva. Il jeta un œil rapide sur tout l'aspect posé de la chambre. Les coups de pluie, alternés avec les chocs voisins du lac et mêlés à sa haute voie monotone, frappaient la maison et faisaient danser une chaînette contre la porte vitrée. Il enveloppa la petite Miette d'un regard de hardie curiosité. Elle, ayant tourné la tête, lui répondait de son air ordinaire, vaguement interrogatif. Il s'en alla, haussant les épaules, avec la sensation qu'on lui avait tiré les oreilles.

Il tenta de dépouiller cette impression. Mais toute la journée une rancune persista en lui contre la jeune fille. Quoi qu'il fit pour oublier son image ou diminuer l'obsession, elle s'attachait à lui, présente à travers le travail, les paroles et les rires. En même temps, il y avait des sensations, mal déterminées, qui le montraient à lui-même différent de ce qu'il avait été auparavant. En quoi ? Il lui semblait surtout qu'on avait retranché quelque chose de sa personne, qui le faisait plus léger, encore qu'il en regrettât presque le poids habituel. Chose curieuse, malgré tout cela, il jouissait d'une sérénité, d'une acuité d'esprit incompatible avec sa manie d'analyse, et d'une complète solidité du corps. Ses camarades reprenaient avec lui un facile contact. Toutes choses, vues d'un œil clair, semblaient naturelles. Bon Dieu ! que c'était extraordinaire !

Cependant la préoccupation qu'il nourrissait en dessous

ne se dissolvait point ; et tout à coup, l'après-midi au laboratoire de chimie, elle prit corps dans cette pensée : « Jamais je ne pourrai souffrir d'être en désaccord avec Miette. Je ne pourrai jamais rien faire qui lui déplaie. » Et comme il se sentait tout de suite malheureux à l'idée qu'il pût y avoir un malentendu entre eux dont il fût le coupable, il sortit au bord du lac. Il avait mal au cerveau, le cœur vide, et éprouvait un découragement intellectuel profond. « Et ce n'est pas tout, pensa-t-il. Cela ne fait que commencer. Il faudra bel et bien tout payer, je n'ai rien perdu pour attendre. »

De ce menaçant inconnu, de ce que serait le châtement, il avait de nouveau peur. Aussi la vue d'une casquette verte, qui la veille encore l'eût rebuté, lui apparut comme un espoir.

Malheureusement c'était Marland, le petit théologien. Ils se promenèrent un moment sans rien dire. La pluie avait cessé ; du fond du lac, où se renversaient les côtes d'un bleu violent sous des rouleaux de nuages, venaient des vagues glauques, boursoufflées, sans écume.

— Tu es rentré tard, cette nuit ? demanda Marland.

— Assez, oui.

— Il me semble que tu t'es bien amusé, cette fois.

— C'est vrai, dit Scipion, la *Stimmung* était bonne.

Ils se turent.

— Et toi, interrogea Scipion, quand es-tu parti ?

— Oh ! moi, avant le punch. Je n'aime pas à dépasser certaines heures et certaines limites.

— Limites ?

— Oui, dit Marland avec un demi-rictus de sa bouche mal dessinée.

C'était un garçon trapu aux mains courtes, une figure mortuaire, front carré, lorgnon sur un nez assez fin, et cette bouche au-dessus d'un menton à quelques poils.

— Crois-tu que nous ayons dépassé des limites ? demanda Scipion préoccupé.

Marland eut de nouveau ce demi-sourire sardonique qui donnait une expression si désabusée à sa physionomie déjà peu jeune.

— On ne sait jamais bien où elles sont ni quand on les passe. Ta question le prouve.

— On ne sait pas, c'est vrai ! Que faire ?

— Qu'on évite de prendre certaines directions. Ce serait évidemment la seule chose à faire ; mais c'est peut-être beaucoup demander...

L'à peu près de cette critique impressionna désagréablement Scipion ; il voulut ne l'avoir pas entendue. Mais Marland continuait sans faire attention à son interlocuteur, — et c'était un de ses traits, ce détachement dédaigneux de sa parole, cette absence d'égard à l'impression qu'elle pouvait produire :

— Il y a maintenant parmi nous un élément qui fait dévier notre société de son vrai but. Autrefois nous avions de meilleures séances, nous faisons plus de travail et buvions moins. Cela ne nous empêchait pas d'être bons amis.

Scipion repartit :

— Je suis d'accord avec toi sur ce point. Tu as pu le voir par ma critique d'hier.

— En effet, nous avons été d'accord, jusqu'à un certain point et jusqu'à une certaine heure.

Scipion baissa la tête :

— C'est vrai, murmura-t-il, j'ai bu.

— Et comment ! Tu étais joli pour finir, à ce qu'il paraît. Ces mots, tout de même, piquèrent le nouveau Bellettrien.

— Est-ce que je sais comment c'est arrivé ?

— Précisément, on ne sait pas. Tu le sauras maintenant.

Scipion serra involontairement les dents. Il n'aimait pas plus ce ton que ce prédicateur.

— Eh bien ! reprit-il. C'est une expérience que j'ai faite. Ce n'est pas mauvais peut-être.

— A ce train-là, il t'en reste beaucoup à faire !

Le sarcasme qui vibrait dans la voix de son camarade secoua, redressa une fois de plus Scipion, au moment où il allait retomber à sa coulpe.

— Eh bien ! Allons-y ! fit-il.

Mais Marland s'étant rapproché de lui :

— C'est toi qui dis cela ? avait-il proféré, et d'un accent

tel cette fois que Scipion se trouva complètement dégringolé de sa vaillance.

— Ce n'est pas moi, répondit-il, comme un écolier en faute. Je ne le dis pas pour moi.

Il hésita, réfléchit.

— J'ai été beaucoup frappé malgré tout, poursuivit-il, du travail de Jacob sur ce qu'il appelait le non-sens helvétique. « L'âme, disait-il, n'existant que par la vie, la Suisse organisée avec sa neutralité comme une vulgaire société d'assurance contre les aléas de la vie normale, n'est qu'un néant où l'âme s'atrophie. »

Marland rigola, ce qui lui allait assez mal :

— Si c'est là que tu te documentes ! Je te rappelle les bœufferies auxquelles le menait cette manière de raisonner, la stupide légèreté de ce jongleur de paradoxes que tu as su si bien remettre à sa place....

— Jacob montrait la nullité de la société, comme de l'individu, sans révolutions, sans aventures....

— Et après ? Jacob a-t-il dit le dernier mot là-dessus ? D'ailleurs n'y a-t-il pas différents individus comme différentes sociétés ?..... Il était permis à ce Jacob d'ignorer, ou de paraître ignorer la complexion morale qui distingue notre pays d'un autre. Mais il n'est pas permis à Bernard Dapifer d'ignorer ce qui distingue un individu d'un autre, fit solennellement Marland. Ou, si oui, c'est que tu te détournes de tout ce qui est Bernard Dapifer. Pense à ton père !

Scipion ne broncha pas, à l'étonnement de son camarade qui continua :

— Pense à ton passé ! Pense aux convictions qui t'ont fait ce que tu es, et que tu as si bien essayé de nous dire dans ton songe de Scipion.

— Oh ! oui, parlons-en ! interrompit Scipion. Mais les songes... passent, et les convictions...

— Oh ! pas celles-là, pas chez toi !

Ce fut jeté dans un tel cri, avec une telle véhémence, que Scipion en reçut comme un coup.

— Faut-il, haletait le petit théologien, que tu sois entré à Belles-Lettres pour ce résultat de te faire douter de la seule

chose qui soit nécessaire ? Et qu'il ait suffi d'un soir pour pareille défection ? Je ne veux pas le croire, je ne le crois pas !

— Des faits ? cria Scipion. Qu'est-ce que tu appelles défection ? Que je ne trouve pas tout indiscutable....

Marland, la mâchoire tremblante, ne trouvait plus de voix à placer.

— Ou bien que je me sois rondifié ?

— C'est cela même, tout cela ! fit Marland, d'un accent pénétrant qui bouleversa Scipion.

Cette apostrophe l'atteignait en plein. Ces reproches, n'étaient-ils pas ceux qu'il s'attendait continuellement lui-même à se faire ? Il était bien singulier qu'ils ne vinssent pas. Au lieu de cela, au lieu de s'y soumettre, il n'avait qu'une frayeur : retomber à eux, en arrière, et il était comme un naufragé cramponné au récif où l'a jeté un flux de tempête, et d'où pourrait l'arracher un reflux.

— Nous savons parfaitement l'un et l'autre, poursuivait Marland, ce que veut dire le mot plaisir au sens où vous l'avez pris hier. Oh ! j'en suis certain, vous n'y avez vu aucun mal, et c'est en toute innocence, toi du moins, que tu t'y es livré. Mais nous savons aussi où ce plaisir mène. Ce qu'il vaut aux sociétés, aux individus, souligna-t-il avec force, surtout aux individus tels que toi.

— Eh bien ! cria Scipion qui perdait la tête, l'épreuve qui décide qui l'on est, Boquin Boquant ou un autre. Et qui dit que la crainte de cette épreuve ne soit pas que lâcheté ?

— Scipion !

— Lâcheté ! répétait Scipion ébranlé et lâchant pied, se cramponnant tout de même.

— Crois-tu, dit en frémissant Marland, qu'il soit gai et doux de mener la vie que je mène ? Sais-tu ce qu'il y faut de courage ? Mais oui... tu le sais... acheva-t-il avec un rire étrange.

— Mais aussi, répliqua Scipion, cette vie, quelque peu gaie et peu douce, n'est-ce pas celle que tu as choisie, ou du moins à laquelle tu t'attaches ? Ton goût est là.

— Alors c'est affaire de goûts et couleurs !... fit Marland en ouvrant les mains, comme si ce qu'il essayait de retenir à lui venait de tomber par terre, en patatras.

Il avala plusieurs fois sa salive et se tut. Les deux camarades revinrent sur leurs pas d'une allure accélérée le long du rivage que secouaient les vagues. A la hauteur de l'Académie, Marland dit encore :

— Je n'ai pas répondu à tes dernières paroles. Elles prouvent l'égarement où la discussion nous jette. Je te les laisse pour compte. Tu auras l'occasion d'y réfléchir et de voir ce qu'elles valent.

Il le quitta brusquement.

Scipion resta atterré de ce départ, de cette menace, et aussi de tout ce qu'il avait dit. Néanmoins, il ne lui parut pas qu'il se fût menti absolument comme l'avait cru Marland, et bizarre impression, il lui sembla, le voyant s'éloigner tristement, que c'était lui-même, l'ancien Bernard, qui s'en allait.

« Mais que dirait Miette ? se demanda-t-il aussitôt, si elle savait cela ? Que penserait-elle si tout à l'heure elle m'avait entendu ? »

Ce souci vint à l'emporter sur toute autre préoccupation ; et il s'y arrêta d'autant plus qu'il ne lui était pas possible d'y mettre fin par un acte de sa volonté. Sa volonté était ailleurs, où, il ne le savait pas encore au juste.

Pas moyen, malgré la pensée de Miette, de condamner ce qu'il avait dit à Marland ; ces paroles étaient issues de lui le plus spontanément du monde, et il n'était pas jusqu'aux plus excessives que, tout bas, il se refusât à renier.

Dans son embarras, il se mit à fuir sa cousine. Il déjoua tous ses essais de le questionner. Si déchu de la dignité de ce Scipion dont il lui avait offert l'image, celui qui voulait montrer aux Bellettriens comme il faut l'être, il préféra s'écarter de la jeune fille comme un indifférent.

Et pourtant il songeait sans cesse à elle. Elle était devenue comme le fond sourdement lumineux de sa vie. Il pensait à elle le matin dès son réveil ; toute la journée elle ne cessait de flotter dans son esprit. De cette évocation continuelle il recevait tantôt des impulsions forcenées, tantôt elle lui faisait subir des arrêts, et les pires ; il essayait alors de retenir une progression qui le semblait mener à l'abîme. Il se

réjouissait du retour à Port-Mazel à cause du voyage dans un coin du régional, et du loisir qui en résultait de réfléchir. Mais il n'approchait jamais de la maison sans la complexité des sentiments les plus contraires, plaisir et crainte, certitude, défiance, et un remords étrange qui ne naissait pas de lui-même et ne lui venait qu'à l'idée de sa cousine.

De guerre lasse, la jeune fille avait cessé ses tentatives d'approche ; mais il leur survécut un regard inquisiteur, inquiet, dont Miette, peut-être à son insu, suivait partout Scipion. Il en était gêné souvent. Cependant loin d'elle ce même regard qui ne le quittait pas le forçait parfois à crier grâce ; il y pensait soudain avec tant de douceur et de repentir qu'il ne lui venait plus qu'un souhait : être près d'elle, et tout lui dire. Il n'osait. Que lui dirait-il d'ailleurs, et comment ?

A Belles-Lettres, les séances s'ajoutaient aux séances. Scipion n'en manquait pas une. Dégringolé de son laboratoire de zoologie, il subissait le prestige de cette arène littéraire, de ses luttes, de ses drames, et se passionnait pour le sort des gladiateurs, autrement munis que lui pourtant, que l'on voyait, souriants, y descendre à la mort !

Quant à la tune, il ne lui était pas difficile d'y rester en deçà des limites qu'il avait apprises à connaître. Pour une fois qu'il voulut délibérément les passer, il se retrouva sans savoir comment dans la rue, et rentrant à grands pas le long du littoral.

Du moins n'arriva-t-il pas à Port-Mazel sans une décision. Cet état de choses ne pouvait durer plus longtemps ; il devait la franchise à sa cousine qui s'était montrée une amie si loyale ; à lui même plus de sincérité ; à ses principes nouveaux, s'il en avait, plus de courage. Pendant plusieurs jours, il songea à la manière dont il dirait les choses, et son plan était arrêté, quand il lui sembla que le regard de Miette se refermait. Finie la douce et harcelante poursuite qui accompagnait partout les entretiens les plus ordinaires ; qu'il retrouvait à chaque rencontre, la plus furtive ; et qui persistait malgré l'absence. D'abord Scipion perdit contenance ; du fond de son ancienne solitude revenue, il se prit, lui aussi, à poser

des questions auxquelles on ne répondait pas. Il comprit alors que, sans lui, Miette avait fini par savoir, et qu'elle ne désirait plus rien apprendre.

VII

L'été. Chaque matin le lac s'éveille avec un geste de rêve sous la vision des Alpes d'azur. A cette heure, Miette et Scipion se retrouvent tous deux sur leur terrasse favorite. Ils se taisent les yeux mi-clos sous la lumière ardente. Parfois Miette s'est endormie dans son hamac. Sa jolie tête s'abandonne un peu lasse aux moirures des reflets. Scipion la regarde, et le soulèvement de sa poitrine, pas assez cependant pour troubler ce sommeil qu'il admire. L'eau tiède exhale cette odeur de poisson que tante Louisa ne peut admettre; l'eau scintille là-bas sous le soleil; elle remue ici, sous une brise dont on cherche le souffle, semée de vésicules blanches autour des pierres émergées; dans sa profondeur d'émeraude illuminée d'azur, les pierres du fond oscillent comme des bêtes, entourées d'une multitude de petits poissons parallèles. Le livre tombe des mains, et un nirvâna s'empare de l'esprit....

Ce nirvâna s'interrompt brusquement. Le moment était venu pour Bernard de faire son premier service militaire. La caserne n'était pas loin. De Port-Mazel on apercevait là-bas les tours du vieux château d'où venait dans le calme du matin et du soir l'appel affaibli des trompettes, parfois des bouffées de fanfare, ou bien le roulement monotone des tambours échelonnés tout le long des Allées.

Scipion était habitué au spectacle des soldats en képi, manœuvrant, de tous leurs pantalons bleu clair parmi les prairies. Le moment était venu de se mêler à eux. Il n'avait jamais passé la poterne encadrée de deux vieilles pièces où veille près de sa guérite une sentinelle toujours semblable. Il la franchit un matin d'été, et s'en revint le soir en soldat à Port-Mazel, tandis que le lac se glaçait au loin de reflets d'or. Et son oncle, pris d'émulation, sortit de sa mémoire des récits militaires qu'on n'eût guère attendus de lui.

Scipion avait accepté le service avec cette absence d'en-

thousiasme qui le caractérisait dans toute entreprise nouvelle, ainsi qu'avec ce fatalisme qui le protégeait d'une partie des désappointements des autres. Il en attendait cependant quelque chose d'indéterminé qui commençait à lui manquer dans sa vie de tous les jours. Après quelques malaises causés par certaines promiscuités des chambrées, de fait il eut la curiosité piquée ; ce ne fut pas longtemps. Presque aussitôt il se sentit avec effroi saisi par cet engrenage rapide de notre machine militaire. Il subit à son tour les heurts continuels de cette bousculade, la hantise de ce harcèlement sans pitié. Il commut le poids du sac et du fusil, l'éreintement des bonds en avant, des à plat-ventre essoufflés ; la frayeur des obstacles, la fastidieuse école du soldat, le sol trop dur des routes, trop inégal des forêts et des champs. Il s'épouvanta des sueurs qui sortaient de son corps ; à peine le dernier commandement s'était tu, et la soupe désirée avec un appétit barbare exprimait des corps mâtés une nouvelle sueur plus pénible que les autres.

Le jour, il dormait partout ; sous les grands pins des stands de Bôle, à côté des coups de fusil ; au moindre arrêt prolongé de la ligne de tirailleurs, ventre au sol terreux ; sur le bord empoussiéré des routes. Il n'était plus qu'un pauvre ouvrier opprimé et trop faible, sans dégoût de la saleté, ne craignant rien que le patron, ne redoutant que le travail, n'aspirant qu'au repos de la nuit. Pourtant, la nuit l'on ne dormait pas toujours. Il faisait trop chaud. Dans sa chambrée les hommes s'agitaient demi-nus sur leurs couches, offrant leur poitrine à l'haleine sans mouvement de la nuit qui entraînait toute grande par la fenêtre avec le crissement des grillons et l'appel éloigné des crapauds. Après un sommeil de quelques heures, Scipion se réveillait en transpiration ; il écoutait alors les bruits de la campagne et sentait un désespoir sans bornes l'envahir, impuissance physique, découragement de tout, renoncement muet qui pouvait devenir atroce. Dans cette angoisse, il n'avait qu'une consolation, de n'être pas seul, et d'avoir vu le paysan son voisin sangloter de fatigue. La vie n'était qu'un tourment. Miette elle-même s'était muée en obsession d'enfer, et n'apparais-

sait qu'avec une curiosité d'Erynie venant le voir dans ses ténèbres, comme si elle eût fait de son anéantissement son plaisir.

Il évitait de retourner le soir à Port-Mazel, malgré les gronderies de tante Louisa qui ne parlait plus que de chaussettes. Il se sentait trop honteux de la fatigue écrite dans ses yeux cernés. Mieux valait les cacher à la clairvoyance de ses parents, et chercher à l'auberge ce qu'il n'y avait pas chez son oncle. Miette qui devinait sa conduite l'en blâmait sans paroles, ce qui faillit le jeter aux extrémités les plus sombres.

« Voyons, se dit-il alors, le moment critique n'est-il pas venu pour l'émancipation ? Lâché de ma force, de celle que me prêtaient les autres, me voilà remarquablement libre et vacant. Vivons donc la vie du soudard que nous sommes. De la casse, des femmes et du vin ! »

Malheureusement il n'aimait pas le vin. L'ivresse ne lui avait réussi qu'une fois. Autre chose ? Pris un soir dans une petite équipe qui s'en allait aux filles, il s'arrêta net en entendant la précision de certains dithyrambes.

— Viens-tu ?

— Non. Au fond, ça ne me dit rien.

Et tandis qu'ils s'éloignaient en riant du « mômier », lui pensait : « Se doutent-ils de ce que je donnerais parfois pour être, non pas l'un d'eux, mais la crapule dont ils ne voudraient pas ? »

Sans compagnie, sans ouvrage, trop vanné pour lire, il alla s'étendre sur son lit bien tiré, nouvelle habitude. Dans cette chambre, de tant d'absents pleine, il contempla tous ces lits aussi bien tirés que le sien, surmontés des paquetages, la table au milieu, les deux bancs parallèles, les deux encriers, les deux plumes. Cet ordre effroyable lui tomba pesamment dessus. « L'ordre, on n'en sort décidément pas, se dit-il. Ils me traitent de mômier. Est-ce assez juste ? »

Il revécut sa partie de ce soir. « On a prétendu, souvent, que j'étais « converti » ; faut-il que je le sois ! »

La nuit tardant à venir sur la morne cité militaire et sur la colline de vigne voisine, n'amenait pour tout espoir que ses moustiques. Scipion trouvait alors une occupation dans ce dilemme : où il aurait moins chaud, habillé ou au lit ?

Cependant la nature avait de rares commisérations pour tant de souffrances. Parfois elle remplissait la nuit d'éclairs silencieux fusant sur le fond du lac et déchaînait l'orage au petit jour. On s'éveillait pour entendre la dure tombée de l'eau sur les cours de caserne ou pour se montrer un incendie allumé dans les lointains fribourgeois. Et l'on était plus dispos à reprendre dans l'air plus clément du matin le travail toujours identique.

Bientôt les sorties de la caserne se firent plus prolongées ; au grand soulagement des troupiers, il y eut des heures de nuit passées sous le ciel étoilé. Ils se reprenaient à respirer. Il semblait d'ailleurs qu'ils supportassent mieux les mêmes fatigues. Certains efforts leur étaient devenus si naturels qu'ils s'en acquittaient avec une perfection automatique. En même temps, le lien qui les unissait gagnait une force agréable, de sorte que ces compagnons de fortune en venaient à croire s'être toujours connus.

Un jour Scipion s'étant pesé en secret, découvrit qu'il avait augmenté de poids. Cette constatation fut la plus douce qu'il eût faite de longtemps et lui donna un regain de vaillance.

(*A suivre.*)

MAURICE CHAPUIS.

Lettres de William James à Théodore Flournoy.¹

Après la publication des *Principes de psychologie* et du *Précis*, William James, fatigué, prit le congé d'une année auquel il avait droit, n'ayant point quitté sa chaire de Harvard depuis neuf ans. Il s'embarqua pour l'Europe et passa l'été de 1892 dans la Forêt-Noire et en Suisse. Pendant un séjour de quelques semaines qu'il fit dans une pension sur les hauteurs qui dominent Lausanne, à Vers-chez-les-Blanc, contrefort du Jorat, il s'y rencontra avec le professeur Théodore Flournoy, qui avait rendu compte des *Principes de psychologie* dans le *Journal de Genève*, et avec lequel il avait déjà échangé quelques lettres. Une amitié sincère se noua entre les deux hommes, que les années ne devaient rendre que plus étroite.

Nous donnons ici quelques fragments de cette correspondance.

Pensione Villa Maggiore (Pallanza),
19 septembre 1892.

Mon cher Flournoy,

Nous avons reçu hier votre lettre si charmante, de celles qu'on conserve pour lire sur ses vieux jours... Je vous remercie beaucoup de l'article de Secrétan et, si vous voulez bien me le permettre, je vous demanderai de me le laisser, puisqu'il vous sera plus facile qu'à moi de vous en procurer un autre. Article trop obscur et trop bref, mais qui est plein d'idées et montre bien ce que l'esprit gagne à vieillir : on arrive à dire

¹ *William James*. Extraits de sa correspondance, choisis et traduits de l'anglais par M. Floris Delattre, professeur de langue et civilisation anglaises à l'Université de Lille, et M. Maurice Le Breton, professeur agrégé au lycée de Caen. — 1 vol. in-8°. Payot, Paris. 15 fr. (pour paraître prochainement).

simplement de grandes choses. Je l'ai lu étendu sur le gazon de Monte Mottarone, le Rigi du pays, qui se dresse vis-à-vis de nous de l'autre côté du lac, et là, ayant à mes pieds tous les royaumes de la terre, j'ai compris comme une vue philosophique de l'univers (*Weltansicht*) ressemble à celle qu'on en a du haut d'une montagne. A mesure que l'on monte, les sentiers se font de plus en plus rares, pour aboutir, en définitive, à deux ou trois échappées bien nettes, chacune d'elles offrant une vue simplifiée et rudimentaire à l'extrême d'une grande partie de l'Univers, mais sans qu'on puisse embrasser jamais d'un seul coup d'œil tout le panorama. J'admets très bien que le système de Renouvier ne soit pas entièrement satisfaisant, mais j'y vois l'expression classique et consistante d'un de ces grands points de vue : exiger des formules qui puissent s'expliquer logiquement. Si l'on passe outre, il faut abandonner tout espoir d'arriver à *des formules*, et c'est ce que font tous les dévots de la sensibilité, entre autres M. Secrétan, lui qui trouve tant à redire à la *Critique*, et n'arrive pas à lui substituer un système qui se tienne. La plupart des philosophes lancent des formules, souvent inadmissibles, Secrétan, par exemple, lorsqu'il dit que *mémoire sans oubli = duratio tota simul = éternité* !

J'ai lu avec grand intérêt les articles de Fouillée sur la « Volonté », dans la *Revue Philosophique* de juin et août. Il y a là d'admirables pages de description, mais, en définitive, c'est une philosophie qui ne me dit pas grand'chose. Je vais maintenant très bien, et je veux m'imposer chaque jour à Florence un peu de travail méthodique, bien que la vie y invite plutôt à la *flânerie*¹.

J'espérais bien, en effet, m'arrêter quelques jours à Genève avant de passer les monts ! Mais peut-être viendrez-vous nous voir à Florence, M^{me} Flournoy et vous, pendant les vacances. Jamais nous ne pourrions oublier, ni elle ni moi, notre séjour à Vers-chez-les-Blanc !

Nous présentons, vous et moi, un curieux contraste dans nos méthodes d'enseignement : vous vous lancez dans les travaux et expériences de laboratoire au moment précis où

¹ En français dans le texte.

je m'en affranchis. En ce qui concerne les *expériences*, il ne vous sera pas difficile, je pense, d'élaborer un programme d'observations classiques sur les sens, etc., à vérifier par les étudiants ; j'ai ainsi obtenu à Harvard de meilleurs résultats que je n'en attendais en invitant tous les étudiants à y participer, et le travail ne s'en est fait qu'avec plus d'entrain. Quant aux *travaux*, je vous conseille de ne pas les prendre trop à cœur, si vous vous apercevez qu'il n'y a pas abondance d'idées ni de projets. Quand on s'est fixé une tâche, il faut lui sacrifier toute autre occupation, et le meilleur travail est d'ordinaire celui que l'on fait le plus volontiers. A vous entendre, vous philosophiez plus volontiers que vous ne travaillez au laboratoire. Moi aussi, et j'ai toujours trouvé dans la philosophie une excuse valable pour négliger le laboratoire, puisque je ne puis me consacrer aux deux. Dans un même laps de temps, vous ferez œuvre plus *originale* en philosophie qu'au laboratoire. Un jour viendra, j'en suis convaincu, où vous vous verrez contraint de publier certaines de vos pensées. En attendant, prenez des notes, lisez, et dites-vous que votre vrai destin est près de s'accomplir ! Le couronnement, ce serait, à mon sens, d'ajouter un nouveau cours à vos leçons. Au revoir¹, mon cher ami ! Ma femme envoie « bien des amitiés » à la vôtre et dit qu'elle lui écrira dès que nous serons installés. J'envoie aussi mes salutations les plus cordiales à Mme Flournoy. Mon affectueux souvenir à ces jeunes et charmantes *demoiselles*¹ qui, j'en ai bien peur, vont s'empresse de m'oublier. Toujours bien affectueusement à vous,

WM. JAMES.

Glenwood Springs (Colorado),
13 août 1895.

Mon cher Flournoy,

Depuis janvier dernier, j'ai devant les yeux sur mon bureau, une enveloppe à votre adresse. Ceci pour vous assurer que vous n'avez pas été oublié ; mais inutile de perdre

¹ En français dans le texte.

mon temps et mon papier à m'excuser. Comme dit le sage Emerson, si vous faites visite à quelqu'un, ne gâchez pas votre effet en vous excusant de n'être pas venu plus tôt. Soyez tout à votre visite ! Faites comprendre qu'on vient d'accueillir en vous le plus humble représentant de la vérité la plus sublime. J'ignore si ma lettre sera un reflet de cette vérité sublime, mais je crois bien avoir à y exprimer beaucoup d'amitié, et quelques petits commérages intimes. D'abord, votre photographie et celle de Mme Flournoy étaient admirables. Il nous faut maintenant celle de ces charmantes demoiselles ! Si je suis demeuré si longtemps muet, c'est bien un peu que j'espérais pouvoir joindre à ma lettre une photographie de ma femme. Mais, hélas ! on n'en a pas encore pris. Elle va bien, très bien même, et elle est maintenant avec les enfants, dans notre petite propriété du New-Hampshire, tranquille et heureuse. Nous avons eu jusqu'ici un *train de maison*¹ plutôt considérable, et nous en revenons cet été au strict nécessaire, ce qui n'est pas pour me déplaire autrement.

Comme vous voyez, je suis plus loin de chez moi que jamais je ne l'ai encore été, de ce côté-ci de l'Atlantique : me voici dans l'Etat du Colorado et, en ce moment, au cœur des Montagnes Rocheuses. Je viens de faire une série de six conférences de psychologie « à l'usage des maîtres » dans une soi-disant « Ecole de Vacances » de Colorado Springs. Il m'a fallu trois nuits et trois jours de voyage pour m'y rendre, et c'est ce qui m'a jusqu'ici le mieux aidé à comprendre l'immensité de mon cher pays... Le défaut de toute cette civilisation nouvelle, c'est d'être basée non plus sur l'épargne, mais sur l'emprunt ; et quand surviennent des tournants difficiles, comme voici trois ans, c'est la banqueroute générale. Mais on pense à l'avenir, on rêve à ce qui pourrait être, on s'enthousiasme, et le travail se fait. Jamais on n'avait rien vu de pareil sur une telle échelle. Mais je ne vais pas vous écrire un traité d'économie nationale ! L'année s'est bien passée, au point de vue santé, et m'a permis, chose nouvelle, de faire des conférences pédagogiques à Boston et à New-York. J'ai répété également mon cours de cosmologie au

¹ En français dans le texte.

nouveau Collège féminin, fondation récente rattachée à notre Université. J'ai donc pu mettre de côté plus de mille dollars : c'est bien la première fois que cela m'arrive, et je m'en réjouis d'autant plus. En revanche, je n'ai pas eu une seule idée, ni rien écrit qui vaille qu'on en parle, sauf l'« Allocution présidentielle » que je vous ai envoyée, et qui n'offrait vraiment rien de bien neuf...

Mais assez de commérages personnels n'est-ce pas ? Je voudrais pouvoir apprendre à l'instant même, par téléphone, où et comment vous vous trouvez tous, et ce que vous faites. Quelque part dans la montagne, bien sûr, et tous d'aplomb, je l'espère ; mais je suis peut-être en avance de quinze ou vingt ans avec mon téléphone transatlantique. Notre décor ici rappelle beaucoup la Suisse, et votre souvenir me revient d'une façon saisissante. Ci-joint la vue d'une rue de Colorado Springs pour M^{me} Flournoy, et un portrait de « cowboy » pour la plus *romanesque*¹ de ces *demoiselles*¹. Alice, Blanche — mais avec toutes mes allées et venues, j'ai fini par oublier le nom de la troisième, cette superbe jeune fille dont je revois pourtant si bien le visage rayonnant. *Dulcissima mundi nomina*, toutes trois, et élevées d'une manière tout à fait libre, j'espère, comme de vraies Américaines sans autre loi que celle qu'impose le tact. C'est bien le moyen d'avoir les meilleurs résultats ! Comment ont marché les cours l'an dernier ? Vos propres cours, j'entends. Avez-vous rien entrepris de nouveau ? Et comment va Chantre ? Et Ritter ? Et M. Gourd ? Mes meilleures amitiés à toas, surtout à Ritter. Vous resterait-il un exemplaire de votre *Métaphysique et Psychologie* ? Le mien a disparu de façon mystérieuse et l'ouvrage est signalé comme étant épuisé¹.

Avec mes amitiés les plus vives à vous deux et à tous vos cinq descendants, croyez-moi toujours votre tout dévoué

W. JAMES.

¹ En français dans le texte.

(Dicté)

Cambridge, 7 décembre 1896.

Mon cher Flournoy,

J'ai bien reçu votre lettre si précieuse et si charmante et, vous voyez, je ne tarde guère à vous répondre. Tout d'abord nos félicitations pour votre bébé : je crois que si cette petite personne vous donne autant de satisfaction que ses charmantes aînées, vous n'aurez pas lieu de regretter qu'elle n'ait pas été un garçon. J'espère que M^{me} Flournoy est maintenant tout à fait remise, et que l'enfant se porte à merveille. J'aurais bien voulu être avec vous à Munich ; j'entends dire de tous côtés qu'on s'y est fort amusé, mais, somme toute, il m'a mieux réussi de rester dans mon pays, dont on exagère singulièrement, en Europe, les dangers et les mauvais côtés.

Je souris de vous voir déplorer votre épuisement cérébral, sachant, comme je le sais, quelle vigueur se cache sous ces impressions subjectives. Pour le laboratoire, je prends part à votre peine, et vous conseillerais, puisque vous semblez en mesure de dicter vos conditions plutôt que de vous en laisser imposer, de l'abandonner purement et simplement pour enseigner ce qu'il vous plaira. Quoi que vous offriez, les étudiants s'en trouveront aussi bien que si vous leur donniez autre chose à la place, et je ne vois rien qui nous oblige, en ce monde où tout travail trouve toujours son homme pour l'exécuter, à faire ce qui nous plaît et nous réussit le moins.

Je me suis à tout jamais débarrassé du laboratoire et j'offrirais sur-le-champ ma démission si l'on voulait m'en charger à nouveau. Les résultats de tout travail de laboratoire m'apparaissent de plus en plus décevants et insignifiants. Ce qui manque le plus, ce sont les idées neuves. Pour un qui en a, on en trouve cent prêts à s'atteler patiemment à quelque expérience sans portée. Vous avez en matière de philosophie un fonds d'idées extraordinairement sain et bien équilibré.

Voilà votre fort, et votre Université devrait voir qu'il est de son intérêt de vous y aiguiller. Ne voyez dans ces conseils aucune impertinence. Vous êtes ainsi fait, selon moi, que vous avez besoin de vous sentir appuyé du dehors pour défendre votre droit de suivre votre véritable vocation.

De notre côté, tout va bien. Nos garçons poussent à ravir ; tous les deux sont plus grands que moi et Peggy est en très bonne santé. Je viens de faire une série de conférences publiques : je vous en envoie une carte qui va vous amuser¹. L'auditoire, mille personnes, s'est maintenu jusqu'à la fin. J'ai bien pris garde de ne pas empiéter sur le domaine des études psychiques, où m'attendait une grande partie du public. *J'enseigne Kant pour la première fois de ma vie*, et j'en suis très satisfait. Je fais également paraître un recueil d'essais qui datent déjà, et dont vous aurez un exemplaire dès la publication ; je suis assuré d'avance de votre sympathie pour beaucoup de ce qu'ils renferment. Mais ce que vous n'appréciez jamais, je le crains, c'est cet anglais étonnant ! A côté de cela, Shakespeare n'est qu'un galopin... !

Stanford University, 9 février 1906.

Cher Flournoy,

.....

Pour changer de sujet, il faudrait que vous voyiez cette extraordinaire petite Université. Elle a été fondée il n'y a pas plus de quatorze ans, dans un vrai désert, par un ménage de riches Californiens du nom de Stanford, en mémoire de leur fils unique mort à seize ans. Dotée de je ne sais combien de milles carrés de terrain qui se vendra un jour ou l'autre pour une grosse somme, elle a déjà des biens qui rapportent

¹ Il s'agit de huit conférences sur les « Etats mentaux anormaux » faites à l'Institut Lowell à Boston et qui n'ont jamais été publiées. Les sujets traités étaient : « Les rêves et l'hypnotisme », « L'hystérie », « Les automatismes », « La personnalité multiple », « La possession démoniaque », « La sorcellerie », « La dégénérescence », « Le génie ». Dans une lettre au professeur Howison (5 avril 1897), James déclarait : « Je n'ai pas abordé, dans ces conférences, les études psychiques proprement dites, et bien que traitant de sujets franchement morbides, j'ai tenté de les orienter vers des conclusions optimistes, et le public a bien vu qu'elles tendaient précisément à éviter de tomber dans le morbide. »

750.000 dollars par an, et des bâtiments d'une architecture *de toute beauté* qui ont coûté plus de 5.000.000 de dollars, simplement prélevés sur les revenus (je cite le prix pour vous montrer que ces revenus doivent être solides). Il y a là actuellement 1.500 étudiants des deux sexes, pour qui les cours sont gratuits et, à un mille de là, aux portes, il s'est bâti une ville de 15.000 habitants. Le paysage est charmant et classique ; San-Francisco n'est qu'à une heure un quart de chemin de fer ; le climat est l'un des meilleurs qui soient au monde, la vie y est d'une simplicité parfaite, personne n'est riche, les domestiques presque introuvables (le gros du ménage est fait, à leurs moments perdus, par les étudiants), beaucoup d'entre eux des Japonais, et la plupart du temps, je crois bien, ce sont les femmes des professeurs qui font elles-mêmes leur cuisine. Donc, pas trop de société, ni de tracas. En fait, rien que l'essentiel, et *tout* l'essentiel. Par exemple : bonne musique, tous les après-midi, dans la Chapelle de l'Université...

Malheureusement, les autorités de l'Université ne semblent pas avoir assez d'imagination pour en voir le vrai rôle. Dans cette position géographique et avec des ressources matérielles uniques, on devrait chercher à faire quelque chose hors pair, et attirer ici, par de grosses offres, des *sommités*¹ qui y viendraient faire des cours et travailler. On pourrait arriver ainsi, selon moi, à un ensemble remarquable. Au lieu de cela, on ira plutôt prendre des jeunes gens mal payés, qui enragent de ne pouvoir voyager, et dont les femmes s'épuisent aux travaux du ménage. Au lieu de réaliser l'*Utopie*, on n'aboutit qu'à une demi-Utopie. Voilà qui est bien Américain ! Mais c'est assez de ce demi-succès pour faire ressortir le grand avantage qu'il y a chez nous à encourager les millionnaires à se livrer à leurs caprices, même les plus excentriques, dans l'intérêt du public. Dans ce qu'ont déjà fait les Stanford il y a le germe puissant des grandes choses que nous réserve l'avenir. Je suis une exception ici. Dès le début, la psychologie y a été bien représentée avec Frank Angell et Miss Martin ; mais, pas de philosophie, sauf par périodes d'un an. J'inaugure

¹ En français dans le texte.

un nouveau régime. L'an prochain, il y aura deux bons professeurs.

Je parle trois fois par semaine devant quatre cents auditeurs, fais paraître chaque jour un résumé et leur fais étudier le manuel de Paulsen. Je trouve que cela me fatigue, et souhaite seulement d'avoir la force de continuer sans défaillance jusqu'en juin¹. Les étudiants, encore qu'assez frustes, sont très sérieux et très sensés.

Ce que vous dites du *Journal de Woodbridge* me plaît et m'amuse en même temps : « La palme est maintenant à l'Amérique ». Il y a bien dans ce journal tout un groupe de jeunes gens qui ne manquent pas d'idées, mais je crois que le style américain est en train de dépasser en laideur tout ce qu'on a vu jusqu'ici. Les idées de X... s'expriment en un style décousu et amorphe qui dépasse les horreurs de l'époque de Hegel, en Allemagne. Je puis à peine croire à votre sincérité en vous entendant faire l'éloge de ce journal. Je suis tellement pris par mes cours que je n'écris rien et ne lis que fort peu cette année. J'ai refusé d'aller à Paris l'an prochain, et j'ai décliné également une invitation à aller à Berlin comme « professeur d'échange international ». Il se peut que j'aille à Paris l'année suivante, si on me l'offre, mais jamais à Berlin. Nous avons eu cette année à Harvard, comme professeur d'échange international, Ostwald, un charmant spécimen (*Erscheinung*) d'humanité. Mais je ne crois pas à cette combinaison...

Cambridge, 26 mars 1907.

Mon cher Flournoy,

Votre toute charmante lettre du 16 me parvient ce matin, et il faut que je vous griffonne une brève réponse. Voilà comme on doit écrire à quelqu'un ! Caressez-moi ! Flattez-

¹ « Et puis il y a les « discours » un peu partout qu'on ne peut pas refuser. C'est le diable ! Quatre à cet hôtel (à San Francisco), où j'ai parlé avec trois autres et pendant deux heures sur la « Raison et la Foi » devant l'Association Unitaire de la Côte du Pacifique. Conséquence : la *goutte*, ce matin, au réveil ! *La goutte unitaire*. A-t-on jamais entendu parler de cela ? » (A. T. S., Perry, 6 févr. 1906.)

moi ! Dites que toute la Suisse est suspendue à mes lèvres ! Vous allez me faire connaître, pendant vingt-quatre heures au moins, le vrai bonheur ! Mes compatriotes, gens pratiques et brefs, n'écrivent jamais comme cela. Ils parlent d'eux-mêmes, et vous me parlez de *moi*. Vous connaissez cette définition d'un égoïste : « Une personne qui persiste à parler de soi, quand vous voudriez bien parler de vous. » Reverdin m'a dit le succès de vos conférences sur le pragmatisme et, si vous avez été en communion d'esprit avec moi cet hiver, je l'ai été, de mon côté, avec vous. Je me suis enfoncé de plus en plus dans le pragmatisme, et j'éprouve une très grande joie à vous entendre dire : « Je m'y sens tout gagné. » C'est l'unique philosophie sans baliverne d'*aucune* sorte, et je suis sûr que c'est *la vôtre*. Avez-vous lu l'article de Papini dans le *Leonardo* de février ? Je le trouve vraiment beau. Vous dites que ce sont mes idées qui ont formé le vrai *centre de ralliement*¹ des tendances pragmatistes. Selon moi, c'est ce jeune *empanaché*¹ de Papini qui a su le mieux se placer au centre de gravité d'où partent toutes les tendances motrices. Je lui dois, ainsi qu'à Schiller, beaucoup de ma confiance en moi-même, et de ma hardiesse. Néanmoins, je dédierai mon livre à la mémoire de J.-S. Mill.

Vous avez bien soin, je l'espère, de distinguer dans mon œuvre le pragmatisme et l'« empirisme radical » (Conception de Conscience², etc.) qui ne sont pas nécessairement liés, à mon avis. J'ai reçu ce matin mes premières épreuves, en même temps que votre lettre, et mon petit livre doit paraître vers le premier juin. Je vous promets l'un des premiers exemplaires. C'est un ouvrage fort peu technique, et je ne peux m'empêcher de croire qu'il fera certainement un effet. Munsterberg, qui jusqu'ici s'était montré plutôt sceptique, me dit aujourd'hui, après avoir lu le chapitre sur la vérité que je vous ai fait parvenir il y a quelque temps, que j'ai l'air d'ignorer qu'il y a eu Kant, et que Kant a déjà dit tout cela avant moi. Voilà pour moi un excellent symptôme.

¹ En français dans le texte.

² « La Notion de Conscience ». *Archives de Psychologie*, vol. V, n° 17 ; juin 1905. Incorporé par la suite aux *Essays in Radical Empiricism*.

Nous en sommes déjà à la troisième phase de l'opinion sur toute idée nouvelle : 1^o Absurde ! 2^o Lieu commun ! 3^o C'est nous qui l'avons découverte ! Je ne pense pas que vous ayez l'intention de faire imprimer vos conférences, mais je le voudrais bien. Si vous vouliez traduire les miennes, que pourrais-je souhaiter de mieux ? Mais, comme je le disais à propos de l'*Expérience religieuse*, je ne peux pas me faire à l'idée de vous voir entreprendre cette tâche ingrate, au lieu de formuler vos propres idées. Enfin, j'espère que d'une façon ou d'une autre vous collaborerez à la grande attaque stratégique contre les forces du rationalisme et du mauvais abstractionnisme ! Un bon *coup de collier*¹ de partout, et je suis convaincu que c'est le début d'un nouveau mouvement philosophique...

Je vous remercie de me féliciter d'avoir pris ma retraite. J'en suis très heureux. Le professeur a un double rôle : 1^o être érudit et faire de la bibliographie ; 2^o énoncer la vérité. Officiellement, le *premier* est l'essentiel, mais le *second* est le seul dont je me soucie. J'ai toujours eu l'impression jusqu'ici d'être un professeur de comédie, car sur le premier point, je ne suis pas très qualifié. Je puis désormais me consacrer au second en toute liberté d'esprit. Je vous envie d'être en ce moment aux lacs italiens ! Mais, au revoir ! Je vous ai déjà écrit une longue lettre, et moi qui ne voulais que vous écrire un mot !

Amitiés à tous de

W. J.

Cambridge, 2 janvier 1908.

... Je reviens de l'Association Philosophique Américaine qui avait organisé une réunion vraiment réussie à l'Université de Cornell, dans l'Etat de New-York. Il a surtout été question d'épistémologie. Nous commençons à nous mieux connaître et à nous mieux comprendre et nous continuerons tous les ans. Tout le monde a maudit ma théorie de la « vérité » et celle de Schiller. Il doit y avoir une bonne part de malen-

¹ En français dans le texte.

tendu, mais aussi, nous nous sommes mal expliqués. Le terme général de « pragmatisme » est un pavillon qui couvre tant d'opinions différentes qu'on éprouve naturellement quelque irritation à le voir brandir comme emblème révolutionnaire. J'ai en cela ma part de responsabilité ; mais ce fut une habileté *tactique* de le prendre pour titre. Cela nous a valu beaucoup plus d'attention, et tout le monde a été forcé de réfléchir. Je n'ai rien d'essentiel à changer à ce que j'ai dit...

Je viens de lire la première moitié du *Zend-Avesta* de Fechner, œuvre merveilleuse d'un merveilleux génie. Il a eu sa vision, et il sait la discuter, comme jamais vision ne le fut.

Je puis vous le confier (je n'en parle pas ici parce que mes maudites artères pourraient bien me forcer à tout abandonner ; voilà plus d'un an que j'ai comme de l'angine de poitrine quand je fais un effort) : j'ai accepté de faire huit conférences publiques à Oxford en mai. J'ai eu honte de refuser ; mais le travail de préparation va me donner beaucoup de mal : (Sujet : « L'Etat actuel de la Philosophie »¹) et me voilà condamné à retomber dans le genre « conférence publique » au moment même où je croyais en avoir fini à jamais. (Ce que j'aurais voulu écrire cet hiver eût été présenté sous une forme ultra-sèche, impersonnelle et exacte.) Je m'aperçois que beaucoup de respectables universitaires m'ont pris en horreur à cause de l'indépendance, de la familiarité et de l'originalité de ma manière d'écrire, surtout depuis mon *Pragmatisme*, et je commence à en avoir assez de produire cet effet ; d'autant qu'une autre série de conférences publiques n'est pas pour l'atténuer.

WM. JAMES.

Londres, 4 octobre 1908.

Mon cher Flournoy,

Votre bonne lettre m'est bien parvenue, voilà peut-être plus de deux semaines. Je n'ai jamais la conscience tranquille lorsque je reçois une lettre de vous, car il me semble

¹ Ces conférences ont été publiées sous le titre : *Un univers pluraliste*.

toujours que je vous ai *forcé* la main, et je sais trop bien, de votre propre aveu, et aussi un peu par ma propre répugnance, comme il est ennuyeux, et souvent pénible d'écrire. Mais, n'empêche que votre lettre m'a fait vraiment plaisir...

Nous embarquons à Liverpool après-demain, et nous serons demain fort occupés à tout régler et à faire nos dernières emplettes. Comme Mme Flournoy a pu l'observer à Genève, Alice a l'insatiable désir d'accroître ses richesses, tandis que moi, Tolstoï américain, je voudrais les voir réduire. Le mieux à faire pour un Tolstoï, c'est d'avoir une femme anti-tolstoïenne pour faire marcher la maison à sa place. Nous avons passé trois jours en Devonshire, après quatre jours à Oxford. L'été est d'une chaleur extraordinaire, avec de délicieux effets d'atmosphère. Je suis bien content d'emporter d'Angleterre une si belle vision. En tout cas, l'harmonieuse douceur du paysage des campagnes anglaises surpasse sans doute tout ce que le monde peut présenter d'analogue.

A Oxford, j'ai vécu dans l'intimité de Mac Dougall, de Schiller, et aussi de l'ami de Schiller, le capitaine Knox, officier en retraite qui habite Gründelwald et qui m'a fait l'impression d'un esprit extrêmement fin et d'une belle âme. C'est un « pragmatiste » militant. J'avais d'abord passé trois jours à Cambridge où j'avais revu de très près James Ward. Je prédis que s'il retrouve la santé... il deviendra, lui aussi, une sorte de pluraliste militant. Je crois qu'il a épuisé sa première veine de monisme théiste, et qu'il marche droit vers un « point critique » où il verra son parapluie se retourner, et refuser de se remettre. Je l'espère du moins ! J'ai fait ici connaissance de Boutroux, la semaine dernière. Il venait au « Congrès d'Education Morale » où il a prononcé un très beau discours. Je le trouve très *simpatico*.

Mais le meilleur de tous, c'est l'entretien que j'ai eu trois heures durant, ce matin même, avec Bergson, venu ici voir des parents. Quelle modestie et quelle simplicité, mais aussi quel génie intellectuel ! Nous avons, ou plutôt il a, causé sans aucune gêne, car il a parlé plus que moi, et si je ne puis pas dire que je le suive beaucoup mieux qu'avant dans tous les replis de sa doctrine, du moins, il est certains points qu'il

a grandement éclaircis. Je suis presque sûr de voir triompher la tendance sur laquelle il a projeté tant de lumière, et nous sommes, pour ainsi dire, aujourd'hui à l'un des tournants de la philosophie. Il y a un tel mouvement de cristallisation anti-rationaliste.

*Qui vivra verra*¹ !

Je suis vraiment content de m'embarquer. Voilà deux mois que je suis archiprêt à retrouver mes habitudes, ma bibliothèque, mon bureau et mon lit... Je vous souhaite à tous un heureux hiver qui vous donne la santé en comblant vos désirs, et je reste, avec ma vieille affection, votre ami toujours fidèle

WM. JAMES.

S'il vous pèse tant d'écrire, qui vous y oblige ? Pourquoi par exemple continuer de faire des comptes rendus ? Je m'y refuse d'une manière absolue, et j'y trouve un grand allègement.

Genève, 9 juillet 1910.

Mon bien cher Flournoy,

Vos deux lettres, celle d'hier et celle du 4 juillet adressée à Nauheim, me parviennent ce matin. Je regrette que vous n'ayez pas écrit plus tôt à Nauheim, puisque tant est que vous avez écrit. Je vous remercie de tout l'intérêt que vous me portez. Vous comprenez parfaitement ma situation. Ma dyspnée ne fait qu'empirer d'une façon foudroyante, et je n'ai plus qu'une seule préoccupation : rentrer chez moi, sans *rien* faire en route. Je suis certain qu'il s'agit, en partie, d'un phénomène spasmodique, car mes tissus, à en juger par la couleur de mes lèvres, me paraissent suffisamment aérés. Je vais quitter Genève tout à l'heure sans vous revoir, mieux vaut ne pas venir, à moins que ce ne soit simplement pour serrer la main à ma femme ! Toutes ces dernières années, j'ai souhaité pouvoir me rapprocher de vous, vous voir plus souvent, échanger nos idées plus fréquemment, car nous semblons

¹ En français dans le texte.

tous deux particulièrement bien *faits pour nous comprendre*¹. Et c'est surtout aujourd'hui, à l'heure même où l'organisation de mon intérieur intellectuel me paraît sur le point de fournir de bons résultats, qu'il eût été bon, de concert avec vous, de donner leur forme définitive à celles de ces idées qui ont quelque mérite. Mais c'est impossible. Je ne crois pas que j'écrive désormais rien de bien sérieux ; et comme je puis considérer ma vie sans trop de regrets, je peux dire, en toute sincérité, que « cela m'est égal » ; en tout cas, je ne prends certainement la chose ni à cœur, ni au tragique. J'espère que Ragaz vous réussira, ou, tout au moins, que vous y passerez un mois réparateur avant de retrouver, petit à petit, l'équilibre. Et puis, vous devez vivre, pour vos chères enfants ; cela vous rajeunirait d'aller leur montrer l'Italie. Je ne puis en écrire plus long, mon bien cher et vieil ami, mais vous demande seulement de penser à moi comme vous aimant toujours,

W. J.

Cette lettre est la dernière qui nous ait été conservée de William James, qui s'embarqua, quelques jours après, à Liverpool. Quand il arriva à Québec, sa femme et son frère Henry, qui avait tenu à l'accompagner, l'emmenèrent directement à Chocorua. Le soleil déclinait sur ses chers coteaux familiers lorsqu'il atteignit, le 19 août, le seuil de sa petite maison de campagne, soupirant, tout épuisé : « Que c'est donc bon de se retrouver chez soi ! »

Comme s'il avait renoncé maintenant à lutter et à se défendre, James, dont l'état empira rapidement, mourut une semaine après son retour, le 26 août 1910.

¹ En français dans le texte.

Souvenirs du Second Empire.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

Vingt ans après, mariée et mère, je revis Biarritz et la villa Eugénie, transformée en casino et je me remémorai mes souvenirs d'enfance. C'était toujours Waldteufel, l'auteur de si jolies valse, qui les dirigeait lui-même et avait tenu ce même rôle du temps de l'empereur. Nous fîmes connaissance. Oh ! comme il regrettait le bon temps d'autrefois et, faisant maintenant de la musique pour le monde international des enfants, comme il se souvenait avec plaisir du petit monde choisi par l'impératrice.

Nous échangeâmes nos souvenirs. « Vous rappelez-vous ces yeux braqués sur tous les petits danseurs, sortant d'une tête chauve carrée, ces yeux qui ne perdaient jamais rien, occupés à tout engloutir, pour tirer parti de tout ? », me dit Waldteufel. « Vous voulez parler de Bismark ; je suppose que je l'ai vu, mais je ne m'en souviens pas. » — « Eh ! bien, continua mon interlocuteur, il faisait ici l'obséquieux, le pied plat, ayant déjà l'intention de fondre sur ce beau pays. »

Ce monsieur à moustaches broussailleuses, au regard incisif, était venu sous prétexte de santé, avec l'idée de tout observer. A la Cour, on le trouvait disposé le mieux du monde, car, sous un regard contrôleur, il avait l'air de tout approuver. Qui eût pu prévoir alors qu'il devait être un des agents, ne disons plus du destin, mais de la Providence, appelé à faire crouler le second Empire ?

La large hospitalité de la Cour s'étendit naturellement à l'envoyé prussien. Il fut souvent aux dîners et aux soirées, et son cerveau sut emmagasiner tout ce qu'il vit et entendit.

¹ Pour les deux premières parties, voir les nos de mars et avril.

Il dut remarquer qu'en France, l'esprit militaire avait cessé d'exister. L'uniforme, loin d'être considéré comme le privilège de ceux qui endossent la livrée du devoir et du dévouement, passait comme un vestige théâtral ayant fait son temps, et dont chaque individu qui se respecte préfère se soustraire. Je me rappelle, étant encore petite fille, comme notre institutrice française n'aimait pas à circuler dans les rues accompagnée d'un membre de sa famille portant l'uniforme, il fallait qu'il eût l'air convenable et fût en tenue civile. En Prusse, c'était tout le contraire. C'est l'uniforme qui faisait honorer l'individu qui le portait.

Avant de venir à Biarritz, mes parents avaient passé quelques semaines en Silésie, chez un ami, le duc de Dino qui avait des terres et une fort belle résidence¹. Et, parmi les invités, il y avait quelquefois des officiers prussiens, et souvent des voisins qui arrivaient en uniforme et avaient plaisir à dire, surtout à notre institutrice, qu'ils se préparaient à une revanche contre la France.

Oui, Biarritz était l'oasis, le lieu de repos de la Cour, et où les grandes questions néanmoins s'élaboraient. Celle de la Pologne tenait à cœur au souverain. Le vœu non réalisé du grand empereur, source de ses regrets, il fallait l'accomplir et, voulant concourir à la reconstitution de la Pologne, Napoléon III tâchait en attendant d'obtenir que les insurgés polonais fussent traités en belligérants. On avait besoin du concours de l'Angleterre et de celui de l'Autriche. La Sainte-Alliance semblait être dissoute. A Vienne, on avait l'air de sympathiser avec le soulèvement polonais, surtout depuis que la Prusse venait de s'unir à la Russie, pour écraser l'insurrection. Sadowa obsédait l'Autriche, on croyait qu'elle allait chercher une revanche indirecte, en ne se mettant pas de connivence avec le cabinet de Berlin.

La comtesse Lise Przezdziecka était chargée par ses compatriotes de cueillir les nouvelles de la Cour et de demander au « maître du monde, » quel appui il pensait donner à la malheureuse nation. Au retour d'une excursion tardive, à laquelle le souverain n'avait pas pris part, on trouva l'empe-

¹ Héritage venant de sa mère, princesse de Biron.

reur fort soucieux. Il s'approcha de la comtesse Lise et lui dit d'un ton triste : « L'Autriche *triche* comme d'habitude et vous abandonne. » — « Majesté, n'y aura t-il pas d'espoir pour notre cause ? demanda l'interlocutrice. » — « Il faut durer, durer, répondit Napoléon, et le moment sans doute viendra où l'on pourra vous aider. »

Le prince Ladislas Czartoryski, qui avait un rôle semi-officiel auprès du gouvernement français fut très affligé de ce message ; il n'en continua pas moins sa tâche de veiller à ce que les idées et les sentiments de l'empereur au sujet de la Pologne, ne subissent aucun refroidissement. Sa femme, la princesse Amparo Czartoryska, fille de la reine Christine d'Espagne, très bien vue par l'impératrice, secondait parfaitement ses efforts. Elle reconnaissait en son mari l'homme de la cause, celui qui avait l'air d'en être une incarnation.

Les intérêts principaux du prince et auxquels tout devait être soumis, les devoirs de famille en premier lieu, étaient ceux de sa patrie ; son épouse, au lieu de l'en détourner, en était fière. Aussi jamais un reproche ne sortit de ses lèvres.

Il y avait aussi une brillante Polonaise, à laquelle s'intéressait très fort l'impératrice, c'était une jeune fille de vingt-deux ans, la jeune princesse Jeanne Czetvertynska. Elle était douée d'une voix splendide, était bonne musicienne et avait un talent remarquable de compositeur. Souvent elle était priée de chanter à la villa Eugénie, et c'est alors que l'on entendait les chants patriotiques de la Pologne qui faisaient vibrer les cœurs à l'unisson. L'impératrice voulait absolument la marier, et avait jeté le dévolu sur le comte de S. qui avait une charge à la Cour et qui était un homme sympathique et aimable. La jeune fille le trouvait agréable et aimait à causer avec lui, mais elle ne songeait pas aux projets d'avenir, et voulait seulement être bien vue par la Cour, toujours en vue de sa patrie.

Le roi des Belges, Léopold I^{er}, oncle de la reine d'Angleterre, qui vint à Biarritz, laissa à mes parents le souvenir de l'homme le plus courtois et le plus galant que la terre ait pu porter. Il était un parfait représentant de la haute culture, jointe à l'ancienne teinte chevaleresque des idées et des sen-

timents. Sa courtoisie pour les dames était sans égale et il avait cette charmante humeur provenant d'une gaieté continue qui s'allie à la plaisanterie aussi bien qu'au bon cœur. Son départ, qui attrista tous ceux qui l'approchaient, fut bientôt suivi de celui de la Cour. Une teinte de mélancolie envahit alors Biarritz. On ne se pressa plus à la musique qui jouait près de la villa, ni le dimanche sur la grande place pour guetter l'équipage attelé à la daumont, et menant les souverains à l'église Sainte-Eugénie.

Biarritz rentre dans le calme, dans une demi-somnolence.

COMPIÈGNE.

La Cour, fin d'octobre et novembre, est à Compiègne, c'est l'époque des chasses¹.

La chasse n'est plus le monopole de l'homme. La femme y devient sa concurrente. Elle saura tirer, elle a l'œil juste, et éteindra sa sensibilité.

Au commencement du XIX^e siècle, ce fut la mode d'être pâle et d'avoir l'air intéressant.

Entre 1840 et 1850, la réaction se fait sentir. L'enveloppe physique négligée réclame aussi ses droits. On revient au régime du naturel. Pour être bien portante, avoir bonne mine, il faut s'alimenter. Toutes les femmes élégantes sont de cet avis. L'impératrice Eugénie approuve ce changement ; elle-même est une « bonne fourchette » et désire que, mettant la fausse honte de côté, l'on comprenne que la charpente du corps a aussi besoin d'égards, elle prône la mode de satisfaire sa faim. Elle ne chasse pas elle-même, elle est seulement une intrépide amazone, elle fait, en outre, beaucoup de sport et se trouve enchantée que les femmes de son époque soient devenues vives, alertes, adroites au tir, qu'elles comprennent le besoin de s'alimenter, qu'elles soient de bonne humeur.

On peut dire que la propagande du sport en général pour l'élément masculin, surtout, fut un des mérites de Napoléon III. Il montait amirablement à cheval, était bon nageur, excellent

¹ Mes parents appartenrent aux séries d'invités de 1862-1863, et ils furent retenus à deux séries consécutives.

patineur. Il savait courir au jeu de barres, et montrait toujours la nécessité de prendre exemple de l'Angleterre, en développant l'agilité par les exercices physiques qui, donnant la santé du corps, savent ranimer les facultés mentales.

A Compiègne, c'est le plaisir de la chasse qui primait tous les autres. Les invités se réunissaient au salon à l'heure du déjeuner. I.L. MM. paraissaient ensuite, les « bras » étaient indiqués d'avance, et l'on suivait les souverains à la salle à manger. Le « déjeuner dînatoire » se passait très gaiement, il y avait comme aimables causeurs des hommes de lettres, Flaubert, About, Octave Feuillet. Ce dernier avait le plus de succès auprès des dames ; doux, poli, fin, aimable, c'était l'expression de cette vraie politesse qui s'appelle la bienveillance. Chacune des invitées l'eût voulu comme voisin de table.

About, en revanche, faisait peur, on le sentait mordant, on savait que recherchant toujours le comique des choses, il pouvait facilement tourner en ridicule et faire rire aux dépens du prochain.

Chez Flaubert, on voyait avant tout un original, les gestes de ses longs bras, son air gauche, sa voix vibrante, tout paraissait sortir du commun, ne semblait pas de mise à la Cour. Et cependant, en l'attirant, l'on croyait en avoir fait un ami ; ses lettres à George Sand, chef-d'œuvre du style lapidaire et souvent d'une pensée profonde, prouvent qu'il traitait à la légère *Badinguet*, sobriquet donné à Napoléon III et qu'il savait même s'en moquer.

Après le repas et le café noir accompagné de chartreuse, venait le moment où l'on se rendait à la chasse. Des fusils légers étaient préparés pour les dames et chacune prenait son poste accompagnée d'un chasseur de profession ou d'un aimable causeur qui devenait un compagnon du silence. On faisait surtout la chasse aux faisans, et les belles chasseresses, à leur départ de Compiègne, recevaient dans leurs gibecières le produit de leur tir.

La souveraine assistait souvent au *five o'clock tea* ; l'empereur lui, était d'ordinaire dans son cabinet de travail. Il y faisait venir de temps à autre un ministre, quelquefois des députés et, en général, les affaires l'absorbaient ; il s'esquivait

de cette vie de plaisirs et d'amusements dont jouissait l'impératrice.

Le soir, pour le dîner, les dames sont en grande toilette, les messieurs en bas de soie et culottes courtes.

La fête de l'impératrice approche. On s'y prépare. C'est Octave Feuillet qui est l'impresario et, quand le grand jour arrive, il y aura une belle représentation à laquelle prendront part beaucoup d'invités. Le mot choisi est : *Anniversaire*. *Peau d'âne* sera joué par deux belles personnes, la comtesse de Castiglione et une des jolies femmes de Paris, la marquise de Galliffet. Pour *hiver*, l'on donnera une charmante petite pièce d'Octave Feuillet que les acteurs amateurs de choix rendront à merveille. Le mot *serre* mettra en vue une scène d'un effet très original, les dames seront costumées en plantes de serre chaude, les messieurs en légumes, des touristes anglais viendront visiter la serre, et faire leur choix !

On rappelle la charade de l'année dernière, c'était *Félicitation*. Les fées avaient été invitées à un baptême. Ma mère avait été l'une d'elles, puis on avait joué la chambre à deux *lits*. Une des dames avait dit du Musset comme *lécitation* dans un dialogue et pour *félicitation*, c'était toujours Feuillet qui avait puisé dans son cœur et son esprit quelque chose de bon à dire et d'agréable à entendre. Mais on préférerait la charade actuelle et les dames, à l'envi, fêtaient l'auteur qui devenait le héros du jour.

La société de l'Empire était très intellectuelle. Les bons livres devenaient des événements et donnaient matière à des causeries et à des discussions. Quand *Salammbô* de Flaubert parut, la mode s'en ressentit. Il y eut des costumes à la Salammbô, des bracelets idem. L'empereur, paraît-il, avait l'air fort soucieux à Compiègne, tant de questions devaient l'occuper, la question romaine, celle du Mexique, la question polonaise. La comtesse Lise Przezdziecka, pour la fête de l'impératrice, avait apporté un coussin devant servir de tabouret avec un aigle blanc brodé en argent sur un fond cramoisi. Le comte Charles Przezdziecki avait résumé dans un mémoire la situation douloureuse de la Pologne; le mémoire avait été soumis aux membres influents de la colonie polo-

naise, au prince Lalislas Czartoryski, représentant semi-officiel du gouvernement national polonais, ayant eu leur complète approbation, il l'avait remis à sa femme pour qu'elle le dépose avec une lettre suppliante sur le coussin offert à la souveraine.

L'impératrice fut sensible au souvenir et promit de remettre le mémoire à l'empereur. Napoléon III le lut avec attention, et ce fut le même refrain : « Il faut durer, attendre. »

La visite du prince d'Orange fut un événement. Le prince aimait le sport, la causerie et le flirt. Il avait surtout pour lui le charme souverain du « bon enfantisme ». Le prince faisait des visites aux dames, donnait avec bonne grâce sa photographie dès qu'on la lui demandait, promettait, en venant à Paris pour quelques semaines dans un soi-disant incognito, d'accourir pour présenter ses hommages.

Ma mère reçut la visite de sa sœur, qui venait lui demander de s'enquérir auprès de l'empereur quel était le meilleur collège pour y placer son fils, jeune Polonais allant sur les quinze ans. Napoléon III, dont le regard voilé semblait noter l'indifférence, avait la grande qualité de ne jamais refuser un conseil. Il conseilla le collège de Sainte-Barbe, comme le plus approprié sous tous les rapports. Et, cependant, c'était là que se trouvait une pépinière de mécontents, c'est là qu'on se moquait à pleine gorge de Badinguet et de la Cour, qu'on savait la tradition du Grand Empereur, riait de la Grande Armée et du prisonnier de Sainte-Hélène. Napoléon III fut sans doute sensible aux ombrages portés durant son règne, à la mémoire de son glorieux oncle, mais il ne le laissa jamais deviner.

Il était alors de mode de détruire la légende napoléonienne et dans les collèges, à Sainte-Barbe surtout, on posait cet axiome, destructeur du patriotisme, que la patrie n'est qu'un lien nécessaire pour servir aux intérêts économiques. On voulait faire du Français, un négociant, un homme de la bourse, occupé seulement d'augmenter le gain de chaque jour, absorbé par la baisse ou la hausse et vivant dans l'oubli de tout ce qui pouvait être du domaine du beau et du bien.

C'était l'époque du matérialisme, où, depuis 1860, l'esthé-

tique se trouvait dans le mobilier, l'art culinaire, et où la littérature tournait au naturalisme.

Aussi le président du corps législatif, le comte Alexandre Walewski parlait tristement du reflet de l'opinion publique sur la question polonaise touchant sa première patrie : « Toutes mes sympathies sont pour vous, disait-il à mon père. Mais je suis devenu Français et je me dois tout entier à ce pays que je sers avec toute l'ardeur de mon âme. On ne veut pas s'engager dans une guerre en vue du droit de la justice, on ne veut s'occuper que des intérêts touchant directement la France. Tous les députés sont de cet avis, si l'empereur faisait mine d'aller trop loin et de vouloir revendiquer par son épée la réponse demandée, il ne serait pas soutenu par le pays, je le déplore, mais c'est ainsi. »

On ne prévoyait pas alors que la Prusse se préparait à une descente en France, préméditée depuis 1813, et qu'il eût été bon d'avoir sur les rives de la Vistule un allié qui eût pu la tenir en échec.

FONTAINEBLEAU.

Le ravissant cadre où la Cour passe l'été ! Fontainebleau est bien le lieu choisi par le génie français qui y semble incarné. François I^{er} bâtit ce superbe château selon le goût de l'époque, mais le souffle italien de la Renaissance passa par le tamis de l'esprit français et donna au style une qualité essentielle, celle de l'élégance. Et cette élégance se manifeste partout dans l'ensemble, comme dans le détail, dans les lignes extérieures aussi bien que dans l'arrangement intérieur.

La Cour y vient tous les ans, les premiers jours de juillet, après une quinzaine passée à Saint-Cloud, dès que la saison de Paris est terminée avec les courses de Longchamp.

Mes parents furent les invités des séries de 1863 et de 1864. Les Polonais croyaient encore à la possibilité d'une aide de la France qui, en chevalier du bon droit, réclamerait à la pointe de son épée ce qu'imposait le sens de la justice. L'opinion en France pouvait s'émouvoir, mais elle ne voulait pas se manifester par l'action. Ce fut de nouveau ma mère, qui, ayant été

chargée d'un appel pressant au souverain, devait remettre une réponse négative au triumvirat polonais guettant son retour de Saint-Cloud dans un hôtel de la rue de la Paix.

MM. Louis Gorski et Ladislas Kronenberg, venus de Varsovie, auxquels était adjoint le prince Ladislas Czartoryski attendaient ce verdict dans la plus grande anxiété. Il ne pouvait leur être favorable, mais, comme l'espoir plus fort que la mort dure contre toute évidence, ils le reçurent comme un coup inattendu qui fut suivi d'un morne désespoir.

Rien de plus charmant que les soirées de Fontainebleau ! Le soleil fait rayonner la bonne humeur ; celle des souverains est sereine et se communique à l'entourage. On est gai, content, on profite de la vie, on sait en jouir. Mérimée y est installé pour tout le temps qu'y passe la Cour, rien d'étonnant : c'est un ami, un intime... Il donna à l'impératrice sa première leçon de français. Il a un type très caractéristique, ses cheveux ont le blanc de la neige, des sourcils broussailleux d'un noir de charbon abritent des yeux de même teinte, au regard intense. Sa bouche qui dévoile avec quelques mots le comique des choses ne rit jamais et fait rire les autres. Il est de haute stature et se tient droit, ne sait pas se courber. Il déteste la phrase et le remplissage. Sa voix n'est ni vibrante, ni colorée, elle est terne, son timbre est gris, ses paroles sont sobres, provoquant la réflexion ; saupoudrées de sel attique, elles déchaînent l'hilarité. L'auteur de *Carmen* avait pris je crois à dessein le masque de la froideur et de l'indifférence, car ayant été très éprouvé dans sa jeunesse, il voulait par précaution, je pense, porter une telle armure, afin que les dards d'autrui glissent sans pouvoir l'atteindre. Il est tout d'une pièce, car même son écriture répond à sa personne, elle est droite, mesurée, claire, lisible, sans jambages, ni fioritures. Son avis près des souverains est d'un grand poids. Il doit le savoir, mais n'en tire aucune vanité. Il est à l'aise sans jamais renchérir sur sa personne, car une discrétion de bon goût semble être sa qualité primordiale. A Fontainebleau, il est l'hôte toujours convoqué, soit le matin au cabinet de travail de l'empereur, soit l'après-midi aux parties de plaisir de l'impératrice. Il relit près du souverain, les pages que Napoléon III édite chez Plon sur

Jules-César. Aux promenades avec la souveraine on veut toujours deviner la pensée de celui qui feint le misanthrope.

Le comte de Nigra, ambassadeur du Piémont, puis de l'Italie, est aussi un invité très prisé. Il est bien le représentant de sa race et de son pays. Élégant, il a une voix vibrante, une parole qui sait être chaleureuse, surtout dès qu'il est question de l'Italie, — c'est un patriote, un véhément, le représentant de la plus haute culture, plein d'un feu intérieur — qu'il cache quand il le faut ; il possède au plus haut point la souplesse de sa race.

Il adressa à la comtesse Przezdziecka une poésie touchante, comme à la représentante de la Pologne.

Voici encore un portrait vivant de l'esprit français : c'est le duc de Dino, Alexandre de Talleyrand-Périgord, qui avait hérité de ce titre par succession, ou plutôt par la cession que lui en fit, de son vivant, son grand-oncle paternel, le fameux prince de Talleyrand, ancien évêque d'Autun, auquel Napoléon I^{er} avait conféré les titres de duc de Valency, prince de Bénévent, duc de Dino.

On sent en lui le patricien démocratisé, l'ancien chevalier, le rejeton des croisés, « Taille-les-rangs », d'où vient Talleyrand, complété par l'ancien marin, le volontaire de 1848, s'engageant dans l'armée du roi Charles-Albert pour soutenir la bonne cause contre l'oppression autrichienne, portant la devise de la bannière de l'ancienne chevalerie : « Combattre tout mal, défendre tout bien. » Il doit son prénom à l'empereur Alexandre I^{er}, qui, pendant les premiers jours de la triste Restauration, le tint sur les fonts baptismaux. La mère, née princesse Biron de Courlande, l'avait désiré, étant toujours hostile à Napoléon. Engagé de bonne heure dans la marine, il visita l'Amérique du Sud, le Chili, le Paraguay, le Brésil ; sa mémoire devint un vrai musée de souvenirs. On y voyait les tableaux des pays visités dans sa première jeunesse, puis, gravées au burin de la pensée, les eaux-fortes des événements qu'il avait vus et des individualités remarquables ou intéressantes qu'il avait connues. Agile à tous les exercices du corps, courant aux barres avec les jeunes, faisant de l'escrime avec adresse, lecteur incomparable, il était un merveilleux orga-

nisateur de charades, composait des couplets gracieux, des comédies de salon et réalisait vraiment le type du parfait homme du monde, à la fois gai et sérieux, dont le savoir encyclopédique, vrai *vade mecum* pour les jeunes, savait aussi ouvrir des champs de conversation aux gens sérieux et entendus. L'empereur qui ne connaissait pas ses souvenirs politiques sur la campagne de 48, et ne voyait dans le duc de Dino que l'homme du monde, consciencieux impresario des amusements de société, l'avait surnommé « un grand homme pour les petites choses », mais il pouvait le devenir aussi pour les grandes. C'était un causeur charmant, un homme loyal, au cœur généreux et qu'il faisait bon rencontrer. Il s'intéressait à tout et savait faire partager à ceux qu'il rencontrait le même intérêt pour les questions anciennes ou actuelles, tout ce qui touchait aux croyances, à l'art, à la littérature, aux usages,... jusqu'au prix des denrées.

A Fontainebleau, l'empereur aimait aussi à se distraire, il appartenait volontiers aux petits jeux. Il en proposait même quelquefois d'écrits, parfois une dictée semblait facile et où l'on était mis dedans, ayant pris l'un pour l'autre un homonyme du même son.

Je ne me rappelle plus de la phrase entière, je n'en cite que le commencement. Quand l'empereur dicta : « Les arts consacrés à ce temple, etc., » personne ne se doutait qu'il s'agissait d'arrhes, avances d'argent, et qu'il fallait par conséquent mettre le substantif et tout ce qui s'accordait avec au féminin. Voyant que chacun avait commis la même faute, l'impassible visage de Napoléon semblait se dérider...

Puis on allait au bord de l'étang, on jetait du pain aux carpes... on se rappelait celles dont parle Saint-Simon ; il paraît que ce sont les carpes auxquelles Louis XIV fit mettre des sonnettes en 1660 ou 1665.

L'impératrice est une excellente écuyère, elle propose aux dames invitées des chevauchées, on est heureux de l'accompagner, même les amazones un peu inexpérimentées ne risquent pas un refus et les messieurs s'empressent d'appartenir au cortège. La comtesse Przewdziecka était une amazone timide ; on l'avait prise, grâce à son enjouement et à sa belle

humeur, pour une personne pouvant et osant affronter tous les obstacles ; on le lui avait fait pressentir, disant que la jument qui lui était destinée n'était pas facile à manier, irritable et pleine de feu, ombrageuse parfois ; il fallait une main sûre pour la guider et la maintenir dans l'ordre. La peur d'un accident hantait ma mère... mais le courage lui manquait pour l'avouer. On se réunit dans la cour pour monter sur les chevaux préparés pour la promenade et qui étaient désignés à l'avance pour chacune de ces dames et chacun des messieurs. On assure que la jalousie foisonne aux Cours, peut-être y avait-il chez quelques invitées un sentiment de malice et un certain contentement à contempler une étrangère, qui ne paraissait que trop bien vue par la souveraine, aux prises avec une bête rétive dont elle ne saurait pas se faire obéir.

M^{me} Przezdziecka attendait avec effroi le moment de se mettre en selle ; elle racontait plus tard que ce fut vraiment pour elle un quart d'heure de Rabelais. Elle ne voyait pas la possibilité d'un changement de monture ; mais, sans le montrer, elle brûlait d'angoisse, elle se confia alors avec ferveur aux anges gardiens, à ses patrons du ciel et crut à la possibilité d'un miracle. Et le miracle se produisit. L'écuyer de l'impératrice vint la prier de passer de côté : elle vit avec étonnement qu'un piqueur lui amenait une autre bête. C'était un cheval doux et tranquille, recouvert d'une housse de velours cramoisi brodée d'or, monture choisie pour l'infante Eulalie. Celle-ci venait de faire dire qu'elle se sentait indisposée et préférerait ne pas être de la partie. On peut se figurer le contentement de la comtesse Lise et comme sa foi aux miracles n'en devint que plus forte !

Quoi de plus beau que la forêt de Fontainebleau, avec ses chênes, formant de leurs branches croisées des nefs de cathédrales gothiques, ses échappées où se déroulent de riants paysages ; on peut comprendre que les amateurs du Beau y cherchent souvent de petits coins pour s'y installer et cultiver leur goût pour l'art et la science.... Rosa Bonheur y avait son chalet. L'impératrice, pendant l'été de 1864, proposa de se rendre chez la grande artiste, en partie de plaisir, sans l'en prévenir. Par une journée ensoleillée, la

souveraine et ses invités se rendirent à la forêt. Les équipages s'arrêtent devant le chalet de l'artiste. L'impératrice sort la première, ne permet à personne d'annoncer son arrivée à la propriétaire et, passant par l'escalier qui y conduit, va tout droit à l'atelier, elle y frappe discrètement et entre sans attendre la réponse. Rosa Bonheur achevait un tableau esquissé en plein air. Elle fut stupéfaite de cette arrivée. Et puis quelle confusion de se montrer dans sa toilette d'atelier : vêtue en homme, elle qui respectait trop sa féminité pour ne jamais se faire voir ainsi dès qu'elle sortait. Seule, en compagnie de son chien, c'était bien différent. Cette arrivée soudaine avec tout ce monde semblait l'avoir remplie de stupeur ; mais l'impératrice était habile à mettre chacun à l'aise. Rosa Bonheur, alors, put faire les honneurs de l'atelier, montrer ses tableaux, et parler de couchers de soleil et d'art. Une surprise lui était réservée : Eugénie avait voulu elle-même apporter la croix à l'artiste, aussi, avant de lui faire ses adieux, l'impératrice passa au cou de Rosa Bonheur l'ordre de la Légion d'honneur.

Des larmes coulèrent sur les joues de l'artiste. Une trop grande émotion l'empêchait de prononcer un seul mot. L'émotion fut contagieuse et gagna l'impératrice avec son entourage.

Tout en y mettant une note de badinage, on aimait à Fontainebleau à ouvrir une page d'histoire ou de littérature pour échanger des idées dans les causeries de l'après-dîner. Un jour il fut question de Clémence Isaure et des jeux floraux créés par elle. « Si nous établissions quelque chose de semblable ? dit l'impératrice, par exemple, comme au temps de la chevalerie, si nous fondions pendant le séjour de Fontainebleau une Cour d'Amour ?... » Elle chercha le regard sérieux de Mérimée et y lit une approbation.... « Il faut fonder une Cour d'Amour. »

C'est à l'unanimité que la proposition de la souveraine de nommer la comtesse Lise présidente de cette cour est acceptée par ses hôtes, ainsi que le choix de Mérimée comme secrétaire perpétuel. Et voilà comment, dans une promenade en barque qui glisse doucement sur le bel étang et où les

derniers rayons du soleil miroitent dans l'eau, la Cour d'Amour se trouve établie. Mais tout le monde ne peut pas y appartenir. Une certaine maturité d'esprit et d'âge étant nécessaire, les jeunes filles en seront exclues. Il faut aussi une association pour elles. L'impératrice propose de la nommer *Bébé-Club*, dont la princesse Anna Murat sera la présidente. Les jeunes gens y appartiendront et les parties de barres, les jeux de toute sorte, au dehors comme à l'intérieur, leur seront réservés.

Les demoiselles porteront des canotiers, dont les rubans auront l'inscription de Bébé-Club. Les membres de la Cour d'Amour auront aussi un insigne, cela sera une fleur, une rose.

La Cour d'Amour se rassemble deux fois par jour. De nombreux cas sont soumis à son autorité. Et voilà des sujets de discussion, ce sont de vraies plaidoiries auxquelles succède le verdict guetté et attendu avec impatience. Il paraît qu'un vent indiscret soulevant trop haut, au moment où elle descendait de barque, les jupes de M^{me} X., un admirateur envoya des jarretières délicieuses, nouées à une boîte de bonbons (celles que portait M^{me} X. n'étaient nullement à la hauteur de son élégance). Veut-il donner une leçon ou une preuve de son admiration ? Il est effectivement amoureux. Doit-elle lui dire « Honni soit qui mal y pense », en acceptant, ou ce don indiscret mérite-t-il un refus ? Elle est jeune et jolie, mariée de par la volonté de ses parents qui, aujourd'hui, n'ont rien contre l'annulation du mariage, M. X. abandonnant sa jeune femme pour la chasse au lion où il va depuis deux ans en Algérie pour y rester des mois.

M^{me} X. exige que le nouvel admirateur, candidat au mariage qui le premier osa aborder avec elle ce sujet, lui donne des preuves d'un amour vrai tout comme si l'on vivait au temps de la chevalerie ! Est-elle dans son droit ?

La comtesse de B., une veuve attrayante, ne veut pas épouser le comte de C. qu'elle continue à voir, le trouvant un causeur incomparable. Il ne s'attendait pas à ce refus, et en fut tellement malheureux que, pour donner le change à sa peine par la douleur physique, il se brûla les épaules avec un fer chaud. Cela doit-il la toucher ?

Je ne me rappelle que vaguement de toutes ces causes dont se souvenait ma mère. Je sais que ma mère parla à l'empereur de la cause des jarretières et que le monarque en l'écoutant ne pouvait plus tenir sa tasse de café noir, tant il riait, or chez lui rire était l'exception.

Voilà comment on jouissait à Fontainebleau des loisirs de l'été. Parfois, il me semble que l'Empire eût pu se maintenir, si, en chevalier du bon droit, défendant la Pologne, sa diplomatie rattachant à cette cause l'Angleterre, même la Turquie, il eût pu parler en maître à la Russie et à la Prusse....

Les Russes, on avait su les vaincre, la Prusse se préparait à attaquer la France, mais elle n'était pas encore prête.

La France d'alors était devenue la grande force mondiale. Napoléon III semblait le dictateur du monde. Mais peut-être que ce grand développement avait alourdi l'esprit, que cette flamme d'ardeur pour le Bien s'éteignait et que le mot « plaisir », remplaçait celui de « labeur », de ce labeur constant qui peine pour atteindre son but. Le chef du mouvement national polonais et secret venait en cachette à Fontainebleau, l'empereur lui répétait le même refrain : « Patience ! Durez, je ferai ce que je pourrai ».

La question du Mexique l'intéressait très fort. Il avait choisi l'archiduc Maximilien comme empereur dans ce pays lointain. Napoléon espérait avoir un allié dans l'autre hémisphère. Cet allié saurait greffer dans cet empire d'outre-mer les conquêtes de la civilisation et de la culture européenne. Plus tard, on raconta à ma mère que l'épouse de Maximilien, la future impératrice Charlotte, avait dit à ceux qui la plaignaient de s'éloigner à telle distance des siens et d'affronter peut-être des périls : « Etre impératrice même pour huit jours, voilà un rêve accompli ! Huit jours et l'on peut mourir après un tel bonheur ! » Elle dut y survivre tant d'années, après la fin tragique de son époux, dans une maison de fous.

Qui eût alors à Fontainebleau pressenti la possibilité pour les souverains d'un noir exil, quand on croyait la dynastie du Grand Empereur affermie en France à jamais !...

PARIS EN 1867.

C'est en 1867 que l'on vit à Paris le défilé des souverains. C'était une vraie fantasmagorie, une imposante représentation, ce passage des monarques, venant à la Ville Lumière pour fêter le succès du travail mondial. Et la France qui les avait conviés, était alors la puissance qui, cœur de l'humanité, présidait au labeur humain.

C'est au Champ-de-Mars que s'élèvent les pavillons des nations.

Le rendez-vous du monde élégant, du high life parisien se trouve au pavillon de l'Autriche. C'est là que les « cocodettes » — ainsi s'étaient nommées les élégantes parisiennes — viennent déjeuner, qu'on voit les crevés, dernière dénomination d'alors du dandysme, et qu'on fête la vie en buvant une chope de bière, servie par une *Mädchen* viennoise. La princesse Metternich est le *spiritus movens* de ce joli pavillon. Elle est toujours la même, toujours boute-en-train. On raconte tout bas que dans ses courses de Johannisberg à Wiesbaden, elle s'arrêtait devant chaque buste de Guillaume I^{er} roi de Prusse, pour y faire un geste gamin ; faire le poing ou montrer le fin bout de la langue.

La princesse Metternich sait tout universaliser dans son cerveau. A déjeuner, elle prône au pavillon autrichien les *schnitzels* à la viennoise, les fameux *kipfei*, la bière blonde, et le célèbre café, mais sa faconde va bientôt se déverser sur un autre sujet : la musique de Wagner. Elle explique pourquoi on n'a pas su l'apprécier, malgré ses efforts ; il faut une maturité de jugement et de cœur, pour la comprendre... tandis que la musique est traitée par la plupart des gens d'une manière superficielle.

L'ambassadrice d'Autriche donnait des soirées tous les mercredis, et le *Figaro* l'imprimait dans ses colonnes. Il arriva une fois qu'une belle du jour, M^{me} Rymiski-Korsakoff, très en vue, comprit qu'il suffisait d'avoir lu le *Figaro* pour se sentir invitée. La princesse tenait à l'intégrité de son salon et faisait elle-même les invitations. La voilà très surprise,

un mercredi soir, par l'entrée de la belle Russe. Mais on ne s'impose pas impunément chez elle, et jamais elle ne permettra qu'on empiète sur ses droits. Elle va au-devant de l'élégante étrangère, et le sourire sur les lèvres, de la façon la plus gracieuse, elle l'aborde en disant : « Je ne m'attendais pas, madame, à votre venue, c'était vraiment une surprise sur laquelle je ne comptais pas. Aussi est-ce un plaisir que je ne puis faire durer, car je n'espère voir ici que mes invités, et me voilà forcée tout en le regrettant, de vous reconduire en vous disant le plus aimable des au revoir ! » Ma mère prétendait avoir eu à ce moment la chair de poule. L'ambassadrice voulait sans doute mettre en action son principe, « qu'elle ne se laisserait jamais déborder », car, trouvant que son salon était son royaume, elle le voulait assujetti à ses lois.

Cette audace, cette crânerie plaisaient et avaient le plus grand succès dans la société de ce temps.

Pendant cette saison d'Exposition de 1867, le clou, comme bal, fut celui de l'ambassade d'Angleterre. On sait combien cette belle demeure est agréablement située sur la place de la Concorde, avec ce superbe jardin, qui, alors illuminé, avait l'air féerique. C'était un vrai défilé de têtes couronnées et de princes du sang. Au fameux quadrille où figuraient le prince de Galles, son frère le prince Alfred, le roi des Belges, le prince d'Orange, lord Royston gendre de l'ambassadeur (lord Cowley), qui faisait les honneurs de la fête, vint inviter ma mère, qui, se trouvant embarrassée, voulait décliner l'invitation ; l'aimable Anglais, trouvant peut-être que la beauté est aussi une quasi-royauté, insista pour qu'elle fît partie de ce quadrille qui serait, croyait-il, historique. Le prince Murat dansait en face avec une grande duchesse de Russie. « En tout cas, dit lord Royston à ma mère en toisant à la dérobée ce vis-à-vis, nous valons mieux que le petit-fils d'un aubergiste. » Le futur Edouard VII, prince de Galles alors, dansait avec la fille de l'ambassadeur, lady Royston née Cowley. Ce quadrille, quoique solennel, fut empreint d'une vraie gaité. Les Anglais, quand ils se dérident, ont même la note badine, et un certain petit laisser-aller qui se trouve aux antipodes de la convention. Ce fut une fête où vraiment tout le monde se sentit

joyeux, car le cachet officiel de la soirée n'y apparut nullement. On croyait se trouver à une réunion privée, parmi des invités remplis de cordialité les uns pour les autres.

On commençait à Paris, à parler du mal de la pierre dont souffrait l'empereur. en prétendant même que cela influait sur son moral et avait détruit son énergie. On imputait aussi à ce mal le manque de combattivité dont Napoléon avait fait preuve en 1866, dans la guerre prusso-autrichienne, quand il n'envoyait pas sur les bords du Rhin ce corps d'inspection auquel il avait d'abord songé et qui eût tenu en échec l'ambition prussienne. L'empereur n'avait plus su comme autrefois vaincre la résistance de l'opposition. Il se sentait abattu — et on le croyait un homme fini.

La nouvelle chambre n'était pas bien disposée pour Napoléon III. Thiers, le petit homme, au regard si intense sous des lunettes, avec une voix de gorge rauque et pénétrante, qui, par la logique d'un raisonnement serré, avait le pouvoir de convaincre les récalcitrants, tonnait avec une courtoisie feinte contre l'Empire. On citait à ce sujet une anecdote : Après une séance de la Chambre assez orageuse, M. Rouher, alors premier ministre, sortant de sa loge, rencontra dans le vestibule l'historien du Premier Empire. On échangea une poignée de mains, comme entre bonnes connaissances. « La guerre n'est qu'à la Chambre, l'armistice est partout ailleurs, monsieur le ministre, dit M. Thiers, bien que vous me voyez dans l'opposition, je sais rendre justice à l'empereur. Je sais reconnaître qu'il a créé deux grands ministres, deux vrais hommes d'Etat. (Rouher de rougir, se sentant désigné.) Et Thiers, après quelques secondes, reprenant la parole, ajoute : « C'est Cavour et Bismarck ». Tableau. Le ministre de Napoléon III est stupéfait. La douce ironie est toujours la sonde la plus sûre et la plus subtile pour pénétrer jusqu'au cœur.

Le salon Rouher, ouvert aux aspirations généreuses, était polonophile. M^{lle} Rouher apprenait la langue des opprimés, les Polonais venaient en grand nombre aux réceptions du premier ministre. L'arrivée de l'empereur de Russie, exterminateur de la malheureuse insurrection de Pologne, était attendue. Le roi de Prusse Guillaume, son fidèle allié, devait

se rendre à Paris, presque en même temps. L'on faisait à ce sujet des préparatifs pour les fêtes et les réceptions de tout genre.

A l'arrivée d'Alexandre II, l'ambassadeur de Russie, entouré du personnel de l'ambassade, les membres notoires de la colonie russe, à la tête de laquelle se trouvait l'archimandrite, se rendirent à la gare pour saluer le tsar en lui souhaitant la bienvenue. L'archimandrite présenta comme au chef de l'Eglise orthodoxe, à Alexandre II, ses hommages en lui baissant respectueusement la main. Il est sans doute difficile de se maintenir au diapason d'un tel poste quand il requiert une grande gravité et une attitude pleine de dignité imposant par elle-même le respect. L'autocrate de toutes les Russies ne le sut pas. Le même soir, Alexandre II allait incognito en fiacre, avec un aide-de-camp compagnon de plaisirs, aux Bouffes Parisiennes, où par dépêche il s'était fait retenir une loge, pour assister à la représentation de la *Grande Duchesse de Gerolstein*, où, sous ce pseudonyme, l'on dépeignait la vie plus que légère de son aïeule, l'impératrice Catherine II. L'opérette fit rire le monarque, et il sut jouir en plein des côtés comiques des situations équivoques. Cependant les souverains aussi bien que les simples mortels, sont sujets aux doléances de ce maître intérieur (l'estomac) auquel feu Voltaire attribuait le don de la mauvaise ou de la bonne humeur. Après avoir beaucoup ri, le tsar gagna la colique ; il s'esquiva de la loge, entra au passage des Bouffes, où il chercha un endroit intime ; or ne pouvant le trouver, il articulait le cri « où », « où », « ù » qu'il répétait, s'attendant que cette exclamation provoquerait une réponse satisfaisante. Loin de là ! Au contraire, les gamins commencèrent à courir après Sa Majesté, en vociférant le « où... où » en chœur. D'une manière très spirituelle avec le sérieux voulu, qui faisait encore mieux ressortir le côté comique de ses narrations, Mérimée décrivit cet épisode à ma mère. Je ne me rappelle pas si cette lettre fut parmi les *Lettres à une autre inconnue*, publiées par Plon (1876)¹. Le tsar, qui visitait tout Paris, ne fut pas agréablement surpris, quand à la Cour d'appel

¹ Tous nos livres avec celui-là, *Lettre à une autre inconnue* (l'inconnue était la comtesse Lise Przewdzicka), furent anéantis pendant la guerre.

Floquet, célèbre avocat, interpella l'empereur de toutes les Russies avec cette exclamation : « Vive la Pologne, monsieur ! » C'était un délégué de l'âme française qui prononçait ce cri ! L'hospitalité de cette nation aussi généreuse qu'élégante pouvait, cependant, en être tant soit peu froissée. Elle le fut bien plus, quand malheureusement un Polonais, le jeune Berezowski attenta aux jours du tsar qui revenait avec Napoléon III dans une calèche ouverte des Courses de Longchamp. L'impératrice Eugénie, dans une victoria, suivait en compagnie de Guillaume roi de Prusse l'équipage des empereurs. Ce coup manqué eût pu également atteindre Napoléon III, aussi le saisissement de la souveraine fut-il partagé par la foule.

Ce fut un haro général contre cet imberbe de dix-neuf ans, qui croyait de cette manière venger les persécutions faites à sa famille. Il ne sut faire que du tort à ses compatriotes et à son pays.

Cette ouverture de l'Exposition, arrivée des souverains, ces fêtes et bals, tout cela fut le dernier triomphe de l'Empire, son coucher de soleil.

Ma mère racontait qu'après le départ du brillant défilé, on se réunissait dans les salons de Paris pour se communiquer les impressions, et se raconter les anecdotes du jour. La princesse de Beauveau née comtesse Komar, sœur de la célèbre M^{me} Delphine Potocka, donnait de très jolies soirées ; on y entendait toujours de bonne musique et une déclamation parfois artistique, car on y conviait alors un des maîtres de cet art, venant du Théâtre Français....

La princesse de Beauveau avait étudié la peinture chez Paul Delaroche, et avait su créer un art décoratif nouveau. Elle copiait des peintures à l'aiguille avec des chenilles, brodant d'après nature des fleurs et des fruits. Son succès avait été si grand, ses ouvrages si appréciés que les commandes, qui affluèrent, lui permirent d'avoir un ouvrier d'enfants à Paris, et d'y établir une école, où, sous sa direction, les plus beaux ouvrages se faisaient. Je ne me souviens plus du nom de ce lord qui venait d'Angleterre pour y commander des panneaux de chasse pour sa résidence.

A la dernière soirée donnée par M^{me} de Beauveau en cette saison (1867), on joua le *Caprice* et *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, de Musset, et les amateurs, au dire de ma mère, s'en tirèrent fort bien. La sémillante M^{me} Marie Kalergis manquait aux soirées parisiennes, — elle avait même changé de nom, — ses amis le lui reprochaient, trouvant que sa personnalité, si connue sous le nom grec, risquait d'être oubliée couverte d'un autre. Cette belle personne s'était établie dans la ville natale de sa mère à Varsovie. En 1863, elle avait, paraît-il, partagé toutes les émotions par lesquelles passait la Pologne. Sa fille était mariée à un Hongrois depuis une couple d'années. M. Kalergis venait de mourir. Varsovie était une ville en deuil où planait le malheur. Et c'est sans doute pour cette raison qu'elle y resta. Un Russe, homme du monde, intelligent et travailleur, M. Mouchanof, subit le charme d'une personne d'une dizaine d'années, disait-on, plus âgée que lui.... La légende disait que l'éminente femme n'avait pu lui refuser sa main, car elle lui devait la vie d'un Polonais très compromis que la police recherchait et qui s'était réfugié chez M^{me} Kalergis. Elle avait eu trop de courage pour lui refuser l'hospitalité, bien qu'elle n'ignorait pas les conséquences désastreuses que ce mouvement du cœur pouvait lui attirer. Quant au réfugié, c'est le gibet qui l'attendait. Elle confia cette angoisse à M. Mouchanof; il se chargea de l'évasion, chose si difficile que la main de M^{me} Kalergis dût en être la récompense.

M. Mouchanof était président des théâtres gouvernementaux de Varsovie. Ce fut grâce à l'initiative de celle qui devint son épouse, que furent réunis à Varsovie les acteurs de toutes les parties de l'ancienne Pologne : la belle Hélène Modvsgewska, connue plus tard dans les deux hémisphères, un célèbre acteur tragique Kvolikowski, un fameux comique Zolkowski, un éclectique Rapacki, sans citer d'autres consommateurs dans leur art. M^{me} Mouchanof devint une vraie bénédiction pour eux tous. Elle leur offrait son foyer qu'elle éclairait par son intelligence lucide et brillante, et qu'elle réchauffait par son cœur toujours vibrant.

On venait s'y retremper, reprendre haleine, pour mieux

se préparer à un travail fécond. Sa musique devenait pour les artistes, réunis le soir chez elle, un levier créateur.

L'épouse du directeur des théâtres était une vraie vestale, gardienne du feu sacré, auquel elle savait faire participer les autres. Voilà pourquoi sa présence nécessaire là-bas manquait à Paris¹.

Oui, Paris jouissait de l'attrait sans limites qu'il venait de donner. Les arts, la science, l'industrie jetaient un reflet sur le monde entier.

Une accumulation de richesse matérielle se fait souvent aux dépens de la force morale.

C'est le tableau que nous présente la fin de l'Empire.

C'était le gâteau de la richesse que se partageaient les jouisseurs de la vie, les agioteurs de la Bourse, même les littérateurs, les artistes, parvenus au faite de la célébrité, les grands médecins, les hommes de science, et avant tout les industriels.

Le sort de l'ouvrier était bien supérieur, néanmoins. La propagande communiste, qui devait aboutir à la Commune, faisait de nombreux ravages. Monseigneur Dupanloup prévoyait les malheurs, il montrait le rôle que jouait l'athéisme, et quel serait le résultat de la guerre faite à Dieu, et aux principes de morale, sur lesquels s'appuie l'édifice social. Cette année de 1867 fut la dernière qui donna de beaux jours à l'Empire. Elle constata le travail consommé dans toutes les directions, et prouva la suprématie de la France sur tous les champs de travail.

L'épanouissement de la force visible avait été trop grand. La pénitence de 1870 devait venir pour retremper le courage, les vertus et préparer par des années de travail la cristallisation du sentiment du DEVOIR auquel la France doit la revanche, la réintégration de son territoire, ainsi que les exemples de dévouement, d'héroïsme modeste, de patriotisme persévérant qu'elle a donnés à l'humanité.

COMTESSE MARIE WALEWSKA.

¹ Mme Mouchanof mourut en 1874. Son confesseur, l'abbé Bozewski, prélat fort distingué, racontait qu'elle avait passé à l'autre vie comme une sainte.

Lettre de Berne.

Session tranquille. — Assagissement. — De coûteux fonctionnaires. — Vice ou maladie. — Une loi libérale. — Le recul de l'étatisme. — Un procès qui tourne mal. — Fâcheuse exception à une louable tendance. — Un projet prématuré. — Crédits justifiés. — La Suisse dans le monde. — L'état de la question des zones. — La plainte genevoise. — La situation du Tessin.

La politique fédérale présente ce printemps des aspects si nombreux et si variés qu'il n'est pas possible d'en tracer en quelques pages un tableau complet. Beaucoup de questions ont été traitées dans la session des chambres, du 24 mars au 10 avril ; d'autres, qui n'ont pas fait l'objet des discussions parlementaires, occupent l'opinion ; j'essaierai de me borner au principal.

Sauf un incident malheureux, provoqué puérilement, la veille de la clôture, par des socialistes à l'affût des occasions de déconsidérer le régime bourgeois et qui en ont été pour leur courte honte, les séances du Conseil national se sont déroulées dans l'atmosphère la plus paisible. La reprise graduelle des affaires, la diminution du chômage qui en est la conséquence ont amené une détente. A l'inverse de ce qui s'était passé lors du rejet de la loi Hæberlin, le refus du peuple de reviser la loi des huit heures, cette victoire que l'appui de milliers d'électeurs des partis nationaux a procurée à l'extrême-gauche, n'a pas rendu celle-ci plus agressive. Même le débat à propos des arrêtés pris pendant la crise pour la protection des locataires a été calme. Ces arrêtés confèrent aux autorités communales des compétences de juges de paix ; ils ne se légitiment plus aujourd'hui que dans des cas exceptionnels, bien que, d'accord avec les socialistes, plusieurs cantons soient partisans de leur maintien. On ne s'est pas échauffé non plus à cause du nouvel emprunt américain, conclu à la barbe de la commission des finances, avec une promptitude que d'aucuns estiment excessive. Bref, tranquillité et modération sur toute la ligne. Que ceci ne trompe personne : l'opposition socialiste n'a pas mouillé d'eau pure son brouet communiste ; elle reste attachée au programme subversif de 1920, lutte de classes et dictature du prolétariat ; mais elle est possédée d'une furieuse envie de caser (pour commencer) deux de ses chefs au Conseil

fédéral ; l'expérience lui a montré qu'elle n'atteindra jamais ce but par l'obstruction et par les violences de langage, elle a assoupli sa tactique *ad usum curiae helveticae* et comprimé opportunément ses ardeurs révolutionnaires.

Plusieurs des projets venus en discussion ne soulevaient d'aucun côté des objections fondamentales. Sans doute, l'action de secours aux assurés suisses de compagnies allemandes a-t-elle suscité dans les cantons romands des commentaires peu flatteurs. Aucun député n'a consenti à cette dépense, nous aimons à le croire, pour des raisons d'intérêt personnel ; ils ont obéi, pensons-nous, à des mobiles plus nobles. On ne saurait nier que nous dussions faire un sacrifice. Non que la Confédération eût à assumer dans la débâcle une responsabilité civile ; à ce point de vue les arguments des rapporteurs paraissent décisifs, mais l'attitude du bureau fédéral des assurances, autorité de contrôle, a été marquée de tant d'imprévoyance, d'un optimisme si absurde et d'un tel aveuglement que nous n'échappons pas à une responsabilité morale pour les pertes subies par nos compatriotes ; il n'y a pas là-dessus deux avis et nous sommes loin ici des considérations d'une sentimentalité un peu naïve qui ont dicté l'an dernier le vote du subside à la jeunesse allemande. Le peuple peut maudire la bureaucratie, protester contre la présence à des postes élevés de fonctionnaires dont l'insuffisance est manifeste, il n'a pas le droit d'éluder la carte à payer : celle-ci est de vingt-cinq millions ! Mais, puisque l'intervention de l'Etat est dénommée « action de secours », il n'y avait pas lieu d'y englober les gros assurés, ceux qui avaient contracté des polices supérieures à 25.000 fr. La suggestion a été faite ; elle n'a pas eu de succès. Cette circonstance, jointe à l'absence de toute sanction contre des bureaucrates négligents ou incapables, a déterminé le vote négatif d'une douzaine de députés romands. Ils ne différaient pas d'opinion avec la majorité sur le principe, mais sur les modalités.

La convention internationale de l'opium, que nous sommes des derniers à ratifier, et la loi sur les stupéfiants, son corollaire obligé, ont été adoptées à la presque unanimité, en dépit des efforts des industriels intéressés. Des scrupules juridiques se sont fait jour. L'article 69 de la constitution, accepté à la votation populaire du 4 mai 1913, stipule que « la Confédération peut prendre par voie législative, des mesures destinées à lutter contre les maladies transmissibles, les maladies très répandues et les maladies particulièrement dangereuses de l'homme et des animaux ». Dans son message, le Conseil fédéral disait avoir donné intentionnellement à ce texte une rédaction assez géné-

rale pour que la Confédération pût légiférer sur les maladies, quand le besoin s'en ferait sentir, sans mettre en branle chaque fois une revision constitutionnelle. Aujourd'hui la question était de savoir si le morphinisme, le cocaïnisme, etc., sont des maladies. Les médecins n'hésitent pas à l'affirmer, mais des juristes de valeur dont les consultations ont été publiées prétendent que non, que ce sont des vices et que les vices ne tombent pas sous le coup de l'article 69. L'opinion des hygiénistes l'a emporté haut la main au Conseil national; il en sera de même au Conseil des Etats.

Un autre projet recommandable, la loi relative au développement de l'assurance-chômage a rencontré aussi le meilleur accueil. Son application substituera au régime de l'assistance qui nous a coûté si cher les années passées, un système moins onéreux, conforme aux principes du libéralisme économique. C'est une loi de subventionnement; elle laisse aux caisses publiques et privées, créées pour combattre le chômage, la plus large autonomie. Nous nous réjouissons de constater ce recul des doctrines étatistes jusqu'à présent si fort en honneur chez nos confédérés. La leçon de choses que donne au peuple suisse la caisse nationale d'assurance contre les accidents à Lucerne commence à porter des fruits. Le monopole des céréales a du plomb dans l'aile et, de son côté, la régie des alcools contribue à nous dégoûter de l'abus des institutions d'Etat. Un procès qu'elle avait intenté à des fraudeurs devant les tribunaux bernois a présenté sous un jour défavorable les procédés de certains de ses agents et leurs relations avec l'association des distillateurs. En première instance, l'affaire a tourné à sa confusion.

En attendant que l'alcool redevienne pour les cantons et devienne pour la Confédération une source de revenus, le Conseil fédéral a obtenu la majoration des droits sur le tabac, par le moyen d'un arrêté soustrait au referendum. Les protestations des fabricants de cigares n'ont pas réussi à émouvoir les Chambres. Mais il serait temps que de semblables pratiques, d'un usage constant à l'époque des pleins pouvoirs, et qui, en fait, ne reposent que sur l'arbitraire fussent supprimées, si excellente que soit en elle-même l'imposition d'une denrée de luxe comme le tabac. Nous reconnaissons d'ailleurs que, d'une manière générale, le gouvernement cherche à se rétablir en tous autres domaines sur le terrain constitutionnel. On l'a vu par les déclarations de M. le conseiller fédéral Hæberlin qui voudrait légaliser les arrêtés concernant la protection des locataires. On l'a vu encore dans la question du séquestre des biens appartenant à des Etats étrangers. Le département

politique désirait rendre définitif, également par une loi en bonne et due forme, un arrêté de 1918, qui interdit, dans les conflits d'ordre privé avec des particuliers, les séquestres et les actes d'exécution forcée de toute nature visant les biens d'un Etat étranger, si celui-ci nous accorde la réciprocité. Mais le projet n'était pas au point ; il nous liait par une loi, tandis que les Etats étrangers ne paraissent disposés à se lier, eux, que par des promesses toujours révocables à un changement de régime ou de ministère. Déjà pour cette raison le Conseil national a été bien inspiré de repousser un projet qui prétendait nous faire codifier les premiers et sans garanties suffisantes une matière encore indécise de droit international. Il est très beau de jouer les novateurs, les pionniers du droit ; il est plus sûr et, si l'on veut bien y réfléchir, il nous sied mieux de nous contenter d'un personnage modeste. Attendons pour résoudre un problème scabreux que des grands pays nous aient donné l'exemple.

Par contre, notre participation aux joutes qui concourent à développer la santé physique et morale de l'être humain et son ascension progressive vers un idéal de beauté ne peut que nous être profitable. Le crédit de 50.000 francs pour les jeux olympiques de cette année et celui de 300.000 francs en faveur de l'exposition des arts décoratifs modernes de Paris, en 1925, sont justifiés. Nous abstenir eût été une faute grave.

Et tout nous montre que nous n'en devons pas commettre. Nous ne vivons plus à la riante époque d'universelle prospérité, où la Suisse, admirée et louangée, faisait dans le monde figure d'enfant gâté. On admettait volontiers alors que nous marchions à maints égards à la tête des nations ; nos institutions démocratiques nous attiraient d'unanimes éloges. En tous pays on se disait nos amis ; des gloires plus récentes n'éclipsaient pas les hauts faits de nos ancêtres. La situation est maintenant changée. La neutralité perpétuelle de la Suisse n'a plus autant d'admirateurs en dehors de nos frontières. Les peuples que la guerre a décimés nous regardent avec moins de bienveillance ; ils nous ont quelque gratitude d'avoir reçu leurs soldats prisonniers, mais plusieurs nous en veulent un peu de ne nous être pas battus. Le bloc helvétique n'offre plus une surface aussi compacte, aussi unie, aussi nette. Néanmoins, trop de gens chez nous sont disposés à raisonner comme s'il ne s'était rien passé depuis 1914. Nous serions sages de ne pas nous vanter ; la jactance est mauvaise autant que le défaitisme et rien n'est pire que de se boucher les yeux devant les réalités. Sur la scène mondiale, les rôles de premier plan dépassent notre

taille. Notre tâche actuelle consiste à nous défendre contre les empiétements d'autrui.

Car l'état d'esprit des nations victorieuses de la guerre est parfois troublant. L'obstination du gouvernement de M. Poincaré à méconnaître le bien-fondé de notre offre d'arbitrage sur la question de droit dans le différend des zones ne s'explique que par un oubli, momentanément espérons-le, des principes de justice que la France a proclamés dès son entrée en campagne il y a dix ans, et qu'elle s'est appliquée dès lors à maintenir aussi bien vis-à-vis de l'Allemagne que vis-à-vis de ses alliés. Son dangereux parti pris en face de nos démarches est d'autant plus choquant. La solidité inébranlable du terrain sur lequel le Conseil fédéral n'a cessé de se tenir nous autorise pourtant à garder de l'espoir. La note française de janvier déclinait l'arbitrage sur le seul point où il ait sa raison d'être : la légitimité du coup de force de la France transférant par une décision unilatérale son cordon douanier à la frontière genevoise. Le caractère plus conciliant des récentes communications du cabinet de Paris, sa proposition de renouer des négociations verbales, par l'entremise de deux juristes chargés d'élaborer un compromis, sont des symptômes, sinon tout à fait rassurants, du moins de bon augure. M. le professeur Logoz, désigné pour cette mission délicate, jouit à Genève de la réputation d'un savant spécialiste en matière de droit international ; il est aussi, dit-on — c'est très important — un homme de tact, non un de ces pseudo-diplomates, toujours montés sur leurs ergots et qui se figurent sauver la patrie en prenant des airs de tranche-montagnes.

La longueur et les incertitudes de ce pénible conflit inquiètent Genève, privée de son arrière-pays savoyard et gessien. Elle attend et elle sollicite des marques de sympathie qui la tranquillisent. Ses députés aux Chambres ont demandé des facilités ferroviaires, une dégression des tarifs-marchandises des C. F. F., de façon à lui permettre de s'approvisionner en Suisse de pommes de terre et de produits maraîchers. Nous avons vu d'autre part une délégation de notabilités genevoises se rendre à Zurich, à l'occasion de la fête du *Sechseläuten* pour exhaler la plainte et plaider la cause de leur canton aux banquets traditionnels des vieilles corporations. Il est à remarquer toutefois que Genève ne souffre pas tant du transfert des postes de douane à la frontière que du cours des changes qui a éloigné une bonne partie de sa clientèle et porté à son commerce un énorme préjudice.

Le Tessin, qui touche à l'Italie sur 208 kilomètres, n'a pas connu le bienfait de zones franches ; mais nous mesurons sans

peine les inconvénients qu'elle crée à ce canton sa position excentrique. Comme Genève, il éprouve le besoin de resserrer le lien fédéral ; son gouvernement et ses représentants voudraient que les communications avec le nord des Alpes fussent améliorées par l'abolition des taxes de montagnes. Question embarrassante. N'est-ce pas une politique pernicieuse que d'octroyer à certaines régions des privilèges que d'autres jugeraient peut-être avoir le droit de revendiquer à leur tour ? A notre avis, les conditions spéciales du Tessin, de même que celles de Genève, appellent la sollicitude la plus attentive des pouvoirs publics de la Confédération. En contact étroit avec leurs frères de race et de langue, les Tessinois ont à subir de la part de nos voisins du sud une pression morale de plus en plus insistante. Les incidents déplorables de Ponte-Tresa et de Varese, survenus après d'autres faits significatifs, ont éclairé crûment un péril très réel. Aux yeux d'un grand nombre d'Italiens, le Tessin est un territoire *irredente* que le royaume annexera tôt ou tard. Les incartades de quelques jeunes gens, les sottes provocations de socialistes, insoucieux au Tessin comme partout de l'intérêt national, jettent encore de l'huile sur le feu. M. Mussolini est animé des meilleures intentions, tout le monde le dit et nous n'en doutons pas, mais les rapports officiels parfaits que nous entretenons avec son gouvernement ne doivent pas nous illusionner sur les visées des partisans d'une plus grande Italie : Un homme averti en vaut deux.

OTTO DE DARDEL,
Conseiller national.

Chronique suisse romande

Le moderne et Pierre Girard. — *Jeunesse de quelques-uns*. — La Dent du Midi — L'helvétisme. — Les sectes religieuses.

Il y a une façon particulière de représenter la nature humaine qui, depuis la guerre, est devenue courante dans un certain monde littéraire. Pierre Girard, après avoir écrit des poèmes agréables, mais qui ne faisaient pas oublier ceux qui donnaient alors le ton, se l'est appropriée. Plus que son volume¹, l'état d'esprit dont il est le reflet me paraît significatif. C'est lui dont nous allons tâcher de donner une idée.

Béatrice, un des personnages des quatre nouvelles réunies sous le titre de *June, Phil et l'Amiral*, n'a plus de souvenirs et n'a jamais eu de désirs.

Dans une autre nouvelle, l'analyse intérieure amène une constatation semblable : « Je n'éprouve que des demi-sentiments, comme je n'ai que des demi-souvenirs. »

Evanouissement des souvenirs, sommeil des sentiments, affaiblissement du désir, ce sont trois caractéristiques d'une espèce de neurasthénie. Neurasthénie par défaut, en opposition à cette neurasthénie par excès dont ces deux vers de Baudelaire marqueront très précisément le contraste :

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.
.....Et toujours le désir nous rendait soucieux...

Celle-ci n'est pas si grave que celle-là, puisqu'elle trouve parfois dans son demi-mal un demi-remède : « Par exemple, quand je suis triste, je suis assez heureux d'être triste. » Elle n'est pas le fait d'une existence impuissante à satisfaire aux vastes ambitions du cœur et du cerveau, mais bien le signe d'une vie désaffectée. Les personnages de Pierre Girard sont en état d'indifférence. Chose curieuse, cet état, la guerre y a conduit beaucoup de jeunes. A force, peut-être, de voir l'événement trahir les prévisions, les meilleures raisons servir les pires causes, le vaincu victorieux et le vainqueur dans l'embarras, tout ce qu'autrefois on comprenait sous le nom d'idéal,

¹ Pierre Girard : *June, Phil et l'Amiral*. Ed. du Sagittaire, Paris.

j'entends n'importe quelle image à la ressemblance de quoi l'homme s'efforce, a été consciemment déclaré illusoire. Concurrément la tendance en psychologie de destituer les sentiments et les idées de cette fixité qu'on avait coutume de leur attribuer, le pas que le subconscient a pris sur la conscience, et par-dessus tout l'exemple de quelques poètes qui ont réussi ce tour de force de douer leurs représentations d'un éclat et d'un relief à faire pâlir la réalité objective, tout cela contribua sans doute à renforcer les jeunes dans l'idée d'un monde aux valeurs interchangeables. Puck a brouillé les cartes et rien ne se reconnaît. Mais on ne détruit jamais complètement les valeurs, on en change simplement la hiérarchie. Dans cet univers, sorte de scène après le spectacle où les décors sont entassés pêle-mêle, deux sentiments, revêtus de toute la puissance retirée ailleurs, restent vivaces: d'une part, celui de la vie prise dans son écoulement et, d'autre part, celui de la réalité du moi par opposition à l'irréalité du non-moi, inclinant l'artiste à considérer comme favorable à l'éclosion poétique, un état voisin de l'état psychanalytique où le subconscient affleure naturellement à la conscience et impose au sujet la loi de ses visions. D'où la théorie d'un art plus vrai que le vrai. C'est proprement le plan où se meuvent les poètes modernes. Vu du plan quotidien où nous sommes bien forcés de vivre, il apparaîtra fréquemment arbitraire car, selon la disposition du poète, les corps seront dénués de masse, l'espace d'étendue, la destinée de nécessité, le passé de pression, l'avenir d'attirance, bref les choses ne prendront sur le miroir intérieur qu'une physionomie fuyante et déformée dont l'artiste, parfois, se plaira à immobiliser le jeu.

Pour peu qu'on ait gardé quelque goût pour les créations de l'esprit humain et que le poète ait consenti à ne pas rompre tout moyen de communication, le lyrisme moderne n'est pas nécessairement incompréhensible. Si, sous le rapport de la difficulté, on choisissait comme points extrêmes, d'une part feu Dada et de l'autre Morand, Pierre Girard serait proche du second. Il serait même un peu au delà, donc de lecture courante. C'est son droit, l'écrivain choisit sa langue, peu importe qu'elle soit de droite ou de gauche. M^{me} de la Fayette n'a-t-elle pas réussi un chef-d'œuvre encore tout frémissant avec les mêmes procédés apparents que ceux qui ont tant vieilli les portraits que la Grande Mademoiselle collectionna ? Mais la phrase de la *Princesse de Clèves* est empreinte de tant de dignité, de charme, de grâce et de réserve qu'il semble que quelque chose de l'héroïne y soit à tout jamais emprisonné. Le vrai style est secret.

Je crains que, dans quelque temps, les nouvelles de Pierre Girard ne se confondent avec la masse des productions similaires. Car leur thème n'a rien en soi de spécialement attirant : une oisiveté lasse avec d'intermittentes velléités d'amour, et le jeu des comparaisons contemporaines, quoique mené par un bon partenaire, me paraît sans dessous. On s'en rendra compte par les quelques phrases que je vais isoler, tout en m'excusant auprès de l'auteur de cette trahison, et en priant le lecteur, s'il veut avoir quelque idée de la tonalité générale, de continuer mentalement jusqu'à concurrence d'une nouvelle :

— *Conseillez-moi ? Dois-je devenir religieuse ? Faut-il aller comme on me le propose danser dans un nouveau théâtre de Stockholm ?*

...Je puis pleurer et rire sans préférence...

Cet après-midi ? J'ai pris un bain. Je me suis mariée. J'ai vérifié les calculs de d'Alembert...

Je disais l'AMÉRIQUE et l'Amérique tout entière rutilait au soleil, agitant mille drapeaux, elignant de tous ses tramways. Je disais la FRANCE et elle m'apparaissait couverte de lin, ondulant, toute bleue au vent du printemps, je disais l'AMOUR, etc...

— Si M. de Weck¹ est aussi de son époque en ce que ses personnages offrent moins d'intérêt que le temps qui en fait l'épreuve, il ne sacrifie en rien à la manière moderne. Il use du langage commun avec précision et non sans élégance. Son livre est un peu le roman que, vers trente-cinq ans, il est toujours possible d'écrire quand, la veine poétique tarie, on n'a pas voulu ou pu mettre au jour celui dont peut-être on rêva. Il reste à styliser sa jeunesse et celle de ses amis. M. de Weck le fait dans le sens de la réussite ou de l'insuccès de la carrière sociale. Ce sont quatre Fribourgeois. Un poète finit par connaître quelque notoriété à Paris, gagne son pain dans le journalisme et croit pouvoir compter sur le ruban ; son ami, qui promettait davantage, s'aveult en province. Un peintre recueille l'approbation de Hodler et vend suffisamment de toiles pour se permettre un été de montagne ; son ami se tue. Quelques femmes font des stages plus ou moins prolongés, mais sans inspirer des passions bouleversantes. La guerre, arbitrairement, met le point final. Et voici, écoulées, quatre jeunesses d'artistes. Artistes, ils le furent et deux le sont restés, l'auteur le dit et il faut le croire. Mais il le fait moins sentir par la rare qualité qu'un tel titre suppose que par le sujet de leurs préoccupations. Si Jean de Gady écrivit un poème où « la

¹ René de Weck : *Jeunesse de quelques-uns*. Ed. Plon, Paris.

magnificence de la forme s'égale à la grandeur du thème », cet éloge n'éclaire pas plus sur le poète et son poème que ne renseigne sur la valeur d'un produit pharmaceutique l'heureux choix des termes de son annonce. En remplaçant le vocabulaire littéraire par celui de négoce, ces artistes se transformeraient facilement en commerçants. Le roman n'y perdrait rien d'essentiel. L'auteur l'a-t-il voulu ainsi ? Je ne sais, car le dessin intérieur n'a pas cette fermeté de l'*Education sentimentale*, où aucun doute n'est laissé sur la volonté de représenter des hommes qui, cherchant à réaliser une forme de vie, la voient, aussitôt obtenue, de son contenu, — simplement parce qu'ils y sont inférieurs.

— M. Daniel Baud-Bovy¹ a raison de ne pas craindre de rapporter la parole de Monnier : « Croyez-moi, renoncez aux livres illustrés. On les regarde, on ne les lit pas, ou on les lit mal. » Certes, les photographies de M. Boissonnas sont, comme toujours, parfaites. Mais le texte n'en fera pas moins les délices des alpinistes et de ceux qui goûtent les monographies soignées où le savoir et les souvenirs s'entremêlent agréablement.

La Dent du Midi est une grande inspiratrice ; entre Rambert et Javelle, elle suscita — les lecteurs de la *Bibliothèque* s'en souviennent — une émulation toute amicale. Rambert insista souvent sur les périls de la littérature alpestre. Aux yeux de M. Baud-Bovy, Senancour est encore le seul qui ait « su donner l'idée des sentiments sublimes et incommunicables qui, sur les montagnes, peuvent bouleverser, soulever et presque diviniser l'âme humaine ». Pourtant il y a son célèbre aveu : « Ne soyez pas surpris que je n'aie rien à vous dire, après avoir eu, pendant plus de six heures, des sensations et des idées que ma vie entière ne ramènera peut-être pas. » Aux dernières pages, M. Baud-Bovy fait une profession de foi que je voudrais bien être à même de lire au sommet de la Cime de l'Est. « En luttant ainsi à bras le corps avec la montagne dont il se sent le jouet, l'homme mesure à la fois sa propre petitesse et sa propre grandeur ; il s'émerveille de la vaincre ; à l'affronter, il apprend que l'éternel et le permanent, contre les apparences, c'est en lui qu'ils sont, non en elles. »

— Dans une conférence prononcée à Bâle en 1915, M. de Reynold fait le récit de sa conversion à l'idée qui devint le centre de son activité patriotique et littéraire. Jeune homme, élevé à Fribourg, étudiant à Paris, voyageur en Italie, il « se sentait profondément latin ». Mais l'Allemagne lui révéla une autre

¹ Daniel Baud-Bovy : *La Dent du Midi*. Ed. Boissonnas, Paris, Genève.

conception du monde. Deux races se disputèrent sa vie spirituelle. Il éprouva alors l'impérieux besoin de la Suisse. Bâle, soudainement, lui fit comprendre « qu'on peut être à la fois latin et germain, non en se partageant, non en se bigarrant, mais par la force d'une assimilation tranquille et lente ». Notre patrie lui apparut alors dans une unité complexe et vivante sous les quatre aspects de l'unité de fait, constituée par notre régime politique, de l'unité stratégique, fonction de la configuration de notre sol et qui trouve son expression dans notre armée, de l'unité d'histoire, en raison de la permanence, sous des formes qui ont changé et qui sont appelées à se modifier encore, du même esprit républicain, enfin de l'unité fondée sur les sentiments qu'une même nature, de mêmes conditions d'existence, développent dans le cœur du citoyen. C'est cette idée qui inspira les articles réunis dernièrement sous le titre : *La Suisse une et diverse*¹. Elle circule partout, à l'intérieur des faits qu'elle incline dans une direction conciliante, se dégage de notre histoire, de nos lettres, de nos arts et de nos mœurs. Elle s'est installée dans l'âme chevaleresque et généreuse de son porteur et, largement accueillie, impose son rythme à ses moindres pensées. Dès lors M. de Reynold s'est donné la mission de la répandre et d'en communiquer la vertu agissante. Il cherchera à nous définir « non par opposition, mais par rapport les uns aux autres, d'une manière positive, afin que, sachant nos ressemblances, nous les unissions et, constatant nos différences, nous les rendions complémentaires ».

On sait les nombreuses discussions soulevées par ce qu'on a nommé l'helvétisme. En général, on fait à M. de Reynold ce reproche de tendre à désindividualiser ses compatriotes en leur prêchant une âme composite au foyer à la fois alémanne, romand et tessinois. Cette âme, M. de Reynold l'a sentie s'éployer en lui après de fortes études, quelques voyages et tout un travail intérieur. Il y a là un bel effort de volonté pour équilibrer avec des principes rationnels une disposition morale. La seconde nature a supplanté la première. Volonté, M. de Reynold insiste souvent sur ce terme : « L'histoire suisse est un magnifique exemple de volonté humaine ». Quand il recherche le facteur essentiel à notre entente, il ne trouve pas plus profond que « la volonté d'être suisse ». Personne ne lui contestera ce point. Mais que veulent dire ces mots ? Volonté de vivre ensemble dans le respect mutuel et la poursuite d'un commun idéal démocratique ? Ou plutôt, pour mieux atteindre cet idéal, volonté de se ressembler ? Dans son dernier volume tout au moins, M. de Reynold n'aborde

¹ Gonzague de Reynold : *La Suisse une et diverse*. Ed. Fragnière, Fribourg.

pas franchement ce problème capital. Il semble que le système soit plus osé que son auteur et tende vers la seconde solution. Cette volonté, il l'aimerait la voir couvrir l'instinct. Cette idée abstraite de l'unité helvétique, vivante et réelle comme un tout organique (il y a aussi réalité dans l'abstraction, les philosophes le savent bien), il semble que M. de Reynold la veuille faire descendre des cimes où elle s'est formée jusqu'au tréfonds de l'âme de ses concitoyens, afin d'en modifier la structure. Mais, dans ce cas, tant que ce bienfaisant antagonisme latent entre confédérés (car il est bon pour l'homme de se savoir des obstacles) ne sera pas réduit, tant qu'il ne s'établira pas entre eux cette affinité naturelle et spontanée que suppose la communauté de race, de langue et de culture, M. de Reynold n'aura pas réussi à nous convaincre d'autre chose que de l'originalité de sa pensée et de son remarquable talent d'exposition.

— M. Charles Rieben dans son petit volume très clair sur les sectes religieuses¹ n'a pas « la prétention de faire œuvre d'historien, encore moins de théologien », mais simplement d'esquisser certains côtés de la physionomie religieuse de Lausanne au début du XX^e siècle. Il y a parfaitement réussi. Renonçant ainsi à comprendre les sectes par l'intérieur comme le tente un William James (et les sectaires lui en voudront), il en montre les principaux caractères apparents.

Son enquête menée avec une entière bonne foi est fort instructive. A la suivre, on se rend mieux compte, — ce que M. de Reynold rappelle aussi dans son article sur Jean-Jacques, — à quel point l'Angleterre, l'Ecosse et l'Amérique firent et font encore pression sur notre vie morale. Cette petite statistique a son éloquence propre (les chiffres s'entendent pour Lausanne et pour les seuls membres inscrits) : 250 méthodistes (Amérique), 200 membres de l'Armée du Salut (Angleterre), 250 darbystes (Angleterre), 120 à 150 dissidents (séparés des premiers darbystes), un nombre indéterminé d'alexandristes (Ecosse), 180 à 200 irvingiens (Ecosse), 100 pentecôtistes (Californie), 160 à 180 adventistes (Etats-Unis), une trentaine d'étudiants de la Bible (Amérique), une vingtaine de membres du Corps de Christ (séparés des étudiants), 60 swedenborgiens (Suède par l'Angleterre), plus des théosophes et des spirites qui ne forment pas secte à proprement parler et un nombre toujours croissant de scientistes (Amérique). Les principales différences portent ou bien sur l'interprétation de l'Apocalypse au sujet de la vie future, ou sur la meilleure manière de réaliser sur terre

¹ Charles Rieben : *Les petites Eglises*. Ed. des Semailles, Lausanne.

la vie du Christ. Mais les sectes s'entendent entre elles et avec les Églises orthodoxes sur les principes généraux d'amour du prochain et de pardon des offenses. Si l'on y met l'accent principal, il n'y a pas lieu de désespérer d'un rapprochement entre les Églises. Plusieurs signes y sont favorables. Et c'est en y pensant que M. le pasteur Savary termine sa préface : « Mon espoir est que ce mouvement grandira, qu'il finira par entraîner l'Eglise catholique elle-même et que se réalisera un jour l'ordre du Christ : un seul troupeau et un seul Berger. »

HENRI ROHRER.

P. S. Signalons, pour y revenir dans une prochaine chronique, le livre de M. Claparède : *Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers*.

Lettre de Paris.

Dans sa biographie de la *Reine Victoria*, M. Lytton Strachey nous dit qu'à la fin de son règne, la popularité de la reine venait en partie de son grand âge. Et, en effet, dans tous les pays, et à toutes les époques, la gloire est indulgente à la vieillesse. Certes ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux ; mais les hommes les oublient ; tandis que les vieillards deviennent eux-mêmes des sortes de divinités. Ils participent en quelque mesure à l'essence divine : ils sont au moins des demi-immortels.

La renommée se fonde sur l'habitude tout autant que sur l'admiration. Pour être grand, il faut durer. Voyez, par exemple, comme M. Abel Hermant, à force de vivre et d'écrire, finit par s'imposer à tous, par faire presque figure de grand romancier. Un entassement d'années et un amoncellement d'ouvrages forment un admirable piédestal.

Si M. Anatole France était mort après avoir écrit le *Lys rouge*, ou même après avoir terminé l'*Histoire contemporaine*,

on se souviendrait de lui comme d'un aimable joueur de flûte ; il ferait encore les délices de quelques délicats attardés ; on le citerait parmi les écrivains les plus élégants du dernier siècle : on ne le lirait plus guère.

Mais M. France avait bien trop d'esprit pour mourir vers 1900. Ce voluptueux averti a voulu goûter, après les plaisirs du jeune âge, les solides bienfaits de la vieillesse. Il a défié les ans et les modes. Tout a changé autour de lui : il est resté debout, toujours le même, mais adouci, doré, patiné par le temps, comme le Sphinx dans le désert, ou, plutôt, pour éviter tout anacronisme, comme la Tour Eiffel au milieu du Champ-de-Mars. Par sa persistance à vivre, il a tranquillement obtenu la plus grande position littéraire non seulement de France, mais d'Europe, une position que Barrès, mort avant la vieillesse, n'aura jamais connue. Je ne prétends nullement que cette position soit usurpée. Je veux dire que M. France la doit sans doute — comme Voltaire en son temps — moins à ses mérites, si grands soient-ils, qu'à la faveur des dieux qui lui ont accordé une longue vie.

Dans la carrière des lettres, le moment difficile, c'est le milieu de la course : on a perdu l'ardeur du commencement, on n'a plus le charme de la nouveauté ; on provoque la lassitude de ses lecteurs et l'envie de ses confrères. Plus tard, la lassitude devient une douce accoutumance ; et l'envie elle-même s'émousse et faiblit. On n'attaque pas les vieillards. Ne vaut-il pas mieux les embaumer tout vivants comme des momies, les envelopper, les ligoter de pieuses bandelettes, se prosterner et brûler de l'encens devant leurs sarcophages ? Ils sont infiniment respectables ; mais ils n'ont plus beaucoup d'importance.

On a célébré ce mois-ci, avec toute la pompe nécessaire — les quatre-vingts ans de M. Anatole France. Les voix discordantes se sont tues, les coteries se sont rapprochées, les adversaires se sont tendu la main pour fêter l'aimable patriarche couronné de roses et nourri de miel. M. Charles Maurras et M. Paul Souday ont communiqué dans une même admiration et ont entonné le même cantique. Les *Nouvelles littéraires* qui, récemment encore, par l'aigre plume de M. André Rouveyre, couvraient le maître d'opprobre, lui ont consacré un numéro tout entier de dithyrambes. Concert admirable !

Tout cela ne signifie pas grand'chose. Personne moins que moi n'est disposé à nier les mérites de cet écrivain délicieux, dont furent enchantées mon adolescence et ma jeunesse. Pour les hommes de ma génération et, plus encore, pour ceux de la génération précédente, le *Lys rouge*, les *Bergeret* furent de véritables bréviaires : nous les savions par cœur. Et si le *Figaro* nous

avait demandé — et non pas seulement aux hommes illustres — de citer la plus belle ou les plus belles, à notre gré, des phrases de France, nous n'aurions eu que l'embarras du choix, sans recourir à aucun texte, et rien qu'en consultant notre mémoire. Nous aurions cité et récité, par exemple : « C'est une incomparable histoire que celle d'Antoine et de Cléopâtre, et si émouvante, et d'une telle somptuosité voluptueuse et tragique, que l'art n'y peut rien ajouter, pas même l'art d'un Shakespeare. » Ou encore cette petite épigraphe mystérieuse et si belle : « Tu as longtemps dormi sur la pierre blanche au milieu du peuple des songes. »

Combien ces mots sont pour nous chargés de souvenirs ! Que de jeunes et douces images ils évoquent ! Nous avions dix-huit ans et nous découvriions la beauté dans les livres, sous les vieux arbres du gymnase. M. France fut un de nos guides parmi les chefs-d'œuvre. Nous lisions péniblement, à coup de dictionnaires, Euripide et Sophocle. Et une phrase, soudain, nous faisait comprendre le miracle grec : « La plus belle des choses humaines, le génie attique, éclata tout à coup... »

Mais tout passe. Notre jeunesse est bien loin. Depuis longtemps M. France ne joue plus dans la littérature qu'un rôle décoratif. Il représente une beauté devenue inutile. On l'appelle à l'envi : maître, maître : titre purement honorifique. M. France n'est plus un maître pour personne.

C'est le sort des plus grands. Mais M. France a-t-il mérité ce nom de grand ? Toute ma piété ne saurait m'en convaincre. Charmant, délicieux, divin même, si vous le voulez ; mais grand, je ne crois pas. L'œuvre de France est utile, sans doute, puisqu'elle est aimable ; elle n'est pas indispensable, elle n'est pas nécessaire. Cette œuvre n'aurait pas existé, qu'il ne manquerait rien d'essentiel au patrimoine humain, puisque nous aurions ce qui reste de Voltaire, ce qui restera de Renan. Tout le meilleur de France, les grâces de son esprit et de sa langue, sont dans Voltaire et dans Renan. Il a été modelé par d'autres ; il n'est pas lui-même un patron.

Un jour, sans doute, on parlera de lui comme d'un gracieux « petit maître », un Lucien de Samosate, un Attique, non pas, mais le plus pur des Alexandrins. Il vivra d'une petite vie souriante et sèche, aux pages des anthologies et des florilèges. Son œuvre elle-même est une anthologie. Comme Méléagre de Gadara, il a tressé pour la muse une belle couronne. Mais ce sont des roses de chez les fleuristes — de chez les meilleurs fleuristes.

Le roi et la reine de Roumanie honorent Paris de leur présence. Les républiques se plaisent à fêter les souverains. Sans

se compromettre, elles renouvellent ainsi des pompes dont elles gardent, peut-être, le regret inavoué. Cortèges, carrosses, représentations de gala, loges royales, croix et cordons, jarrettières et diadèmes. Et dans le monde, c'est un délire. On fait des plongeons, on parle à la troisième personne, on cède sa place à table, on compose des compliments en vers que récitent des actrices du Français. On renouvelle, encore et toujours, *le Roi* : la France et la Cerdagne, la Cerdagne et la France. Mais ce n'est pas *le Roi*, c'est le *Bois sacré* qu'on a fait voir aux souverains de Roumanie. Je le regrette. S'ils ont de l'esprit, comme on l'assure, ils se seraient bien amusés au *Roi*.

PETITE SCÈNE DE CABARET.

Le Bœuf sur le Toit, à 11 heures. Saxophone et piano. A une table le roi, entouré d'une princesse phanariote, d'une illustre poétesse franco-roumaine et du comte de B. (M. de B. vient de louer la *Cigale* pour y exhiber quelques-uns des plus célèbres artistes de ce temps.) A une table voisine, une divette notoire, chargée d'ans, de gloire, d'aigrettes, flanquée de deux grands antiquaires.

Le roi. — Qui est cette femme ?

La princesse. — Mais, sire, c'est Louise B., la fameuse divette.

Le roi. — Je voudrais bien la connaître.

La princesse se lève et parle bas à la divette.

La divette. — Ah ! non, par exemple. Je ne suis pas snob, moi. Ça m'embête !

La princesse se retire, peinée.

Premier antiquaire, à la divette. — Tu as tort. Mais B. se lève pour te supplier. Accepte, à condition qu'il te fasse chanter à la *Cigale*.

La divette. — Tiens, c'est une idée.

Le comte de B., s'approchant. — Vraiment, madame, n'y a-t-il pas moyen de vous fléchir ? Sa Majesté...

La divette. — J'accepte. Mais vous m'engagerez à la *Cigale* ?

Le comte. — Tout ce que vous voudrez. Mais, venez vite.

La poétesse, s'approchant à son tour et sûre de triompher. — Madame, vous accorderez bien à la Poésie ce que vous refuseriez peut-être à la Royauté ?

La divette. — Allons. Mais tâchez que ça ne traîne pas.

Elle plonge devant le roi, s'assied sur un geste de lui, prend une coupe de champagne. Cinq minutes de conversation officielle. Puis, nouveau plongeon de la divette qui retourne à sa table en clignant de l'œil au comte. Le comte fait un signe d'assentiment.

Le roi. — Quelle femme étonnante ! Et si distinguée ! Ah ! il n'y a que Paris.

F. ROGER-CORNAZ.

Avril italien.

Tourisme. — La Semaine Sainte. — L'exposition bisannuelle de Rome. — Le triomphe du fascisme. — Mort d'Eleonora Duse.

Les beaux jours du tourisme sont revenus.

Tous les pays, la France, l'Espagne, la Belgique, la Hollande, la Suisse, l'Italie, sont parcourus par des foules enthousiastes. Une folie de déplacement semble s'être emparée du monde. Les petits bourgeois et les intellectuels furent les premiers à reprendre après la guerre la douce habitude des voyages. Les hôtels de luxe restèrent fermés jusqu'en 1922. Les gens riches hésitaient. Ils ne se mirent en route que les uns après les autres, encore un peu inquiets de la situation politique et de la situation financière. L'année 1923 n'ayant rien apporté de grave, et, d'autre part, les affaires de l'Europe tardant à s'améliorer, ils n'ont pas voulu attendre davantage pour prendre des vacances. Ils sont partis, les yeux avides de choses nouvelles, l'esprit ouvert à tous les genres de distractions.

Si tous les pays ont leur part de touristes, le flot le plus pressé se porte vers l'Italie.

Pendant le mois d'avril, les convois de chemins de fer ont déversé des cohues dans les principales villes de la Péninsule. Les palaces refusaient chaque jour des centaines de clients. Messieurs les hôteliers étaient trop fatigués pour avoir le sourire : ils étaient maussades et cassants, ne voulaient pas s'engager d'un jour à l'autre, vivaient à la minute la minute. Dans la nuit du 15 au 16 dit, 2700 pèlerins tchécoslovaques ont couché à Florence sous les portiques des Offices et sur les marches des églises. Nous avons vu le Vatican envahi par une multitude. La Chapelle Sixtine était pleine comme pour une messe de mariage. Il fallait faire queue devant les guichets des billets et marcher lentement sur les pas d'Américains, d'Anglais, de Japonais et d'Allemands, surtout d'Allemands. On affirme que dans la semaine de Pâques il y avait 100.000 Germains en Italie, dont 30.000 à Rome. Ils dépensaient beaucoup d'argent, mais nous devons à la justice de dire qu'ils n'étaient point insolents et ne se faisaient pas remarquer. Les musées ne leur apparte-

naient pas et les églises n'étaient pas pour eux des salles de réunion et de conversation comme avant 1914.

— La semaine sainte est en Italie pleine d'intérêt pour le touriste.

Il y a à Naples la prédication contradictoire dans une petite église de Chiaia. Deux moines dialoguent dans deux chaires qui se font face. L'un est l'ami de Dieu, l'autre est l'ami du monde. Le premier prêche le renoncement, l'autre le plaisir ; le premier enseigne l'amour du prochain, le second l'amour de soi-même. C'est une joute spirituelle et vive, un langage semblable à celui du frère capucin dans le *Wallenstein* de Schiller. Il va sans dire que l'avocat du diable est toujours battu et que l'auditoire applaudit à sa défaite.

Le jeudi saint est consacré à la visite des *sepolcri*. Des autels tout illuminés de cierges et composés de fleurs, tubéreuses, hortensias, lilas blancs, lys, azalées, et de plantes vertes, palmiers, fougères, aralias, dracénas, s'élèvent dans chaque église. Ils représentent le tombeau du Christ. Le public défile devant, s'agenouille et passe. On voit au moins sept *sepolcri* dans l'après-midi. Cette année, à cause d'une affluence extraordinaire, on dut régler la circulation en mettant sur une porte *entrée*, et sur l'autre *sortie*.

Les villages et les petites villes ont, dans la soirée du même jour, la procession du Christ mort. Un cortège aux flambeaux sort d'une église. En tête marchent six ou huit hommes qui portent la statue du Crucifié. Derrière eux, se traîne le groupe dolent des saintes femmes et des enfants. Des amis du Seigneur mènent deuil discrètement ; quelques-uns pleurent en silence. Des deux côtés et en queue, on voit des soldats romains à cheval. C'est poignant de sincérité. Cela vous arrache des larmes.

Le samedi saint, Florence offre à ses hôtes la fête du feu et du *scoppio del carro*, l'embrasement du char.

On dit que cette tradition remonte à la première croisade. Un membre d'une illustre famille de la ville, Pazzino de Pazzi, aurait été chargé par Godefroy de Bouillon de commander la milice toscane et se serait couvert de gloire au siège de Jérusalem. La chronique ajoute qu'après avoir pris au tombeau du Christ trois fragments de pierre, dont il fit des pierres à feu, Pazzino revint dans sa patrie, monté sur un char doré. Ses compatriotes lui accordèrent les honneurs du triomphe et instituèrent en souvenir de lui la solennité du samedi saint. L'archevêque, suivi de son clergé, va processionnellement allumer le feu au baptistère de Saint-Jean (*il bel san Giovanni* de Dante), et cela avec les briquets rapportés par Pazzino. Ce feu, bénit

en grande pompe, sert à communiquer l'étincelle à une colombe (*la colombina*), qui, à midi précis, part du maître-autel du dôme et va incendier un char paré et fleuri qui stationne devant l'édifice. Une foule immense acclame la colombe. Le véhicule tonne, siffle, fuse, craque, bombarde, remplit la place de fracas et de fumée. En même temps, une cloche du campanile de Giotto se met à sonner. Les paysans des environs assistent nombreux à la cérémonie. Si le char s'embrase facilement, ils ont tout lieu de croire que la récolte de l'année sera bonne.

Les étrangers sont friands de ces spectacles tragiques et mystérieux où excellent les Italiens.

Ils veulent aussi être reçus par le pape. Le Pontife est visible plusieurs jours par semaine, à midi. Il n'exige plus qu'on soit en frac et en cravate blanche. L'habit noir suffit. Les femmes ont le voile noir sur la tête. Le cérémonial est des plus simples.

Après une longue attente dans les salons nus du Vatican, vous entendez un officier des gardes nobles annoncer : Sa Sainteté. Les soldats et le public se mettent à genoux. Le vieillard blanc s'avance au milieu de vous, fait le signe de la croix, vous bénit, vous sourit avec bonté, puis donne à chacun son anneau du pasteur à baiser.

C'est court et impressionnant.

Je connais de farouches réformés, et même des mécréants, qui ont ambitionné de baiser cet anneau, de voir la colombe de feu courir sur le fil de fer, d'assister à la procession nocturne, de s'agenouiller devant les *sepolcri*, d'entendre la prédication dialoguée de Chiaia. La foi a peu de chose à voir dans cette affaire : on veut des sensations italiennes. L'Italie a toujours été le pays des fortes sensations.

— Cette année, Rome offrait une attraction de plus : l'exposition internationale de peinture et de sculpture.

On se figure aisément qu'une exposition bisannuelle ne devrait donner que des œuvres récentes. Or nous y avons vu une toile de Mancini datée de 1863, une autre de 1859. La section française offre une collection d'un artiste mort depuis peu, Degas, et la section suisse montre des tableaux de Hodler, disparu en 1917.

D'autre part, on ne nous fera pas croire que l'art français soit suffisamment et dignement représenté par les trois petites salles qui lui sont réservées. Il y a quelques grands noms attachés à des œuvres médiocres : Dalou, Bourdelle, Guino, Bernard. M. Jean Léon se moque-t-il du monde en gonflant comme une cornemuse la fesse droite de sa femme nue ? Qu'est-ce que M. Picasso veut dire par cette tête de bois, énorme et inintelligente ? Le cubisme et l'impressionisme ne sont-ils pas

des formules surannées ? Pourquoi Paris, qui les a créés, s'obstine-t-il à les perpétuer ? J'aime mieux *la Famille Ménard* de M. Blanche. Ce n'est pas original, mais c'est clair et simple.

L'Allemagne expose des barbouillages qui sont une gageure d'absurdité et de laideur à côté de choses jolies. Leibl et Menzel ne réussissent pas à sauver son honneur.

La salle suisse est intéressante. Il y a d'abord Hodler avec son *Alignement d'hommes tristes*, son *Offrande*, son *Autoportrait*, un *Paysage* froid comme glace, mais fait d'après nature. M. Cuno Amiet a un *Enchantement*, un *Portrait de femme*, une *Cour*. Les modèles ne lui ont rien fourni. C'est peint en dehors de toute observation. M. Max Buri donne une image exacte de la Suisse par sa *Discussion politique*, son *Joueur d'accordéon* et sa *Bernoise*. Cet artiste est quelqu'un. Quant à M. Blanchet, il a un coloris répugnant qui empêche de porter un jugement sur lui.

Un seul morceau de sculpture suisse, un bronze de M. Heller, tragique figure d'homme qui rappelle l'*Âge de fer* de Rodin.

La section italienne a plus de tenue que les autres. Elle n'est pas moins variée, mais ne verse pas dans l'excentricité. On n'y voit pas de ces mètres carrés de bâches qui donnent au vulgaire l'illusion du grand art ; mais on n'y découvre rien non plus de remarquable, rien qui s'impose impérieusement à l'admiration.

En résumé, la seconde exposition bisannuelle de Rome est riche et pauvre en même temps : riche par le nombre, pauvre par la qualité des œuvres. Il y a là une dépense énorme de talent pour arriver à de piètres résultats. Les artistes de notre temps recherchent trop l'originalité et ne s'abandonnent pas assez à leur tempérament. C'est l'âme qui crée, ce n'est pas la volonté. Ils appliquent des théories, suivent des modes, au lieu de rendre sincèrement et simplement ce qu'ils sentent et ce qu'ils voient.

— La lutte électorale de fin mars et du commencement d'avril n'a pas été la manifestation la moins intéressante de la vie italienne.

On était frappé de voir que les murs se couvraient presque exclusivement de placards fascistes sans cesse renouvelés et variés à l'infini. Il y en avait même sur les locomotives en mouvement, sur les trams, partout. Les cartes postales en vente à cette époque portaient des inscriptions comme celles-ci : « Nous autres, les survivants, les rescapés de la guerre, revendiquons le droit de gouverner l'Italie (Mussolini). » Des affiches parallèles montraient l'Italie d'avant la marche sur Rome et l'Italie de 1924. La première était une femme assise tristement à l'écart, tandis que des personnages représentatifs de l'Angle-

terre, de l'Amérique, de la France et des principales puissances étaient assis au banquet de la vie et ne daignaient pas honorer la pauvresse d'un regard. La seconde était une jeune et brillante personne vers qui se tournaient les mêmes banqueteurs, levés et accueillants.

Sur une autre image, on voyait, d'un côté, la lire qui descendait rapidement la côte, de l'autre, une lire arrêtée dans sa chute.

Une troisième peinture montrait, à gauche, la terreur bolchévique aux couleurs rouge et noire ; à droite, un peuple joyeux qui faisait la moisson.

La nouvelle loi électorale, que les pleins pouvoirs ont élaborée et qui donne les trois quarts des élus du suffrage universel au parti fasciste, rendait la lutte inutile pour les autres adversaires du gouvernement. On savait à l'avance quel serait le résultat des élections. Aussi les opérations du scrutin eurent-elles lieu au milieu d'un calme impressionnant qui aurait pu donner l'illusion que le peuple italien a fait bien des progrès dans le civisme depuis l'avènement de Mussolini. La liste officielle l'emporta partout. Dans certaines régions, elle réunit plus de voix que toutes les autres listes. Les catholiques vinrent immédiatement après, puis les socialistes. Les légionnaires le prévoyaient, puisqu'ils n'ont pas cessé de persécuter les populaires. Le journal de don Sturzo, *Il Popolo*, s'étonne que ces clérico-fascistes, comme il les appelle, soient si acharnés après les candidats catholiques, et relève ce qu'il y a de paradoxal dans cette persécution. D'une part, le gouvernement fait les yeux doux aux gens d'Église, remet le crucifix dans les salles d'école, rétablit l'enseignement religieux dans les collèges, tandis que, d'autre part, il déclare la guerre aux cercles catholiques, à la politique des catholiques, à l'esprit de leur parti.

Beaucoup de chefs d'Etat, Louis XIV et Napoléon entre autres, ont fait le contraire : ils ont favorisé les institutions catholiques et persécuté papes et cardinaux. Ils poursuivaient le même but que Mussolini : asservir l'Église tout en gagnant la faveur des masses catholiques.

La votation du 6 avril a été le triomphe éclatant du fascisme. Quand on demande aux adeptes du nouveau parti ce que sont devenus les socialistes et autres adversaires, ils répondent : « Ils sont pulvérisés. » Peut-être se font-ils illusion. Ni les syndicalistes, ni les libéraux, ni les catholiques n'ont disparu ; mais il est certain qu'ils sont réduits au silence. Le Piémont et la Lombardie comptent encore beaucoup de libéraux et de socialistes ; les provinces du Midi, beaucoup de cléricaux ; mais ils ont voté en grande partie pour le gouvernement. Le Midi a trop apprécié, depuis octobre 1922, l'instauration du

travail, de la concorde et de la discipline (selon la formule prononcée par M. Mussolini dans son discours du 10 avril) pour désirer autre chose que la continuation du régime. Le public italien est, dans son ensemble, ouvertement mussolinien. On n'entend pas un cri discordant, pas une affirmation subversive. Ce sont cinq ans de paix intérieure assurée, cinq ans de prospérité. A vrai dire, on préfère le *duce* à son parti. L'accord se fait autour de sa personne. Il est le centre de tout ; c'est vers lui que convergent les espoirs. Ceux qui approchent le grand chef affirment qu'un changement s'est opéré dans sa conduite : il a adouci ses manières, sa rudesse s'est transformée en affabilité, sa violence en pondération.

On a appelé la votation du 6 avril un plébiscite. Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.

Les peuples, comme les écoliers et les soldats, aiment à sentir une volonté au-dessus d'eux. Ils obéissent à ceux qui sont résolus à être obéis. Ils adorent la fermeté de caractère et la simplicité des intentions.

Ce qui fait la force de M. Mussolini, c'est qu'il a pour lui la jeunesse, la jeunesse croyante et enthousiaste qui crée des mouvements irrésistibles. Rien n'était plus touchant, le 10 avril, devant le Palais Chigi, que les acclamations des étudiants, des légionnaires et des amis du fascisme, tous adolescents ou *giovannotti*, à celui qu'ils considèrent comme le sauveur de leur patrie.

— Nous regrettons de devoir terminer ces notes par une triste nouvelle.

Eléonore Duse est morte, morte de grippe infectieuse dans un hôpital de Pittsburgh, aux Etats-Unis. Rien ne faisait prévoir une fin si prompte. On disait que la grande actrice avait besoin de repos : personne ne soupçonnait à quel degré d'épuisement elle était arrivée.

Contrairement à tant de gens de théâtre qui se survivent et continuent à jouer quand le génie les a quittés, la Duse était en progrès perpétuel. Bien qu'âgée de 65 ans (étant née en 1859), elle pouvait compter sur autre chose que sur le procédé pour la soutenir dans son effort. Elle créait encore des attitudes, des inflexions de voix, des silences expressifs.

Les meilleurs juges se disent incapables de caractériser son jeu. C'est qu'elle ne jouait pas ses rôles : elle les vivait. Son âme y prenait plus de part que son esprit. Chez elle tout était sincérité, vérité, simplicité. Elle ne s'amusait pas à cabotiner, à outrer ses personnages, à dépasser la nature. A la scène, elle paraissait plus femme qu'actrice, plus amie, plus sœur, plus mère que femme. Dans la vie privée, sa bonté et sa douceur l'emportaient sur toute autre vertu. On ne lui a jamais vu faire

un geste canaille, ni entendu prononcer une parole vulgaire. On la vénérât. Qui l'a jamais appelée familièrement Eléonore, comme on disait Sarah ?

Elle était née dans une famille d'acteurs, était ce qu'on appelle une enfant de la balle. Son grand-père, originaire de Chioggia, village des environs de Venise, avait abandonné ses filets de pêcheurs pour suivre une troupe de comédiens. Il eut quatre fils, qui tous se firent artistes dramatiques. Le troisième, Alexandre, fut le père d'Eléonore.

Elle naquit à Vigevano, dans la Vénétie. Comme on la portait à l'église pour la baptiser, des soldats autrichiens prirent pour un reliquaire ou un tabernacle le berceau de verre doré dans lequel on l'avait mise et présentèrent les armes. Ce fut sa première consécration.

Elle débuta dans l'art dramatique à l'âge de quatre ans, et cela dans le rôle de Cosette, des *Misérables*. Ses progrès furent lents et graduels. On remarqua tout de suite la noble sobriété, la nouveauté de son jeu. On allait entendre une interprète, et l'on trouvait une âme. Elle n'avait aucune vanité, aucune coquetterie. L'art la possédait tout entière. Elle se plaignait de devoir se produire à heure fixe et de ne pouvoir profiter des moments où elle se sentait en veine. « Certains jours, disait-elle, il me prend des envies folles de jouer ; j'aimerais tirer la sonnette de ma chambre d'hôtel, appeler les domestiques, les étrangers, tout le monde pour avoir un public. Au lieu de cela, il me faut attendre que huit heures aient sonné. »

La grande renommée lui vint à partir de 1881. Elle incarna les principales héroïnes de Sardou, d'Alexandre Dumas fils, d'Ibsen, de d'Annunzio, de Sudermann, de Goldoni, de Shakespeare, préférant les rôles de femmes humbles et sacrifiées à ceux de reines et de dominatrices. Aussi M. Robert de Flers a-t-il pu dire que « jamais la vie n'avait concentré en aucune de ses créatures plus de larmes et plus de volupté, plus d'ardeur généreuse et plus d'infime douleur ».

La Duse ne vint en France qu'en 1894. L'impresario Schurmann a raconté dans le *Matin* qu'il lui avait fait des offres déjà en 1881, après qu'il l'eût entendue à Turin, au Théâtre Carignano, mais qu'elle l'avait regardé avec stupeur et lui avait fait la réponse suivante : « Vous vous moquez de moi ou vous vous trompez étrangement. Je ne suis qu'une petite artiste italienne qu'on ne comprendrait pas à l'étranger. Pour s'imposer à un public qui n'entend pas la langue dans laquelle on joue, il faut avoir du génie, et je n'ai qu'un peu de talent. Laissez-moi perfectionner mon art, que j'aime

passionnément, et ne cherchez pas à me détourner de ma voie. Nous parlerons de cela plus tard, quand j'aurai pris confiance en moi-même. »

Lorsque, treize ans plus tard, Schurmann revint sur ce sujet, elle chercha à le décourager en mettant à son voyage à Paris la condition qu'elle serait invitée par Sarah Bernhardt et qu'elle jouerait sur son théâtre. Schurmann fit aussitôt avec Sarah un traité qui donnait à la Duse la moitié des recettes. Un article du *Figaro* prépara le public parisien à entendre la grande actrice étrangère, et la location marcha à merveille. En deux jours on encaissa plus de 80.000 francs. A la dernière heure, une vingtaine de places se vendirent cinq cents francs chacune. La Duse voulait donner le premier soir une œuvre de son pays, mais l'impresario la persuada de jouer la *Dame aux camélias*, le cheval de bataille de Sarah Bernhardt depuis trente ans. L'épreuve, qui eût été écrasante pour toute autre, valut à l'artiste italienne une victoire éclatante.

Ce fut le point de départ des tournées triomphales à travers l'Europe et l'Amérique. La gloire de la Duse égala celle de Sarah Bernhardt. On parlait d'elle comme d'une femme hors de pair, et dont l'intelligence, l'exquise sensibilité, la voix mélodieuse ne pouvaient se comparer à rien. Enfin, rassasiée de succès, les nerfs fatigués, elle se retira de la scène en 1911, et vécut dès lors dans une villa romaine, désireuse de silence et d'oubli. Elle n'était pas riche avec cela, dut même vendre sa maison pendant la guerre. Elle n'eut plus dès lors ni toit ni famille. Aussi l'écrivain Mario Praga et l'impresario florentin Alessandro Romanelli n'eurent-ils pas trop de peine à la persuader de rentrer au théâtre.

Elle joua le 5 juin 1921 à ce même Carignano de Turin où elle avait cueilli ses premiers lauriers, et où Schurmann l'avait remarquée en 1881. Le public lui fit une telle fête, qu'elle se décida à donner des représentations dans les principales villes de la Péninsule, puis dans celles de l'étranger.

Le jour de son arrivée à Pittsburgh, n'ayant pas trouvé tout de suite l'entrée des artistes, elle attendit plusieurs minutes sous la pluie et contracta la pneumonie qui devait l'emporter.

Pieuse comme elle était, crucifiée toute sa vie par les chagrins domestiques et les peines de cœur, elle eut la consolation de mourir à l'aube du dimanche de Pâques, au moment où les cloches de toutes les églises annonçaient au monde le triomphe de l'amour sur la trahison et l'abandon.

HENRY AUBERT.

Chronique scientifique.

L'utilisation du vent par l'hélice aérienne sur mer et sur terre. — Machines à tuer : le soldat mécanique norvégien ; le rayon invisible anglais. — L'amplification du courant des cellules photo-électriques. — Où naissent les cyclones dans l'atmosphère ? — La dérive des continents. — La production de monstruosités par le chauffage des graines. — Le cerveau de l'ours. — Le spectre de l'aurore boréale et l'azote cristallisé. — L'oxalorachie. — Publications nouvelles.

Il a été fait quelque bruit dans la presse, il y a deux ans, à propos d'un bateau, le *Bois-Rosé*, imaginé par un ingénieur, M. Constantin, et mis au point par l'Office des recherches et inventions. C'était un bateau muni d'une hélice aérienne mue par le vent, laquelle par un engrenage actionnait une hélice marine. Ce qui fit qualifier ce bateau de paradoxal, c'est qu'il marchait parfaitement contre le vent. On l'orientait vent debout, et il avançait tout comme il le faisait avec vent arrière ou vent de côté. Il n'y avait toutefois de paradoxe que pour qui faisait abstraction du mode d'utilisation de l'énergie du vent. Autrement, il paraît parfaitement logique que le bateau à hélice aérienne avance contre le vent, puisque ce n'est pas l'hélice aérienne qui l'actionne directement, mais une hélice marine s'appuyant sur l'eau, actionnée par l'intermédiaire d'un engrenage. Il n'y a pas de paradoxe pour qui considère l'ensemble de l'appareil.

Le *Bois-Rosé* fonctionna de façon fort satisfaisante, et M. Constantin se demanda si le procédé appliqué ne comportait pas des applications importantes. Il a donc poursuivi ses recherches, et est arrivé à la conclusion que l'hélice aérienne pourrait parfaitement remplacer la voile, sur mer, et, sur terre, rendre de grands services en facilitant l'utilisation de l'énergie des courants aériens.

On a beaucoup étudié le moulin à vent, et aux Etats-Unis, en particulier, on en a établi quantité de petits modèles pour usages domestiques : pompage de l'eau, etc. Mais les turbines adoptées ne paraissent pas être satisfaisantes. La meilleure pour M. Constantin, est la turbine à deux pales seulement. Celle-ci présente une plus grande puissance ; elle a un rendement aérodynamique supérieur (une moindre poussée), et

enfin une plus grande vitesse, c'est-à-dire des transmissions mécaniques de moindre poids ; d'où, enfin, prix de revient moindre.

M. Constantin donc envisage, pour remplacer les voiles des bateaux, la construction de turbines aériennes à deux pales, ayant jusqu'à trente et quarante mètres de diamètre. On peut bien, sur un même bateau, placer deux turbines, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière, toutes deux utilisées à actionner une même hélice aquatique. Le rendement serait, d'après les calculs :

Pour un vent de	Pour une turbine de 30 m. diamètre	Pour une turbine de 40 m. diamètre
6 mètres à la seconde	43 C.V	76.5 C.V
10 m/s	200 —	356 —
14 m/s	546 —	972 —
21 m/s	1.840 —	3.275 —

L'énergie peut être utilisée aussi bien à faire marcher le bateau contre le vent que dans le sens de celui-ci ou bien de côté, cela va de soi. La turbine aérienne permet d'utiliser le vent debout qui, avec la voile, n'est utilisable qu'à condition de faire des zigzags, des bordées transformant le vent debout en vent latéral, comme chacun le sait.

M. Constantin pense que l'utilisation de la turbine aérienne sur les cargos rendrait de grands services en économisant la houille, ce qui devient chaque jour plus nécessaire.

D'autre part, pour remplacer celle-ci sur terre, ce qui devient urgent en raison de l'épuisement des gisements de charbon et de pétrole, M. Constantin voudrait établir, aux bons endroits, des batteries de turbines aériennes pour le captage de l'énergie du vent.

Les bons endroits, ce sont les sites venteux, les sommets battus par les courants aériens, les cols, les côtes, les vallées formant couloir où s'engouffre le vent. Ils ne sont pas partout, les bons endroits, mais il en existe beaucoup, et le météorologiste les fait connaître. Ainsi, M. Constantin a voulu connaître le régime des courants aériens sur le mont Ventoux, et la météorologie lui a répondu qu'en 1913, il y a eu 106 jours de vent d'environ 10 m/s ; 63 jours de vent de 14 m/s ; et 50 jours d'environ 21 m/s. Au total, 219 jours de travail, pendant lesquels la turbine de 30 mètres fournirait une puissance moyenne continue de 400 C.V ; celle de 40 mètres, une puissance de 710 C.V. M. Constantin a étudié avec beaucoup de soin la turbine aérienne au point de vue de la résistance des matériaux, et paraît très sûr de son affaire. Il propose donc des batteries de turbines aériennes, c'est-à-dire des collections juxtaposées d'unités, qui doivent s'édifier partout où le vent a une force et

une fréquence suffisantes. Mais, dira-t-on, c'est toujours intermittent, le vent. Même les sites les plus venteux connaissent des jours calmes. Cela est certain. Mais M. Constantin, avec raison, envisage « le réseau », c'est-à-dire la fusion dans un même pays de tous les réseaux de distribution d'électricité régionaux, comme elle s'établit en France, où bientôt on envisagera la soudure du nord et du sud. Le réseau couvrira tout le pays. Il sera alimenté de façons variées : ici, par des centrales thermiques brûlant sur place les charbons inférieurs dont le transport serait trop onéreux, le poussier, les lignites, la tourbe ; là, par les centrales hydrauliques (houille blanche, houille verte), ailleurs, un jour, par la houille bleue peut-être ; en certains points par la chaleur centrale (sources et vapeurs volcaniques), ailleurs, par la chaleur solaire, plus loin, par le vent. Assurément, aucune de ces sources d'énergie n'est strictement permanente et continue. Mais elle peut devenir plus active alors que telle autre faiblit : une compensation peut se faire, et se fera, de façon à maintenir un régime à peu près uniforme dans l'ensemble du réseau.

Les variations d'énergie du vent peuvent être considérables, et M. Constantin envisage à ce propos l'utilisation de la chaudière électrique comme moyen d'accumulation. Une partie du courant obtenu par les hélices aériennes servirait à produire de la vapeur d'eau sous pression, à utiliser directement ou à employer à actionner des dynamos.

L'ensemble du projet est séduisant. Evidemment, c'est surtout en vue du réseau général qu'il faut considérer l'utilisation du vent. Si une industrie devrait ne compter que sur le vent, elle serait constamment entravée et arrêtée. Au lieu que si le vent sert à enrichir un réseau déjà alimenté par des sources variées, il peut jouer un rôle considérable. C'est au réseau qu'il faut tendre ; c'est le réseau qui doit réunir, absorber le courant produit par les moyens les plus divers, variables selon la région, le climat, la saison.

— Un inventeur norvégien fait beaucoup parler de lui ; il s'appelle M. Aasen. Ce n'est point qu'il ait découvert un moyen économique de nourrir l'humanité, ni un procédé guérissant la tuberculose ou le cancer : ce qu'il apporte, c'est une nouvelle machine à tuer. Sans doute, l'humanité a plus besoin d'être décimée, que favorisée dans sa pullulation, et en fait, il ne manque pas de philosophes pour qui cette pullulation paraît chose déplorable, devant rendre l'existence plus difficile et plus âpre que jamais. Certains, même, considèrent les guerres et épidémies comme agents utiles, bienfaisants, diminuant la tension interhumaine, et sans doute l'invention de M. Aasen aura leur approbation.

En quoi consiste le « soldat mécanique » Aasen ? C'est un réseau de mines, chaque mine comportant douze bombes de grande puissance. L'appareil est essentiellement défensif, et par là très défendable. Le jour où toutes les frontières seront devenues infranchissables, les peuples seront plus enclins à la tranquillité. (Mais, il y a la voie des airs, de défense moins facile.) Ces mines, on les fait exploser au moment voulu, radio-électriquement : chose très faisable, nullement nouvelle, très prévue. La méthode est applicable en mer : on peut, de terre, à volonté, faire exploser des mines immergées à l'avance quand un vaisseau ennemi se promène au voisinage. Il paraîtrait que M. Aasen a aussi imaginé un système offensif, mais les détails manquent à ce sujet. En ce qui concerne le système défensif, le gouvernement danois aurait l'intention de se livrer, cet été, à des expériences qui pourront être intéressantes.

— Dans le même ordre d'idées, il est beaucoup parlé aussi du rayon invisible. Celui-ci est anglais, il est du pays de Wells, frère du *rayon vert* (pas celui de la météorologie) qui paraît disposé à prendre de la réalité. Au cours de la guerre, il fut parlé de la possibilité, par un rayonnement électrique, de paralyser le moteur de l'avion. Plus récemment, le sujet revint sur le tapis à propos de pannes qui obligèrent les avions français à atterrir en Allemagne. Les Allemands auraient-ils cherché et obtenu quelque chose du genre de ce que M. Grindell Matthews a trouvé ? Il se peut : il y a toujours eu des inventions « dans l'air ». L'inventeur anglais paraît avoir de l'expérience. Il a déjà en 1913, obtenu la téléphonie sans fil pratique. Durant la guerre, il a imaginé un canot à commande à sélénium (utilisant la lumière et l'électricité) ; depuis il s'est occupé de cinématographie et a produit des films donnant la parole en même temps que l'image du parleur. En quoi consiste son invention ? En ce qu'il arrête à volonté un moteur (de motocyclette), en le soumettant à l'action d'un rayonnement qu'il dirige à volonté. Ce rayonnement encore, fait déflagrer de la poudre, exploser une cartouche, et mourir net une souris. Tout ceci à petite distance, dix ou vingt mètres en laboratoire. L'inventeur ne fait pas connaître la nature du rayon mystérieux qui traverse l'air, mais évidemment il s'agit d'ondes électriques. Quelle puissance, quelle portée, peut-on leur donner ? C'est ce qu'on verra : mais il est bien probable que nous ayons là l'embryon d'une machine à tuer de grand avenir, que l'humanité verra fonctionner à ses dépens et dont elle éprouvera les effets mortels.

— Voilà à quoi s'amuse les civils. Par contre, le général Ferrié et ses collaborateurs, MM. Jouaust et Mesny utilisent l'électricité d'une façon très anodine, quasiment angélique ;

ils ont cherché et obtenu l'amplification du courant des cellules photo-électriques au moyen de lampes à plusieurs électrodes. Non pour faire sauter quoi, ou qui que ce soit, mais pour la photométrie stellaire. L'expérience faite à l'Observatoire a donné des résultats encourageants : l'étoile Capella a donné une variation du courant plaque de 3.5 microampères ; c'est beaucoup plus que ne donnent les autres procédés. Mais on ne saurait compter, avec la méthode proposée, sur la proportionnalité de l'éclairement et de la variation du courant. On conçoit toutefois qu'un dispositif d'étalonnement soit possible.

En même temps, le général Ferrié et ses collaborateurs signalent un autre procédé bien plus sensible, et qui permet de transformer des actions lumineuses en signaux téléphoniques lorsque l'intensité lumineuse est en état de permettre de décharger le condensateur au moins quinze ou vingt fois par seconde.

— D'où partent les cyclones et typhons dans l'atmosphère, de quelle hauteur ? L'amiral Fournier, dans une note récente à l'Académie des Sciences, donne ses raisons pour admettre que leur origine est dans la hauteur de l'atmosphère, parmi les cirrus, ces nuages formés de petits glaçons qui se tiennent au dessus de tous les autres. Cyclones et typhons commenceraient toujours par un tourbillon des cirrus. Et, en fait, on remarque qu'ils sont toujours précédés ou accompagnés d'une descente de ceux-ci. Au point de vue de la navigation aérienne, il n'y a nul intérêt pour un dirigeable à se tenir bas ou haut : il n'échappera pas. Mais il a avantage à être saisi haut, où il ne risquera pas la rencontre de nuages orageux du genre de celui qui a anéanti le *Dixmude*.

— On a beaucoup parlé de l'intéressante hypothèse de Wegener, de la dérive des continents, tout en continuant à s'intéresser fort à l'Atlantide, qui constitue un phénomène contradictoire. Il y a évidemment une correspondance marquée entre la côte occidentale d'Afrique et l'orientale de l'Amérique du Sud. Elles sont faites pour s'emboîter l'une dans l'autre. Ailleurs l'adaptation est moins parfaite. D'autre part, il y a quelque chose de pittoresque dans cette idée que les continents flottent à la surface d'une couche profonde en fusion, et qu'ils ne suivent pas tous également la rotation de la terre. Ce n'est point banal, cette conception que l'Amérique s'éloigne de l'Europe vers l'ouest et surtout vers le sud. Mais le phénomène est-il réel ? D'après Wegener, le Grœnland, lui aussi, s'éloignerait vers l'ouest de la Scandinavie. Or, on a tout récemment eu la curiosité de vérifier la longitude de divers points du Grœnland par rapport à la Scandinavie, et on est fort embarrassé pour résoudre le problème. Car la nouvelle détermination sem-

blerait confirmer l'opinion de Wegener. Un déplacement du Groenland vers l'ouest se serait produit depuis un siècle. Mais à ceci l'on objecte cette circonstance que les déterminations récentes ont été faites avec des méthodes autrement précises que les anciennes, et que la différence observée tiendrait à l'erreur due à la méthode ancienne. Cela est très possible. Mais alors, que ne refaisait-on la détermination par la méthode qui a servi il y a cinquante ou cent ans, quitte à employer en même temps la moderne ? De la sorte, on aurait pu tirer une conclusion plus précise. En fait, cette dernière reste indécise. Ajoutons que s'il est des géologues qui emboîtent le pas à Wegener, comme Wegener lui-même emboîte les continents, d'autres restent très sceptiques, et cela est légitime ! Mais l'idée est originale, curieuse, et exerce l'intelligence ; c'est déjà quelque chose.

— Si l'on chauffe des graines du grand soleil à 120° ou 150°, d'après M. E. Gain, on ne tue pas celles-ci, mais leur développement est anormal. Les plantes qu'on peut en obtenir fleurissent bien, mais elles ne donnent pas des graines bien venues. La fructification est-elle devenue impossible parce que certaines vitamines auraient été détruites ? C'est possible, mais on n'en sait rien. Ce qu'on sait toutefois, c'est que ces plantes nées de graines chauffées présentent des anomalies diverses : fasciation, anomalie de ramification, anomalies de la feuille, de disposition, etc. Mais la principale anomalie serait l'infécondité. L'expérience de M. E. Gain donnerait-elle raison aux expérimentations américaines qui admettent l'existence d'une vitamine de la fécondité, d'une vitamine sans laquelle la reproduction serait impossible ?

— L'ours n'est pas un animal particulièrement bête, et pourtant, à la naissance, il a un cerveau extraordinairement petit, et très peu plissé. Il semblerait que la nature n'a pas prévu les dimensions que prendrait l'ours à l'état adulte. Le cerveau ne pèse guère que six ou sept grammes, et il est ainsi le soixantième de ce qu'il sera, en poids chez l'adulte. Chez le chat, il est de $1/5$, chez les ruminants, de $1/2$, chez les rongeurs, de $1/8$, chez le singe et l'homme de $1/4$. Quel écart, avec $1/60$ chez l'ours ! Ce rapport, dans la vie intra-utérine, ne se présente, pour les espèces citées plus haut qu'à une époque très précoce de celle-ci. Mais il faut, dit M. Anthony qui étudie ce fait, considérer qu'en fait l'ours nouveau-né ne pèse que $1/600^e$ de ce qu'il pèse adulte. Au lieu que le chien pèse $1/30$ et le chat $1/25$; chez les ongulés, rongeurs, insectivores et primates, le poids est en moyenne de $1/45^e$. L'ours nouveau-né est très petit, de façon absolue ; il l'est plus encore relativement à sa

taille ultérieure et définitive : de là la condition de son cerveau. Les choses se passent ou bien comme s'il naissait beaucoup trop jeune, ou s'il grandissait beaucoup trop pour devenir adulte.

— M. L. Vegard, de Christiana, publie d'intéressantes considérations sur le spectre de l'aurore boréale. Des recherches récentes l'avaient conduit à penser que les régions supérieures de l'atmosphère, au-dessus de 90 kilomètres, consistent principalement en particules d'azote électriquement chargées. Ces particules devaient être solides, donc il ne pouvait s'agir que d'azote congelé. Cette façon de voir est confirmée par l'expérimentation. M. Végard a soumis, en laboratoire, de l'azote solidifié au bombardement par les rayons cathodiques, et l'a observé spectroscopiquement, constatant l'existence d'une raie verte spéciale, dominante, correspondant tout à fait à la raie verte de l'aurore. Il en résulte que le spectre auroral typique est émis par de l'azote cristallisé, et, par là, l'hypothèse de M. Végard sur la constitution de l'atmosphère supérieure et sur l'origine du spectre des aurores polaires est confirmée. L'auteur se propose d'étudier aussi dans le laboratoire le spectre d'autres gaz, hydrogène, argon, néon, etc., solidifiés et soumis au bombardement cathodique qui donnent un effet spectroscopique spécial. Et il aura raison.

— Qu'est-ce que l'oxalorachie ? C'est la présence dans le sédiment du liquide rachidien de tables rhomboïdales incolores, dures, vitreuses, et aussi de rosaces spéciales, les unes et les autres faites d'oxalate de calcium. Et à quoi tient la présence, en ce milieu, de ces cristaux ? A une accumulation d'acide oxalique dans l'organisme, à une goutte oxalique comportant des manifestations articulaires, viscérales et nerveuses. Les accidents nerveux tiennent une place importante, ce qui s'explique par une affinité toute particulière de l'acide oxalyque pour le système nerveux ; il se fixe très volontiers dans l'écorce cérébrale, et dans le plexus abdominal. Malheureusement, ces troubles nerveux ne présentent rien de caractéristique, rien qui oblige à supposer qu'ils ont une origine plutôt qu'une autre. Aussi leur cause reste-t-elle le plus souvent ignorée, et le traitement demeure-t-il inefficace. Le médecin plus averti qui se méfie de l'intoxication oxalique recherche l'oxalurie et l'oxalémie : ce sont là déjà des indications et quand elles existent, il convient de rechercher l'oxalorachie au moyen de la ponction lombaire. Et quand on l'a trouvée, on sait ce qu'il y a à faire pour la combattre, et combattre aussi les troubles nerveux qu'elle entraîne. Il semble que de façon générale l'acide oxalique ait une affinité très forte pour le tissu cérébral, en par-

ticulier, et dès lors dans tous les cas des troubles nerveux ou mentaux, il convient de rechercher l'oxalémie et l'oxalorachie.

— Publications nouvelles. Au moment où le monde entier a les yeux tournés vers l'Everest auquel l'assaut est donné par une poignée d'alpinistes, il convient de relire, ou lire, selon le cas, l'histoire de la tentative qui se poursuit depuis quatre ans. Dans un premier volume du lieutenant-colonel Howard Bury, *A la conquête du Mont Everest* (Payot), il nous est dit comment l'entreprise fut organisée, et quelle fut l'œuvre de la première expédition dont la mission était avant tout de reconnaître les parages, et de chercher par où pouvait se faire un essai d'ascension. Le programme fut bien exécuté, et le livre dont il s'agit nous raconte la besogne faite.

Dans un second volume, qui est la suite naturelle de celui-ci, *L'Assaut du Mont Everest en 1922* (Dardel, éditeur, Chambéry), C.-G. Bruce devenu le chef de l'expédition relate les tentatives d'ascension de 1922. On sait que les alpinistes sont arrivés à une faible distance de la cime. Mais ce volume nous apprend qu'ils étaient mal équipés, et que la tentative présente plus de difficultés qu'il le semblait d'abord. Tout cela est raconté de la façon la plus intéressante dans le beau livre de Bruce, traduit par A. de Gruchy et le colonel Gaillard ; on y voit aussi se dessiner les opinions diverses à l'égard de la méthode à suivre pour l'assaut final. L'année 1923 a été occupée à préparer des appareils et un équipement nouveaux, et à discuter le programme de 1924, actuellement en cours d'exécution, et sur le sort duquel, bientôt, la presse quotidienne va commencer à nous renseigner. Le Bureau des Longitudes vient de publier (chez Gauthier-Villars) un volume indispensable à quiconque pratique la T.S.F., intitulé *Réception des signaux horaires, renseignements météorologiques, sismologiques, etc., transmis par les postes de T.S.F. de la Tour Eiffel, Lyon, Bordeaux, etc.* C'est le programme complet, détaillé et explicatif de toutes les émissions officielles en T.S.F. française. L'éditeur G. Doin, à Paris, publie dans son *Encyclopédie scientifique* un fort beau volume du professeur E. Guyenot, de Genève, intitulé *l'Hérédité*. C'est un ouvrage intéressant spécialement le médecin et le biologiste, et aussi le grand public ayant de la curiosité scientifique, à l'égard d'un des grands problèmes de la vie. Voici, d'un autre professeur de Genève, de M. E. Claparède, un fort substantiel et instructif volume intitulé *Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers ?* (Flammarion). De plus en plus, on reconnaît que les dispositions innées sont très diverses, au physique et au moral, et qu'il y a tout intérêt à discerner au plus tôt à quoi un sujet est bon, ou ne vaut rien, pour le diriger

dans le bon sens et non pas l'aiguiller dans une direction où il ne fera rien d'utile. Il faut examiner les aptitudes des ouvriers avant de leur confier une besogne donnée, et par l'examen des aptitudes des enfants, on éviterait à ceux-ci beaucoup de fausses manœuvres dont les conséquences leur sont pénibles. M. Claparède raconte les méthodes employées pour évaluer les aptitudes, et son livre est très documenté. Celui-ci s'adresse au public le plus étendu, à celui des parents, et des pédagogues. Le même public lira avec profit *Les enfants nerveux* par le Dr A. Collin (J. B. Baillière), étude sur les aptitudes, le diagnostic et le pronostic de trop de petits infortunés qui sont insupportables souvent, par surcroît. Pour qui s'intéresse à l'histoire contemporaine, voici de M. S. Ivanoff, *La famine en Russie bolchéviste* (Nouv. Libr. Nationale, Paris). Était-ce vraiment la peine de faire une révolution pour pareil résultat ? Quelle leçon de choses.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

L'accueil fait au rapport des experts. — Les élections au Reichstag allemand. — Amérique et Europe. — Le ministère MacDonald et la Conférence anglo-russe.

Les rapports des experts ont eu la bonne fortune de provoquer fort peu de critiques et beaucoup de louanges. Ils représentent, en effet, un travail très précis, très consciencieux, dont les auteurs, tout en se maintenant exactement dans les limites qu'on leur avait fixées, ont voulu faire, non seulement une œuvre utile, mais une bonne œuvre. Nous avons maintenant, sur les ressources profondes de l'Allemagne et ses capacités de paiement, les renseignements exacts qui avaient toujours manqué jusqu'ici ; nous avons aussi un plan complet de règlement des réparations. Il ne tient qu'aux gouvernements de se mettre d'accord sur ces bases.

Malheureusement, une grave divergence subsiste. Pour les

Allemands, l'acceptation du projet des experts doit avoir pour résultat immédiat de libérer la région de la Ruhr et apparemment la rive gauche du Rhin de toute occupation étrangère. Pour les Français, il ne peut être question de supprimer la pression militaire qui pèse sur le Reich, ce qui aurait comme suite inévitable de lui faire esquiver toutes ses obligations; c'est à lui de fournir des preuves de sa bonne foi en prenant les dispositions indiquées par les comités; quand le régime des paiements fonctionnera régulièrement, les Alliés verront quelles satisfactions il conviendra d'accorder à leur honnête débiteur. Le rapport n'est pas sur ce point d'une clarté parfaite, car ses auteurs se sont interdit toute ingérence dans le domaine politique. Il dit : « Notre projet est établi sur la supposition que les mesures actuelles, pour autant qu'elles entravent l'activité économique du Reich, seront levées ou modifiées dans la mesure nécessaire dès que l'Allemagne aura mis à exécution le plan recommandé. » Ce n'est pas certes l'évacuation immédiate que réclame le Reich, mais le maintien d'une occupation militaire n'est pas non plus prévu.

En cette affaire comme en bien d'autres, la décision appartient aux alliés. Tous les gouvernements ont approuvé le rapport des experts; mais leurs lettres ne se ressemblent pas absolument; il est à prévoir que leurs idées diffèrent aussi. Naturellement, pour fixer les termes d'un accord et d'une action commune, il faudra réunir une de ces conférences inter-alliées comme nous en avons déjà vu tant. Mais il faudra que celle-là aboutisse à une résolution précise; car si elle se séparerait comme tant d'autres dans l'incertitude et le bruit, ce qu'on veut bien encore appeler l'Entente disparaîtrait en même temps. C'est pour prévenir ce malheur que les ministres belges, MM. Theunis et Hymans, s'en vont maintenant d'une capitale à l'autre, cherchant à aplanir les divergences, à préparer le terrain sur lequel on pourra s'unir. Leur effort est des plus louables; il est ingrat aussi.

— Les élections au Reichstag allemand, survenant au moment où la grosse question des réparations se posait de nouveau, ont été suivies avec un intérêt extrême : le peuple germanique est-il disposé à remplir ses engagements sur la base du rapport des experts? Se montre-t-il réfractaire? Suivant la réponse, d'intéressants changements d'attitude pouvaient survenir dans l'Entente... Ce n'est pas précisément normal : l'Allemagne ayant été vaincue dans la guerre qu'elle a elle-même provoquée, il n'appartient pas à son peuple de dire s'il est disposé, oui ou non, à remplir les conditions de la paix; c'est aux vainqueurs à lui imposer leur volonté. Mais l'Entente a commis

tant d'erreurs et révélé une telle faiblesse que le Reich est redevenu l'un des éléments de la grande politique et que, s'il refuse de s'exécuter, il n'est pas du tout certain qu'on sache l'y forcer.

La campagne électorale a été longue et, à voir les dispositions du pays, chacun annonçait qu'un nombre de voix impressionnant irait aux partis extrêmes, aux dépens des groupes modérés. On aurait même attendu une lutte plus ardente. Mais la mort des deux grands chefs, Stinnes et Helfferich, a fortement refroidi l'ardeur de leurs partisans ; comme aussi le gouvernement, à qui l'union tout à fait nouvelle qui paraissait régner dans le camp de l'Entente inspirait sans doute des réflexions salutaires, a recommandé avec une certaine vigueur d'adopter le plan des experts qu'il interprétait à vrai dire à sa manière.

Les résultats ont, dans une assez grande mesure, répondu à l'attente. Tandis que les socialistes de gouvernement voient leurs effectifs notablement réduits, les communistes gagnent 46 sièges au moins et enregistrent un nombre de suffrages presque égal à celui des catholiques. Pour obtenir un si beau succès, la III^e Internationale a dû avoir les mains remarquablement libres et le gouvernement de Moscou a dépensé beaucoup d'argent. De leur côté, les nationaux allemands gagnent plus de 30 sièges et sur leur droite apparaît une aile, d'inspiration intransigeante, composée de 32 ultra-nationalistes, qui compte faire beaucoup parler d'elle. Le parti populaire allemand et les démocrates font des pertes sensibles ; le centre lui-même est, chose étrange, légèrement entamé.

Avec cela il est impossible de dire quelle politique le Reich pratiquera demain. Le ministère Marx-Stresemann pourra-t-il, moyennant quelques modifications, prolonger son existence, réussira-t-il à grouper autour de lui une coalition, ou bien fera-t-il place à des hommes nouveaux ? Nul ne le sait... Deux combinaisons sont possibles : l'une, celle de gauche, engloberait les socialistes majoritaires et comprendrait les groupes moyens jusqu'au parti populaire inclusivement ; l'autre, celle de droite, partirait des nationaux allemands et absorberait les groupes du milieu jusqu'aux démocrates y compris. Avec l'un des systèmes, le gouvernement aurait pour soutien principal le parti socialiste composé d'une centaine de membres ; avec l'autre, le parti national allemand de force égale. Les deux combinaisons font abstraction des extrêmes, communistes d'une part, ultra-nationalistes de l'autre ; dans les deux, le centre sert de pivot. Mais s'il s'agit de modifications constitutionnelles comme en nécessiterait l'application du plan des experts, ces combinaisons elles-mêmes deviendraient insuffisantes, car une

décision, pour être valable, doit obtenir les deux tiers des voix. Alors il deviendrait nécessaire d'élargir encore davantage des coalitions déjà trop hétéroclites ou de faire un nouvel appel au pays.

L'actuel Reichstag n'est pas, comme on avait paru le craindre un moment, un simple fief des partis de droite; il réalise au contraire un équilibre assez intéressant. Mais il n'est pas non plus un instrument de gouvernement; et, en l'occurrence présente, il va rendre fort difficile la tâche des hommes chargés de diriger le pays. Seulement, comme je l'ai dit, ce n'est pas de l'Allemagne, c'est du camp opposé que doit dépendre l'exécution de la paix : que ce camp se montre seulement uni et disposé à agir, tout le reste deviendra facile.

— L'une des raisons qui expliquent l'extrême faveur dont le rapport des experts a bénéficié en Europe est la grande part que l'Amérique a prise à sa préparation et à sa rédaction : après cela, a-t-on dit, il est impossible que les Etats-Unis qui, après leur intervention décisive dans la guerre, viennent d'agir de si opportune façon pour compléter le règlement de la paix, s'entêtent dans leur attitude égoïste et laissent indéfiniment le vieux monde se débattre au milieu de ses difficultés financières. Sans doute le rôle de premier rang que le général Dawes a joué dans les comités a produit, de l'autre côté de l'eau, un légitime orgueil : on y a vu une preuve de plus que, si les citoyens américains ne mettent pas la main à la pâte, rien n'aboutit jamais... Mais de là à admettre que le gouvernement de la grande république soit sur le point de modifier son attitude en face des pays qui furent ses alliés, qu'il va les tenir quittes d'une partie de leurs dettes et, qui sait, solliciter peut-être son entrée dans la Société des nations, il y a malheureusement très loin.

Il est vrai que le président Coolidge vient d'opposer son veto au *bonus bill*, c'est-à-dire au projet de loi qui assure des gratifications aux anciens combattants de la guerre mondiale, ce qui promet d'être fort coûteux. Car on a déjà pu constater, lors du vote des pensions aux survivants de la guerre de Sécession, qu'en pareille circonstance le nombre des ayants droit prend des proportions formidables, et qu'il va constamment croissant, alors qu'il devrait logiquement diminuer par suite des vides creusés par la mort. Le *bonus bill* menace de grever le trésor de quelques trois milliards et demi de dollars, ce qui rendrait impossible un allègement quelconque des charges financières contractées par les alliés.

Mais si M. Coolidge a eu là un geste énergique, qui ne peut d'ailleurs se renouveler, il n'en reste pas moins un ferme adhé-

rent du parti républicain dont il a les répugnances et les préventions. Il a prononcé récemment un grand discours dont les termes ont été d'autant plus précieusement recueillis qu'il n'est pas coutumier du fait. Il a multiplié les bonnes paroles et a même été jusqu'à exhorter ses concitoyens à ne pas tenir leur escarcelle obstinément fermée lorsque l'Europe, moyennant de bonnes garanties d'ailleurs, viendra leur demander de l'or. Mais il a dit surtout deux choses propres à détruire bien des espoirs : l'une c'est que le refus de l'Amérique d'entrer dans la Société des nations est définitif, l'autre que l'obligation pour les anciens alliés de payer leurs dettes est en dehors de toute discussion. De sorte que l'Europe n'a plus à se leurrer de vaines illusions : elle ne doit compter que sur elle-même pour remettre de l'ordre dans son ménage, comme aussi pour rétablir l'équilibre dans ses comptes.

— M. Ramsay MacDonald éprouve un sincère désir de remédier à toutes les misères qui affligent le continent ; il souhaite d'inaugurer le règne de la paix universelle et il est sans doute disposé pour cela à consentir quelques sacrifices. Mais la position du premier ministre n'est pas facile. Ne disposant que d'une minorité, il doit nécessairement s'assurer l'appui de l'un ou de l'autre des deux grands partis historiques. Jusqu'à présent cela lui a réussi, sauf dans deux ou trois rencontres de peu d'importance où, par suite de fautes de tactique plutôt que d'un parti pris, il a vu la majorité de la Chambre se lever contre lui. Quand il est question de la défense nationale, il peut compter sur les conservateurs ; quand il s'agit de mesures concernant le libre-échange, les libéraux le soutiennent. Sa politique extérieure est d'ailleurs approuvée par tout le monde et, pour le moment, personne n'éprouve le désir de se mettre à sa place. Mais c'est là un équilibre instable : un coup d'air peut tout renverser.

Le gouvernement se préoccupe surtout d'accroître sa popularité pour s'assurer une victoire aussi complète que possible lors des élections qui risquent fort d'avoir lieu avant même que l'année soit terminée. C'est avant tout pour faire bonne impression au pays que M. Snowden, chancelier de l'Echiquier, a présenté un projet de budget qui, sans réaliser aucune des inquiétudes qu'avait provoquées à son arrivée au pouvoir le ministère travailliste, accorde aux masses de vives satisfactions en diminuant les tarifs sur un certain nombre de matières indispensables à la vie. Sans doute la suppression de certains droits d'entrée que M. Mac Kenna avait établis pendant la guerre va mettre plusieurs industries en fort mauvaise posture. Mais le ministère veut produire de l'effet sur les consommateurs

qui sont la foule, tandis que les producteurs, même entourés de leurs ouvriers, ne forment qu'une exception dans chaque cas. Ainsi procède le gouvernement et l'on assure que l'effet sur la nation est grand. Quant aux chefs libéraux qui voient le désordre envahir leur parti et nombre de leurs fidèles franchir la barrière peu élevée qui les séparent des travaillistes, ils se demandent si, en rendant possible l'arrivée de M. MacDonald au pouvoir, ils n'ont pas fait un fort mauvais calcul.

Le premier ministre anglais est engagé dans une fort délicate entreprise. Il a dit si haut, tandis qu'il était dans l'opposition, que les hommes d'Etat, ses prédécesseurs, commettaient une criminelle folie en ne se hâtant pas de rétablir des relations régulières avec la Russie, il a mis tant de hâte à reconnaître *de jure* la république des Soviets qu'il est obligé maintenant de démontrer à chacun qu'il n'y a à Moscou que des gens aimables et d'arrangeante composition. Mais la conférence anglo-russe qui discute actuellement à Londres se heurte à de nombreuses difficultés. Les représentants des Soviets ne demandent qu'une chose, de l'argent ; en échange de quoi ils ne veulent faire que des promesses vagues et remettent à plus tard le soin de régler toutes les affaires pendantes. Comme la haute finance britannique voit les choses de tout autre façon, les pourparlers n'avancent guère ; cela, malgré les angéliques efforts des délégués britanniques qui, conscients du discrédit qu'un échec vaudrait à leur parti, sont prêts à pousser les concessions jusqu'à l'extrême limite.

Cependant les orateurs bolchévistes, quand ils parlent à leurs fidèles, disent beaucoup de mal de M. MacDonald. Ils en ont fait autant pour M. Lloyd George ; ils feront de même pour tous ceux qui leur voudront du bien. Et l'Europe, que de fâcheuses expériences ont suffisamment avertie, recommence toujours à traiter avec ces gens...

Lausanne, 9 mai.

ED. ROSSIER.

Le NESSOL-SHAMPOO

« aux œufs » et « aux camomilles » est un produit de première qualité. Il nettoie le cuir chevelu et les cheveux à fond, il produit un effet stimulant sur la croissance des cheveux et il rend les cheveux souples et bouffants. — Plus haute récompense à l'Exposition nationale de Berne en 1914 : Médaille d'or (coll.). — Dans les pharmacies, drogueries et parfumeries :: :: à 30 cent. le paquet :: ::

PRODUIT SUISSE



Remèdes efficaces et bon marché prescrits avec succès depuis plus de 57 ans.

	flacon	bocal d'un kilo
<i>Pur</i> , contre les maux de gorges et les catarrhes	2.—	5.—
<i>A l'iodure de fer</i> , contre les scrofules, remplace entièrement l'huile de foie de morue.....	2.50	6.—
<i>Au phosphate de chaux</i> , pour les enfants faibles des os.....	2.50	6.—
<i>Ferrugineux</i> , contre l'anémie, la chlorose.....	2.50	6.—
<i>Au bromure d'ammonium</i> , contre la coqueluche.	2.50	6.—
<i>Aux glycérophosphates</i> , contre la nervosité....	2.50	6.—
<i>A la pepsine</i> , contre les mauvaises digestions..	2.50	6.—

En vente dans toutes les pharmacies.
Fabrique de Produits diététiques au malt
Dr. A. WANDER S. A., BERNE
Maison fondée en 1865.

ACADÉMIE DE DROIT INTERNATIONAL DE LA HAYE

ÉTABLIE AVEC LE CONCOURS DE LA FONDATION CARNEGIE POUR LA PAIX INTERNATIONALE

Siège de l'Académie : Palais de la Paix, à La Haye (Pays-Bas)

ORGANISATION ET BUT DE L'ACADÉMIE

L'Académie constitue un centre de haut enseignement du droit international (public et privé) et des sciences connexes, pour faciliter l'examen approfondi et impartial des questions se rattachant aux rapports juridiques internationaux.

Elle est placée sous la Direction scientifique d'un Curatorium composé de 12 membres, appartenant chacun à un État différent. Son enseignement s'adresse à tous ceux qui, possédant déjà quelques notions de droit international, ont, par intérêt professionnel ou curiosité d'esprit, le désir de se perfectionner dans l'étude de cette science. Il est donné en français.

Le fonctionnement de l'Académie a commencé avec le plus grand succès en 1923 : 351 auditeurs, appartenant à 31 nationalités, se sont fait inscrire dès la première session.

L'Académie délivre des certificats d'assiduité à ses auditeurs, dans les conditions prévues par les règlements en vigueur.

Les inscriptions sont reçues au Secrétariat de l'Académie, Palais de la Paix, La Haye. Elle sont gratuites et ne sont soumises à aucune condition spéciale de capacité.

L'enseignement est divisé en deux périodes d'égale durée et comportant chacune un même nombre de cours sur des matières différentes, mais de même importance. Les auditeurs peuvent ainsi, suivant leurs convenances et le temps dont ils disposent, suivre l'une ou l'autre des deux séries, ou bien les deux, sans s'exposer, en ce dernier cas, à des doubles emplois.

PROGRAMME DES COURS ET CONFÉRENCES POUR L'ANNÉE 1924

Première période : 14 juillet - 12 août 1924

Le développement historique du droit international jusqu'au XVII^e siècle. (12 leçons) — M. le Baron TAUBE, ancien Professeur à l'Université de Saint-Petersbourg.

Principes du droit international public. — La structure de la communauté internationale. (12 leçons) — M. JESSE S. REEVES, Professeur à l'Université de Michigan.

Principes du droit international privé. — La théorie anglo-saxonne des conflits de lois. (6 leçons) — M. HUGH H. L. BELLOR, Secrétaire général de l'*International Law Association*, ancien Professeur à l'Université de Londres.

Matières spéciales de droit international privé. — La nationalité. (6 leçons) — M. ERNEST ISAY, Professeur à l'Université de Bonn.

Droit administratif international. — Les Unions internationales de nature économique. (6 leçons) — M. W. KAUFMANN, Professeur à l'Université de Berlin.

Droit commercial et économique international. — Théorie et technique des traités de commerce. (6 leçons) — M. le Baron NOLDE, ancien Professeur à l'Université de Saint-Petersbourg.

Organisation internationale. — La Société des Nations. (6 leçons) — M. G. SCHELLE, Professeur à l'Université de Dijon.

Jurisprudence internationale. — Les méthodes de travail de la diplomatie. (6 leçons) — M. R. E. L. VAUGHAN WILLIAMS K. C., Juge au Tribunal arbitral mixte anglo-allemand.

Règlement des conflits internationaux. — L'arbitrage et la justice internationale. (6 leçons) — M. J. H. W. VERZIJL, Professeur de Droit international à l'Université d'Utrecht.

- Droit pénal international. — Le domaine d'application des lois pénales.** (3 leçons) — M. André MERCIER, Président du Tribunal arbitral mixte franco-allemand, Professeur à l'Université de Lausanne.
- Droit financier international. — Les contrôles financiers internationaux.** (3 leçons) — M. André ANDRÉADÈS, Doyen de la Faculté de Droit de l'Université d'Athènes.
- Organisation internationale des voies de communication.** (3 leçons) — M. BOURQUIN, Professeur à l'Université de Bruxelles.
- Problèmes américains. — L'extension de la doctrine de Monroë en Amérique du Sud.** (3 leçons) — M. DE PLANAS SUAREZ, Ministre de Vénézuëla à Lisbonne.

Deuxième période : 13 août - 12 septembre 1924

- Le développement historique du droit international depuis le XVII^e siècle.** (12 leçons) — M. O. NIPPOLD, ancien Professeur à l'Université de Berne, Président de la Cour suprême de la Sarre.
- Principes du droit international public. — Les règles fondamentales de la vie internationale.** (12 leçons) — M. Ch. DUPUIS, Membre de l'Institut de France, Professeur à l'Ecole libre des Sciences politiques de Paris.
- Principes du droit international privé. — La théorie continentale des conflits de lois.** (6 leçons) — M. A. PILLET, Professeur à l'Université de Paris.
- Matières spéciales de droit international privé. — La propriété industrielle.** (6 leçons) — M. G. MAILLARD, Avocat à la Cour d'Appel de Paris.
- Droit administratif international. — Théorie générale des Unions internationales.** (6 leçons) — M. E. CATELLANI, Sénateur du Royaume d'Italie, Professeur à l'Université de Padoue.
- Droit commercial et économique international. — Les Sociétés de commerce.** (6 leçons) — M. Th. NIEMEYER, Professeur à l'Université de Kiel.
- Organisation internationale. — Le Bureau international du Travail.** (6 leçons) — M. MAHAIM, Professeur à l'Université de Liège.
- Jurisprudence internationale. — Les gouvernements de fait.** (6 leçons) — M. GEMMA, Professeur à l'Université de Bologne.
- Règlement des conflits internationaux. — Les bons offices, la médiation et la conciliation.** (6 leçons) — M. Ph. MARSHALL BROWN, Professeur à l'Université de Princeton.
- Droit pénal international. — Les effets des jugements répressifs dans les rapports internationaux.** (3 leçons) — M. Maurice TRAVERS, Avocat à la Cour d'Appel de Paris.
- Droit financier international. — L'entr'aide financière internationale.** (3 leçons) — Sir John FISCHER WILLIAMS, K. C., Conseiller juridique britannique à la Commission des Réparations.
- Droit colonial international. — Les mandats internationaux.** (3 leçons) — M. G. DIENA, Professeur à l'Université de Turin.
- Questions de droit international concernant les religions.** (3 leçons) — M. HOBZA, Professeur à l'Université de Prague.

Le Bureau du Curatorium de l'Académie :

- Ch. LYON-CAEN, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences Morales et Politiques de l'Institut de France, Doyen Honoraire de la Faculté de Droit de l'Université de Paris Président du Curatorium.
- N. POLITIS, Ancien Ministre des Affaires Etrangères de Grèce, Professeur Honoraire à la Faculté de Droit de l'Université de Paris, Vice-Président du Curatorium.
- Baron Albéric ROLIN, Président d'honneur de l'Institut de Droit International, Professeur émérite à l'Université de Gand, Secrétaire Général de l'Académie.
- G. GIDEL, Professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Paris et à l'Ecole des Sciences Politiques, Secrétaire de la Présidence.

REVUE DES LIVRES

LES ROIS THAUMATURGES, par *Marc Bloch*. Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg. 1 fort vol. grand in-8°. Librairie Istra, Strasbourg. — LE PRÉSIDENT WILSON ET LE RÉGLEMENT FRANCO-ALLEMAND, par *Ray Stannard Baker*. 1 vol. grand in-8°, Payot, Paris. — SOUVENIRS AUTOBIOGRAPHIQUES D'UN ÉMIGRÉ, par le *Baron de Vitrolles*, publié avec une introduction et des notes, par *Eugènes Forgues*. 1 vol. in-8°. Emile-Paul, Paris. — L'HOMME MODERNE, par *A.-J. Pernotte*. Bibliothèque documentaire de la vie moderne. 1 vol. in-16. Editions Alexandre Chaniel. Paris. — L'APRÈS-GUERRE ET LA POLITIQUE COMMERCIALE, par *C.-J. Gignoux*. 1 vol. pet. in-16. Collection Armand Colin, Paris. — LA MÉDAILLE QUI S'EFFACE, par *Laurent Tailhade*. 1 vol in-16. Editions G. Crès, Paris. — L'ANNEAU D'OR DES GRANDS MYSTIQUES, par *Emile Baumann*. 1 vol. in-16. Bernard Grasset, Paris. — NOTRE-DAME DE LA SAGESSE, par *Pierre Dominique*. 1 vol. in-16. Bernard Grasset, Paris. — LA FEMME DE JUDAS, par *Albert Malaurie*. 1 vol. in-16. Bernard Grasset, Paris. — L'AUTEL INACHEVÉ, par *Hilda de Steiger*. 1 plaquette in-8 écu. Editions Rythme et Synthèse, Paris.

— *Les rois thaumaturges* de M. Marc Bloch forment le 10^e fascicule des publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg et constituent une nouvelle contribution à l'étude du caractère surnaturel attribué à la puissance royale, plus particulièrement en France et en Angleterre. Fascicule ? Il faudrait dire plutôt substantiel volume, car l'ouvrage en question représente un travail considérable, suppose de minutieuses recherches, une documentation épuisant, ou à peu près, toutes les sources imaginables. J'ajoute qu'une bibliographie très complète et systématiquement présentée vient faciliter les recherches du lecteur.

Un livre premier est consacré aux origines : les débuts du « toucher des écrouelles » et la royauté sacrée aux premiers siècles du moyen âge. Le second livre embrasse la période de grandeur et les vicissitudes des royautés thaumaturgiques : le toucher des écrouelles jusqu'à la fin du quinzième siècle ; le second miracle de la royauté anglaise, soit les « anneaux médicaux » ; les rois de France et saint Mareoul ; le « miracle royal » au temps des luttes religieuses et de l'absolutisme ; le déclin et la mort du « toucher ». Le troisième développe l'interprétation critique du « miracle royal ».

Suivent des appendices traitant du susdit miracle royal dans les comptes français et anglais, des débuts de l'onction royale et du sacre, du pèlerinage des rois de France à Corbeny après le sacre et du transport de la châsse de Saint Marcoult à Reims, avec une analyse et des extraits du *Traité du sacre* de Jean Golein, un dossier iconographique et, enfin, les Additions et Rectifications nécessitées par l'élaboration de cette formidable investigation où le sens historique le plus sûr s'allie avec le don de présenter les faits le plus simplement possible. Ce qui ne veut pas dire, évidemment, que ce savant ouvrage soit à la portée de tous ceux qui lisent.

— Plus abordable est le volume, substantiel aussi, consacré par M. Ray Stannard Baker au Président Wilson et au règlement franco-allemand. L'auteur y a groupé les commentaires et documents se rapportant directement ou indi-

BAINS DE LAVEY

près SAINT-MAURICE, ligne du Simplon

STATION SULFURO-SALINE

*Grand parc. - Beaux ombrages. - Promenades étendues. - Tennis agrandi et remis à neuf.
Excellente cuisine. - Ascenseur hydraulique. Chauffage central.*

Ressources thérapeutiques : *Source thermale (49°) sulfureuse sodique, radio-active en bains et boissons. — Eaux mères des Saline de Bévieux, près Bex. — Hydrothérapie :* Eau de Morcles à 9°, et bains du Rhône. — Douches variées. — **Bains de sable** à haute température. (Spécialité de Lavey.) Pris complets ou partiels, ils produisent les meilleurs résultats dans les affections articulaires, la sciatique et l'obésité. — Massages.

Indications : Débilité, chlorose, lymphatisme, toutes les formes de rhumatisme, tuberculose des glandes, os et articulations, maladie de la peau, affections utérines, catarrhes de toutes les muqueuses, y compris la vessie, cicatrisation des ulcères et fistules, résorption d'anciens exsudats pleuraux, péritonéaux, etc., augmentation des échanges nutritifs.

Médecin de l'établissement : M. le Dr Laurent Petitpierre.

La direction répondra à toutes demandes de renseignements.

— Saison du 15 mai au 30 septembre —

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES DE VEVEY, S.-A.

Téléphone n° 69.

VEVEY (SUISSE)

Adr. télégr. : *Fonderie*



Turbine Pelton de 14.300 HP de l'Usine d'Amsteg,
 $5 \times 14.300 \text{ HP} = 71.500 \text{ HP}$

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

rectement à cette grosse question. Il était fort bien placé pour cela, puisqu'il fut, pendant la Conférence de la Paix, le chef du Press Bureau de la Commission américaine et en rapports constants avec le Président. Ce dernier, de retour aux États-Unis, lui confia la masse imposante des documents — pour la plupart secrets et inédits — rapportés de Paris, avec la charge d'exposer dans un ouvrage d'ensemble ce qu'il avait, et aussi, ce qu'il n'avait pas pu réaliser à la fameuse Conférence.

On trouvera dans le présent volume, outre les documents inédits rappelés ci-dessus, d'abondants extraits des « Minutes secrètes » du Conseil des Quatre et du Conseil des Dix. Ce qui, surtout, éveillera l'intérêt, c'est le récit vivant et coloré de sa lutte épique avec Clemenceau et l'appréciation très *américaine* des revendications et des espoirs de la France. Le lecteur sera, en effet, surpris du ton souvent âpre du livre qui revêt parfois l'apparence d'un véritable réquisitoire contre la politique française, les grands chefs militaires et certaines personnalités de premier plan. Si vraiment, ce que tout incline à faire admettre, M. S. S. Baker est ici l'interprète autorisé du Président Wilson, son ouvrage constitue, outre un apport précieux à l'histoire de la Conférence de la Paix, un témoignage non moins précieux sur l'homme d'état, assurément bien intentionné, mais chimérique et conséquemment injuste, que l'Amérique vient d'enterrer après l'avoir plus ou moins publiquement désavoué.

— Cependant on continue inlassablement d'exhumer les souvenirs laissés par les acteurs de la Révolution et de l'Empire. C'est aujourd'hui le tour du baron de Vitrolles dont M. Eugène Forgues publie les mémoires, sous ce titre : *Souvenirs autobiographiques d'un émigré*. A vrai dire, la littérature de l'émigration n'est point surabondante, et les *Souvenirs* du baron de Vitrolles ne tombent pas dans la banalité des sujets rebattus. Aussi bien, de par la sûreté des renseignements qu'ils apportent, de par le tempérament d'écrivain qui s'y révèle et la nouveauté des aperçus qu'ils nous donnent sur la psychologie spéciale des émigrés, constituent-ils une lecture attachante et peu fatigante. Les abonnés de la *Bibliothèque universelle* y liront avec un intérêt particulier les quelques pages écrites sur son passage à travers la Suisse, encore que ces pages occupent dans le dit ouvrage une place fort réduite.

Quant aux commentaires et notes explicatives qui l'accompagnent, il convient de louer le tact et le sens critique de M. Eugène Forgues, à qui, pour le dire en passant, notre pays n'est point tout à fait étranger.

— *L'Homme moderne* forme le premier volume d'une série de vulgarisation où tous les grands phénomènes de la vie moderne seront tour à tour étudiés. Il contient — si je puis ainsi dire — la synthèse des transformations qui, depuis un siècle, ont bouleversé le monde. M. A.-J. Pernotte a mis sur pied un véritable traité de sociologie économique dont la matière, sans doute, n'est point nouvelle, mais qui gagnait à être clarifiée par un homme de sa culture et de son expérience.

La définition et l'étendue du mot « civilisation », les conséquences sociales des grandes inventions, l'institution et les transformations du crédit, le rôle de la propriété mobilière dans l'activité moderne et son influence sur le concept de « nation », la guerre, considérée en fonction du dynamisme économique — tels

FABRIQUE DE MEUBLES
J. KELLER & C^{IE}

Z U R I C H
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs

AMEUBLEMENTS

Montbenon **Perrin** Lausanne

❖ *Meubles de qualité* ❖

fabriqués entièrement dans
NOS ATELIERS

STYLES ANCIENS et MODERNES

*Tous nos Modèles, même les plus simples,
sont d'un Goût recherché
et d'une exécution parfaite.*

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

sont quelques-uns parmi les plus importants sujets de méditation traités par l'auteur. C'est dire que la lecture de son livre est d'un ample et réel profit.

— Dans le même ordre d'idées, je signale à mes lecteurs un nouveau volume de l'excellente collection Armand Colin : *L'après-guerre et la politique commerciale*, de M. C. Joseph Gignoux. Le savant professeur de l'Université de Nancy se limite à l'étude d'une question dont l'actualité n'échappera à personne : les conditions de la politique commerciale, et, plus spécialement, de la politique françaises telles que les a faites la « grande guerre ». Car, si la guerre n'a point bouleversé les anciens principes économiques, elle a fourni une expérimentation d'une envergure exceptionnelle, et laissé le commerce mondial dans un état de paralysie auquel tous les gouvernements se sont ingéniés à trouver des remèdes.

C'est l'ensemble de ces remèdes : décrets, traités économiques, tarifs douaniers, documents législatifs de toute sorte qu'a tenté M. Gignoux, d'une plume alerte et dans un esprit qui permet d'embrasser sans effort les grandes lignes de cette évolution complexe et multiple.

— Il y a longtemps que je n'avais rien lu de Laurent Tailhade. Si j'en crois son dernier volume de critique paru chez Crès, l'écrivain n'a rien perdu de sa verdeur, de sa truculence, de sa familiarité, de son ironie cinglante. Il n'y va pas par quatre chemins et ne cache point ce qu'il a à dire. Et quel don de vision directe ! Quel art dans la « pourtraicture » des types pittoresques qui défilent sur son écran ! Ecoutez-en plutôt la nomenclature bigarrée : Raoul Ralph, bohème famélique, l'auteur peu connu de *Son importance Monsieur Auguste Pluchon* ; le « jeune dandy » (sic) Henry Bordeaux qui, aux environs de 1890, écrivait au *Petit Journal* ; José-Maria de Heredia, poète et bibliothécaire ; le socialiste chrétien Ruskin, théoricien spiritualiste et révolutionnaire ; le maigre et blafard Challemeil-Lacour, moraliste ; Saint-Georges de Bouhélier, l'inventeur du naturisme ; Armand Silvestre, d'abord fervent disciple du Parnasse, puis « faune scatologue » ; le cabaretier Aristide Bruant qui, juché sur une table du *Mirliton*, clamait à ses clients des chansons, en argot, sur des rythmes dégingandés ; le philosophe antisocratique et républicain Louis Ménard ; Renée Vivien, prêtresse de Vénus ouranienne, chaste comme Artémis et brûlante d'amour comme Phèdre.

Puis encore le romancier espagnol, Blasco Ibanez, Cyp, Judith Gautier, Réjanc, Barrès, Richepin, Mallarmé, Barbusse, Oscar Wilde... tout ce qui, ayant un nom dans les lettres et les domaines y contigus défraya les conversations des cénacles et des salons jusqu'à la guerre.

On ne s'ennuie pas en aussi vivante et si caméléonesque compagnie !

— Qu'il me soit permis de passer sans autre transition à un genre passablement différent, avec *L'Anneau d'or des grands mystiques* que M. Emile Baumann vient de publier chez l'éditeur Grasset. Tout d'abord, une remarque d'ordre général s'impose : c'est que le renouveau des études mystiques constitue un des faits marquants de la vie religieuse de la France contemporaine. On en pourrait relever de nombreuses et bien intéressantes manifestations.

Or, donc, M. Emile Baumann a groupé sous ce titre singulièrement suggestif, *L'Anneau d'or des grands mystiques*, une série d'esquisses écrites dans l'intervalle de travaux en apparence plus profanes et qui doivent cependant à leur commun

Anglo Swiss Biscuit Co

Winterthour

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: Dr A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Vaste parc. - Situation superbe au bord du lac.

Confort

Ouvert toute l'année.

Prix modérés.

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THIÉ BÉGUIN

qui **guérit** : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, etc.,

qui **fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc.

qui **parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc.,

qui **combat** avec succès les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 1.80 dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

sujet une ferme unité semblable à celle de l'anneau. Avec une modestie qui n'a rien d'affecté, il s'excuse de parler du mysticisme, n'étant qu'un « chrétien de moyenne espèce ». Mais il voit dans la lecture des grands mystiques, d'une Angèle de Foligno, d'un Ruysbrœck ou d'un saint Jean de la Croix, une telle source de vie religieuse, leur intimité et celle des œuvres dans lesquelles ils ont condensé leurs expériences est pour lui si pleine d'attrait qu'il estime hautement désirable de les fréquenter.

Je pense qu'il communiquera sa confiance aux âmes que ne satisfont pas les ivresses profanes et qui aspirent à des satisfactions spirituelles supérieures, tant on le sent transporté par son sujet — j'allais employer le terme trop familier d'*emballé*, — et imprégné des sentiments qu'il a si bien analysés au cours de ces pénétrantes études. « Chacun de nous, — écrit-il à propos de la Prière de l'âme embrasée de l'amour divin, de saint Jean de la Croix — dans la possession eucharistique, reçoit la plénitude où le saint mettait sa gloire. Mais notre joie ne sait pas vibrer ; trop souvent nous sentons à peine quel don nous est offert. Le chant du mystique nous aide à rendre grâce, car « son âme de cristal » est vraiment *au centre de tout*, et sa voix répond à une voix suprême qu'il sait entendre, ayant fait en lui le divin silence de l'éternité. »

— C'est un petit livre bien curieux que la *Femme de Judas*, de M. Albert Malaurie. De Judas, sur qui pèse, depuis bientôt deux mille ans, la réprobation des hommes, nous ne savons rien sinon qu'il fut le « traître ». Comment un cœur humain peut-il s'ouvrir à la trahison ? Il n'est pas besoin pour cela d'imaginer des circonstances particulièrement dramatiques : la simple mise en œuvre de nos pensées et de nos sentiments habituels y suffit.

Judas est un pauvre travailleur sans amis, sans joie, que guette la haine sociale. Un jour, la parole du Christ verse sur lui la douceur et la bonté. C'est alors qu'il rencontre et vient à aimer Léa. Léa est une manière d'épouse « modèle », tout appliquée à ses devoirs de bonne ménagère. Son sens positif ne peut accepter l'idéalisme absolu du maître, ni surtout son détachement des choses matérielles. Par un travail indissoluble et tenace, elle désagrège petit à petit les sentiments

Gravez-vous dans la mémoire
que
COSMOS
est la meilleure des bicyclettes
USINE à BIENNE, 7

Catalogue gratuit



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatismes, même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules **fr. 7.50**, franco contre remboursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Walther

Brochure gratis sur demande

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par un funiculaire à Sierre (Ligne Simplon).

Station climatérique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef: **Dr F.-L. de Muralt.**

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. - Maison confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir.: **E. Nantermod.**

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare: **Schuls-Tarasp.**

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure des bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy, etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12. — et vous serez convaincus. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

J. Véron, Grauer & C^{ie}

GENÈVE - BELLEGARDE - VALLORBE - LA CHAUX-DE-FONDS
PONTARLIER - DOMODOSSOLA - MORTEAU - MARSEILLE - LE HAVRE

TRANSPORTS INTERNATIONAUX
VOYAGES ET ASSURANCES

Pour reprendre rapidement les forces, demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque
déposée

Régénérateur Royal

Marque
déposée

à base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande
associés à des toniques puissants.

Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent de nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de **Faiblesse générale, manque d'appétit, mauvaises digestions, maux de tête.** Pour guérir rapidement l'anémie, chlorose, neurasthénie et toutes maladies causées par le surmenage physique et mental, prendre le

Régénérateur R O Y A L Ferrugineux

En vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier
La Grande bouteille 8 fr. — La Grande Ferrugineuse 9 fr.

FABRIQUE DE REGISTRES Vve X. KOST, LAUSANNE

— Maison Suisse fondée en 1875 —

SPÉCIALITÉ : Registres à dos élastiques pour tous systèmes.

Registres à feuilles mobiles — Cartes comptabilité. — Dossiers pour classements verticaux

**BRODERIES
DEPIERRE
LAUSANNE**

Succursale à
MONTREUX
A la Ville de St-Gall

REVUE DES LIVRES (Suite)

chrétiens de son mari qui, de compromissions en compromissions, finit par la suprême trahison. Quand Judas, après avoir vu Jésus crucifié, a compris son crime et s'est pendu, Léa garde tout son sang-froid. Elle revend avec profit le champ du sang et élève son enfant dans la piété, mais aussi dans le respect des richesses.

M. Malaurie a écrit ce conte apocryphe dans une langue sobre et naturelle qui garde quelque chose de la douceur et de la gravité de l'Évangile. Mais, à l'exemple d'Anatole France, il y a mêlé, comme il convient, une ironie n'ayant rien d'irrespectueux, de cette ironie qui, avec le sens des nuances, constitue l'une des plus précieuses qualités de l'esprit français.

— Intéressante, également, cette histoire d'illuminé social contée par Pierre Dominique dans *Notre-Dame de la Sagesse*, de ce Thibaut qui prophétisait dans les meetings, se grisant des mots d'aube, d'aurore et d'avenir, évoquant dans son délire la Terre promise. Des personnages frappés au coin des maîtres réalistes, des visions d'assemblées populaires, d'asile de fous, des bribes de discussions médicales, tout l'appareil naturaliste d'antan mis au point des circonstances actuelles. Un naturalisme qui a ses qualités et ses défauts, mais auquel on ne saurait refuser ni la vigueur, ni le relief.

R. F.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

Tome CXIV. — N° 342. Juin 1924.

Rédaction et administration : Lausanne, 1, Rue de Bourg.

Prix de l'abonnement annuel : Fr. 20. — pour la Suisse.

Fr. 26. — pour l'Union postale.

Tous droits de traduction ou reproduction réservés. La « Bibliothèque Universelle » ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés et ne se charge pas de les renvoyer.

Autour de la Société des Nations

I

La Suisse se félicite à bon droit d'avoir, par le vote solennel de son peuple, adhéré à la Société des Nations, le 16 mai 1920. Quatre années ont passé, et bien des gens se demandent aujourd'hui si les espoirs du début ont été réalisés et si la nouvelle institution a tenu les promesses de ses fondateurs. Nous n'avons pas la prétention de résoudre le problème dans son ensemble; nous aimerions exprimer simplement, à l'occasion de ce quatrième anniversaire, quelques réflexions suggérées par la lecture des actes officiels de la Société et par les rapports du Conseil fédéral relatifs aux quatre premières Assemblées de Genève.

Les esprits chagrins et les adversaires de la Société des Nations lui reprochent de n'être point encore devenue universelle, de n'avoir pas encore pacifié le monde et restauré l'équilibre financier de l'Europe. Il est facile de répondre que la Société des Nations n'était pas fondée pour créer la paix

dans le monde, mais pour l'y maintenir une fois la paix établie. Il serait injuste également de lui faire un grief de n'avoir pas adopté l'Allemagne ou même la Russie. Nulle force humaine ne pourra faire entrer dans son sein et contre leur gré des corps politiques encore instables. En dehors d'elle fonctionnent des organes puissants tels que la Conférence des ambassadeurs, la Commission des réparations dont elle n'a pas à assumer la tâche. Il faut considérer comme un malheur l'abstention des Etats-Unis, la sortie momentanée de la République Argentine et même l'opposition de la troisième grande puissance américaine, le Canada, à l'un des articles essentiels du Pacte. Mais la Société des Nations ne saurait en être rendue responsable. L'Amérique, aujourd'hui, paraît vouloir reprendre à son propre compte la solution des grands problèmes de la paix et du désarmement. Les projets du président Coolidge, la Conférence de Washington, le Congrès panaméricain de Santiago marquent cette intention bien arrêtée. Mais ce qui nous importe étant le but et non le moyen, la Société des Nations ne saurait s'offusquer d'une action parallèle à la sienne, et elle y applaudit effectivement. La question du proche Orient s'est réglée sans elle sur les champs de bataille d'Afium et autour du tapis vert de Lausanne. L'incident de Corfou devait être pour elle l'épreuve du feu ; il s'est résolu à l'amiable, en dehors d'elle, mais son influence morale n'aura probablement pas été inutile en cette occasion.

Il est, en revanche, un domaine où elle est absolument souveraine et où aucun obstacle étranger ne peut entraver son activité : c'est celui de sa propre organisation, de son ménage intérieur. A très juste titre, ses fondateurs ont pensé qu'ils devaient commencer tout d'abord par se mettre à l'ouvrage tant bien que mal, et que l'on corrigerait ensuite à la lumière de l'expérience les défauts de mise au point. Ces défauts n'ont pas tardé à se faire sentir. Et l'on a immédiatement proposé de reviser le Pacte. Seulement cette revision, entreprise depuis trois ans, n'avance qu'avec une lenteur désespérante, et sur plusieurs points on prévoit d'ores et déjà qu'elle ne pourra pas aboutir.

Les Etats se garantissent mutuellement leur intégrité territoriale et leur indépendance politique (Art. X). Dès le début, le Canada voulut exiger la suppression de cette clause. « Elle pourrait, dit-il, l'entraîner contre son gré dans une guerre. Or le droit de décider la paix ou la guerre est la première et la plus imprescriptible des prérogatives souveraines d'un Etat ; il ne saurait l'abdiquer même au profit de la Société des Nations. » Voilà quatre ans que l'Assemblée se heurte à cette difficulté. Elle a fini par se résoudre à formuler une *résolution interprétative*. En pareille éventualité, le Conseil se contentera d'une recommandation pressante adressée aux membres de la Société ; cette recommandation « sera considérée comme de haute importance », mais « il appartiendra aux pouvoirs constitutionnels de chaque Etat de juger dans quelle mesure celui-ci est tenu d'assurer l'exécution de cette obligation par l'emploi de forces militaires ». Fort bien ! Mais cette interprétation officielle n'a pas encore été admise par l'Assemblée et tout reste en suspens.

On s'en est mieux tiré à propos des sanctions (XVI) et l'on est arrivé à en *interpréter* l'application. Si un Etat viole ses engagements et recourt à la guerre, il appartient au Conseil d'*émettre un avis* sur le point de savoir s'il y a rupture ou non du Pacte et de recommander les sanctions économiques, mais il appartient aux différents membres de la Société d'accepter ou non cet avis¹ ; l'obligation sera dictée par le respect à la parole donnée et par « la foi due aux traités ». La souveraineté d'un Etat est donc bien et dûment sauvegardée et toute contestation au sujet des sanctions est écartée.

On se demande alors pourquoi les amendements inspirés du même esprit et adoptés par la seconde Assemblée n'ont pas encore été ratifiés. L'un d'eux stipule que, pour la rupture des relations économiques, « le critère sera la résidence et non la nationalité ». En d'autres termes, l'Etat *A* ne sévira pas contre les ressortissants de l'Etat *B* établis sur son territoire et réciproquement². Tel n'avait pas été le cas durant la der-

¹ Résolution du 4 octobre 1921.

² R. 4. I. 22. p. 18. R. 4. I. 22. p. 23-25 (par abréviation R. = rapport du Conseil fédéral à l'Assemblée fédérale en date du).

nière guerre, où l'on a pratiqué sur une vaste échelle le séquestre des biens et l'internement des personnes. Mais l'adoucissement prévu aux mesures de rigueur actuelles n'est pas admis par tout le monde, et le Conseil fédéral constate avec mélancolie, « qu'il ne semble plus guère vraisemblable que ces amendements entrent jamais en vigueur »¹.

En l'espèce, il s'agit, il est vrai, de grosses questions de principe et l'on peut comprendre à la rigueur ces oppositions irréductibles. Mais la Société n'arrive pas même à régler d'une façon précise des dispositions pourtant fort simples. Ainsi, par exemple, celle qui vise la composition du Conseil (IV). Dans ce corps, quatre sièges sont occupés de façon permanente par la Grande-Bretagne, la France, l'Italie et le Japon. Pour les six autres, les quarante-neuf Etats *non pourvus* aimeraient que l'on en fixât certaines normes, que l'on admît une certaine rotation. L'amendement qui ferait droit à ce désir n'a pas encore recueilli les adhésions nécessaires. Et quant aux rapports du Conseil avec l'Assemblée et à la compétence réciproque des deux organes de la Société, bien des points sont encore abandonnés au hasard.

Même lenteur pour la répartition des dépenses de la Société (VI). Au début et pour faire vite, on a adopté le barème de l'Union postale universelle. Cette solution était fort défectueuse. On en a accepté provisoirement une autre qui, elle aussi, prête le flanc aux critiques. Par la revision de l'article VI et par l'adoption d'un système mieux compris, on se rapprocherait d'une solution équitable. L'une et l'autre ont été votées par l'Assemblée ; ni l'une ni l'autre n'ont encore force de loi. Bien plus, on constate que plusieurs Etats sont en retard dans le paiement de leur contribution.

Enfin la clef de voûte de tout l'édifice, c'est la procédure de revision elle-même (XXVI). Elle doit être simplifiée, précisée, et surtout fixer des délais pour les adhésions. Dans sa nouvelle forme, elle prévoit trois étapes :

1^o Le vote de l'Assemblée ;

2^o La ratification par les membres de la Société *dans l'espace de deux ans* ;

¹ R. 17 XII. 23, p. 14.

3^o Une fois celle-ci obtenue, un *délai d'une année* accordé à chaque Etat pour accepter l'amendement ou sortir de la Société.

Tout cela est clair et logique ; mais certaines réponses manquent encore et l'on en reste à l'imprécision actuelle.

La Suisse a donné le bon exemple en ratifiant tout de suite les amendements au Pacte. Elle n'a aucun reproche à encourir du fait de retards incompréhensibles et injustifiés. Mais ailleurs les associations nationales pour la Société des Nations ne devraient-elles pas faire pression sur les gouvernements retardataires pour hâter des réformes que tous jugent indispensables.

II

Le Conseil fédéral a été parmi les premiers à s'émouvoir des prestations onéreuses que les énormes dépenses de la Société imposaient à ses membres. Il n'a pas été le seul. Mais, au début, les voix de la prudence n'ont guère eu d'écho. D'une année à l'autre les dépenses ont atteint le chiffre de vingt-cinq millions. On a fini par s'en préoccuper ailleurs qu'en Suisse. A la Chambre et au Sénat français, les rapporteurs pour les affaires étrangères ont émis des appréciations inquiètes à l'égard du « super-budget » de Genève¹. Les fondateurs de la Société, disent-ils, ont eu surtout en vue le Conseil de celle-ci et son Assemblée. On admettait bien qu'ils seraient assistés par des bureaux permanents, par un secrétaire-général, un adjoint, des sous-secrétaires et des chefs de section. Mais on ne prévoyait pas un grand luxe bureaucratique. « Très peu après, le personnel du secrétariat comprenait 167 personnes et s'augmentait avec tant de rapidité qu'on n'avait pas fini d'en imprimer la liste que celle-ci s'était déjà augmentée de 37 nouveaux agents. Deux ans plus tard, en 1922, il y en a 480. Le secrétaire-général reçoit annuellement 180.000 francs-or², dont 60.000 comme frais de

¹ Voir le *Temps*, 19 et 20 juin, 20 et 26 juillet 1923.

² Pour traduire en francs suisses, il faut augmenter chaque chiffre d'environ un dixième.

représentation et 24.000 comme indemnité de résidence à Genève (non compris les frais de déplacement) ». Le même rapporteur cite toute une série d'autres traitements dans les limites de 96.000, 53.000, 48.000 francs. Parlant de la seule bibliothèque, il énumère les vingt personnes qui y sont engagées, depuis le bibliothécaire et l'adjoint à 24 et 15 mille francs-or, jusqu'au deux messagers à 1.900 francs. Et il ajoute à titre de comparaison : « La bibliothèque de l'Arsenal, à Paris, qui contient 800.000 imprimés, 20.000 manuscrits et gravures, et reçoit annuellement 20.000 lecteurs, assure son service avec un bibliothécaire-adjoint et treize commis dont les salaires n'ont rien de commun avec ceux ci-dessus. » Un délégué à la quatrième Assemblée constate aussi que l'indemnité accordée au secrétaire-général pour ses seuls frais de représentation est supérieure au traitement du premier ministre néo-zélandais. Et l'un des périodiques les plus sympathiques à la Société signale d'autres abus : « Les voyages du Conseil dans les diverses capitales de l'Europe entraînent des dépenses considérables qui s'élèvent pour une session à plusieurs centaines de mille francs. Non seulement il faut transporter d'innombrables dossiers, mais il faut loger dans des conditions très onéreuses un bataillon d'environ trois cents experts, conseillers, secrétaires et dactylos. On a sommé, on sait avec quelle âpreté, le secrétaire de la Société des Nations de faire des économies et de réformer ses méthodes de travail.¹ »

Les fonctionnaires sont largement indemnisés lorsqu'ils se déplacent. Ils jouissent de vacances honorables avec frais de voyage dans leur pays d'origine. Les heures supplémentaires se payent à part. Un réfectoire à disposition des fonctionnaires du Bureau international du Travail a coûté jusqu'à 14.000 fr. par an, sans parler probablement de la fourniture du local et de son chauffage. Certains fonctionnaires sont liés par des traités de 21 et même 28 ans. L'Assemblée vient de leur voter une caisse de retraite².

¹ *La Paix par le Droit*, janvier 1924, p. 32.

² A la commission des finances le délégué polonais s'inquiète de quelques postes des comptes de la Cour internationale. « A quoi servent, dit-il des sommes importantes pour taxis ? On lui répond que c'est pour ramener à son

On comprend que, dans ces conditions, ces fonctionnaires aient « consenti au sacrifice de situations très avantageuses » pour jouir « de la haute indépendance » que leur assure la Société des Nations¹. C'est, du reste, à en croire les textes officiels, un personnel de haute valeur. Un rapport à la deuxième Assemblée constatait déjà qu'il fait tout son possible, « et même davantage (*sic*) ». Les interprètes fournissent « un travail acharné », mais ils ne sont pas les seuls, « d'autres fonctionnaires du secrétariat fournissent un travail tout aussi acharné », déclare le secrétaire-général. Au dire du délégué français, M. Révillaud, leur vie est « active et trépidante »². Quant au directeur du B. I. T., il est « fier d'avoir constitué un personnel homogène, ardent à sa tâche »³.

L'activité « trépidante » de certains fonctionnaires déborde même les cadres de la Société. Au sein de la commission financière, un délégué demande s'il est vrai qu'un fonctionnaire du B. I. T. ait critiqué, dans une assemblée, la représentation de la Suisse à l'étranger. M. Thomas répond « que cela pose une question assez délicate : l'activité des fonctionnaires en dehors de leurs fonctions ». Bien délicate, en effet : M. Thomas lui-même n'a pas eu une bonne presse lorsqu'il a jugé à propos de venir, en personne, combattre à Lausanne la revision de la loi sur les fabriques. En mars 1923, les Parisiens furent plus heureux que les Lausannois. Le B. I. T. devait participer à une manifestation hostile à la politique extérieure du gouvernement. Avisé à temps, celui-ci put faire entendre un avis salubre : le directeur du B. I. T. s'abstint⁴. Mais cet épisode montre que l'activité de certains fonctionnaires, « en dehors de leurs fonctions » peut donner lieu à des critiques.

Il faut dire à la louange de la quatrième Assemblée qu'elle

domicile le personnel et spécialement le personnel féminin astreint à un travail surnuméraire pendant les séances de la cour. « La cour permanente, ajoute le secrétaire, n'a pas comme le secrétariat de la Société ses propres automobiles ». Autre question indiscrète : Que veut dire aussi la rubrique : bien-être du personnel ? Réponse : « Il s'agit des boissons chaudes qu'il faut distribuer au personnel pendant le service de nuit. »

¹ Discours de M. Révillaud à la quatrième commission.

² Procès-verbaux de la quatrième commission.

³ *Ibid.*

⁴ *Le Temps*, 26 juillet 1923.

a, cette fois-ci, sérieusement pris en main la cause des économies et qu'elle est arrivée à un résultat déjà fort appréciable. Le budget des dépenses « proprement dites » de la Société est réduit à 21 millions de francs-or¹, dont 12 pour le Secrétariat-général, 7 pour l'Organisation internationale du travail et deux environ pour la Cour permanente de Justice internationale². C'est en réalité quatre millions d'économies sur le budget courant dont il faut savoir gré à la quatrième Assemblée et plus particulièrement à sa commission des finances.

Mais ce n'a pas été sans peine si nous en croyons M. Adatci, délégué du Japon : « Nous avons demandé de réduire, même en faisant l'impossible absolu, l'effectif du personnel et les frais d'administration. Les délégués se rappelleront certainement les scènes dramatiques, tragiques même, qui ont eu lieu très souvent³. Nous avons maltraité M. Albert Thomas. Nous sommes devenus tous ses bourreaux. Et alors lui, le grand chef de cette administration internationale, dans le but de faire vivre cette grande organisation, a consenti, les larmes aux yeux, à réduire considérablement le nombre de ses collaborateurs, tous très compétents, tous très loyaux, et il a accepté de réduire considérablement aussi les frais de cette administration. C'est également les larmes aux yeux que, à ce moment j'ai voté cette économie qui était nécessaire. »

Le temps, nous en sommes persuadés, aura séché ces larmes ! Il donnera à la Commission financière des forces pour opérer de nouvelles coupes sombres dans la forêt des dépenses encore compressibles. La popularité de la Société des Nations, la considération dont elle veut être entourée, n'ont rien à gagner à un luxe inutile. Les grandes religions ont eu des berceaux modestes. Pour faire la conquête du monde, la religion de la *Paix par le Droit* agira sagement en renonçant à toute exagération de faste et à toute prodigalité.

¹ En réalité, le budget total sera quand même de 23.328.686 fr., grâce à la création d'un fonds de réserve d'environ deux millions.

² R. 17. XII. 23. p. 31, 67-70.

³ Quatrième Assemblée. XVIII^e séance, p. 138. R. 17. XII. 23. p. 31. 67-70.

III

En voyant la Société des Nations évoluer avec une sage lenteur dans le champ de son activité interne, où, maîtresse des circonstances, elle agit en souveraine, on comprendra mieux les difficultés qu'elle rencontre dans les voies autrement ardues de la solution des conflits internationaux, de la paix mondiale et du désarmement.

Le domaine qui paraît le mieux lui réussir est celui des affaires économiques. Ici aussi, il est vrai, les vastes projets du début ont été abandonnés. La première conférence de Bruxelles, tenue sous les auspices de la Société des Nations, devait « formuler des propositions relatives à l'assainissement de la situation financière de l'Europe »¹. C'était beaucoup lui demander et personne ne lui fera un grief de n'avoir pas su faire à Bruxelles ce que d'autres n'ont pu réaliser ni à Cannes, ni à Gênes, ni en d'autres localités rendues célèbres par de retentissants échecs. Mais, dans leur ensemble, les commissions et sous-commissions comprises sous la dénomination générale d'*Organisation économique et financière* de la Société des Nations ont fourni une somme de travail vraiment effectif et sont arrivés à des résultats pratiques et tangibles. Grâce à l'*Organisation économique*, les finances de l'Albanie et celles de Dantzig ont été mises en état. Grâce à elle, une opération de grande envergure, la reconstitution financière de l'Autriche, a réussi au delà de toute espérance, à telles enseignes que ses auteurs en sont presque embarrassés². Et nous pouvons souscrire sans réserves aux félicitations que la Société se décerne en la personne de son organisation économique et financière lorsqu'elle « enregistre avec une grande satisfaction le succès de l'effort de reconstitution économique le plus remarquable qui ait été entrepris depuis la guerre »³.

¹ R. de gestion du Conseil fédéral. 1920. p. 50.

² Voir *Gazette de Lausanne*, 2 mai 1924.

³ R. 17. XII. 23. p. 55. Voir aussi quatrième Assemblée ; sixième séance, p. 30-33.

IV

Mais la raison d'être de la Société des Nations, la tâche pour laquelle elle a été créée, reste toujours celle d'assurer la paix universelle et le désarmement. Et ici force nous est d'avouer que l'on avance avec une infinie lenteur. Encore une fois, ce n'est pas la faute de la Société. Le désarmement militaire suppose le désarmement moral ; la Société des Nations est impuissante à l'imposer au monde. En attendant, on ouvre des enquêtes, on se livre à des statistiques, on élabore des projets. La troisième Assemblée a voté seize résolutions, lesquelles constituent une sorte de code du désarmement, mais qui restent pour le moment à l'état d'indications, de vœux pies. « Nous voulons bien désarmer, disent les peuples pacifiques, mais vous devez alors nous garantir contre les attaques des méchants. Pas de désarmement sans garantie. » Pour satisfaire à cette exigence légitime, la quatrième Assemblée a élaboré un Pacte de garantie, un traité d'assistance mutuelle, en dix-neuf articles. Enfin nous voilà donc à chef ? Hélas non ! Ce projet de traité a reçu l'accueil le plus réfrigérant. L'Assemblée n'a pas même osé le « *recommander* » aux membres de la Société, elle se contentera de le leur envoyer « pour examen ». Nous sommes donc fort loin d'une entente générale.

Et alors on ne comprend guère les indignations réelles ou feintes de quelques neutralistes à tout cran, qui font feu des quatre pieds contre tout traité de garantie et déclarent que jamais, au grand jamais ! la Suisse ne donnera les mains à une pareille aberration, ...qu'en vertu de sa neutralité elle s'opposera, ...qu'ils s'opposeront eux-mêmes s'il le faut à toute compromission de cette nature. Ce sont là de bien inutiles fureurs contre un danger fort imaginaire.

A défaut de pacte général, les Etats peuvent toujours conclure entre eux des accords particuliers ; ils ne s'en font pas faute à l'heure qu'il est. Rien dans les statuts de la Société ne s'y oppose. Il ne faut ni se chagriner ni se réjouir de la

multiplicité de tels accords spéciaux. Ils correspondent à la mentalité de l'heure présente. Un jour viendra — chacun le croit — où la garantie militaire sera devenue inutile et où les Nations, comme les particuliers d'aujourd'hui, régleront tous leurs différends par voie amiable ou juridique. A quelle date ?.... A une date, moins lointaine, espérons-le, que celle du poète :

Or, mes amis, bénissons Dieu
 Qui met chaque chose en son lieu :
 Celles-ci sont pour l'an trois mil,
 Ainsi soit-il !

V

Si elle rencontre de sérieux obstacles dans l'accomplissement de sa mission essentielle, la Société des Nations déploie en revanche une activité « débordante » dans l'accomplissement des tâches secondaires mentionnées dans l'article XXIII du Pacte sous le titre d'*administration internationale*, mais que les rapports du Conseil fédéral appellent plus volontiers « les *questions sociales, humanitaires et philanthropiques* ». Le programme était très exactement déterminé dans le Pacte. Il a été exécuté ou est en bonne voie d'exécution. Les mesures prises dans ce sens ont abouti à la création du Bureau International du Travail, et à la mise en marche d'une *Organisation* fort agissante dans le domaine des communications internationales, du trafic et de la protection du commerce. En outre, des accords ont été conclus, relatifs à l'opium, à la traite des femmes et des enfants, à l'esclavage. La Société a pourvu au rapatriement de nombreux réfugiés, au soulagement de multiples infortunes, conséquences inévitables de la guerre. Mais là ne s'arrête pas l'initiative des nombreux sociétaires et de leurs amis ; elle est incroyablement multiforme et féconde. Elle provoque, d'une année à l'autre, la création de commissions nouvelles, la convocation de conférences et de congrès, la rédaction de volumineux rapports et d'abondantes résolutions. On charge la Société des Nations de s'occuper

de l'espéranto, de la garde des lieux saints, d'un institut international de commerce, de l'hygiène, de la protection internationale de l'enfance, de la navigation aérienne, de la coopération intellectuelle, de la télégraphie sans fil, d'arrangements mondiaux en vue de rendre la justice aux indigents, de secours à porter aux victimes des grandes calamités, de l'établissement de certificats pour jeunes femmes n'ayant pas atteint leur majorité et voyageant seules, de facilités de transports en faveur des boys-scouts. Vivent les boys-scouts ! Aucune institution n'est plus sympathique aux amis de la jeunesse, et l'on fonde les plus grands espoirs sur leur action physique et morale, sur le lien universel qui les unit, sur le souffle généreux de solidarité internationale qu'ils ont éveillé. Mais ils n'ont pas attendu 1923 et l'Assemblée des Nations pour nouer des relations effectives, pour opérer des voyages d'étude et d'agrément, pour se visiter d'un bout du continent à l'autre. Ne pourrait-on point graver quelque part, dans la future salle des conférences que l'on va construire à Genève, la sage maxime : « Qui trop embrasse mal étreint ? »

C'est l'avis de beaucoup d'esprits avisés. C'est l'avis du Conseil fédéral, exprimé à réitérées reprises et de façon péremptoire : « La Société des Nations ne doit pas embrasser dans sa sphère d'activité trop d'objets à la fois ¹ ». « Il convient que les services de la Société ne soient pas élargis sans de sérieux motifs ² ». C'est l'avis de plusieurs membres de l'Assemblée. Cette dernière recommande aux diverses organisations techniques « d'éviter les doubles emplois dans les enquêtes entreprises par les différentes sections ³ ». Il faut croire que le danger a existé, puisqu'on a dû prendre des mesures spéciales. Le délégué portugais à la quatrième Assemblée s'est fait l'interprète de réserves analogues. « On a créé, dit-il, des organisations faisant double emploi avec des institutions existantes. » Dans la branche de la statistique « un organisme international avait offert sa collaboration

¹ Instructions pour les délégués à la deuxième Assemblée. R. 19. XII. 21 p. 13.

² Instructions pour la troisième Assemblée. R. 22. XII. 22.

³ R. 19. XII. 21, p. 75.

à la Société, cette offre a été refusée » ; l'orateur « ne conteste pas l'utilité des statistiques économiques, mais il pense que si la Société avait confié ce travail à *une des institutions statistiques existantes*, celles-ci auraient pu l'accomplir tout aussi bien et même à meilleur compte ¹ ». M. Louwers (Belgique) demande pourquoi on a ignoré l'*Institut international de commerce*, à Bruxelles, universellement connu et respecté. En somme, conclut-il, le travail fait à Genève, est exécuté aussi bien et moins cher ailleurs ². C'est l'avis du *Temps* ³, lequel s'étonne de l'activité statistique de la Société des Nations ; il constate « que le *Bulletin de la Société des Nations*, est loin d'égaliser le *Recueil mensuel de l'Institut international du Commerce*, recueil autrement riche et varié que celui de la Société des Nations ». — « Voilà pour elle, ajoute le journal français, si elle n'a en vue qu'une publication utile, une économie à réaliser. » Et le même journal juge, à l'égard de certaines activités exubérantes qu'« on est en droit et on a le devoir de s'en inquiéter. La tâche normale de la Société des Nations, est assez belle, assez vaste, assez malaisée pour qu'elle ne soit pas indûment compliquée et dangereusement étendue. »

VI

Les amis les plus dévoués de la Société des Nations sont donc bien obligés de l'engager à concentrer ses efforts sur l'accomplissement de sa tâche essentielle et à ne pas disperser son activité, dans la poursuite de buts accessoires. Ces constatations ne les empêcheront point de reconnaître ses réels mérites, son travail, et les perspectives d'avenir qui s'ouvrent à elle.

Elle possède incontestablement une force morale qu'il serait injuste de nier. Son Assemblée est un « forum où les problèmes de l'activité politique peuvent être traités directement ⁴, une tribune publique dont l'existence seule est une garantie

¹ Discours à la quatrième commission.

² *Ibid.*

³ 26 juillet 1923.

⁴ R. 17. XII. 25, p. 7 et 8.

dans les conflits internationaux ». Certaines gens admettent que le rôle de la Société doit se limiter à cette action morale. Dernièrement une enquête fut ouverte aux Etats-Unis, et un prix de deux cent mille dollars fut attribué à celui des 22.165 concurrents qui parut avoir le mieux résolu la question de la *paix mondiale*. Or, l'heureux gagnant préconisait l'adhésion partielle à une Société des Nations « sans contrainte d'ordre militaire ou économique » ne comptant que sur « les négociations, l'appel à la raison, la publicité, la puissance immatérielle de l'opinion publique. » Voilà un fort beau programme pour l'époque où l'on pourra inscrire sur le fronton du palais de la Société les mots : « Nul pays n'a le droit de se faire justice lui-même¹ » ; pour l'époque où dans le monde, les rapports entre nations seront régis par les mêmes normes que dans le sein de chaque Etat, les rapports entre individus².

En attendant, la Société des Nations apparaît de plus en plus comme la seule instance désormais capable de régler plusieurs des problèmes vitaux de l'heure actuelle. Très caractéristique est l'attitude des socialistes à son égard. Sans avoir complètement désarmé, certains d'entre eux la regardent d'un œil moins défavorable. Bien plus, depuis l'avènement des travaillistes en Angleterre, leur chef n'a que la Société des Nations à la bouche ; à elle appartient l'avenir du monde. La reprise du contrôle des armements de l'Allemagne offre quelques difficultés : on s'avise soudain que cette mission a été confiée au Conseil de la Société par le traité de Versailles. — Il est question maintenant d'organiser une Rhénanie neutralisée militairement sans être pour cela séparée du Reich, on y voit la définitive garantie de la sécurité de l'Europe. Qui donc créera cette entité politique nouvelle ? Personne autre que la Société des Nations ! — Parlant de l'admission de l'Allemagne dans la Société des Nations, la France déclare après beaucoup d'autres qu'elle ne s'y opposera pas, moyennant certaines garanties. Elle ne mettra pas davantage obstacle à l'admission de la Russie. Bien plus, elle verrait dans la

¹ Discours du comte Bonin Longare, quatrième Assemblée, troisième commission.

² Discours de M. Bénès, quatrième assemblée, troisième commission.

reconnaissance, par les Soviets, de la procédure arbitrale ou de la solution judiciaire des conflits, la meilleure manière de régler les nombreux différends insolubles à cette heure : questions de la Carélie orientale, de la Géorgie, des dettes et des indemnités, du régime des étrangers en Russie. « Peut-être, ajoute le *Temps*, pourrait-on régler ainsi, par des méthodes de conciliation ou même par des arrêts de justice, cette longue série de querelles que la diplomatie n'est pas parvenue à apaiser¹. »

Il est réjouissant de voir en France les vainqueurs du 11 mai² exprimer à l'égard de la Société des Nations les mêmes sentiments que le bloc national, et M. Herriot se rencontrer ici avec les porte-parole du ministère Poincaré. « Nous croyons, disait la proclamation électorale du parti radical-socialiste, que notre sécurité ne sera rendue définitive que par des institutions internationales d'arbitrage dont la Société des Nations est le type. »

Ainsi, malgré tout, la Société des Nations gagne du terrain dans l'opinion publique. Ses partisans de la première heure peuvent répéter avec M. Motta : « Tous nous sommes guéris de quelques illusions inutiles, mais, nous tous, nous sommes fortifiés dans notre foi profonde ». En France, sous l'ancien régime, on accordait leur diplôme aux juristes peu savants mais fortunés *sub spe studii futuri*, « à la condition qu'ils s'instruiraient à l'avenir ». Faisons crédit à la Société des Nations dans la ferme certitude qu'elle réalisera les espoirs nombreux et légitimes de ses fondateurs et de ses amis.

PAUL MAILLEFER,
Conseiller national.

¹ *Le Temps*, 6 février 1924.

² Voir aussi dans la *Nouvelle Revue française* (mai 1924), un article très suggestif de M. Alfred Fabre-Luce : *Sur l'idée de victoire*.

La peinture décorative.

Lorsqu'un explorateur fraîchement débarqué de pays lointains et inconnus vient à publier les souvenirs de ses aventures, il peut être presque sûr d'éveiller l'intérêt.

Son voyage dépeint

Nous sera d'un plaisir extrême.

Il dira : « J'étais là, telle chose m'advint »,

Nous y croirons être nous-mêmes.

Dans le sujet qui va nous occuper, nous ne pourrons pas compter sur cette part d'imprévu qui est un charme.

La peinture décorative est à l'ordre du jour : des publications, des revues d'art, des esthètes, des professeurs, des peintres de talent s'en sont préoccupés, et maintes fois ont plaidé sa cause. La question a été soulevée dès le dernier quart du siècle passé, et... la discussion continue.

Pour aborder, après tant d'autres, une matière si débattue, le seul espoir qui puisse nous rester est de compter malgré tout sur une part de sympathie générale et vivante encore dans le public pour une chose d'ailleurs de si glorieuse renommée.

L'historien Victor Duruy raconte quelque part une charmante anecdote sur Godefroy de Bouillon et qui nous fait voir sous un jour bien inattendu ce vainqueur des croisades :

« Lorsqu'il entra, dit-il, dans une église aux riches sculptures, aux vitraux resplendissants, quelque affaire qui le pressât, il restait à contempler les vénérables images, et il oubliait les heures à lire les devises des saints, à se faire raconter les merveilleuses légendes, il regardait, écoutait et ne parlait pas. »

Si nous pouvions faire passer dans les esprits modernes quelque peu de cette émotion qui ravissait l'âme naïve, mais enthousiaste de ce héros du moyen âge, nous pourrions

espérer cependant qu'à travers notre faible démonstration, on arriverait à concevoir la grandeur de la chose, étendue comme les siècles, variée comme la pensée humaine !

Le sujet est vaste. Une seule période de peinture décorative, l'œuvre d'un seul peintre décorateur, suffirait à remplir un livre, et la peinture décorative elle-même n'est qu'une partie, partie importante, il est vrai, de la composition décorative en général dont les lois s'appliquent à la tapisserie, aux vitraux, à la ferronnerie, à la céramique, à tous les objets d'art.

Qu'est-ce donc qu'une peinture décorative ? Quand pourrat-elle être appelée ainsi ? A quoi la reconnaitrons-nous ? En quoi diffère-t-elle d'un tableau ? Doit-elle remplir d'autres conditions ? Est-elle astreinte aux mêmes lois ? Peut-on l'apprécier de la même façon ?

Quelle place occupe-t-elle dans la hiérarchie des arts. A-t-elle pour objet l'imitation exacte et littérale de la nature ? Peut-elle, au contraire, se permettre de la fantaisie et de la liberté ?

Il y a, même encore aujourd'hui, plusieurs motifs de confusion qu'il nous faut examiner tout d'abord : Premièrement, nous sommes obligés de reconnaître que le rôle définitif d'un tableau est bien de faire partie d'un ensemble décoratif.

Lorsqu'il est à l'atelier du peintre, chez le marchand, dans une exposition, dans un musée, il est tableau, sans autre définition ; mais, lorsqu'il est suspendu, monsieur, dans votre cabinet de travail, lorsqu'il est, madame, placé dans votre salon, entouré d'une savante harmonie de tentures, de tissus, et d'objets d'art, il est évident qu'il fait partie de la décoration de cette pièce.

Un autre motif, qui fait confondre les deux genres, c'est que dans nos expositions, et même dans nos musées, nous voyons souvent, mêlées à des tableaux proprement dits, des peintures d'allure décorative, soit par leur exécution, soit par leur aspect général : ce sont des œuvres qui n'ont pas encore trouvé leur place définitive, on en voit dans le musée de Lausanne, au palais de Rumine.

Enfin, ce qui a pu longtemps troubler le jugement du public,

c'est la surprenante confusion dans laquelle on est resté sur ces deux genres pendant des années, et même dans les milieux artistiques.

Grâce à l'ignorance à laquelle on était arrivé des exigences qu'elles imposaient, on a vu des peintres, renommés pourtant, concevoir comme un tableau des peintures que leur emplacement même forçait en quelque sorte à devenir décoratives.

Et ces erreurs n'ont pas été faites seulement dans des pays reculés, provinciaux ; dans les centres artistiques les plus célèbres, en Italie, à Paris, à Paris même, dans cet admirable temple des arts qui s'appelle le Louvre, vous pourrez voir des tableaux du XIX^e siècle, que tout désignait pour la station verticale, peints sur la surface horizontale d'un plafond et qui, par ce fait même, perdent leur valeur pittoresque, choquent comme un non-sens, sans parler de la fatigue qu'ils donnent à ceux qui veulent les contempler !

Pour nous placer sur un terrain solide, hâtons-nous donc de déterminer les attributions précises de ces deux choses à la fois si semblables et si différentes.

Le tableau, quel qu'il soit, a été conçu et composé en toute indépendance ; le peintre n'a nullement songé au salon qu'il ornera, à la pièce qui l'abritera. Entouré d'un cadre qui le sépare nettement du reste, il se présente comme quelque chose de mis à part, de choisi, pour être examiné et goûté à loisir.

Peu important ses dimensions, sa direction dominante, c'est la peinture en elle-même et pour elle-même qui en fait le charme, l'intérêt, la valeur. Dans un appartement, il peut passer d'une pièce à l'autre, être pendu contre la muraille, posé sur un vieux meuble, ou sur quelque chevalet précieux. Pourvu qu'il soit bien en lumière et disposé de façon qu'il ait toute sa valeur, le reste importe peu, le peintre l'a examiné avec tous les moyens à sa portée sans parler de son talent personnel ; la perspective, la composition, le clair-obscur, l'anatomie, il a tout mis en œuvre pour le faire, mais, une fois sorti de ses mains, il n'a plus à s'en occuper. S'il a l'occasion de le revoir chez son acquéreur, il pourra déplorer peut-être qu'on l'ait mal placé... ou se réjouir du contraire. Tout au plus, pourra-t-il faire prévaloir son avis à ce sujet, mais quoi

qu'il en soit son tableau est un enfant émancipé dont il n'est plus le maître.

La peinture ayant un but décoratif, au contraire, est intimement liée à l'ensemble architectural auquel elle est destinée. Sa conception première, son arrangement, sa mise en œuvre, doivent être en complète harmonie avec la salle ou la muraille qu'elle doit embellir. Elle fait partie d'un tout et doit être subordonnée à ce tout, et cette subordination, l'artiste exécutant doit s'y conformer, même, s'il porte les grands noms de Titien, Véronèse ou Raphaël.

Le décorateur devra donc de prime abord, s'enquérir de la surface qu'il aura à peindre, de ses dimensions en hauteur ou en largeur. Rectangle dans le sens vertical ou dans le sens horizontal, ovale dans les deux sens, demi circonférence, écoinçon, c'est-à-dire surface triangulaire, et c'est dans cet espace donné qu'il devra construire ce bel équilibre de formes et de couleurs, cet « ensemble clair, intéressant et harmonieux, » comme Eugène Grasset le disait si bien, et donner au spectateur cette impression exquise où il semble que tout soit réuni pour charmer à la fois sa vue, sa raison, son sentiment, et le transporter dans le monde des chimères et du rêve.

Le décorateur doit donc se soumettre aux conditions architecturales dans lesquelles il va se mouvoir. Il doit aussi se plier aux conditions de la convenance, chaque pièce demandera un genre spécial. De même qu'en littérature, le style doit varier suivant le genre du sujet traité, de même la décoration variera suivant le principe de chaque monument.

Il y aurait un parallèle très intéressant à faire sur les nombreuses concordances qui existent entre les lois de la rhétorique et celles de la décoration. Une chapelle exigera donc une autre parure qu'un palais de justice, un hôtel de ville, une chambre de commerce, un musée, une gare, que sais-je encore ?

Le peintre doit pareillement tenir compte des dimensions de la salle. Suivant la distance la plus grande où le spectateur sera placé pour contempler son œuvre, son faire pourra devenir plus large ou plus délicat, ses figures plus grandes ou plus petites. Ensuite, point très important, il devra tenir

compte de l'éclairage et de la lumière ambiante de la pièce et modeler ou colorer son œuvre en conséquence.

La peinture décorative est un ensemble indissoluble. Si nous cherchons des comparaisons dans la musique, nous pourrions dire, avec quelque vraisemblance, le tableau, c'est le soliste, ténor ou soprano, haut-boys ou violon, flûte ou violoncelle, et la décoration, c'est le chœur et l'orchestre avec leurs multiples voix et la variété de leurs instruments. Si nous le comparons à l'art dramatique, le tableau, c'est l'acteur en vedette, Talma, Rachel, Mounet-Sully, Sarah Bernhardt ; la décoration, c'est la pièce elle-même, Phèdre, Andromaque, Hernani, Marion de Lorme ; le tableau, c'est Cyrano tout seul, la décoration c'est, avec Cyrano, Roxane, Christian, Raguenaud, les comédiens, les poètes, les cadets de Gascogne ! Enfin, fait très important et caractéristique, le tableau peut ne s'adresser qu'à un petit nombre d'admirateurs, il peut même faire la joie d'un seul, la décoration s'adresse à l'assemblée, à la foule, à tout un peuple.

Revenons au décorateur ; nous l'avons donc laissé, prévenu par toutes sortes de conditions, de règles, de lois, dans lesquelles il doit se mouvoir comme un torrent entre deux digues étanches ; mais combien, d'autre part, va-t-il pouvoir donner libre cours à sa verve créatrice !

Tout d'abord, la Nature, ce palais des merveilles, est tout entier à sa disposition avec son empire innombrable de formes et de couleurs, qui, comme celui des contes de fées, semble s'agrandir et s'augmenter à mesure qu'il y puise. La flore tout entière, la faune, la forme humaine, le paysage, les éléments, la terre, les cieux, le monde maritime, il peut tout accaparer pour son ouvrage. Loin d'être asservi à l'imitation littérale, il peut combiner ensemble et transposer les formes les plus variées, il peut souder en quelque sorte en une seule figure, l'homme, la faune ou la plante, et créer à l'infini ces personnages hybrides, que d'ailleurs les poètes ont imaginés avec lui : les satyres au pied fourchu, les griffons au bec d'aigle, les faunes cornus, les centaures quadrupèdes, les sphinx dont le corps de lion porte un buste de femme, les sirènes dont le torse féminin se termine en poisson. Avec la flore, il

se permet encore plus de liberté : il courbe les feuilles en rinceaux, en volutes, il déploie ou découpe le calice des fleurs suivant son goût, sa fantaisie, ou la nécessité décorative, et voilà l'ornement créé !

« Nous sommes les maîtres du monde ! » disaient les carpillons de la fable ; le décorateur aurait de bien meilleures raisons d'en dire autant. Nous allons voir ensuite que, par la nature même de son genre de travail, il pourra, il devra même parfois, prendre, contrairement aux peintres de tableaux, des libertés avec la perspective et les proportions des figures.

Le but de la peinture décorative, on ne saurait trop le répéter, n'est pas de donner l'illusion d'un vide, d'une échappée sur la nature, creusé dans le mur. Elle ne doit pas trouer la surface, mais faire corps avec elle, comme les moires d'une étoffe se fondent avec le tissu, comme les veines du marbre, de l'agate, du bois, découlent de la matière même, comme les diverses nuances d'un plumage et d'une fourrure font corps avec ce plumage et cette fourrure. Voilà la décoration idéale. En conséquence, il importe beaucoup plus à l'artiste de déployer et d'étaler les formes que d'obtenir des perspectives lointaines ou des raccourcis surprenants, il importe beaucoup moins d'avoir du relief que de délimiter des silhouettes qui se découpent harmonieusement sur la surface en se mariant avec celles qui l'entourent. Il pourra donc, à l'instar des tapisseries flamandes, déployer à vol d'oiseau derrière des figures, un terrain et des paysages dont une perspective exacte par le fait des raccourcis, diminuerait l'ampleur et la richesse. Il pourra, s'il doit peindre dans un rectangle vertical très allongé une figure allégorique, rendre ses proportions plus grêles, ses membres plus déliés, que ne le comporte la nature. Il existe des bas-reliefs sculptés par Jean Goujon au XVI^e siècle qui en sont un saisissant exemple. Emprisons-nous d'ajouter que ces déformations n'iront pas jusqu'au ridicule, c'est une question de goût, de tact, de bon sens, de juste mesure.

Enfin, le décorateur peut aller jusqu'à supprimer le modèle, extrême convention s'il en fût, et se contenter, dans ses œuvres,

du contour et de la teinte générale. Les peintres de l'ancienne Egypte, de la Perse, de l'Inde, du Japon, de l'époque byzantine et médiévale, à notre époque, dans notre pays, des artistes décorateurs ont adopté ce principe avec éloquence.

Nous voyons donc combien ce que le peintre perd d'une part est racheté par ce qu'il gagne de l'autre en richesse de matières, en liberté dans la fantaisie, à condition, bien entendu, qu'il soit pleinement maître de ses moyens et connaisseur avisé de ce qu'il ose transformer ou déformer.

Je résume donc : le décorateur malgré les conditions sévères qui lui sont imposées, tient entre ses mains ce trésor immense de la nature qu'il n'épuiserait jamais, il est libre d'en disposer comme il lui convient suivant sa fantaisie et son inspiration ; les lois même de la perspective et de l'anatomie, des proportions, du modelé et de la couleur exacte peuvent céder devant lui.

Il y a plus encore !... Il peut aller puiser sans aucune entrave aux sources les plus élevées où l'esprit humain se soit jamais désaltéré ! La poésie intense et grave des livres sacrés, les mystères figurés de la religion et de la philosophie, l'histoire, la légende, la fable mythologique, les chefs-d'œuvre des plus grands écrivains, des poètes les plus inspirés soulèveront son enthousiasme, exalteront son pouvoir de visionnaire, peupleront son imagination de figures grandioses et émouvantes, d'apparitions pleines de grâce, de majesté ou de puissance dramatique, et si, par hasard, il s'appelle Michel-Ange, l'inciteront à déployer les lignes et les formes avec une fougue, une vigueur qui rappellera quelque feu gigantesque, de telle façon qu'on a pu dire de cet homme : « Il fait flamboyer la muraille ! »

Après donc avoir pris connaissance de toutes les richesses qui sont mises à leur portée, nous comprenons mieux, n'est-il pas vrai, que les peintres les plus célèbres de tous les temps aient été attirés vers la peinture décorative, puisque, sans parler de la renommée qui s'attache à toute œuvre grande et durable, ils ont trouvé dans cet art une tâche à leur taille, conforme à l'étendue de leur pensée, à l'ardeur de leur enthousiasme, à la puissance de leur génie.

Mais, toutes ces richesses qui sont à sa portée ne lui serviraient à rien sans l'intelligence et le savoir qui installent dans l'ensemble à décorer tout cet écrin de matériaux. Le décorateur doit passer alors à ce grand travail de la composition qui s'impose à lui dès qu'il exécute son œuvre ; la composition qui est, suivant Delacroix, l'art d'associer avec puissance ; la composition, un des moyens d'expression les plus éloquents mis à sa portée ; la composition basée sur l'équilibre des masses et la signification morale des lignes !

Car les lignes ont aussi leur mystérieuse éloquence : les lignes horizontales parleront de calme, de repos, de durée ; les verticales répétées seront comme autant de viriles affirmations ; ces lignes, dont les extrémités s'abaissent, sembleront pleurer ; celles dont les extrémités s'élèvent sembleront sourire ; celles qui sont arrondies en coupe sembleront un hommage, une offrande ; celles qui se recourbent en dôme sembleront un asile, une protection, comme la branche protège le nid, comme la mère protège l'enfant !

Le peintre choisira, suivant l'emplacement qu'il aura à décorer, l'une de ces dispositions élémentaires de l'ornement que Charles Blanc a si remarquablement fixées :

la répétition qui a pour corollaire la consonance,

l'alternance qui correspond au contraste,

la symétrie au rayonnement,

la progression à la gradation,

la confusion à la complication.

Enfin, le voici à pied d'œuvre ; il doit passer à la peinture et c'est là qu'interviendra ce qu'on a appelé le mode d'exécution.

Un architecte français, M. Mayeux, qui a publié, il y a quelque trente ans, un livre sur la composition décorative, a eu l'ingénieuse idée de classer en trois modes la représentation décorative en prenant comme limites extrêmes d'une part, la nature, et de l'autre, la convention. *Le premier mode* consiste dans la représentation pure et simple des éléments décoratifs, tels qu'ils existent dans la nature ou tels que l'artiste croit sincèrement les voir. Nous y retrouverons donc le modelé des formes, la couleur locale, les horizons, ciels,

paysages et fonds d'architecture, avec la perspective exacte des plans, en un mot, tous les éléments ordinaires du tableau ; mais, à cette copie textuelle, viendra s'ajouter l'artifice de l'arrangement dans la place des motifs principaux, dans le balancement des lignes des silhouettes et la pondération générale des masses, préoccupations d'ordinaire peu habituelles aux peintres et aux sculpteurs non décorateurs.

D'autre part, la coloration des sujets peints pourra être atténuée ou avivée suivant l'éclairage ou l'emplacement prévu, la distance du spectateur, etc.; enfin, d'une manière générale, s'affirmera une franchise d'aspect indispensable à toute œuvre décorative. C'est donc bien plus d'un choix et d'un arrangement qu'il s'agit que d'une interprétation.

Nous citerons comme exemple de ce premier mode, les peintures murales, plafonds, fresques décoratives de la Renaissance à partir de Giotto jusqu'aux temps modernes, dans lesquels l'expression du décor confine au tableau par les sujets, les fonds, le modelé, la lumière, la couleur.

Le deuxième mode comporte encore des éléments naturels, mais introduits, cette fois, dans un milieu conventionnel. Les motifs se détachent sur des fonds d'or et de couleur. L'architecture et le paysage pourront être exprimés, mais sans viser aux effets du tableau ; les lois de la pesanteur continueront à être en partie respectées, les guirlandes se courbent, les lambrequins pendent, les figures, à moins de voler, reposent sur un sol ou sur des supports de convention en accusant même parfois sur ces derniers un équilibre des plus instables. Enfin, les motifs quels qu'ils soient, fixés, suspendus ou abandonnés dans l'espace, conservent toujours leur modelé et leur coloration naturelle. C'est, en résumé, une transition entre la nature et la convention. A ce deuxième mode, se rattachent les peintures modelées gréco-romaines, de la Renaissance et des temps modernes à fond d'or ou de couleurs.

Le troisième mode ne conserve plus dans l'expression des motifs que le caractère typique de la forme dont le détail et la couleur se modifient suivant les exigences du décor. Le modelé est réduit à de simples clairs sur des reliefs, ou atténué au point de disparaître totalement ; une silhouette

remplie d'une teinte suffisant à l'expression. Dans ce cas, les motifs semblent fixés et cloués sur le fond avec ou sans relief apparent ; enfin, la couleur locale est le plus souvent avivée, amoindrie, ou modifiée dans des proportions notables.

C'est la convention pleine et entière, et, disons-le, la décoration par excellence. Parmi les innombrables exemples de l'application de ce troisième mode, il faut citer les décorations des peuples primitifs, de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce archaïque et de l'Etrurie, les mosaïques byzantines, les peintures du moyen âge jusqu'au XV^e siècle, les arts décoratifs arabes, persans, chinois et japonais.

Il faut attribuer assurément à l'ignorance plus qu'au choix, une grande part dans l'interprétation conventionnelle des peuples que nous citons, mais que ce soit par le fait de leur impuissance à rendre fidèlement la nature ou par celui de leur volonté, il n'en résulte pas moins dans la plupart de leurs compositions un caractère décoratif que la copie servile de la nature eût été seule impuissante à exprimer.

En lisant l'exposé de ce classement des genres, dû à l'architecte parisien, quelque chose aura frappé. Ainsi, pour M. Mayeux, c'est le troisième mode, le plus conventionnel, qui est le plus près des bons principes de la décoration.

Qu'en faudra-t-il conclure ? Il semblerait donc que l'ignorance des premiers siècles ait mieux servi le décorateur que la science et l'érudition de la Renaissance et des temps modernes, puisque ni le modelé, ni la perspective ne sont appelés à jouer le premier rôle dans l'art qui nous occupe. Cet exemple donnerait-il raison aux artistes de nos jours qui tentent ce que M. Deonna appelait « une régression volontaire », qui tentent de retourner en arrière, de revenir à la primitive ignorance pour découvrir à nouveau leur personnalité intégrale ? Nous ne le croyons pas ; malgré tout le respect que l'on peut avoir pour une opinion sincère, je crois que le passé est là pour nous servir d'exemple et d'expérience ; nous croyons que la pleine connaissance de ses moyens, jointe à une étude persévérante de la nature, avec les grands maîtres pour conseil, ne pourront que servir le décorateur,

à la condition bien entendu que toute cette science acquise soit dominée par un solide tempérament de peintre.

Sous la Renaissance, en effet, chaque artiste s'éprit de modelé et de perspective, Le réveil de l'étude de la forme dans sa réalité vivante captivait tous les esprits.

Écoutons quelques instants le grand maître Léonard de Vinci : « A l'égard des lumières, dit-il, considérez bien quelles parties sont éclairées du jour le plus vif ; pour les ombres, remarquez celles qui sont les plus fortes, la manière dont elles se mêlent ensemble et en quelle quantité en les comparant l'une avec l'autre. Pour ce qui regarde les contours, observez bien vers quelle partie ils doivent tourner, quelle quantité d'ombre et de lumière se rencontre entre leurs extrémités et à quels endroits elles sont plus ou moins fortes et visibles, plus larges ou plus étroites. Surtout ayez soin que vos ombres et vos lumières ne soient point tranchées, mais qu'elles se noient ensemble et se perdent insensiblement comme la fumée. »

Voilà toute la théorie du clair-obscur. Quant à la perspective, on l'étudiait avec zèle, et l'on connaît le mot délicieux dans sa naïveté de Paolo Uccello. Ce peintre italien du X^{ve} siècle y consacrait des jours et des veilles, disant à sa femme qui l'invitait au sommeil : « Ah ! si tu savais, quelle douce et belle chose est la perspective ! »

Ces artistes de la Renaissance étaient donc mieux préparés, par leur découverte même, à l'exécution du tableau, qu'à celle de la composition décorative. Aussi, nous le voyons, c'est au premier mode qu'ils se sont consacrés, puisque c'est celui qui, précisément, leur permettait, avec l'arrangement, de faire valoir cette science du modelé et de la perspective qui venait d'être mise au jour.

Mais, il ne faut pas s'étonner non plus si cette admirable période de la Renaissance, si fertile en génies, est aussi celle où les artistes ont très souvent perdu de vue les principes même de la vraie peinture décorative.

Et c'est à ce moment que se présente pour l'artiste une alternative troublante. A quoi va-t-il sacrifier ? A la tradition décorative ou à cette science de la perspective et du modelé

qu'il a apprise, qu'il a acquise au prix de ses efforts et de ses veilles ? C'est ici qu'il va se rendre compte s'il a vraiment l'étoffe d'un décorateur ou s'il préfère le tableau. Si son tempérament le pousse à rechercher par-dessus tout la vigueur du relief, les jeux infinis de la lumière et de l'ombre, comme cet illustre entre les illustres qui s'appelle Rembrandt ; s'il aspire, comme cet autre géant de la peinture, Claude Lorrain, à faire fuir le paysage jusqu'aux plus lointains et diaphanes horizons, il va bien sans dire, qu'une peinture sans relief irait à l'encontre de son tempérament même, et qu'il y travaillerait à contre-cœur. Celui-là est un peintre de tableaux et le restera toujours.

Mais, si, bien avant le modelé, le relief, la profondeur, notre artiste aime avant tout cette liberté de fantaisie que nous avons exposée tout à l'heure, s'il aime les surfaces planes et calmes, s'il préfère voir le déploiement d'une figure à ses raccourcis, s'il a le sentiment de cette sorte de nuage que dessinent les formes en une gracieuse arabesque, si les taches et les harmonies de couleurs enchâssées dans la simple périphérie d'une silhouette suffisent à sa satisfaction, s'il a des lignes et de leur signification une science tellement approfondie que les conditions même dans lesquelles il doit se mouvoir lui apparaissent moins comme une contrainte que comme un problème qui l'intéresse et le captive, alors, évidemment, c'est un tempérament de décorateur.

Heureux le jeune artiste que des circonstances favorables et une claire intelligence de sa nature aideront à discerner de bonne heure de quel côté il devra diriger sa carrière !

Il est superflu d'ajouter qu'il est encore des tempéraments plus souples et plus richement doués qui sauront discerner les deux genres et, suivant la nécessité, faire de la perspective et du relief dans un tableau, et des formes planes et déployées dans une composition décorative.

Quels furent et quels sont les procédés les plus fréquemment employés dans la peinture décorative ?

Le plus célèbre, le plus populaire, sinon le plus ancien est bien certainement la fresque. On l'appelle ainsi de l'italien « *fresco* », parce qu'il s'exécute sur un enduit frais résistant

cependant à l'impression du doigt. Les couleurs sont délayées dans des écuelles de terre. Les teintes appliquées sur l'enduit s'affaiblissent et perdent de leur vivacité à mesure que la chaux s'imbibe ; il faut, si l'on veut doubler ou tripler la valeur des teintes, les passer deux ou trois fois *immédiatement*. Il n'est possible de retoucher à sec qu'en ajoutant des hâchures dont la franchise et l'énergie donnent parfois du ton et du relief à des parties pour lesquelles le modelé par teintes plates serait insuffisant. La fresque fut en honneur jusqu'au XVII^e siècle et le grand Molière lui-même l'a chantée en des vers, devenus plus célèbres que la peinture qui en était le motif : *La gloire du dôme du Val-de-Grâce*, par Mignard.

En sage qu'il était, il s'en était renseigné de la façon la plus complète et sut définir « superbement et magnifiquement » :

Cette belle peinture inconnue en ces lieux,
 La fresque, dont la grâce à l'autre préférée,
 Se conserve un éclat d'éternelle durée,
 Mais dont la promptitude et les brusques fiertés
 Veulent un grand génie à trancher ses beautés.
 Oui, la fresque est pressante et veut, sans complaisance,
 Qu'un peintre s'accommode à son impatience,
 La traite à sa manière, et, d'un travail soudain,
 Saisisse le moment qu'elle donne à sa main :
 La sévère rigueur de ce moment qui passe,
 Aux erreurs du pinceau ne fait aucune grâce,
 Avec elle, il n'est point de retour à tenter.
 Et tout, au premier coup, se doit exécuter,
 Elle veut un esprit, où se rencontre unie
 La pleine connaissance avec le grand génie.
 Secouru d'une main propre à le seconder
 Et, maîtresse de l'art, jusqu'à le gourmander,
 Une main prompte à suivre un beau feu qui la guide
 Et dont, comme un éclair, la justesse rapide
 Répande dans ses fonds, à grands traits, non hâtés,
 De ses expressions, les touchantes beautés.

Le plus ancien des procédés de peinture murale est « la détrempe ». Il consiste, dit Charles Blanc, à détremper des couleurs dans de la colle de peaux, soit avec du jaune d'œuf, délayé dans du vinaigre, et mêlé avec du lait de figes. La

détrempe a autant de consistance et moins de lourdeur que la peinture à l'huile. Elle est moins sujette à brunir.

La peinture à la cire consiste dans l'emploi de couleurs préparées à l'huile et détrempées au moment de l'exécution dans de la cire liquide mélangée d'essence, mais sans aucune intervention du feu, en d'autres termes sans encaustique. La palette est moins restreinte que celle de la fresque et la peinture peut se reprendre et retoucher. La plupart des peintures murales du milieu du XIX^e siècle sont à la cire.

L'encaustique, mot dérivé du grec et qui veut dire « je brûle », désigne une peinture dans laquelle les couleurs mêlées de résine sont amollies, fondues, et fixées à l'aide du feu pour être ensuite lustrées par le frottement. L'encaustique est excellente pour décorer les voûtes et les murs exposés à l'air extérieur et à l'humidité. Voilà un renseignement qui pourra nous être utile à Lausanne. L'encaustique est inaltérable aujourd'hui, comme elle le fut dans l'antiquité où les peintures n'ont péri que de mort violente, et Charles Blanc cite à ce propos cette comparaison de Plutarque, qui ne manque pas de coloris : « La vue d'une belle femme ne laisse dans l'esprit d'un homme indifférent qu'une image prompte à s'effacer, telle est une peinture à l'eau ; dans le cœur d'un amant, cette image est en quelque sorte fixée par la puissance du feu, c'est une peinture à l'encaustique, le temps ne l'efface jamais. »

Enfin, il me reste à signaler un procédé moderne et fréquemment employé : le marouflage. Ce procédé a pour but de coller sur la surface la composition décorative préalablement peinte sur une toile. On se sert pour cela d'une colle très forte et très tenace appelée maroufle composée d'or-couleur rendu épais et gluant par une cuisson prolongée. Une fois collée, la toile est maintenue sur les bords par de petits clous, encastrée dans la moulure et l'opération est terminée.

Nous croyons savoir que Puvis de Chavannes étant sujet aux vertiges, employait ce procédé qui lui permettait d'exécuter chez lui ses compositions admirables. Pendant son travail, une rainure pratiquée dans le plancher, lui permettait

avec l'aide d'un treuil d'abaisser ou d'élever son panneau à la hauteur de sa main. Vraie ou non, cette histoire prouve du moins que le marouflage est d'un grand secours aux peintres qui redoutent les échafaudages et l'attraction du vide au-dessous de leurs pieds.

Et, maintenant, quelle sera notre conclusion. On a dit, on a répété que dans notre pays où les grandes fortunes et les familles princières semblaient réduites à leur plus simple expression, les arts plastiques n'auraient guère de chance d'être mis en honneur. Bien mieux, la musique, qui peut être à la portée du plus pauvre, pouvait-elle exercer son attrait et son influence sur notre peuple : un concert est plus vite payé qu'un tableau. Tout cela paraît très juste, mais s'il n'y avait que les acquéreurs qui soient capables d'apprécier un tableau, une sculpture, pourquoi verrions-nous si souvent le pauvre lui-même y prendre tant d'intérêt ? L'Italien de Florence ou de Rome, par exemple, qui n'aura jamais les moyens d'acheter, mais qui saura s'intéresser, s'enthousiasmer pour une œuvre d'art ? Comment se fait-il qu'à Paris, vous voyez Gavroche s'arrêter devant la vitrine d'un marchand, reconnaître un Corot d'un Meissonnier, et faire parfois là-dessus des réflexions de son cru qui ne manquent pas de saveur ? Comment se fait-il que lorsqu'un peintre s'installe dans nos rues, il est aussitôt entouré de tout un groupe qui oublie le temps, le froid, même l'école, à le regarder ?

Est-ce que notre population vaudoise dans son ensemble, si fine parfois dans sa bonhomie, si sensible aux beautés de la nature, d'un poème, d'une musique serait inaccessible aux beautés des arts plastiques ? J'ai peine à le croire. Et d'autre part, ces beautés, a-t-elle besoin de les posséder matériellement pour les apprécier ? Est-ce que des musées largement ouverts, des expositions permanentes et variées d'œuvres d'art, des reproductions de tableaux célèbres présentées dans les vitrines de nos rues n'attireraient pas son attention et ne contribueraient pas à éveiller chez elle ce goût des beaux-arts qui est pour l'esprit une joie incontestable ? Ne faut-il pas regretter que, dans le centre principal des affaires de notre ville, aucune place d'honneur n'ait été résér-

vée à quelque vitrine d'art, à quelque exposition publique de gravures, de tableaux, de photographies, de bronze, de céramique ?

Il faut être de son temps, nous dira-t-on. A notre époque, il faut être pratique, et comme le vieux Chrysale avoir soin de sa chère guenille. Eh bien, alors, imitons les Flamands du XVII^e siècle qui, sans perdre de vue leurs intérêts commerciaux et leurs goûts plantureux, savaient cependant mettre à leur place Rubens et Van Dyck et les honorer comme il convenait !

L'art plastique a, comme l'art musical, comme la poésie, une haute portée politique et sociale. « Le buste, a dit le poète, survit à la cité », et si nous avons encore quelque sympathie, quelque indulgence pour les Médicis, pour François I^{er}, pour Louis XIV, malgré l'injustice et la fourberie des uns, la légèreté et la prodigalité des autres, c'est parce que, malgré tout, ils ont protégé les lettres et les arts. L'art est le fruit d'une sympathie commune entre l'artiste et le public, le public et l'artiste.

Aimons donc l'art, l'artiste...et l'artisan, car pour vivre sa vie, pour être stimulé dans son travail, si beau, mais si décevant parfois, l'artiste n'a pas seulement besoin de sécurité matérielle, il aime encore, et surtout, à se sentir entouré d'intérêt, de bienveillance et de sympathie.

Serait-ce trop prétendre ? Ecoutez cependant. Lorsque Cimabue, le maître de Giotto, eut achevé sa grande figure de la Vierge, un peuple entier vint se rassembler devant sa maison ; on arracha de l'atelier du maître cette toile gigantesque, et, avec des cris de joie, on partit en cortège la montrer à toute la ville. Mes lecteurs en seront convaincus comme moi : le grand jour, pour Cimabue, ce ne fut pas celui où l'envoyé du seigneur qui gouvernait la ville, vint, je suppose, lui apporter les émoluments de son travail ; non, le jour glorieux, inoubliable, ce fut celui où il vit ses compatriotes soulever dans leurs bras, l'œuvre à laquelle il avait consacré sa pensée, pour la porter en triomphe à travers les rues de Florence !

L. CURTAT.

Indications sur Remy de Gourmont.

I

La célébrité que s'est acquise Remy de Gourmont et la place capitale qu'il occupe dans la littérature française autorisent qu'on apprenne, ou qu'on rappelle ici, à ceux qui l'ignorent, ou qui l'auraient oublié, qu'il collabora à la *Bibliothèque Universelle* en l'année 1887¹.

Il consacrait alors ses essais critiques, les premiers, à des auteurs de langue anglaise : Longfellow, Eliot, Nathaniel Hawthorne, Emerson. Celui qu'il publia dans la *Bibliothèque Universelle* étudie « L'humour et les humoristes américains » : Washington, Irving, Haliburton, Sanderson, Olivier Wendell, Holmes, Henri Russel Lowel, Browne, qui écrivit sous le pseudonyme d'Artemus Ward, Josh Billings et Mark Twain, de son vrai nom Samuel Langhorne Clemens. Pour les Américains (qui s'occupent de littérature), cet article conserve une valeur documentaire. Pour les gourmontiens également. En soi, il n'est pas d'un intérêt palpitant. Si elles ne font pas rire, les bouffonneries chères aux Yankees paraissent grotesques et pitoyables. En place d'un feu d'artifice plaisant nous ne voyons qu'une carcasse démantibulée et puante. Et rien n'est

¹ Livraisons des mois d'avril et de juin. M. Marcel Coulon, dans ses *Témoignages*, II^e série, éd. *Mercure de France*, rapporte l'événement en ces termes : « *Sixtine* dont la conception est donc ancienne paraît en 1888. (Plus exactement en 1890.) C'est l'heure, à quelques minutes près, où des magazines honnêtes, calvinistes au besoin : *Revue Bleue*, la *Bibliothèque Universelle de Lausanne*, *Les Annales*, *La Revue de l'Enseignement des Jeunes Filles*, *Le Semeur*, où il fardait, j'imagine, assez hypocritement sa dangereuse franchise, Reiny de Gourmont enflammé d'un feu longtemps contenu se porte au tout premier rang des lettres belligérantes ». M. Marcel Coulon, de qui nous admirons le réel talent de critique, nous permettra toutefois de lui conseiller de revoir attentivement sa phrase, au point de vue syntaxique, pour une prochaine édition de son livre.

plus triste que le comique qui rate son effet. Remy de Gourmont a dû s'en rendre compte. Aussi n'a-t-il pas recueilli cet essai en volume. L'a-t-il écrit un peu pour plaire à ses amis de la colonie américaine de Paris où il fréquentait assidûment à cette époque ? Ce n'est pas impossible.

Grâce aux souvenirs qu'a relatés M. Stanton, dans l'*Impimerie gourmontienne*¹, il est intéressant de jeter, en passant, un coup d'œil sur le Remy de Gourmont d'alors, « d'avant la lettre » :

« Un jour, écrit M. Stanton², il me fit visiter l'intérieur de la Bibliothèque³, et pendant notre promenade parmi les rayons, il me donna des détails si intéressants sur les livres et les manuscrits, sur les estampes et les cartes, que tout cela me fit une excellente impression : avant de le quitter, je lui demandai s'il serait disposé à me donner, pour une revue de New-York, un petit article sur *Les richesses de la Bibliothèque nationale* : ce qu'il fit un peu plus tard.

» L'article était rétribué, naturellement ; une des rares occasions alors, peut-être, où Remy de Gourmont ait reçu de l'argent pour ses écrits.

» ... Quelques semaines plus tard, j'assistai à une réunion mondaine dans un somptueux appartement de l'avenue Kléber, dont la maîtresse était une belle et jeune Américaine qui avait épousé un riche Anglais, homme d'affaires, qui l'avait laissée veuve avec trois ravissantes jeunes filles, dont la plus âgée à peine nubile était plus belle encore que sa mère. Naturellement, elle était bien entourée, et je me suis demandé souvent si Remy de Gourmont amené dans cette maison par M^{me} de Courrière, n'a pas pensé, un moment, de l'inviter d'être sa femme, son titre de comte⁴ jouant une certaine

¹ N^o IV. A Paris, 71 rue des Saints-Pères. *Remy de Gourmont avant la lettre*.

² Nous le citons textuellement, en notant que le français n'est pas sa langue maternelle.

³ Il s'agit de la Bibliothèque Nationale où R. de Gourmont occupa un poste de sous-bibliothécaire, de 1883 à 1891.

⁴ « La tradition fait remonter au vieux roi Gormon, prince de Danemark, la famille des Gourmont. Un neveu du vieux roi se fixa en Normandie, à la suite de Rollon, et là fit souche d'une famille qui produisit une généalogie où les savants et les peintres voisinent au xv^e et au xvi^e siècle avec les graveurs et les imprimeurs. Remy de Gourmont, curieux de la pensée, dans tout ce que l'imprimerie en concrétise, ne pouvait désirer de meilleurs ancêtres que les Gilles, Jean,

influence dans ce milieu. Quoi qu'il en soit, Remy de Gourmont venait assez souvent avenue Kléber et peu à peu était devenu si à son aise dans ce salon qu'il n'a pas hésité, finalement, à inviter à la danse même la maîtresse de la maison. »

Est-ce à dire, si l'on admet que Remy de Gourmont a écrit une étude sur l'humour américain pour faire, à sa manière, qui ne pouvait être que celle d'un écrivain, sa cour à quelque jeune Américaine, qu'il sacrifia à la vérité dans l'espoir de mieux plaire ? Non pas. Jamais il ne fut de ceux qui prostituent leurs idées pour les beaux yeux d'une femme. M^{me} de Courrière (Sixtine) en fit l'expérience. Soucieux de vérité, avant tout, Remy de Gourmont l'avoue crûment : « Les productions des humoristes américains sont à lire en chemin de fer, littérature de sleeping-car ». Et il précise le motif, littéraire, qui l'a incité à écrire son étude et le but qu'il espère atteindre : « Montrer quelle est la forme particulière que les Américains ont donnée au vieil humour britannique, comment ils l'ont rajeuni, mais aussi avec leur tempérament propre, gâté et défiguré. » Ce but, il l'a atteint. Mais de toutes ses citations, déjà triées sur le volet, combien valent la peine d'être reprises pour notre amusement, puisque telle est leur prétention ? Bien peu, en vérité. Seules quelques sentences familières choisies « parmi les élucubrations de Josh Billings » plaisent encore, parce qu'elles sont assez fines et basées sur une vérité psychologique. En voici deux :

« L'honnêteté est la meilleure des politiques ; mais ne me croyez pas sur parole, essayez-en. »

« La femme avoue quelquefois ses péchés ; mais je n'en ai jamais vu avouer ses défauts. »

Dans leur jargon original :

Honesta is the best polisy, but dont take my word for it, tri it.

François et Robert de Gourmont, qui timbrèrent leurs éditions de leurs armes : « d'argent au croissant de sable, au chef de gueules chargé de trois roses d'or », ces armes qu'on retrouve aujourd'hui sur la couverture de *l'Imprimerie gourmontienne*. Gourmont est plus près peut-être de Gilles de Gourmont, à qui on doit en France l'impression du premier livre en caractères grecs, que de François de Malherbe, auquel il se rattache par M^{lle} de Malherbe, sa grand'mère maternelle ». Extrait de la notice de Gaston Picard, publiée en tête de *M. Croquant*. Paris. Chez Delamain, Boutelleau & C^{ie}, librairie Stock.

Woman will sometimes confess herr sinns, but I never knu one she confess her faults.

Et voici la plus « humoristique » :

Misfortin and twins hardly ever cum singly.

« Les malheurs et les jumeaux viennent rarement seuls. »

Toutes ne sont pas aussi savoureuses, malheureusement.

Ce qui est plus intéressant, c'est de relever ce que Remy de Gourmont pensait de l'humour : « L'humour des Américains ressemble peut-être plus à l'esprit français, celui qui n'est pas du meilleur aloi, qu'au vieil humour britannique. » Et de l'absurde : « L'absurde est tolérable ; mais encore faut-il qu'il soit pris sur le fait et dans le vrai du caractère humain ; l'observer, soit, mais l'inventer, c'est se moquer ». Et, avec La Bruyère, il conclut qu'« il ne faut point mettre un ridicule là où il n'y en a point. C'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celui des autres ».

D'autre part, quand on connaît l'amour que professait R. de Gourmont pour la langue, pour les mots, leurs lettres, leur forme, leurs assonances, on imagine combien dut lui être sympathique Olivier Wendell Holmes pour qui « les mots, en eux-mêmes, les syllabes, et jusqu'aux lettres de l'alphabet ont une magie », et qui a écrit :

« Il y a une fascination rien que dans le souffle articulé, des consonnes qui résistent avec la fermeté d'une fille d'honneur, ou cèdent à demi, ou se laissent aller tout à fait à la caresse des lèvres, des voyelles qui coulent et murmurent chacune à sa manière : le *b* et le *p* péremptoires, le fragile *k*, l'*r* vibrant, l'*s* insinuant, l'*f* empenné, le *v* velouté, l'*m* au son de cloche, le large et tranquille *a*, l'*i* pénétrant, l'*u* (ou) roucoulant, l'*o* émouvant. Dans les lettres et dans leurs combinaisons, il y a une fascination. »

Aussi Remy de Gourmont ne manque-t-il pas d'acquiescer : « C'est ainsi qu'il faut aimer sa langue, dans la phrase les mots, dans les mots les syllabes, dans les syllabes les lettres ».

Le premier, il suivit son propre conseil, ce qui nous a valu une œuvre, la sienne, dont le style est une belle leçon de pureté et d'élégance.

II

L'année où il collabora à la *Bibliothèque Universelle*, Remy de Gourmont vécut sa grande passion, l'unique, peut-être, de sa vie, à part la littérature, pour M^{me} de Courrière¹, laquelle devait lui servir de modèle pour l'héroïne de son roman : *Sixtine*, qu'il pensait depuis plus de quinze ans et qu'il écrivit d'octobre 1888 à juillet 1890. Dans la plupart des études consacrées à son œuvre (sauf dans les *Témoignages* de M. Coulon), ce livre, à tort ou à raison, est quasi négligé. M. Paul Escoube ne le mentionne même pas². Et le public le lit peu. Est-ce son sous-titre : « Roman de la vie cérébrale » qui rebute les lecteurs et, surtout, les lectrices ? Il se peut. Pour ma part, il m'enchanté et exerce sur moi une véritable fascination. C'est que jamais sous-titre de roman n'a fait si belle promesse, — et qui a été si bien tenue. Tout Remy de Gourmont est dans ce livre d'une richesse de pensée inestimable. Quand on le possède à fond, point n'est besoin de lire les autres œuvres de son auteur pour apprendre quelque chose de nouveau sur ses idées. Toutes y sont en germe. Cela excuse un peu ceux qui négligent ce roman puisqu'ils le retrouvent particularisé et développé dans les œuvres postérieures.

A titre de curiosité, voici quelques-unes — on ne saurait les indiquer toutes — des idées essentielles formulées dans *Sixtine* et l'indication des principales études où on les retrouve développées. Et, comme on a souvent fait le rapprochement, inévitable, entre Remy de Gourmont et Anatole France, qui s'accordaient l'un à l'autre une admiration réciproque³, j'y adjoint les idées correspondantes contenues dans *Le jardin d'Epicure*, livre qu'on peut tenir pour le bréviaire dans lequel

¹ Voir les *Lettres à Sixtine*. Ed. *Mercur de France*.

² Paul Escoube. *Préférences*. Ed. *Mercur de France*. A paru, primitivement, dans la collection « Les hommes et les idées » : *Remy de Gourmont et son œuvre*, Ed. *Mercur de France*, sous le pseudonyme de Paul Delior.

³ Des œuvres d'Anatole France, R. de Gourmont disait : « C'est bien, c'est bien », comme d'une chose à laquelle on ne saurait vraiment pas quoi reprocher. Et Anatole France a dit : « Remy de Gourmont est le plus grand écrivain français vivant. A nous tous, il nous est arrivé d'écrire des bêtises. Gourmont jamais ! » Propos rapportés par M. Jean de Gourmont, dans *l'Imprimerie gourmontienne*, N° 6. 1922.

le père de l'abbé Jérôme Coignard a inscrit sa profession d'incrédulité (on n'ose dire : de foi). J'espère qu'à ce petit jeu innocent on goûtera quelque plaisir. On collectionne bien des timbres, des papillons, des monnaies, ou tout autre chose, on peut bien collectionner aussi des idées.

Champion de l'idéalisme, le héros de *Sixtine*¹, Hubert d'Enragues — lisez R. de Gourmont, de qui toute l'œuvre est conçue en fonction de l'idéalisme — se demande : « De quoi me servirait la réalité quand j'ai le rêve et la faculté de me protéiser, de posséder successivement toutes les formes de la vie, tous les états d'âme où l'homme se diversifie ? » Pour lui « Le vrai c'est ce que l'on croit ; quand on ne croit plus à rien, néant » ; « Juger les hommes c'est juger l'idée qu'on a des hommes ». Et, sur l'aphorisme de Schopenhauer : « Le monde est ma représentation », il module de nombreuses variations, dont voici la principale et son développement par où il rejoint Anatole France :

« Quel autrui ? Y a-t-il un monde de vie extérieure à moi-même ? C'est possible, mais je ne le connais pas. Le monde, c'est moi, il me doit l'existence, je l'ai créé avec mes sens, il est mon esclave et nul sur lui n'a de pouvoir. Si nous étions bien assurés de ceci, qu'il n'est rien en dehors de nous, comme la guérison de nos vanités serait prompte, comme promptement nos plaisirs en seraient purgés. La vanité est le lien secret qui nous annexe à une extériorité imaginaire : un petit effort le brise et nous sommes libres ! Libres, mais seuls, seuls, dans l'effroyable solitude où nous naissons, où nous vivons, où nous mourrons. »

Plus sombre encore, car il lui manque l'orgueil du héros de Gourmont, Anatole France écrit :

« Je sens que nous sommes dans une fantasmagorie et que notre vue de l'univers est purement l'effet du cauchemar de ce mauvais sommeil qui est la vie. Et c'est cela le pis. Car il est clair que nous ne pouvons rien savoir, que tout nous

¹ *Sixtine*, roman de la vie cérébrale (dédié à Villiers de l'Isle-Adam), Paris, Savine, 1890. Puis, au *Mercur* de France, et, enfin, à « La Connaissance », Paris 1922, avec illustrations de G. d'Espagnat. Volontairement nous négligeons de renvoyer à la page de *Sixtine* ou du *Jardin d'Epicure*, quand nous citons un passage, afin de ne pas hérissier, ce qui est déplaisant, notre texte de numéros ; les renvois, dans un article de ce genre, n'étant pas indispensables.

trompe, et que la nature se joue cruellement de notre ignorance et de notre imbécilité. »

Cet idéalisme, qui transforme notre cerveau en une manière de musée où nous collectionnons et classons les idées que nous recueillons sur les êtres vivants et les choses, au cours de notre promenade dans la vie, et nous fait rejoindre, sans qu'on se l'avoue, peut-être, — à travers Berkeley et Claudien Mamert, « la plus solide cervelle du sixième siècle¹ », puisqu'il a dit que l'image des choses est la vraie réalité — l'antique formule de Protagoras : « L'homme est la mesure de toutes choses », cet idéalisme nous amène forcément, afin que la collection soit complète et que nous puissions étudier notre propre image dans notre musée, à un idéalisme subjectif. Et nous voilà, disciples de Socrate, prenant conseil au fronton du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même ». Or, s'examiner soi-même, c'est se dédoubler, c'est avoir en soi deux personnages (pas au sens moral où l'entendait saint Paul) : l'observateur, et le sujet observé. Pour être impartial, l'observateur doit s'objectiver, c'est-à-dire s'identifier à quelque autre personnage, différent de nous-même. Mais, puisqu'en vertu de l'idéalisme les autres hommes ne sont que l'idée que nous nous en faisons, s'observer à travers un autre individu, c'est encore s'observer à travers soi-même. C'est se connaître soi-même à travers soi. Impossible de sortir de là. Quoi que nous fassions, nous sommes éternellement prisonniers de nous-mêmes, prisonniers de « cette effroyable solitude où nous naissons, où nous vivons, où nous mourrons ». Si, dans cette impasse où nous bloque l'idéalisme, nous admettons encore, en vertu du déterminisme, que nous sommes nous-mêmes, en une certaine mesure, façonnés par les autres hommes qui participent aux volontés des lois de causalité dont nous sommes les effets, s'observer à travers soi revient à s'observer à travers notre personnalité dépendante des autres, qui eux-mêmes dépendent de nous. Où s'arrêtent les zones d'influence et la part strictement personnelle de nos observations ? On ne sait. A ce moment, Pyrrhon dresse l'oreille ; et vous ne voudriez pas que Remy de Gourmont, qui a déclaré « Je suis un semeur

¹ R. de Gourmont : *Le latin mystique*.

de doutes », ne lui fasse pas crédit, du moins passagèrement. Aussi Hubert d'Enragues de déclarer en l'occurrence :

« On voit que je ne me suis pas appliqué à étudier la connaissance de moi-même ; et pourtant nul ne sait mieux que moi à quel point cette science est puérile et malsaine. »

De même Anatole France pense :

« C'est une grande niaiserie que le « Connais-toi toi-même » de la philosophie grecque. Nous ne connaissons jamais ni nous, ni autrui¹. »

Mariant son scepticisme à son idéalisme, ce qui le conduit fatalement à une sorte d'ataraxie morale, Hubert ne peut que s'abstenir de juger la vie :

« Je ne méprise pas la vie ; je n'en ai jamais nié les plaisirs. Elle n'est ni bonne, ni mauvaise, elle est indifférente, elle est l'état conditionnel du rêve et voilà tout. »

« Quand on dit que la vie est bonne et quand on dit qu'elle est mauvaise, on dit une chose qui n'a point de sens », estime Anatole France². Car il reste bien entendu que, pour l'un comme pour l'autre, l'essence de leur philosophie est le relativisme.

Quant au Remy de Gourmont qui devait écrire plus tard *Une loi de constance intellectuelle*, on conçoit qu'il n'est pas arrivé d'un coup aux conclusions de cette loi, où le rôle du déterminisme dans l'histoire de l'intelligence et dans sa formation même, envisagée du point de vue matérialiste, est poussé, on le sait, grâce à une hardiesse de pensée admirable et une somme de connaissances prodigieuse, jusqu'en ses conséquences extrêmes. Cette loi, rappelons-le, expose que de tout temps il y eut et il y aura une même physique, une même physiologie, et que du jour où l'homme est apparu,

¹ Est-il besoin de faire remarquer que, sur ce point, R. de Gourmont et A. France, disciples de Renan, pensent comme leur maître, lequel a énoncé que : « C'est un grand malheur que d'avoir découvert en soi les ressorts de l'âme : on craint toujours d'être dupe de soi-même ; on est en suspicion de ses sentiments, de ses joies, de ses instincts ? ». (*L'avenir de la science*, p. 309-310.)

² André Gide, essentiellement préoccupé de morale, ne pouvait manquer, en prêchant son immoralisme, d'enseigner la même chose à Nathanaël : « Il faut agir sans juger si l'action est bonne ou mauvaise. Aimer sans s'inquiéter si c'est le bien ou le mal. Nathanaël, je t'enseignerai la ferveur ». (*Les Nourritures terrestres*, p.¹16). De tout cet amoralisme, Stendhal, prolongeant le XVIII^e siècle, est le grand maître, qui se demandait uniquement si une chose est belle ou laide, esthétique ou inesthétique.

il a possédé une intelligence déterminée. Son contenu, c'est-à-dire, la notion, a pu varier, le contenant, c'est-à-dire la faculté de compréhension, est demeuré toujours le même :

« Si l'on compare grossièrement l'intelligence à une éponge, écrit Remy de Gourmont, on comprendra fort bien que cette éponge peut être ou pleine d'eau, ou vide, sèche, sans que sa capacité soit augmentée ou diminuée. L'intelligence humaine a, quelque jour, atteint son maximum de capacité et, depuis lors, ce maximum n'a pu être dépassé¹. »

En une langue plus artiste, plus « symboliste », ce sont les mêmes convictions qu'il prête à Hubert :

« Observateur très dédaigneux et bien persuadé d'avance que rien de nouveau ne peut se produire au choc des individus entre eux ou contre les choses, puisque les cervelles élaboratrices sont éternellement d'une fondamentale identité et leurs visibles différences seulement l'envers ou l'endroit d'une indéchiffrable étoffe brodée d'une inusable broderie, conscient de l'inutilité de sortir de sa maison pour entrer dans une autre maison toute pareille, Entragues aimait le voisinage des livres qui lui démontraient la probabilité de sa philosophie. Il ne se lassait pas d'admirer la courageuse persévérance des hommes à redire toujours la même chose. »

D'une manière moins poétique, Anatole France déclare :

« Je suis persuadé que l'humanité a de tout temps la même somme de folie et de bêtise à dépenser. C'est un capital qui doit fructifier d'une manière ou d'une autre. »

Plutôt de l'autre devaient penser Bouvard et Pécuchet.

A l'endroit des femmes, Hubert, toujours idéaliste et relativiste, s'exprime ainsi :

« Je prétends que les femmes ne sont ni belles ni laides, que tout leur charme s'irradie de leur sexe ; le désir esquisse la beauté et l'amour l'achève. »

Autrement dit, les femmes doivent tout leur attrait au fait d'être différentes des hommes. On trouve le développement de cette thèse, qui est une soumission intelligente aux lois naturelles, dans : *La Culture des Idées* (p. 98 et suiv.),

¹ *Promenades philosophiques*, II^e série, page 8 : *Une loi de constance intellectuelle*.

Le chemin de velours (Le succès et l'idée de beauté, ch. II et III), *La physique de l'amour*, (ch. VI : Le dimorphisme sexuel). Je ne puis rien citer ; cela m'entraînerait trop loin.

Que les femmes qui pensent le contraire écoutent encore ce que leur enseigne le père subtil de Thaïs :

« Si j'étais de vous, j'aurais en aversion tous les émancipateurs qui veulent faire de vous les égales de l'homme. Ils nous poussent à déchoir. La belle affaire pour vous d'égaliser un avocat ou un pharmacien ! Prenez garde : déjà vous avez dépouillé quelques parcelles de votre mystère et de votre charme. Tout n'est pas perdu : on se bat, on se ruine, on se suicide encore pour vous ; mais les jeunes gens assis dans les tramways vous laissent debout sur la plate-forme. Votre culte se meurt avec les vieux cultes. »

Est-il besoin de dire que sur le chapitre des casuistes, dont il a réhabilité la psychologie adroite, fine et toute de bon sens, dans *Le chemin de velours*, Remy de Gourmont avait déjà son opinion arrêtée lorsqu'il écrivit *Sixtine*, car, alors, il travaillait à son *Latin mystique* ? :

« Oui, continua Hubert, les casuistes que les sots méprisent, furent de profonds analystes de la nature humaine. Ils ont fait à l'amour des concessions que les modernes malthusiens trouvent extrêmes. Les hypocrites ! et en cela se manifesta leur sagesse et une merveilleuse intuition des besoins physiologiques.... »

De l'idéalité de Béatrice, également, qu'il prouva dans son étude sur *Dante, Béatrice et la poésie amoureuse*¹, Remy de Gourmont était déjà persuadé :

« Tout ceci a été mal conduit, pense Hubert. J'aurais dû destiner cette femme au rôle pur d'une Béatrice exemptée de l'acte charnel. Mais elle n'aurait pas compris, étant femme. Béatrice, qui s'est prêtée à ce jeu sublime, était une créature de rêve, aux ordres du poète et le symbole de sa pensée. »

De même qu'il affirme déjà que Théophile, au XVII^e siècle, c'est-à-dire bien avant Rousseau, eut le sentiment de la nature

¹ Collection : *Les hommes et les idées*. Ed. Mercure de France.

et l'a délicieusement exprimé, ce qu'il précisa plus tard dans ses *Promenades littéraires*¹.

Arrêtons là notre visite à ce petit musée d'idées. Trop longues, les visites deviennent fastidieuses. Si celle que nous avons faite à Remy de Gourmont, et par la même occasion à Anatole France, a apporté quelques précisions utiles aux esprits curieux de choses littéraires elle n'aura pas été tout à fait vaine. Peut-être même aura-t-elle donné envie, à ceux qui l'ignorent, de connaître l'œuvre de Remy de Gourmont. De cela, nous nous féliciterons. Car lire Remy de Gourmont, c'est faire faire à son intelligence et à sa sensibilité un voyage magnifique et profitable.

EDOUARD MARTINET.

¹ *Promenades littéraires*, 3^e série : *Théophile, poète romantique*.

Paysages suisses.

MORAT

Beaucoup de petites cités anciennes sont disséminées dans les campagnes du plateau suisse : aucune ne donne une impression de plénitude comme Morat.

Ce contentement de l'œil, ce bien-être de l'âme, cette satisfaction de l'esprit proviennent de ce qu'ici les dissonances sont rares. Non seulement la ville forme un tout harmonieux, mais encore, elle est exactement adaptée à son cadre. Ses trois rues parallèles sont enveloppées par la ceinture de remparts qui la protégeait du côté de terre, tandis que de l'autre, une haute terrasse la sépare du lac qui joue le rôle d'obstacle naturel.

Ces remparts, qui sont sa gloire, sont à peu près intacts. D'habiles et discrètes restaurations leur ont rendu l'aspect qu'ils avaient lorsque Adrien de Bubenbergh y résistait aux attaques des Bourguignons. Avec l'appareil guerrier de leurs tours rondes ou carrées, coiffées de poivrières, leurs chemins de ronde courant sous leurs toits de tuiles brunes, les trous noirs et carrés des meurtrières, ils se présentent à nos yeux tels que les vit le Téméraire, de sa tente plantée sur la colline du Bois Domingue.

Depuis lors quatre siècles ont marqué leur empreinte sur la ville de la bataille. Quelques maisons gothiques, en molasse comme les murs auxquels elles s'adossent, sont les derniers témoins de l'architecture urbaine de l'époque savoyarde. Au rez-de-chaussée est une ouverture cintrée servant jadis de boutique ; un escalier de pierre à rampe de bois monte au premier étage, percé de fenêtres jumellées en accolade. Un grand avant-toit où grince une poulie protège un pignon en colombage.

A lire les façades, on voit que c'est dans la grande paix intérieure du XVIII^e siècle surtout que Morat s'épanouit. Nos manuels scolaires, imbus de l'esprit quarante-huitard nous apprenaient que c'était une période de décadence. Quelle dignité, quelle solidité, quel équilibre moral et quelle honnête aisance cependant révèlent ces demeures à larges fenêtres et à volets verts, parfaitement proportionnées, sobrement ornées, spacieuses et aérées, qui s'appuient sur les massifs contreforts de leurs arcades ! Les élégantes ferronneries des enseignes, les larges bassins des fontaines, les coussins rouges posés sur les embrasures à fines balustrades noires, les rangées de grenadiers et de lauriers-roses alignés sur le pavé et jusqu'aux grands tas de bois posés un peu partout, tout contribue à donner à cette Grand'rue, si bien close, un caractère de savoureuse intimité.

Les transformations apportées par les chemins de fer ont placé Morat sur une ligne très vicinale ; celle de la Broye, où l'on roule si paisiblement entre des haies vertes, suit cependant une des voies de communication les plus anciennes et les plus importantes de notre territoire : le tracé séculaire de la route romaine reliant la Germanie au Valais par Avenches. Pendant tout le XVIII^e siècle, la seule route carrossable conduisant de Berne à Lausanne passait par Morat. Le mouvement y était entretenu aussi par la batellerie amenant de Neuchâtel voyageurs et marchandises qui continuaient leur chemin par une voie de terre plus sûre et plus commode que celle longeant alors le pied du Jura. A ces relations et à ces communications par eau, Morat doit aussi ces belles maisons en pierre jaune, qui alternent si heureusement, dans sa rue principale, avec le gris tendre de la molasse.

Les traits essentiels de la physionomie urbaine étaient formés à l'époque où s'effondra l'ancienne Confédération. Dans le décor héroïque des remparts troués des boulets bourguignons, les maisons bourgeoises s'épanouissaient avec une vie municipale florissante, ainsi qu'en fait foi un hôtel de ville confortable et cossu, édifié en 1750. Ces apports de trois siècles sont aujourd'hui harmonisés : il n'y a pas une fausse note dans l'accord des toits, tel qu'on le perçoit du

haut des remparts ; du donjon du château construit par Pierre de Savoie à la tour carrée de l'église en passant par le clocheton de l'hôtel de ville, qui domine les lignes brunes et régulières des faîtes des maisons, tout est parfaitement eurythmique.

Depuis qu'elle a cessé d'être savoisiennne par la victoire des Suisses, la ville a subi pendant plus de trois siècles la double influence de Berne et de Fribourg, dont elle fut un bailliage commun. Sous le titre d'avoyers, les baillis des deux républiques y alternaient tous les cinq ans. Une des premières conséquences de ce changement de domination fut la germanisation progressive de cette cité, où, grâce au régime des ducs de Savoie, le français avait été jusqu'alors prépondérant. Il est presque superflu de dire que, dans cette transformation, Berne prit la plus grande part, surtout après l'introduction de la Réforme ; au changement de langue, Fribourg n'opposa guère de résistance : lui-même n'avait-il pas adopté l'allemand comme langue officielle en entrant dans le Corps helvétique ?

Les familles d'ancienne bourgeoisie moratoise portent des noms romands : Wattelet, Chatoney, Mottet, Friolet. Pendant une partie du XVI^e siècle, les actes officiels furent encore rédigés en français : ce ne fut qu'au XVIII^e siècle que disparut la dernière école française.

Si Berne marqua sa forte empreinte sur les esprits, Fribourg agit davantage sur les mœurs et les arts. C'est pourquoi son influence est aujourd'hui plus apparente.

Sans doute, la rue principale, comme celle de la cité de l'Aar, est percée d'arcades, mais l'aspect général n'a rien de cette sévérité massive qui imprime à Berne son caractère architectural. Il s'y mêle quelques notes plus fines et plus sèches, comme celles que donnent plusieurs demeures construites en néocomien à la manière neuchâteloise du XVIII^e siècle, mais surtout des touches plus grasses et plus plantureuses dénotant le voisinage de la riche Singine : maisons bourgeoises aux vastes toits ruraux ou petits manoirs, pointant un faîte effilé et ouvrant, sur leur jardin en terrasse, une porte à linteaux sculptés, surmontée d'un cadran solaire mythologique.

Sur son esplanade, d'où l'on découvre tout l'horizon du

lac et des montagnes, l'église française est l'exacte répétition de ces petits chapelles blanches, qui, partout, ponctuent la riche verdure des terres fribourgeoises. Au delà des jardins fruitiers, qui, des anciens fossés, montent jusqu'aux remparts où ils appuient leurs espaliers, on entrevoit derrière leurs hauts murs les modestes pavillons de paisibles gentilhommières, tombées depuis longtemps en roture et dont la grâce agreste tient plus de Fribourg que de Berne.

Et si, le château dépassé, on s'engage sous l'admirable allée de tilleuls qui conduit à Meyriez, c'est, en pays encore fribourgeois, le canton de Vaud qui vous accueille, avec son visage latin, la discrète élégance de ses maisons de campagne dans leurs parcs où les arbres indigènes s'allient aux essences exotiques.

C'est dans ce petit paysage urbain si composite et pourtant si un que vit le jour, en 1797, dans la cure au pied du rempart, un des fils du pasteur Bitzius qui, sous le nom de Jérémias Gotthelf, devait devenir un des plus grands écrivains populaires de notre pays. C'est dans le décor de la Grand'rue qu'un autre grand bernois, Anker, a placé un de ses tableaux de genre les plus réussis : l'hospitalité qu'en 1799 les Moratois exercèrent à l'égard des orphelins de Stans. Il lui aurait été difficile vraiment de trouver un cadre plus accueillant.

Pour se rendre compte à quel point tout se coordonne dans ce coin de terre, il faut regarder Morat au milieu de son paysage dont le pavillon du Bois Domingue forme le point culminant. Par la brillante lumière d'une matinée de printemps rafraîchie par la bise, le spectacle est d'une rare perfection, parce que presque tout y est mesure. Quelques toits d'un rouge tout neuf, épars dans les prés d'un vert vif, où les pissenlits mettent des taches éclatantes, font, avec les boules grises des arbres en fleurs, un avant-plan rural et coloré à la ligne altière des remparts dressés sur leurs glacis. Il faudrait que ces murs et ces tours continuassent à marquer avec cette netteté l'enceinte de la ville. Ce n'est plus tout à fait le cas. Une chapelle moderne, d'un gothique affligeant, les masque en partie. Un grand écriteau : *Terrain à vendre* fait redouter que d'autres constructions ne viennent détruire une de nos silhouet-

tes urbaines les plus pures. L'œuvre de conservation des remparts aura été vaine si l'on cache ce monument historique derrière un paravent de bâtisses modernes. Le vandalisme est à la veille de s'accomplir, car déjà s'élèvent des échafaudages qui doivent être signalés à l'attention du Heimatschutz.

Au delà de la ville, le lac étale sa nappe déserte sur laquelle la bise fait courir de courtes vagues agressives. Il est, lui aussi, à la mesure de la ville et des collines qui s'y reflètent. Sur l'autre rive, faisant face au visage guerrier de la petite cité, le Vully étale mollement son long dos vert. Avec quelques blanches façades encadrées de cyprès, ce serait une colline toscane à cause du beau modelé de sa forme. Son dos est nu, mais ses flancs sont zébrés des lignes brunes qu'y tracent les vignobles encore effeuillés. Et l'horizon se ferme par la grande barre bleue du Jura, contre laquelle se détachent tous les plans de ce paysage gradué. Le jeu des ombres et des lumières dont l'œil vient de s'amuser en parcourant les collines, les prés et les bois, cesse lorsque le regard arrive aux lointains vaporeux où la vue s'arrête. Dans la majestueuse uniformité de ces tons, seule fait diversion la croupe chauve de Chasseral, capricieusement striée de longues bandes de neige. Quand la neige forme, en lettres blanches, le mot d'*ARAU*, les gens de Morat savent que le printemps est définitivement installé.

Lorsqu'on tourne le dos à l'immense rideau mauve tiré sur le firmament, on plonge dans de petits vallons, où de grosses fermes de bois, à galeries ajourées, laissent s'envoler de leurs colombiers des pigeons blancs, comme au temps de Freudeberg.

PIERRE GRELLET.

Servitude.

TROISIÈME PARTIE ¹

Comme il se promenait un soir avec Miette sur la terrasse, le signal de la générale sonna à Colombier. A peine le temps d'avertir l'ignorance de Miette et il s'élançait hors d'haleine, emportant avec lui le singulier regard de la jeune fille. Sur toutes les routes on voyait des soldats converger au galop. La cour de la caserne se remplissait d'un branle-bas d'hommes et de chevaux, et un quart d'heure après, toutes les compagnies franchissaient la poterne. Vers quel mystère, quel inconnu ?

Scipion placé en faction d'avant-postes connu, après les terreurs sourdes de la situation, cette obscure fierté d'être l'homme qui veille. Il veilla sans fatigue et sans corps ; il veilla sur tout, le vignoble incliné dans la nuit, les forêts menaçantes, les montagnes devinées, sur son lac et les lointains couchés sous les étoiles ; il veilla sur Miette endormie au fond de la campagne, revoyant le ravissement effrayé qui s'était échappé de ses yeux. Le surlendemain, le bataillon de recrues partit pour sa « grande course ». Il en revint après six jours d'aventures, de celles qu'on raconte toute sa vie, d'imprévus comme nulle troupe n'en a rencontrés et de privations comme on n'en vit jamais, et qui sont si douces au souvenir. Et puis, un beau matin ce fut le retour définitif à Port-Mazel. Il était bruni, se sentait léger comme une plume, fort comme l'acier de son yatagan. Il mangeait tout dans la maison. La cuisinière en levait toutes ses casseroles au ciel. Et pendant quelques jours, il eut cette foi complète d'être un homme.

Puis son teint alla peu à peu pâlisant, et Miette n'eut plus le même intérêt au récit de ses aventures. Il fallut reprendre le travail, et la distance était longue jusqu'à lui.

¹ Pour les deux premières parties, voir les N^{os} d'avril et mai.

Où était passée, un mois plus tard, cette assurance masculine qui l'avait régénéré un temps, qui le ramenait presque confiant à Port-Mazel, et le faisait sonder Miette de ce regard aigu qui semblait dire : Je voudrais te mâter !

Miette l'était moins que jamais, mâtée. Encore si elle eût eu des prétentions contraires, ou quelconques. Mais non, elle restait la même ; et cette indifférence, cette passivité dont elle ne sortait tout au plus que par un regard ou un mot défiants, demeurait, pour Scipion le pire supplice, parce qu'il y voyait tout ce qu'il y pouvait craindre. Cela faisait autour de lui une atmosphère inerte qui paralysait tous les mouvements, les bons comme les mauvais. Aussi n'en osait-il plus un seul. Il douta bientôt de tout ce qui venait de lui ; la moindre entreprise qui lui fit envie, la moindre impulsion trouvait dans le silence une infinité d'objections, souvent sans formule, et d'autant plus fortes.

Il avait appris à travailler d'une façon nouvelle. Au lieu de ce labeur officiel auquel le condamnait autrefois sa volonté, il s'était avisé d'une conduite tout autre ; maintenant, persuadé qu'il ne saurait y avoir de travail que celui qu'on aime à faire, il avait de plus en plus consulté son bon plaisir comme seul directeur de ses études, et la logique y trouvait au premier moment tant de satisfaction, comme l'effort tant d'efficacité, qu'il avait cru découvrir, ne connaissant pas Epicure, une vérité merveilleuse. Donc s'il advenait qu'il eût le front lourd des lendemains de fête, ou au contraire quelque joyeuse impatience des muscles, systématiquement il s'imposait la liberté. Le voilà qui partait le long de la rive, ou s'en allait aux bois. Rencontrait-il un Bellettrien ? Il retardait son retour, se laissait promener interminablement sur les quais de la ville ou dans le Quadrilatère. Volontiers, il entrait au café. Il mettait à ces plaisirs tout le sérieux dont il était capable. Et l'on ne détestait pas ce compagnon qui, à défaut de séduisants commerces de paroles, offrait un auditeur à chacun, son silence non sans autorité, et souvent une chope. « Il a bien changé depuis qu'il est à Belles-Lettres, disait-on. Au fond c'est un type épatant. »

Malgré tout, les fugues de Scipion ne duraient guère, et

il n'était pas rare qu'il les interrompît pour revenir tout courant à la maison. Alors il s'étourdissait de travail jusqu'à ce que se tût le cri de sa conscience.

Ces réactions de son ancienne nature devinrent au contact de Miette de plus en plus vives. Il ne lui suffit plus de se mettre un jour à l'ouvrage, quitte à musarder le lendemain. Désormais, dans l'orbe de la jeune fille, tout appel extérieur cessa de se faire entendre, voix de ses amis, vent des forêts, bruissement des eaux du lac. L'automne s'avavançait. Lentement le soleil levant, toujours plus occidental, déviait le long des Alpes sa flamboyante issue. Sur le lac, un mur de basses brumes se traînaient pendant la matinée et tout à coup engloutissaient la rive. A Port-Mazel, on travaillait très tôt sous la lampe un peu triste ; et le soir, une grande journée avait été accomplie. Alors le piano éclatait dans le grand salon, avec une sorte d'exaltation, et Scipion, qui guettait ce moment-là, se glissait dans la pièce où tourbillonnait un bal étrange et brillant. Mais Miette s'apercevait vite de sa présence, et soudain se coupait la roulante harmonie dans le salon soudain vide.

— Pourquoi ? demandait Scipion.

— Il faut que je m'exerce.

Ces derniers temps, elle manifestait à son piano un redoublement d'application, et Scipion ne pouvait s'empêcher d'admirer son extraordinaire ténacité au travail. Elle passait des heures au plus sec exercice ; à peine s'il lui échappait, comme par mégarde, une subite débondonnée d'accords et d'arpèges, ou bien l'appel vite réprimé d'une mélodie. Son travail fini à l'octave, elle fermait le piano d'un petit coup à elle et rejoignait ses parents. Et l'on achevait la soirée en silence. A cette heure-ci, Scipion sur son livre ouvert ne faisait pas grand'chose ; quoiqu'il ne regardât guère sa cousine, il avait trop dans les yeux l'image qui lui faisait face, l'éclat cuivré de sa chevelure un peu relâchée, l'ombre de fatigue légère tombée des sourcils aux paupières ; et la rondeur de son ovale sur le fond de pénombre. Cette présence de jeune fille lui paraissait dans son innocence revêtue d'une signification si extraordinaire qu'il avait envie de se sauver. Il

ne pouvait travailler, mais en lui s'accumulaient toutes les résolutions. Sitôt chez lui, avec fougue il se mettait à les accomplir. Miette ne semblait pas s'en douter. Un soir qu'avec elle rentré d'un concert, il exprimait librement l'enthousiasme que lui laissait sa journée, finie sur de puissants accords, Miette répondit :

— Tu as raison de bien travailler. Tu vois quel plaisir il y a à faire son devoir.

Une heure plus tard, dans la maison qui s'endormait, Scipion siégeait les bras coupés devant sa table. Sot que j'étais, pensait-il, moi qui croyais au mérite. Le devoir en a-t-il un, puisqu'il est le devoir ? Il fut longtemps à comprendre cela, l'admit sur la foi de Miette. Sa présomption lui fit honte. Je travaillerai plus encore, résolut-il, puisque ce n'était pas assez ; mais ce ne sera pas pour elle, ou du moins n'en saura-t-elle plus rien.

Désormais il ne pensa plus qu'à se tuer de travail tout en ayant l'air de ne rien faire. Rentré à Port-Mazel, il se mettait avec l'entrain du découragement à ses livres ; tard après le souper, il remontait dans sa chambre, reprendre le même labeur sans issue et sans récompense. Son orgueil, quand son front retombait sur son livre, était de se forcer encore, pour elle, contre elle. Et puis décidément lorsque rien n'allait plus, et que les mots glissaient sur son esprit fermé, il jetait ses livres loin de lui et restait un moment la tête dans ses poings. Dehors, c'était alors le silence du précoce matin avec le cri nocturne des coqs ; c'était le bref ressac martelant le rivage, c'était la journée finie et déjà commençante. Il cherchait à se tromper encore : « Il y a du mérite, oui, du mérite, disait-il à haute voix, à l'effort sans succès, au courage sans illusion. C'est là le seul mérite. Merci, Miette, de me l'avoir appris. »

D'autres fois, il surprenait de sa fenêtre d'étranges levants, qui faisaient aux montagnes et au lac une physionomie fantastique ; il lui venait alors des frénésies de départs et d'actions contraires à tout. C'étaient ces paisibles aurores dont le diaphane azur semblait le ravissement d'une annonciation ; et devant lesquelles le planoyant ciel, le lac prosterné, les rives inclinées,

maines à la poitrine, se retenaient du moindre souffle, devant l'imminence du mystère. C'étaient les primes aubes, où, sur la pâleur du ciel dilué, s'articule avec exaltation cette phrase inscrite en lettres culminantes d'un bout de l'horizon à l'autre. Mais surtout certains levants bousculés, surgis en incendie derrière la barrière des Alpes et des nuages, et le lac, écaillé de leur lumière, qui en venait sans bruit. Scipion regardait les pyramides que déjetaient des ruines sauvages, volcans, sphinx frappés d'effarants oiseaux, en un rutillement de légende, d'où jaillissaient, jusqu'au zénith, des fusées de clairon. Si l'aube suave des annonces avait fini par diminuer de son prestige — mon Dieu ! elle n'annonçait jamais que le jour ! — ces aurores-là signifiaient quelque chose de plus ; avec leur fouillante clarté, elles posaient le doigt sur un flot inconnu de lui-même, y ballottaient d'insolites pensées. Elles avaient passé qu'il restait sous l'emprise de leur magie, croyant à peine à la réalité.

Mais comme tout se volatilisait devant Miette....

Or sa figure commençait à porter la trace de ses veilles.

— Cela ne te vaut rien de fumer, lui dit sa cousine.

Il s'arracha sa pipe.

Heureusement le regard de sa tante l'épiait aussi. Encore fallut-il qu'on l'eût trouvé un matin rabattu sur sa table, lourdement endormi sous sa lampe à demi éteinte et le dos brûlant de soleil, pour qu'il consentît à se faire une raison. Miette n'ayant pu retenir une exclamation lorsqu'elle le vit descendre le visage blafard et les yeux creux, il en eut une joie folle, et rien ne put l'empêcher de partir à l'heure habituelle pour son laboratoire ; de longtemps il ne s'était senti si dispos.

Pourtant, lorsque l'après-midi fut là et qu'il fallut rejoindre la maison — et le lac était doux, ridé d'une brise insensible, et l'air assaisonné d'un parfum subtil de fumée — Scipion sentit sa fatigue. A son entrée à Port-Mazel, la bonne vint l'avertir qu'on l'attendait au jardin. Il y trouvait Cerfeuil avec tante Louisa. Celle-ci sourit :

— Voilà, dit-elle, un ami qui te veut du bien.

Elle exposa le sujet de sa visite, l'invitation faite à Scipion

de passer quelques jours dans une ferme de la montagne où ils pourraient travailler et se reposer ensemble. Scipion s'était froncé à ce discours : Il avait lui aussi des projets de travail, et ne pouvait se passer du laboratoire. En réalité, il était dans l'impossibilité de se séparer de Miette. Il s'aperçut de cela tout à coup avec force.

Cerfeuil d'abord muet, visiblement inquiet de la réponse, joignait maintenant ses persuasions à celles de tante Louisa. Ils avaient parlé plus d'une fois ensemble de ce projet, qui devenait justement réalisable. Scipion allait-il refuser ?

VIII

Les deux amis se rencontrèrent le lendemain soir, chargés de provisions, à la gare de Corcelles. Le train des montagnes les emmenait par les rampes et dans les tunnels soudains, tantôt leur rabattant au nez sa fumée jaune, tantôt les élevant sans bruit à travers des paysages de forêt pénombreuse, où les arbres parfois s'écartaient, pour céder place à la vue du vignoble et du lac. La nuit venue, ils mirent pied à terre à Chambrelieu, et tandis que le train dans un nuage enflammé se ruait contre de nouvelles pentes, ils avancèrent dans les sentiers vibrants du chant saccadé des grillons. A leur rencontre descendait l'air franc de la montagne, parmi l'herbe noire. Bientôt les étoiles qui brûlaient difficilement dans le ciel disparurent à leurs yeux. Ils s'élevaient dans la forêt par un sentier de plus en plus rapide qui rejoignait par instants les contours de la route. Une dernière fois ils la quittèrent. Derrière eux, l'échancrure de la Combe laissait voir un peu de lac vague où plongeait le reflet d'un feu éloigné. Ce paysage les inclina à parler de l'Europe, sur laquelle ils avaient des vues diplomatiques semblables et d'une aveuglante sagesse. De là, ils passèrent à d'autres sujets ; et Scipion s'aperçut qu'en tous leurs propos ils marchaient la main dans la main. Il l'avait déjà constaté avec Cerfeuil ou d'autres. Mais à ce point, non. Serait-ce ce qu'on appelle amitié ? Quoiqu'il en soit beaucoup parlé dans les sociétés d'étudiants, Scipion n'y avait jamais eu l'impression d'un besoin véritable,

comme lui-même l'eût ressenti. Et si lui-même ne le ressentait pas, c'est en vertu de ce scepticisme, de cette défiance de déshérité, qui l'avait arrêté là comme devant d'autres amours. Chimères...

Mais ici s'exprimait quelque chose de neuf. A la faveur de cette liberté qui gravissait, le cœur battant, les sentiers de la montagne, de cette vivifiante nuit, loin du quotidien de là-bas, dans l'haleine de la forêt, comme il vibrerait, l'accord des paroles ! Comme ce compagnon de marche était près de lui ! Et comme les mots devenaient eux-mêmes inutiles, devant l'éloquence de leurs pas emmêlés dans la forêt sourde et inconnue, parmi les roulements de cailloux et les bris de rameaux ! Le terrain couvert d'aiguilles sèches se faisait glissant, des racines s'imprimaient dans les plantes de pieds, une sorte d'espoir levait en Scipion, joint à tout cela, et à la reconnaissance qu'il jetait à son compagnon de l'avoir fait venir ici.

Puis la pente s'interrompit, et le sentier se jeta à travers les arbres sourdement bruisants, vagua dans des clairières à gentianes, passa d'étroites portes dans des murets de pierres sèches. Le sol était d'une sécurité égale à sa douceur. Ça et là un gros sapin les happait.

— Qu'ils sont beaux ! s'écriait Scipion.

— Ce sont les vieux amis de mon enfance, dit Cerfeuil. Je les connais tous et je les aime, et je ne m'en suis jamais repenti. Ils ne font pas faux bond, ceux-là ! Forcément ! acheva-t-il avec un rire ambigu dont Scipion tressaillit.

— Oh ! mais alors... Avoir un ami, la belle aventure... Mais l'être !

Cette idée taillait une subite perspective dans le morne maquis dont il n'avait que trop pris l'habitude, ouvrait un espace à tous les galops !

Après une sorte de col, ils passèrent un clédar et descendirent dans une combe où bientôt de la lumière apparut. Une tâche ! Une tâche ! criait en Scipion quelqu'un. A ce prix l'amitié ne peut-elle avoir sa raison d'être ? Il reniflait l'air, s'épongeant, joyeux de sa sueur, quand dans le trouble s'avança une petite ferme vétuste que défendait un roquet.

— Voici l'Envers, dit Cerfeuil. Sois le bienvenu dans cette maison. Il y a longtemps que je désirais t'y recevoir.

Dans une cuisine fleurant le café au lait, les pommes de terre bouillies et l'âtre, ils annoncèrent leur arrivée au vieux ménage Nidrose.

— Comment va Manni ? demanda Cerfeuil.

— Justement, dit la femme, il tousse un peu. Sans ça, il vient gros.

— Avez vous des œufs ?

— Des œufs, du lait, du pain, nous avons tout le nécessaire.

Tout doucement, ils gagnèrent par l'extérieur, la grange et la petite chambre qui y attenait. Boisée de sapin jauni, elle était munie de quelques meubles disparates et d'une cheminée de fonte.

— Ça sent terriblement le renfermé, dit Cerfeuil en repoussant le volet empêtré de lierre.

Il regarda le petit enclos avec admiration.

— Ici, j'ai vécu bien des heures légères, et aussi d'autres plus difficiles, me demandant s'il ne me viendrait jamais rien de l'amour ou de l'amitié.

Les deux amis se réconfortèrent, puis en sourdine transformèrent en lit le vieux canapé.

— Il ne faut pas réveiller Manni, expliquait Cerfeuil, surtout s'il a la toux. Bon, pas de pétrole dans la lampe. Nous voilà forcés de dormir.

Il se retira dans une sorte d'alcôve, tandis que Scipion s'installait sur son lit improvisé.

— Que sont ces coups sourds dans la nuit ? demanda, en hésitant, Scipion.

Cerfeuil eut un petit rire.

— Ils en ont inquiété d'autres. C'est le battant de la vieille cheminée de bois qui tape à la brise. J'ai peur que le temps ne se gâte.

Tous deux échangèrent encore quelques paroles ; puis, seuls, leurs souffles dialoguèrent dans la petite chambre.

.....

Comme par magie, Scipion se trouva réveillé tout clair dans la nuit.

— Qu'est-ce qui arrive ?

Il régnait une voix profonde en la forêt. Un petit vent flûté jouait avec le coin de la ferme et soulevait des branches à l'entour. On entendait la lisière en éterniser le souffle ondoyant en son silence, et les sapins s'emparer tour à tour de ce soupir jamais éteint.

« Les sapins de mon ami ! » pensa le jeune homme.

Cette pensée développa quelque chose de vertigineux dans la chambre.

— Est-ce qu'il dort ? se demanda-t-il.

Dans l'enclos étrangement vide, nulle respiration ne se faisait entendre. Seul retentissait par instants l'obscur martèlement de la cheminée, comme en une profondeur de tombeau.

— Si je l'appelais !

Il y renonça. En une minute ce compagnon qu'il touchait presque, et dont il partageait peut-être les pensées, lui parut plus lointain et plus mystérieux que les ronflements de la nuit.

En se soulevant, il pouvait apercevoir un coin de ciel pâli où ne luisait plus une seule étoile. Soudain il crut entendre une voix d'enfant à son oreille ; un frisson venu du dehors lui hérissa la peau. Il écouta. Mais plus rien ne subsistait que la rumeur de la forêt nocturne et le chuchotis du lierre à la fenêtre. Peu à peu Scipion s'abandonna aux vagues du vent, à ce qui s'y ébauchait de réminiscences d'un autre âge ou d'autres vies, était emmené par elles...

Enfin ! cria une voix nette.

Scipion leva la tête et vit un maigre et long mollet dressé vers le plafond. Le mollet poursuivit :

— Il y a un bon moment déjà que je déclame mon dernier sermon. Il faut croire que mes sermons ne réveillent personne.

Scipion s'était appuyé sur le coude.

— Oui, tu peux regarder, c'est la pluie. Nous en avons de la chance.

Une averse subtile passait en diagonale sur l'étroit paysage de la Combe, embrumant les cimes branlantes de ses sapins.

— Ecoute-moi ce chahut, disait Cerfeuil avec âpreté.

Tout à côté, la forêt gémissait dans une convulsion de toutes ses branches. Semblait-elle s'apaiser, qu'un hurlement océanique éclatait dans tout le voisinage pour se résoudre en rafales nouvelles.

— Ils sont jolis, mes sapins, elle est aimable, la Combe de l'Envers.

De ses talons nus, il frappa le plancher.

— Allons, il ne reste plus qu'à travailler.

Ils allumèrent dans la petite cheminée un feu qui avait perdu l'habitude de brûler là. Comme ils prenaient leur chocolat, les pieds à la flamme et la main gauche dans la poche, on entendit dans la cheminée la voix jasante d'un enfant mêlée à une rude voix de femme.

— Voilà Manni qui gueule, observa l'amphytrion.

Il était tout à fait pitoyable avec son dos rond, son front creux. Scipion essaya de le réconforter.

— Oui, c'est bon ! répondit-il. Il ne nous reste plus qu'à travailler.

Ils travaillèrent. La forêt se secouait en impatiences brutales qui faisaient vibrer la maison. Scipion ayant constaté qu'on était rudement bien ici :

— Ouais, oui, dit l'autre. Et il grommela que c'était complet.

— Pauvre hygromètre à cheveux, fit Scipion, comme te voilà mal.

Il fut étonné du sombre regard que Cerfeuil lui jetait.

Après le dîner, les deux amis songèrent à profiter d'une accalmie. Près de la haie de raisinets, ils rencontrèrent un tout petit personnage invraisemblablement blond, armé d'un fouet immense.

— Voilà Manni, dit Cerfeuil. Bonjour Manni, comment vas-tu ?

— J'ai un fouet, répondit Manni.

— Je vois ça ; est-ce que tu es sage ?

— J'ai un fouet.

Il ne sortit pas de là.

— C'est toi qui l'intimide, déclara Cerfeuil piqué.

Ils s'en allèrent par les sentiers. Le vent mouillé projetait contre les fonds de sapins de brusques ternissures et entretenait dans le sous-bois un branle-bas de bataille. Dans un coin de blocs moussus, un tronc geignait sur un ton d'agonie. Les deux amis s'en allèrent jeter du haut d'un promontoire un coup d'œil désenchanté sur les tourbières brumeuses de la vallée des Ponts. La pluie les chassa de là vers l'atmosphère chaude de leur logis, vers son parfum d'âtre et de pipe. Après quelques heures de travail, ils firent un repas taciturne et remirent du bois au feu.

— Triste journée, fit Cerfeuil en exhalant une bouffée de tabac. Voilà qu'on déshabille Manni.

— A chacun sa guigne, constata philosophiquement Scipion.

— Il y a guigne et guigne, rétorqua son hôte avec autant de profondeur.

— Quelle est donc la tienne ? Je voudrais savoir.

Mais sa voix n'avait pas formulé la question. Dès lors, il se la répéta souvent. Il se la posait le jour, épiant son ami effondré dans des lectures de Vinet, la nuit en écoutant son sommeil parmi les galops de la forêt ou les criblées de la pluie. Alors plus spécialement s'exaltait, sous l'éperon de l'interrogation irritante, son amitié, ou ce qu'il aurait voulu l'être. Peu lui importait, déjà, que l'autre n'en voulût pas. Il trouvait cela naturel. N'est-ce pas tout ce que je peux souhaiter, songeait-il, d'être près de lui, de souffrir de son tourment, de lui offrir quelque chose à déchirer ?

Cerfeuil ne s'en faisait pas faute. Quand il parlait, ce n'était guère que de lui, pour n'en rien dire. Scipion ne semblait figurer pour lui qu'un tremplin pour de nouveaux bonds dans le vide. Dans ce qui paraît le vide, se disait son camarade. Ayant risqué, un soir que le vent avait permis au ciel de remonter un peu sur les sapins, d'où venait une lueur, ayant risqué quelques mots sur l'amitié, Scipion ne déchaîna qu'une rafale nouvelle. Et ce ne fut pas sans épouvante qu'il assista à ce qui sortait de cette bouche. La conclusion : qu'on ne garde ses amitiés, chacune, qu'à sa distance, il l'encaissa tout de même avec un tremblement. Qu'est-ce que cela ne voulait pas dire ?

— Tu trouves peut-être une indélicatesse que je te parle ainsi, à toi mon ami. Mais précisément entre amis, est-ce qu'on se gêne ? Voilà qui t'étonne ? Et te chagrine ? L'exemple est pourtant bon. Nous pourrissions tout ce que nous touchons. Ainsi de l'amitié, ainsi de tout. Où verras-tu jamais plus pure animosité que chez les tiens ? Ne nous servons pas des sentiments ; en les cueillant, on les tue. S'il en pousse un spontanément dans un interstice, laissons-le donc tranquille.

— Il y a des dévouements cependant...

— Quoi de plus commun ? L'altruisme, qui consiste à se satisfaire en les autres, est un genre de satisfaction qui n'est pas toujours le plus béni.

— N'empêche que voilà de curieux propos pour un théologien...

Cerfeuil se redressa avec un reniflement. Il jeta :

— Les vrais bienfaiteurs, les seuls utiles, il est prouvé que ce sont les théoriciens de bibliothèque et les techniciens de laboratoire, — non pas les vide-pot de l'humanité souffrante ! Mais ceux qui peuvent œuvrer, — aux ouvriers le reste ! — dans le silence de la pensée, et loin de tout...

Scipion hocha la tête.

Ces discours commençaient à sonner faux. Mais où Cerfeuil en prenait-il les éléments ? Ce pessimisme, forgé ou non, comment le juger ? Il lui apparaissait tour à tour comme le vide pressenti d'un sommet, ou comme la froide volonté d'un rocher plongeant à pic sous vos pieds. De toutes façons, la tête lui en tournait. Il demeurait là devant, béant, transi. Pendant un instant, seule parla la petite cheminée aux braises agonisantes, où rageait le vent, simulant des tapages de luttes démoniaques, des tumultes de flammes dévoratrices, d'extraordinaires rumeurs d'express dans la nuit. Il frissonna. Était-ce vraiment cela, Cerfeuil ? Et il évoquait le joyeux étudiant de Belles-Lettres, l'ami libérateur qui était venu le prendre à Port-Mazel. A ce qu'il lui en dit, Cerfeuil répliqua sourdement :

— J'ai besoin parfois de société pour être seul. Il y a trop de monde dans ma solitude.

Fut-ce cette parole, décidément dégrisante, ou le contraste

d'humeur qui nous vient naturellement en compagnie, ou le cours de physique qu'il relisait en guise de vacances, dès ce moment la tournure d'esprit de Scipion changea. Quittant le point de vue contemplatif, il dépouilla son ami des qualités d'abîme devant lesquelles il s'était jusque-là hypnotisé et le plaça sur le seul plan...! physique. De quelle infortune, se demanda-t-il, provient sa philosophie ? Que n'a-t-il pas pour être heureux et content ? Pas moyen de trouver rien, ni dans ses affections, ni dans ses activités. Finissant la revue de cette sorte de défilé dans lequel il faisait parader Cerfeuil devant lui, il arrivait au bout de l'inspection sans un bouton qui manquât.

Alors ?

Alors il lui fallait conclure à un individu d'une essence trop différente de lui, pour qu'il y vît goutte. Et pourtant ! Pourtant !

Peut-être certaines sympathies reproduisent-elles ce qu'on appelle, en acoustique, le phénomène du battement : plus on est près de l'unisson, plus le conflit s'accuse.

Quant à sa théorie de l'amitié, qui dit qu'elle ait tort ? Peut-être y a-t-il, pour les hommes d'ici-bas, comme pour les astres, des distances de gravitation hors de quoi c'est la catastrophe ?...

Il renonça à ce petit jeu d'analogies qui décidément le ramenait trop sur ses propres terres, et résolut de ne plus se contenter que de son rôle d'ombre. L'ombre de Cerfeuil, c'était toujours ça...

Où ils se retrouvaient au moins, c'est dans leurs sorties. D'eux-mêmes les arrachait le tourbillon jailli du matin vif, des herbes et de la forêt ; et cette puissante odeur, qui, à la chute du jour, monte de la terre comme un cri. Le vent, comme ayant épuisé le nuage, apportait maintenant une succession de rafales solaires dont ils se hâtaient de profiter. Il y avait un culte qu'ils partageaient également : celui des sapins. Ils en faisaient « collection ». Ils en épiaient tous les types ; les beaux, les riches, semblables à de somptueux candélabres à mille branches, ceux si amples qu'on croirait des infantes d'Espagne tenant leur robe à deux mains ;

ceux en pyramides ou en trophées de drapeaux, ceux en lyre, les jumeaux, les grégaires, les anachorètes. Et puis aussi les pauvres et les maigres qui ne sont pas les moins expressifs, qui ont l'air d'une loque ou d'une échelle, les étiques, les hérétiques, les penchés, les fendus, les rigolos. Et sur cette crête, ceux-ci qui battent de l'aile contre le ciel clair comme des corbeaux qui vont s'envoler, et ceux-là qui s'écartèlent de leurs pennes noires comme des aigles de blason.

Un jour, réveillés dans une clarté de leur petite chambre où tout avait sa couleur, ils reconnurent que le vent avait changé. Ce matin-là, il n'y eut ni physique, ni théologie ! Ils se précipitèrent à la rencontre de la bise folle. Et jamais la forêt n'avait été si miraculeuse à voir. Partout s'offraient aux yeux ses légions, l'arme au pied, dans leur debout résolu et sombre. Et sur les crêtes qu'ils hérissent, les sapins semblaient des croisés proclamant : Dieu le veut ! Leur masse avait de mouvants reliefs et leur ombre des chatoiements glissant du glauque d'étang, du noir de la nuit, ou celui de l'orchis vanille, jusqu'au bleuissement vaporeux des nuages. De leur voix, l'âme était envoûtée, soit qu'elle se déroulât en sifflements de vieilles harpes solitaires, soit qu'elle fût reprise, en chœur, par toute la montagne. Et tandis qu'ils s'élevaient sur les nervures du pâturage et que se multipliaient les horizons :

— Chantons, clamait Cerfeuil, le cantique de Mahalot : « J'élève mes yeux vers les montagnes d'où me viendra le secours ! »

Il exultait. Pendant des heures, il resta à ce diapason, cependant que dégagés des fonds où ils n'avaient que trop végété, tous d'eux atteignaient les faîtes où c'est à l'immensité qu'on commande. Son optimisme fusait en : « Vive Belles-Lettres ! », prenait des résolutions, prêchait : « Rendons-nous dignes de tout ce qui pourra nous arriver d'heureux, de peur que ce jour ne soit à notre confusion, etc. ».

Scipion l'observait avec ébahissement. C'était lui, maintenant, le taciturne. Et son ami eut beau se multiplier de toutes les manières, à en rendre jaloux le panorama alpin de ce jour, Scipion revenait toujours des yeux au sombre

pays dans une retraite duquel il avait cru veiller sur une douleur amie.

Le lendemain, on travailla jusqu'au soir. Mais après souper, ils retournèrent à la crête. Le ciel rutilait d'étoiles avivées par le souffle de la nuit. De temps à autre un sapin bourdonnait subrepticement. On entrevoyait le lac, grand cadavre blafard étendu sous les astres.

Cerfeuil :

— On aura beau dire, c'est encore ce qu'il y a de plus rare et de plus divin dans ce pays. Qu'il fera beau retourner près de lui ! L'automne est si splendide à lire entre les lignes de ses eaux ! Je me réjouis, chaque fois que je suis ici, de quitter cette région sévère et limitée pour retrouver le lac. Il me tarde...

Scipion repartit :

— A t'entendre aujourd'hui, ton seul plaisir d'être ici vient du projet d'en partir bientôt. Pourtant, lorsque nous étions en bas, tu ne parlais que de la montagne...

— Oui, voilà comme on est. Mais notre pays est une contrée miraculeuse qui répond à tous les désirs, et qui sait toujours offrir, pour un moment du moins, cette autre chose que notre âme espère.

Scipion secoua la tête. Quand la veille au matin ils avaient franchi l'arête, les Alpes s'étaient dressées devant lui comme un cimetière ; et le lac, par trop, signifiait l'implacable retour. Non, lui ne se réjouissait pas de quitter la montagne. Il le dit. Peu à peu, la voix sourde, il se laissa dire beaucoup d'autres choses. Ce pays, il le connaissait trop, avec son lac et son horizon couché. Et le mouvement tendu de ses lignes, là-bas, il ne l'avait que trop suivi de tous ses yeux, consulté de tous ses espoirs. Trop de fois il s'était lancé sur cet immense chemin d'eau miroitante, qui lui semblait n'avoir pas d'extrémité.

— Je le sais maintenant que de pareils départs sont sans arrivée. Trop de fois je suis parti et je suis revenu. Si j'ai pu m'enivrer de mes élans et de la croyance qu'ils s'envolaient vers quelque chose, je sais maintenant que c'était un leurre. Je ne puis plus me contenter d'aspirer à la fin mystique de

ce grand tout convergent que simule l'image de ce lac, et de croire à l'intersection de ses lignes. Que n'ai-je pas imaginé pour en faire l'aboutissement suprême ? Ne m'étais-je pas fourré dans la tête que ce flux et cette direction de tout un paysage allait au-devant d'un être, et qu'au fond de ces horizons il y avait un visage dressé ? Je sais que ce visage n'était autre que le mien. Ça ne valait pas le voyage.

— Mais au contraire... reprit Cerfeuil doucement. N'était-ce pas une indication que ce moi retrouvé, après cette pérégrination, dans ce lointain ? Pourquoi ne pas accepter cette fatalité qui nous ramène sans cesse à notre figure ? Il est peut-être grand, le devoir qui ordonne l'application à son esprit et à sa beauté.

— Où fuirai-je loin de mon esprit, dit âprement Scipion, où irai-je loin de ma face ? Non, je suis las de cet éternel spectacle. J'ai assez de la limpidité de ces eaux, pour le Narcisse qu'on y voit ! Je suis esclave sur cette rive, mais je sais qu'elle s'en va ailleurs. J'irai où elle me dit d'aller.

— Où irais-tu ? Que gagnerais-tu à te fuir ? Un jour tu reviendras la tête basse, n'ayant rien découvert de plus qu'ici. Et, dépouillé de tes illusions sur les « ailleurs », tu ne seras plus qu'un étranger dans le pays retrouvé, dont tu ne sauras plus même le secret.

— Il n'y a pas d'issue hors de ce petit monde où ce petit sang nous a mis, reprit Scipion avec rancœur. Mais j'en trouverai bien ! La voix du sang, il fut un temps où elle était une musique, et je vois qu'il y a encore des hommes pour l'entendre. Mais mon sang à moi me pèse et me poisse. C'est sa fatalité que je n'accepte pas. J'en ai mal subi déjà la tyrannie durant ma mauvaise enfance ; obscurément, avec un instinct d'animal qui veut être à ses muscles, j'ai bataillé contre lui, très mal, je le reconnais bien. Mais j'étais seul et on n'est pas clairvoyant à cet âge, on ne sait pas agir selon soi, sans nuire, ce qui peut être. Je l'ai payé cruellement. On m'a dit que ma mère était morte à cause de cela. Ce malheur m'a rompu, m'a fait tomber sous le coup du repentir, dans la conviction de mon tort. J'ai été dès lors ce qu'on voulait que je sois, j'ai suivi le chemin tracé qu'il fallait que

je suive. Ce fut un bien morne voyage que j'ai fait le long de cette route...

Pourtant, si l'on m'avait aidé à me démêler moi-même alors que j'étais enfant..., si l'on m'avait permis quelquefois, adolescent, de sortir un peu du chemin.... Il aurait suffi de peu, je crois, pour me le faire comprendre. Hélas ! mon père était dur. Il était droit. Il suivait la route pour la route. Lui aussi croyait qu'il y a dans le sang de la tradition des vertus immanentes. Il les avait introduites dans le mien, où elles sont restées. Je suis né et j'ai été élevé avec des affinités, des croyances et des terreurs qui n'étaient pas les miennes. Elles ne le sont pas devenues. Y a-t-il une chose que j'aime spontanément ou en qui je croie de ma propre autorité ? Certes, je ne rejette rien de ce qu'on m'a confié pour l'aimer ou y croire. Mais je demande d'en juger par moi-même, de me recomposer moi-même. Quand je devrais me mettre à la porte de moi-même !

— Mon Dieu ! que tout cela est insensé, dit tristement Cerfeuil. Autant dire que tu veux recommencer le monde.

—

— Dieu n'existe donc pas, et tu n'es né de personne. Aucune révélation, aucune explication ne nous a jamais été donnée sur la sens de notre vie. Il ne s'est point passé d'histoire ; et l'humanité ne fit aucune de ces expériences qu'elle nous a si douloureusement transmises.

— Est-ce que je sais ?

— Dépouille-toi donc, et va-t-en nu par le désert. Si vraiment tu le trouves tel ! Car je t'avertis, tu en rencontreras des pas et contre-pas, marqués sur ce sable. Tu n'es pas le premier don Quichotte de cette aventure ; comme tu n'es pas le premier, tu penses bien, à chanter cette chanson.

— La vérité, je veux partir seul à sa découverte.

— Il n'y a pas de bien, il n'y a pas de mal...

— Qu'est-ce encore que cette servitude ? cria Scipion. Ma vertu ne peut m'être à louange qu'autant qu'elle est mon choix.

— Oh ! être orgueilleux ! — Ici la voix de Cerfeuil eut un éclat méprisant. — Que tout ce qui relève de l'expérience

morale soit donc subordonné à la tienne ! Avoue ce que cela veut dire : que tu répudies la sagesse enseignée d'un soin si jaloux et si tendre à nos petites années. La sombre aventure des méchants, dont on a voulu te garder, c'est elle que tu recherches. C'est le dieu du péché que tu désires. Ose le dire !

— Oui, si je ne puis faire autrement ; d'ailleurs, tant que je n'aurai pas péché, je me croirai indigne de la sagesse. Oh ! ce ne sera pas pour le plaisir. Le plaisir... me voudrait-il seulement ?

— Malheur à toi si tu étouffes dans ton cœur l'instinct primordial du bien !

— Je n'aurai le goût du bien que quand j'aurai fait le mal.

Le silence se fit. Et la nuit béa de toute sa profondeur, où la lueur du lac agonisait.

— Tu ne pourras pas,... dit tout bas Cerfeuil. Mais je te plains. Bien que je me méfie de la sincérité de tes paroles, puisses-tu ne pas te trouver entraîné, malgré toi, par elles. Ces jeux sont périlleux. Tu pourrais y être pris. Et quelle honte...

— Je ne puis avoir plus de honte que de ma sagesse, qui n'est pas la mienne.

— Tu ne récolteras que le malheur...

— Je souffre de moi. Je souffre de ce que je suis à tous égards, ou plutôt de ce que je ne suis pas. Je ne saurais être moins heureux.

— Mais cette souffrance n'est-elle pas à nous tous ?

— Connus ces soupirs stériles et ces grelottements devant un lac, fit Scipion avec emportement. Mais est-il fier de souffrir sans cause ? Si le malheur nous dédaigne, sachons le susciter !

— Tout cela pour en arriver où ? demanda sèchement Cerfeuil en se levant. Tu me dis de belles choses. Mais je voudrais bien savoir à quels projets elles te détermineront.

Scipion répondit laconiquement en le suivant :

— Je m'en irai d'ici.

Cerfeuil dit encore :

— Je ne perds pas espoir. Tu reviendras vite. Tu verras comme on se retrouve....

Tandis qu'ils revenaient parmi les sapins du pâturage, il ajouta :

— Je pourrais te raconter mon souvenir d'un soir. J'avais passé par où tu passes. J'avais cherché partout des issues. Je me sauvai dans les bois. Sur Chaumont, je crus me volatiliser de toute ma vieille essence, et ressusciter d'un souffle nouveau. Je revins dans le soir de flamme. Le vent en foule traversait la forêt ! J'en étais fou d'allégresse ! Que ne me sentis-je pas, en cette heure innombrable ? Et capable de quelles impossibilités !

Je descendis la route à grands pas. La nuit était tombée, noire, et le silence devenu profond. Je m'étonnais de n'être pas arrivé au Contour du Garde et de ce que la route s'allongeait si droite, quand un pas retentit derrière moi. Je jetai un regard furtif en arrière : on ne voyait à cause de la nuit qu'un peu de route vague, et je me hâtai, impressionné désagréablement par le fâcheux qui me suivait dans l'ombre. L'autre pas s'affaiblit et je n'y songeais presque plus quand m'étant retourné machinalement, je vis sur la route une silhouette indécise. Cette fois-ci j'étais au Contour du Garde, et comme l'endroit est hostile, je me lançai à la course.

Je pensais avoir définitivement dépisté mon suiveur, quand tout à coup j'entendis son pas précipité derrière mon oreille. Je voulus le gagner de vitesse, mais inutile ! Je t'avoue que j'eus peur alors, une peur sourde mêlée d'irritation contre cet être qui m'en voulait si visiblement, et, voulant avoir le mot de cette poursuite, je m'arrêtai net.

— Et c'était toi-même ! ricana Scipion. Comme on se comprend !

.

Le lendemain à leur lever, Scipion déclara qu'il irait à Genève.

— Tu en reviendras, répondit simplement son ami.

Cette idée de Scipion n'était point nouvelle. Depuis quelque temps, sentant qu'il ne faisait plus rien de bon à Port-Mazel, il poursuivait avec intermittences un projet de départ. On lui avait proposé de remplacer quelque temps le second assistant du Museum de Genève. Il irait à Genève. Cette fois-

ci, il était fixé. La conversation de la veille, dans la sourde nuit, l'avait révélé à lui-même. Il se sentit un nouvel homme se désagrégeant de sa gangue. Léger, il allait et venait dans la petite chambre où pénétrait une gerbe de soleil.

D'un commun accord, les deux amis résolurent de s'en aller de là. Ils jugèrent même avec solennité qu'ils n'avaient plus rien à faire ensemble. Et, silencieusement, presque hostiles, ayant fermé à clef la petite chambre de bois jauni, ils redescendirent le sentier de la forêt.

La journée était énigmatique et douce. Le lac souriait dans l'ouverture triangulaire de la Pouëta Combe. Ils prirent le train et se séparèrent à Corcelles.

Cerfeuil rappela Scipion. Après l'avoir vu d'un regard inquiet s'éloigner sur ses longues jambes, il prit sur lui-même de le rejoindre :

— Nous ne pouvons pas nous quitter ainsi ! Revoyons-nous encore une fois, avec d'autres. J'ai envie d'arranger une partie de bateau jeudi après-midi avec ma petite sœur. Viens-y avec Miette.

— Comme tu voudras.

IX

Miette et Scipion s'entretenaient avant l'heure convenue sur la grève de Port-Mazel où leurs amis devaient venir les prendre. Le beau lac clair, saupoudré de brise, les attendait. Il régnait une froidure vibrante, et l'odeur que déjà la grande lumière exprimait des feuillages et de l'eau. Scipion regardait Miette assise à contre-jour sur le mur, en blouse blanche, avec le soleil sur sa nuque lisse et le remuement de ses beaux bras expressifs dans ses manches de voile.

Bientôt un léger bruit d'eau se fit entendre et la barque de leurs amis parut. Le temps de toucher, de recueillir les nouveaux passagers, et le petit bateau s'envola vers le large. Tout d'abord peu de paroles furent échangées. Chacun se laissait flotter au souffle de la vive journée, qui sifflait aux oreilles. Scipion et Cerfeuil courbés sur les rames menaient vigoureusement la course. Le premier, saisi d'un enthousiasme,

respirait de toute sa poitrine. Il regardait sans voir Miette en face de lui, au banc d'arrière, qui se laissait emporter les mains jointes. Tout entier il se mettait dans son effort rythmé, semblable aux battements d'une aile qui l'enlevait seul vers l'embrasure du lac ; n'écoutant que le flottement subtil de l'eau, ravivé à chaque impulsion des rames, contre la coque sonore ; ignorant de tout et même du compagnon qui, du même effort, du même rythme, mais d'autres pensées, manœuvrait avec lui. L'espace était libre et sans personne. La libération lui gonflait le cœur et les bras, qu'il sentait renaître à chaque brasse. C'était comme le recommencement ininterrompu d'une entreprise immortelle, et ce lac qu'ils fendaient n'avait enfin plus de limites. Il avançait, il allait n'importe où, maintenant qu'il s'était détaché de la rive amoindrie, revêtue de la seule beauté qui lui appartienne, celle de l'éloignement, celle de ce que l'on quitte.

Brusquement Cerfeuil lâcha ses rames qui se rabattirent contre le bateau. Scipion sentit l'effort plus lourd de ramer seul. Il s'obstina néanmoins, s'acharnant à conserver à la course sa même cadence, sa même rapidité.

— Pourquoi s'éreinter ? observa son ami. Rien ne nous presse. Nous avons toute la journée à nous : jouissons de cette heure qui est la plus belle de toutes.

Scipion continua de lutter contre l'eau, contre le fardeau accru, contre un certain abandon dont il ne voulait pas s'apercevoir. Il fut en nage, et Jocelyne, la sœur de Cerfeuil, déclara que s'il continuait à transpirer ainsi, il faudrait écoper. Miette regardait Scipion avec un sourire. Scipion gagné par une explosion d'hilarité, à son tour, laissa aller ses rames. Le petit bateau devint une épave babillant avec le flot qu'une brise accrue amenait de tout l'horizon. Et sous l'onde impénétrable s'approfondit l'abîme qui les portait en les berçant.

Du reste, il reconnut bientôt l'inutilité de ramer. Un paquet d'herbages vacillant au gré du flot avait passé à leurs côtés. Le cherchant des yeux il le découvrit à perte de vue qui se confondait avec la vague. « Nous avançons tout de même, s'exclama-t-il joyeusement en lui-même. J'avais cru que ce

lue n'était qu'immobilité et trépidation de soleil ; or jamais distance plus grande ne fut parcourue que depuis ce paquet d'herbes. Ce ne sont pas seulement les rames : la brise, la lumière, la journée tout entière nous poussent vers l'horizon. Journée divine ! qui, après m'avoir enseigné la vie par vocation de vivre, me signifie son inéluctabilité. Tout progresse, en dépit de toute manœuvre humaine, vers un but ; et de même que la plante progresse vers la fleur qui est son but, nous allons sans le vouloir vers les buts fleuris de là-bas. »

Il jetait ses yeux d'explorateur sur la nappe et le balancement des flots. Dans le voile, il devinait des silhouettes d'îles voyageuses et percevait des chœurs irréels. Un parfum de soleil et d'eau, un parfum de jeunesse flottait qui venait non pas des présences immédiates, mais d'autres inaccessibles dont la stridente clameur arrivait avec des palpitations de brise. On pouvait tout imaginer sur cette voie enveloppée d'azur où nul objet ne faisait saillie. Après ces apparences tour à tour mouvantes et évanouies qu'y créait son œil, d'autres se découvriraient plus enviables encore, et d'autres encore plus lointaines. « Nous serons accueillis par de merveilleux sourires, et nous accomplirons la volonté splendide de l'inconnu ! »

Scipion et Cerfeuil saisirent simultanément leurs rames.

— Et maintenant, nous, les anciens suants de galères, nous pouvons ramer de concert avec nos sœurs les vagues, dont nous avons surpris et l'esprit et le rythme. Je vous dis adieu, hommes de vos littoraux, ou navigateurs arcaboutés aux contretemps de vos navigations.

Et ils ramèrent les yeux dans le soleil, trempant leurs avirons en plein ciel.

— Quel biceps ! s'écria Jocelyne.

— Où allons-nous ? demanda la voix placide de Miette.

— Nous arrivons bientôt, répondit Cerfeuil, laissez-moi vous guider.

Scipion reconnut derrière lui une rive prochaine où le flot arrivant et les arbres retroussés chantaient à l'envi la belle journée. Bientôt ils furent environnés de ces voix. Leur

bateau se secoua sous un dôme de feuillage. Près d'eux des pierres moussues jaillissaient de l'eau avec régularité.

— Plus loin, mes amis ! s'écria Scipion.

— Oui, dit Cerfeuil, c'est un peu plus loin.

Ils fendaient maintenant une onde assombrie ballottant bruyamment des débris de lumière.

— Arrête ! dit Cerfeuil.

Il fit virer le bateau et le lança dans une crique. Entre deux aulnes apparaissait une petite prairie en jachère et dans le fond une ruine de masure. Les jeunes filles poussaient un cri de ravissement. Le bateau heurta sourdement de sa proue relevée un des arbres du rivage et la petite troupe débarqua. On s'installa dans l'herbe qui venait de la prairie s'ébattre entre les vernes, et, tandis que les garçons amarraient le bateau et attachaient le hamac, les jeunes filles faisaient le tour de tout. On bivouaqua gaiement, puis les pipes furent allumées et des livres ouverts. Mais il faisait chaud. L'eau, fulgurante de soleil, tournoyait avec tumulte sous la bise dont leur arrivaient des bouffées tièdes. Le bateau se dandinait en tirant sur sa chaîne comme un animal. Ils s'endormirent.

Scipion entra de plein champ dans un rêve radieux. Il était le nez à une petite fenêtre d'une falaise vertigineuse en surplomb au-dessus de la ville de Neuchâtel. Le lac et le ciel se confondaient en une muraille de feu contre laquelle se cabrait la haute agglomération du château et de la collégiale. La ville, toits innombrables pressés dans l'ombre, émettait des centaines de fumées qui fuyaient parallèlement. Et tout près de ses yeux il voyait le cadran bleu ciel de la Tour de Diesse où l'aiguille virevoltait par bonds.

L'heure passait au bruit de l'eau et des branches. Dans son hamac, Miette se haussa subrepticement sur le coude. Après s'être assurée que tous ses compagnons sommeillaient, elle arrêta ses yeux sur Scipion et considéra avec attention le visage du jeune homme entr'ouvert en sourire. Au-dessus d'elle, une branchette folle se débattait contre le vent. Miette la saisit au vol et la cassa.

Les heures s'étant écoulées, le soir projeta des ombres embroussaillées sur la prairie et peignit d'un bleu intense le

lac qui défilait derrière les arbres. La petite troupe embarqua et poussa en plein lac. Cerfeuil et Scipion ramaient les yeux dans le soleil abaissé, d'un effort plus difficile contre la vaine qu'exaspérait l'étrave du bateau.

Et comme ils étaient avancés sur le chemin du retour, le soleil fut proche de l'horizon, dans un firmament d'or. Le vent plus dur et tonique passa impérieusement sur les fronts et chassa les cheveux au large. Le lac se soulevait universellement, seconé d'une agitation sous-aquatique semblable à celle qui trahissent les révoltes de l'âme en feu de la terre. Une sombre volonté se répandit partout ; la volonté sans joie de l'inéluctable. Scipion ressentit une galvanisation d'apôtre qui fait sa joie de la non-joie des choses, et grâce à leur prochaine fin. Le soleil lui apparut debout sur l'horizon, comme un homme au sein d'un brasier, qui activait fiévreusement l'incendie de sa propre personne ; et, parmi ses gestes désordonnés, il en discerna un dédié à lui-même qui était un geste d'impérieux là-bas, désignant non plus tant l'au delà que l'au-dessous de l'horizon ; après quoi l'astre s'immola d'un mouvement héroïque dans la gloire de son écroulement.

Comme il venait de disparaître et que Scipion le cherchait encore à la place brûlante qu'il avait laissée dans le ciel, ses yeux parcoururent l'étendue hérissée et déserte du lac. Il fut soudain un homme abandonné au milieu de l'immensité. Et comme une angoisse montait de la profondeur et l'envahissait de vertige, ce fut alors qu'il regarda Miette. Elle lui souriait divinement.

Scipion reporta ses yeux stupéfaits autour de lui. Le soleil avait disparu. Le lac se hâtait vers une multiplicité de buts, désorganisé, anxieux, à l'intérieur de l'horizon rétréci. Il n'y avait plus que l'eau et le visage de Miette, éclairé d'une lueur inconnue qui se répandait sur elle, et s'allumait à la pointe des flots. La lune était suspendue au plus haut du ciel. Et le regard de Miette persistait dans son inflexibilité, maintenant plus volontaire que l'autre appel. Scipion ne fut plus seul sur le lac esseulé. Il n'eut plus qu'un cœur qui battait follement. La nuit descendit, la lumière survivait. Et cet

effluve plus doux s'insinua dans son être dont l'autre clarté n'avait tiré que des reflets d'armure. Il avait été un homme. Il ne fut plus qu'un enfant, touché pour la première fois au fond de sa poitrine et prêt à sangloter tout son passé.

Ils atteignaient au but. Scipion reconnut la silhouette crépusculaire de la rive qui revêtit toute sa signification. Avec sa compagne, il toucha terre, terre ! Il reconnut la physionomie profonde de toutes les choses dont il ne savait que les contours, « réalisa » les vieux bancs, les feuillages de l'avenue, entendit pour la première fois le langage d'un jet d'eau qui jusque-là avait brillé dans le silence, et éleva les mains vers la maison de Port-Mazel.

Dans sa chambre, face à la lune....

Le lac ondulait à sa clarté. Il fouilla l'indigo pâli du ciel et les lointains clos.

Dans les avenues du jardin...

Dans les chambres...

Il erra dans les chambres obscures et surgit dans l'une d'elles, qui était comme le petit salon. Miette s'y trouvait. Il s'avança vers elle, et, dans le silence chuchotant de la nuit, dit à voix basse :

— Miette ! Ne me repousse pas !

Elle resta muette, et lui ne voyant pas sa figure que voilait une ombre, se laissa aller sur les genoux devant elle. Un instant s'écoula, bouleversé par le remuement des branches. Scipion disait :

— Je te dois ce remerciement pour ton sourire, le premier que j'aie reçu de ma vie. Te figures-tu à quel point j'en ai été privé ? Je ne me suis aperçu moi-même que tout à l'heure, quand ton sourire m'a envahi, de l'abîme qu'il venait éclairer et qui n'avait jamais reçu le soleil. La lumière s'est faite pour moi.

Il s'interrompit avec inquiétude :

— N'est-ce pas que tu me permets de te dire ces choses ?

Elle eut un geste incertain.

— Oh ! vois-tu, dit-il, tu ne dois pas me craindre, même en paroles. Je ne te dirai que la reconnaissance dont je déborde pour la certitude que tu viens de me donner. Je ne te deman-

derai rien d'autre que de croire au sourire que j'ai vu ce soir. Pour la première fois de ma vie, j'ai senti le rayon de la compassion descendre en mon cœur et un être humain me voir et me savoir. Je ne te demanderai jamais plus que de me souvenir de cela. Avec cela je me charge de vivre !

Il avança la main et toucha la sienne abandonnée sur ses genoux, qui ne se déroba point. Mais tout de suite il se retira.

— Oh ! que tu es bonne, dit-il, de comprendre ce que je veux dire. Je n'ai besoin de rien de ce que tu m'as donné. Sais-tu que c'est la raison d'être qui m'a manqué jusqu'à ce jour ? Je saurai maintenant qu'il y a eu quelqu'un, un instant, pour moi dans ce monde. Cela me suffit. Toutes mes peines vont danser désormais autour de ce rayon. Je les sens, toutes celles à venir, déjà légères comme des joies. C'est cela, c'est cela qu'il me fallait avoir ! fit-il avec une sorte d'enthousiasme.

Il jeta les yeux autour de lui, vit là-bas la trépidation aveuglante du lac sous les arbres.

— Oh ! il n'y a pas de nuit dont on ne finisse par s'apercevoir, et de clarté qui ne soit projetée à la fin sur les choses. Je sais maintenant comme elles sont, je le sais pour toujours. Je ne pouvais pas le savoir, tu comprends, que c'était quelqu'un qui me manquait....

Il s'arrêta de nouveau et crut comprendre :

— Oui, c'est quelqu'un qu'il faut chercher....

Et comme la brise maintenant parlait seule :

— J'ai beaucoup cherché ces derniers temps. Car malgré ma jeunesse, je me sentais privé de but à mes journées et d'âme à mes efforts. Je me suis imaginé que je ne pouvais le trouver ici, et c'est alors que j'ai résolu de partir. Que cette idée était enfantine et grossière, n'est-ce pas, Miette ?

Elle lui répondit :

— Je l'ai trouvé aussi. J'ai été peinée de ta résolution, parce qu'elle m'a fait l'impression d'un reniement à toi et à nous. Où tu es arrivé, il n'y avait pas de raison pour ne pas suivre ton chemin, qui était si bien tracé ici. Aussi ton brusque projet m'a fait mal, comme si tu brisais ta vie !...

— Je ne veux plus partir, je ne veux plus partir...

— Et puis je connais un peu les choses, fit-elle tristement. Je sais... je sais qu'il n'est pas bon que l'on parte. Il faut savoir se tenir à sa voie. Les voies étrangères sont mauvaises. On en revient avec une autre figure et d'autres pensées.

— Je ne partirai pas !

— C'est bien tard pour le comprendre, maintenant... que tu dois t'en aller...

— Je ne partirai pas ! L'autre jour j'ai dit des choses coupables et j'ai tenu un langage insensé. J'ai blasphémé, j'ai blasphémé, je t'ai offensée par chacune de mes paroles, toi qui m'écoutais muette et qui me regardais comme tu m'as regardé ce soir. Fallait-il que je fusse aveugle ! Mais je vois maintenant. Quoi ? Je vois l'espace illuminé et libre autour de toi. Merci de me l'avoir ouvert ! Si grand, que me suffira-t-il d'une vie pour y évoluer ? J'entrevois déjà tout ce que je ferai, que je faisais déjà, mais d'une main si incertaine et d'un élan si pauvre. Il me faudra longtemps pour mériter la bénédiction que j'ai reçue ce soir, moi indigne. Je la mériterai ! Un jour je viendrai te le dire, que je n'ai pas démerité de ta divine exhortation, Miette !

— Oh ! se défendit la jeune fille, tu te laisses emporter par ton esprit. Tu me fais plus puissante que je ne suis. Si vraiment j'ai contribué à te remettre dans le chemin, il faut en remercier Celui qui a voulu cela. Mais il ne faut pas t'attacher à ma personne qui n'a été qu'un humble instrument en d'autres mains. Oublie-moi pour te laisser guider par elles, à elles seules appartient l'autorité.

— Je t'oublierai, Miette... dit Scipion. Ne sois pas inquiète. Je ne garderai de toi que la seule influence que tu as laissée pour une minute, sans contrainte, descendre jusqu'à moi. Je te vénère trop pour t'être jamais importun. Mais sans l'être, je me tiendrai dans ta lumière. Permits que j'aie touché à ton vêtement. Si je refuse, tant qu'il sera possible, de m'éloigner de toi, tu n'auras pas à te plaindre de mon voisinage. Je saurai me rendre invisible et insensible à toi, et me soustraire même à tes préoccupations. Quand il t'arrivera de penser à moi, tu pourras constater que je suis fidèle. Qu'il sera léger et facile d'agir désormais, ayant sur mes actions

le sourire que j'ai senti ce soir ! J'allais au hasard dans le désert du monde, où tout, même la nature, se détournait de moi. Il me semble que j'ai été touché par une grâce. Toutes choses sont devenues nouvelles. Je me souviendrai à qui je le dois, et je déposerai le fardeau de chaque jour, chaque soir à tes pieds. Chaque matin me retrouvera alerte et serein pour exécuter ce que tu aimes....

Un mouvement de Miette fit apparaître sa figure, toute blanche dans le rayon miroitant du lac, et ses yeux trop lumineux. Elle retint des paroles qui semblaient se presser sur ses lèvres, et dit en faisant effort :

— Non, Scipion, ne parle pas ainsi ! Je ne suis qu'une faible femme qui ne vaut pas d'être le centre d'une vie. Il n'est pas permis qu'une femme soit la raison d'une vie d'homme. Je puis t'être une compagne, parfois, comme je l'ai été jusqu'ici, et je saisirai toujours la main que tu m'auras tendue. Mais ton but est ailleurs. Si tu ne le vois pas encore, il vaut mieux te détacher de moi. Il vaudrait mieux, oui, je dirai que tu t'en ailles. J'entrevois maintenant le bien qui pourrait en résulter. Car si tu pars avec un esprit de fidélité, tu es capable d'affronter le monde et de revenir conforme à toi.

— Je me passerai durement de toi, Miette....

— Alors il est mieux que tu me quittes. Car il est bon que l'homme accomplisse seul sa destinée, telle que le ciel la veut. Un jour peut-être nous retrouverons-nous, toi devenu ton maître, et moi qui t'aurai attendu. Oh ! fit-elle précipitamment, pourquoi te tiens-tu ainsi ?

Scipion se releva et s'assit près d'elle. Le vent soufflait plus ardemment dans les arbres et le lac s'était mis à marteler fortement le rivage.

— Je partirai, dit-il avec tristesse. Il me faut bien croire que tu n'as pas tort. J'irai ailleurs avec une volonté différente de celle que je m'étais imposée ; voilà tout, j'irai de par la tienne. Et puisque tu trouves bon que j'affronte seul les gens et les choses, j'irai seul. Mais je suis tranquille désormais ; je sais maintenant pourquoi j'ai vécu, et que c'est pour cela qu'il faut continuer à vivre.

Ils se levèrent tous deux, et leurs mains restèrent unies. Scipion demanda en hésitant :

— Est-ce que nous pourrons nous écrire ?

La petite main se contracta légèrement sur la sienne.

— Non, dit-elle après un moment de réflexion,... non.

A Dieu vas !

X

Scipion débarqua un jour de la fin d'octobre à Genève. Cette ville lui sembla grise et peu grandiose. Il critiqua dès le premier moment le détroit mesquin qui sous le nom de lac s'insinue jusqu'à elle, les petits ponts de son petit Rhône, la pauvreté de l'Arve, la jonction sans gloire des deux cours d'eau, la montagne trop étrangère et trop inamicale qui domine ses toits, et jamais brouillard ne lui parut plus maussade.

Cette impression qui devait se transformer sous l'influence d'une autre saison, il ne se donna d'ailleurs point la peine de l'approfondir. Il n'était pas venu là pour Genève ; et, dès le début, s'enferma dans la chambre qu'il s'était trouvée au fond d'une petite rue du quartier « latin » des Philosophes. La rue était courte, provinciale et quelconque, sa chambre valait la rue. Il ne la quittait que pour les salles de cours, et celle du Museum d'histoire naturelle, où il s'occupa de classer des échantillons géologiques et de travailler à sa thèse.

Entre temps, il prenait juste de quoi s'échapper au quatrième étage d'une maison, où un modeste restaurant d'Union chrétienne pourvoyait aux besoins de son estomac. De l'humanité qui l'entourait, étudiants des cantons, Russes criards, quelques Genevois vaniteux, il s'apercevait à peine, et ni les amis inconnus auxquels on l'avait recommandé, ni les étudiants chrétiens qui guettaient en lui une proie, ne purent s'attirer ce solitaire. Quant à Belles-Lettres, dont il était normal qu'il fit partie là comme à Neuchâtel, il lui avait demandé congé : sacrifice à Miette, qui ne comprenait plus les sociétés d'étudiants, depuis certain grand soir.

Un seul être s'imposa à lui : un garçon de quelque vingt ans, issu de parents étrangers, Genevois d'adoption, séduisant, penseur autant qu'aventurier, qui faisait de la physiologie en même temps que de la musique, de la littérature et des folies, et qui était adoré des hommes, des femmes, des vieux et des jeunes, des insolents et des humbles. Scipion fut immédiatement ébloui malgré lui par sa vitalité ardente, par la puissance créatrice de son esprit, par la délicatesse de son cœur, par le grave mysticisme qui l'illuminait parfois ainsi qu'un anachorète au désert ; et au surplus par l'existence tumultueuse qu'il réussissait à concilier avec l'activité la plus féconde et la plus noble. Ce qui, dès l'abord, frappa Scipion, en excitant chez lui une secrète envie, était la diversité de ce garçon, témoignant moins d'un esprit superficiel ou versatile, que d'une nature merveilleusement équilibrée.

Minias de son côté choisit sans hésitation Scipion comme ami ; et quoique ce dernier se rendit parfaitement compte qu'il était choisi à l'égal d'une multitude d'autres, il fut charmé du sentiment électif, profond, exquis dont, comme beaucoup d'autres, il était l'objet. Il n'en laissa rien voir d'ailleurs, par une habitude de réserve qui, au lieu de rebuter Minias, ne fit que stimuler en lui plus d'intérêt ; et bien que les deux camarades n'eussent que des contacts écourtés et de brèves conversations, ce fut dès la première minute une amitié étroite qui les lia ensemble.

Sitôt la journée finie, Scipion se hâtait de réintégrer sa chambre de la rue Saint-Ours, où il se remettait fiévreusement à ses occupations.

Un tiède été de la Saint-Martin permit quelques jours de rouvrir les fenêtres. Tandis qu'il était à son travail, des pas circulaient sur les trottoirs, des chansons vulgaires passaient, un Slave logeant quelque part en face faisait résonner son violon d'une flexibilité excessive. Scipion se reposait ensuite ; et c'était l'instant où il évoquait le sourire féminin qu'il avait mis au frontispice de sa vie, comme un credo et comme un dieu.

Le matin, profitant de l'engourdissement de la ville, il sortait tôt, faisait une rapide promenade dans quelques rues

et dans le Jardin des Bastions, où les arbres achevaient de se dévêtir.

Soudain l'hiver se déclara, cru, obscur, et toutes couleurs disparurent des arbres et du sol. Il fallut clore les fenêtres, chauffer, tandis que la bise hurlait au dehors. Dès lors Scipion vécut encore plus retiré, avec, pour principal compagnon de ses veillées, certain contrevent nocturne qui battait sourdement une façade voisine.

Les semaines passèrent. Une neige fugace se posa sur les toits de la cité grise. Minias avait disparu mystérieusement. Scipion fut pris d'une envie d'écrire à Port-Mazel d'autres lettres que celles auxquelles tante Louisa l'obligeait à répondre. Il n'osa pas. Il ne recevait du reste rien de ce côté, par le fait d'une épreuve qu'on semblait avoir décidée contre lui, et qu'il s'efforça de trouver bonne. Les élans qui le saisissaient par moments, il tâcha d'en comprendre la vanité, voire l'erreur, et surmonta le flot de protestations qui, à de certaines heures, jaillissait de son cœur opprimé.

Un soir, tard, la sonnette résonna et, comme il était seul à veiller, il alla voir à la porte. Minias entra et, s'étant assis, considéra silencieusement Scipion. Celui-ci impatienté lui demanda ce qu'il voulait.

— Rien, répondit Minias. J'avais l'ennui de vous, je suis venu vous voir.

Et il s'en alla comme il était venu.

Il revint. Il invita sans succès Scipion à le suivre au concert, au café, chez lui, n'importe où. Voyant l'inutilité de ses tentatives, il restait, et Scipion se trouva parler au delà des bornes qu'il s'était permises.

— Je suis frappé d'une chose, déclarait Minias dans l'une de ces entrevues. C'est du brouillard de Styx où vous vous complaisez. Comment des êtres humains réussissent-ils à vivre là-dedans ? Comment s'y créent-ils le bonheur nécessaire à chaque homme ? C'est ce que je me demande en vous observant. Je ne puis croire que cette vie d'abstention noire soit une atmosphère où l'on respire. Vous êtes une curieuse énigme pour moi. Etes-vous vraiment constitué comme les autres hommes ?

Scipion répondit :

— J'ai été élevé dans une tradition qui impose certaines impossibilités.

— C'est cela même. Mais les impossibilités d'un homme ne font pas cet homme. Et la question que je me pose à votre sujet, c'est de me demander ce qui vous est possible.

— Nos possibilités sont ailleurs que vous ne pensez. Il y a certaines directions qui nous sont interdites. Nous nous permettons une seule route, celle qui va... le plus loin.

— Mais le monde où nous habitons n'est-il pas ouvert à nous dans tous les plans ?

— Le monde que nous habitons, oui. Mais le but est ailleurs. Et nous nous privons des chemins qui ne mènent pas au but.

— La doctrine de la contrainte vous est donc naturelle ? demanda Minias. Je ne me souviens pas d'avoir vu cela, sinon dans les livres. On en parle à propos de Sparte. Vous devez avoir l'âme spartiate ?

Scipion évita le regard direct de son interlocuteur.

— On reçoit un sang, répondit-il, dont on ne se débarrasse pas. Il y a un instinct moral qui est le nôtre, et qui résulte de tous nos antécédents. On est... prisonnier de cela.

— N'est-il pas attristant d'être prisonnier ?

Scipion rougit.

— D'ailleurs je vous dirai, déclara-t-il d'un ton délibéré, que c'est en somme devenu chez nous affaire de goût. Nous n'aimons ni le goût ni la couleur de...

— De quoi ? demanda vivement Minias. Du mal, peut-être ?

— Si vous voulez.

— Ah ! voilà le grand mot lâché !

— J'admets, répliqua Scipion froidement.

— Ce qui m'épouvante, moi, reprit Minias, c'est l'existence d'assiégés faméliques, le sort de damnation que cela nous fait. Mais ce n'est pas une vie, c'est un purgatoire !...

— C'est tout ce que vous voudrez. Et c'est comme ça.

Après le départ de son ami, Scipion fut mordu d'un scrupule. Avait-il été sincère ? Sans prendre le temps de se

répondre, il rouvrit la porte et dégringola les escaliers en appelant Minias. Mais les derniers pas de celui-ci résonnaient au bas de la maison où presque aussitôt la porte extérieure retombait en coup sourd. Scipion réfléchit un moment les yeux fixés sur la lampe de l'escalier, lumière empêtrée de poussière et de toiles d'araignée, et remonta en grommelant.

Sincère ! Sait-on jamais quand on est sincère ? C'est le vouloir qui fait l'homme. Qu'est-on, sinon ce qu'on a décidé d'être ?

Décembre vint. De temps en temps, Minias revenait sonner chez Scipion. Il demandait la permission de saluer le stylite, du bas de sa colonne, et de le ravir un instant à ses âpres pensées. Ou bien, cérémonieusement, il l'affublait du titre de « servitudinaire », se réservant celui d'asservi. Presque toujours ils étaient ramenés au sujet de leur discussion. Ils vinrent à en parler avec plus d'abandon et moins de sévérité de part et d'autre.

— Cela ne nous empêche pourtant pas d'être hommes, s'étant exclamé Scipion, l'autre restait incrédule.

Alors Scipion s'échauffa devant la scrutation de ces yeux railleurs, éleva son sujet, le magnifiait, représentant l'ivresse des servitudes consenties, seule liberté, la légèreté du joug admis ; il exaltait la radieuse fête du fardeau, tant et si bien qu'il se trouva transporté, par ses propres paroles, sur une hauteur où lui sonnèrent, soudain, des réminiscences. Et ces claires orgues, au fond d'un passé constellé de sourires, ces rappels d'une légende où lui-même avait peut-être vécu, ouvraient un ciel si grand sur sa tête, qu'il en resta « cot ». C'étaient maintenant les mots qui manquaient au mirage.

Minias n'oublia pas de le remarquer.

— Non décidément, dit-il, ici vous sortez de votre rôle, tel que vous l'avez... ou appris... ou créé. Le joug pour le joug, voilà M. Dapifer, la seule chose qui convienne à son genre de beauté. Ne gêtez pas ça !

Scipion cependant protestait, et, par diversion autant que pour preuve de ce qu'il venait d'alléguer, en venait à parler de certaines récompenses, voire du sourire qui était son étoile.

— Un sourire... dit Minias. Vous vivez d'un sourire....

Juché sur une commode, le menton dans les mains, il se tut.

— Je ne l'aurais pas attendu de vous, par exemple.

A ces mots prononcés avec une sorte de regret, il ajouta :

— Vous êtes heureux si vous pouvez vous en tenir là. Je l'ai essayé jadis. J'ai eu comme vous une étoile conductrice. Mais elles passent, et nous subsistons. Petit à petit mon unique étoile a pâli dans l'aube qui s'élevait ; depuis que le jour est là, c'est le souvenir d'une disparue.

— Et voilà précisément, dit Scipion, le soleil tueur d'étoiles à qui j'ai interdit l'entrée de chez moi.

— Et voilà au moins une phrase où je vous retrouve !

Après une cabriolet, il s'immobilisa de nouveau, regardant la nuit par la fenêtre.

— Peut-être avez vous raison, après tout. Si j'y réfléchis, je ne regrette pas le temps où j'étais... fixé ; même que je m'y croyais à peu près maître du monde, empereur de l'avenir et le reste ; mais comme je n'ai pas le pouvoir, moi, d'arrêter le cours des choses, tout cela a pris fin, et... je suis retombé sous la loi commune.

Il rit, n'ayant guère à s'en plaindre.

Minias parti, Scipion se leva, marcha avec agitation par la chambre, et sauta sur la commode où était assis son ami. De là-haut, narquois, il se considéra lui-même en son fauteuil, qui pérerait de son étoile.

(*A suivre.*)

MAURICE CHAPUIS.

Byron aux bords du Léman.

A la fin de mai 1816, Lord Byron, chassé de sa patrie par un soulèvement de l'opinion publique, descendait à l'hôtel Dejean situé aux portes de Genève, sur la route de Lausanne. Dans ce même hôtel se trouvait un autre Anglais, poète aussi, gentilhomme, banni et révolté comme Byron. Shelley, âme plus profonde et plus spiritualiste, exerça une influence marquée sur son aîné. Ces deux hommes rapprochés par le talent et les circonstances, furent bientôt liés. Ils passaient de longues heures sur le lac ; inspiré par Shelley, Byron cherchait dans la nature un refuge qui le consolât de la méchanceté des hommes ; dans le troisième chant du *Pèlerinage de Childe-Harold* il dit son affection pour le Léman : « J'aime le lac Léman et sa nappe de cristal, miroir où les étoiles et les montagnes voient reproduire leur image tranquille dans la profondeur de cette eau limpide... Il y a trop de l'homme ici pour contempler comme je le voudrais ces grands spectacles ; mais bientôt la solitude réveillera en moi des pensées cachées, mais non moins chéries qu'autrefois, alors que je ne m'étais pas encore mêlé aux hommes et ne faisais point partie de leur bercail. »

Ses conversations avec le panthéiste Shelley, la beauté du spectacle admiré en sa compagnie, lui révélaient la présence, dans la nature, d'une âme avec laquelle il communiait. « Je ne vis point en moi, dit-il, mais je m'identifie avec ce qui m'entoure ; il y a du sentiment pour moi dans ces hautes montagnes... l'âme peut s'incorporer au firmament, à la montagne, à la plaine ondoyante de l'Océan, ou au cortège des étoiles ». Le ciel, les flots, les sommets sont une partie de lui-même, et il se sent une partie d'eux, il les aime d'une passion

profonde, auprès d'eux tous objets lui paraissent méprisables ; cette affection nouvelle le dédommage de la dureté et de l'indifférence des humains.

Le lac calmait son âme endolorie, le silence de ses eaux offrait un contraste avec le monde orageux où jusqu'alors il avait vécu ; la barque sur laquelle il flottait lui semblait une aile silencieuse l'aidant à fuir le désespoir. Autrefois il aimait les mugissements de la mer ; maintenant le murmure du Léman caressait son oreille, doux comme la voix d'une sœur lui reprochant ses sombres plaisirs.

Les deux jeunes gens sortaient tous les après-midi en canot et s'attardaient sur l'eau jusque dans la nuit. Entraînés par le courant, ils vinrent un jour se heurter contre les pilotis barrant l'entrée du port de Genève. Pour se libérer, ils durent ramer de toutes leurs forces contre le courant ; Byron, afin de s'encourager dans cette lutte, entonna un chant albanais, sorte de cri sauvage.

Conquis par la splendeur du cadre, ils décidèrent de prolonger leur séjour et louèrent des maisons. Byron s'installa dans la villa Diodati, à Cologny, avec son docteur, le jeune Polidori ; Shelley s'établit dans le voisinage, à Montalègre, avec ses deux compagnes, Mary Godwin et Jane Clairmont.

Durant l'été, les rapports furent constants ; quand le mauvais temps ne permettait pas la promenade quotidienne sur le lac, on se réunissait dans le salon de la villa Diodati ; on causait à l'infini, tandis que, dehors, la pluie frappait les feuillages de son bruit régulier et apaisant. Parfois la conversation se prolongeait jusqu'à l'aube ; parfois aussi, si le chemin dans les vignes était trop boueux, les Shelley couchaient chez leur ami.

Pendant une semaine de pluie, pour se distraire, ils lurent ou inventèrent des histoires de fantômes ; Mary Godwin, qui devint plus tard l'épouse de Shelley, imagina un conte fantastique qu'elle publia sous le titre de *Frankenstein*.

Au mois de juin, Byron et Shelley firent le tour du lac à bord d'un petit bateau. Ils passèrent leur première nuit à Nernier. Ce village tranquille eut le privilège d'attirer les poètes romantiques. Une année auparavant, en 1815, Lamar-

tine, fuyant les recrutements napoléoniens, y passait quelques semaines heureuses.

Apercevant un petit garçon dont la jolie figure lui plut, Byron tendit une pièce de monnaie ; l'enfant la prit en souriant d'un air intimidé et reconnaissant, puis courut rejoindre ses compagnons de jeu. Byron aimait regarder les enfants, et durant son séjour en Suisse plus d'un reçut de lui un cadeau en récompense de sa gentillesse.

En voyant les lits qui leur avaient été préparés, les deux Anglais éprouvèrent quelque surprise ; Lamartine nous raconte, en effet, que sa couche se composait d'un meuble en bois sur lequel on étendait du foin ou de la paille. Byron accepta l'inconfort de Nernier qui lui rappelait les auberges de Grèce.

Près de Meillerie un ouragan les surprit, le vent soulevait des vagues énormes ; le batelier s'obstinait à ne pas baisser la voile ; le gouvernail se brisa. Le danger devenait pressant, Byron enleva sa veste afin de se jeter à l'eau. Shelley, qui ne pratiquait pas la nage, refusa les offres de son ami qui voulait le sauver. Il s'assit sur une caisse et attendit la mort tranquillement. Cependant, à la minute la plus sombre, un miracle intervint : tout à coup le bateau fut poussé vers Saint-Gingolph et les passagers en sortirent sains et saufs.

Le château de Chillon avec ses multiples tours, ses créneaux, ses donjons et ses souterrains, éveilla l'imagination de Byron. Son *Sonnet* crie l'indignation d'un révolté devant les abus du despotisme : « Chillon ! ta prison est un lieu saint, et ton triste pavé un autel, — car il a été foulé par Bonivard, et ses pas y ont laissé leur empreinte comme dans un champ ! — Ces traces, qu'on se garde de les effacer ! elles en appellent de la tyrannie à Dieu. »

A Clarens, l'auteur de *Childe Harold* fut saisi en voyant les lieux immortalisés par Rousseau. Tout jeune, il avait lu la *Nouvelle Héloïse* et les *Confessions* dont il gardait un souvenir inoubliable. L'œuvre de sa jeunesse porte la marque de l'influence rousseauiste, les Giaour, les Conrad, les Harold parlent tous, plus ou moins, le langage de Saint-Preux ; dans leur haine de la société et leur recherche de la

solitude, ils ressemblent à Rousseau, mais avec moins de faiblesse et plus de hauteur ; comme Rousseau, ils aiment les aspects sauvages de la nature et vivent emprisonnés dans l'obsession de leur *moi* ; les jeunes filles qu'ils aiment ont la fragilité touchante de Julie.

Byron se défendait de toute comparaison avec le philosophe, son orgueil aristocratique n'admettait pas d'être assimilé à un bourgeois de Genève. Dans sa correspondance, il a pris soin de signaler tous les points sur lesquels il diffère de Rousseau : « Je n'ai aucune ambition, dit-il, de ressembler à un fou aussi illustre... Je ne vois aucun point de ressemblance : il écrivait en prose, moi en vers ; il appartenait au peuple, moi à l'aristocratie ; il était philosophe, je ne le suis pas ; il publia son premier ouvrage à quarante ans, j'ai publié le mien à dix-huit ; son premier essai lui attira un succès universel, moi au contraire ; il épousa sa femme de ménage, je n'ai pas pu faire bon ménage avec ma femme ; il croyait que le monde entier complotait contre lui, mon petit monde semble croire que je comploté contre lui... ; il écrivait avec hésitation et peine, j'écris rapidement et rarement avec peine ; il n'a jamais su monter à cheval, ni nager, ni faire de l'escrime, moi je suis un excellent nageur, un cavalier convenable si ce n'est brillant.. et un tireur passable... Du reste, la façon de vivre de Rousseau, son pays, ses manières, son caractère tout entier étaient si différents, que je ne peux comprendre comment on a pu établir une comparaison entre nous. »

Malgré ces boutades, il n'en reste pas moins un disciple, et un disciple enthousiaste de Rousseau. La région de Montreux lui apparaît comme illuminée par le souvenir de la passion à laquelle elle a servi de cadre. « Clarens ! doux Clarens ! s'écrie-t-il, berceau de l'amour sincère ! on respire dans ton air le souffle de la pensée jeune et passionnée ; tes arbres ont leur racine dans le sol de l'amour... Clarens ! tes sentiers sont foulés par des pas célestes, les pas de l'Amour immortel. Là, s'élève pour lui un trône dont tes montagnes sont le marche-pied ; là, le Dieu est une vie et une lumière qui pénètrent tout ; ... la fleur s'épanouit sous son regard ; l'air est échauffé de son souffle. »

Le paysage tout entier est rempli de la présence invisible de l'écrivain à la parole enflammée : « Ici tout est plein de *lui* ; depuis ces noirs sapins qui sont là-haut son ombre, depuis les torrents dont il écoute la voix mugissante, jusqu'aux pampres verdoyants serrés sur la douce pente qui le conduit au rivage ; là, les flots obéissants viennent l'adorer et baiser ses pieds avec un doux murmure. La forêt, avec ses vieux arbres dont le tronc est blanchi par l'âge, mais dont les feuilles sont jeunes comme le plaisir, la forêt est encore à la même place qu'autrefois, et lui offre, à lui et aux siens, une solitude peuplée... »

Byron s'arrêta deux jours à Ouchy où il composa son *Prisonnier de Chillon*. Il visita la maison de Gibbon à Lausanne. Dans son poème, il associe le grand historien anglais à son contemporain français, Voltaire. « Lausanne ! et toi, Ferney ! vous avez abrité des noms auxquels vous devez le vôtre ; mortels qui, par des routes périlleuses, ont cherché et trouvé le chemin d'une gloire immortelle. »

Aigri par l'abandon de sa femme et par la réprobation dont ses concitoyens l'accablaient, Byron arriva à Genève dans des dispositions fort ombrageuses. Il évita tous rapports avec les Genevois et rejeta leurs avances. « J'ai connu un très petit nombre de Genevois, dit-il dans ses conversations avec Thomas Medwin. Hentsh (*sic*) fut très poli pour moi, et j'ai un grand respect pour Sismondi. Je fus forcé de rendre la politesse à un de leurs professeurs¹, en l'invitant, ainsi qu'un vieux monsieur, ami de Gray², à dîner chez moi. J'étais sorti en bateau à voile, de bonne heure le matin, et le vent m'empêcha de rentrer à temps. Je crois que je les ai offensés mortellement ».

La biographie de Byron par le poète Moore nous donne une version assez différente de cet incident. Selon Moore, qui prépara son ouvrage à l'aide de documents de première main, ce fut Polidori qui invita les deux Genevois illustres, et Byron, volontairement, refusa de paraître.

Byron s'imagina être poursuivi par la sévérité et l'indiscrétion de ses voisins. « J'étais dans un état de santé misé-

¹ Marc-Auguste Pictet.

² C.-V. de Bonstetten.

nable, dit-il, et dans un état moral encore pire, lors de mon séjour à Genève, mais la tranquillité et le lac, meilleurs médecins que Polidori, me rétablirent bientôt. Je n'ai jamais mené une existence aussi morale que pendant ma résidence en ce pays¹, et pourtant je ne gagnai par là aucun crédit... Au contraire, il n'y a pas d'histoires, si absurdes fussent-elles, qu'ils n'inventassent à mon détriment. J'étais surveillé avec des lunettes, de l'autre côté du lac, et des lunettes d'une optique fort défectueuse. J'étais guetté dans mes promenades du soir ; je fus accusé de corrompre les *grisettes* de la Rue Basse. Je crois qu'ils me regardaient comme une sorte de monstre... »

Byron, toutefois, ne garda pas un mauvais souvenir de Genève, car il songea encore à s'y établir et pria MM. Hentsch ses banquiers de lui procurer une maison. L'influence de son amie, la comtesse Guiccioli, qui préférait rester en Italie, le détourna de ce projet longtemps caressé.

M^{me} de Staël, qu'il avait rencontrée à Londres, reçut de lui plusieurs visites. Au début de leur amitié, en Angleterre, ses sentiments envers elle furent assez mélangés. Il se moquait d'elle, la comparait à une « avalanche ensevelissant les hommes sous des absurdités étincelantes ». Il admirait sa haute intelligence, mais parlait avec ironie du « bas bleu ». « Ses ouvrages font mes délices, disait-il, et elle aussi,... pour une demi-heure. » Parfois il la jugeait en libertin : « Sa tournure n'est pas mal, ses jambes sont tolérables, ses bras sont bien. Somme toute, je conçois qu'elle puisse être une femme désirable, surtout en y mettant un peu d'imagination et en tenant compte de son âme. Elle aurait fait un grand homme. »

Il se plaignait de ses manques de tact. Dans son séjour en Angleterre, elle s'amusait à inviter des politiciens appartenant à des partis ennemis et les lançait les uns contre les autres dans de violentes discussions. Il fut convié un jour à voyager avec elle, et refusa l'offre avec enthousiasme. « J'ai voyagé une fois, dit-il dans son journal, trois mille milles pour me trouver parmi des gens silencieux, et cette dame écrit des octavos et *parle* des folios ». Elle lui adressait des questions indiscretes ou l'accablait de violentes algarades, lui repro-

¹ Byron, ici, viole carrément la vérité.

chant ses légèretés et ses infidélités. Elle avait le tort de trop s'attarder auprès des messieurs à la fin des repas ; elle se drapait dans des attitudes d'oracle, ne parlait que de Dieu et du ministère.

Malgré ces agacements, Byron éprouvait une certaine sympathie pour elle, il lui rendit donc visite peu après son tour du lac. Aussitôt arrivé, il se vit bombardé de questions ; Mme de Staël l'interpella sur la rupture de son mariage et s'interposa pour obtenir une réconciliation. Toute tentative demeura vaine. Byron lui fut reconnaissant de ses efforts. « Elle était quelquefois ennuyeuse, dit-il, certains pensant même impolie dans ses questions ; mais elle ne m'a jamais offensé, car je savais que ses indiscretions ne provenaient pas d'une vaine curiosité, mais de son désir de sonder les caractères. Aucune femme n'avait autant de bonne foi que Mme de Staël, elle avait une réelle bonté de cœur... Elle était la meilleure créature du monde. »

Dans ses visites à Coppet, Byron ne rencontrait pas chez tous les hôtes la cordialité de la maîtresse. Une dame anglaise, accourue pour voir le monstre, s'évanouit à son entrée, croyant se trouver en présence de Sa Majesté Satan en personne. Le duc de Broglie appréciait médiocrement l'auteur de *Childe Harold*. « Son extérieur était aimable, dit-il dans ses *Souvenirs*, sans avoir rien de très distingué ; sa figure était belle, mais dépourvue d'expression et d'originalité... Sa conversation était lourde, fatigante à force de paradoxe, assaisonnée de plaisanteries impies, et de lieux communs d'un libéralisme vulgaire. Mme de Staël, qui tirait parti de tout le monde, s'évertuait à le mettre en valeur sans y réussir ; en tout, le moment de la curiosité passé, sa société n'était pas attrayante, et personne ne le voyait arriver avec plaisir. »

Le spectacle grandiose que lui offrait le balcon de la villa Diodati inspira au poète plusieurs passages de son *Pèlerinage*. Là-bas, aux confins du Jura, la montagne s'abaisse en une brèche, le passage du Fort-de-l'Ecluse avec ses deux rochers semblables évoque à son imagination la séparation de deux amants : ils sont tout proches, mais le ressentiment ouvre entre eux un abîme.

On s'imagine le poète par une belle soirée d'été admirant la longue ligne sinueuse du Jura qui se détache sur le ciel empourpré. Par moments, retentit l'appel d'un oiseau dans un buisson ; un vague murmure flotte dans l'air ; les étoiles lui inspirent l'amour et le respect. Il est ému et les vers s'esquissent, presque à son insu, dans son cerveau :

« Le ciel et la terre se taisent. Ils ne dorment pas, mais ils retiennent leur haleine ;... ils sont muets... Le ciel et la terre se taisent : du cortège lointain des étoiles jusqu'au lac assoupi et à la rive montagneuse, tout est concentré dans une vie intense, où il n'est pas un rayon, pas un souffle, pas une feuille qui n'ait sa part d'existence et ne sente la présence de l'être créateur et conservateur de toute chose.

Alors s'éveille ce sentiment de l'infini que nous éprouvons dans la solitude, là où nous sommes *le moins* seuls ; c'est la vérité qui s'infuse dans notre être et le purifie du moi personnel ; c'est une vibration, âme et source de la musique, qui nous initie à l'éternelle harmonie, répand autour de nous un charme pareil à la créature fabuleuse de Cythérée, unissant toutes choses dans la beauté, et qui désarmerait jusqu'au spectre de la mort, si sa fatale puissance était matérielle. »

Byron, qui aimait de préférence les aspects tourmentés de la nature, assiste un soir à un orage. Au loin, dans la dépression du Fort-de-l'Ecluse, les ouragans se sont accumulés, ils se passent de main en main des tonnerres qui flamboient puis éclatent ; le poète est resté seul à veiller, il est seul avec les éclairs, le lac, les fleuves, les vents et les montagnes ; son âme est capable de comprendre leur sauvage grandeur, il écoute le roulement lointain des tonnerres dont les voix sont l'écho des passions qui ne dorment jamais en lui. La nuit, les ténèbres, les tempêtes l'attirent par leur force « comme l'éclat d'un ceil noir dans une femme ». Entre les hautes sommités environnantes c'est une lutte, une rivalité, un concert gigantesques. « Au loin, de roc en roc et d'écho en écho, bondit le tonnerre animé ! Ce n'est plus d'un seul nuage que partent les détonations ; mais chaque montagne a trouvé une voix, et, à travers son linceul de vapeurs, le Jura répond aux Alpes joyeuses qui l'appellent.

» Et la nuit règne ; — nuit glorieuse ! tu n'as pas été faite pour le sommeil ! laisse-moi partager tes sauvages et ineffables délices, et m'identifier à la tempête et à toi. Le lac étincelle comme une mer phosphorique, et la pluie ruisselle à grands flots sur la terre ! Pendant quelque temps tout redevient ténèbres ; puis les montagnes font retentir les éclats de leur bruyante allégresse, comme si elles se réjouissaient de la naissance d'un jeune tremblement de terre. »

Byron quitta Cologny au début du mois d'octobre et se rendit à Venise. Ce séjour aux bords du Léman fut une époque heureuse, comme une halte dans l'existence orageuse du poète.

Le lac et les montagnes, son amitié pour Shelley, éveillèrent les cordes les plus nobles de sa lyre. Les fragments cités en ces pages comptent parmi les plus émus et les plus puissants de son œuvre.

Bien que son nom soit dans toutes les bouches, bien que sa carrière tapageuse de grand seigneur flatte encore les goûts mélodramatiques de la foule, Byron n'est plus guère lu, de nos jours. Shelley, dont le centenaire a passé presque inaperçu, figure cependant aujourd'hui parmi les poètes les plus admirés. Plus modeste et plus éthéré, Shelley est un artiste incomparablement supérieur. Byron fut victime de sa facilité et de sa fécondité successives. La plupart de ses poèmes se distinguent par le relâchement de la forme, la banalité des caractères et l'outrance des effets. Son romantisme forcené éveille le sourire de notre jeunesse positive.

Par une étrange contradiction, l'œuvre la plus vivante de ce romantique est son *Don Juan*, écrit sous l'influence de Voltaire et de Pope ; dans *Don Juan*, Byron révèle une puissance satirique et une virtuosité verbale étourdissantes.

Par une sorte de miracle qui eût semblé impossible aux hommes du XVIII^e siècle, Byron unit en son âme les deux génies si opposés de Voltaire et de Rousseau. Ce cynique possède les qualités musicales, l'élan, la fraîcheur d'impression, la fougue des grands lyriques. Au milieu de ses déclamations et de ses sarcasmes, surgissent parfois des passages d'une tendresse et d'une sincérité délicieuses ; il nous dit la joie de l'homme qui

rentre dans son home et y trouve un accueil affectueux, l'émotion qui nous saisit à l'heure si douce du crépuscule, la joie du poète qui écoute le chant des gondoliers sur les bords de l'Adriatique ou le murmure du vent à travers les feuillages.

Nature complexe, Byron exerce sur nous l'attrait qu'il exerça sur ses contemporains. Nous admirons sa générosité, sa fougue, son courage et nous haïssons sa brutalité.

Dans sa vie comme dans son œuvre, Byron trahit un étrange amalgame de sensibilité et de violence. Ami dévoué pour Th. Moore, Shelley, Teresa Guiccioli, il traite Jane Clairmont avec une odieuse cruauté. Cet homme timide a parfois la morgue d'un Charlus et l'effronterie d'un Lovelace.

L'œuvre du poète est quelque peu délaissée, mais la personnalité de l'homme demeure séduisante. Quelle que soit l'évolution des tendances littéraires à l'avenir, sa silhouette restera toujours populaire ; par sa vie mouvementée, il incarne le type du romantique, et par sa mort sensationnelle survenue au moment propice, il prend l'allure d'un héros, libérateur des peuples.

LOUIS-FRÉDÉRIC CHOISY.

La locomotive « B.-47 ».

I

Attaché depuis vingt ans au service du chemin de fer, Ivan Petrovitch avait si bien appris à connaître sa ligne qu'il pouvait mener le train les yeux fermés.

Il savait par cœur tous les contours de la voie, connaissait chaque tranchée et chaque pont, comme tous les caprices et les imperfections de sa vieille locomotive, la « B.-47 », qu'il aimait comme un être vivant.

Les camarades d'Ivan Petrovitch, qui conduisaient des locomotives de nouveaux systèmes, avaient surnommé sa machine « vieille rosse » ; mais Ivan Petrovitch adorait sa rosse, qui gémissait et haletait en montant les rampes. S'il lui fût arrivé de la voir remplacer par une locomotive pompeuse comme celle du mécanicien Serguef, il aurait vraiment donné sa démission.

Lorsqu'il n'était encore qu'un jeune aide-mécanicien, la « B.-47 », toute neuve, montrait ses pièces de nickel et de cuivre luisant d'un bel éclat. Mais, de même que son conducteur, elle prenait de l'âge, la locomotive qui fut le témoin de tous les événements de sa vie, de ses chagrins et de ses joies. Après deux ans de service, la soupape se gâta ; il fallut la réparer, ce qui prit deux jours. Ce relâche, Ivan Petrovitch l'employa à se marier avec Maria Ignatiowna. Un an plus tard, la locomotive faillit dérailler, le garde-voie ayant mal tourné l'aiguille. Cet événement coïncida avec la naissance du petit Michel. Deux ans après, Ivan Petrovitch acheta une maisonnette au troisième kilomètre de l'embranchement qui dessert la petite station de Krasnostaw.

C'était une très jolie habitation, entourée d'une petite forêt, d'un potager, et de trois décimes de terre labourable.

En été, elle s'habillait de guirlandes de vigne sauvage ; les eaux de la rivière brillaient entre les échappées des bouleaux, et, lorsque le train du mécanicien s'approchait du sémaphore, sa femme et son fils venaient à sa rencontre, le reconnaissant de loin grâce à sa locomotive, dont le numéro « B.-47 » était d'un jaune éclatant.

Cependant, elle vieillissait de plus en plus, la bonne machine. Il arrivait maintenant à ses roues de patiner et le dôme de sa chaudière devenait rebelle. Ivan Petrovitch consacrait beaucoup de temps à la remettre en état. Elle n'en râlait pas moins lugubrement, et cela le remuait profondément.

« Nous sommes vieux, tous les deux. Il faut démissionner, disait-il en branlant la tête. » Puis, secouant tout aussitôt sa chevelure d'argent, jadis couleur de jais, il ajoutait : « Vogue la galère ! Les pots fêlés sont ceux qui durent le plus ! Nous ferons ensemble encore bien des voyages, ma vieille ! »

II

Une nuit étoilée d'été — c'était le 1^{er} août 1914 — Ivan Petrovitch conduisait un convoi de bêtes à cornes vers la frontière. Le train stationnait longtemps aux points d'arrêt, et le vieux marchand Wasili Petoukhoff, le possesseur du troupeau, perdait patience et sommait Ivan Petrovitch d'abréger les relais, ou du moins d'accélérer la marche du train. Essayant de suborner le mécanicien, il lui offrit à plusieurs reprises de l'eau-de-vie.

— Les bœufs vont crever, ils vont crever, mon cher ami ! Augmentez la vitesse, je vous en supplie, augmentez-la.

Ivan Petrovitch acceptait la wodka ; mais n'augmentait point la vitesse et ne faisait pas plus de vingt kilomètres à l'heure.

— Pensez donc, si la locomotive sautait ! Faites-moi grâce de vos prières, Wasili Jakovlevitch. Vos bœufs ne s'en trouveront pas mal, je vous le jure !

A la station d'Otradnaïa, le train d'Ivan Petrovitch fut conduit sur une voie de garage. Le marchand implora le

chef de gare, le télégraphiste, le caissier, mais tous haussaient les épaules et déclaraient ne pouvoir faire passer le N° 6, chargé de bœufs de Petoukhoff, avant d'en avoir reçu l'ordre formel.

En attendant, Ivan Petrovitch alla faire un somme et Petoukhoff se rendit à la bourgade pour se réconforter d'un verre de liqueur. Vers minuit, un train aux lumières affaiblies passa sans s'arrêter. Le télégraphiste se mit à son appareil, tandis que le chef de gare se démenait de tous côtés, avec des coupons rouges en mains, et que sa femme étique, après avoir mis ses effets dans une grande malle, sortait sur le quai avec ses deux petites filles qui somnolaient. Elle interrogeait du regard les lointains rougeâtres, épiait l'arrivée d'un train.

Ivan Petrovitch se réveilla. L'effervescence qui régnait à la station le frappa. Il vit quatre locomotives qui se poursuivaient à pleine vitesse. L'une d'elles, l'« A.807 », était conduite par un homme en tenue militaire, au lieu d'avoir son mécanicien André Andrevitch, bien connu d'Ivan Petrovitch.

En arrivant sur le quai, Ivan Petrovitch sortit, remarqua que le ciel s'était embrasé à l'ouest d'une flamme sanglante. L'incendie était loin encore, mais une odeur de brûlé, emportée sur les ailes de la brise, parvenait jusqu'à la gare avec un bruit étrange qui ressemblait à la chute des arbres.

— Qu'est-ce qui brûle ? Où le feu a-t-il pris ? demanda Ivan Petrovitch à la femme du chef de gare.

Elle fit un signe évasif et sanglota, les traits contractés. Ses deux fillettes se mirent à pleurer aussi. Ivan Petrovitch ne pouvait se rendre compte de ce qui se passait. L'alerte augmentait. Un train surgit encore, lancé à toute vapeur, sans chef, sans voyageurs, conduit par un seul mécanicien. Dans la bourgade, le tocsin sonnait. Le bruit de chute des arbres s'enflait toujours plus derrière le vallon bleuâtre, et les bœufs de Petoukhoff, flairant un danger, commençaient à s'agiter en meuglant. Alors le chef de gare s'approcha d'Ivan Petrovitch, pétrifié d'étonnement ;

— Détachez la locomotive, lui dit-il, conduisez-la à la station de Krasnoé. Il nous faut du matériel roulant. Vite ! Laissez-nous votre aide-mécanicien !

— Comment pourrais-je rassembler tout seul le matériel roulant ?

— Le matériel est déjà tout prêt. Il n'y a qu'à atteler la locomotive.

— Mais que se passe-t-il donc ?

Les traits du chef se contractèrent douloureusement ; serrant les dents, il proféra d'une voix sourde : « Les Allemands. »

Les Allemands ! Cela ne dit rien à Ivan Petrovitch. Il avait beaucoup de connaissances parmi les Allemands. Le chef du mouvement, M. Goldback, était lui-même un Allemand, et jamais les Allemands ne faisaient de mal à personne.

— Les Allemands ? Je n'y comprends rien.

Il remonta la rampe et dépassa la maisonnette du chef-mécanicien. L'arome des herbes fraîches lui chatouillait les narines et il entendait le chant de l'alouette qui, baignée des rayons du soleil naissant, planait dans le haut des airs.

« Les Allemands ? se demandait toujours Ivan Petrovitch en songeant à la physionomie de Goldback, vieux, chauve, rond et glabre, la pipe à la bouche. Qu'ont-ils fait enfin, ces Allemands ? »

Tout à coup, il perçut au loin quelque chose qui craquait, qui grondait comme s'il venait de se produire un accident : Une locomotive renversée au bas du talus, des wagons entassés les uns sur les autres, réduits en miettes....

Ivan Petrovitch se dit alors qu'il avait dû arriver un malheur, dont les auteurs, selon toute évidence, n'étaient autres que les Allemands. Peut-être même le coupable était-il M. Goldback ? Le vieux chef, il s'en souvint, maintenant, passait pour un original et l'on doutait de l'équilibre de ses facultés mentales.

Il fallait faire diligence ; mais, comme par un fait exprès, la vieille locomotive ne voulait point marcher. Au sixième kilomètre, elle stoppa, poussa un gémissement, avec un tremblement dans tout son corps décrépit et se refusa à prendre la montée.

— Eh bien ! ma vieille, s'écria Ivan Petrovitch, comme si

elle eût pu le comprendre, ne fais pas la difficile, ce n'est pas le moment.

Il l'ensabota, descendit de son poste et, après un instant d'examen, huila les roues, les cylindres, et remit du charbon dans le fourneau. La locomotive eut une secousse et s'ébranla.

— Ma... camarade ! Tu avais faim ? Voilà !

La station de Krasnoé paraissait déserte. Ivan Petrovitch mit le nez dans le bureau du télégraphiste et recula épouvanté. Deux appareils tout nouveaux étaient brisés, le plancher jonché de papier déchiré, les billets, les tiroirs, les livres, tout était déchiré et saccagé. Dans la chambre du chef, sa casquette rouge figurait sur la table, mais son possesseur avait disparu. Le seul être humain que découvrit le mécanicien se trouvait dans la salle d'attente de troisième classe. C'était le gardien Nikita, vieillard sourd, blotti dans un coin et qui fixait Ivan Petrovitch d'un regard atone.

Ivan Petrovitch le secoua, Nikita tomba sur le côté, découvrant une plaie béante à la nuque ; il était mort.

— Ce sont les Allemands ! pensa Ivan Petrovitch, plein d'effroi et il s'enfuit de la gare.

Il s'avança vers les wagons de marchandises, battant neufs, vernis de jaune. Pour y accrocher la locomotive, il fallait louvoyer parmi les rails qui s'entre-croisaient, et s'arrêter maintes fois pour fixer les aiguilles.

L'assassinat de Nikita, le sac de la station, ce chaos entrevu dans la chambre du télégraphe et le grondement ininterrompu qui venait de loin et devenu maintenant parfaitement distinct, causaient à Ivan Petrovitch une émotion qu'il ne parvenait pas à maîtriser. Ses mains tremblaient, son cœur battait à se rompre, le souffle lui manquait. Aussi employa-t-il une heure entière à atteler la locomotive et à faire passer le matériel sur la voie principale.

Maintenant, on pouvait rouler. Mais bien que les wagons fussent vides, la vieille locomotive ne s'ébranlait pas. Ses roues patinaient sur place.

III

Subitement, derrière le viaduc, brilla un rang de baïonnettes et en même temps apparut une colonne de fantassins. Elle avançait en serpentant. Ayant dépassé la bourgade, elle stoppa un instant devant la barrière, traversa la voie ferrée et se dirigea vers la gare.

Ivan Petrovitch, absorbé par son travail, ne s'apercevait de rien. Il leva seulement la tête quand il s'entendit interpeller en une langue inconnue. Figé d'étonnement, il avait devant lui un officier de haute taille, maigre et blond, au pantalon vert collant, coiffé d'un étrange képi. D'une voix criarde, l'officier prononça un seul mot russe :

— *Wesi !* (Conduis.)

Alors, la lumière se fit enfin dans le cerveau du mécanicien : cette alerte à la gare d'Atradneia, la folle vitesse des locomotives qui la brûlaient, les feux éteints, la mort du gardien, il comprit tout cela, et, par une de ces évocations que font naître les heures graves, il revit sa femme, son fils, les têtes dorées de ses tournesols, sa guitare qu'il pinçait dans ses loisirs, entre deux courses, jouant le triste air de *Derrière les morts*. Il se rappela aussi le marchand Petoukhoff et ses bœufs. Le souvenir de choses futiles, absolument étrangères aux circonstances, lui venait à l'esprit. Cependant la réalité reprit le dessus, et, s'adressant à sa vieille locomotive, il lui dit doucement :

— Eh bien, ma vieille, il faut mourir.

IV

Les soldats bleus, coiffés du bizarre képi qu'il avait remarqué sur la tête de l'officier, remplissaient gaîment les wagons, riant aux éclats et se comportant bruyamment, tandis que l'officier répétait obstinément : *Wesi, Wesi !*

L'un des soldats, d'apparence débonnaire, monta sur le

tender et, clignant de l'œil, fit à Ivan Petrovitch un signe expressif : « Viens » !

Ivan Petrovitch ne balançait guère. D'une poussée délibérée, il reprit le poste qu'il occupait depuis vingt ans déjà, qui avait vu blanchir ses cheveux, et il remit du charbon dans le fourneau tout en observant le manomètre.

L'officier l'approuva d'un signe de tête et monta dans le wagon, répétant toujours : *Wesi !*

— C'est entendu, grommela Ivan Petrovitch.

Et, tapotant sa machine :

— Allons, ma vieille amie, un petit effort encore... et ce sera le repos définitif.

Comme si elle eût compris, la locomotive eut un soubressaut et démarra en gémissant. Dans quelques instants tout serait fini. A 6 kilomètres de Krasnoé, la voie de garage donnait dans une impasse terminée par un précipice abrupt. Il fallait seulement lancer le train à toute vitesse, et alors... ce serait la fin....

V

Cette année-ci, la maison d'Ivan Petrovitch était fleurie de pavots singulièrement épanouis ; les étourneaux chantaient dans son jardin, aux heures matinales.

Au fond du précipice où aboutissait l'impasse, bondissait sur un lit de cailloux une rivière tumultueuse. Un jour d'été Ivan Petrovitch faillit s'y noyer en se baignant.

La locomotive trépidait. On entendait crier ses vieux essieux et s'entre-choquer ses chaînes et ses tampons. Le manomètre marquait le plus haut degré de pression. Bientôt sans doute la chaudière éclaterait.

Le vent sifflait dans les oreilles.... A l'arrière les soldats allemands entonnaient à gorge déployée de gais couplets avec ce refrain : « *Nach Warschau, nach Warschau !* »

— Vous voulez aller à Varsovie ? Vous n'y arriverez jamais ! se dit Ivan Petrovitch en esquissant un sourire.

Mais son cœur se crispait :

— Ma vieille amie, dit-il avec tendresse, en caressant du

regard sa locomotive. Il faut mourir..., et un sanglot étouffa sa voix.

Quelques secondes encore et toute cette chair qui grouillait et beuglait se transformerait en une ignoble masse sanglante.

Voilà le tournant, la borne blanche de la voie ferrée, le premier coude de la rivière. La rampe descendait le talus, il fallait accélérer la marche. Ivan Petrovitch tourna la manette. La flèche frémit et marqua encore quelques gradations élevées. Un bruit insolite partit de la chaudière.

Ivan Petrovitch lança encore du charbon dans le feu, ferma les yeux et, se serrant contre le cylindre :

— Adieu, ma vieille, murmura-t-il.

— Kr...rr...rr... répondit la locomotive.

Au bord du précipice, Ivan Petrovitch donna le dernier coup de sifflet. Un jet de vapeur comprimée pleura tristement. En pleine vitesse la locomotive heurta la poutre.

— *Nach Warschau !* hurlaient les wagons d'arrière.

— *Nach Warschau !* répondaient les voitures de l'avant.

Brisant la poutre en mille morceaux, la locomotive tomba dans la rivière avec tout le convoi. Et le fracas, et les cliquetis, et les gémissements, et les malédictions se fondirent en un seul hurlement.

Un amas de débris, de roues, d'essieux, de coupés rompus, s'entassa au bas du talus. Et, lavé par la vague écumante, jaunissait dans les décombres le numéro de la locomotive « B.-47 ».

J. OKUNÉF.

Adaptation française de Serge Persky.

Lettre de Paris.

Les Suisses à Paris. — Ballets russes. — La Foire de Saint-Germain.

Grands honneurs pour les artistes suisses. On a donné au théâtre des Champs-Élysées le *Roi David*, de MM. Morax et Honegger et l'*Histoire de Soldat*, dont la musique est, à vrai dire, de M. Stravinsky — mais M. Stravinsky n'était-il pas bourgeois de Morges quand il la composa ? — et le texte de M. C.-F. Ramuz. Nous avions eu la primeur de ces œuvres au théâtre du Jorat et au théâtre de Lausanne. Paris, sans le savoir, s'est délecté de nos restes : rien n'est plus flatteur.

Et puis, il y a eu les fêtes offertes aux écrivains suisses par la Société des gens de lettres. Nos poètes, nos romanciers, nos journalistes de tous plumages et de tous ramages se sont envolés de nos montagnes et y sont revenus en tenant dans leur bec une petite branche non d'olive, mais de laurier. On les a promenés de la Cité Rougemont à l'Hôtel-de-Ville ; ils ont goûté chez le ministre de l'Instruction publique et dîné chez le président du Conseil. Tout un après-midi, la docte enceinte de l'Odéon a retenti de leurs vers et de leurs proses déclamés par de beaux messieurs et de belles dames. De bonnes paroles ont été échangées : « Vous nous avez remis en mémoire, a dit excellemment M. Gonzague de Reynold, que la mission civilisatrice de la Suisse, c'est d'être en Europe la terre des contacts et non des oppositions. Au centre de cette Europe, sur le cœur de notre patrie, à l'endroit où le Rhône et le Rhin ont leurs sources communes, à l'endroit où se touchent nos langues et se mêlent nos races, se dresse dans la nudité de son granit pailleté de cristaux et de micas, le massif du Saint-Gothard. Le vent qui souffle toujours sur ce co l'apporte, suivant qu'il vienne du sud ou du nord, l'odeur des châtaigniers et l'odeur des sapins. Or c'est là qu'est née la Suisse. C'est dans cette dure terre qu'elle puise sa raison d'être et ses traditions essentielles. C'est donc de là-haut, de ce carrefour en forme de croix dessinée par nos routes ; c'est de là-haut que je vous apporte le salut de la Suisse. »

« Et c'est du haut des deux premières marches de cet escalier de jardin que je vous reçois respectueusement, » a répondu M. Henry de Jouvenel avec une aimable et ironique humilité qui n'a pas manqué de paraître « bien parisienne. » Les journaux ont décrit en détail, et non sans bienveillance, ces échanges de courtoisies et de tasses de thé.

A tout seigneur tout honneur : les *Nouvelles littéraires* ont publié un long interview et deux portraits de notre plus grand romancier, de M. C.-F. Ramuz, qui avait déjà obtenu ce printemps l'étrange prix « des méconnus ». Enfin, on pouvait lire, l'autre jour, l'entrefilet suivant : « C'est en octobre que paraîtra sans doute *La guérison des maladies* de l'écrivain romand C.-F. Ramuz, auteur d'une vingtaine de livres jusqu'ici seulement appréciés d'une élite. L'édition, qu'une grande maison parisienne nous donnera, sera considérablement remaniée, car l'auteur est un grand Insatisfait. » En vérité, je vous le dis : la Suisse est en train de conquérir Paris.

— Les Russes l'avaient conquis depuis longtemps. Ce qu'il faut admirer, c'est qu'ils se maintiennent dans la place. En vain, les empires se sont écroulés, en vain les grandes duchesses ont ouvert des cabarets de nuit, en vain les grands ducs sont devenus chauffeurs et ont épousé des couturières. Dix ou quinze « saisons » n'ont point détruit, ont à peine ébranlé la domination de ces Russes. Renforcés, il est vrai, de presque tout ce qui compte dans la jeune littérature, la jeune musique, la jeune peinture françaises, les voilà qui triomphent encore, les uns aux Champs-Élysées, chez M. Serge de Diaghilev, les autres à la Cigale, chez le comte Etienne de Beaumont.

L'avant-première des « Soirées de Paris » à la Cigale. C'est une vraie salle d'avant-guerre, une salle qui rappelle les temps héroïques et fabuleux de *Shéhérazade* et de *Pelrouchka*, à cette différence près que les femmes portent des cheveux courts au lieu de turbans, et des robes de Chanel au lieu de robes de Poiret. Les hommes sont habillés, et même en habit, et tout le monde a l'air de se connaître. Les loges sont de petits salons où l'on fait et reçoit des visites ; le couloir est plein de gens qui causent ou s'interpellent, se saluent et se coupent ; pendant les entr'actes, on danse dans un foyer transformé en restaurant par les soins du *Bœuf sur le toit*, et, tout à l'heure, quand le rideau sera tombé pour la dernière fois, on y soupera sous la présidence du comte de Beaumont qui réunira à sa table les princesses de la salle et les princesses (mais surtout les princes), de la scène. C'est toute la Foire aux variétés, avec ses intrigues, ses haines, ses sourires.

En attendant, une inquiétude légère fait palpiter les longues plumes roses des éventails, posées, comme des queues d'oiseaux, sur les hortensias bleus qui bordent les avant-scènes. On va représenter *Mouchoir de nuages*, pièce dadaïste en 14 actes de M. Tristan Tzara. Est-ce que ça ne va pas être, malgré tout, un peu ennuyeux ? Certes, rien n'est plus rassurant que le beau monocle de M. Tzara, qui cause avec lady Cunard et M. André Germain, et qui a l'air d'un fauve assez apprivoisé. Mais enfin, on a beau aimer les arts, n'est-ce pas, quatorze actes... Heureusement les actes sont si courts que la pièce dure à peine plus longtemps qu'un seul acte d'une pièce en cinq actes. On s'amuse un peu, on s'ennuie un peu ; les fauteuils font entendre quelques sifflets, les galeries quelques bravos. On sent bien qu'on ne va pas se battre comme jadis au *Sacre du printemps* ; il n'y a vraiment pas lieu d'échanger des coups pour ce léger *Mouchoir* non pas même de linon ou de soie, mais, en effet, de nuages et de néant.¹

Mais voici *Salade*, l'exquis ballet de M. Darius Milhaud, dans le doux, le paisible, l'harmonieux décor de M. Braque. Et, une fois de plus, devant ces Russes savamment déchaînés, nous éprouvons le plaisir presque divin que donne la perfection dans le rythme. Massine, Ydizowski, Lopokova, marionnettes sublimes qui nous feraient oublier Karsavina et Nijinsky, si rien pouvait nous les faire oublier ! Le livret de *Salade* est de M. Albert Flament. Il est banal et confus. Mais qu'importe s'il est un suffisant prétexte à exciter la verve d'un Massine !

Salade, avec son Arlequin, son Isabelle, son Scaramouche sacrifie au goût d'avant-hier. Le *beau Danube* est à la mode de ce matin, puisqu'il est « Second Empire » — ou à peu près : des bavolets, des crinolines, une musique du vieux Strauss, un décor d'après Constantin Guys. Mais ce qui ne peut vieillir, ce qui est d'hier, de demain, de toujours, c'est le génie de ces danseurs, ce défi aux lois de la pesanteur, cette conquête de l'homme sur la nature. Ne vont-ils pas un jour, comme le baladin de Banville, terminer leurs bonds dans les astres ?

— Après cela, il est bien plat de mentionner la Foire Saint-Germain. Nous quittons les étoiles. Mais cette foire révèle à nos yeux surpris l'indestructible attachement des classes moyennes pour un certain style « troubadour », « page florentin » et « village suisse ». Chaque année, en mai, des toiles peintes et des échafaudages, de l'artifice le plus grossier, transforment

¹ Quelques personnes pensent au contraire que *Mouchoir de nuages* marque une date dans l'histoire de la littérature dramatique. Il se peut faire : saluons la beauté inconnue !

la place Saint-Sulpice en une sorte de petite ville moyenâgeuse. La fontaine monumentale qui en occupe le centre est dissimulée sous un donjon de carton crénelé, autour duquel se groupent des échoppes et des tréteaux. Imaginez des « gentes dames » à hennins et à aumonières, et les « escoliers » à perruques d'étaupe suant, soufflant et peinant, dans leurs velours de coton et leurs satins tramés, sous la lumière impitoyable, le soleil, les averses de ce perfide mois de mai ! On a vu *Salade* la veille ; et on entre à la Foire Saint-Germain : on croit rêver.

Samedi dernier, les deux grandes « vedettes » de cinéma, Mary Pickford et Douglas Fairbanks, ont visité la Foire et se sont exhibés sur ses tréteaux. C'est une idée piquante d'avoir ainsi mêlé aux ombres falotes d'un passé pourtant glorieux, — car c'est parmi les bateleurs de la foire Saint-Germain qu'est née jadis la vieille farce française et, en un sens, la comédie même de Molière, — les représentants les plus fameux de cet art nouveau qui remplace déjà et remplacera toujours plus le théâtre populaire. Douglas Fairbanks et Mary Pickford aux tréteaux de la foire, quelle haute leçon de littérature !

F. ROGER-CORNAZ.

Chronique allemande.

La misère allemande est-elle aussi grande qu'on le dit. — Les efforts de l'agriculture. — Les magnats de l'industrie et le roi de la Ruhr. — Politique économique et libre. — Echanges. — Menées nationalistes. — Le cas du professeur Quidde. — Un pamphlet sur Guillaume II. — Le bon Européen et E.-R. Curtius.

Il est bien certain que la misère est grande en Allemagne, mais l'est-elle autant qu'on le dit ? Récemment une feuille anglaise imprimait : « L'heure tragique de l'Allemagne a sonné : plus de nourriture, plus de chauffage, plus d'espoir. Des milliers de gens sont condamnés à mourir de faim ! Au secours ! » Nul ne conteste que la chose est vraie pour une certaine catégorie de la population, les rentiers, les fonctionnaires retraités et pensionnés, les intellectuels et les personnes exerçant des carrières libérales. On nous a rapporté des choses navrantes sur la condition de ces gens. Ils meurent littéralement à petit feu. Ce qu'il y a d'admirable pourtant, c'est qu'ils n'abdiquent pas. Bien qu'ils se rendent compte que la pensée aujourd'hui en Allemagne ne représente plus une valeur cotée, ils continuent à exercer leurs professions et l'on voit des étudiants chercher dans des besognes rémunératrices le moyen de continuer leurs études, conscients que ce qui a fait autrefois la grandeur de l'Allemagne — le travail désintéressé pour les progrès de la science — doit toujours être tenu en honneur.

Mais si l'on fait abstraction de ces gens, la condition de la population, d'une manière générale, n'est pas si mauvaise, et elle tend à s'améliorer. Les gains des ouvriers sont relativement élevés et l'on connaît peu le chômage. Les subsistances n'ont point manqué cette année, car la récolte l'an dernier fut excellente. Le gouvernement a senti que là était le salut et partout il s'est efforcé d'intensifier la culture. La chose est d'autant plus nécessaire que l'importation des produits agricoles qui compensait autrefois le déficit national est impossible à cause de la dépréciation de la monnaie allemande. Mais pour que la campagne puisse pourvoir à l'alimentation de la nation, il faut d'abord que les paysans améliorent leur situation qui n'est plus aussi bonne. Après avoir vécu dans l'abondance durant les trois ou quatre dernières années, s'étant même enrichis

ou tout au moins ayant remboursé les hypothèques et les dettes qui grevaient leurs biens, ils souffrent actuellement de la crise économique qui sévit partout et des lourdes charges fiscales qui leur sont imposées. Le gouvernement se préoccupe sérieusement de cet état de choses et, par la bouche du ministre de l'alimentation, le comte Kanitz, il a fait savoir qu'il prendrait toutes les mesures qu'il faudrait pour que l'agriculture « base de l'existence matérielle » et de l'état moral de la nation, soit l'objet de soins vigilants.

Un signe qui porte à espérer que l'Allemagne retrouvera bientôt son équilibre et, par là, sa prospérité d'autrefois, c'est que la natalité, malgré les temps durs n'a que peu fléchi et, d'après le rapport du Dr Emerson, délégué du gouvernement des Etats-Unis pour se rendre compte de la situation économique et morale de l'Allemagne, on constate qu'il n'y a pas d'accroissement de la mortalité. Bien mieux, d'après le même rapport : « Les six premiers mois de 1923 révèlent une amélioration considérable de la santé publique, spécialement en ce qui concerne les épidémies ». La conclusion de l'Américain est que « malgré l'émigration, l'Allemagne gagne annuellement un demi-million d'habitants. »

C'est, en effet, curieux à constater : l'Allemand recommence à émigrer. On sait que vers 1880, il était un des peuples de la terre qui s'expatriait le plus. Chaque année on voyait de 100 à 200.000 Allemands aller chercher du travail au dehors, s'embarquant surtout pour les Etats-Unis, les Etats de l'Amérique du Sud, les Colonies anglaises et l'Orient. La grande prospérité du Reich dans les années suivantes arrêta bien cette émigration qui tomba, peu avant la guerre, au chiffre de 20 à 30.000 qui paraissait très minime en regard de l'énorme accroissement de la population. Mais, aujourd'hui, les conditions de vie sont toutes différentes et l'émigration reprend de plus belle : en 1919 elle n'était que de mille âmes, mais, en 1920, ce chiffre monte à 10.000, en 1921, il atteint 20.000 et, en 1922, 130.000. Et il est bien certain que tous ces émigrés ne perdent point contact avec la mère-patrie, et, même s'ils partent sans espoir de retour, ils créent dans les pays où ils se fixent de nouveaux liens entre l'Allemagne et ces pays. Il faut reconnaître que l'Allemand travailleur, ayant le sens de l'ordre et l'esprit d'organisation, est une force pour les contrées dans lesquelles il élit domicile. Que de fois avons-nous entendu dire lorsque la guerre priva l'étranger de la main-d'œuvre allemande : « Quand retrouverons-nous le travail allemand ? » En effet, grâce à leurs aptitudes spéciales et à leurs connaissances, les Allemands ont fourni dans toutes les branches de l'industrie, du commerce et de la finance,

des employés et des administrateurs de premier ordre. « C'est à leur école qu'il faut se mettre, disait à ses compatriotes le professeur français Henri Hauser, pendant la guerre, dans son livre *Les méthodes allemandes d'expansion économique*, car, si nous ne le faisons pas, vainqueur ou vaincu l'Allemand récoltera ». Eh bien, si l'on en croit les statistiques, cette prophétie est en train de se réaliser : l'Allemagne, pour son commerce extérieur, a retrouvé sa prospérité d'avant-guerre. Du 1^{er} mai au 31 octobre 1923 elle a exporté aux Etats-Unis pour 46.614.000 dollars contre 13.000 en 1922 et 2.000 en 1921. Au cours de la même année 1923, elle a acheté la plus grosse partie de son charbon à l'Angleterre, qui lui a coûté 15 milliards de livres sterling. Et les statistiques américaines nous enseignent que les Allemands ont consacré des sommes plus fortes qu'aucun pays du monde à leurs achats de cuivre et de coton aux Etats-Unis en 1923 : plus de 17 millions de dollars pour 509.000 balles de coton.

Evidemment, tout cela jure avec la soi-disant misère allemande et l'on se demande quel nombre de millions de dollars, de livres-sterling, de florins hollandais, de francs suisses et d'autres monnaies représentent les disponibilités des industriels allemands dans les banques étrangères. C'est grâce à cet argent qu'ils « tiennent le coup » et préparent leur revanche. A cet égard, il est intéressant de jeter un coup d'œil dans les officines de ces magnats de l'industrie lesquels établissent sans fard que, malgré le bouleversement politique, ces magnats qui se sont organisés supérieurement depuis la fin de la guerre et qui ont su s'adapter si bien aux conditions de « l'Allemagne démocratique, ils constituent actuellement la puissance la plus forte du pays, celle qui par son esprit d'entreprise et son travail méthodique, intelligent, persévérant est la plus capable de relever le peuple allemand.

Le plus représentatif de ces magnats, celui qui les domine par son génie des affaires et l'étendue de son intelligence, Hugo Stinnes, le « roi de la Ruhr », qui vient de mourir, a été l'objet d'une étude de M. Gaston Raphaël aussi instructive que bien documentée¹. On y voit de façon éclatante, par un type éminemment représentatif, que ce sont les industriels qui possèdent actuellement la puissance réelle en Allemagne, et que c'est grâce à leurs efforts que leur pays a pu restaurer sa situation économique détruite par la guerre. Stinnes qu'on ne connaissait guère en dehors de l'Allemagne avant le grand conflit mondial appartenait à une famille de la petite bourgeoisie rhénane où de père en

¹ *Le roi de la Ruhr*. Hugo Stinnes, — l'homme, — son œuvre, — son rôle... Payot, Paris, Lausanne et Genève, 1924.

fils on exerçait la profession de commerçant. Né en 1870 à Mülheim, il ne fit pas d'études supérieures et débuta pratiquement dans les mines comme employé. Son intelligence frappait tout le monde, et lorsque son père mourut prématurément, sa mère lui confia, bien qu'il n'eût que dix-huit ans, la direction de l'entreprise familiale. Dès lors, son ascension commence et ne s'arrête plus : homme d'affaires hors ligne, et d'esprit très réaliste, il ne s'embarrasse pas de théories et ne considère que les mesures qui ont une action efficace et un caractère pratique ; sa formule est : point de chatoyantes anticipations, ni de sentences séduisantes, mais bien quelques maximes sagement apprises de la vie telle qu'elle est, et capables de suivre à chaque instant ses évolutions prévisibles ou imprévisibles. Toute réussite est à ses yeux l'œuvre de fortes personnalités. Il dit : « Vous ne devez sous-estimer, en aucun cas, l'importance des individus. Dans la vie économique, l'impulsion part d'un tout petit nombre de personnes. » La conséquence est qu'il faut laisser « carte blanche à ces individualités et les affranchir de tout contrôle de l'Etat. » — « Il faut donner, ajoute-t-il, la plus grande liberté aux particuliers, afin qu'ils puissent poursuivre leurs idées, s'ils sont sur la bonne piste. » Et ailleurs : « L'industrie ne peut être conduite théoriquement. La réussite dépend du don de divination des chefs et de leur adresse à se plier aux circonstances particulières du temps et du lieu ».

M. Raphaël expose de façon captivante l'ascension de cet homme supérieurement doué, et la manière dont il édifia sa fabuleuse fortune en créant un des consortiums les plus formidables du monde, étendant son action dans tous les champs de l'activité humaine et groupant plus de 600.000 ouvriers. S'inspirant de la méthode des grands potentats de l'industrie américaine, il pratique, comme eux, ce qu'on a nommé la « concentration horizontale » et l'élève à un degré qu'on n'avait point vu jusqu'alors. « Le secret d'Hugo Stinnes, dit M. Raphaël, tient dans son sentiment aigu de l'interpénétration de l'industrie, de la finance et du négoce. Sa fortune lui vient, dans l'ère du charbon, du fer, de la vapeur et de l'électricité, dans l'ère des machines puissantes et rapides, d'avoir su améliorer simultanément les moyens de produire et ceux de communiquer, d'avoir apporté un soin égal à la fabrication et à la circulation des marchandises. »

Toute la politique de Stinnes est déterminée par ses conceptions économiques : il n'est l'esclave d'aucun système et s'accommode de tous les gouvernements pourvu qu'ils s'adaptent à ses idées. Abhorrant la démagogie socialiste, mais ayant de la sympathie pour le syndicalisme raisonnable, il ne tolère qu'une

étiquette politique : celle du nationaliste. Il dit aux ouvriers allemands : « Abandonnez vos dogmes périmés, soyez courageux et laborieux, apportez votre collaboration à la cause nationale que nous défendons. » Cette cause, à ses yeux, n'est pas opposée à l'idée d'une collaboration des peuples pour le relèvement économique du monde. Au contraire, dans un nationalisme sain, il voit la possibilité de grouper les peuples en une « ligue économique des nations », dont toutes les nations feraient partie et dont tous les membres auraient à verser des contributions uniformes dans une caisse commune. Ces contributions qui, à son avis, s'élèveraient à environ trois milliards de dollars par an (elles seraient procurées par des taxes nouvelles ou supplémentaires sur certains produits, charbon, pétrole, etc.), serviraient à payer les intérêts et l'amortissement d'un grand emprunt, exempt d'impôts, qui serait émis par cette nouvelle « ligue des nations » et destiné à parer aux conséquences financières de la guerre et à réaliser l'équilibre européen.

Evidemment Stinnes était sincère et ses idées sont conformes à son système économique qui est celui du libre échange. « Si les barrières douanières qui séparent les peuples, tombaient, a-t-il dit, la paix s'établirait sur la terre. »

C'est dans cet esprit que le grand industriel allemand a essayé d'amorcer des négociations avec la France, jugeant que si des deux côtés du Rhin on arrivait à s'entendre sur les questions économiques, un grand pas serait fait pour la réconciliation des deux nations ennemies. A un publiciste français, M. Ferdinand Brinon, envoyé par la *Revue de Paris*¹, a fait miroiter tous les avantages que les deux pays retireraient d'un tel accord : « Devant une France et une Allemagne unies, dit-il, les réserves d'or de l'Amérique s'ouvriraient pour l'Europe. On obtiendrait les crédits nécessaires à tous, à des conditions qui étonneraient par leur facilité et leur bon marché.... Les capitalistes du nouveau continent sont des gens pratiques, indifférents aux querelles du vieux monde et qui ne lui porteront pas leur argent pour le dilapider dans d'incessantes guerres. »

Tout cela fut dit à propos de l'occupation de la Ruhr et, en prévision de la continuation de cette occupation, Stinnes ajoutait : « On ne peut réduire en esclavage un peuple qui n'est pas un peuple de sauvages, qui, au point de vue industriel, est aussi bien armé que le nôtre et qui a conscience de ses ressources et de ses malheurs. Si une telle politique devait durer, il y aurait toujours 70 millions d'Allemands à la disposition de notre adversaire, quel qu'il soit ».

M. Stinnes, quand il parlait, oubliait de mentionner les natio-

¹ 1^{er} février 1924.

nalistes allemands qui, eux surtout, attisent le feu et en tout premier lieu les journalistes à la solde des feuilles qu'il stipendie et qui, au moment où j'écris, exaltent les héros du procès de Munich, ces conspirateurs contre l'Etat scandaleusement acquittés ou condamnés à des peines dérisoires, par un tribunal allemand, aux applaudissements de la foule. Et n'est-ce pas dans ce même Munich, qu'un professeur paisible, l'historien Quidde fut incarcéré pour avoir manifesté des idées pacifistes dans un journal de gauche. Quidde n'est pourtant point un antipatriote, c'est un bon Allemand qui aime passionnément son pays et qui même l'a défendu lorsqu'il avait tort, comme dans la fameuse séance des pacifistes européens à Berne, en janvier 1915, où sur sa demande formelle on renonça à protester contre la violation de la Belgique, parce qu'il estimait que ce crime devait être rangé parmi ceux qu'engendre la guerre. Le professeur Quidde n'est nullement un de ces pacifistes bêtards qui ignorent les dures réalités de la vie : c'est un esprit clairvoyant, juste et courageux qui veut, par des moyens pratiques, travailler à la réconciliation des peuples égarés par de mauvais bergers. Je me suis souvenu au moment de cette incarcération que le professeur Quidde est l'auteur d'un mordant et spirituel pamphlet *Caligula et la folie des Césars*, publié en pleine époque impériale contre Guillaume II¹. Sous couleur de faire le portrait du César insensé, c'est le portrait de l'empereur allemand qu'il trace, montrant l'écervelé impatient de gouverner, congédiant ses vieux serviteurs, se croyant apte à tout, innovant dans tous les domaines, enivré par le sentiment de sa puissance, l'orgueil d'être à la première place, jaloux de voir son nom dans l'histoire, entreprenant tout sans rien achever, théâtral, cabotin, grandiloquent, s'entourant de flatteurs et de charlatans. Rien n'est oublié dans ce portrait, ni le mysticisme de l'homme déséquilibré qui se croit l'oint du Seigneur, ni les tares physiques et morales. Je viens de relire ce pamphlet : il n'a point vieilli ; c'est le portrait le plus vrai qu'on ait fait de Guillaume II. La seule chose qui étonne, c'est que le professeur Quidde ne prend point ce fantoche au sérieux et se refuse de voir en lui un homme dangereux ; « Aujourd'hui, dit-il, les Césars sont ridicules. » Sur ce point la perspicacité de l'historien fut en défaut, mais la guerre sans doute lui a dessillé les yeux.

Le professeur Quidde est un bon Européen selon la formule chère à Nietzsche. Il y en a encore quelques-uns en Allemagne et, parmi eux, il me plaît de citer tout particulièrement Ernest-Robert Curtius. Il appartient à une lignée remarquable : son

¹ *Caligula. Eine Studie über römischen Cäsarenwahnsinn*, von L. Quidde. Leipzig, Verlag von Wilhelm Friedrich.

grand-père est l'historien de la Grèce antique et son père, fonctionnaire impérial en Alsace, se distingua par sa modération et le libéralisme de ses idées. Pendant la guerre, il publia dans les *Basler Nachrichten* des lettres très sensées qu'il réunit en volume avec des souvenirs d'Alsace¹. Son fils élevé à Strasbourg est tout pénétré de culture française. Professeur de philologie romane à l'Université de Marburg, puis à celle de Heidelberg, il s'est attaché surtout à faire connaître à ses compatriotes la littérature française d'aujourd'hui, en la prenant surtout chez les écrivains qui sont des pionniers des idées nouvelles. Dans son premier volume *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreichs* (1918), il s'est occupé d'André Gide, de Romain Rolland, de Claudel, de Péguy et d'André Suarès. Dans un autre volume, *Maurice Barrès und die geistigen Grundlagen des französischen Nationalismus* (1921), il a étudié avec pénétration la pensée maîtresse de l'écrivain qui, du culte du moi de sa jeunesse, est arrivé au nationalisme intégral après les trois grands événements qui eurent sur la direction de sa pensée une influence décisive — l'aventure Boulanger, le scandale du Panama, l'affaire Dreyfus. — Il reconnaît pourtant que cet homme supérieurement intelligent ne se laissa jamais envoûter par un nationalisme étroit de sectaire et qu'il garda toujours une grande liberté de pensée, surtout pendant la grande crise de la guerre et dans les années qui suivirent la signature de la paix. Ce qu'on aurait aimé trouver dans ce livre, c'est une plus juste appréciation de la valeur littéraire et artistique de l'œuvre de Barrès. Evidemment, M. Curtius est plus intéressé par la pensée que par la forme, et on le voit peut-être d'une manière plus évidente dans son dernier livre *Balzac* où, reprenant une idée chère à Taine, il essaie de faire du romancier le représentant de toute une époque ou, mieux encore, devançant le temps, l'incarnation d'une société qu'il crée lui-même et qui deviendra vraie dans la génération suivante. Ici encore, le côté purement littéraire de l'œuvre de Balzac s'efface devant les considérations sociales, psychologiques et philosophiques. Il n'en faut pas moins louer dans ce livre une sympathie réelle pour les choses de France et cela aussi peut contribuer un jour à rapprocher les deux pays.

ANTOINE GUILLAND.

¹ *Deutsche Briefe und Elsässische Erinnerungen*, von Friedrich Curtius. Verlag von Huber & Co. Frauenfeld, 1920.

Aux Etats-Unis.

A propos des voyages transatlantiques. — Au bon vieux temps. — La crise religieuse. — Retour aux lois puritaines. — Washington d'après ses lettres.

Un jour, l'hiver dernier, parcourant le *New York Herald*, je jetai par hasard les yeux sur la petite carte quotidienne indiquant la position des transatlantiques. Et je constatai avec étonnement qu'il n'y avait pas moins de quarante-huit navires de voyageurs en route, la moitié, exactement, allant en Europe, et l'autre moitié en revenant. Ceci fournit ample matière à réflexion. Reportons-nous par la pensée à 1866, par exemple ; c'est-à-dire juste avant la pose du câble transatlantique. C'est là une époque qui, en définitive, ne paraît pas tellement éloignée de nous. C'est l'année de Sadowa, la veille de la fameuse Exposition de Paris, l'apogée du Second Empire. Mais, à ce moment-là, l'Amérique était bien distante de l'Europe. L'arrivée, le départ d'un paquebot, étaient des événements attendus avec impatience, souvent fébrilement. Faute de télégraphe, il fallait en moyenne treize ou quatorze jours aux nouvelles pour traverser l'Océan. Pour les familles, les maisons de commerce, les journaux, la poste était d'une importance dont il est difficile, dans nos jours de T.S.F., d'apprécier l'étendue. Les communications d'une extrême urgence étaient à la merci d'une tempête, d'un accident dans la machinerie peu sûre des bateaux de ce temps. Cependant, contrairement à une opinion très répandue, le contraste entre cette époque et la nôtre est plutôt une affaire de fréquence des départs, de sécurité et de confort, que de vitesse. Déjà, en 1866, le *Scotia* arriva à faire le trajet en 8 jours et 2 heures ; mais, même en 1856, le *Persia* avait atteint le record de 9 jours, 1 heure. Cela n'était pas si mal, puisqu'en 1892 le voyage entre Liverpool et New York demandait encore environ dix jours, sauf par les bateaux dits « ultra-rapides ». Il est très caractéristique qu'entre 1866 et 1923, c'est-à-dire en cinquante-sept ans, la durée de la traversée n'ait été réduite que de trois jours. En fait, un progrès autrement important avait été accompli entre 1840 et 1856, en seize ans, car le trajet diminua de cinq jours. Nous ne saurions donc nous vanter si bruyamment de nos « performances ».

Du reste, il faut bien dire que le voyageur transatlantique actuel n'est plus aussi soucieux de naviguer rapidement qu'il l'était il y a dix ou quinze ans. L'extrême vitesse, sur mer, n'est pas sans inconvénients. La trépidation n'est pas agréable ; et puis l'on éprouve, à bord de ces « lévriers de la mer », un sentiment étrange, un je ne sais quoi qui sent trop la hâte, le provisoire. Jadis, quand on s'embarquait, cela représentait quelque chose de grave et de longue haleine. Aujourd'hui, on ne se sent pas beaucoup plus chez soi sur ces navires, malgré le confort, que dans un wagon-lit. On est à peine installé qu'il faut déjà songer à l'arrivée. On n'a même plus le désir de faire connaissance avec ses compagnons de route : à quoi bon, puisqu'on va les perdre de vue demain ou après-demain ? Parlez-moi du bon temps où l'on s'habituaient si bien au train-train de la vie à bord que cela faisait un certain chagrin de l'interrompre. Combien de fois ai-je entendu nos *businessmen* dire, au moment de partir pour une tournée d'affaires en Europe : « Enfin, je vais pouvoir me reposer sur le bateau ! Ce sont de vraies vacances pour moi, ces huit ou neuf jours sur l'Océan ! » Combien il était délicieux d'être perdu entre les deux mondes, sans entendre parler de politique, finance, et marchés ! Hélas, maintenant, par la T.S.F., on reste en communication avec l'univers ; les cours de la Bourse, les troubles de la Ruhr, le prix du coton vous poursuivent jusqu'au milieu de l'Atlantique. Aussi, comme je le disais tout à l'heure, se manifeste-t-il une vague réaction dans l'esprit des voyageurs. Tout le monde n'est pas du calibre de M. Thomas Cook, le chef actuel de la fameuse agence de voyages si connue, cet Anglais plus yankee que les Américains, lequel vient parfois d'Europe passer *the week's end* — la fin de la semaine — à New York ; et s'en retourne aussi simplement que s'il s'agissait de rentrer de Brighton à Londres.... Il n'est plus possible d'échapper aux faits divers des cinq parties du monde : soit ! Du moins, on peut aller moins vite, et prolonger ces jours reposants où, étendu sur une chaise longue, totalement incapable de fixer son attention somnolente sur le livre qu'on croit lire, on laisse couler les heures béates, et sans même se soucier de démêler ce que signifient sur l'horloge les sons cristallins de la cloche du bord qui, seuls, rompent la monotonie du rythme de l'hélice !

Mais il est d'autres réflexions suggérées par la carte du *Herald*. Sur ces quarante-huit transatlantiques, se trouvent neuf croisières, ces « tours de luxe » à l'usage des Américains ayant des loisirs et... de l'argent. Si l'on songe que chacun de ces navires « croiseurs » a de 500 à 600 passagers au moins,

payant 3,500 francs en moyenne par tête ; et qu'en outre on organise de fréquentes excursions dans les Antilles ou sur le Pacifique, fort chères également, on arrive nécessairement à la conclusion que, tout affairés et assoiffés d'or qu'on les dise, les Américains, même en dehors de la saison habituelle des vacances, ont bien des dollars et bien du temps à dépenser.

D'autre part, on est frappé du peu d'accidents se produisant sur mer, malgré la quantité de vaisseaux qui circulent. Il est plus sûr, aujourd'hui, de voyager par eau que par chemin de fer, et surtout par automobile. Quand on voit des gens de nos jours redouter les périls de la traversée, on ne peut se défendre d'une admiration profonde pour les pionniers des XVI^e et XVII^e siècles qui n'hésitaient pas à faire la navette entre l'Amérique et l'Europe, afin de chercher des approvisionnements ou voir leur famille, et ne faisaient pas plus — probablement pas autant — d'embarras pour se lancer ainsi à l'aventure que nos modernes touristes pour passer cinq jours et demi sur un paquebot-palace, avec salles de bains privées, T.S.F., cinéma, et conférences variées. Ce qui montre, une fois de plus, que tout est relatif ici-bas !

— La religion ne fait pas exception à cette règle aux Etats-Unis. Ce ne sont pas les Eglises qui manquent, certes. On ne voit que clochers partout. Et, quelque paradoxal que cela paraisse, c'est là justement une des choses qui dénotent un malaise, tout au moins dans le protestantisme. La multiplication des sectes, dans une religion donnée, est loin d'être une preuve de vitalité ; c'est bien plutôt — pour qui connaît le caractère américain — un signe que la foi s'affaiblit en profondeur en augmentant de superficialité, qu'elle a une tendance à se laisser englober par l'esprit de clan, par la soif de nouveauté, par le désir, chez l'individu, de jouer un rôle devant la galerie. On ne me fera jamais croire qu'il soit nécessaire au protestantisme américain, pour exister, de se morceler entre 50 sectes diverses, et que plusieurs se fractionnent encore en une douzaine de subdivisions se distinguant, chacune, par quelque chose de spécial. Mais cela va encore plus loin. Si un temple devient un peu prospère, vite il se produit une scission ; et une partie des ouailles se détachent de l'Eglise pour en fonder une autre, qui prend le numéro « deux » ou « trois » — selon le cas — mais qui ne répond à aucun besoin de localisation, car elle se bâtit le plus souvent dans le quartier voisin. On doit reconnaître que les catholiques romains sont plus sages.

Le mal, naturellement, a fini par provoquer des cris d'alarme. On fait, un peu tard, des efforts pour organiser, sous toutes sortes de prétextes, des *Unions Services*, réunissant dans un

temple plusieurs sectes non absolument irréconciliables. A New York City, on vient de créer un « conseil religieux » où des pasteurs de toutes les « dénominations » protestantes recherchent le moyen de ramener un peu d'unité dans la religion. On dit même que cette assemblée va ouvrir une *Community Church* dont les ouailles appartiennent à vingt et une sectes différentes. Mais que de besogne pour défaire l'œuvre néfaste de près d'un siècle d'imprévoyance !...

Cependant il ne faudrait pas s'imaginer que la crise religieuse n'affecte que le protestantisme. Le contraire est prouvé par ce fait très curieux que, dans un grand nombre de localités, les ministres des divers cultes, y compris les rabbins, se sont unis pour créer un mouvement en faveur d'une instruction religieuse plus complète pour les enfants des écoles. Toutefois, comme cela empiète sur l'horaire des classes ordinaires, les réformistes se heurtent aux lois scolaires ; on leur fait observer qu'ils n'ont qu'à utiliser les congés du samedi et du dimanche pour leurs cours spéciaux. Mais c'est là le *hic*. C'est précisément parce que les cultes libres périlissent, que les *clergymen* tâchent de faire pénétrer le dit enseignement au sein des écoles communales.

Toujours est-il que nous en sommes arrivés, en ce moment, à une étrange situation. A New Jersey, par exemple, n'a-t-on pas remis en vigueur, pour un certain comté, une ancienne *Blue Law* — loi puritaine — de 1798 ? Et il en résulte qu'en un seul dimanche, 3610 contraventions ont été dressées à Jersey City, et 1500 à Bayonne. S'il n'y a pas eu davantage de procès-verbaux, c'est que le nombre des agents de police était insuffisant. Ce qui se comprend car, appliquée à la lettre, la dite loi empêche les tramways et les trains de circuler, prohibe les communications téléphoniques, empêche les usines électriques de travailler et ferme des garages. Les enfants ne peuvent plus jouer aux billes, ni leurs parents donner de réceptions. Enfin, on est mis à l'amende si l'on fait entendre son piano le jour du Seigneur.

Je ne plaisante pas. Ce grotesque état de choses est une des phases de la présente lutte héroï-comique entre les leaders religieux et les... libéraux. Lorsque des pasteurs ont invoqué de vieux textes législatifs — lesquels n'ont jamais été mis en vigueur — pour faire fermer le dimanche les lieux où l'on s'amuse, on a riposté en déclarant qu'une loi non abrogée doit être, si on la fait revivre, appliquée dans son intégrité ou pas du tout. L'administration locale de la justice a été contrainte de reconnaître le bien-fondé de cette réclamation qui, naturellement, n'a d'autre objet que de couvrir de ridicule

les réformistes. C'est pourquoi, dans ce comté de New Jersey, à la fin de mars, il y avait, au greffe du tribunal, une jolie petite liasse de *vingt mille* procès-verbaux relatifs à la *loi bleue* de 1798.

Tout de même, de telles bizarreries ne se voient qu'en Amérique !

— Chaque année, à l'anniversaire de George Washington, le 22 février, on voit apparaître quelque souvenir inédit du Père de la Patrie. Il se débite, à cette occasion, bien des rengaines ; mais, parfois, on découvre quelque chose de vraiment intéressant et instructif. Cette fois-ci, on a pu enregistrer deux découvertes d'importance inégale. D'abord, des généalogistes ont annoncé que Washington descendait d'un des premiers rois d'Angleterre. Voilà qui est bien. La nouvelle a plu à nombre de gens. Ce qui n'est pas surprenant dans ce pays démocratique dont les femmes font des bassesses pour épouser un titre européen — ou même asiatique ! Cependant il y a eu des protestations, qui font honneur à leurs auteurs. Il est réconfortant de lire, par exemple, dans *The Bangor Commercial*, un excellent journal du Maine : « Pourquoi s'inquiéter des ancêtres de Washington ? Il était son propre ancêtre ! Peu importe à quel haut personnage on puisse le faire remonter, on ne pourra jamais découvrir dans ses ascendants un caractère plus élevé que le sien. » Rien n'est plus vrai. *The Father of His Country* fut plus qu'un roi. Il a été, selon l'heureuse expression d'un écrivain contemporain, « le leader choisi, en guerre comme en paix, par un peuple qui venait de s'affranchir du joug d'une autocratie, et cherchait sa voie dans le *self government* ».

Le caractère de Washington a été surtout dévoilé par sa correspondance qui est considérable. Peut-être nos gouvernants actuels pensent-ils même qu'elle l'est trop. Car, étant donné l'autorité qui s'attache à ces missives, il s'en trouve de gênantes... C'est ainsi, paraît-il, qu'on a retiré de la circulation une certaine épître où le grand patriote vantait les bienfaits d'un verre de vin. Cela est tout simplement subversif en ce temps de prohibition... Il était déjà assez lamentable que ce brave homme de président Harding fût connu comme n'étant nullement un abstentionniste !

Quoi qu'il en soit, on signale de temps à autre des paquets de lettres qui dormaient dans la poussière des collections privées. Ainsi, récemment, M. Pierpont Morgan a livré à la publicité les documents provenant de la bibliothèque de son père. Il se trouve là des correspondances bien instructives. Ces lettres ont été écrites par Washington à toutes les époques

de sa vie. Mais qu'elles soient celles du jeune géomètre-arpen-
teur, du général ou du président, le ton, le style se montrent
étrangement identiques. Le soin des petits détails, le souci de
faire les choses à fond sont apparents chez l'homme d'Etat
aux prises avec des difficultés diplomatiques, tout autant que
chez l'adolescent donnant des instructions minutieuses à la
lingère familiale pour la confection de chemises. Une de ces
missives fait de la peine : c'est celle datée de 1789, et adressée
à un certain capitaine Conway, ami de la famille. Washington
était alors dans la retraite depuis quelques années, et, pour
la première fois de son existence, se sentait dans la gêne. Cinq
cents livres lui manquaient — à lui, le sauveur de la République
— pour payer ses dettes courantes !

Le grand Virginien était un homme sérieux, posé, n'agissant
qu'après mûre réflexion, et d'une honnêteté scrupuleuse. Ce
n'était pas une personnalité brillante, sauf sur le terrain mili-
taire ; et son fonds de connaissances générales était certainement
inférieur à celui de plusieurs des présidents qui lui ont succédé.
Mais nul n'a jamais mieux mis à profit ce qu'il savait.

Il semble qu'aujourd'hui, malheureusement, on s'éloigne de
plus en plus, aux Etats-Unis, de l'idéal d'homme et de citoyen
caractérisé par Washington, car le désintéressement, la pru-
dence, la conscience dans l'accomplissement du devoir sont
précisément les qualités dont on déplore la rareté en Amérique,
aux jours où nous vivons.

GEORGE NESTLER TRICOCHÉ.

Chronique scientifique.

L'urée, engrais et aliment à la fois. — Les nébuleuses noires. — Les nuages métalliques interstellaires. — Mésaventure d'aviation. — Les nerfs et le cœur des plantes. — Les oiseaux des régions dévastées. — Une confirmation de Fabre sur les insectes paralyseurs. — Publications nouvelles.

On s'occupe beaucoup parmi les chimistes et les éleveurs de la question de l'urée. Chacun le sait, l'urée est un produit de la désintégration digestive des albuminoïdes ; chaque humain en élimine 20 ou 30 grammes par jour. C'est un déchet par rapport aux albumines ; mais, par rapport à d'autres produits d'une désintégration plus avancée, l'urée reste un élément assez complexe. C'est une amide, et qui a une certaine valeur alimentaire ; ce n'est pas seulement un engrais propre à fertiliser la terre. Comme on sait fabriquer synthétiquement l'urée à partir des gaz de l'air et de l'acide carbonique, la question se pose ici dès maintenant de savoir si cette urée synthétique va être donnée au sol, ou bien s'il n'y aurait pas plutôt avantage à la donner aux animaux pour les nourrir, ce qui serait plus direct et économique. Mais bien entendu il faut discerner si l'urée est réellement alimentaire pour les animaux. *Chimie et Industrie* a récemment (N° de mars) résumé différents travaux sur ce sujet. Qu'en résulte-t-il ?

C'est que l'urée est véritablement alimentaire. Il est certain, d'après de nombreux chercheurs, que certaines bactéries de la panse reconstituent des albumines au moyen des amides dont fait partie l'urée. Les expériences de Völtz sur le mouton et l'agneau montrent que chez les ruminants l'urée peut être transformée en albumine de bactéries et résorbée à 80 ou 90 % dans l'intestin. Pour que cette synthèse se fasse, il faut que l'animal reçoive aussi des glucides : amidon, sucre, celluloses.

Pour Morgen, dans l'utilisation de l'urée par le mouton, l'individualité et l'âge de l'animal jouent un certain rôle. Des séries d'essais sur la chèvre et le mouton ont fait voir que dans une ration normale en albumine, on peut substituer de l'urée dans la proportion de 30 ou 40 %, sans que la production en souffre. Hansen a opéré sur une vache recevant une ration pauvre en albumine, mais suffisante en glucide, et constaté que l'addition d'urée augmente la production du lait et du beurre. Les résultats numériques de Völtz, nous est-il dit,

établisent aussi que l'azote amidé de l'urée, pour la sécrétion lactée des ruminants, peut jouer le rôle d'azote albuminoïde, notamment avec 150 grammes d'azote par vache et par jour. Ainsi une vache C donna pour 1 kg. d'urée 12.70 kg. de lait avec 1.6 kg. d'extrait sec ; et une vache D, jusqu'à 19.73 kg. de lait et 2 kg.,476 d'extrait sec. L'urée remplace l'albumine, dans une certaine mesure et dans une mesure certaine. Ainsi le remplacement par jour et par vache, de 1 kg. de tourteau d'arachide par la dose d'urée équivalente en azote n'influence ni la quantité du lait ni la teneur en matières grasses. Evidemment la question des substitutions exige des recherches plus étendues, mais il semble bien qu'il n'y ait nul inconvénient à donner à chaque vache 200 gr. d'urée par jour. C'est là un résultat d'une grande importance. Le problème de la synthèse de l'urée par l'azote de l'air étant au point, on peut substituer en partie de l'urée à de l'albumine dans la ration des ruminants. L'azote de l'air peut aider à la production de l'albumine animale, de façon directe. L'engrais peut être donné directement à l'animal au lieu de l'être au sol ; on gagne donc du temps et l'opération est plus rationnelle. C'est là une idée très neuve et inattendue, à coup sûr. Il sera intéressant de voir dans quelle mesure elle est applicable.

— On sait que William Herschel a été le premier, grâce à à son télescope, à découvrir les nébuleuses noires. Ce n'est toutefois pas sous ce nom qu'il désigna celle dont il constata l'existence dans Rhô d'Ophiuchus. Et il crut avoir découvert un « trou dans le ciel ». Ce qu'il a vu est un espace tout à fait obscur, sans étoiles, dans une région où, à l'entour, il y a pourtant beaucoup de ces dernières. C'est seulement depuis peu, depuis les travaux de Hale et Barnard, que les astronomes ont considéré les espaces obscurs dont il s'agit, non comme des trous dans le ciel, résultant de l'absence d'étoiles, mais comme des nuages opaques de poussière cosmique, assez épais pour empêcher le passage de la lumière des étoiles se trouvant au delà. Ces nuages, ou nébuleuses noires pourraient peut-être, pour certains, jouer un rôle dans le phénomène des *Novae* : une *Nova* pourrait être une étoile qui existait déjà, mais était cachée par un nuage. Celui-ci en se déplaçant rendrait l'étoile jusque-là cachée, visible. Il faudrait donc admettre que le nuage peut se déplacer. Le fait-il ? On le saura un jour, en suivant l'étude des cartes photographiques du ciel prises à des intervalles successifs.

Ces nébuleuses noires sont parfois légèrement lumineuses, comme c'est le cas pour celle des Pléiades ; et comme le spectre de cette lueur est similaire à celui des étoiles adjacentes, on

en conclut que la lueur consiste en la lumière réfléchie de ces dernières. Il semble que la constellation bien connue d'Orion soit recouverte, pour nous, par un nuage énorme, et ce qu'on appelle la grande nébuleuse serait une petite portion de ce nuage présentant une fluorescence superficielle des éléments gazeux, fluorescence peut-être provoquée par le rayonnement des étoiles constituant le trapèze.

Les nébuleuses obscures sont nombreuses dans le ciel. Il y en a une dans l'Aigle dont la photographie était récemment présentée par Flammarion à la Société astronomique. A travers ce voile on ne voit aucun astre et pourtant, tout autour, les étoiles sont nombreuses. La nébuleuse en question est relativement proche : si donc elle se déplace il y paraîtra avant longtemps : des étoiles, jusque-là cachées, se révéleront, et en devenant visibles produiront l'impression d'étoiles nouvelles, au lieu que d'autres disparaîtront, donnant l'impression d'étoiles qui s'éteignent.

Dans cette étude, la photographie rendra des services précieux comme l'indique Flammarion, et Janssen a été fort heureusement inspiré en appliquant la photographie à l'étude du ciel. Grâce à elle des documents innombrables sont enregistrés et conservés, et ces documents permettront de reconnaître les changements se produisant dans les cieux.

Sur cette question, un astronome vient de fournir quelques précisions intéressantes.

— Le ciel, dit-il, n'est pas vide dans les espaces immenses séparant les étoiles les unes des autres ; espaces que nous oublions souvent, voyant les astres pour ainsi dire sur le même plan, en projection, sans tenir compte du fait que deux étoiles, en apparence contiguës, sont en réalité séparées en profondeur par des distances mille fois supérieures.

Dans les espaces interstellaires, nous est-il dit par J.-D. Plaskett, un astronome canadien fort estimé, il y a des nuées métalliques de calcium et de sodium en particulier. On croyait à l'existence de ces métaux dans certaines étoiles. Mais d'une part, il ne semblait pas qu'ils dussent s'y trouver, d'après la théorie. Et, en outre, le spectroscopie faisait voir que les raies correspondantes restent stationnaires, alors que ces étoiles sont en mouvement. Autre fait, le spectroscopie indique que ces métaux existent dans les nébuleuses planétaires. Cet ensemble de faits amène M. Plaskett à expliquer les raies en admettant qu'elles viennent non de vapeurs émises par les étoiles, mais d'amas flottants, de nuées interstellaires indépendantes. Ces nuées formées de vapeurs métalliques très raréfiées existeraient un peu partout et flotteraient à peu près immobiles.

Quand elles sont assez proches d'étoiles brillantes, celles-ci les éclairent, et la lumière réfléchie en révèle la composition au spectroscope. Mais il y a des espaces pauvres en étoiles et ce sont ceux qui donnaient à Herschel, qui fut le premier à les apercevoir, l'impression de « trous dans le ciel ». Ces nuées expliquent bien ces « trous ». Situées loin d'étoiles brillantes, elles ne sont pas assez éclairées pour devenir visibles. Et, d'autre part, elles sont assez épaisses pour empêcher de voir les étoiles très lointaines et peu lumineuses qui se trouvent au delà : de là les espaces noirs.

En fait ces nuées métalliques seraient nombreuses. Mais on ne les remarquerait que là où se trouvent assez proches des étoiles brillantes capables de les éclairer. Elles semblent être immobiles. Ce fait serait intéressant, car alors on disposerait de points de repère par rapport auxquels on pourrait évaluer le mouvement absolu du système solaire.

— En 1916, un événement s'est passé dont il ne fut rien dit au moment. A la vérité il n'y avait nulle utilité à l'ébruiter. Mais il fut pénible pour l'aviation anglaise. En deux mots, voici l'affaire telle que l'a contée lord Montagu of Beaulieu :

Le 1^{er} juin, à l'aérodrome de Farnborough, un aéroplane prenait l'air. C'était un modèle tout nouveau, le dernier cri de la construction anglaise, muni d'un moteur Rolls Royce de 250 H.P. perfectionné, le premier qu'on eût fait. Cet aéroplane représentait donc le résultat le plus récent de l'effort britannique ; on comptait beaucoup dessus. Aussi fut-il très pénible aux autorités anglaises d'apprendre le soir même, par T.S.F. boche que cet aéroplane avait atterri vers les 4 heures, intact à... Lille. Le pilote eût été payé pour livrer à l'ennemi le dernier modèle de l'aéroplane anglais qu'il n'eût pas manœuvré autrement, ni mieux réussi. Mais en fait il pourrait dire, lui aussi, mais en toute sincérité : « Je n'ai pas voulu cela. » Il était innocent, mais parfaitement inexpérimenté. On avait demandé deux pilotes connaissant les aéroplanes F.E, mais sans spécifier qu'ils devaient connaître aussi la machine nouvelle. Il fallait encore qu'ils pussent piloter leur appareil de l'autre côté du Pas-de-Calais. Or les autorités envoyèrent un pilote qui n'avait jamais pratiqué la nouvelle machine et qui n'avait jamais traversé la mer. Celui-ci, quand il connut la mission qui lui était confiée, se récria ; il déclara son incompetence, sa double incompetence, mais ce fut en vain : il dut prendre l'air. Quel était le véritable but du vol ? En tout cas ce n'était pas d'aller livrer la machine aux ennemis à Lille. Peut-être le pilote devait-il aller à Saint-Omer, et il a expliqué avoir atterri à Lille, se croyant à Saint-Omer : dans les deux cas

un canal aboutit à la ville. Comme il n'avait jamais volé en France, il était excusable de ne pas distinguer l'une des localités de l'autre, et de ne pas connaître la route et les parages.

Ce n'était pas la première fois qu'arrivait pareille mésaventure. Déjà, d'un modèle nouveau, le quatrième ou cinquième appareil envoyé en France fut confié à un pilote n'ayant jamais volé chez nous, et le résultat fut qu'il alla droit sur Lille et atterrit à l'aérodrome. Evidemment le choix des pilotes ne se faisait pas toujours judicieusement. Et ce fut une grande erreur chèrement payée de confier un appareil précieux à un pilote ne connaissant pas la machine, et n'ayant jamais survolé la région. En temps de paix, l'erreur presque inévitable aurait été sans inconvénients, mais en temps de guerre il fallait tout faire pour en éviter le risque.

— Dans une récente conférence, à Paris, sur l'ascension de la sève, le savant hindou, sir Jagadis Chunder Bose a entretenu son auditoire d'un phénomène nouveau que lui a révélé un appareil fort ingénieux ; ce phénomène consiste en différences de potentiel d'allure oscillatoire qui se produisent dans la région de l'endoderme et que l'auteur rapporte à l'ascension de la sève. Selon lui, les plantes posséderaient un organe pulsateur tout à fait comparable à celui des animaux. Mais il ne dit point où se trouve cet organe, et cela est regrettable.

Un autre savant britannique, M. H.-H. Dixon a exposé dans une conférence à Dublin les raisons qu'il a de croire les plantes pourvues de sortes de nerfs. Ces nerfs sont de nature très spéciale d'ailleurs ; car ils ont toute l'apparence de veines. Et même ce sont des vaisseaux bien caractérisés, ce sont les faisceaux fibrovasculaires qui transportent les matières premières puisées par les racines dans le sol, aux feuilles qui en font des composés nouveaux dont nous profitons tous d'ailleurs. Leur caractère de vaisseaux n'est pas douteux, mais ce pourraient bien être aussi des nerfs.

Il est bien connu qu'une excitation locale chez une plante produit souvent une réaction en un autre point. La plante « semble » avoir des nerfs. Mais ces nerfs seraient d'une nature spéciale : au lieu d'être pleins et de transmettre une onde, ils sont creux et, avec le contenu liquide nutritif, ils véhiculeraient des messagers chimiques, des substances amenant, à distance, la réaction. Ces messagers chimiques sont tout à fait comparables aux hormones des animaux.

La vitesse de propagation de l'onde nerveuse est assez rapide ; celle des messagers chimiques des plantes l'est beaucoup moins. Ils ne font guère que 10 ou 20 millimètres par secondes : la réaction des plantes est lente : elles ne paraissent pas « avoir

de nerfs ». Mais elles ont quelque chose qui y ressemble et en tient lieu, et de plus élémentaire. En somme une réaction qui ailleurs est obtenue par le moyen de nerfs est, chez elles, rendue possible par un mécanisme plus souple, et de nature différente. Une fois de plus la physiologie montre qu'un même effet peut être assuré par des organes différents et des fonctions fort dissemblables. Tous les chemins mènent à Rome....

Ajoutons que les nerfs des plantes — conçus comme il vient d'être dit — sont beaucoup plus vraisemblables que leur organe pulsateur ou cœur.

— Une enquête faite par un ornithologiste compétent dans les parages dévastés par la guerre, en particulier aux environs d'Arras, a montré qu'après quatre ans d'un duel d'artillerie incessant presque tous les oiseaux avaient disparu. En 1918, on constatait l'absence de tant de petits oiseaux autrefois abondants, pinsons, verdiers, mésanges, fauvettes, hirondelles, rouges-gorges, chardonnerets, pigeons, tourterelles ; et même moineaux. Tous ceux-ci manquaient, ils s'étaient réfugiés dans le midi principalement.

Sont-ils revenus après l'armistice ? Nullement. Pourtant les habitants ont regagné leur pénates — ce qu'il en restait. — Les buissons ont reverdi et la nature a repris son cours. Pinsons et verdiers autrefois très communs à Arras sont très rares. Là où se trouvaient leurs nids par douzaines, on n'en compte plus un. Le friquet est devenu introuvable. Les mésanges de même, comme les pipits et les fauvettes. Pas un seul rossignol aux environs d'Arras ; nul ne l'entend, ni le coucou ; même chose pour les merles, loriots, troglodytes, hoche-queues : c'est le désert.

Pourtant trois espèces sont revenues. Le moineau domestique, ce qui n'est guère un avantage. Et les ramiers et étourneaux. Ces derniers sont même plus abondants et audacieux qu'avant la guerre. Les ramiers étaient plutôt rares autrefois : on les rencontre en abondance, maintenant et très familiers. Et dans l'air les vols d'étourneaux sont nombreux.

Pourquoi les uns sont-ils revenus et non les autres ? Hélas, il semble bien que si les petits oiseaux chanteurs ne sont pas revenus, c'est qu'ils ont été tués. Où cela ? Dans le midi où, on le sait, se fait une chasse aussi acharnée que stupide à ces auxiliaires de l'agriculture.

— Chacun le sait, Fabre a montré que les guêpes ayant coutume de paralyser des proies destinées à nourrir leurs larves, à l'éclosion, semblent témoigner de connaissances anatomo-physiologiques remarquables. Car elles piquent de telle façon qu'elles lèsent une paire de ganglions nerveux dont

la blessure permet précisément les phénomènes nécessaires. Cette paire a une importance particulière.

Or voici que M. Metalnikoff, à son tour, expose des faits démontrant eux aussi cette importance, mais à un point de vue tout différent.

La chenille de la *Galleria mellonella* se prête particulièrement bien aux expériences sur l'immunisation à l'égard des microbes. M. Metalnikoff a voulu savoir si le système nerveux joue un rôle quelconque dans l'immunité, et, en conséquence, a fait des expériences d'immunisation sur des chenilles dont il lésait différents ganglions. Et le résultat de ses recherches est le suivant. La lésion des ganglions cérébraux n'empêche pas l'immunisation. Celle du premier ou du deuxième ganglion thoracique, non plus. Ni celle des ganglions ventraux. Par contre, après lésion de la troisième paire de ganglions thoraciques, l'immunisation est impossible. C'est elle qui joue un rôle capital dans les phénomènes de paralysie observés par Fabre. Il faut conclure que cette troisième paire thoracique a une importance spéciale dans l'organisme de la chenille, importance démontrée par deux ordres très différents de faits.

— Publications nouvelles. Voici un livre tout à fait d'actualité sur *Les combustibles liquides et le problème du carburant national*. (Gauthier-Villars) par M. Aubert, où l'auteur s'attache particulièrement à l'étude du problème capital de l'alcool dans le carburant national, et décrit les procédés de déshydratation dont l'application résoud pratiquement la question des mélanges d'alcool et d'essences et de leur utilisation dans les moteurs. C'est dire l'intérêt extrême de l'ouvrage. Dans *Questions actuelles de biologie médicale* (Masson), M. G.-H. Roger publie une série d'études sur des questions variées : fonctions des poumons, du foie, des capsules surrénales, les ferments, le rôle de la bile, etc. Lecture fort intéressante. M. H. Lichtenberger nous donne la douzième édition de la *Philosophie de Nietzsche* (Alcan). L'éloge de ce livre excellent n'est plus à faire. Recommandons vivement à tous les *Principes de reconstruction sociale* de Bertrand Russell (Payot). L'œuvre de l'éminent mathématicien anglais devra être lue et méditée par tous les sociologues. Elle touche à toutes les grandes questions sociales : Etat, Guerre, Education, Mariage, Propriété, Religion etc., et se termine par un chapitre intitulé : « Ce que nous pouvons faire ». Le psychologue, le pédagogue, et tout parent, liront avec très grand profit l'œuvre de M. E. Claparède, le psychologue de Genève intitulé *Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers* (Flammarion). Excellente mise au point d'une question de très grande importance pra-

tique. Voici pour le physicien ; le fascicule III de l'*Electricité atmosphérique*, de M. B. Chauveau (G. Dour) ; fascicule traitant des généralités sur les sons, l'ionisation et la radioactivité ; sur la conductibilité et l'ionisation de l'atmosphère. Dans *L'astre méconnu, notre terre* (Girardot, Paris), le colonel Monteil expose une théorie nouvelle de la chaleur, qu'il considère comme unité de matière et de force, et deux théories nouvelles de l'électricité et de la lumière. La terre prend une personnalité astrale.

Tous ces phénomènes, chaleur, électricité, lumière, etc., qui intéressent son existence émanent directement, pour l'auteur, de forces naturelles, se développent dans les profondeurs du globe ou à sa surface. Le colonel Monteil aura quelques difficultés avec les physiciens, sans doute, mais son œuvre a un réel intérêt. Voici pour le médecin le fascicule 8 du *Nouveau traité de médecine* de Masson, consacré à la pathologie des glandes endocrines, exposée par plusieurs auteurs fort compétents. Le chapitre de l'endocrinologie est devenu très considérable, et un résumé général était nécessaire : le voici.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

L'Allemagne après les élections. — La victoire des partis de gauche en France ; la campagne contre le Président de la République. — Heurs et malheurs du ministère MacDonald.

Il a été admis, comme par un accord tacite, qu'avant d'ouvrir une discussion officielle sur le rapport des experts on attendrait les résultats des élections en Allemagne et en France. La précaution pouvait paraître exagérée, vu que l'affaire des réparations est d'un intérêt permanent et ne doit pas dépendre des hasards d'une consultation populaire ; elle était sage, cependant, car la question se présente aujourd'hui un peu autrement qu'il y a six semaines.

En Allemagne, le parti national, encouragé par ses succès, s'est cru un moment maître de l'Etat. L'élection de l'un des

siens, M. Wallraff, à la présidence du Reichstag a achevé de le remplir d'une légitime confiance... Mais, pour soutenir un gouvernement, il faut se préoccuper de l'arithmétique parlementaire et les nationalistes ne peuvent constituer une majorité sans s'unir aux partis moyens. Des conférences ont eu lieu où l'on s'est efforcé d'élaborer un programme commun qui aurait marqué le définitif succès de la bourgeoisie conservatrice sur les idées subversives d'extrême-gauche.

L'entreprise a échoué vu les prétentions de la droite qui voulait avoir son chancelier à elle dans la personne de l'amiral Tirpitz et imposer son programme à elle qui ouvrait des perspectives de guerre. Le parti populaire allemand, les démocrates et le centre ont décidé de reconstituer l'ancienne coalition qui, pour devenir une majorité de gouvernement, devra chercher l'appui des socialistes. C'est la combinaison de gauche qui se réalise après un essai de déplacer l'axe vers la droite.

Cependant le président Ebert a chargé MM. Marx et Stresemann de reprendre le pouvoir et, après de copieux débats, le ministère reconstitué a obtenu un vote de confiance à une majorité d'une soixantaine de voix. Son programme est à peu près le même que par le passé : il accepte le projet des experts, dans le principe au moins. Ainsi les élections n'ont pas modifié l'Allemagne gouvernementale autant qu'on l'avait appréhendé d'abord ; mais il ne faut pas se dissimuler que le renforcement de la droite, comme aussi l'irritation croissante des masses à l'endroit du traité de paix rendent de plus en plus difficile l'exécution des réparations. Il appartient aux alliés de veiller, de rester unis et de se montrer fermes. Est-ce bien ce que nous pouvons attendre ?

— On croyait généralement que les succès remportés par les nationalistes aux élections allemandes auraient un contre-coup en France, que, le 11 mai, les suffrages se porteraient en masses sur les partis qui soutenaient le gouvernement dans son patriotique effort. Ce n'était pas, semblait-il, au moment où l'affaire des réparations allait entrer dans une phase décisive qu'il convenait d'écarter les hommes qui défendaient énergiquement les intérêts du pays... Le résultat a été diamétralement opposé. Les élections ont porté un coup terrible au bloc national qui perd plus de 150 sièges au profit des radicaux-socialistes et des socialistes tout court.

L'étonnement a été grand. Sans doute, on peut adresser des reproches à M. Poincaré et je ne m'en suis pas fait faute depuis tantôt deux ans et demi. Son autoritarisme lui avait depuis longtemps enlevé la faveur du parlement ; son entêtement rendait peu attrayante la tâche de ceux qui négociaient avec

sont rendus au scrutin, ne prévoyaient nullement que leur vote aurait de pareilles conséquences. On établit même qu'entre les élections de 1919 et celles de 1924 le déplacement des voix n'est pas aussi considérable qu'on l'avait cru à première vue et que l'extraordinaire changement dans la topographie de la Chambre est dû surtout à une tactique nouvelle des partis et à l'application d'un système électoral détestable. Ce qui est possible. Il n'en reste pas moins que, tandis que l'Allemagne, qui se souvient de la guerre, élit en plus grand nombre ceux qui veulent grouper toutes les forces nationales en vue de la revanche, la France, qui semble se désintéresser de la réparation de ses torts, rend sa confiance aux hommes qui l'ont bercée d'erreurs et combat comme des ennemis ses plus robustes défenseurs.

-- La chute de M. Poincaré n'a causé aucune tristesse dans les pays voisins : il était un peu raide... M. MacDonald, en particulier, si bonnes que fussent ses relations avec le chef du gouvernement français, ne peut que s'en féliciter.

Car le premier ministre anglais connaît de nombreux ennuis. La Chambre des communes lui inflige des désaveux qui, alors même qu'il a déclaré ne vouloir se retirer qu'en face d'un vote catégorique de défiance, ne peuvent que lui être très désagréables. Dernièrement, son ministère a couru un réel danger : le parti conservateur lui reprochait de n'avoir rien su faire pour remédier à la crise du chômage, ce qui n'était, hélas ! que trop vrai ; et, bien que M. Asquith, que la menace de dissolutions impressionnait péniblement, soit venu le sauver par un appui tardif, la menace subiste. Le ministère du Labour Party est arrivé au pouvoir avec un programme socialiste ; tout en évitant de s'engager à fond, il s'efforce de le réaliser dans les détails ; et la Chambre n'est pas au tiers socialiste : un jour ou l'autre, la culbute viendra.

Mais la politique extérieure du cabinet qui préconise l'application exacte du rapport des experts et récuse toute mesure violente à l'égard de l'Allemagne est approuvée par la majorité du peuple anglais. M. Herriot ne paraît pas éloigné de ce point de vue. Que M. MacDonald parvienne à lui faire partager exactement ses idées, et il aura remporté un beau succès qui consolidera sa situation. Après quoi, les réparations seront-elles jamais payées à la France ? C'est une tout autre affaire que je ne veux pas discuter aujourd'hui.

Lausanne, 8 mai.

ED. ROSSIER.

Le NESSOL-SHAMPOO

« aux œufs » et « aux camomilles » est un produit de première qualité. Il nettoie le cuir chevelu et les cheveux à fond, il produit un effet stimulant sur la croissance des cheveux et il rend les cheveux souples et bouffants — Plus haute récompense à l'Exposition nationale de Berne en 1914 : Médaille d'or (coll.). — Dans les pharmacies, drogueries et parfumeries
:: :: :: à 30 cent. le paquet :: :: ::

PRODUIT SUISSE

BANQUE FÉDÉRALE

S. A.

LAUSANNE

Capital et Réserves Fr. 65.200.000

Toutes opérations de Banque

de Bourse et de Change

ACADÉMIE DE DROIT INTERNATIONAL DE LA HAYE

ÉTABLIE AVEC LE CONCOURS DE LA FONDATION CARNEGIE POUR LA PAIX INTERNATIONALE

Siège de l'Académie : Palais de la Paix, à La Haye (Pays-Bas)

ORGANISATION ET BUT DE L'ACADÉMIE

L'Académie constitue un centre de haut enseignement du droit international (public et privé) et des sciences connexes, pour faciliter l'examen approfondi et impartial des questions se rattachant aux rapports juridiques internationaux.

Elle est placée sous la Direction scientifique d'un Curatorium composé de 12 membres, appartenant chacun à un Etat différent. Son enseignement s'adresse à tous ceux qui, possédant déjà quelques notions de droit international, ont, par intérêt professionnel ou curiosité d'esprit, le désir de se perfectionner dans l'étude de cette science. Il est donné en français.

Le fonctionnement de l'Académie a commencé avec le plus grand succès en 1923 : 351 auditeurs, appartenant à 31 nationalités, se sont fait inscrire dès la première session.

L'Académie délivre des certificats d'assiduité à ses auditeurs, dans les conditions prévues par les règlements en vigueur.

Les inscriptions sont reçues au Secrétariat de l'Académie, Palais de la Paix, La Haye. Elle sont gratuites et ne sont soumises à aucune condition spéciale de capacité.

L'enseignement est divisé en deux périodes d'égale durée et comportant chacune un même nombre de cours sur des matières différentes, mais de même importance. Les auditeurs peuvent ainsi, suivant leurs convenances et le temps dont ils disposent, suivre l'une ou l'autre des deux séries, ou bien les deux, sans s'exposer, en ce dernier cas, à des doubles emplois.

PROGRAMME DES COURS ET CONFÉRENCES POUR L'ANNÉE 1924

Première période : 14 juillet - 12 août 1924

Le développement historique du droit international jusqu'au XVII^e siècle.

(12 leçons) — M. le Baron TAUBE, ancien Professeur à l'Université de Saint-Petersbourg.

Principes du droit international public. — La structure de la communauté internationale. (12 leçons) — M. JESSE S. REEVES, Professeur à l'Université de Michigan.

Principes du droit international privé. — La théorie anglo-saxonne des conflits de lois. (6 leçons) — M. HUGH H. L. BELLOT, Secrétaire général de l'*International Law Association*, ancien Professeur à l'Université de Londres.

Matières spéciales de droit international privé. — La nationalité. (6 leçons) — M. ERNEST ISAY, Professeur à l'Université de Bonn.

Droit administratif international. — Les Unions internationales de nature économique. (6 leçons) — M. W. KAUFMANN, Professeur à l'Université de Berlin.

Droit commercial et économique international. — Théorie et technique des traités de commerce. (6 leçons) — M. le Baron NOLDE, ancien Professeur à l'Université de Saint-Petersbourg.

Organisation internationale. — La Société des Nations. (6 leçons) — M. G. SCELLE, Professeur à l'Université de Dijon.

Jurisprudence internationale. — Les méthodes de travail de la diplomatie. (6 leçons) — M. R. E. L. VAUGHAN WILLIAMS K. C., Juge au Tribunal arbitral mixte anglo-allemand.

Règlement des conflits internationaux. — L'arbitrage et la justice internationale. (6 leçons) — M. J. H. W. VERZIJL, Professeur de Droit international à l'Université d'Utrecht.

- Droit pénal international.** — **Le domaine d'application des lois pénales.** (3 leçons) — M. André MERCIER, Président du Tribunal arbitral mixte franco-allemand, Professeur à l'Université de Lausanne.
- Droit financier international.** — **Les contrôles financiers internationaux.** (3 leçons) — M. André ANDRÉADES, Doyen de la Faculté de Droit de l'Université d'Athènes.
- Organisation internationale des voies de communication.** (3 leçons) — M. BOURQUIN, Professeur à l'Université de Bruxelles.
- Problèmes américains.** — **L'extension de la doctrine de Monroë en Amérique du Sud.** (3 leçons) — M. DE PLANAS SUAREZ, Ministre de Vénézuëla à Lisbonne.

Deuxième période : 13 août - 12 septembre 1924

- Le développement historique du droit international depuis le XVII^e siècle.** (12 leçons) — M. O. NIPPOLD, ancien Professeur à l'Université de Berne, Président de la Cour suprême de la Sarre.
- Principes du droit international public.** — **Les règles fondamentales de la vie internationale.** (12 leçons) — M. Ch. DUPUIS, Membre de l'Institut de France, Professeur à l'Ecole libre des Sciences politiques de Paris.
- Principes du droit international privé.** — **La théorie continentale des conflits de lois.** (6 leçons) — M. A. PILLET, Professeur à l'Université de Paris.
- Matières spéciales de droit international privé.** — **La propriété industrielle.** (6 leçons) — M. G. MAILLARD, Avocat à la Cour d'Appel de Paris.
- Droit administratif international.** — **Théorie générale des Unions internationales.** (6 leçons) — M. E. CATELLANI, Sénateur du Royaume d'Italie, Professeur à l'Université de Padoue.
- Droit commercial et économique international.** — **Les Sociétés de commerce.** (6 leçons) — M. Th. NIEMEYER, Professeur à l'Université de Kiel.
- Organisation internationale.** — **Le Bureau international du Travail.** (6 leçons) — M. MAHAIM, Professeur à l'Université de Liège.
- Jurisprudence internationale.** — **Les gouvernements de fait.** (6 leçons) — M. GEMMA, Professeur à l'Université de Bologne.
- Règlement des conflits internationaux.** — **Les bons offices, la médiation et la conciliation.** (6 leçons) — M. Ph. MARSHALL BROWN, Professeur à l'Université de Princeton.
- Droit pénal international.** — **Les effets des jugements répressifs dans les rapports internationaux.** (3 leçons) — M. Maurice TRAVERS, Avocat à la Cour d'Appel de Paris.
- Droit financier international.** — **L'entr'aide financière internationale.** (3 leçons) — Sir John FISCHER WILLIAMS, K. C., Conseiller juridique britannique à la Commission des Réparations.
- Droit colonial international.** — **Les mandats internationaux.** (3 leçons) — M. G. DIENA, Professeur à l'Université de Turin.
- Questions de droit international concernant les religions.** (3 leçons) — M. HOBZA, Professeur à l'Université de Prague.

Le Bureau du Curatorium de l'Académie :

- Ch. LYON-CAEN, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences Morales et Politiques de l'Institut de France, Doyen Honoraire de la Faculté de Droit de l'Université de Paris, Président du Curatorium.
- N. POLITIS, Ancien Ministre des Affaires Etrangères de Grèce, Professeur Honoraire à la Faculté de Droit de l'Université de Paris, Vice-Président du Curatorium.
- Baron Albéric ROLIN, Président d'honneur de l'Institut de Droit International, Professeur émérite à l'Université de Gand, Secrétaire Général de l'Académie.
- G. GIDEL, Professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Paris et à l'Ecole des Sciences Politiques, Secrétaire de la Présidence.

REVUE DES LIVRES

MÉLANGES, offerts à M. Charles Andler par ses amis et ses élèves. Publications de la faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg. Fascicule 21. 1 fort vol. grand in-8°. Librairie Istra, Strasbourg. — VOYAGE DANS L'INDE, par *W. Bonsels*. 1 vol. in-16 de la Collection des Documents bleus. Editions de la Nouvelle Revue française, Paris. — LE ONZE MAI, par *J. Kessel* et *G. Suarez*. 1 vol. in-16. Editions de la Nouvelle Revue française, Paris. — L'ALLÉE DES PHILOSOPHES, par *Charles Maurras*. 1 vol. in-16. Editions Crès, Paris. — MAURICE MAETERLINCK, Théâtre. 1 vol. in-16 de la Collection du Florilège contemporain. Editions Crès, Paris. — PATRICE OU L'INDIFFÉRENT, par *Martin Chauffier*. 1 vol. in-16. B. Grasset, Paris. — LA MORT DU LOUP, par *Albert Touchard*. 1 vol. in-16. B. Grasset, Paris. — LA VIE ET LES ENTRETIENS D'UNE FEMME DU MONDE AU XVIII^e SIÈCLE, par *M. M. d'Armagnac*. Librairie Plon, Paris. — LES FEUX SUR LE LIBAN, par *Claude Cordès*. Poésies. 1 vol. in-16. Librairie Plon, Paris. — LA CÉRAMIQUE GRECQUE, par *Charles Dugas*. 1 vol. relié, avec 88 illustrations et 4 planches hors texte de la Collection Payot. Payot, Paris.

— Les publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg m'inspirent toujours une profonde vénération. Elles révèlent une vie intellectuelle intense, une activité à rendre jalouses d'autres Hautes écoles moins riches de talents et d'un travail moins fécond. A vrai dire, le présent volume n'est point, à proprement parler, une œuvre « strasbourgeoise », mais plutôt un groupement d'études, des *Mélanges*, comme l'indique le titre. offerts par ses amis et ses élèves à M. Charles Andler, le distingué professeur de Sorbonne.

M. Charles Andler en compte beaucoup, s'il faut en croire la longue énumération des souscriptions et la liste, fort respectable aussi, des collaborateurs d'occasion à ce 21^e fascicule. Les uns et les autres ont illustré des carrières fort diverses, ainsi qu'on peut le voir aux sujets infiniment variés qui figurent à la table des matières. M. Fernand Baldensperger, autre germanisant distingué, y voisine avec M. Jean Giraudoux, l'auteur à la mode de *Siegfried et le Limousin* ; M. Gustave Lanson avec M. Henri Lichtenberger ; M. Antoine Meillet, prince des linguistes avec M. Albert Thomas, directeur du Bureau international du Travail. Je n'ai cité que les plus connus, mais on pourrait signaler des rapprochements tout aussi intéressants.

Variété des sujets, ai-je dit. Voyez plutôt. Tout d'abord, comme il convient à un établissement de culture supérieure dont la mission première est de défendre sur le Rhin la culture française, et de faire connaître à la France la culture allemande, une série d'études germaniques : phonétique, littérature, voire histoire générale. Je relève au hasard et sans souci de classification : l'Allemagne de Guillaume II jugée en 1889 par un Allemand ; Les thèmes lyriques de Mörike ; Nietzsche et la « Crise de l'histoire » ; des Petites notes sur les touches musicales

BAINS DE LAVEY

près SAINT-MAURICE, ligne du Simplon

STATION SULFURO-SALINE

Grand parc. - Beaux ombrages. - Promenades étendues. - Tennis agrandi et remis à neuf.
Excellente cuisine. - Ascenseur hydraulique. Chauffage central.

Ressources thérapeutiques : Source thermale (19°) sulfureuse sodique, radio-active en bains et boissons. — Eaux mères des Salins de Bévieux, près Bex. — **Hydrothérapie :** Eau de Morcles à 9°, et bains du Rhône. — Douches variées. — **Bains de sable** à haute température. (Spécialité de Lavey.) Pris complets ou partiels, ils produisent les meilleurs résultats dans les affections articulaires, la sciatique et l'obésité. — Massages.

Indications : Débilité, chlorose, lymphatisme, toutes les formes de rhumatisme, tuberculose des glandes, os et articulations, maladie de la peau, affections utérines, catarrhes de toutes les muqueuses, y compris la vessie, cicatrisation des ulcères et fistules, résorption d'anciens exsudats pleuraux, péritonéaux, etc., augmentation des échanges nutritifs.

Médecin de l'établissement : M. le Dr Laurent Petitpierre.

La direction répondra à toutes demandes de renseignements.

— Saison du 15 mai au 30 septembre —

Montres de Précision

ZENITH

Pendules - - Pendulettes

Réveils

Demandez Catalogues illustrés gratis par "ZÉNITH", Le Locle.

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

de l'impressionnisme et du symbolisme allemands (sic) ; La force et le droit, d'après Ferdinand Lassalle ; A propos du verbe *wegen* et des substantifs *Wagen*, *Weg* par le savant professeur au Collège de France, M. Antoine Meillet, cité plus haut.

Tout naturellement, M. Albert Thomas a traité une question de son ressort : Robert Owen et la législation du travail, sans, du reste, prétendre à épuiser le sujet. Aussi bien la grande majorité des envois des amis et collaborateurs de M. Charles Andler sont-ils de dimensions relativement restreintes : je soupçonne même que des indications ont dû leur être données pour ne pas empiéter sur la place réservée à leurs voisins, et que tous y puissent avoir leur compartiment.

On conçoit qu'il est malaisé, voire même impossible, de porter un jugement d'ensemble sur une œuvre de circonstance, comme le sont les *Mélanges* dédiés à l'intellectuel français qui pratiqua et connut le mieux les Allemands et publia sur leur littérature, en particulier, sur Frédéric Nietzsche, de si pénétrantes études. Il convenait que ce fils d'Alsace, devenu une des illustrations de l'Université de Paris fût célébré dans une publication qui, si les éléments en sont venus de lieux divers, a été faite sous les auspices de la vieille Université alsacienne rajeunie et plus vivante que jamais.

— Et voici que la *Nouvelle Revue française* accorde, elle aussi, l'hospitalité aux écrivains d'outre-Rhin, en publiant dans sa récente collection des Documents bleus l'*Indienfahrt*, de Waldemar Bonsels, remarquablement traduite par M^{lle} Hélène Legros. M. W. Bonsels est considéré avec Keyserling, le créateur de l'Ecole de la Sagesse à Darmstadt, avec l'historien Spengler et le romancier Hesse, comme l'un des fondateurs de l'orientalisme allemand. N'allez pas croire, pour cela, que son *Voyage dans l'Inde* ait la lourdeur et la sécheresse de quelque pédant philologue à lunettes. Loin de là. C'est avec une âme toute neuve, un cerveau tout frais qu'il a entrepris le pèlerinage au pays merveilleux. Une âme de nomade et de vagabond, inquiet des nostalgies que nous décrivit si souvent Pierre Loti, et qui, autant que le romancier exotique, subit l'obsession des grandes angoisses, des vieilles civilisations et des paysages accablants.

Comme Pierre Loti, il se dissout dans la nature luxuriante, il éprouve tous les frissons, vibre à tous les échos, tressaille à tous les rayons. Comme lui, enfin, il fraternise avec les gens de là-bas et se mêle à leur vie, avec peut-être moins de familiarité vraie ou feinte. Et, sans doute aussi, y a-t-il plus de réserve dans ses confidences les plus intimes, et aucune trace de ce romantisme égoïste qui rend parfois fatigante la lecture de belles pages du « pèlerin d'Angkor », dont il ne possède pourtant ni l'art subtil ni le magique pinceau.

Le *Voyage dans l'Inde* de l'écrivain allemand n'est point une manière de Baedeker : ce n'est qu'une vision partielle mais complète dans ses étroites limites et fortement rendue. Il reste de sa lecture, outre des tableaux colorés et vivants, quelque chose de la sagesse profonde des brahmanes et des yoghis que le voyageur est allée chercher là-bas pour la rapporter et en vivre dans son ermitage de Stamberger See.

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs

Perrin
ARTISAN EN MEUBLES
TAPISSEUR
DÉCORATEUR

EBÉNISTERIE TRÈS
JOIGNÉE. FABRIQUÉE
ENTIÈREMENT DANS
NOS ATELIERS

MEUBLES DE SALON
RIDEAUX
MEUBLES CLUB

TOUS NOS MODÈLES
MÊME LES PLUS SIMPLES
SONT ÉTUDIÉS AVEC SOIN
ET SONT D'UNE EXÉCUTION
PARFAITE

TELEPH. 8594

MONTBENON
LAUSANNE

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

— Dans la même collection, MM. J. Kessel et Georges Suarez publient sous ce titre symbolique *Le onze mai*, une série de portraits et d'études sur une série de politiciens mis en vedette par les derniers événements. Je ne sais si leur intention a été uniquement de renseigner le public *avant* les élections qui devaient renouveler d'une manière aussi accentuée le personnel parlementaire et gouvernemental de la République, en confrontant les opinions de ceux qui furent les chefs d'hier avec celles qui sont les chefs d'aujourd'hui ? Ou bien, s'ils ont nourri *in petto* l'ambition plus vaste de fixer pour l'éternité des effigies de relief inégal, dont les unes méritent cette peine cependant que d'autres n'offrent guère qu'un intérêt d'actualité.

Quoi qu'il en soit, nous connaissons assez bien, à l'étranger, des protagonistes tels que MM. Léon Daudet, Charles Maurras, Aristide Briand, Edouard Herriot, Painlevé ou André Tardieu, pour avoir lu de nombreux articles de journaux. Le livre de MM. Kessel et Suarez apporte quelques notes et renseignements inédits sur leur activité et les mobiles qu'ils attribuent eux-mêmes à leurs faits et gestes. Il constitue une manière de reportage supérieur dans un domaine où cet exercice s'avère assez souvent médiocre.

— M. Lefèvre écrivait naguère dans les *Nouvelles littéraires* à propos de *L'allée des philosophes* : « Les plus beaux livres de M. Maurras sont des recueils d'articles. Parmi les meilleurs, il convient de faire une place de choix à cette *Allée des philosophes* impatientement attendue depuis 1916. C'est que nul comme M. Maurras ne sait mettre en valeur les vérités essentielles à l'occasion du moindre événement, ou de tel ou tel débat social, politique ou littéraire. Toujours il fait appel à la raison, mais par des voies qui n'excluent ni la poésie, ni le pittoresque. Et c'est sans doute la meilleure manière d'être écouté. »

Evidemment des études comme *Zola ou l'enfance de l'art*, *Faguet*, *Brunetière*, ou encore *Jean Moréas*, sont des morceaux de maître. Tout de même je n'irai point jusqu'à regretter, comme le critique ci-dessus, que Maurras ait abandonné les lettres pour la politique où il joue un rôle peut-être plus utile, à cause de sa forte personnalité, à ses concitoyens.

— Chez Crès encore, dans la nouvelle collection si joliment intitulée *Le florilège contemporain*, une réédition du *Théâtre* de Maeterlinck. L'étoile de cet écrivain a fort pâli depuis quelques années. Lui-même, du reste, semble s'être résigné à l'espèce d'oubli tissé autour de lui par l'ingratitude des jeunes, pour qui il n'est plus l'apôtre ni le flambeau qu'il fut jadis pour nous. Pourtant, on peut relire sans ennui la *Princesse Maleine*, *Pelléas et Mélisande*, *Intérieur* ou *l'Oiseau bleu*, et revivre quelques-uns des frissons que nous trouvâmes jadis si délicieux. Quelques parties, sans doute, nous paraissent surannées ; mais quel écrivain original peut se vanter de rester intact et de braver le temps sans que s'accuse ce qu'il y a d'actuel et de passager dans toute œuvre humaine ?

Ajoutons que les volumes du *Florilège contemporain* sont fort bien présentés par le bon éditeur Crès et composent une bibliothèque choisie.

Anglo Swiss Biscuit Co

~~~~~ Winterthour ~~~~~

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: D^r A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Vaste parc. - Situation superbe au bord du lac.

Confort

Ouvert toute l'année.

Prix modérés.

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

qui **guérit** : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, etc.,
qui **fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc.

qui **parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc.,
qui **combat** avec succès les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 1.80 dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

— A Lucéram une de ces stations « naturistes » qui, mises à la mode en Allemagne, ont essaimé en Suisse et en Italie, un « dégénéré » émotif, Jean Werner, s'est lié d'amitié avec un baron russo-allemand ruiné, vagabond et anarchiste. Les doctrines subversives de ce dernier sont une pâture pour le jeune homme de nature timide déçu par des expériences malheureuses et tourmenté par une congénitale impuissance d'aimer. Si bien que, l'établissement quitté, l'œuvre de désagrégation achevée en lui, il sera prêt à exploser à la première occasion.

Une insignifiante déception d'amour-propre en fera un meurtrier. Criminel par instinct ou terroriste révolté contre une société dont il est le produit et le ferment de décomposition ? Tous les deux, probablement, à la fois. Ni l'intervention du médecin spécialiste qui s'intéresse à un « beau cas », ni l'amour d'une femme qui l'a deviné, ni la tendresse d'une mère qu'il n'a pas cessé d'adorer tout en la tourmentant, ne le sauveront de l'inéluctable dénouement.

Un métier incontestable des réminiscences d'anciennes lectures, un goût violent pour les scènes réalistes, tel le passage à tabac par les sergents de ville des dernières pages. *La mort du loup* laisse une certaine impression de malaise qui n'en diminue, du reste, pas les parties intéressantes.

— J'avoue sincèrement n'avoir goûté qu'à moitié les confessions de Patrice, le protagoniste de *Patrice ou l'indifférent* de Martin Chauffier. La guerre est à la mode aujourd'hui ; mais il y faut, pour faire avaler ces drogues psychologiques compliquées un talent hors pair et une originalité que les écrivains chez qui elle n'est point naturelle s'efforcent de conquérir plus ou moins péniblement. Que Patrice ait ou non retrouvé son équilibre intérieur, qu'il ait quitté le monde sans fiel et sans haine — comme il le prétend — et ne se soit pas retiré dans le petit village d'Italie où il vit seul depuis deux ans, pour lui témoigner du mépris, ni

Gravez-vous dans la mémoire

que

COSMOS

est la meilleure des bicyclettes

USINE à BIENNE, 7

Catalogue gratuit



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatismes même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules fr. 7.50, franco contre remboursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Walther

Brochure gratis sur demande

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par un funiculaire à Sierre (Ligne Simplon).

Station climatique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef: Dr F.-L. de Muralt.

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. - Maison confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir.: E. Nantermod.

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare: **Schuls-Tarasp**.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure des bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy, etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12. — et vous serez convaincus. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

J. Véron, Grauer & C^{ie}

GENÈVE - BELLEGARDE - VALLORBE - LA CHAUX-DE-FONDS
PONTARLIER - DOMODOSSOLA - MORTEAU - MARSEILLE - LE HAVRE

TRANSPORTS INTERNATIONAUX
VOYAGES ET ASSURANCES

REVUE DES LIVRES (Suite)

pour tenter de l'oublier : je veux bien le croire. Patrice nous affirme, en terminant, qu'il vit, comme tous les hommes, au milieu d'ombres et fantômes. Sa force et sa joie sont de les avoir et, vivant dans la solitude, de connaître sa solitude.

Mais pourquoi la rompre par une communication à un public qui ne lui chaut plus ? Ne risque-t-il pas de rencontrer des indifférents, et qui le sont devenus de la même manière que lui ?

— Changement de décor à vue avec la *Vie et les entretiens d'une femme du monde*, présentés par Mlle d'Armagnac et Mme la comtesse de Lagrèze dans un but louable d'édification. Mgr Baudillart, qui a écrit pour ce livre une préface hâtive, daigna reconnaître en la personne de Charlotte de Migieu, dame de Montaugé, morte à trente-quatre ans, une « vraie fille de la tradition chrétienne ». Aussi bien la dame en question paraît-elle avoir réalisé dans un siècle épicurien entre tous — j'ai nommé le XVIII^e — malgré l'ennui que distille la province, malgré les séductions qui, tout de même, peuvent s'y rencontrer, un très haut état de sainteté. Tranchant nettement sur les femmes de cette époque, telles qu'on s'est accoutumé à les dépeindre, Mme de Montaugé s'appliqua exclusivement à ses devoirs d'épouse et de mère, principalement à l'éducation morale et religieuse de ses trois filles, avec une distinction et un tact tout aristocratiques.

Un modèle qui ne se présente guère, non plus, dans la littérature contemporaine et qu'il convenait de signaler, ne fût-ce que pour ne point désespérer des vertus nécessaires à une race qui veut vivre et non point s'abandonner.

— Il me reste fort peu de place pour parler avec quelques détails de la *Céramique grecque* que M. Charles Dugas vient de publier dans l'excellente collection Payot, dont elle forme le numéro 37. Déjà ! Depuis le manuel de Rayet et Collignon, rien, à notre connaissance n'avait été publié sur les vases grecs. Et, cependant, les récentes découvertes et les progrès de l'archéologie ont enrichi la documentation dans ce domaine, voire modifié des conceptions qui paraissaient définitivement établies.

Il faut donc témoigner à M. Charles Dugas la gratitude qu'il mérite, d'avoir vulgarisé et mis au point des questions fort intéressantes pour l'histoire de l'art en général et pour l'histoire de l'art hellénique en particulier. Son petit livre sera précieux pour l'étudiant qui tient à trouver réunies et présentées avec précision et concision les notions élémentaires indispensables, pour les hellénisants de cabinet et les collectionneurs — à vrai dire plutôt rares ! — mais aussi pour les amateurs cultivés, sensibles à la beauté sous toutes ses formes.

Orné de 88 figures et de 4 planches hors texte reproduisant les types fondamentaux et illustrant les principales étapes de la céramique grecque, le compendium si substantiel du savant professeur de Montpellier constitue un tableau raccourci, mais d'un saisissant relief, d'un art caractéristique entre tous, de l'âme et de l'esthétique hellénique.

R. F.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

Tome CXIV. — N° 343. Juillet 1924.

Rédaction et administration : Lausanne, 1, Rue de Bourg.

Prix de l'abonnement annuel : Fr. 20. — pour la Suisse.

Fr. 26. — pour l'Union postale.

Tous droits de traduction ou reproduction réservés. La « Bibliothèque Universelle » ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés et ne se charge pas de les renvoyer.

Les crimes politiques.

L'assassinat de M. Worowski, commis à Lausanne, le 10 mai 1923, par Maurice Conradi, avec la complicité d'Arcadius Polounine a beaucoup occupé les esprits, en Suisse et à l'étranger, d'abord parce qu'un crime politique excite toujours l'imagination populaire, et ensuite parce que celui-là posait d'une manière frappante la question de savoir s'il est permis de faire disparaître un tyran par un acte de violence. La solution qui a été donnée à ce problème par le jury de Lausanne est encore présente à toutes les mémoires, et on ne peut pas dire qu'elle ait rencontré l'approbation universelle.

Abstraction faite pour le moment de toute définition juridique, on peut classer les crimes et délits politiques en deux groupes bien distincts : d'une part, ceux qui sont commis par les chefs d'Etats, rois ou ministres, contre le peuple ou contre leurs adversaires; et, d'autre part, ceux que commettent les simples particuliers contre les maîtres des peuples et les

puissants de la terre. Ce sont seulement les crimes de cette seconde catégorie que nous prendrons en considération.

La série des attentats qui, dans le cours des âges, ont ensanglanté les trônes, ou mis un terme aux jours des conducteurs des peuples, est interminable. Ces crimes sont évidemment beaucoup plus fréquents aux époques troublées de l'histoire, pendant les révolutions et les guerres civiles, que dans les périodes calmes. Le contraire serait surprenant. D'autre part, cette fréquence est en relation étroite avec le régime politique d'un Etat déterminé, ainsi qu'avec le degré d'avancement d'une civilisation. Dans les Etats policés, où règnent non seulement l'ordre et la sécurité publique, mais aussi une certaine liberté individuelle, là où surtout le peuple jouit de quelques droits politiques, les attentats sont beaucoup plus rares que dans les états à gouvernement despotique, comme la Russie, les pays d'Orient. Cela est bien naturel. Car, lorsque le peuple est en possession d'un certain nombre de droits politiques, quand il lui est permis d'exprimer ses idées et ses désirs, de prendre part à la gestion des affaires publiques, et surtout quand il a reçu un minimum d'éducation politique, il ne vient pas à l'idée des gens raisonnables de manier le poignard ou la bombe incendiaire. A ce point de vue, la Suisse peut être considérée comme un pays privilégié. Bien rares sont en effet les occasions où le sang a été répandu chez nous pour des raisons politiques.

Nous assistons à l'époque actuelle à une formidable recrudescence de crimes politiques. Il faut en trouver la cause évidemment dans la situation troublée dans laquelle le monde se débat, et qui est le résultat le plus positif d'une guerre néfaste. Il est, du reste, intéressant de constater que les attentats sont beaucoup plus nombreux dans les pays vaincus et dans ceux où le gouvernement est affaibli, que dans d'autres, où le régime politique a été renforcé par la victoire. L'observation des faits démontre une fois de plus cette vérité élémentaire que plus un gouvernement est fort, plus il a d'autorité et de prestige, et plus aussi le peuple peut vivre dans la paix et la tranquillité, parce que les agités et les ambitieux sont tenus en respect.

Si l'on cherche à caractériser, en quelques traits généraux, les attentats politiques commis à travers les siècles, et à analyser la psychologie de leurs auteurs, on peut dire que ces gens étaient le plus souvent animés du désir de mettre fin au régime tyrannique d'un despote, de faire cesser des abus, dilapidations des deniers publics, injustices et excès de toute sorte, en un mot d'améliorer le sort du peuple. Si de tels mobiles paraissaient être nobles et désintéressés, ils n'étaient cependant pas toujours sincères, et nombre de criminels politiques n'ont invoqué de si bonnes raisons que pour mieux dissimuler la haine ou un désir caché de vengeance personnelle. Souvent ces hommes étaient des idéalistes, mais d'un idéalisme qui n'était pas tempéré par l'esprit critique ; c'étaient plutôt des rêveurs sentimentaux, des orgueilleux et des vaniteux, des exaltés et des fanatiques, quand ce n'étaient pas tout simplement des détraqués ou des demi-fous. La plupart du temps ils agissaient seuls, de leur propre mouvement. Parfois, ils n'étaient que des instruments entre les mains d'un parti politique ou religieux. L'examen d'un certain nombre de crimes politiques, auquel nous nous livrerons dans la suite, confirmera ces appréciations.

D'une manière générale, tous ces crimes, même quand ils furent inspirés par le plus pur altruisme, l'unique désir de rendre service au peuple, à l'humanité, n'ont guère amené le résultat recherché par leurs auteurs, et n'ont rien modifié du tout. Brutus assassina César, parce qu'il voyait en lui le général victorieux qui aspirait à la dictature, et qu'il pensait que les institutions républicaines étaient en danger. Mais ce meurtre n'empêcha pas l'avènement du pouvoir absolu, puisque César a eu pour successeur Auguste, le souverain qui devait réunir entre ses mains tous les pouvoirs de l'Etat, et qui fut un des monarques les plus omnipotents qui aient jamais existé. Dans les régimes despotiques le meurtre du tyran n'a jamais mis fin à la tyrannie, et souvent le tyran assassiné a été remplacé par un tyran plus cruel que lui. Les criminels politiques se sont ainsi souvent trompés sur les conséquences de leur geste. Et, ce qui est plus grave, ils se sont souvent complètement mépris sur les véritables intentions

de leurs victimes. D'autre part, les victimes furent souvent des souverains ou chefs d'Etat excellents, et qui ne voulaient que le bien de leur peuple. Il suffit de citer Henri IV, Abraham Lincoln, Sadi Carnot.

On a souvent, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours, représenté l'assassinat du tyran comme un acte glorieux. Chez les Grecs, les moralistes enseignaient que c'était un devoir de tuer le tyran. Les Romains l'excusaient aussi et même l'admiraient. L'assassinat de César ne fut pas blâmé par les contemporains, pas même par Cicéron. L'idée qu'il est permis de tuer le tyran pour le bien du peuple se perpétua au moyen âge. Au XVI^e siècle, elle fut enseignée comme un droit par des théologiens et des jurisconsultes. A cette époque, la France était déchirée par les guerres de religion. Dans les deux camps, catholique et protestant, on préconisait l'assassinat des chefs du parti adverse, et on le considérait comme une chose sainte. Les deux partis étaient si puissants qu'ils constituaient de véritables Etats dans l'Etat, et que l'autorité du roi Henri III en était très affaiblie. Les catholiques lui reprochaient de n'être pas entièrement acquis à leur cause, alors que le roi cherchait uniquement à consolider son autorité. Les protestants provoquèrent une série de tentatives contre le duc de Guise, chef des catholiques, qui fut finalement assassiné par le fanatique protestant Poltrot de Méré. D'Aubigné raconte que, dans le parti protestant, tout le monde savait et espérait que Poltrot ferait le coup. Mais les catholiques ne restaient pas en arrière. C'est Charles IX, prédécesseur d'Henri III, qui, poussé par sa mère Catherine de Médicis, avait ordonné la Saint-Barthélemy, et ce sont les catholiques qui firent assassiner l'amiral de Coligny, chef des protestants. Le roi Henri III lui-même devait être assassiné par un fanatique catholique. Il en voulait à la Ligue qui échappait à son autorité. Les catholiques résolurent de se débarrasser de lui. L'assassin s'offrit en la personne de Jacques Clément, homme mélancolique, sombre, exalté, fanatique. Il était au couvent des Jacobins à Paris, quand les Jésuites lui suggérèrent l'idée de tuer Henri III. Il arriva au camp de Saint-Cloud, le 31 juillet

1559, et se fit introduire auprès du roi, auquel il présenta une lettre. Pendant que le roi la lisait, il lui enfonça un couteau dans le ventre. Les gardes de camp se précipitèrent sur lui et l'exterminèrent. Les Ligueurs le glorifièrent comme un saint, en particulier dans des libelles, dont voici un exemple :

Un jeune Jacobin, nommé Jaques Clément,
Dans le bourg de Saint-Cloud une lettre présente
A Henri de Valois, et vertueusement
Un couteau fort pointu dans l'estomac lui plante.

Tout le monde sait qu'Henri IV fut assassiné par Ravallac, un autre fanatique catholique. Et pourtant le roi avait déjà à cette époque fait le saut périlleux. Il ne cherchait qu'à faire le bonheur de la France. Cependant les Jésuites ne lui pardonnaient pas d'avoir promulgué l'Edit de Nantes, et ils l'accusaient de vouloir faire la guerre au pape. Henri IV recherchait l'alliance de l'Angleterre, de la Hollande et des princes allemands, mais ce n'était pas pour des motifs religieux, c'était pour abaisser les maisons d'Espagne et d'Autriche. Ravallac se trompait donc lourdement sur les véritables intentions du roi. Cependant il se persuada que la mort du roi serait agréable à Dieu et à l'Eglise. Un jour, comme le carrosse du roi passait dans l'étroite rue de la Ferronnerie, barrée par une charrette de foin, et qu'il n'avancait que très lentement, Ravallac passa son bras au-dessus de la roue et frappa le souverain de deux coups de couteau. La mort survint immédiatement. Ravallac fut écartelé. Une quinzaine d'années auparavant, alors qu'Henri IV était encore protestant, un autre fanatique catholique, Chastel, avait déjà tenté de l'assassiner. C'était un jeune homme de dix-neuf ans, étudiant en philosophie, caractère doux, faible, dévot, exalté, fanatique, sincère et convaincu. Il entra dans l'appartement du roi, le frappa d'un coup de couteau, mais ne réussit qu'à le blesser. Il fut également écartelé.

A l'époque de Louis XV, c'était une idée répandue qu'il fallait que le souverain reçût un avertissement, afin qu'il fit cesser les dilapidations de la Cour, et qu'il portât remède aux maux du régime. On disait qu'il était désirable qu'il

fût « touché » et on donnait à ce terme un double sens. Un jeune homme parut qui voulut « toucher » le roi, pour l'amener, par une légère blessure, à rentrer en lui-même, et pour le rappeler à ses devoirs. Cet homme était Damiens, surnommé Robert-le-Diable, à cause de son caractère indomptable, de son humeur inquiète et sombre, de sa nature passionnée. Il se présenta à Versailles en 1757, et se contenta de donner au roi un petit coup de canif au côté droit du dos. La blessure était si légère que les médecins dirent : « Si ce n'était un roi, il pourrait retourner demain à ses affaires. » Le roi prit la chose au sérieux. Il composa un tribunal de gens qui lui étaient dévoués, et Robert-le-Diable fut aussi condamné à être écartelé. Cette condamnation fit dire à un contemporain que c'était là une « stupide et atroce vengeance de Louis le Bien-Aimé pour ses petites écorchures et ses terreurs. » Il est inutile d'ajouter que l'avertissement ne fut suivi d'aucun effet, et que Louis XV ne réforma pas sa conduite.

Charlotte Corday n'était pas une personne quelconque. Elle était la petite-nièce de Pierre Corneille. Elle avait une âme généreuse, poétique, romantique, de grandes aspirations, et aussi passablement de vanité. Elle rêvait d'être une héroïne, à la façon des héroïnes du théâtre de son grand-oncle. Elle voulait apporter aux opprimés la liberté, et elle avait une profonde admiration pour ceux qui se dévouent. Elle voyait en Marat la cause unique de tous les maux, et elle croyait que, lui disparu, la paix et la liberté renaîtraient comme par enchantement. Elle se décida à frapper un grand coup. Un jour, c'était en 1793, elle débarqua à Paris, se fit introduire par ruse dans la maison du « monstre assoiffé de sang » ; elle le trouva dans son bain, travaillant, et se mit à lui parler des affaires de la République. Subitement, elle tira un couteau de son sein, et le plongea dans la poitrine de cet homme. Charlotte Corday s'était bien trompée. La Terreur suivit son cours, et, après Marat, il y eut Robespierre, Saint-Just, Couthon.

Parmi les attentats dirigés contre Napoléon I^{er}, il en est un, peu connu, qui mérite une mention spéciale. Quelque temps après Wagram, alors que l'Allemagne était inondée des armées

impériales, un jeune patriote allemand, Frédéric Staps, fils d'un pasteur, tenta d'assassiner l'empereur. Le 17 octobre 1809, le souverain assistait à une parade à Schönbrunn. Staps, fraîchement arrivé d'Allemagne, réussit à s'approcher de lui en se frayant un passage dans la foule. Mais son attitude frappa l'entourage de l'empereur. On l'arrêta et on le fouilla : il était porteur d'un grand couteau de boucher. Staps avoua tranquillement ses intentions. On dit que Napoléon fut très impressionné par l'audace de ce jeune homme. Il alla lui parler dans sa prison, et essaya de l'intimider. Mais il n'y réussit pas, et on dit que l'empereur éprouva quelque dépit de n'avoir pu ébranler cette volonté intraitable. Staps fut exécuté.

Il est toujours touchant de voir un jeune homme sacrifier sa vie pour une idée qui lui paraît juste. En voici un autre exemple. On sait comment le sentiment national se réveilla en Allemagne après les guerres napoléoniennes. Mais, ce qui empêchait l'émancipation véritable du peuple, c'était l'oppression qu'exerçaient sur lui les princes allemands, soutenus par la Russie. Le tsar Alexandre voyait d'un mauvais œil le travail des sociétés secrètes allemandes dirigé contre le système féodal. Aussi il entretenait en Allemagne une sorte d'ambassadeur-espion, le poète Kotzebue, chargé de lui dénoncer les patriotes. Un jeune homme de vingt-quatre ans décida de supprimer Kotzebue. C'était Karl Sand, un étudiant en théologie, patriote enthousiaste, porté à la mélancolie. En mars 1819, il se rendit chez Kotzebue à Mannheim, et le frappa d'un coup de poignard au cœur. Puis il tenta de se suicider. Karl Sand fut condamné à mort. Le jour de l'exécution fut un jour de deuil pour tout le peuple allemand. La foule se précipita au pied de l'échafaud pour tremper les mouchoirs dans le sang du héros, et la prairie du lieu de l'exécution s'appela dès lors : *Sandshimmelsfahrtswiese*.

Sous la Restauration, sous Louis-Philippe, et sous Napoléon III de nombreux attentats furent dirigés contre les souverains. Les fanatiques attentèrent six fois à la vie de Louis-Philippe. Le plus abominable de ces attentats fut commis par Fieschi. C'était en juillet 1835. La France célébrait

l'anniversaire de la Révolution de 1830. Au moment où Louis-Philippe, entouré d'un brillant état-major, passait devant le Jardin Turc, une effroyable détonation retentit; 42 personnes furent atteintes, dont 17 furent tuées. Dans une maison voisine, Fieschi avait, avec plusieurs complices, monté une machine de 24 fusils automatiques. Fieschi avoua devant ses juges que le besoin de célébrité avait été le principal mobile de son attentat.

Sous le second empire, les attentats à la vie de Napoléon III furent nombreux. Mazzini, le fameux révolutionnaire italien, ne cessait de prêcher cet assassinat, et d'envoyer à Paris des camarades pour le commettre. D'autre part, le comité révolutionnaire européen, qui siégeait à Londres, chercha à faire assassiner l'empereur à diverses reprises, en 1853 et en 1855. Le 14 janvier 1858, le nommé Orsini, disciple de Mazzini, fit exploser trois bombes fulminantes sur la voiture impériale qui entraînait dans la cour de l'Opéra et 156 personnes furent atteintes. Il prétendit devant ses juges que Napoléon était la cause de tous les malheurs de l'Italie, qu'il avait tué la liberté naissante de sa patrie, et que son tort principal avait été de ne pas empêcher l'Allemagne d'appuyer l'Autriche dans la lutte qu'elle soutenait contre l'Italie. On le voit, Orsini faisait de la grande politique.

En Allemagne, en 1878, un anarchiste détraqué nommé Hœdel tenta d'assassiner Guillaume I^{er}. Il tira quelques coups de revolver sur sa voiture, mais sans l'atteindre. Condamné à mort, il s'écria devant ses juges : « Plus d'empereurs, plus de rois, plus de gouvernement, il faut que les riches partagent. Il faut que les ouvriers n'aient que deux heures à travailler par jour ». Trois mois plus tard, c'est Nobiling qui, à son tour, se livre à une tentative semblable sur le même empereur. C'était un socialiste aussi, un exalté, qui avait beaucoup voyagé, et de plus un affreux vaniteux. Un jour, étant à Londres, il avait donné un gros pourboire aux gardiens du Palais pour jouir du plaisir de s'asseoir un instant sur le trône de la reine Victoria. Il avait décidé de mettre son projet à exécution après l'attentat de Hœdel qui l'avait vivement impressionné. Comme quoi l'exemple est contagieux.

Innombrables sont les attentats qui ont été dirigés contre les tsars de Russie et contre leurs ministres. Je n'en signalerai qu'un. Alexandre II visita, avec ses deux fils, l'exposition de 1867, à Paris. Le roi Guillaume de Prusse était aussi de la partie. Un jeune Polonais, du nom de Berezowski, âgé de dix-huit ans, voulut profiter d'une si bonne occasion pour venger son pays de l'oppression que lui faisait subir la Russie. Embusqué dans les bosquets du Bois de Boulogne, sur le passage du cortège impérial, il tira un coup de feu sur l'empereur de Russie qui avait pris place dans la calèche de Napoléon III. Mais il manqua son but et ne réussit qu'à blesser les chevaux aux naseaux. Il fut condamné, non pas à mort, mais à vingt ans de travaux forcés, en considération de son jeune âge. Alexandre fut indigné d'une si grande mansuétude, et il railla la justice française, disant qu'elle était incapable de protéger les étrangers, fussent-ils souverains. Cet attentat, pas plus que les autres, ne devait améliorer le sort de la Pologne.

Signalons encore deux assassinats commis de l'autre côté de l'Océan, aux Etats-Unis, laissant de côté ce qui se passe dans les républiques sud-américaines où la fréquence des crimes leur enlève tout intérêt. Le 14 avril 1865, c'est l'illustre président Lincoln qui tombe sous les coups de pistolet de John Booth. La guerre de Sécession était terminée par la victoire des Etats du Nord sur les Etats du Sud. John Booth, sécessionniste convaincu, se figura qu'en tuant le président, il changerait quelque chose à la situation. Erreur absurde. Il se glissa au théâtre, dans la loge qu'occupait le président Lincoln avec sa famille, ayant pris soin préalablement de disposer les sièges de cette loge de façon à pouvoir parvenir facilement jusqu'à sa victime. Il l'abattit d'un coup de pistolet. Ce John Booth était un ancien acteur, égaré dans la politique, et plus ou moins détraqué.

En 1880, c'est le tour du président Garfield. C'était immédiatement après les élections dans lesquelles Garfield avait battu son concurrent, le général Grant, vainqueur de la guerre de Sécession. Le nommé Guiteau prétendit avoir été appelé par Dieu à tuer le nouveau président, en expiation des

discordes civiles qui agitaient le pays. Ce raisonnement ne tenait pas debout. En réalité, Guiteau était un raté, qui avait été successivement avocat et écrivain, qui n'avait réussi nulle part, et qui se vengeait sur le président de ce qu'il n'avait pas pu obtenir une bonne place.

De nombreux crimes politiques ont encore été commis dans le dernier demi-siècle. Ils sont trop connus de chacun pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. La plupart sont des attentats anarchistes qui ont jeté l'épouvante dans les rangs des souverains et quelquefois dans les parlements. Ils ont été commis le plus souvent par des fanatiques politiques, des révoltés excités par les ouvrages et par les discours des théoriciens aux idées creuses, et ils se caractérisent tous par leur parfaite imbécillité.

Quant à la Suisse, elle a été relativement épargnée par les exploits sanglants des criminels politiques. Il faudrait faire cependant une légère exception en ce qui concerne nos bouillants compatriotes du Tessin. Ce magnifique coin de pays a été arrosé à plus d'une reprise du sang des victimes des passions politiques.

En 1876, les libéraux tessinois avaient organisé une fête de tir à Stabio. A cette époque, les conservateurs détenaient le pouvoir et la tension était extrême entre les deux partis. Pendant la fête, une bagarre à coups de fusil éclata, laissant sur le carreau trois morts, deux libéraux et un conservateur, et un conservateur grièvement blessé. L'enquête fut difficile et longue. Elle dura quatre ans. Enfin, le tribunal se réunit en 1880 pour juger les accusés qui étaient au nombre de six, un conservateur et cinq libéraux. Les débats se déroulèrent à l'église, ils durèrent près de trois mois, et furent passionnants. Mais, au lieu de faire le procès des accusés, on fit le procès du régime politique. Des neuf jurés qui composaient le jury, trois se rattachaient au parti libéral et six au parti conservateur. On raconte que les jurés conservateurs avaient reçu le mot d'ordre d'acquitter l'accusé conservateur et de condamner les accusés libéraux, et qu'inversément les jurés libéraux étaient décidés à condamner le conservateur et à acquitter

les leurs. Comme les jurés conservateurs détenaient la majorité des deux tiers des voix indispensable pour prononcer une condamnation, tout le monde s'attendait à la condamnation des libéraux et à l'acquittement du conservateur. Ce résultat, escompté d'avance, faisait bouillonner les esprits, non seulement au Tessin, mais un peu partout en Suisse, surtout dans les milieux radicaux-libéraux. Les radicaux tinrent une grande assemblée de protestation à Langenthal, et le Conseil fédéral envoya un bataillon au delà des Alpes. Toutefois, au moment du jugement, un coup de théâtre se produisit. Un juré conservateur, pris de scrupules de conscience, se dit que puisqu'il acquittait le conservateur, il devait aussi acquitter les libéraux. C'est ainsi que le jury rapporta un verdict rendu à la minorité de faveur, cinq oui contre quatre non, comme dans le canton de Vaud, et que tout le monde fut acquitté. Ce résultat n'était certes pas celui qu'aurait exigé une saine justice, mais il était moins inique que celui qui aurait consisté à ne condamner que les libéraux et à absoudre le seul conservateur. Quant au juré qui s'était montré indiscipliné, quelques exaltés se vengèrent en brisant les vitres de sa demeure.

L'année 1890 vit se dérouler à Bellinzone et sur d'autres points du Tessin des événements encore plus graves. Les libéraux reprochaient diverses choses au parti conservateur, qui détenait le pouvoir depuis 1875 : le favoritisme, la partialité de la justice, la dilapidation des finances, un système électoral qui assurait beaucoup plus de députés aux conservateurs qu'aux libéraux, alors que les effectifs des deux partis étaient sensiblement égaux. Par-dessus tout, les libéraux reprochaient au gouvernement Respini un fait précis : la violation flagrante de la constitution à propos d'une pétition. En effet, le 9 août 1890, les libéraux avaient adressé une pétition au Conseil d'Etat demandant la revision partielle de la constitution. La constitution tessinoise prévoyait qu'en pareil cas le gouvernement devait convoquer le peuple dans le mois pour l'inviter à exprimer son opinion. Mais les semaines s'écoulèrent et le Conseil d'Etat ne bougeait pas. Cette attitude exaspéra les libéraux. En septembre, ils provoquèrent un mouvement insurrectionnel qui avait pour objet la prise de

l'arsenal, l'arrestation des membres du Conseil d'Etat, et la prise d'assaut du palais gouvernemental. Le mouvement se déclencha le 11 septembre. Il se déroula conformément au programme, et la foule en armes fit l'assaut de la bastille tessinoise. Comme les insurgés étaient en train de briser les grilles du palais, un coup de feu tua net le conseiller d'Etat Rossi, qui défendait l'entrée de l'édifice. Les autres conseillers d'Etat furent emprisonnés. Un gouvernement provisoire se constitua immédiatement. Il avait à sa tête M. Simen. Le 12 septembre 1890, il proclama la déchéance du gouvernement et du Grand Conseil, destitua les préfets et d'autres fonctionnaires. De part et d'autre, on organisa des bandes armées pour la continuation de la lutte, et la situation était très sombre.

Mais le Conseil fédéral veillait. Il n'y avait à Berne, le 11 septembre, que trois conseillers fédéraux : MM. Droz, Deucher et Hammer. Les mesures que prirent ces messieurs furent immédiates et énergiques. Ils envoyèrent au Tessin un commissaire chargé de rétablir l'ordre, en la personne du colonel-divisionnaire Künzli, avec, à sa disposition, les deux bataillons bernois 38 et 39. L'arrivée de cette troupe calme et disciplinée, à Bellinzzone, le 12 septembre à 4 heures de l'après-midi, ne contribua pas peu à calmer la nervosité de nos chers confédérés. Künzli avait pour mission de maintenir l'ordre, de remettre en liberté les conseillers d'Etat incarcérés, de dissoudre le gouvernement provisoire, et d'exercer lui-même les fonctions gouvernementales. L'histoire rendra cette justice au colonel Künzli qu'il a apporté à la fois beaucoup de fermeté et de prudence dans l'accomplissement de sa difficile mission. Le 14 septembre, le gouvernement provisoire faisait sa soumission, bon gré mal gré, et déposait ses pouvoirs, et les conseillers d'Etat recouvraient la liberté. Quant à la pacification des esprits, ce fut une autre affaire. Les élections du 5 octobre amenèrent dans les urnes autant de voix libérales que conservatrices. Dès lors, pour sortir d'une situation politique qui paraissait sans issue, il fallait commencer par trouver un système électoral qui remplacerait celui que les libéraux critiquaient avec tant d'âpreté. C'est alors que notre éminent

concitoyen Louis Ruchonnet inventa et appliqua au Tessin un système proportionnel qui seul avait quelques chances d'être agréé par les deux partis. Mais cela n'alla pas vite, et il fallut toute la patience et toute la souplesse d'esprit de cet homme d'Etat pour aboutir. Finalement les esprits se calmèrent. Les bataillons bernois purent regagner leurs foyers en décembre et le colonel Künzli put résigner ses fonctions le 3 avril 1891. Le meurtre du conseiller d'Etat Rossi, bien qu'il n'eût pas été voulu par les insurgés et qu'il fût regretté autant dans un parti que dans l'autre, parce que la victime était un homme sympathique, avait été commis par un nommé Castioni. Cet individu, un ancien communard de 1871, se réfugia en Angleterre, et lorsque le gouvernement suisse demanda son extradition, l'Angleterre la refusa en alléguant qu'il s'agissait d'un crime politique.

Les crimes politiques soulèvent un certain nombre de questions de droit : quelle est la distinction qu'il y a lieu de faire entre le crime politique et le crime de droit commun ? Quel est le traitement qu'il convient de faire subir aux criminels politiques ? Un Etat encourt-il une responsabilité quelconque lorsqu'un crime politique est commis sur son territoire ?

Il n'est pas aisé de donner une définition précise du crime politique. Dans ce domaine du droit, plus encore que dans d'autres, les opinions des juristes varient à l'infini, et à l'époque actuelle on n'a pas encore trouvé la formule qui rallie tous les suffrages. Le criminaliste Georges Vidal a toutefois donné une définition acceptable en disant qu'on peut comprendre sous le nom de crimes et délits politiques ceux qui portent atteinte à l'ordre politique de l'Etat. Selon lui, ils se distinguent des infractions de droit commun par la nature du droit violé, par les mobiles auxquels obéit l'agent du délit et par le but qu'il poursuit.

Dans une première analyse, on distingue généralement : 1^o le délit politique *pur* par quoi on entend la violation des droits qui appartiennent à l'Etat considéré comme pouvoir politique et, 2^o le délit politique *relatif*, qui lèse à la fois

les droits de l'Etat et les droits des particuliers. C'est sous ce second aspect que le délit politique se présente le plus souvent dans la pratique, car il est bien rare que le délinquant qui cherche à obtenir par le crime la transformation de l'ordre politique établi, ne viole pas, pour y parvenir, des droits individuels. Le délit politique relatif peut à son tour être subdivisé en délit *complexe* et délit *connexe*. Il y a délit complexe lorsqu'un acte délictueux unique lèse à la fois l'ordre politique et un intérêt privé. Le type de ce délit est l'assassinat du chef de l'Etat. Il y a délit connexe, lorsque plusieurs actes délictueux, rattachés les uns aux autres, par un lien plus ou moins direct, violent les droits des particuliers dans un but politique. Exemple : les événements du Tessin en 1890.

Ces notions générales, et quelque peu théoriques, sont admises par notre haute Cour de justice, le Tribunal fédéral. Pour se faire une idée plus ou moins exacte de la jurisprudence de cette autorité, le meilleur moyen consiste à examiner les cas les plus importants sur lesquels elle a été amenée à se prononcer. Disons par anticipation que le Tribunal ne juge pas à l'ordinaire ces crimes en eux-mêmes et pour eux-mêmes, et qu'il n'est appelé en général à les apprécier qu'au point de vue de l'extradition. En vertu des traités d'extradition que la Suisse a conclus avec la plupart des Etats civilisés, notre pays doit livrer à l'Etat où le délit a été commis, les malfaiteurs qui se sont réfugiés sur notre sol, mais il est fait exception à cette obligation en faveur des délinquants politiques. Il s'agira donc de savoir dans chaque cas particulier si l'on se trouve en présence d'un délit politique ou non.

Quand il s'agit de délits politiques complexes ou connexes, deux systèmes principaux ont été proposés, relativement à l'extradition : le système de la *séparation*, qui consiste à n'autoriser l'extradition que pour le délit de droit commun, et à la refuser pour le délit politique que le même délinquant pourrait avoir commis, et le système de la *prédominance*, qui consiste à rechercher quel est, dans un délit donné, l'élément prédominant ou prépondérant, l'élément politique ou l'élément de droit commun. C'est à ce second système que le Tribunal fédéral s'est rallié, avec raison selon nous, car le délit ou les

délits de droit commun commis dans un but politique forment en général un tout indivisible, et qu'il est en pratique quasiment impossible d'isoler les actes matériels du but politique.

Dans l'affaire Keresslidze et Magaloff, jugée en 1907, le Tribunal fédéral a refusé l'extradition. Il s'agissait de deux jeunes Géorgiens qui avaient attaqué une trésorerie russe dans le but d'alimenter la caisse du parti socialiste-fédéraliste auquel ils se rattachaient. Ce parti réclamait une certaine autonomie législative et administrative pour la Géorgie, et avait provoqué un mouvement révolutionnaire, étouffé du reste en 1906. Le Tribunal fédéral admit que, dans l'entreprise des jeunes gens, l'élément politique était prédominant, parce que la trésorerie pillée était une institution d'Etat, que l'œuvre était celle d'une organisation de combat, et que l'argent dérobé avait été destiné à une organisation politique, et non aux délinquants personnellement.

Dans un autre cas tout récent, le Tribunal fédéral a également refusé l'extradition. Le 28 février 1922, une bagarre éclata à Cagli entre fascistes et socialistes-révolutionnaires. Au cours de la lutte un nommé Ragni, avait tenté de donner la mort à un fasciste, après quoi il s'était réfugié en Suisse. Condamné par contumace à neuf ans de réclusion par les tribunaux italiens, le gouvernement italien réclama l'extradition de Ragni à la Suisse. Le Tribunal fédéral refusa, en considérant qu'il s'agissait d'une manifestation de la lutte générale entre deux partis politiques, un véritable combat entre adversaires politiques, un épisode de la grande lutte politique.

Voici maintenant différents cas dans lesquels le Tribunal fédéral a accordé l'extradition, admettant par conséquent que c'était l'élément de droit commun qui prédominait dans l'infraction. Toutes ces affaires intéressent la Russie.

En mars 1906, quelques énergumènes, revolver au poing, pillèrent la banque commerciale de Moscou, puis ils se partagèrent l'argent. Un des participants, du nom de Belenzone, s'était réfugié à Zurich. Le Tribunal fédéral le livra à la Russie, comme de juste.

En 1907, après une grève des employés des chemins de fer,

un Russe répondant au nom de Kilatschitsky, avait tué le directeur du chemin de fer Ivanoff, pour la raison que celui-ci avait mis à la porte les employés grévistes. Bien que le criminel ait agi par ordre d'une organisation politique, le Tribunal fédéral refusa de considérer ce crime comme un délit politique, pour la raison qu'il était en rapport trop lointain avec le but final du parti, qui était le renversement de l'ordre établi, et que ce crime apparaissait essentiellement comme un acte de vengeance. Il accorda par conséquent l'extradition de Kilatschitsky à la Russie.

Le 25 janvier 1909, trois jeunes Russes dévalisèrent une banque russe, après avoir terrorisé le caissier en braquant sur lui leurs revolvers. Un commis de la banque, du nom de Wassilieff, avait facilité aux bandits l'accès des locaux. Il était donc complice. Il se réfugia à Genève. Il fit opposition à la demande d'extradition présentée par la Russie, sous prétexte qu'il s'agissait d'un acte « d'expropriation ». Le Tribunal fédéral fit bonne justice de cette argumentation, et accorda l'extradition.

Il ne faut pas confondre cette affaire avec une autre affaire Wassilieff qui fit beaucoup de bruit à Lausanne à l'époque. En octobre 1905, à Penza, la foule manifestait sa joie sur la place publique à l'occasion d'un manifeste du tsar octroyant au peuple certaines libertés. Le maître de police Kandaourow, à qui cette démonstration ne plaisait pas, fit charger la foule et massacrer un certain nombre de personnes. C'est alors que le parti socialiste-révolutionnaire décida de le mettre à mort et chargea Victor Wassilieff de l'exécution. Son travail accompli, Wassilieff fut mis en observation dans un asile d'aliénés, mais il réussit à s'évader et se réfugia à Genève. Le gouvernement russe présenta une demande d'extradition. Le Tribunal fédéral fut très partagé. Finalement, la voix présidentielle trancha la question dans le sens de l'extradition. La majorité estima que l'élément de droit commun dans le meurtre du cruel chef de police était prédominant, principalement pour la raison que ce crime apparaissait plutôt comme un acte de vengeance que comme un acte ayant pour but la transformation de l'organisation politique de la Russie. Il nous

souvent que l'opinion publique du pays, à cette époque, ne ratifia pas la décision du Tribunal fédéral. En tout cas, cette décision s'accorde assez mal, nous semble-t-il, avec celle qu'a prise le Tribunal fédéral dans l'affaire Ragni.

Il résulte du rapprochement de ces divers jugements, qu'on ne peut pas dire que la notion actuelle du délit politique soit bien claire dans notre jurisprudence. La seule chose que l'on sache, c'est que dans chaque cas particulier notre haute Cour de justice se réserve le droit d'examiner si « d'après les circonstances de la cause » l'élément politique l'emporte sur l'élément de droit commun, ou vice versa. On voit combien le critère est élastique, mais il n'y a pas trop lieu de s'en étonner, dans un domaine du droit aussi délicat que celui-ci.

Des juristes, et non des moindres, ont soutenu qu'on ne devrait jamais accorder le privilège du refus de l'extradition à l'assassinat (Lammassch) et même à l'incendie et au vol (Résolution d'Oxford, 1880). Le législateur suisse n'a pas voulu aller si loin, et l'on peut lire dans le message du Conseil fédéral du 9 juin 1890 que l'on peut concevoir des cas de crimes « où les intérêts en jeu ont plus de prix pour l'humanité que la vie d'un individu ». La formule est ingénieuse, mais terriblement vague et dangereuse aussi. Il est évident que les intérêts de l'humanité seront considérés d'une façon totalement différente suivant les opinions que l'on a soi-même sur la forme du gouvernement et sur la politique en général. Tout cela relève donc du sentiment bien plus que du droit. C'est une raison pour que la définition définitive du délit politique risque de n'être pas trouvée de longtemps.

Sous l'ancien régime, le châtiment infligé aux criminels politiques était impitoyable. Ravailiac fut condamné à mort « avec tenaillement, versement de plomb fondu dans les plaies, d'huile bouillante, etc., à avoir la main droite, tenant le couteau régicide, brûlée du feu du soufre, à être écartelé, à avoir les membres réduits en cendre, et les cendres jetées au vent. La maison où il était né devrait être démolie, son père et sa mère videraient le royaume dans la quinzaine, avec défense d'y revenir jamais sous peine d'être pendus et

étranglés. Enfin, il fut défendu à ses frères, sœurs, oncles, cousins, etc., de porter le nom de Ravallac. » Telle fut la sentence du Parlement de Paris, du 27 mai 1610. C'était du reste le sort réservé à tous les régicides, même s'ils manquaient leur coup, comme Chastel et Robert-le-Diable. Sous l'ancien régime on ne connaissait pas l'extradition des malfaiteurs, sauf précisément pour les régicides. C'étaient des petits services que les rois se rendaient entre eux.

Aujourd'hui tout cela a changé. A partir de 1830, il s'est produit une évolution complète dans la manière de comprendre et de traiter les délinquants politiques. C'est M. Guizot, ministre de la justice sous Louis-Philippe qui en prit l'initiative. Cessant d'envisager le criminel politique comme ennemi public, on se mit à le considérer comme un homme de progrès, désireux d'améliorer les institutions de son pays, animé d'intentions louables, et dont le seul tort était d'employer des moyens illégaux. Les peines furent atténuées, des juridictions spéciales furent créées, et on consacra le principe de la non-extradition et du droit d'asile en faveur des délinquants politiques.

Mais on alla trop loin dans cette voie sentimentale, et quand on dut assister, vers la fin du XIX^e siècle, à l'épidémie de conspirations anarchistes et nihilistes que l'on sait, les Etats durent reviser leurs lois et revenir à plus de sévérité. L'Institut de droit international, dans sa session de Genève en 1892, a déclaré que les délits anarchistes, soit ceux qui sont « dirigés contre les bases de toute organisation sociale » ne devaient pas être réputés politiques au point de vue des règles de l'extradition.

En France, la législation prévoit un certain nombre d'atténuations dans la répression des crimes politiques. Ainsi la peine de mort est abolie en ce qui les concerne. C'est la raison pour laquelle le capitaine Dreyfus a été condamné, en 1894, à la déportation dans une enceinte fortifiée. Au point de vue de la juridiction, les attentats contre la sûreté de l'Etat, sont jugés par le Sénat constitué en Haute-Cour de justice, les autres délits politiques restant soumis aux tribunaux ordinaires.

En Suisse, le droit matériel ne crée aucune distinction entre les délits politiques et les délits de droit commun. Les mêmes peines sont en conséquence applicables aux uns et aux autres. Dans notre Etat démocratique, on est parti de l'idée que tous les citoyens étaient égaux devant la loi, et que le meurtrier du chef de l'Etat ou d'un membre du gouvernement devait être jugé d'après les mêmes principes juridiques que tout meurtrier quelconque. La règle est la même s'il s'agit d'un chef d'Etat étranger. En ce qui concerne la juridiction, l'article 112 de la Constitution fédérale de 1874 prévoit que les crimes politiques sont jugés par les Assises fédérales. Mais l'intervention du pouvoir judiciaire fédéral est limitée aux cas de haute trahison envers la Confédération, de révolte ou de violences contre les autorités fédérales : aux crimes et délits contre le droit des gens, et aux crimes politiques lorsqu'ils sont la cause ou la suite de troubles par lesquels une intervention fédérale armée est occasionnée. Seulement, il est curieux de constater que, dans ce dernier cas, le législateur a omis de prévoir des pénalités pour la répression du meurtrier d'un chef de gouvernement, soit suisse, soit étranger. Il en résulte que cet article 112 reste lettre morte pour le moment, et que de pareils crimes ne peuvent être jugés qu'en application du droit pénal cantonal, et par les autorités judiciaires du canton. C'est la raison pour laquelle Conradi et Polounine, dont le crime revêtait pourtant un caractère politique, ont été jugés par le Tribunal criminel de Lausanne, sur la base du droit pénal vaudois.

On doit donc conclure de tout cela qu'en Suisse les crimes politiques ne font pas l'objet d'un traitement spécial, ni au point de vue de la peine, ni au point de vue de la juridiction. La seule chose qu'il faille retenir, c'est le principe de la non-extradition des délinquants politiques. Dans le canton de Vaud, l'article 73 de la Constitution de 1885 garantit l'institution du jury pour les délits politiques. Mais nulle part, la loi ne définit ce terme, et les tribunaux n'ont jamais eu l'occasion de donner leur opinion sur cette question. Cela n'a rien d'étonnant. Dans notre paisible pays, on ne fait pas la politique à coups de poignard, ou en lançant des

bombes. Comme armes combattantes, on se contente d'user, et parfois d'abuser, de la plume et du discours public. Les délits politiques qui se peuvent commettre ne sont guère que la diffamation par la presse, ou la brigue, la corruption électorale. Nous avons eu en 1878 un procès de brigue retentissant. Un candidat au Grand Conseil, du parti conservateur, avait été renvoyé devant le jury avec un certain nombre de ses amis pour avoir offert quelques bouteilles de nos meilleurs crus à sa clientèle électorale. On vit à la barre du tribunal d'Echallens les plus illustres représentants du barreau vaudois : Dupraz, Rambert, Dubrit, Koch, Blanc et Louis Ruchonnet. Ce fut un magnifique tournoi oratoire. Mais tout finit par un éclat de rire. Dans notre pays de robuste bon sens, il est des choses qu'il ne faut pas prendre trop au tragique.

Il convient maintenant d'examiner la question de la responsabilité de l'Etat en raison des crimes politiques commis sur son territoire. Chacun a encore en mémoire l'attentat sanglant de Vallona. L'ultimatum draconien que M. Mussolini avait adressé au gouvernement grec, et la décision ultérieure de la Conférence des Ambassadeurs, avaient posé le problème d'une manière particulièrement aiguë. La Conférence proclamait, sans ambages, le principe que cette responsabilité était absolue, sans qu'il y ait lieu de rechercher si l'Etat en cause avait à se reprocher une faute quelconque dans les circonstances qui avaient précédé ou accompagné la commission de l'attentat. On se souvient encore de l'émotion soulevée partout, et plus spécialement dans les petits Etats, à l'ouïe de cette déclaration. Qu'allait-il advenir de l'indépendance de certains petits Etats si, chaque fois qu'il plairait à un criminel plus ou moins illuminé de jeter son dévolu sur leur territoire pour théâtre de ses exploits, le petit Etat devait être appelé à subir les dures conditions que lui imposerait l'Etat plus puissant que lui, qui serait lésé par l'attentat ? On se le demandait avec anxiété, en Suisse particulièrement, où le droit d'asile est libéralement reconnu.

Mais la thèse était insoutenable. A dire vrai, on chercherait

vainement dans des textes positifs, traités internationaux ou actes officiels quelconques, la solution du problème. Mais ce n'est pas une raison pour la livrer à l'arbitraire des gouvernements. Il n'est pas plus permis, dans ce domaine que dans tout autre, de faire abstraction des principes immanents du droit. Il est universellement admis, en droit public comme en droit privé, qu'une personne juridique ne peut être rendue responsable d'un fait dommageable quelconque que si elle a commis une faute, et que si le dommage peut lui être imputé. Cette faute peut consister soit dans un acte intentionnel, soit dans une négligence ou une imprudence. Appliquant ces principes au cas qui nous occupe, nous dirons que l'Etat pourra être rendu responsable d'un crime politique commis sur son territoire seulement dans les cas suivants : s'il a préparé le crime ou s'il l'a favorisé intentionnellement ; s'il a négligé de prendre les mesures de précaution rendues nécessaires par les circonstances en faveur de la victime, autrement dit s'il n'a rien fait pour empêcher l'accomplissement du crime, alors qu'il pouvait se rendre compte du danger auquel la victime était exposée ; enfin s'il a négligé, après la perpétration du crime, de saisir les organes de répression régulièrement établis. Mais si l'Etat n'a rien de pareil à se reprocher, sa responsabilité est inexistante. Les soviets l'ont si bien compris, à propos de l'affaire Conradi, qu'ils n'ont jamais présenté à la Suisse une demande précise de réparations, se contentant de déverser sur notre gouvernement une avalanche d'injures, dans le but unique et évident de montrer au monde entier comment il convenait de traiter une petite république dont le plus grand crime était de n'avoir pas introduit les théories bolchévistes dans sa constitution.

M. Gabriel Hanotaux comprit immédiatement que la thèse de la Conférence des Ambassadeurs était insoutenable, et il proposa de dire : les Etats sont responsables de la *répression* des crimes politiques commis sur leur territoire. Mais cette formule ne valait guère mieux que la précédente, parce qu'elle renfermait implicitement l'idée que l'Etat, c'est-à-dire le pouvoir politique, est tenu de garantir le résultat de jugement des juges, autrement dit de garantir la répression. Il

est bien évident que l'Etat ne pourrait donner cette garantie que s'il lui était permis de s'immiscer dans le domaine réservé aux juges, et de leur dicter ses ordres. Mais cela, il ne peut pas le faire, les principes de l'indépendance du juge et de la séparation des pouvoirs le lui interdisent absolument. Dire que l'Etat est responsable de la répression d'un crime reviendrait donc à consacrer la plus belle confusion de pouvoirs qu'on puisse imaginer, et à fausser le libre jeu des institutions. Si un Etat devait, sous prétexte qu'il s'agit d'un crime politique, suspendre ainsi le fonctionnement normal de ses institutions, sous la pression d'une ou de plusieurs puissances étrangères, cela équivaldrait à une atteinte directe portée à sa souveraineté, ni plus ni moins. D'ailleurs, il est bien évident que seuls les Etats petits et faibles seraient exposés à une pareille humiliation. Autant vaudrait décréter qu'il est permis d'abuser de la force. C'est pourquoi, nous autres citoyens d'un petit pays, nous ne devons pas nous lasser de protester contre la décision de la Conférence des Ambassadeurs, afin qu'une aussi fâcheuse prétention ne réussisse pas à s'introduire dans le droit international public.

Maintenant cela ne signifie pas que le crime politique ne doit pas être puni. Bien au contraire, parce qu'il est crime et que tout crime doit être puni. L'acquiescement de Conradi et de Polounine a eu de nombreux précédents, sans doute, mais il n'en est pas plus justifié pour cela. Si le crime politique se distingue du crime vulgaire par l'élévation des mobiles, par le désintéressement, il est équitable de prendre ces circonstances en considération pour adoucir la sévérité du châtiment. Mais il n'y a aucune raison d'aller plus loin, et le désintéressement ne doit jamais justifier l'impunité. On a parfois tenté de justifier le crime politique et d'en recommander l'impunité au nom de l'intérêt du peuple. Mais on a perdu de vue que le crime est toujours contraire à l'ordre public et à la morale, et que l'homme n'a pas le droit de disposer de la vie d'autrui. Un but légitime ne justifie pas l'emploi de moyens coupables. Pour assurer le salut de son pays, on a le droit de donner sa vie, on n'a pas le droit de disposer de celle des autres. Une bonne intention n'autorise pas une

action criminelle. Le meurtre est toujours un crime, même quand on le croit utile. C'est être tyran soi-même que de tuer un homme, qu'il soit roi, tyran, hérétique ou chef communiste. Il est impossible de mettre en harmonie deux choses aussi contraires : le bonheur de l'humanité et l'assassinat. « La cause la plus sainte, a dit Lamennais, se change en une cause impie, exécration, quand on emploie la force pour la soutenir. » Le crime est une chose haïssable en soi, parce que c'est la manifestation la plus brutale et la plus vile de la violence. L'idée seule du crime est incompatible avec toute idée d'organisation sociale et de civilisation. Ce principe a toujours été respecté par l'Eglise chrétienne, qui a constamment refusé d'admettre la peine capitale : *Ecclesia abhorret sanguine*. Et l'Etat démocratique, qui se refuse à lui-même le droit de mort vis-à-vis des pires criminels, ne peut pas supporter l'idée qu'un citoyen puisse s'arroger le droit de vie et de mort sur ses concitoyens. Quand on veut combattre la violence, l'illégalité, l'arbitraire, il faut commencer par s'abstenir soi-même d'employer des moyens contraires au droit, car, avoir recours soi-même à la violence, c'est approuver celle des autres, et s'ôter le droit de la critiquer. Jules Favre, le grand avocat qui défendit Orsini en 1858, s'écria avec une grande éloquence : « Mes croyances n'ont pas pour symbole l'assassinat et le poignard. Je déteste la violence, et je condamne la force quand elle n'est pas au service du droit. S'il était une nation assez malheureuse pour tomber entre les mains d'un despote, ce ne serait pas le poignard qui briserait ses chaînes. Dieu, qui les compte, sait les heures des despotes, il leur réserve des catastrophes plus inévitables que les machines des conspirateurs. »

N'invoquons plus le salut du peuple pour justifier le crime. On a trop abusé de la formule. Saint-Just, Robespierre, Couthon, Collot-D'Herbois, se glorifièrent de leurs crimes, ils croyaient que les noyades, les fusillades, les massacres étaient justifiés par le but qu'ils se proposaient. Ils disaient que ces saignées purifiaient le corps social. D'ailleurs, il n'y a pas de raison pour refuser aux uns ce que l'on accorderait aux autres. Aujourd'hui les communistes veulent faire le bonheur du

peuple en massacrant la bourgeoisie. Va-t-on les laisser faire, sous prétexte que leurs intentions sont pures, et leurs opinions sincères ? Ceux qui essaient de justifier le crime politique, ou qui acquittent le criminel politique, ce qui revient au même, ne se doutent pas du danger qu'ils créent. Car l'exemple est contagieux. Si de tels crimes ne sont pas réprimés, d'autres seront commis. On forgera des armes pour d'innombrables exaltés visionnaires, déséquilibrés, qui, ne se sentant plus retenus par la crainte du châtiment, donneront libre cours à leurs instincts, et, frappant à gauche et à droite, répandront le sang sans discernement. Si le premier venu peut décider, de sa propre autorité, qu'un chef politique est un tyran, et qu'il a le droit de le tuer, les Etats ne tarderont pas à devenir, selon le mot de Bossuet, « une boucherie et un théâtre perpétuel et toujours sanglant de guerres civiles » !

Le rôle essentiel de l'Etat, ne l'oublions pas, et surtout de l'Etat démocratique, est d'assurer aux individus la sécurité et la justice, deux choses sans lesquelles le développement moral et matériel du peuple est impossible. Tant qu'il y aura des hommes, des conflits de toute sorte surgiront entre eux, provoqués essentiellement par l'égoïsme et par l'orgueil. Pour contenir les passions humaines, il est nécessaire que l'action de l'Etat se fasse sentir d'une façon continue et ferme. Cette action se manifeste de diverses manières et en dernière analyse par le moyen de la sanction pénale. L'individu doit savoir que s'il enfreint la loi, il subira les conséquences de sa conduite, inexorablement. Sinon il agira à sa guise, il trouvera de nombreux imitateurs, et le désordre aura vite fait de reprendre le dessus. La loi n'est efficace que si elle est vivante, et elle n'est vivante que si elle est appliquée. Autrement elle est lettre morte, elle ne sert à rien. Voilà une vérité que tous ceux qui détiennent une parcelle du pouvoir devraient comprendre. Mais il est des vérités qui ne sont pas comprises de tout le monde, probablement parce qu'elles sont trop évidentes.

AUGUSTE CAPT,

Procureur général du canton de Vaud.

Le sourire de Boileau¹.

Un recueil d'anecdotes du XVII^e siècle nous rapporte que, en 1675, M^{me} de Thianges donna en étrennes à M. le duc du Maine, fils de sa sœur M^{me} de Montespan et du roi Louis XIV, un jouet singulier. C'était « une chambre toute dorée, grande comme une table. Au-dessus de la porte, il y avait en grosses lettres *Chambre du sublime*. Au dedans un lit et un balustre, avec un grand fauteuil dans lequel était assis M. le duc du Maine, fait en cire, fort ressemblant. Auprès de lui, M. le duc de la Rochefoucauld, auquel il donnait des vers pour les examiner. Autour du fauteuil, M. de Marsillac, et M. Bossuet, alors évêque de Condom. A l'autre bout de l'alcôve, M^{me} de Thianges et M^{me} de La Fayette lisaient des vers ensemble. Au dehors du balustre (Boileau) Despréaux, avec une fourche, empêchait sept ou huit méchants poètes d'approcher. Racine était auprès de Despréaux, et un peu plus loin La Fontaine, auquel il faisait signe d'approcher. Toutes ces figures étaient de cire, en petit, et chacun de ceux qu'elles représentaient avait donné la sienne. »

Autres temps, autres jeux. Les bambins d'aujourd'hui ne jouent pas à la littérature. Si leurs bonnes tantes mettaient dans les bergeries de Noël, au milieu des brebis de bois, les figurines des illustres écrivains de ce temps, nos enfants n'apprendraient pas, peut-être, à connaître des noms et des visages qui demeureraient célèbres ou populaires après deux siècles et demi. Toute chronique n'a pas la chance d'être le germe de la grande histoire. Peut-être le petit duc du Maine eut-il quelque peine à comprendre, en dépit de son esprit éveillé, toute la signification qu'enfermait cette *Chambre*

¹ Conférence faite à la Société des Etudes de lettres, à Lausanne, au mois de mai 1922, et répétée sous une forme un peu différente à l'Aula de l'Université de Berne, en février 1924.

du sublime en miniature. Peut-être, loin de prévoir la destinée des poètes admis dans la chambre dorée, cet enfant de cinq ans prit-il dans ses mains l'une des figurines pour repétrir son visage de cire. Mais sa gouvernante, l'austère et charmante Mme Scarron, veillait sans doute sur ce royal jouet comme sur l'enfant à demi royal ; et ne savait-elle pas par expérience ce que l'on doit aux poètes ?...

Nicolas Boileau armé d'une fourche empêchait les méchants poètes d'approcher..... La littérature classique n'est-elle pas, pour beaucoup de nos contemporains, une salle auguste et dorée dans les fauteuils de laquelle ils aimeraient s'asseoir une heure pour écouter parler, en vers alexandrins ou en sonores périodes, des génies vénérables autant que surannés. Mais pour franchir le seuil, ils devraient dépouiller le vêtement moderne, se revêtir de connaissances qui ne s'achètent pas à bon marché. S'ils mettent le nez à la porte ou l'œil au trou de la serrure, voici qu'un homme en perruque les menace d'une fourche ou fait le geste de leur jeter au visage son *Art poétique*. Effrayés par Boileau, ils s'enfuient, n'ayant pu qu'entrevoir La Rochefoucauld et Bossuet, Mme de La Fayette et Racine, trop heureux si Jean La Fontaine, qui n'a pas trouvé place dans l'*Art poétique* et ne pénètre qu'à peine dans la chambre dorée de la littérature de cour, veut bien en sortir avec eux pour leur conter une fable.

Si Boileau nous repousse, s'il nous tient en respect ou si, l'ayant abordé, nous le trouvons ennuyeux, c'est peut-être que nous le prenons mal, que nous l'approchons dans un mauvais moment, que nous lui demandons ce qu'il ne peut donner, ou que nous lui prêtons ce qui ne lui convient pas.

Il en est de nos relations avec les écrivains comme de nos correspondances. Toute lettre, a-t-on dit, a deux auteurs : celui qui tient la plume et celui auquel il s'adresse. Toute œuvre d'art, pourrait-on dire de même, n'existe que par la collaboration du public avec l'auteur. A poète de bonne foi il faut lecteur loyal et de bonne volonté. Soyons, pour le gardien du Parnasse français, ces lecteurs loyaux, d'autant plus perspicaces qu'ils n'ont pas de sévérité préconçue et

qu'ils sont capables de remonter dans le passé pour prendre sur l'auteur de justes points de vue.

Certes, il y a un Boileau rébarbatif. Il lui est arrivé de montrer visage morose, regard irrité ou éteint, lèvres pin-cées, dans son œuvre comme dans sa vie. Mais, sur sa bouche fine, voyez donc passer un sourire. Dans sa longue existence, il a beaucoup souri, le grave Nicolas ; nous retrouvons dans ses écrits, si nous savons les lire, le reflet des émotions diverses qui, tour à tour, firent sourire ses lèvres.

Nous ne lui demanderons pas la passion dissolvante que Racine prête à ses héroïnes. Nous ne lui demanderons pas le comique qui contraint au rire les spectateurs de Molière ; ni la sèche gaité des contes de La Fontaine, ni la fantaisie dramatique de ses fables, ni l'enjouement élaboré et la pénétration fine de La Bruyère. Les sourires de Boileau, qui éclairent son existence un peu sombre, animent de vifs reflets son œuvre ferme mais un peu dure ; ils lui confèrent un charme discret et une plus intime signification.

Avant de considérer quelques instants ces œuvres et cette vie, cette personnalité qui s'exprime dans ces écrits, si classiques, avec une complaisance égale, sinon semblable, à celle des romantiques les plus épris de leur *moi*, arrêtons-nous devant le buste de Boileau par Girardon, qui est au Louvre. Avec Sainte-Beuve, nous noterons :

Il a l'attitude ferme et même fière, le port de tête assuré ; un demi-sourire moqueur erre sur ses lèvres ; le pli du nez un peu relevé et celui de la bouche, indiquent l'habitude railleuse, rieuse et même mordante ; la lèvre pourtant est bonne et franche, entr'ouverte et parlante ; elle ne sait pas retenir le trait... Ce cou, un peu creusé, est bien d'accord avec la fatigue de la voix qu'il éprouvera de bonne heure. Mais à voir l'ensemble, comme on sent bien que ce personnage vivant était le contraire du triste et du sombre, et point du tout ennuyeux !

Par sa naissance et son milieu même, Nicolas Boileau était le contraire du banal et de l'incolore. Son enfance a été entourée d'originaux, il a crû dans le cadre le plus pittoresque, le plus irrégulier. Toute sa vie s'est écoulée dans les détours

de ce Paris, et de ce grand siècle, dont les parterres tracés au cordeau par Le Nôtre et les palais pompeux à façades rectilignes nous donnent une idée très fausse. Le Paris de Boileau est celui qu'il a peint, avec d'autant plus d'exactitude qu'il avait moins d'imagination, dans son burlesque *Lutrin* et dans la satire des *Embarras de Paris*.

La génération de Boileau, celle du Roi Soleil, était une génération de gens mal décrassés sous le satin des habits de cour et sous le collet bourgeois, mal à l'aise dans la magnificence nouvelle des appartements, cérémonieux parce que leur politesse était de surface. La culture exquise de leur esprit et de leur goût avait devancé le perfectionnement de leurs mœurs. L'homme naturel, je veux dire l'original, le malpropre, le violent, l'inspiré, vivait avec moins de contrainte dans cette société que dans celle du XVIII^e siècle, surtout que dans notre société. L'ère de Louis XIV, je le crois, ne renie, si absolument, si impudemment le moyen âge que parce qu'elle craint d'être obligée à certains égards de se reconnaître en lui.

« Il n'y a pas d'homme en France si parisien que moi », écrivait Boileau dans son âge mûr. Il était né au cœur de la Cité, dans une maison de la Cour du Palais, en face de la Sainte-Chapelle. Il grandit au milieu des gens de justice et des hommes d'Eglise, observant les gras chanoines et les juges fourrés, du haut d'une petite guérite qu'il habitait dans le pignon du toit pointu. Après la mort de son père, il put occuper une chambre moins modeste pratiquée dans un grenier au quatrième étage, ce qui lui faisait dire : « Je suis descendu au grenier. » Il était le quinzième enfant de son père, qui en eut seize.

Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats,
Dès le berceau perdant une fort jeune mère.....

dit-il dans une de ses épîtres. Et dans une autre :

Mon père soixante ans au travail appliqué,
En mourant me laissa, pour rouler et pour vivre,
Un revenu léger, et son exemple à suivre.
Mais bientôt amoureux d'un plus noble métier,

Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liasse,
J'allai, loin du Palais, errer sur le Parnasse.
La famille en pâlit, et vit en frémissant
Dans la poudre du greffe un poète naissant :
On vit avec horreur une muse effrénée
Dormir chez un greffier la grasse matinée.

Sans doute les Boileau, le père et les fils magistrats, étaient alertes, actifs et plus matineux que ces chanoines de la Sainte-Chapelle, leurs voisins, leurs parents, dont Despréaux immortalisera dans son *Lutrin* la voluptueuse paresse.

Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée
S'élève un lit de plume à grands frais amassée :
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage :
Son menton sur son sein descend à double étage ;
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Il faut voir sans doute dans ces vers, de facture parfaite, plus d'enjouement que d'âpreté satirique. L'auteur se détend, s'amuse en les écrivant ; le soin laborieux qu'il doit prendre pour les polir (« cent fois sur le métier remettant son ouvrage ») lui est un visible plaisir. Cette aisance heureuse, trop rare dans l'ensemble de son œuvre, cette disposition souriante du peintre en face de son modèle, se sent dans l'une ou l'autre de ses épîtres, par exemple dans l'épître XI à Antoine, son jardinier d'Auteuil, dont il me semble que la critique traditionnelle n'a pas assez marqué le charme à la fois grave et souriant. Mais arriver dès maintenant à ce jardin d'Auteuil, où Boileau vieillissant s'évertuait à poursuivre la rime ou contait à ses visiteurs des anecdotes sur feu Molière, c'est aller trop vite en besogne. L'enjouement de Boileau est un rare sourire de sa maturité ; sa jeunesse ne touche guère à ce juste milieu.

Son enfance est sévère, sevrée de sollicitude maternelle, livrée à une servante rude, puis à de froids régents, atteinte par la maladie et par l'intervention d'un chirurgien maladroit. La première jeunesse de Boileau, pour s'écouler dans un monde pittoresque, n'en garde pas moins à nos yeux quelque chose de contraint. Mais la santé de l'esprit et du caractère reste entière. Le bon sens de ce garçon est ferme comme un ressort. Le jeune Despréaux s'émancipe, et, comme la tendresse et la passion ne lui dressent pas d'embûches, il se jette dans la gaité.

Echappé de la Faculté de théologie et de l'Ecole de droit, il se complaît dans les libres entretiens des poètes. Il s'y montre rieur et malicieux. De grandes œuvres, une réforme féconde, s'élaborent dans les réunions du « Mouton blanc, » de la « Croix de Lorraine » et du vieux cabaret de la « Pomme de Pin ». Mais on y boit sec et Despréaux n'est pas le moins vaillant buveur. La tradition assure que c'est lui qui loua, à la rue du Vieux-Colombier, une chambre où venaient s'attabler un comédien déjà célèbre, Molière, un rimeur de quarante-trois ans qui cherchait encore sa voie dans la poésie et dans la société et qui s'appelait La Fontaine, et parmi quelques autres habitués, comme le satirique abbé Furetière et l'ivrogne Chapelle, un jeune homme ardent, brûlé d'ambition et de désirs, Jean Racine.

On sait qu'il resta l'ami intime de Boileau. On connaît la correspondance de ces deux grands hommes, ce trésor de la sagesse et du goût classiques ; mais quand ils s'écrivaient ainsi, Racine, converti, était ployé sous ce joug de dignité et de pureté qui pesait si peu à son ami. Dans leur jeunesse, ils se livraient ensemble à des espiègleries et mystifications. Boileau se laissait entraîner par Racine jusqu'à un certain point de la voie séduisante et périlleuse : il l'accompagnait chez Ninon, il buvait, chez la tragédienne Champmeslé, le champagne que payait Racine. « Ce sont des soupers délicieux, c'est-à-dire des diableries », écrit Mme de Sévigné, qui voudrait bien arracher son fils à ces périlleuses compagnies. En bon bourgeois de France, Boileau resta friand de mets délicats et de vins du meilleur cru. Il osa traiter à sa table

deux ou trois seigneurs, virtuoses renommés de la gourmandise, qu'il prétend avoir raillés dans la satire du *Repas ridicule*, mais dont il n'aurait pu ridiculiser le travers sans s'atteindre un peu lui-même. « On devrait, disait Boileau, ordonner le vin de Champagne à ceux qui n'ont pas d'esprit, comme on ordonne le lait d'ânesse à ceux qui n'ont point de santé ; le premier de ces remèdes serait plus sûr que l'autre. »

Les premières satires de Boileau circulaient en manuscrit avant qu'il liât société avec Molière, La Fontaine et Racine. Ce n'est pas sous leurs auspices ni dans leur compagnie qu'il débuta sur la scène des lettres. Sa famille même lui offrait des protecteurs et des émules. Trois au moins de ses frères se sont fait un nom dans la littérature et dans la société.

Le premier, qui fut docteur de Sorbonne et qui, à la sollicitation de l'auteur du *Lutrin*, obtint la fructueuse dignité de chanoine de la Sainte-Chapelle, l'abbé Jacques Boileau, était un franc original. Ses mots étaient célèbres. Impeccable en ses mœurs, il ne châtiât pas son langage, abondait en boutades hardies, composait des traités théologiques et moraux sur des thèmes bizarres comme l'*Abus des nudités de gorge*. Pierre Boileau de Puymorin, avec autant d'esprit que son frère l'abbé, avait moins d'étrangeté ; il plaisait dans le monde par sa bonne humeur épicurienne ; il introduisit le jeune Nicolas dans quelques salons, lui fit rencontrer Molière, et protégea avec adresse sa réputation naissante. Despréaux trouva un émule, un rival même, dans son autre frère, Gilles Boileau, auquel quelques satires piquantes et quelques pièces précieuses et négligées avaient ouvert prématurément les portes de l'Académie. Soit que des questions d'intérêt aient divisé les deux frères, soit que l'aîné ait témoigné du dépit des premiers succès de son cadet, soit que les cabales littéraires les aient entraînés dans deux coteries opposées, Nicolas Boileau rendit cruellement à son frère Gilles les blessures qu'il se plaignait d'avoir reçues de lui. Il aiguisa contre lui des épigrammes. Il le mit tout vif dans un vers injurieux d'une de ses satires, le nommant « ce rebut de notre âge ». Plus tard, après la réconciliation des deux frères, et avant l'impression de la satire, ce vers fut corrigé et les épigrammes furent retour-

nées par l'ingénieur et économiste Despréaux contre un adversaire moins intime.

Ce trait nous montre que sa vive jeunesse n'était pas confite en douceur et en fraternelle bienveillance : le sourire railleur de l'auteur des satires devient facilement agressif et se tourne parfois en ricanement de bravade. Cet honnête homme, qui fut en définitive si fidèle ami et si bon parent, dans les mouvements d'humeur sarcastiques de sa jeunesse n'épargne pas même ses proches. Il le reconnaît dans un commentaire de ses satires, annoté de sa main, et récemment retrouvé¹. Cette clef authentique nous révèle, par exemple, dans le personnage de « certain hâbleur à la gueule affamée », un cousin de Boileau, président en la Cour des monnaies. Elle nous confirme que l'auteur a représenté, dans plusieurs couplets satiriques, sa belle-sœur Louise Bayen, femme du greffier Jérôme Boileau, chez lequel le poète était pour lors établi. C'est elle qui a fourni, à la satire X, les traits de la revêche bizarre

Qui, sans cesse, d'un ton par la colère aigri,
Gronde, choque, dément, contredit son mari,

elle qui querelle ses valets en termes inédits et de haute saveur dont « elle enrichit la langue ». Elle offre à l'observation ou à la rancune irritée de son beau-frère d'autres images encore, s'il est vrai qu'il l'a prise aussi pour modèle de

... ces douces Ménades

Qui, dans leurs vains chagrins, sans mal, toujours malades,
Se font des mois entiers, sur un lit effronté,
Traiter d'une visible et parfaite santé...

Les satires de Boileau sont un tissu d'allusions personnelles. Une bonne édition critique, comme celle que nous annonce la Société des textes français modernes, permettra de s'en rendre un compte plus exact. L'érudition, qui a commis en histoire littéraire tant d'indiscrétions et d'excès, est d'un utile secours pour l'intelligence de l'œuvre de Boileau. Celui-

¹ *Les satires de Boileau commentées par lui-même, reproduction du commentaire inédit de P. Le Verrier, avec les corrections autographes de Despréaux, publié par Frédéric Lachèvre, 1906.*

ci le sentait, quand il annotait ses dernières éditions et qu'il renseignait, en minutieuses confidences, un Brossette, un Le Verrier, pour leur faciliter l'abondant commentaire de ses œuvres.

La réalité particulière, contemporaine, palpite donc sous ses vers un peu tendus et secs, comme le sang circule sous la peau. On connaît trop pour que je m'y arrête la campagne que Boileau a conduite contre les mauvais poètes de son temps, ou contre les écrivains qui ne lui plaisaient pas. Remarquez cependant que, à l'origine tout au moins, cette campagne hardie a été beaucoup moins systématique qu'on ne l'imagine, moins dirigée par la raison, par un propos délibéré, qu'elle n'a été inspirée par des antipathies instinctives ou des impulsions irréfléchies. Boileau énumère dans une satire de méchants poètes

Dont les noms en cent lieux placés comme en leurs niches
Vont de ses vers malins remplir les hémistiches.

Il lui est arrivé maintes fois de dénicher de ses vers agresseurs les noms des adversaires qui avaient cessé de lui déplaire. Boursault, Regnard, par exemple, ont bénéficié de cette sorte de réparation. Mais d'autres victimes les remplaçaient dans leur niche. L'auteur convient de sa désinvolture dans le commentaire manuscrit dont nous parlions tout à l'heure. Il avoue que, pour meubler de noms ses premiers ouvrages qu'il n'avait pas dessein de donner au public (mais il les a donnés !), il ne faisait qu'ouvrir ces recueils collectifs de vers qu'imprimait autrefois de Sercy et il sacrifiait à la satire les noms qui avaient le malheur de lui plaire !

Sans doute, avec le succès, le sentiment de la responsabilité lui vint. Il prit conscience de son rôle, il érigea son goût en système ; sans cesser d'attaquer, de détruire les productions caduques de la génération héroïque et précieuse, il se mit sous l'égide de la raison, il la prit pour enseigne et fit de la réalité humaine, contenue et choisie par un goût délicat, la matière unique de l'art.

En voilà assez pour nous montrer le sourire agressif de Boileau, pour éclairer en passant le principe de son œuvre satirique. Ce soi-disant raisonnable décharge sa bile.

L'instinct combatif de Boileau s'exprime en satire, il ne s'exprime pas en comique, en comédies, précisément parce que le poète était trop personnel, trop soumis à son instinct, trop peu capable de sortir de lui-même. On pourrait vérifier à son sujet le principe connu qui fait de la satire une sœur du lyrisme et qui la distingue de la faculté dramatique.

Il faut dire cependant que ce principe n'est que d'une vérité toute relative. Une étude attentive du genre comique montre, à qui l'entreprend sans théories préconçues, que le comique dramatique est tout proche de l'esprit satirique. La satire s'introduit dans la forme de la comédie sans rencontrer de résistance ; elle s'exprime dans un dialogue impersonnel, moins directement, mais non pas avec moins de force que dans un poème personnel. Il est donc excessif d'élever une séparation entre la satire et la comédie, comme le faisait Brunetière. Mais il est exact que le tempérament trop personnel d'un Boileau ne se prête pas à la forme dramatique. N'est-il pas piquant que l'on doive rapprocher du principe lyrique, parce qu'elle est personnelle par essence, l'œuvre du raisonnable Boileau, considérée si souvent comme l'antithèse du lyrisme inspiré ?

On a dit que de bonne heure la sensibilité de Boileau avait passé tout entière dans sa raison. Voilà bien un de ces jugements consacrés, que nous avons le devoir de soumettre à revision. Il est faux, s'il signifie que toute la force vitale de notre poète s'était mise au service de ses facultés rationnelles. Il est à peu près juste si nous entendons que, au lieu d'user ou de cultiver sa sensibilité dans les plaisirs ou la passion amoureuse, Boileau l'employait aux travaux et aux combats des lettres, aux jouissances de son art favori.

Il n'était pas tendre. L'amour ne le tentait pas, la galanterie lui paraissait grotesque. Cette insensibilité de Boileau, résultat probable d'un défaut physique, lui a joué un tour singulier. Non seulement elle l'a privé de joies essentielles ; mais, au delà du tombeau, elle l'a brouillé avec sa postérité la plus authentique, avec les lucides et raisonnables hommes de science et de lettres que l'Encyclopédie réunissait. Boileau

manquait de sensibilité, de cette vertu mise à la mode par les fils spirituels de Racine avant que Jean-Jacques fit entendre sa musique passionnée. Cette insensibilité le condamnait aux dédains, aux sarcasmes.

Si vous lisez cependant les poésies diverses du raisonnable Nicolas, vous trouverez, parmi les miettes tombées de sa table et qu'il a ramassées lui-même avec une complaisance excessive, une chanson qu'il est agréable de se fredonner à mi-voix :

Voici les lieux charmants, où mon âme ravie
Passait à contempler Sylvie,
Ces tranquilles moments si doucement perdus.
Que je l'aimais alors ! Que je la trouvais belle !
Mon cœur, vous soupirez au nom de l'infidèle :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?

C'est un petit rien, mais qui nous montre le visage du poète embelli d'un sourire tendre. La chute de la strophe n'est-elle pas délicieuse d'émoi contenu ? Ces vers que le jeune Despréaux composa, dit-on, pour M^{lle} Marie de Bretouville, furent mis en musique par le fameux Lambert. C'est ainsi que l'unique et fugitive émotion d'amour de Boileau, chantée au clair de lune par des cavaliers galants, montait éveiller le cœur des belles, aux fenêtres du vieux Paris...

La chanson est brève ; elle n'eut pas de suite. M^{lle} de Bretouville mourut au couvent. Boileau vécut dans le célibat, se satisfaisant sans privation des calmes joies de l'amitié.

Il me semble que cette froideur même nous explique l'ardeur et la sensibilité que notre satirique portait sur le champ de bataille littéraire. Ses antipathies frémissantes, son besoin de terrasser l'adversaire, de le fouler, avant de créer, d'engendrer à son tour des formes nouvelles, n'est-ce pas la manifestation d'un instinct que l'homme dirige normalement vers des objets d'une nature bien différente ? Boileau trouvait à dépenser dans la lutte puis dans le pontificat des lettres, les forces morales qu'il épargnait d'autre part ; et l'épargne qui lui était imposée le déterminait naturellement à cette dépense. C'est une compensation.

L'individu, comme la société, comme la nature, cherche son équilibre ; il le réalise souvent par des compensations instinctives, inconscientes. Ce qu'il faudrait appeler la *loi des compensations* rend compte simplement d'une infinité de phénomènes de la vie intérieure et de la vie sociale. Si je pouvais un instant me croire philosophe, j'aimerais appliquer à l'étude de l'homme et de ses œuvres artistiques, une psychologie, une philosophie des compensations...

Cette théorie, vous le devinez, se fonderait à la fois sur l'observation de la nature physique et sur la connaissance du monde moral. L'anthropologie et les sciences historiques lui fourniraient ses documents. Ce système, qui, s'il ne tenait qu'à moi, ne mériterait guère le nom rigoureux de système, se vérifierait surtout dans la vie des nerfs, du cœur et de l'intelligence. Il trouverait son complément supérieur dans une *morale de l'équilibre*, morale individuelle et morale sociale, qui ne serait nullement fermée à l'inspiration religieuse...

Mais en ce temps singulier de l'après-guerre, où les jeunes écrivains les moins qualifiés prennent la pose du penseur et dictent leur philosophie, on risque, en exposant pareille théorie, d'être pris pour un poète fantaisiste ou pour un romancier pressé de faire fortune. C'est une des raisons pour lesquelles je veux me garder d'insister...

Boileau triompha. Sans doute la chute de la poésie héroïque et précieuse ne le laissa pas sans adversaires. Son cœur devait toujours le rengager au combat. Mais les deux campagnes qui inquiétèrent sa vieillesse et qu'il conduisit sans faiblesse, sans compromis, mais avec une pointe d'amertume, la querelle avec les Perrault et Fontenelle au sujet des anciens et des modernes, et la querelle avec les jésuites sur la doctrine de l'amour de Dieu, il les soutint comme un prêtre couronné qui défendrait les autels dont il assume le culte. Boileau resta simple de manières, bourgeois de goûts, vivant fort retiré, évitant par libre choix la cour qui l'avait fêté et le roi qui l'estimait. Il est des royautés discrètes. Celle de Boileau n'était pas incontestée, mais les attaques ne pouvaient plus qu'affermir son prestige et que fortifier son influence. Il le

sentait, et son sourire, toujours fier, recevait maintenant l'empreinte de l'orgueil. Cet orgueil était légitime.

Malgré son souffle court, sa verve brisée, son imagination étroite, Boileau avait édifié, à force de persévérance et soutenu par sa vocation, une œuvre franche, de bon métal, parfaitement conforme au goût, au génie de sa nation, et par cela même toute rayonnante d'une influence que la majorité de ses contemporains subissaient déjà et célébraient avec gratitude et flatterie. Le vieux Boileau, valétudinaire, enrôlé, vacillant, se refuse à la société, mais reçoit ses intimes dont quelques-uns se font ses courtisans. Il se laisse admirer, avec une candeur de vanité qui déconcerte. Volontiers, il commente ses grands poèmes ; mais il relève avec prédilection les moindres pièces qu'il a rimées, soulignant une image heureuse, se félicitant de la trouvaille d'une épithète. Il rappelle l'éloge que La Fontaine a donné à une laborieuse périphrase d'une de ses épîtres ; il s'étonne qu'un de ses sonnets ne lui ait pas valu plus de louanges. Pardonnons au vieillard ces petites choses. Le sourire de vanité est pardonnable à ceux qui ont le droit de sourire d'orgueil.

Le triomphe de Boileau est celui de son *Art poétique* ; il est celui de son goût plus encore que de ses idées. Ses idées renfermaient une part d'erreur ; le progrès des connaissances humaines ne devait pas tarder à ouvrir aux écrivains des voies nouvelles que Boileau ne pouvait prévoir, que son étroit génie ne lui avait pas révélées. Son goût devait être bien pur, son jugement d'artiste bien perspicace et puissant pour dominer si complètement le goût d'une longue postérité. Les intuitions d'un Fénelon, les théories neuves d'un abbé Dubos, n'ébranlent pas tout d'abord l'autorité de cet absolutisme esthétique, dont Boileau lui-même avait du reste tempéré la rigueur par de larges concessions à son adversaire Perrault, le champion des modernes. Montesquieu, Voltaire, cultivent des domaines que Boileau n'avait pas entrevus ; leur pensée a des audaces dont il a dû tressaillir dans l'Elysée des poètes. Mais ils s'affranchissent à peine de son goût. Quatre-vingts ans s'écoulent, entraînant dans leur cours les principes de la société et de la pensée sur lesquels Boileau

s'était reposé, sans mettre fin à l'art qu'il avait préconisé, sans apporter plus que des indices d'une révolution du goût.

Quand le sentiment de la nature, depuis si longtemps affaibli en France, se ranime sous l'impulsion des écrivains nés aux pieds des Alpes, au bord du Léman, quand il vient grossir la veine de sensibilité passionnée qui procède du tendre génie de Racine et de celui de Fénelon et que des apports étrangers ont entretenue à travers le XVIII^e siècle, le lyrisme renaît. L'aurore du lyrisme romantique est naturellement le crépuscule de Boileau. Quand le soleil se lève, les étoiles s'effacent, dirait-on volontiers. Mais la comparaison ne serait pas juste. Le lyrisme moderne n'éclipse pas la poésie inspirée de Boileau, parce qu'il a plus d'éclat et de féconde lumière; ce lyrisme remplace cette poésie, parce qu'il est son antithèse, au moins dans la violence du début. Dans les périodes créatrices, aux âges de pleine santé, l'esprit humain est incapable de réunir les contraires et de les concilier. L'âge mûr, la vieillesse, peuvent s'avancer d'une marche prudente en empruntant de multiples sentiers. La jeunesse doit choisir une voie.

Le classicisme et le romantisme s'opposent et, s'excluant l'un l'autre, ils alternent sur la scène. Ils ne se remplacent pas sans combats. Nous assistons maintenant à l'une de ces luttes toujours renouvelées. Il paraît que le classicisme est en train de faire place nette pour un de ces retours périodiques. De jeunes champions nous l'affirment; souhaitons-leur la victoire sur la postérité de Verlaine et souhaitons qu'il se trouve un Boileau parmi eux, surtout s'il est accompagné d'un Molière, d'un La Fontaine et d'un Racine!

Mais ne nous dissimulons pas que ces classiques, s'ils sont classiques, nous peindront l'homme tel qu'il est, avec art, mais sans illusion et sans rien tenter pour nous élever au-dessus de nous-mêmes, pour nous exalter, pour réveiller le dieu dans notre âme.

Boileau et ses amis sont des peintres fidèles; l'inspiration, l'imagination de Racine et de La Fontaine leur ouvrent des vues plus pénétrantes sur le cœur humain, leur révèlent les replis et les profondeurs où l'observation raisonnable n'atteint

pas. Ils expriment avec art, ils transfigurent parfois, à force d'art, la réalité qu'ils observent ou devinent ; mais dans le rayonnement de l'auréole, ils n'exposent pas un Dieu, ils ne montrent que l'homme.

Il est une lignée d'écrivains qui veulent que l'être humain se surpasse et se dépasse, qu'il échappe à sa condition misérable, qu'il s'élève jusqu'à des sommets pour lesquels la nature ne l'a point destiné. Ces écrivains ne sont pas des précurseurs ni des disciples de Boileau. Ils sont membres d'une autre famille d'esprits.

Sans doute, l'historien de la littérature pourrait exiger qu'on réservât le nom de romantisme à une école, limitée dans le temps. Sans doute, crée-t-on des confusions, non seulement dans l'ordre des faits, mais encore dans l'explication des sentiments, en appliquant le terme de romantique à d'autres écrivains qu'à ceux qui suivent les traces de Rousseau, de Chateaubriand et de Lamartine. Je ne me refuserai pas cependant l'avantage de qualifier de romantiques, suivant un usage répandu, ces écrivains dont l'art et dont l'esprit s'opposent à ceux du groupe de Boileau.

Précisément, les poètes qui proposent à l'homme de se surpasser sont tous, je le crois, de la lignée opposée à la mentalité proprement classique, et je trouve juste de faire rentrer cette disposition à exalter l'être humain dans la définition élargie du romantisme.

Pascal, qui du reste échappe au classicisme parce qu'il est un génie supérieur aux écoles, veut grandir l'homme par Dieu, non sans lui avoir montré d'abord l'infini de sa petitesse. Mais ni Molière, ni La Fontaine, ni Boileau, ni Racine, ni La Bruyère ne songent à faire de l'homme un héros, un prophète, un demi-dieu. Avec Montesquieu, Voltaire et Buffon, la foi dans le progrès de la civilisation, dans la perfectibilité comme on disait, dans l'évolution comme on dira, pénètre la littérature, mais par Voltaire comme par Montesquieu, cette croyance est fondée sur le réalisme et sur un scepticisme.

Malgré leur souffle lyrique, les poètes de la Pléiade (remon- tons jusqu'à eux), Ronsard et du Bellay, après des débuts

consacrés à d'autres divinités, s'affirment en définitive comme des épicuriens réalistes : ils sont classiques. C'est avant eux, avec le platonisme et le pétrarquisme idéal de ces singuliers poètes, Maurice Scève, Heroët, chantre de la *Parfaite Amye*, ceux du groupe de la reine de Navarre et ceux de l'école lyonnaise, que l'écrivain propose à l'homme de sortir de sa nature charnelle. C'est après l'ère de la Pléiade, sous Louis XIII, avec les précieux, imbus de platonisme, avec le plus grand des précieux, Corneille, que triomphe l'idéal qui veut faire de l'homme la perfection de l'héroïsme, de la gloire, de la distinction.

Puisant à des sources très différentes, Rousseau veut également transformer le cœur et grandir l'âme de l'homme. Les poètes romantiques, Lamartine, Hugo, Vigny, rappellent à l'homme sa divinité ; s'ils sont pessimistes, ils lui montrent sa déchéance et lui inspirent le regret de sa grandeur ; optimistes, ils lui proposent de se refaire dieu, par la passion, par le génie, par la vertu de la nature et de l'art. Les moins idéalistes sont agités par une inquiétude qui leur interdit de se résigner à la médiocrité de la condition humaine ou au tragique de la destinée terrestre : tel un Chateaubriand et tel un Baudelaire...

... Voilà, me dira-t-on peut-être en souriant, de singulières interprétations du sourire de Boileau. Mais les poètes ne nous ont-ils pas appris que l'on découvre l'infini dans certains sourires ?... Avant de nous détourner de Boileau, notons encore un trait de sa nature qui se lit sur son mobile visage.

Nous l'avons vu agressif, orgueilleux, vaniteux, enjoué, fugitivement attendri. Nous pourrions, si cela ne sortait un peu de notre sujet, insister sur ses hautes vertus, ce désintéressement qui lui interdisait de rechercher les faveurs fructueuses, sauf la faveur royale, d'accepter de l'argent des éditeurs que ses œuvres enrichissaient ; nous pourrions montrer sa conscience qui ne transigeait jamais : il défendait avec fougue, en trépignant, la supériorité et la grandeur de Pascal contre l'injure des jésuites et produisait ainsi, dans les nobles maisons où il rencontrait les Révérends Pères, des scènes si

éclatantes que M^{me} de Sévigné s'empressait de répéter dans ses lettres l'écho de ces algarades ; il refusait le plus petit éloge aux vers médiocres qu'on lui présentait en société et pouvait se vanter d'avoir joué au naturel la scène d'Alceste et du sonnet d'Oronte, que Molière aurait composée d'après lui.

Mais ce n'est pas tout : Boileau était bon. Cet agressif était bienfaisant. On en peut citer maintes preuves à sa gloire... Le vieux Patru, cet avocat lettré parrain des lettres classiques, étant écrasé de dettes, Boileau lui acheta sa bibliothèque, la lui paya et lui en laissa la jouissance jusqu'à sa mort. Il est généreux de son argent parce que sa parcimonie bourgeoise l'a mis en situation de faire des largesses à bon escient. Il lui arrive même de donner, sans trop de bon sens cette fois, un secours à cet ivrogne de poète Lignière, qui l'en remercie en le chanssonnant au cabaret. Par un geste plus significatif, dont l'authenticité n'est guère contestable, Boileau offre de renoncer à sa pension, si la cassette royale rétablit celle que l'on marchande au vieux Corneille. Mais c'est la famille de Racine surtout qui connut la bonté de Boileau vieillissant. Celui-ci joue aux quilles avec les enfants de son ami dans son jardin d'Auteuil. Il les invite, les fait parler, corrige les versions du petit Jean-Baptiste. Puis il remplace Racine mort dans ses devoirs de père grondeur. La pieuse M^{me} Racine ayant découvert un jour avec stupeur que son petit « Lionval » s'adonnait au jeu profane de la poésie française (il avait écrit douze vers sur la mort d'un chien), elle pria Boileau de tancer le coupable. Il s'en acquitta avec une conscience bienveillante, sans succès d'ailleurs, car Louis Racine, devenu grand, composa de longs poèmes...

Vous voyez le gardien du Parnasse français dans ce rôle d'ami paternel, de bon oncle..... Avec ce trait de discrète bonté, qui se joint aux autres traits que nous avons vus, qui les contredit, qui les complète, le sourire de Boileau ne vous paraît-il pas bien humain ?

PIERRE KOHLER.

Emile-Antoine Bourdelle.

On ne saurait résumer en quelques pages l'œuvre de Bourdelle. J'ai simplement voulu marquer ici quelques points de repère, noter quelques réflexions suggérées par les travaux, par l'homme lui-même.

Emile-Antoine Bourdelle est né en 1861 à Montauban. Son père était un maître ébéniste. Le jeune garçon travailla longtemps sous sa direction, et y prit, sans aucun doute, ce goût pour la sculpture « architecturée », comme il dit lui-même, qu'il devait si bien révéler par la suite. Que ce goût ne se soit pas montré avec évidence dans ses premières œuvres, il ne faut pas nous en étonner. A ses débuts dans la vie, un jeune homme se croit, le plus souvent, capable de se passer de tout ce qui n'est pas lui-même, de tout ce qui n'est pas la matière neuve et crue de son tempérament. Plus tard, les enseignements qu'il a reçus dans son adolescence reviennent à son esprit, s'y imposent, accentués qu'ils sont par la mémoire des déconvenues et des faux départs. Bourdelle comprend mieux la leçon paternelle aujourd'hui qu'il y a vingt ans, et la comprend toujours davantage.

Jusqu'en 1885, le jeune Bourdelle travaille à Toulouse, puis part pour Paris. Pendant quelque temps, il est élève à l'Ecole des Beaux-Arts. Il en sort pour recevoir les conseils de Dalou. A ce moment, il subit l'influence de l'art de la Renaissance italienne, de Michel-Ange, ce tyran, dont le joug a pesé sur bien des sculpteurs. Jusqu'en 1902, les années d'apprentissage se passent. Il travaille et regarde beaucoup : Rude, Carpeaux, les antiques, les sculpteurs romans et gothiques. Rien ne montre mieux sa forte personnalité que cette

faculté d'assimilation. Le jeune sculpteur est avide de toute beauté, s'en empare, la marque de son sceau. On dirait qu'il a entendu le conseil que Stendhal donnait à Delacroix : « Ne négligez rien de ce qui peut vous faire grand. » Il a tout essayé, le monument comme le buste, les matières les plus diverses, marbre, bronze, bois, grès, la peinture, à la fresque aussi bien qu'à l'huile. Sans doute, à ce moment surtout de sa vie, cela dut lui être reproché ; ne risquait-il pas de se disperser ? Mais il voyait son chemin tracé au milieu de cette forêt confuse. Il savait où il allait, et que tout ce qui semblait le distraire était pourtant nécessaire.

Vers cette époque, il se met à un grand monument pour Montauban, l'*Hommage aux morts, aux combattants et serviteurs du Tarn-et-Garonne* (1870-1871). Œuvre importante où l'artiste a jeté pêle-mêle sa fougue, son amour de la force, ses recherches de nouveau. Il y travaille neuf ans. En même temps, obligé pour des raisons de santé de renoncer momentanément à la sculpture, il se met à peindre. Il exécute des peintures à l'huile, d'un métier ample et gras, des pastels, où il retrace de frais et éclatants visages d'enfants et de femmes.

A mesure que le monument de Montauban s'achevait, Bourdelle se dégageait de l'influence de Rodin. Il avait dû passer par là, comme Jacob avait dû servir Laban. Que cette emprise de Rodin sur Bourdelle ne nous étonne pas et tâchons de nous l'expliquer. Notons d'abord que la sculpture s'exerce dans un domaine bien plus limité que la peinture. Je veux dire que le nombre des solutions qu'elle offre est beaucoup moins grand. Si nombreux que soient les sculpteurs d'une époque, ils ne seront jamais aussi différenciés que les peintres. Qu'un sculpteur soit doué de génie, aussitôt il s'élèvera, tout seul, au-dessus de sa génération. Comment ses contemporains ne subiraient-ils pas son influence ? Pendant vingt ou trente ans, Rodin régna sur la sculpture en souverain incontesté. On n'imaginait point qu'il y eût d'autres voies que celles qu'il avait ouvertes et déblayées. Plus tard, les prétendants rebelles s'imposèrent. Bourdelle,

Maillol, Joseph Bernard. La réaction fut d'autant plus forte que la tyrannie avait été plus violente ; le cas est le même que dans l'ordre familial, et le proverbe le prouve : « A père avare, fils prodigue. » Le besoin qu'avait Bourdelle de se délivrer de Rodin réveilla les enseignements paternels dont j'ai parlé plus haut. Il n'est pas absurde d'imaginer que, du coup, l'artiste supprima, pour la même raison, des parties de lui-même, qui se seraient développées davantage, si Rodin n'avait pas existé.

On ne peut d'ailleurs parler de Bourdelle sans le confronter avec Rodin. Il ne s'agit pas de diminuer l'un au profit de l'autre ; Bourdelle serait le premier à s'en indigner. Ce qui est intéressant, c'est de les comparer, non pas tant pour les évaluer, mais pour montrer ce qui les distingue. Lorsque l'on parcourt les salles du Musée Rodin, on est frappé de la mobilité de cette sculpture. Les personnages, comme des Tritons ou des Néréides, n'émergent de la matière que pour s'y replonger. Devant nous, ils se défont. Ajoutez que l'on ne rencontre guère que des figures isolées. Il n'y a pas là des groupes, mais des serpents qui se dénouent ; ces couples que la passion jette dans les bras l'un de l'autre, au moment même où le sculpteur les arrête, ils sont déjà séparés. Il me semble que les *Bourgeois de Calais* vont, devant moi, interrompre leur âpre colloque, se disperser aux quatre coins de l'horizon, comme les Apôtres au moment de se partager le monde. Loin d'être liés par une infortune commune, ils se repoussent, comme des complices après le crime.

Cette ardeur à se défaire, Rodin la partage avec les impressionnistes. Dans les toiles de Monet, la matière s'imbibe de lumière, s'y dissout, pour n'être plus qu'une méduse phosphorescente, une nuée irisée. De même, Carrière ne dissipe qu'à peine la brume qui enveloppe ses mères souffrantes, juste assez pour que nous entrevoyions leurs orbites creuses, leurs formes à la fois fluentes et bossuées. Et chez Degas, n'y avait-il pas, non dans le dessin, mais dans la composition, une frénésie de dispersion qui lui faisait éparpiller ses danseuses, jusqu'en dehors de la toile ? Renoir, comme Bourdelle, a réagi.

Notons encore ce trait : on ne retrouve nullement chez Bourdelle la sensualité de Rodin, sa hantise de l'étreinte, cette odeur entêtante de sueurs amoureuses. Ces amants qui, à peine unis, se séparent, la tristesse qui s'en dégage est celle de l'adage : « *Omne animal....* » Toute l'œuvre de Rodin est empreinte d'un noir désespoir, du désespoir des inassouvis. Rien de tel chez Bourdelle ; nul désespoir, mais un enthousiasme grave et pur. Le seul nu voluptueux qu'il ait exécuté, *le Fruit*, cette longue femme dont les jeunes seins sont moindres que la pomme qu'elle tient dans sa main, comme il est chaste ! Ses faunes et ses satyres ne sont pas obsédés par la nymphe comme ceux de Rodin. D'ailleurs imagine-t-on l'auteur de l'*Eve* exécutant la *Vierge à l'Enfant* ? Je ne prétends nullement que Bourdelle soit croyant ; mais il est certain que la qualité de son âme lui permet, momentanément, d'avoir celle du croyant. La discipline architecturale que Bourdelle impose à ses figures ne les contraint pas seulement dans l'ordre artistique ; elle les prépare, les amène aux disciplines morales.

Vers 1905, Bourdelle exécute des œuvres où sa personnalité nourrie, travaillée, s'affirme sans hésitation : la *Pallas Athénée*, la grave *Pénélope*, l'*Héraclès*, le *Centaure mourant*. Louons l'artiste ne n'avoir pas craint d'emprunter ses sujets à l'histoire et à la mythologie. Chez lui, le sens de la fable antique n'est pas livresque, mais naturel. Les œuvres que lui inspirèrent les mythes sont imprégnées de nature, ont le goût du galet où la mer a déposé son sel, l'odeur de la forêt où le pied s'enfonce dans la terre rouge, en écrasant les champignons et les mousses. Maillol aussi est antique, mais plus uniment et plus uniquement Grec, d'un hellénisme pour qui le Barbare n'existe pas. Nous retrouvons en Maillol l'Hellène aristocrate et intransigeant tel que le concevait Aristophane. Ce n'est pas lui qui aurait l'idée de représenter l'agonie d'un Centaure ; il ignore l'inquiétude, la douleur et la mort. Ses figures ont la plénitude et la placidité d'un fruit ; une sève, et non le sang brûlant, coule dans leurs membres, irrigue leurs chairs lisses. Nulle angoisse ne fait frémir ces fronts bas et ronds,

ne crispe ces lèvres gonflées. Bourdelle est Grec, mais c'est un Grec qui s'inquiète, car il flaire autour de lui l'odeur du Barbare ; il n'est pas loin de ce parfait héros romantique, Alexandre de Macédoine. Il ranime les vieux mythes, mais pour leur insuffler notre trouble et nos fièvres. Son Centaure qui agonise rappelle bien plus Maurice de Guérin que les aèdes primitifs. Là gît peut-être un de ses plus grands attraits : l'accouplement étroit de l'antique avec le présent.

Peu de choses d'ailleurs, dans tout l'œuvre de Bourdelle, me paraissent aussi belles que le *Centaure mourant*. Avec une divination de grand poète, le sculpteur a retracé le contraste entre la nature humaine et l'animal. Le torse élancé, nerveux, frémit ; la tête se penche, le col se roidit. Le corps chevalin, lourd, massif, aux paturons énormes, sent confusément que la vie s'écoule. L'arrière-train ne sera plus le pivot sur quoi tout reposait, et des frissons courent sur le poil collé. Encore quelques instants, et le demi-dieu s'effondrera sur le flanc avec un grand fracas.

L'Héraclès, lui, est d'un prodigieux élan. Il semble que l'on entende le sifflement affreux de la grande flèche qui va percer quelque monstre. Le regard du héros la suit, et sa bouche s'entr'ouvre dédaigneusement, tant il est sûr de toucher son but.

Le Théâtre des Champs-Élysées, construit par les frères Perret, fut enfin pour Bourdelle l'occasion de se déployer. On connaît les étonnants bas-reliefs qu'il composa, et l'on a expliqué déjà, M. Jean-Louis Vaudoyer mieux que tout autre, comment l'artiste a su exécuter une sculpture qui adhère au mur, fait corps avec lui, et n'ait point l'air de le fuir. Aussi n'y insisterai-je point. Il suffit d'ailleurs d'aller Avenue Montaigne, et de regarder. La moqueuse Comédie, la Tragédie qui repousse le glaive pesant, la Danse bondissante, la Musique où la flûte de Pan, chant de la terre et de la sensualité, s'unit à la viole de l'ange, chant du ciel et de l'esprit. Enfin l'Apollon, berger comme chez Admète, mais cette fois de Muses. Il est bizarre qu'une œuvre aussi forte, aussi neuve, aussi

appropriée, ait rencontré d'abord tant d'hostilité. Il est vrai que rien n'est plus routinier que le monde du théâtre, qu'il dirige, joue, ou assiste. Habitué à vivre dans la convention, il ne peut souffrir qu'on l'en prive pour lui apporter du nouveau.

Depuis la guerre, Bourdelle a montré au public des fragments de deux importants monuments, l'un destiné à la Pologne, l'autre à l'Argentine. On peut découvrir une sorte de prophétie dans le fait que le monument de l'*Epopée polonaise*, fut conçu par Bourdelle il y a une vingtaine d'années. Il faut savoir que Bourdelle, étant jeune, fut quasiment élevé par Mme Michelet. La veuve de l'historien lui transmet les traditions de 1848 ; Bourdelle fut hanté par l'image de cette patrie écartelée qui ne voulait pas mourir. Ce qu'il a conçu est fort beau. Une colonne supporte la statue du poète Mickiewicz. Contre la colonne s'applique une vierge guerrière qui brandit des deux mains son épée ; sur le socle, des bas-reliefs. Le Mickiewicz, sorte de Juif-Errant de la cause polonaise, est probablement la seule statue où le vêtement moderne ne soit pas ridicule. Cela prouve bien que ce qui était fâcheux dans tant de statues contemporaines, ce n'était pas la redingote, mais le sculpteur. N'ayant plus pour se soutenir les modèles antiques, les artistes médiocres n'ont pu découvrir la beauté de l'elbeuf et du marengo. Bourdelle, lui, a étonnamment tiré parti du carrick et du pantalon à plis, leur a donné une majesté singulière. On a rappelé, à propos de la figure intitulée l'*Epopée polonaise*, la *Marseillaise*, de Rude. La *Marseillaise* pousse son appel aux armes ; l'*Epopée* combat. Les sourcils froncés, la bouche serrée, elle fait tournoyer son épée. L'obstination qu'on lit sur son visage rappelle que la Pologne mit plus d'un siècle à ressusciter. On y voit aussi, d'autre part, et fort nettement le souci d'architecture que Bourdelle veut imposer à toute sculpture qui sort de sa main. Conçue en profondeur, elle présente des plans successifs : la figure, la draperie, les ailes : trois assises successives, trois masses différentes d'une corniche.

Voilà en quoi Bourdelle diffère essentiellement, non seulement de Rodin, mais de Dalou, de Carpeaux. Il refuse l'indé-

pendance que ses aînés réclamaient. Un groupe de lui n'est pas un bouquet suspendu à un arbre : il est la fleur même née de cet arbre. Il s'épanouit sur le bâtiment de pierre, et ne peut en être séparé. Bourdelle retrouve ainsi la tradition éternelle. Ne nous imaginons pas qu'il lui fallût pour cela remonter aux Romains et aux Antiques. Rien n'est plus « architecturé » que la sculpture du XVII^e siècle. Seulement, elle n'y met point d'ostentation.

Le monument du général Alvear se compose d'une statue équestre posée sur un socle élevé, aux quatre coins duquel se dressent quatre statues symboliques, *la Force, l'Eloquence, la Victoire, le Droit*. Dans le cavalier, Bourdelle a tiré un parti étonnant d'éléments tels que le sabre, la selle, les grosses épaulettes. Un moindre talent eût craint ces précisions. Bourdelle les a affirmées, en homme qui sait qu'il peut se donner à ces petites choses, sans mettre en péril les grandes. Des quatre figures symboliques, *la Force* demeurera sûrement comme une des œuvres maîtresses du sculpteur. Un jeune héros qui sent sa colère qui monte, et flatte sa massue comme pour lui dire : « Patience, la vraie force ne s'ébranle qu'au moment fixé, mais pas plus tôt. » Quant à l'allongement des figures, nécessaire pour les accoter aux angles du piédestal en évitant qu'elles ne fassent une saillie trop grande, Bourdelle ne l'a point exagéré. On reconnaît là le véritable artiste ; l'idée préconçue, chez lui, est toujours mise au service de la vérité et du goût. La tête de la *Victoire* révèle également la passion de nature qui empêche Bourdelle de tomber dans l'esprit de système. Il est parti d'un buste de vendangeuse montalbanaise, buste très observé, très « direct ». Après trois épreuves successives, trois recommencements, la paysanne est devenue une déesse.

La *Vierge à l'Enfant* fournit une preuve de plus à ce que je viens d'avancer. Lorsqu'elle fut exposée, plusieurs critiques crurent voir dans la coiffe de la Vierge un souvenir des coiffures byzantines. En réalité, l'artiste avait simplement remarqué les beaux plis que forme un grand mouchoir, lorsqu'une servante soigneuse le lie autour de sa tête en faisant

le ménage. Cette Vierge est d'ailleurs exquise. Elle s'infléchit comme un jeune arbre, pour mieux présenter l'Enfant divin. Bourdelle a su se garer du défaut où sont tombés tant d'artistes modernes, qui donnent à l'Enfant Jésus une expression d'homme fait. Rien n'est plus déplaisant : il devient alors une sorte de monstre hybride, dont le corps a six ans, et le regard trente.

Les deux grands monuments, polonais et argentins, sont en voie d'exécution. Bourdelle en prépare un autre, aux mineurs de Montceau-les-Mines morts pendant la guerre ; et il faut regretter que son projet pour les Députés morts au service du pays n'ait pas été accepté. Là, encore, Bourdelle a des trouvailles de génie, lorsque dans sa maquette pour la première de ces œuvres, par exemple, il coiffe son monument de la lanterne des mineurs, agrandie aux proportions d'une lanterne de phare.

Il faudrait encore, si l'on en avait la place, parler de ses bustes, où le caractère individuel n'est jamais sacrifié à une stylisation arbitraire, de son *Ingres*, bourgeois monumental, de l'émouvant et grave *D^r Kæberlé*, de l'*Anatole France*, surtout de ces deux statuettes où il a rendu hommage à ses maîtres : *Carpeaux*, maçon fiévreux, épuisé de vouloir exprimer la passion et l'élégance, l'extraordinaire *Rodin*, le petit homme trapu, caché dans sa barbe, sorte d'Alberich courbé sur ses trésors.

Il n'est pas possible, non plus de passer ses fresques sous silence. Elles sont d'une fraîcheur et d'une liberté étonnantes. Bourdelle a très bien compris que la fresque, comme l'aquarelle, est une technique qui permet la promptitude. Au contraire du peintre à l'huile, qui doit préparer, élaborer graduellement sa matière, comme le fruit sa pulpe, le fresquiste peut n'user que d'une couleur sans matière, la matière même lui étant fournie par l'enduit ; de même, elle est fournie à l'aquarelliste par le papier. Il suffit sur le mortier de quelques traits, de quelques « eaux », et le travail est à point. Si l'on voulait, dans le même temps, couvrir la même surface à

l'huile, on n'aurait qu'une matière lourde, et qui chaque jour perdrait sa fraîcheur première, à ne pas posséder les dessous nécessaires. De cette promptitude découle l'obligation pour l'artiste d'être libre, à l'aise. Assurément, la technique de la fresque n'est pas limitée à la méthode que je viens d'exposer : ou on peut la concevoir plus savante, plus travaillée. On ignore trop que le XVI^e et le XVII^e siècles italiens comptèrent des fresquistes incomparables, et que Vasari, s'il est moins attendrissant que Cennino Cennini ne lui cède en rien au point de vue technique. Il suffit d'ailleurs de regarder les délicieuses décorations de Giovanni da San-Giovanni, dans la salle des Joyaux du Palais Pitti, ces caprices laiteux et roses d'un précurseur de Tiepolo.

Le passé de Bourdelle, son présent même, tout cela n'est rien en comparaison de l'avenir qu'il prévoit ; car il parle peu de ce qu'il a fait, beaucoup de ce qu'il fera. Il veut toujours de la sculpture soumise à l'architecture, mais ainsi qu'il l'exprime lui-même, il y souhaite plus d'« intimité ». Comme s'il prévoyait le monde instable et bouleversé où nous vivons, il est né avec la passion de l'héroïsme, de l'effort. Les créatures sorties de ses mains ne pensent pas qu'à la beauté de leur corps, à leurs plaisirs. Elles ont toutes la conscience d'une tâche à accomplir, d'une lutte à soutenir, bandent l'arc, brandissent la lyre ou le glaive ; et si sa *Jeanne d'Arc* a les mains vides, c'est qu'elle prie. Quant à l'artiste qui leur donna la vie, s'il parle de lui-même, c'est pour dire, d'un ton qui avoue non pas tant le souvenir des luttes qu'une joie profonde, frémissante et grave : « Ah, c'est que j'ai beaucoup travaillé. »

FRANÇOIS FOSCA.

Les origines

de la

constitution vaudoise de 1814.

Le 24 décembre 1813 l'empereur de Russie avait promis à Henri Monod d'assurer l'indépendance du pays de Vaud. Le général autrichien de Bubna, passant à Lausanne quelques jours après, avait de son côté maintenu au pouvoir le gouvernement, décevant par là très fortement les espoirs que l'on nourrissait à Berne.

Cependant, le gouvernement vaudois n'était pas rassuré. Il demeurait l'arme au pied, s'effrayant parfois un peu outre mesure. Le 11 mars 1814, Monod écrivait à Pidou :

Tout ce que pourront dire aux Bernois les ministres (étrangers) ne les retiendra pas. Ils sont décidés à rompre la diète des autres cantons et à rester les maîtres. Ils doivent donc engager avec l'argent les Petits Cantons... à marcher sur l'Argovie et à s'en emparer pour Berne. Afin de nous détacher, ils doivent nous faire des propositions par lesquelles moyennant les deux districts en question (l'abandon des districts d'Aigle et du Pays d'En-haut), ils nous reconnaîtraient. C'est ce que m'a dit M. le landamman (Reinhard), et quoiqu'il y ait peut-être un peu de peur dans tout ceci, un avis de là ne doit pas être négligé.... Cette conduite de Berne, si elle est telle qu'on nous l'annonce, et jusqu'ici il n'y a pas de doute, paraît bien extraordinaire ; je ne vois qu'un moyen de l'expliquer. Je supposerais donc qu'on leur a dit sous mains : « D'après ce qu'exige la Russie, nous ne pouvons tenir ce que Senft vous avait promis sans nous brouiller avec elle, ce qui ne se peut. Mais si vous saisissiez, ou que, par vous-mêmes, vous vous procurassiez quelque grand avantage, alors ce serait pour vous un point d'appui qui nous mettrait dans le cas d'exiger à notre tour

et d'obtenir qu'on vous laissât ce que vous auriez (pris). Allez donc votre train sans vous occuper trop des ordres.» Quoi qu'il en soit, ajoutait Monod, s'ils avancent, nous devons en faire de même ; bien plus, pour un pas en faire deux ; à l'audace, opposons l'audace.

A vrai dire, cette duplicité des puissances ne nous paraît pas entièrement prouvée. Monod n'ignorait pas que, lorsque, quinze jours auparavant, le ministre autrichien Schraut avait ordonné au canton de Vaud de licencier les troupes qui venaient d'être armées à la nouvelle d'un mouvement bernois, il avait adressé à Berne la même sommation, et il avait affirmé de la manière la plus catégorique que l'indépendance des Vaudois n'était plus en discussion. On n'a pas une ligne d'un personnage officiel autrichien qui reflète un autre sentiment. Aussi bien, était-ce d'un autre côté que les Bernois recevaient quelques encouragements : le ministre anglais lord Castlereagh n'était pas favorable aux nouveaux cantons suisses, et le colonel de Rovéréa a affirmé que, dans toutes les entreprises bernoises de l'époque, l'or anglais avait joué un rôle. Les Bernois l'ont démenti. Il n'est d'ailleurs point prouvé que ces intrigues eussent pu aboutir en dépit de l'opposition formelle de la Russie.

C'est en eux-mêmes que les Bernois puisaient leur confiance, et, avec leur ténacité habituelle, ils espéraient contre toute espérance. Il semble bien qu'en février et en juillet 1814, ils aient réellement songé à un coup de main sur le canton de Vaud. Tantôt, faisant une différence entre leurs conquêtes de 1476 et celles de 1536, ils déclaraient abandonner ces dernières pour concentrer leurs efforts sur la reprise du mandement d'Aigle et de la Gruyère vaudoise, tantôt ils cherchaient à détacher les districts de Payerme et d'Avenches. Entre temps, leurs partisans, dans notre canton, semaient habilement la défiance. Le dimanche 8 mai, il y eut à Lausanne, aux Bergières, un dîner pour célébrer l'entrée des alliés à Paris.

On s'y est beaucoup réjoui, dit une relation, de ce que le canton de Vaud allait rentrer sous la domination de Berne,

d'après une décision des puissances coalisées, parce qu'on a trouvé à Paris une correspondance que le Petit Conseil entretenait avec Napoléon, par laquelle il lui offrait (à l'empereur), si les alliés étaient repoussés, un corps de 15.000 hommes et de l'argent. On appuie cette nouvelle de ce que le Petit Conseil a dû avoir chargé plusieurs personnes d'acheter l'argent qu'on pourrait trouver dans le canton.

C'est au pied du Jura que la propagande bernoise était la plus intense, grâce surtout aux allées et venues continuelles de M. Pillichody, de Bavois, et de son gendre, M. de Gingins, de Chevilly. Le lieutenant du gouvernement à Orbe, M. Richard, envoyait des rapports très pessimistes. D'après lui, en avril, un partisan du régime vaudois à Orbe, n'osait sortir dans la rue sans s'exposer à des attaques. Il craignait dès le mois de février un débarquement de troupes bernoises à Concise. Toute la région lui paraissait contaminée. Le syndic d'un village déclarait ouvertement qu'il préférerait supporter la dîme que de continuer à payer en impôts le 7^o/_o de son revenu, comme c'était devenu le cas. Dans la région de Sainte-Croix, où l'on faisait courir le bruit que le duc de Kent, ou Frédéric-César de la Harpe, allait être nommé prince de la Suisse, la révolte était ouverte. On était allé dans la commune française des Fourgs chercher un canon que Pillichody y avait caché lors de l'échauffourée de 1802, on s'en servait dans les hameaux où, la nuit, les partisans de Berne s'exerçaient au maniement du fusil. Leur impudence était telle que l'un d'eux s'était présenté à une revue en habits d'arlequin. Le gouvernement se vit obligé, à la fin d'avril, d'envoyer dans le district d'Orbe et d'Yverdon un bataillon de cinq cents hommes pour rafraîchir les esprits turbulents. Cette troupe n'eut d'ailleurs pas à sévir.

Le mal était un peu partout. Le juge de paix d'Aubonne, M. Vionnet écrivait le 7 mai :

Si la chose eût mal tourné, nous aurions eu à l'imitation de Paris plus de gens prêts à virer de bord qu'on ne l'avait d'abord cru, et qu'on ne se l'est imaginé au commencement de la crise.

Puis, il se plaignait de la tiédeur d'un ou deux pasteurs :

Ils disent que le gouvernement n'a point de religion, qu'il

n'en a jamais parlé qu'au moment de l'entrée des Autrichiens, qu'il a fait comme les bateliers et les matelots qui ne prient qu'au moment du naufrage.

Ces détails montrent quelle sourde agitation régnait dans le pays, et ils expliquent comment aucune déclaration officielle des puissances ne parvenait à calmer l'inquiétude de Monod et de ses amis. Les Bernois n'étaient-ils pas arrivés à circonvvenir Frédéric-César de la Harpe lui-même ? Il avait reçu, en effet, à Chaumont, où il accompagnait le tsar à la fin de mars, MM. Pillichody et de Gingins qui, de la part de M. de Mulinen, lui avaient fait une proposition ingénieuse. Les cantons de Berne, de Vaud et d'Argovie seraient demeurés distincts, avec leurs lois, leurs tribunaux, leurs administrations séparés. Il n'y aurait eu de commun que le gouvernement formé de représentants des trois cantons fusionnés, avec un sceau unique, unissant les trois armoiries. De la Harpe n'avait point repoussé d'emblée ces propositions, disant seulement que, faites plus tôt, elles auraient effacé le fâcheux effet de la proclamation bernoise du 26 décembre, et il avait renvoyé ses interlocuteurs à Monod. Celui-ci et Pidou mirent rapidement fin aux illusions des négociateurs bernois, qui firent vainement ressortir l'influence que le grand canton reconstitué aurait dans la Confédération, et quelle grande part de direction les Vaudois y pourraient prendre.

Au surplus, les Bernois finirent par comprendre que le canton de Vaud était définitivement perdu pour eux, et s'ils continuèrent néanmoins à le revendiquer, ce fut surtout en vue de compensations financières d'une part, et pour renforcer leurs prétentions sur l'Argovie de l'autre.

C'est au milieu de cette agitation que le canton de Vaud eut à se donner une nouvelle constitution. L'Acte de Médiation était abrogé. Chaque canton devait se doter d'une nouvelle organisation. Si chez nous celle-ci ne fut pas imposée par la force armée, comme à Berne, à Soleure, à Fribourg et à Lucerne, elle ne fut pas moins adoptée sous une pression étrangère, appuyée par une minorité indigène et dans des conditions qu'il vaut la peine de rappeler.

La constitution de 1803 donnait le droit de suffrage à tout citoyen possédant une créance de 300 francs ou un immeuble d'une valeur minimum de 200 francs¹. C'était, pour l'époque, une base électorale très large favorisant l'élément populaire généralement gagné à la cause des patriotes de 1798. Pour être député direct au Grand Conseil, il suffisait de fournir les titres réclamés aux électeurs, et c'était un moyen encore d'assurer l'entrée au corps législatif des petits bourgeois et des paysans. Mais c'était tout au détriment des grands propriétaires, des anciens possesseurs de fiefs ou dignitaires sous le régime bernois, que le suffrage populaire laissait de côté. Ils ne pouvaient se résigner à leur effacement, et un de leurs représentants autorisés, le colonel de Rovéréa, réclamait en 1813 que le droit de vote fût réservé aux propriétaires d'une certaine importance, et que le Grand Conseil fût réduit de 180 à 60 membres, de manière à ce que, l'accès en étant plus difficile, l'élément conservateur et aristocratique pût y reprendre le dessus. En outre, les mêmes personnes s'habituèrent mal à ne considérer le Petit Conseil, le Conseil d'Etat, que comme une commission exécutive du Grand Conseil et demandaient qu'il eût la puissance d'initiative et de décision d'un véritable gouvernement. Entre les aristocrates — même ceux ralliés à l'indépendance vaudoise, les modérés, comme ils se nommaient — et le personnel dirigeant du régime de la Médiation, il y avait donc de graves divergences de principes et de personnes. Comment un étranger, le comte Capo d'Istria, ministre de Russie en Suisse, parvint-il à les concilier, et comment arriva-t-il à maintenir au pouvoir les hommes de 1803 en leur faisant appliquer dans une certaine mesure les principes de leurs adversaires, voilà ce qui est intéressant d'examiner.

Pendant son séjour à Lausanne, du 27 au 29 décembre 1813, le général de Bubna avait été sollicité de tous les côtés. Il avait finalement laissé en place le gouvernement, se contentant des légères modifications que Pidou semble avoir

¹ Il faut multiplier ces taux par dix pour juger de leur importance, suivant la valeur actuelle de l'argent.

acceptées. Mais il avait reçu et approuvé le mémoire présenté par le colonel de Rovéréa, et deux jours après son départ, pensant sans doute que, le grand danger passé, le gouvernement oublierait sa promesse, les propriétaires chargèrent trois d'entre eux, l'ancien préfet Polier, Henri de Mestral et Crud de Genthod, d'agir auprès des alliés de la manière qu'ils jugeraient la plus opportune. Ne soyons pas étonnés de ce qu'ils aient pris cette route pour arriver à leurs fins. Ils agissaient comme le faisaient en Suisse, à l'époque, tous les partis, et dans une lettre à Monod, en juin, Pidou constatait que la Suisse n'arriverait pas à se donner une constitution par sa propre force, sans intervention étrangère.

Le gouvernement vaudois ne se dissimulait point d'ailleurs qu'une constitution réactionnaire s'imposerait. En quittant Lausanne le 23 décembre 1813, pour se rendre à la Diète fédérale, à Zurich, Muret emportait des instructions qui lui recommandaient de s'efforcer d'obtenir le moins de changement possible. Arrivé à son tour à Zurich, mis en communication avec les députés des autres cantons et les envoyés des alliés, Monod exprimait dès le 5 janvier l'avis que des changements étaient inéluctables : « Il faudra, disait-il, modifier le mode d'élection des autorités, de formation des municipalités et d'inspection des tribunaux. » Cette dernière question lui tenait particulièrement à cœur. Pour lui, les tribunaux étaient formés de gens n'ayant pas toutes les connaissances suffisantes, et par là même étaient un peu discrédités.

Cependant, le gouvernement vaudois ne se pressait pas. Pidou estimait que ce n'était pas à lui à prendre les devants, qu'il fallait attendre des ministres des puissances des propositions fermes. Attitude logique, sans doute, mais un peu périlleuse. En effet, pendant qu'à Lausanne, Pidou surveillait les événements, qu'à Zurich, Monod et Muret recherchaient les bonnes grâces du comte Capo d'Istria, les conservateurs agissaient. L'ancien préfet Polier s'était chargé de rédiger un mémoire aux puissances et d'aller le porter aux alliés à Bâle. Il partit de Lausanne le 13 janvier 1814. Officiellement il allait conduire à Carlsruhe son fils Godefroy nommé précep-

teur du prince Wasa de Suède, mais, le jour même, le gouvernement vaudois apprenait le but réel de son voyage.

Le mémoire de Polier n'a pas été publié. On n'en connaît que ce qu'en dit Seigneux dans son *Précis historique*, lequel déclare que cet exposé insistait sur la nécessité de changer la constitution et de supprimer l'influence du parti révolutionnaire qui gouvernait le canton de Vaud depuis 1798. Il demandait que ces modifications ne fussent pas introduites par le gouvernement lui-même, mais par une commission représentant toutes les opinions.

Polier apporta ce mémoire à Bâle où l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse venaient de se réunir. Il ne fut reçu par aucun de ces souverains, mais dut voir Metternich, ainsi que Capo d'Istria et Lebzeltern, les ministres des alliés en Suisse. Dans ces conversations, il dut fournir des indications détaillées, préciser des noms.

A ce moment précis, personne à Bâle n'avait pu contrebalancer l'influence de Polier. Muret s'était bien rendu en curieux de Zurich à Bâle, mais ne connaissant pas l'allemand, il n'avait vu aucun personnage, hormis Polier lui-même rencontré sur le pont du Rhin, et un général autrichien qui lui avait dit que l'on intriguait beaucoup auprès du souverain et que l'on gagnait, par tous les moyens possibles, les fonctionnaires subalternes. Sans doute, Pidou avait recommandé à Monod de se rendre à Bâle et de se présenter aux souverains, mais lui aussi avait fait la sourde oreille. Monod se reposait sur la parole du tsar et sur ses relations avec Capo d'Istria. Lorsque, sur un ordre du Petit Conseil, il se décida à aller à Bâle, l'empereur de Russie était déjà parti pour la France.

En fait, Monod avait péché par trop d'optimisme. C'est un impulsif, courageux, audacieux. Il forme un contraste absolu avec Pidou, plus calme et méticuleux, plus défiant et inquiet. On devine quelles devaient être leurs discussions au sein du gouvernement : Monod, généreux d'idées, prompt à établir les grandes lignes d'un projet nouveau ; Pidou raisonnant, pesant froidement le pour et le contre, plus réaliste que son collègue ; Muret déridant le débat par une

plaisanterie souvent caustique. Dans le cas particulier, Pidou avait évidemment raison. Il eût fallu agir davantage à Bâle auprès des alliés. Ceux-ci avaient reçu rapports sur rapports, mémoires sur mémoires, entendu le landamman Reinhard favorable aux conservateurs. Ils avaient fini par donner des instructions assez précises à leurs représentants en Suisse. Là-dessus, Capo d'Istria et Lebzelter étaient rentrés à Zurich le 18 janvier. Le lendemain, ils avaient eu une conférence avec Reinhard, et le 20, à six heures du soir, le landamman recevait Monod, Muret et Louis Secretan, les trois députés vaudois qu'il avait convoqués.

Dans cette entrevue, le landamman expliqua que le gouvernement vaudois avait été trop exclusif dans l'application de la constitution de 1803, de telle manière que les grands propriétaires — Pidou avait dit à Bubna les grands maraîchers — avaient été systématiquement écartés. Au surplus, cette constitution était trop démocratique. Il fallait en particulier modifier le système d'élection et prolonger la durée des fonctions des autorités, jusqu'alors élues, le Grand Conseil pour cinq ans, et le Conseil d'Etat pour six ans.

Le landamman ajouta que cette revision ne pouvait être faite par le gouvernement. Les alliés demandaient qu'elle fût préparée par une commission formée de représentants du Petit Conseil, et de trois ou quatre grands propriétaires tels que Polier, Henri de Mestral, Crud de Genthod et de Saussure-Collet, de Morges. Les alliés étaient, comme l'on voit, bien renseignés par Polier et Crud, et ils l'étaient aussi dans le même sens, par l'ancien secrétaire de Maurice Glayre, Mousson, de Morges, devenu chancelier de la Confédération.

Les députés vaudois cherchèrent à représenter au landamman que les « grands propriétaires » exagéraient leur importance et leur influence, mais ils le trouvèrent irréductible : la volonté des alliés était formelle. Ils finirent par se retrancher devant le manque d'instructions, et Monod en référa immédiatement à Pidou.

Pidou, juriste avant tout, argumenta :

C'est au Grand Conseil, répondit-il, à décider une revision constitutionnelle, s'il la veut, et les propositions doivent lui

être faites par le gouvernement, et non par une commission qui n'aurait aucune base légale. Au surplus, qui prouve que le landamman exprime bien la volonté des alliés ? Qu'on nous montre tout au moins une pièce officielle que nous puissions montrer au Grand Conseil.

A quoi Monod répliqua :

Vous vous faites illusion sur l'importance que les alliés attachent aux autorités vaudoises actuelles. Elles ne les considèrent que comme provisoires. Il n'y a plus ni Grand Conseil ni Petit Conseil assurés. Dans les circonstances présentes, il ne faut pas se faire scrupule de s'écarter de la Constitution lorsqu'il y a une raison majeure à le faire. J'ai vu Capo d'Istria. Il m'a dit que l'empereur d'Autriche faisant des concessions à celui de Russie sur les prétentions des Bernois, il fallait que les Vaudois en fissent de même pour mettre le tsar à l'aise.

Monod ajoutait que les ministres avaient demandé aux Argoviens un changement radical dans la formation de leur Grand Conseil : les cercles nommeraient les deux tiers des députés, le Grand Conseil lui-même l'autre tiers. Le Conseil d'Etat devait être formé de treize membres, avec deux landammans alternant, et la durée des fonctions devait être portée à dix-huit ans. Le landamman Reinhard, évidemment stylé, avait déclaré que l'on demanderait la même chose au canton de Vaud. Il n'y avait qu'à s'incliner et à nommer une commission de sept ou neuf membres, dont trois membres de l'opposition.

Néanmoins, Pidou ne désarma pas. Le 1^{er} février, il répondit à Monod qu'il ne voyait pas péril en la demeure, qu'il fallait attendre de voir ce que les autres cantons feraient, et aussi que Capo d'Istria se fût prononcé.

Mais j'ai revu le ministre russe, observa derechef Monod. Il a trouvé trop long le mémoire que je lui demandais de remettre au tsar et m'a dit de le raccourcir. Comme j'y voyais des difficultés, il m'a invité à l'envoyer à La Harpe qui en ferait part à l'empereur, et celui-ci déciderait.

Cette réponse de Capo témoignait d'un peu d'impatience. Déjà Monod avait écrit à Pidou qu'à force d'aller consulter *l'oracle* — c'est ainsi qu'il qualifiait l'envoyé d'Alexandre —

il craignait de le fatiguer. Observation très judicieuse, car, quelques jours plus tard, Pidou lui-même écrivait que les espérances que l'on fondait sur Capo d'Istria, si elles ne s'évanouissaient pas, devenaient du moins plus douteuses.

Cependant Monod tint bon. Les travaux de la Diète fédérale ayant été suspendus, il rentra à Lausanne le 15 février, et, le jour même, il fit au Conseil d'Etat un exposé si persuasif que Pidou dut s'incliner. Mais il le fit avec la volonté manifeste de céder le moins possible aux exigences des alliés. La commission constitutionnelle fut formée de Monod, de Pidou et de Muret, membres du gouvernement ; de trois députés au Grand Conseil ; Louis Secretan-Carrard, l'ancien juge Couvreur et le commissaire Briod-Favre, et enfin de trois anciens propriétaires de fiefs. Mais si satisfaction était donnée à la lettre des exigences du landamman, il y avait quelque ironie dans le choix des représentants de l'opposition.

En effet, des trois anciens seigneurs, l'un, le colonel Guiguer de Prangins, était complètement rallié au régime de 1803 et il venait d'être appelé secrètement à commander en chef les milices vaudoises levées contre Berne. Le second, Jean-Samuel de Loys, avait accepté à tel point le régime nouveau qu'il avait jeté au feu — c'est de La Harpe qui l'affirme — le mémoire de Rovéréa présenté à sa signature.

Il n'y avait en fait dans la commission qu'une place réservée à l'opposition. On choisit d'abord le candidat le moins en vue, M. de Saussure ; mais celui-ci, malade, n'accepta pas. Puis on s'adressa à M. Henri de Mestral, lequel était absent. Il avait conduit son fils en Allemagne, disait-on ; en réalité, il était allé avec M. Crud au quartier général des alliés à Langres, où ces deux représentants de la noblesse, poliment éconduits par La Harpe, ne reçurent des souverains que de l'eau bénite de cour. Faute de M. de Mestral, le gouvernement fit appel à M. Polier qui était de retour de Bâle et qui fit quelques difficultés pour accepter.

La commission siégea du 19 au 26 février, plus ou moins au complet, et dans une atmosphère qui était peu propre à de calmes délibérations. Le 22 février, en effet, sur la nouvelle d'armements bernois, le gouvernement vaudois avait dû

mobiliser à son tour. D'autre part, l'armée française du maréchal Angereau, reprenant de Lyon l'offensive, entourait Genève où Bubna avait établi son quartier général, et elle projetait d'envahir le pays de Vaud. Les nouvelles des succès partiels de Napoléon dans l'Aube, démesurément grossis, remplissaient d'enthousiasme les Lausannois et les Vaudois, et rendaient plus pénibles encore les exigences des alliés. Le Conseil d'Etat siégeait pour ainsi dire en permanence. Le 27 février, il tint quatre séances, l'une à une heure du matin, la deuxième à cinq heures, la troisième à dix heures du matin et la quatrième à six heures du soir.

C'est au milieu de cette agitation que la commission constitutionnelle acheva son travail. Le procès-verbal de ses délibérations n'a pas été conservé. Mais un *mémoire* que le gouvernement vaudois publia en 1830 nous renseigne dans une certaine mesure. Suivant l'avis de Monod qui présidait, la commission prit l'Acte de Médiation pour base de son travail, mais elle y apporta quelques modifications essentielles. La première fut la réduction de dix-neuf à onze du nombre des districts, et par là même des tribunaux de districts jugés trop nombreux et d'une autorité insuffisante. Monod dut donner sans doute les deux mains à cette réforme.

La seconde modification toucha au mode d'élection du Grand Conseil. La commission maintint le principe que chaque cercle nommerait un député direct (Lausanne quatre) sans autres conditions d'éligibilité que l'âge de trente ans. Mais pour l'élection des députés indirects, elle modifia complètement le système existant. Polier paraît avoir voulu proposer la nomination d'un Grand Conseil formé de 40 grands propriétaires et de 40 fonctionnaires civils, ecclésiastiques et militaires. Devant l'opposition que sa proposition rencontra, il la retira. Mais, pour lui donner en quelque mesure satisfaction, Monod proposa que les députés indirects fussent élus non plus par des assemblées de cercles, mais par des assemblées de districts, dans lesquelles auraient droit de vote seulement le quart le plus imposé des contribuables. De cette manière, seuls les principaux propriétaires auraient pu contribuer à la nomination de 100 députés sur 180. C'est ce que, dans son *Mémoire*,

le gouvernement de 1830 nommait une aristocratie de richesse.

Les conditions d'éligibilité des députés indirects étaient elles-mêmes aggravées. On éleva les conditions de cens requis pour être électeur à l'assemblée de cercle. La durée des fonctions de membre du Grand Conseil fut portée de cinq à quinze ans, celle du mandat de membre du gouvernement de six à neuf ans, avec un président nommé non plus pour un trimestre, mais pour trois ans. Enfin, le droit de contrôle du Conseil d'Etat sur les municipalités fut augmenté, et l'on prescrivit qu'un membre du gouvernement présiderait la cour d'appel et ses lieutenants ou préfets les tribunaux de district.

Ce projet, arrêté par la commission, fut soumis les 27 et 28 février à une première revision de la part du gouvernement. Si l'on songe que les trois principaux membres du Petit Conseil faisaient partie de la commission, on est surpris de l'importance des modifications que le corps exécutif apporta au projet primitif. Le gouvernement rétablit en effet les dix-neuf districts. Il rendit aux assemblées de cercles le droit de nommer un député indirect sur trois, ce qui avait pour effet de diminuer d'autant l'importance des grands propriétaires. En outre, il éleva du quart au tiers les plus imposés la proportion des électeurs admis aux assemblées de districts, rendant ainsi ces dernières plus accessibles aux classes moyennes.

Le Grand Conseil, à son tour, apporta le 5 mars de nouvelles atténuations au projet. C'est ainsi qu'il adoucit un peu les conditions de cens et décida, entre autres, que, dans l'assemblée de cercle, le droit de suffrage serait accordé, sans condition de cens, à tout père de trois soldats. En outre, il maintint le principe de la séparation absolue du pouvoir administratif du pouvoir judiciaire, en donnant aux tribunaux des présidents pris dans leur sein.

Ces deux séries de modifications annulaient en majeure partie la valeur des concessions faites par Polier. Aussi l'historien de Seigneux put-il dire que le travail de la commission, très imparfait en lui-même, fut encore gâté par toutes les modifications qu'il plût au Petit et au Grand Conseil d'y faire. Il est en tout cas certain que la constitution du 5 mars

était sensiblement différente de celle que les ministres alliés venaient de proposer à l'Argovie.

Cette constitution adoptée, il fallait la faire ratifier par la Diète et surtout par les ministres alliés. Monod, Muret et Secretan n'avaient pas attendu la décision définitive du Grand Conseil, et ils étaient partis la veille pour Zurich, tandis que le fils Monod allait au quartier impérial instruire son beau-frère La Harpe des événements, et l'engager à intervenir encore auprès de l'empereur de Russie en faveur de la nouvelle organisation vaudoise. Mais il se trouva qu'ensuite d'une hésitation de Pidou, le texte définitif de la constitution ne fut envoyé à Monod, à Zurich, qu'au bout de la semaine. Aussi, lorsque celui-ci vint présenter ce travail à Capo d'Istria, il le trouva prévenu. Un mémoire, de Polier probablement, avait déjà informé le ministre russe des remaniements apportés par le Grand Conseil.

Un des premiers mots qu'il me dit, écrit Monod le 20 mars, fut qu'on leur marquait (aux ministres) qu'il avait été fait divers changements au projet de la commission, entre autres relativement aux tribunaux, et il a dit à Rengger qu'il était indispensable que les constitutions des nouveaux cantons se rapprochassent de celles des anciennes aristocraties.

Cinq jours plus tard, Monod écrivait encore :

Les ministres paraissent avoir un plan pour le gouvernement central beaucoup plus resserré (restreint) qu'on ne le proposait, et d'après un propos que l'un d'eux a tenu hier à mon hôte, M. Usteri, je crains fort qu'ils n'en aient pour nos constitutions cantonales un très différent des nôtres ; au moins prétendait-il que nous n'avions presque rien changé à notre organisation.

La question de l'approbation ou de la non ratification de la Constitution vaudoise ne fut pourtant pas immédiatement soulevée à Zurich. Les ministres alliés avaient mieux à faire. Les prétentions de Berne paralysaient toute la refonte de l'organisation fédérative suisse. Si les Bernois étaient plus ou moins disposés à renoncer, moyennant compensations, à tout ou partie du pays de Vaud, ils n'avaient rien abandonné de leurs réclamations sur l'Argovie, refusaient de reconnaître

la Diète des XIX cantons convoquée à Zurich et cherchaient à organiser à Lucerne une Diète séparée des XIII anciens cantons. Puis, alors même que, sur l'ordre des alliés, ils avaient fini par se faire représenter à Zurich, ils y formulaient des exigences impossibles à satisfaire et qui entravaient tout. Le mois de mars, celui d'avril se passèrent en vaines négociations.

En mai, la Diète envoya une députation à Paris auprès du roi Louis XVIII et des souverains alliés. Monod en fit partie avec Mulinen et Reding, et, en dehors des réceptions officielles, chacun agissait de son côté, Mulinen contre Monod et le canton de Vaud. Différents rapports montrent que les ministres et les généraux alliés — les Autrichiens et les Anglais surtout — suspectaient fort la sympathie des Vaudois. Ils semblent avoir eu vent notamment de l'offre de 15.000 hommes faite, au mois de décembre précédent, par Pidou au préfet de Rambuteau — on a vu plus haut qu'on en fit état en mai dans un dîner aux Bergières par lequel l'opposition célébra l'entrée des alliés à Paris. Ils n'ignoraient pas non plus que les Lausannois avaient fait évader en février cinquante prisonniers français, et que le gouvernement avait refusé de fournir des troupes à Bubna pour la défense de Genève et celle du Valais. Il fallait toute l'influence de La Harpe sur le tsar Alexandre pour que celui-ci ne se laissât pas circonvenir par des rapports tendancieux.

Cependant, dans une note du 20 mai, à la veille d'aller à Paris chercher des nouvelles instructions, Capo d'Istria et Lebzeltern avaient demandé à la Diète fédérale de faire activer la rédaction des constitutions cantonales, en spécifiant entre autres que les nouveaux cantons devaient accorder leurs constitutions avec celles des grands cantons. Muret, qui n'ignorait pas leurs désirs, écrivait de Zurich le 25 mai à Pidou qu'il faudrait sans doute convoquer une seconde fois le Grand Conseil pour délibérer à nouveau de la question. Mais, de Paris, Monod laissait entrevoir que les puissances se contenteraient de modifications de détail. Enchanté, Pidou répondit à Muret que la convocation demandée ne lui paraissait pas opportune, qu'il devait s'en tenir à la constitution du 5 mars et n'accepter aucune tentative de

revision de la part de la Diète, comme il en était question, et qu'en tout état de cause il fallait attendre le retour prochain de Monod et de Capo d'Istria, ce dernier devant passer par Lausanne avant de retourner à Zurich.

Le ministre russe arriva, en effet, à Lausanne le 14 juin au soir. Monod avait annoncé sa venue au gouvernement en lui demandant de mettre tout en œuvre pour l'entourer et ne le quitter jamais. « Si j'étais sur place, écrivait-il, je le prierais de descendre chez moi, et m'efforcerais de le gagner par toutes les attentions possibles. » Le Petit Conseil qui, le 14, avait demandé au préfet de Nyon de l'avertir immédiatement de son passage, attendait sa réponse et discutait le 15 au matin des meilleurs moyens de recevoir l'envoyé du tsar, quand il apprit que, accélérant sa marche, Capo d'Istria était déjà dans les murs de Lausanne, et qu'il était descendu la veille au *Lion d'Or*. Il délégua aussitôt Pidou et Bergier auprès du ministre, avec mission de lui présenter les compliments du gouvernement, de lui offrir une garde d'honneur, ainsi qu'un dîner de quarante couverts qui aurait lieu au château, dans la salle où siégeait alors le Grand Conseil.

Pidou avait été devancé par les chefs de l'opposition : Seigneux, Polier et de Mestral avaient vu le comte Capo d'Istria, soit la veille déjà, soit le matin même, car il était midi lorsque arrivèrent les conseillers. Il les reçut d'ailleurs très aimablement, accepta la garde d'honneur et aussi le dîner, tout en exprimant le désir de repartir le lendemain soir pour Yverdon où il devait visiter l'Institut Pestalozzi. Mais il demanda en même temps qu'une conférence eût lieu devant lui entre les délégués du gouvernement et ceux de l'opposition, pour discuter de la nouvelle constitution. Pidou se récria, déclarant n'avoir aucun pouvoir pour traiter du régime politique avec de simples citoyens. Capo n'insista pas, et accepta de conférer le lendemain matin avec les représentants du Petit Conseil seuls.

Le gouvernement fit d'ailleurs assaut d'amabilités auprès du comte. Il le pria l'après-midi à une promenade sur le lac, avec concours de la musique et de l'artillerie. Le soir, Capo d'Istria reprit sa liberté, revit très probablement les porte-

paroles de l'opposition. Le lendemain, à 11 heures, il reçut au *Lion d'Or* Pidou et Bergier et discuta avec eux, pendant trois heures, de la constitution. Il formula très nettement ses exigences qui se rapprochaient singulièrement de celles que Polier avait fait admettre par la commission constitutionnelle de février.

Le ministre russe admettait que le gouvernement restât en place, mais le nombre de ses membres devait être porté à treize, afin qu'une représentation fût assurée aux riches propriétaires. Tous les députés au Grand et au Petit Conseil devaient être propriétaires. Le nombre des districts devait être abaissé à douze et celui des cercles à trente, les juges devant être inamovibles.

Capo d'Istria alla jusqu'à demander des explications sur notre devise nationale *Liberté et Patrie*, qu'il jugeait trop empreinte de l'esprit révolutionnaire. Il fallut lui apprendre que cette devise n'avait rien à faire avec les principes de la Révolution, qu'elle marquait tout simplement dès l'origine la volonté du canton de Vaud d'être libre et indépendant de Berne. Le ministre se déclara satisfait de cette explication.

Il y avait sans doute dans l'attitude de Capo d'Istria un peu de mauvaise humeur causée par l'intransigeance de Pidou, mais elle était surtout le résultat de la ligne de conduite qui lui avait été inspirée à Paris. La Harpe n'était pas seul à agir sur l'esprit du tsar, et le premier ministre russe Nesselrode était infiniment plus près des idées de Metternich que de celles de l'ancien membre du Directoire helvétique.

Enfin, Alexandre I^{er}, après avoir payé à son ancien précepteur sa dette en garantissant l'indépendance du canton de Vaud, était assez disposé à donner satisfaction à ses ministres, en assurant à l'opposition vaudoise un régime plus aristocratique et une représentation dans le gouvernement. Au surplus, il ne semble pas que La Harpe ait pris, dans ce travail de refonte intérieure, un intérêt aussi grand que les membres du gouvernement. Le tsar le surchargeait de besognes administratives, et pour tenir La Harpe en éveil Monod avait dû, en juin, demander au gouvernement de lui envoyer une adresse de reconnaissance. La réponse de l'ancien directeur,

du 21 juin, montre que ce qui l'intéressait surtout, c'était le maintien de l'indépendance de la patrie vaudoise. Et ici sa tâche n'était point terminée, puisque des menaces de Berne tinrent encore en haleine le canton de Vaud pendant tout le mois de juillet 1814 et que la partie ne fut définitivement gagnée qu'au congrès de Vienne de 1815, grâce aux efforts de La Harpe.

Pour en revenir à Capo d'Istria, à l'issue de sa conférence avec Pidou et Bergier, il s'était rendu au dîner que lui offrait le gouvernement à la Maison cantonale. Il y eut d'orchestre musique, artillerie et garde d'honneur. Nous ne connaissons pas les noms des quarante convives, mais une tradition, qu'a rapportée M. G.-A. Bridel, dit que le comte ayant porté son toast au « canton de Vaud », le pasteur Louis Curtat répondit en chantant son *Canton de Vaud si beau* — qui existait déjà en 1810 — mais dont un des derniers couplets semblait d'une actualité particulière :

Oh ! quelle douce jouissance
De célébrer l'indépendance
Qui vient lui donner de nouveau
Naissance
Et le nommer *Canton de Vaud*
Si beau !

On applaudit avec enthousiasme, et le ministre russe aurait été gagné lui-même. Le dîner se prolongea fort tard, et ce n'est qu'à l'aube du 17 juin, à quatre heures du matin, que Capo d'Istria continua sa route sur Yverdon. Le gouvernement avait dépêché à son préfet l'ordre d'inviter le ministre à dîner à Yverdon, et l'on remarqua que celui-ci voulut choisir ses convives. Le soir à onze heures, il passait à Payerne où la ville illuminée le recevait au bruit du canon et de la musique militaire, sans qu'il voulût d'ailleurs s'arrêter. Il ne devait le faire qu'à Fribourg où il reçut un accueil bien moins chaleureux, puis à Berne où, après une vive explication avec le gouvernement, il refusa son invitation à dîner.

Malgré toutes ses prévenances, le gouvernement vaudois restait un peu inquiet sur l'issue de cette visite. Pidou écrivait

à Muret, demeuré à Zurich, de s'informer dès le retour de Capo de l'impression que celui-ci avait conservée de son voyage à Lausanne, et il le pria en même temps de demander au comte une note écrite que celui-ci avait annoncée et qui fixerait le canton de Vaud sur les modifications à la constitution que les alliés réclamaient.

Capo d'Istria affirma à Muret qu'il gardait le meilleur souvenir de l'accueil qu'il avait reçu à Lausanne. Mais pendant quelques jours il refusa de se prononcer sur ses exigences en en rejetant la faute sur son collègue autrichien Schraut (lequel avait remplacé Lebzeltern envoyé à Rome) et qui avait le travail lent.

La vérité, c'est que Capo d'Istria était malgré tout demeuré sous l'influence de l'opposition vaudoise, peut-être parce que Pidou, plus sec, plus autoritaire que Monod, n'avait pas exercé sur lui la forte attraction qu'il subissait de la part de ce dernier. Dès sa rentrée à Zurich, il avait remercié de Seigneux de l'envoi d'un nouveau mémoire, tout en lui faisant comprendre qu'il ne pourrait lui donner entièrement satisfaction, et que des concessions étaient nécessaires de part et d'autre.

Il y a plus, Capo d'Istria et Schraut avaient discuté — en dehors de Muret — de la nouvelle constitution vaudoise avec le landamman Reinhard et le chancelier Mousson, et celui-ci avait fait tous ses efforts pour faire admettre aux ministres les bases proposées par l'opposition.

Les choses en étaient là, lorsque Monod rentra à Zurich le 6 juillet. Il était revenu de Paris à Morges le 28 juin et le lendemain assistait à Lausanne à la séance du gouvernement. Il y apprenait que, malgré la répugnance de Pidou qui voulait temporiser encore, le Petit Conseil venait de prendre l'initiative d'élaborer de lui-même un nouveau projet de constitution, à la discussion duquel il venait de consacrer les trois séances précédentes. Monod avait revu ce projet et l'avait emporté à Zurich.

Renonçant alors, au grand chagrin de Mousson, aux bases jetées dans la conférence préliminaire, Capo d'Istria et Schraut résolurent de partir dans leur nouvel examen du dernier projet du gouvernement. De la constitution

solennellement adoptée le 5 mars par le Grand Conseil vaudois, il n'était plus question.

Le 8 juillet, Muret et Secretan eurent avec les ministres alliés, en présence de Reinhard et de Mousson, qui tenaient lieu de l'opposition écartée à Lausanne, deux conférences définitives. Louis Vulliemin, dans son livre sur *Auguste Pidou*, en a rendu compte. On y voit qu'au fond les députés vaudois durent faire de grandes concessions et qu'à peu de choses près Capo d'Istria maintint ses exigences du 16 juin. Et le jour même, Monod écrivait à Pidou que les ministres allaient formuler par écrit leurs observations, ajoutant que Schraut avait déclaré que les ministres entendaient qu'elles fussent adoptées. Muret avait fait des réserves, mais il était évident qu'il fallait prêter à la remarque de Schraut la plus sérieuse attention. Quatre jours plus tard, Muret accompagnait ses réflexions sur la note des ministres de cette mise en garde : « Nous recommandons d'accélérer l'adoption de la nouvelle constitution. Nous avons la forte conviction de la nécessité de la chose. » Avec Monod, il déclarait qu'il n'était pas d'accord avec certaines modifications — sur le nombre des membres du gouvernement, sur les conditions d'éligibilité, l'immovibilité des juges, entre autres — mais que les ministres y tenaient.

C'est par une note du 10 juillet, que les ministres russe et autrichien indiquèrent officiellement au gouvernement vaudois quelles modifications devaient être apportées au projet de constitution du 28 juin. Nous ne reproduirons pas cette note, pour ne pas allonger, et aussi parce que toute son essence se retrouve dans la Constitution définitive, le gouvernement vaudois ayant déclaré, le 19 juillet, admettre tous les remaniement proposés, à l'exception d'un ou deux points de détail.

Le Grand Conseil fut immédiatement convoqué pour en délibérer. Il se réunit le 28 juillet et soumit le projet à une commission de neuf membres, présidée par le professeur Carrard. Cette commission rapporta dans la séance du 2 août en donnant au préalable lecture de l'injonction des ministres étrangers du 10 juillet. Ce procédé avait bien probablement

été voulu par Pidou, afin de montrer qu'il ne cédait que devant la pression des alliés. Les délibérations durèrent trois séances, et le texte définitif fut arrêté le 4 août.

Nous devons à l'honneur du Grand Conseil de dire qu'il ne ratifia pas purement et simplement le projet qui lui était imposé. Il eut le courage de le modifier sur certains points. C'est ainsi qu'il abaissa légèrement le cens, et il fallut l'opposition absolue du Petit Conseil pour qu'il revînt sur une première décision tendant à accorder sans autre le droit de vote à tous les soldats. C'est ainsi également que, malgré l'opposition du gouvernement, il maintint le principe de la défalcation des dettes hypothécaires pour l'établissement du cens foncier.

C'est ainsi encore que la durée des fonctions du Grand Conseil fut réduite de quinze à douze ans, et que l'assemblée supprima les assemblées de districts prévues par la constitution du 5 mars et maintenues par les ministres, jugeant avec Monod que l'élévation du cens électoral suffisait pour assurer une représentation convenable de la grande propriété.

En effet, tandis qu'en 1803, le possesseur d'une créance de 300 francs pouvait être électeur, il fallut dès 1814 être propriétaire et se trouver au nombre des trois quarts des plus imposés de la Commune. Le Grand Conseil conserva 180 membres. Mais les 63 députés directs librement élus en 1803 durent désormais posséder un immeuble de 2500 francs ou une créance hypothécaire de 5000 francs. On exigea davantage des 63 députés indirects nommés par les cercles, et une commission électorale, formée de 40 députés, des conseillers d'Etat et des juges d'appel, put élire elle-même 54 députés, dont 36 à choisir parmi les propriétaires ayant plus de 10.000 francs d'immeubles ou 20.000 francs de créances. Toutes les autorités cantonales et communales furent désormais nommées pour douze ans au lieu de cinq. Enfin, dans l'administration communale, on limita les compétences du peuple dans les villes par la création des conseils communaux, et au lieu de la liberté du régime de 1803, on imposa une proportion des deux tiers des bourgeois dans les conseils communaux, et de trois quarts dans les municipalités.

Nous venons de voir comment Monod et Pidou surtout résistèrent le mieux qu'ils purent à ce retour en arrière. Il est d'autant plus piquant de les voir juger sévèrement, par la plume de Pidou, le régime de 1803 dans les instructions qui furent données le 9 août aux députés à Zurich chargés d'obtenir en faveur de la nouvelle Constitution la ratification de la Diète et des ministres étrangers.

Ces instructions disent en effet :

Les hommes qui suivent d'un œil attentif les événements avaient quelques inquiétudes. Ils pressentaient, dans un avenir plus ou moins éloigné, les inconvénients d'un gouvernement trop populaire : l'instabilité dans les principes, la faiblesse dans les magistrats trop dépendants du peuple qu'ils seront appelés à gouverner, l'esprit d'économie qui sacrifie l'avenir au présent.

Certes, la nouvelle constitution répondait à toutes ces critiques, car elle assurait au gouvernement, désormais composé de treize membres au lieu de neuf, élu pour douze ans au lieu de cinq, une autorité qu'il n'avait pas eu jusqu'alors. Ce résultat était en partie le résultat des efforts de Polier, de Crud, de Mestral, de leurs démarches auprès des puissances, démarches qui ne doivent pas surprendre, car dans l'anarchie de l'époque, tous les partis en Suisse avaient agi de même, et Pidou lui-même avait constaté, dans une lettre, que seule l'intervention étrangère pouvait ramener l'ordre et la paix dans le pays.

Mais l'aristocratie modérée, qui avait tant désiré ce changement, n'en profita pas. Ce résultat avait d'ailleurs été prévu par elle. En effet, dans une lettre écrite à Lausanne le 3 août, c'est-à-dire la veille de la décision définitive du Grand Conseil, l'un de ses membres disait : « Cette constitution est pire que la précédente, en ce qu'elle fait une aristocratie en faveur de ceux qui sont en place. »

De fait, les élections qui eurent lieu le 28 novembre, sous les auspices du gouvernement, pour le renouvellement partiel du Grand Conseil, ne modifièrent pas sensiblement la composition de l'assemblée. L'esprit demeura le même : le corps lé-

gislatif continua à représenter essentiellement la bourgeoisie des villes et les campagnards aisés, la classe moyenne.

Aussi, à la nomination du Conseil d'Etat, en décembre, les neuf conseillers sortants furent réélus. Pour les quatre nouveaux sièges, une seule concession fut faite à l'aristocratie. Encore le fut-elle sur le nom de Jean-Samuel de Loys, dont nous avons dit le libéralisme, et lorsqu'il quitta le gouvernement au bout d'une année, au lendemain d'une intéressante mission diplomatique à Paris, le cercle se referma.

Monod l'avait dit au début de février : « Nous ne nous laisserons pas mener. » Et, en effet, en dépit de toute cette tempête, ceux qui en 1798 avaient proclamé l'indépendance du pays de Vaud, ceux qui pendant quinze ans avaient dirigé ses destinées, restèrent au gouvernail jusqu'au bout. Le changement de régime qui leur fut imposé en 1814 ne diminua en rien de leur popularité et de leur prestige. La dignité de leur conduite dans cette période tragique de notre histoire suffisait d'ailleurs à les leur assurer.

MAXIME REYMOND.

Servitude.

QUATRIÈME PARTIE¹

— Je vous dis de lâcher.

— Non !

Ce dialogue, sous la lampe électrique du corridor de Scipion, entre lui, cramponné à la balustrade, et Minias qui le tirait en bas.

A la fin Scipion céda.

— Laissez-moi au moins m'habiller.

— Parole d'honneur !

— Parole.

— Vous comprenez, disait Minias, on ne passe pas l'hiver à Genève sans voir l'Escalade.

— Pour ce qu'elle est belle ! répondait Scipion.

La nuit âpre était traversée de fétus de pluie. Des reflets ricanaien sur la chaussée humide. Un seul individu dans le boulevard des Philosophes déambulait devant eux, le collet de son pardessus relevé, qui, s'étant retourné par hasard, montra sous son feutre une face de squelette au rire démesuré.

— C'est gai, fit Scipion.

— Oh ! attendez. Vous comprenez, la pluie gâte un peu les choses.

Malgré elle, ils rencontrèrent une foule dans la ville. De loin, un concert de trompettes en carton l'avait annoncée. Maintenant ils descendaient la Corraterie dans les remous d'un peuple fantasmagorique, qui hurlait des chansons de « panier

¹ Pour les trois premières parties, voir les N^{os} d'avril à juin.

percé ». Presque tous étaient masqués, pierrots à bonnet pointu, dominos à calotte, arlequins à loup noir, mousquetaires à grands chapeaux et sombreros, flanqués d'une dague, guerriers étincelants, paysans coiffés de melons bas à banderolles et vêtus de lâches habits à carreaux, masques hébétés, d'une impressionnante inexpression, d'autres vous arrivant dessus avec des yeux désorbités et des nez rutilants, polymorphes, des barbes d'autres civilisations, toutes les physiologies d'un enfer qui cherche à se donner le change. Le tout entremêlé de femmes, leurs chevelures dénouées dans le vent hivernal. Elles narguaient au nez du froid dans le tourbillon de leurs habits légers et l'éclat de leurs bras nus ; chaussures fines frappant l'asphalte, semblables à des pieds de chèvre, mollets ronds exhibés par effroi de la boue. Des rires blancs jaillissaient des gorges ouvertes, des feux s'échappaient d'yeux inévitablement mongoloïdes, œillades folles, ténébrantes, sarcastiques. La voix régnait sur tout cela, voix de carton usé, d'individus pris de vin, alternant avec le glouglou des guitares et le crissement des mandolines, voix de femmes surtout, de la bacchante qui a jeté son bonnet, son thyrses et tout par-dessus les moulins.

— Que dites-vous de cela ? demanda Minias.

Scipion avoua :

— C'est intéressant. Pour une fois, il semble vraiment qu'on voie les gens à découvert. Voilà ce que j'appelle de la sincérité.

Minias reprit :

— On aurait dû s'en mettre. Vous avez raison, c'est la vie habituelle qui est une mascarade. Ceci est la seule vérité.

Il attirait l'attention de Scipion sur un être haillonneux qui traînait sur le trottoir un paquet de chiffons qu'il intitulait sa femme et offrait pour 13 fr. 50 ; sur un nain qui promenait avec pompe quelques hardes et un masque rose, où rien ne se pouvait lire qu'un peu de détresse, et poussait des hurlements de plaisir ; sur une forme fine, toute la grâce, qui glissait ignorée de tous, jusqu'au hideux paysan qui l'arrêta ; sur une chaîne de démons mâles et femelles qui les envahit aux cris de « Caroline ! » et les aveuglaient de confettis.

- Maintenant que j'ai vu, dit Scipion, j'en ai assez.
- Vous partez ?
- Oui, je vais me coucher.
- Venez au moins chez Landolt, un moment. Vous verrez, c'est drôle.

Les deux camarades eurent grand'peine à pénétrer dans le café à cause du double courant qui entraînait et sortait sans interruption. Là dedans, ils furent saisis par l'atmosphère de chaleur, par une rafale de cris et tambourins. Ils restaient bloqués près de la porte dans l'étau d'une foule immobile. Scipion sentit un coude lui entrer dans les côtes ; une fillette en loup noir et cheveux éparpillés lui tira sa casquette sur le nez. Il se tourna vers la porte ; impossible de sortir, un remous l'emmenait plus avant. A ce moment, une main l'ayant saisi au mollet, il vit un grand domino attablé qui s'efforçait d'attirer son attention :

-- Venez ici, avec Minias.

Ils y parvinrent.

-- Ces dames vont s'en aller, vous aurez de la place.

En effet, deux dames avec un décolleté en pointe qui leur dévorait la moitié du dos et menaient grand bruit, s'en allaient en renversant leurs chaises. Minias et Scipion les relevèrent. Ils étaient assis au plus mal, houspillés et brossés par le flot qui traversait lentement, avec des à-coups et des cris, le café d'une entrée à l'autre ; le ventre serré à la table, vrai capharnaüm de chopes, bouteilles, éventails. La curiosité qu'une minute ils avaient provoquée chez leurs voisins immédiats, déjà se tournait vers un nouvel événement : un misérable hère, sans défroque que sa laideur et pauvreté, qui avait réussi à se jucher sur un tabouret et faisait danser son violon sur un archet pincé entre ses genoux. Mais aussitôt, le malheureux était renversé, submergé, emporté par un flot de pierrots hurlants et de petits diables noirs à formes de femmes. Puis une fanfare entraînait, en même temps que s'installait dans une encoignure une sérénade dominée par une chanteuse masquée, au menton pointu, au teint blême, et d'où sortait une voix d'ange du jugement dernier. Un parfum violent régnait ; des formes élastiques et veloutées s'accolaient un

instant à Scipion ou le frappaient rudement ; de petites mains le poussaient sans façon. Souvent ces passantes de farandole avaient un mot, une phrase invariablement proférée sur un ton de fausset pour les buveurs des tables. Et Scipion frôlé par des pâleurs de peau surprenait un scintillement d'yeux obliques, des conciliabules à l'oreille, des éclats de rire. Minias, souvent pris à partie, saisissait le poignet d'une de ces mystérieuses tirailée par un compère, tentait de reconnaître la main, relevait la manche sur un bras gras. Il discutait avec le domino qui les avait installés et lançait un nom accueilli par un ricanement de défi. Peu à peu Scipion s'accoutumait au malaise de sa position et se laissait aller à la griserie de ce désordre. Une chope tombait devant lui. Il la porta à sa bouche.

— C'est la mienne !

Un bras ganté de peau noire s'était avancé, celui d'une femme masquée, de l'autre côté de la table. Il s'excusa.

— Ça ne fait rien, on partagera.

Et elle buvait à son tour.

— C'est gentil, Marion, fit le domino noir.

— Tu n'as pas reconnu Leuthold ! dit Minias à son tour. Leuthold était un des compagnons de cours de Scipion.

— Le veinard est ici avec la jolie Marion Zolly, qui t'a fait cette gracieuseté.

— C'est une gentille personne. Quelqu'un d'autre se serait fâché.

— Oui gentille, et rudement bien...

— J'aime son calme.

— Ah ! ouichte, mon pauvre ami...

Scipion regarda son vis-à-vis à la dérobée. Elle recevait en ce moment, une confidence apparemment délicieuse d'un voisin espagnol, et riait d'une voix riche et basse. Elle était impressionnante. Si la femme éclatait partout dans le tohubohu de gorges rosées, de formes tendues ou amollies sous les étoffes éclatantes, de bras se repliant en angle expressif vers les chevelures, et d'yeux déversés par la fente des masques, celle-ci résumait tout. Vêtue d'un bizarre costume de soie noire, le buste pris dans une cuirasse dorée dont les deux

pointes répandaient un flot de paillettes, ses lourds cheveux tombaient jusqu'à ses reins d'un front fin où ils se séparaient en deux ondes. Le loup qui lui donnait l'invariable minois relevé et sensuel de toutes les déguisées, le loup sans dentelle laissait voir le bas du visage large et pur, et l'ombre brûlante de son cou. Scipion regardait ses yeux clairs bordés d'un scintillement d'or et d'une marge rose dans le loup noir. Il regardait sa bouche luisante, les dents transparentes de son rire, les fluctuations en partie vues de sa poitrine, son bras surgi du gant noir, et son épaule émouvante ainsi qu'un beau visage, et tout ce corps plein, souligné par le costume ; et il se demandait anxieusement s'il est possible d'imaginer rien d'aussi miraculeux à voir, d'aussi essentiellement fini qu'un être de la sorte. Chacune des inflexions de sa nuque, chaque changement de la physionomie de son bras lui donna une sorte d'émotion. Il ne fut plus là que pour elle, ne la regardant qu'à peine, la voyant néanmoins de tous ses pores, épiait l'éclosion de chaque pensée tout le long de ce corps qui parlait comme un discours inspiré et chantait comme un concert. Son cœur, à lui, lui sembla arraché de sa poitrine et transporté dans cette poitrine de femme, où il dansait au gré de son souffle et de ses gestes.

Soudain elle lui fut masquée par le domino noir qui s'était levé à côté de lui. Celui-ci prit congé :

— Je vous quitte, disait-il à Minias, je vais m'habiller. Marion s'embête et me devance au bal du Kursaal.

Alors que se passa-t-il au juste ? Qu'y eut-il dans les yeux, traînés sur chacun, un instant arrêtés sur Scipion, que la jeune femme distribuait avec des poignées de main ? Minias se le demande encore. Suffit qu'il vit alors son ami se lever, par un mouvement comme fatal. Il le vit suivre, bousculé, indétournable, le beau corps qui s'insinuait dans le courant humain ; elle disparue, ballotter un moment, atteindre enfin la porte.

Et Scipion ? Il lui semble après cela, quand il convoque ses souvenirs, qu'il vit une auto grondant près du trottoir, Leuthold qui s'éloignait dans la rue du Conseil-Général, et la portière mal fermée de l'auto qui se rouvrait d'elle-même ;

qu'il s'avança alors et qu'il entra. Que l'auto démarra comme par un coup d'aile, et qu'il fut projeté entre deux bras vrais qui le retinrent. Qu'une odeur semblable à celle qui appesantissait l'air chez Landolt, qu'une saveur de peau inconnue, que des attouchements et des enveloppements de substance aérienne, peut-être des lèvres, peut-être des cheveux, le pénétraient de part en part. L'auto volait désordonnée, le secouait, le ballait contre cette autre, dévorait de son bruit quelques paroles précipitées, la course jetait dans le petit cachot des coups de lumière et des clartés tournoyantes où s'allumaient des gestes blancs et des yeux enchâssés de noir. Que tout à coup un effroyable cri s'éleva au dehors, qui arrêta l'auto avec un sursaut. Et que, dans une trépidation immobile, il entrevit une large rue qu'ils descendaient, remontée par une invasion d'êtres fantastiques, à faces blêmes et rires morts, trompétant et hurlant, séparés devant eux comme par une étrave de navire ; mais ce qu'il vit surtout, dans une diagonale de lumière bleue, cette femme à la hanche admirablement tordue dans ses cheveux, le cou tendu vers le dehors, en profil de sauvagesse surprise. Que la course enragée reprit dans des rues innombrables, volant dans toutes les directions possibles, multipliant le jeu fantasque des lueurs et des ombres. Qu'il fut question de danse et de Kursaal et que l'on parut en effet stopper devant le grand édifice des Pâquis, mais que l'on repartit tout de suite pour reprendre cette sorte de course interastrale qui les menait en rond au milieu des espaces.

Il lui sembla aussi qu'à un moment donné, c'était comme s'ils eussent tout à coup quitté toute zone habitée et comme s'ils se fussent enfoncés dans la nuit qui est par delà tout, et qu'il entendit distinctement sa compagne chanter. Mais que ce fut un intermède aussi bref que bizarre, et que de-rechef les lumières reparurent les poignant toutes les secondes d'un coup de feu blanc. Qu'une curiosité lui vint alors de savoir qui elle était, comment le visage de cet être dont il connaissait maintenant tous les contours et la consistance, et le mot de cette énigme de chair, mais qu'ayant essayé de relever son loup, elle se rejetait au fond de la voiture et disait :

— Je suis..., achevant dans un rire qui semblait signifier : Je suis la Femme, est-ce que cela ne te suffit pas ?

Non !... Il était issu alors de ce jeu des discussions plus âpres débattant de décisions à prendre. Et que, soudain, sur un coup qu'elle donna à la vitre, l'auto avait fait halte. N'avait-il pas entendu alors un va-t-en exaspéré et cassé par une sorte de rire ?

Il se le demanda un instant, seul sur le trottoir d'une rue inconnue, tandis que la rumeur s'éloignait entre les maisons.

Puis, il déclara en haussant les épaules :

— Toutes les mêmes !

XI

Il faut croire pourtant qu'il y avait du vrai là dedans. A preuve l'entrée bruyante de Minias, le lendemain :

— Vous en avez de bonnes !...

Il se tordait.

— Quoi ?

— En voilà une histoire !

— Mais je ne sais rien.

— Alors demandez à ceux qui se rassasient aujourd'hui de l'aventure de Leuthold. Demandez-lui des renseignements à lui-même... Puis s'interrompant :

— N'empêche que si ça m'a fait plaisir par rapport à cet animal, ça m'a plutôt déçu de votre part.

— ?...

— Oh ! ne vous effrayez pas. La raison est... purement intellectuelle. Que voulez-vous ? Je vous gobais tel que. Vous étiez pour moi quelque chose d'unique dans tout ce que je connais. Et, chose bizarre et non moins unique, qui avait l'air de tenir debout... Et voilà !

L'épisode provoqua beaucoup d'amusement dans le public universitaire, où la niaiserie et les beaux pantalons de Leuthold étaient légendaires. Scipion seul y resta étranger. En somme, le météore avait été si fugace, l'incident s'était passé si en dehors de lui-même qu'il le considéra comme nul et à peu près non avenu. Il se replongea dans son travail et garda de ce qui s'était passé le souvenir qu'un poisson peut

avoir conservé d'un saut fait d'aventure en dehors de son élément.

L'hiver passa. Scipion ne traversait les rues, ne bravait la bise qu'avec une destination ou un but. Vanité tout le reste. Le printemps était là qu'il s'était à peine aperçu de lui. Le soir, toute la rue avait beau jouer du piano et le Russe déraisonner de violon.

Pourtant, un matin, à l'heure où le ciel est encore transparent comme une eau et l'atmosphère sonore comme une cloche, il se réveilla. Il lui arriva de vagabonder de nouveau par les chemins aux heures de cours, et de le regretter ensuite.

Il vint une époque étrange dont Scipion avait toujours aimé les contrastes, celle des giboulées. Ces alternatives de tourmentes lançant des volées de neige et d'eau comme aux plus mauvais jours de l'hiver, et de fallacieux calmes aux violentes couleurs, avec le soleil déversé du ciel bleu comme un miracle. Puis les reprises d'ouragan, viol de la jeune nature à peine éveillée, par le retour de son ancien dominateur, furibond de la quitter si belle... Ce dont il fallut bien finalement qu'il prît son parti. Et vint l'heure où l'on pensa l'avoir entendu pour la dernière fois claquer la porte au bas de la maison.

Alors la nature, sa victime, remise de son émoi, et s'étant tout habillée, s'étendit dans ses atours, histoire de les voir éployés autour d'elle et miroiter au grand soleil neuf. Ce que contemplant, elle s'engourdit dans la tiédeur du matin, et s'endormit avec des airs de Belle au Bois Dormant.

Le même spectacle, Scipion le retrouva à Port-Mazel encore agrandi, encore embelli et comme idéalisé par l'étendue du lac. Le paysage semblait retentir d'une symphonie produite par une myriade élyséenne. Miette et lui vécurent de longues heures muettes sur l'eau. Il l'emmena aussi dans la forêt. Un jour ils s'y perdirent. Comme elle était arrêtée à côté de lui, il lui mit le bras autour des épaules. Elle se déroba violemment :

— Non !.. non ! dit-elle.

Il lui demanda les yeux tout grands :

— Mais est-ce que nous ne nous aimons pas ?

Une contraction passa sur sa figure. Elle dit d'une voix étouffée :

— Nous devons pouvoir nous aimer sans baisers.

Scipion resta interloqué. A la vérité, il n'avait pas pensé si loin. Pendant un moment qu'ils marchèrent en silence dans la mousse, Miette conserva la même attitude effrayée, avec des mots qui ne sortaient pas. Scipion, sans voir la figure douloureuse de sa compagne, se disait qu'elle avait eu bien raison, et admirait comme elle avait raison sur toutes choses. Car enfin, pensait-il, n'est-ce pas cela qui fait le prix de notre amour ? N'ai-je pas dû à cette bénédiction des heures aériennes où je croyais effleurer le monde pourtant si beau qui nous entoure, et vivre comme un pur esprit au milieu de la création ?

Il se répétait ces choses et d'autres pareilles, tandis que la forêt était envahie d'une foule d'anémones qui venaient leur caresser les pieds. Et Miette les cueillant en silence, lui avait débouché dans l'esserté où une fois déjà le hasard l'avait conduit. Il y trouva le souvenir d'un autre printemps, déjà lointain. Assis sur le même tronc, il y avait regardé les mêmes lieux, encore dépouillés de feuillage. Le lac était tranquille. Il se souvint de l'hépatique qu'il avait cueillie, du mutisme de la forêt, semblable à celui d'une phalange avant les combats, du jet des branches noires au-devant du ciel, et du pinson qui s'était fait entendre.

Le jour même de son retour à Genève, il allait à midi dans la direction de son restaurant, quand une cycliste le frôla au milieu de la rue. Et l'ayant dépassé se retourna vers lui en riant. Aussitôt il fut fourmillant des pieds à la tête. Il ne comprit pas d'abord le sens de cette inconnue blanche à jupe bleue, et la vigoureuse jambe entrevue. Puis il eut de la difficulté à se débarrasser de la sensation que ce passage, que ce rire muet avaient réveillée en lui. A la longue cependant elle s'affaiblit, et avec les jours il en perdit le souvenir. Une fois de plus il était redevable à son travail de sa libération. Une fois de plus, il s'y replongeait avec entêtement. Une fois de plus, malgré lui, il en fut arraché. Genève étalait tout autour de lui son rire d'été, les orchestres de ses trottoirs et le courant

de ses rues. Aucun de ses amis n'eût consenti, quand le soir s'épaississait de lourdes odeurs — parfum des tilleuls, âcre haleine des habitations — à rester comme lui sous la lampe, et s'obstiner à une besogne devenue sans prestige. Lui-même le comprit à la fin. Il voulut alors partir à nouveau sur les routes, par les chemins écartés, comme tant de fois il l'avait fait, cherchant dans la marche une monotone action qui engourdissait la pensée. Cette fois, le moyen ne lui réussit plus. Il y avait trop de poussière sur ces routes, et les détours des sentiers lui étaient trop connus ; ce qui lui sembla plus grave, il lui arrivait de s'arrêter fatigué, à peine sorti. Le bruit de ses pas lui devenait odieux.

Alors il se décida froidement à suivre ses camarades dans leurs parties du soir. Une fois qu'il sut le chemin des principaux cafés, il s'y rendit seul. Il alla au Kursaal, à l'Apollo. Plus d'une fois, rentrant de là, il fut sur le point d'écrire à Miette pour lui demander son secours, pour lui signifier son dégoût, pourquoi ? Il se souvint qu'elle avait désiré qu'il s'en tirât seul.

Un soir, dans la foule qui sortait à minuit de l'Apollo, il lui sembla percevoir un léger : « Bonjour, monsieur Scipion. »

Il regarda autour de lui. Il y avait bien là une ou deux élégantes qui paraissaient le dévisager narquoisement. Mais il pensait avoir fait erreur, quand s'avança l'une de ces femmes :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

Cette voix l'illumina. Non, il n'aurait pas reconnu ces yeux sombres...

— Mademoiselle Marion ? dit-il à mi-voix.

— Oui. Ma chère — c'est ma belle-sœur — voici ce monsieur avec qui j'ai fait le tour du ciel, à ce que vous disiez, n'est-ce pas ? Dites, vous ne nous avez pas vues tout à l'heure ? Nous étions trois numéros plus loin. A une ou deux reprises, vous m'avez regardée, vous ne m'avez pas vu rire ? J'ai failli vous parler à l'entr'acte, mais vous n'aviez pas l'air de bonne. De ma vie je n'ai vu des clowns regardés d'un air plus furieux.

Scipion rit. Et comme ces dames, avant de rentrer, allaient prendre un café chez Dussex, il les accompagna.

— Vous ne m'aviez pas reconnue ? dit Marion en ramenant d'un mouvement vif sa personne tout près de lui. La dernière fois non plus, vous savez, sur ma bécane... Je l'ai bien vu. C'est pardonnable, on change. Vous par exemple, vous ne changez pas. Toujours le même. Brrr !... Je vous ai rencontré plusieurs fois en rue, mais pour ce que vous êtes abordable...

Ils s'installèrent parmi la foule du restaurant. Les deux compagnes louaient, à qui mieux mieux, certain numéro de la représentation à laquelle elles venaient d'assister. Scipion, par politesse, fit chorus. En lui parlant, il examinait Marion avec curiosité. Il s'accoutumait difficilement à la voir si ajustée. Sans peine, il avait retrouvé le bas de son visage et son cou pur, sa bouche surtout, de jolies lèvres jouant sur ses dents un jeu élastique, qui taquinait l'attention. La figure de Marion dévoilée lui semblait d'un teint plus blanc que celui dont il avait gardé la mémoire. Il revenait sans cesse à ses yeux sombres, qu'il avait cru bleus. Machinalement, il faisait le tour de sa personne, cherchait sous l'élégante jaquette ses bras et sa poitrine. Comme il en était là, ils échangèrent un regard aigu. Il y eut un silence.

— Vous... vous avez maigri, fit-il.

Elle s'adressa à son amie :

— Est-ce que j'ai maigri ? Je ne m'en suis pas aperçue.

L'autre la dévisagea.

— Mais pas du tout, tu es toujours la même. Tu as cette chance. Il y a des costumes, comme celui-ci, qui la pincent. On dirait un fétu, et quand on pense aux jolies formes que ça cache... Je connais un monsieur qui avait remarqué cela et qui l'appelait Mademoiselle Papillon, parce qu'il disait que suivant les jours, elle avait les ailes fermées comme un petit cocon ; ou tout ouvertes, les grands jours de fleurs.

Elle regardait son amie avec une pointe d'envie et d'admiration, elle-même trop riche de teint et de couleurs pour subir bien des métamorphoses.

— Mes petits, dit-elle, je vous ennuie. Vous allez m'accompagner, parce que je ne veux pas rentrer seule aux Délices. Là, je vous donnerai la liberté.

Tous trois sortirent dans la nuit déserte. Une brise vigoureuse et froide chassait le long des rues une odeur d'asphalte et de feuillages mouillés.

— Je grelotte, dit Marion, en se rapprochant de Scipion. Oh ! mais vous n'avez pas de parapluie ; vous avez de la chance que j'aie le mien.

Ils gagnèrent le quartier endormi des Délices, sur la rive droite, et les deux femmes s'embrassèrent.

— Bonne nuit ! fit la belle-sœur.

— Allons jusqu'à la Jonction, voulez-vous ? demanda Marion quand ils furent seuls. J'adore le sentier des Saules.

Un gros ciel de nuages, par places tacheté et troué, défilait pesamment devant une moitié de lune. A leurs côtés, le fleuve noir glissait avec le soupir de ses remous. Marion, simplement, plaça sa main dans celle de Scipion. Ce mouvement le poignit d'abord d'une sorte d'anxiété, comme si cette main lui avait saisi le cœur. Puis la chaleur de ses doigts ne fut plus que douce. Pendant un instant ils allèrent ainsi sans parler. Une mystérieuse conversation, le long de leurs bras, les liait.

— Où demeurez-vous ?

— A Champel, comme vous voyez.

Elle rit ; car ils marchaient dans la direction contraire.

— J'habite seule à présent, dit-elle. J'étais il y a un mois encore chez ma belle-sœur, mais on se chamaillait, surtout à cause de mon frère qui n'est pas commode.

— Avez-vous encore vos parents ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Arrivés à la Jonction, ils convinrent de revenir sur leurs pas, et remontèrent le quai noir de l'Arve. Tandis que la rivière caillouteuse descendait à leur rencontre, Marion s'était remise à parler et racontait sa vie.

— J'ai eu un père, qui existe encore, mais que je ne connais plus. C'est un gros monsieur de Genève dont vous savez certainement le nom. Il est marié et il a une jolie famille dont nous ne faisons partie, ni ma mère ni nous.

— Est-ce possible ?

— Oh ! mais oui, monsieur Scipion. C'est toute une histoire

qui n'est pas belle et que j'aime mieux ne pas vous raconter. Oh ! ça aurait pu finir autrement pour lui, dit-elle avec rancune, mais il a su s'arranger, il est du bon parti, enfin... vous comprenez.

Elle continuait, d'un ton égal et comme indifférent, son récit. Sa mère, malade et aigrie, d'un commerce difficile, vivait à Nyon chez un de ses fils qui était en ce moment à Genève. Marion, élevée au milieu de circonstances agitées, avait été mise à quinze ans dans les modes. Elle y avait été fort employée et goûtée par une dame de Sépulveda, riche cliente de sa patronne, une créole qui s'était si fort toquée d'elle, que, s'en allant en Angleterre où son mari était appelé par des devoirs d'ambassade, elle avait absolument voulu l'emmener. Elle en avait fait à seize ans la « gouvernante » de sa fillette. C'étaient des gens qui menaient grande vie et jetaient l'argent par les fenêtres, très gentils. Mme de Sépulveda la traitait comme une sœur cadette. L'ambassadeur, on ne le voyait jamais. Par contre il y avait son fils, un garçon de vingt ans, destiné également aux légations, mais qui n'en fichait pas une datte, et était pourri par sa mère. Elle avait vécu deux ans avec ces gens, heureuse et à l'aise, oh ! oui. Pourtant elle aurait mieux fait de ne pas les suivre en Angleterre....

Elle en était revenue, parce qu'il y avait eu une histoire. On ne l'avait pas laissée sans rien, on avait été « gentil ». Elle avait bêtement dépensé le tout pour sa famille et pour elle. Elle s'était trouvée dans le dénuement et sans plus de goût à rien. Elle avait risqué gros, à ce moment-là. C'était en somme cette grosse dinde de Lilice, sa belle-sœur, qui l'avait repêchée; et, grâce à elle, ici elle avait trouvé une belle place dans un atelier de modistes. Mais maintenant elle en avait assez, « elle se mettait pour elle ». Lilice avec toute sa bonté était trop bête et trop lune ; et son frère, elle lui gardait un chien de sa chienne.

Elle racontait tout cela avec une profusion de détails sur les acteurs primaires et secondaires de son drame particulier, accrochant celui-ci, caressant cet autre, d'un mot qui en disait long. Elle se laissait aller à une sorte de soulagement

de raconter tout cela et marchait en balançant la main de Scipion.

Ils arrivèrent ainsi à l'extrémité du quai, en face du barrage où l'Arve rugissait de blanche rage.

-- Je suis fatiguée, dit Marion, asseyons-nous.

Ils s'installèrent sur un banc. Dans la nuit profonde, il n'y avait que de rares lumières veillant parmi les bâtisses informes de la Cluse. Comme il tombait des gouttes de temps en temps, elle avait ouvert son parapluie sur eux deux. Serrés là-dessous, la main sur la main, et si bons amis, ils restèrent à causer des heures. Elle ne fit guère allusion à l'Escalade ; mais elle lui dit avec simplicité qu'elle s'était souvenue de lui.

Tout à coup Scipion porta la main à sa figure.

-- Il faut que je rentre, dit-il. J'ai à faire.

Et il la planta là.

Un mois après lui vint un regret de la façon dont il avait terminé l'entrevue. Il résolut donc de retrouver Marion pour le lui dire. Mais il n'avait pas son adresse. « Champel », c'est vague. Et puis il ne connaissait même pas son nom de famille. Sa lancinante idée l'induisit pourtant à visiter un certain nombre de portes, d'allées, et de boîtes aux lettres, de même qu'elle le promena par tout Genève. Il n'y gagna qu'une meilleure connaissance de cette cité, et l'aggravation de sa paresse et de son vagabondage, vices auxquels, tout espoir perdu, il continua de s'abandonner. Tant pis pour le monsieur qui l'attendait le soir dans sa chambre.

Une fois de plus qu'il se trouvait devant cette particulière position de personnage mis à la rue par lui-même, il dérivait au hasard, quand une femme surgie d'une porte s'éloigna devant lui. Elle avait deux bras nus que Scipion suivit des yeux. Il avait une dilection pour les bras de femme. Et ce n'est pas sensualité, s'expliquait-il ; c'est leur signification que j'aime, ce qu'ils représentent d'à la fois faible et fort, cette mobilité d'expressions qui esquisse comme une perpétuelle ébauche de ce qu'ils sont destinés à devenir pour l'être humain, pour l'enfant de tous les âges. Il suivit donc ceux-là,

recueillant en humble voleur tout l'inconscient qui s'en échappait. Et puis les ayant perdus, il continua, avec leur souvenir, son voyage. Le soleil tombait, brûlant, d'un ciel fiévreux, et prenait de travers les rues avec un mauvais vent qui soulevait journaux et jupes. Comme il s'y faufilait du parfum d'iris, Scipion se vit arrivé dans le quartier de Saint-Jean où il avait une fois raccompagné Minias, et ce lui parut une idée de retrouver la maison. Il y parvint après quelques recherches, et monta. Minéas l'accueillit à bras ouverts. Il n'était pas seul pourtant, et ce n'était pas pour lui ce piano que Scipion avait entendu de la rue, et dont semblaient flotter les légères écharpes des fenêtres. A l'angle d'un canapé siégeait une fort jolie personne. Le nouveau venu ayant signifié qu'il ne voulait surtout rien interrompre, le flot de musique se redéchaîna et Scipion y laissa filer son esprit, comme un bâton dans l'eau. Mais il revenait tout le temps buter, et s'arrêta finalement contre l'obstacle qui se trouvait au coin du canapé. C'était une bien merveilleuse ligne qui descendait de cette figure revêche à son épaule et y remontait le long de son bras replié. Scipion se perdit sans contrainte dans cette contemplation. Que de douceur, mon Dieu ! dans cette caresse qui n'était point interdite, à suivre et resuivre ces sinuosités libres ou ramassées, à choyer tout ce beau mouvement immobile ! Que la vie pourrait être belle, au fond ! Et immense !...

Il lui en était arraché un soupir dont sourit imperceptiblement la jeune écoutouse.

Le piano s'arrêta, et Minias s'étonnait de ce que lui en balbutiait son ami.

— Tiens, vous êtes musicien ? Je ne m'en serais pas douté. Au fait, ajouta-t-il, vous m'avez surpris par d'autres possibilités.

Et se tournant vers la personne du canapé :

— Mon ami est le héros de l'aventure dont Leuthold a été le vaincu. Dites-moi si vous vous seriez attendue à cela ?

La jeune fille fit face, les yeux allumés d'un pétillement :

— Les eaux mortes... !

« Si seulement, si seulement ! » gémissait Scipion rendu à sa rue, à son errement, à son désert, après l'intermède oasisque qu'il avait de lui-même abrégé. Allons, à chacun sa fonction !

Et il se rabattit sur la sienne, qui était de se marcher dessus jusqu'à la mort de toute impression vivante. Il continua de rôder sous un ciel qui ne discontinuait de tonner, sans grand résultat ni l'un ni l'autre. L'après-midi touchait à sa fin quand il eut accompli sa tâche, et assez bien : car il n'eût qu'avec effort distingué une voiture de maître d'un tonneau d'arrosage, quand par des rues toutes les mêmes, à travers des gens répétés à l'infini, il atteignit son restaurant.

Mais une fois gravis les huit escaliers qui menaient à la vaste chambre haute où il prenait ses repas avec des jeunes gens estampillés de l'insigne de l'Union chrétienne, il sentit ses impressions se redresser toutes à la fois ! Et certes si jamais gestes inoffensifs, comme de prendre sa serviette à son casier, de s'asseoir à sa table habituelle, en compagnie de voisins non moins habituels, de tremper à intervalles égaux sa cuiller dans sa soupe, engendrèrent jamais conclusions d'une philosophie cataclysmale, ce fut bien alors ! La tête basse, contracté par la moindre des paroles qu'il ne pouvait éviter d'accrocher, parmi les bruits de fourchettes et au milieu de la fade et veule ambiance, il sembla se nourrir comme de coutume, et paya son écot du même geste que les autres et que toujours. Mais sous cette apparence, il y avait une révolution, ni plus ni moins, accomplie ; un nouvel homme né, qui n'eut qu'à prendre livraison, à la porte d'en bas, de sa délivrance ! Et pour la preuve qu'il allait en donner, Scipion se dirigea à grands pas vers le Casino des Eaux-Vives. En pleine organisation et conscience ! Toute fièvre s'était détachée de lui, comme de l'atmosphère du soir, qui se regarnissait d'une lumière tranquille. Et le jeune homme, fort de sa seule idée, marchait droit à son but.

Une foule blanche montait dans le grand parc, vers les dômes de tuile et de verdure au fond desquels retentissait un orchestre. Scipion, dédaigneux de tout ce monde, prit un billet pour un spectacle dont il se souciait encore moins, et le premier acte écoulé, entra froidement dans la salle de jeu.

Partout où se rencontraient les petits chevaux, il s'était jusque-là tenu à l'écart, par l'effet d'une horreur instinctive. Cette fois, il fut d'un coup au premier rang des joueurs. Mais

ce n'était pas encore tout d'avoir résisté aux quelques regards passagèrement dérangés par lui, ni de mépriser le mécontentement de certaine personne tapageuse qu'il avait un peu bousculée pour atteindre sa place, ni de demeurer là, héroïque. La suite ne serait peut-être jamais venue sans le providentiel : « Passe-moi cent sous, Américain », de sa voisine. Or la pièce avait à peine touché son casier, qu'elle revenait à eux, septuplée. Et ce n'était pas plus compliqué que cela, signifiait d'un geste la joueuse au nez de Scipion ahuri, en répétant le même coup.

Puis comme elle se retirait, fortune faite :

— Vous ne continuez pas ? demandait-il.

— Non, j'ai gagné ma journée, maintenant je perdrais. Amusez-vous à poser des petits francs sur la bande.

Elle le dévisagea durement :

— Moi, je m'en vais prendre l'air.

Il lui emboîta le pas.

— Alors, fit-elle, allons-nous mettre dans un petit coin, comme ils débouchaient dans l'allée d'arbres où la foule se promenait aux sons de l'orchestre. Il répondit en s'asseyant délibérément sur un banc illuminé par les guirlandes de lampions. Elle ne fit point de façon pour l'imiter, et commença même à le considérer moins froidement, lorsqu'il lui eut acheté un éventail en papier. « Elle est salement bien, mon vieux ! » se disait-il, en épiant l'admirablement découpée personne en falbalas roses, sous son chapeau à plumes noires, et la méridionalité qui flambait dans ses yeux. Il lui offrit une cigarette. et mademoiselle ? « Mademoiselle Alix » se mit à déchirer une de ses belles amies, qui venait de passer devant eux. Celle-là, c'était du propre ! Qui courait avec tout le monde malgré le gros petit vieux dont elle était soudoyée, et qu'elle faisait galoper derrière le tram où elle était montée avec un de ses amants, en lui prodiguant des signes d'encouragement depuis la plate-forme. Elle avait vu ça, Alix. Et vicieuse, avec les dix-huit ans qu'elle s'octroyait ! N'aimant que la galette, si ce n'est une amie — encore un joli numéro ! — et la coco. Si elle en faisait du foin avec sa coco ! Il fallait entendre ses histoires de l'autre soir, au Chatam,

sur les idées que ça lui donnait, et qu'elle avait écrites, et qu'un romancier lui avait demandées, et patati et patata. Alix, ça la faisait vomir.

Cela continuait comme cela, sans fin prévisible. Et Scipion cerné dans ce tournoiement de paroles troubles, sur un ton de voix qui s'éraillait par places, se vit tout à coup dominer vertigineusement la situation, gens et choses, lampions, et fêtards qui s'écoulaient intarissablement parmi les rires, le tumulte et les éclats d'orchestre ; au pinacle de tout ça, comme s'il en était, au côté de sa satanique compagne, l'épouvantable élu. Un sentiment de chute le saisit aux entrailles, tel que, n'ayant rien où se cramponner, il planta les doigts n'importe où. M^{lle} Alix poussa un cri sourd, examina, souffla, suçà le bras qu'elle avait arraché à cette serre, et allait certainement prononcer des propos malsonnants ; mais l'expression de Scipion lui en ôta l'envie. Et ce fut d'un ton nouveau qu'elle lui fit remarquer les gens qui s'en allaient.

— V'là la Comédie qui sonne. Va reprendre ta place, mon petit.

Là, tandis que l'on commençait sur la scène le deuxième acte de *Triplepatte*, il eut une peine violente à reprendre ses esprits ; jusqu'à ce qu'enfin mâté, rageusement empoigné par lui-même, il se fût rendu maître du forcené, qu'il secoua d'invectives : comme si en vérité, il devait s'attendre à ce qu'elle lui servît, comme conversation, une page de Pascal ou un commentaire de la *Neuvième symphonie* ! Une femme comme ça, est-ce fait pour parler ? Et il se forçait à revoir ce que tout à l'heure, dans son accoudement, elle distribuait aux yeux de chair folle, cette houle rose dans un bâillement de corsage, le sourcillement d'œil sombre qu'elle faisait apparaître en levant son bras nu, et les glissades qu'elle déchaînait sur les profondeurs de sa nuque.

Hélas ! il s'excitait vainement sur cet étalage qui ne l'avait pas même impressionné au moment voulu, perdu qu'il se laissait aller en d'autres affres. Où trouverait-il mieux cependant ? Il la lui fallait retrouver illico, sans quoi c'était la Grande Occasion de perdue.

Furieux de cette volonté, il se jeta dans la foule, dès l'acte

fini, pour la rattraper coûte que coûte. Il courait de l'un à l'autre, s'obligeant à plonger et replonger dans la foule qui semblait toujours le revomir, fuyant les pentes de la sortie sur lesquelles il se trouvait constamment rejeté. Et tout à coup cet élan auquel il était en butte le précipita contre l'objet de ses recherches, qu'il saisit farouchement. Elle n'était pas du tout rassurée, et riant mal à le voir maintenant pétrifié devant elle, le nez plein à nouveau de tout le mauvais parfum qui s'exhalait d'elle, la femme fit mine de se souvenir des cinq francs qu'elle ne lui avait pas rendus.

Scipion tomba sur un banc, inondé d'un soulagement exquis. Sur cette planche honnête, il reprenait pied ; et ne voulut plus entendre parler que de ce geste admirable, dont il la remerciait avec effusion. Elle, par exemple, commençait à en avoir assez et à se demander à quelle espèce de fou elle avait à faire, quand un détail de conversation la fit tressaillir.

— D'où êtes-vous ?

— Ah ! bah ! fit-elle, renseignée, avec une sorte de méprisant triomphe.

Et elle ajouta :

— Mon ami, retourne à la maison. Quand on est de ta catégorie, on ne fait pas la noce.

Et ffoûtt ! envolée...

Scipion resta un moment ébloui de la mornifle qu'il venait de recevoir. Puis le rouge de la honte lui sauta à la tête. Ce qu'on disait tout de même de sa... catégorie ! Merci, il se chargeait de prouver de quoi elle était capable. Et Paul Montant, l'ancien fiancé de Miette ! Et Cobaye ! Et celui-ci et celui-là dont il avait aperçu la compatriotique figure en des sociétés tout à fait dignes d'Alix ! Il allait sans retard lui servir tout cela ! Et, reprenant sa course, il la pourchassa dans le sentier où elle avait cru trouver refuge.

— La barbe ! cria-t-elle dans une colère où se mêlait de l'effroi, les mains tendues en défensive, quand elle le vit foncer sur elle avec la détermination qu'il avait sur les traits.

Scipion haleta :

— Mademoiselle... je vous assure... que vous me jugez mal...

— Merci ! glapit-elle, je connais le genre. J'en ai déjà pris comme vous. Non laissez-moi, sans ça je vais demander la police !

Il la cloua sur un banc, charmant reposoir d'idylle.

— Ne dites pas de bêtises ! proféra-t-il, si péremptoire qu'une fois de plus elle resta subjuguée. J'ai droit à des explications pour ce que vous venez de me dire. Je les veux !

La fille recroquevillée sur elle-même, le considérait de ses yeux écarquillés et luisants : quand un sourire distendit sardoniquement son visage.

— Si c'est une histoire que vous désirez que je vous raconte, à vot' service, après tout.

L'orchestre, là-bas, dans le lointain des lampions, s'étirait sur des nudités d'opéra italien. Au son de cet accompagnement, à la languissante et poussiéreuse lueur qui s'aventurait jusqu'à eux, dans les coulisses de ce parc où tout ressemblait à des portants de scène, Scipion écouta.

Il fut mis au courant, dans une langue hargneuse à souhait, des exploits de l'individu qui la prévenait si nettement contre lui. Il sut le goût et le dégoût que cet autre avait eu d'Alix ; l'esclavage qui l'avait attaché à elle, et ses ruades pour s'en débarrasser. On lui dépeignit fort bien cet imbécile qui ne semblait chercher le plaisir que pour le remords, et le paradis que pour les scènes infernales d'ensuite. Il apprit les tentatives de régénération auxquelles il s'était exercé sur la personne d'Alix, la terreur dans laquelle il l'avait fait vivre, l'espèce de contagion qui s'était transmise de cet esprit dément à sa pauvre cervelle ; jusqu'à cette extrémité où l'ayant voulu précipiter au mariage, elle avait repris ses sens, enfin ! Ce qu'elle avait ri !... Elle disait encore la fenêtre par laquelle il avait alors voulu se jeter, et comme elle l'avait flanqué à la porte. Non, mais depuis, elle en était guérie, de ce genre d'olibrius !...

— Prends ça, m'sieu ! siffla-t-elle en guise de conclusion. Et si tu as envie d'aventures, tâche de trouver autre chose !

Scipion retomba brutalement assis par terre. Et sur un sol, ma foi, terriblement connu. Où la vérité va-t-elle tout de même se nicher ?

Les derniers mots de cette femme lui sonnèrent :

— Tâche de trouver autre chose...

Il ricana. Il n'avait pas même été fichu de jouer cinq francs tout seul ! Il ne se voyait pas davantage, quoi ? Rentrant saoul tous les soirs à la maison, faisant la traite des nègres, ou encore cambriolant le bureau de son oncle. Non, décidément, c'est encore cela qui aurait été le plus facile....

Il se tourna vers elle. Mais bien disparue cette fois. Et lui décidément plaqué, comme le confirmaient les quelques individus qui rigolaient à distance.

Ah ! Il respira jusqu'au fond de son âme !

Après celle-là, on pouvait tirer l'échelle. Le semestre touchant d'ailleurs à sa fin, dès le lendemain Scipion fit ses préparatifs de départ. On eut beau le dissuader de quitter Genève où il avait entrepris des recherches intéressantes. Ses professeurs, ses compagnons, son oncle, Miette elle-même, qui lui écrivit pour la première fois à ce propos, personne ne put changer sa décision. Il en avait assez de cette ville de sortilèges et de damnation. Il en avait assez pour toujours !

L'avant-veille de la date qu'il s'était fixée pour partir, un soir, dans la Croix-d'Or, il s'arrêta automatiquement. A quelque distance devant lui ses yeux avaient rencontré une silhouette auprès d'un magasin, et qui, coiffée d'un grand chapeau, engainée d'une étroite jupe sombre, s'appuyait à une ombrelle grêle ainsi qu'une canne. Elle baissait la tête, la relevait, allait plus loin, picorant de vitrine en vitrine. Les passants se retournaient. Scipion pensait rebrousser quand il fut malgré lui pris d'un intérêt horriblement aigu pour le manège du rastaquouère qui suivait d'un air indifférent Marion, et l'enserrait dans un lacis toujours plus étroit d'allées et venues. Le voilà maintenant qui était arrivé à côté d'elle... et la voilà qui s'en allait !

D'un bond Scipion fut à Marion.

— Ah ! s'écria-t-elle, et toute sa figure s'épanouit en sourire. Que racontez-vous ce soir ?

— Que je pars.

— Vous, partir, c'est toujours vrai... Ce n'est pas gentil de

me dire des choses pareilles. Petit mantelet, dites-le à ce méchant monsieur qui a si chaud.

Le visage de Scipion ruisselait.

— Alors, dit-elle, c'est fini les causettes comme l'autre soir ? C'était si bon, et c'est rare... Il est vrai que vous m'avez plaquée un peu drôlement...

— Cela vous fait donc quelque chose que je m'en aille ?

— Oh ! si !

Il entraîna la jeune fille sur le Grand Quai. Ils marchaient vite, sans un mot, comme emportés dans un vent de fuite. Il l'arrêta, regarda le visage levé vers lui, qui, sous le grand chapeau et par l'effet de la première nuit, semblait comme diminué, et les grands yeux sombres élargis.

— Il serait triste... en effet... que nous nous quittions ainsi... et que cette rencontre soit notre dernière...

— Oh ! non !

— Voulez-vous venir demain avec moi au Salève ?

— Au Salève ! fit-elle avec effroi ! C'est haut, c'est loin, et je pense bien que vous n'y allez pas en train. Au fait, ce ne serait pas la première fois que j'y monte à pied. Autrefois mes frères me prenaient avec eux...

Elle déclara :

— Allons au Salève.

— Demain, conclut-il, au Rond-Point, à deux heures.

(La fin au prochain numéro.)

MAURICE CHAPUIS.

Engadine.

Le col du Julier est franchi, l'Engadine paraît. L'azur du ciel n'a pas la légèreté septentrionale de l'Oberland grison. Son émanation radieuse est intense ; chaque forêt, chaque mont est une forme de l'éclat solaire. L'âpre contour des rocs modelés par la clarté du jour se découpe et s'estompe en une parfaite harmonie. L'Inn, d'un bleu translucide inconnu des autres torrents, reflète les glaciers en des teintes ineffables ; ses forêts d'algues sont illuminées jusqu'au fond de son lit. Les lacs qu'elle forme exhalent un rayonnement vert. L'air pur et fort, le parfum d'Engadine s'imprègnent en vous, une ardeur émanée de ce sol enthousiasme la vie. Le silence, les sons, les senteurs de balsame se confondent dans une exaltation : Lumière, lumière tout n'est que lumière !

Petit, rond, point bleu sombre entre les Alviés, le lac de Staz repose en une immobilité sans ride. Il est le premier d'Engadine à connaître la nuit, il n'est que le second à recevoir le jour. L'immense lueur du soleil levant dore le ciel derrière les Muraigl, l'aube à peine levée colore le lac de Saint-Moritz d'un rose immatériellement froid, la splendeur matinale jaunit les prés, bleuit les forêts, se joue en frissons sous les aiguilles des mélèzes, dissipe l'ombre du lac de Staz et lui donne une transparence de verre. Ce ne sont pas des myriades de libellules qui ont étendu leurs ailes à la surface du lac de Silvaplana, on pourrait le croire tant ses eaux vertes striées d'un réseau d'or sont lisses et soyeuses. Sauvage, ardent, brutal, le lac de Sils écume entre les rocs de sa presqu'île et de ses îles. Impassibles et sereins le glacier de Fex à la tête conique comme un Fousi-Yama, le glacier de Fedoz indolent et bleu, déroulent vers lui le long scintillement de leurs cascades ; les monts fauves, le Lagrev, le Lunghino jettent

sur lui une ombre violette. Le soleil mourant le transforme en une flaque d'or.

La vallée a changé de visage, plus radieuse toute à l'heure qu'un pays d'Orient, elle est devenue une sauvage terre alpestre. Un torrent sans couleur y roule ses eaux, dont la froideur vous pénètre comme un sorbet qu'on avale. La lune échancrée blémit les glaciers, les monts nus et vernis sous le rayonnement diurne se vaporisent dans le crépuscule. Des prairies seules, monte le souvenir du jour, l'haleine chaude des mélèzes, des arnicas, des orchis ; les cloches des vaches dont la rumeur ressemble à un bruit de marée, le crissement heureux des grillons, le battement d'ailes des libellules, tout ce qui, sous le soleil, était une des mille voix de la lumière et qui n'en est plus maintenant que le rappel. Ces odeurs, ces sons s'élèvent et se réduisent dans la clarté astrale. L'air ne porte rien de la volupté qui flotte le soir sur les lacs italiens avec le parfum lourd des arômes. Une virginale beauté est l'expression de cette nuit sous le ciel blanc.

Italienne par sa lumière, Helvète par ses monts, l'Engadine reflète dans sa nature l'âme de son peuple ; le flegme des races blondes, la rudesse montagnarde s'y sont mariés à la finesse étrusque ; la belle langue romanche y est née de syllabes latines, celtes et germanes. D'éléments divers, ce petit royaume grison s'est fait une originalité propre. Il n'est pas, comme de nombreuses stations alpestres, une découverte du cosmopolitisme, une terre neuve où tout le monde passe et où personne ne vit. Les palaces de Saint-Moritz ont leur contrepoids d'ancienneté dans les maisons quadrangulaires de Silvaplana et de Samaden, où le bélier grison dresse sa silhouette fabuleuse sur un écusson bleu. Les ouvertures y sont percées sans symétrie, comme par un obus, chaque fenêtre engadinoise ressemble à une plate-bande ou à un bouquet que la pierre blanche taillée en biais encadre comme un papier de fleuriste. Ces maisons portent au front une date du quinzième ou du seizième siècle. Le « Suler » aux murs sculptés par Sgraffiti en forme la salle principale. Les pièces d'en haut la « Stuva » le « Brail » dont les boiseries de cimbres embaument, regardent la vallée par une petite logette trian-

gulaire qui fait saillie sur la façade et permet deux horizons ; un seul mouvement de tête procure un changement de pays, de temps, de civilisation : d'un côté, les ruines des châteaux forts, le moyen âge et les comtes autrichiens, de l'autre les églises à fresques et à bois d'alvié peint, la renaissance italienne qui monte par le val Bregaglia.

L'Engadine harmonise en un accord parfait des valeurs opposées, elle unit la pureté de l'Alpe à une ardeur méridionale, des fleurs, des arbres et des parfums à l'air cru des régions glaciaires. Beauté, clarté, lumière, Engadine terre élue, ce n'est pas en vaine louange qu'est gravé sur un vieux mur de Silvaplana ce vers dont Horace en bon Romain aurait contesté l'emploi :

Ille terrarum mihi praeter omnes angulus ridet.

JACQUES DALEY.

Chronique des Beaux-Arts.

L'œuvre de Paul Robert à Neuchâtel. — Une dynastie d'artistes. —
Le *Journal* d'un peintre.

Chaque pays ayant l'art qu'il mérite, on ne saurait demander à une œuvre contemporaine d'être beaucoup plus que l'image (réelle ou transposée) de ce qui l'entoure. Et l'artiste, quel que soit son renom, peut être qualifié de *grand* qui donne l'impression d'être simplement le produit de sa terre natale. Nous sommes tentés de qualifier de *vivant* tout art d'essence même primaire qui nous apparaîtrait comme une plante autochtone jaillie de son sol. Que ce sol soit ingrat, que la plante ne s'épanouisse qu'avec peine sous l'avare lumière septentrionale, qu'elle ne nous montre plus qu'une fleur un peu pauvre aux tons vulgaires et délavés, qu'importe, pourvu qu'elle reflète un peu de l'âme des choses et des gens dont elle devient, si j'ose dire, l'expression perlée et définitive.

Je ne sais si mes compatriotes ont bien voulu se reconnaître dans la peinture qui vient d'être exposée à Neuchâtel; mais il me paraît qu'aucune autre ville de Suisse ne pouvait montrer un ensemble à peu près complet de l'œuvre de Paul Robert sans risquer un fiasco. Berne l'a compris, qui vient de renoncer à tenter l'aventure. Il appartenait à Neuchâtel, sa ville d'élection, la seule qui ait pu croire à son génie, de faire de cette pieuse manifestation en quelque sorte l'apothéose de Robert. Et ce sera la gloire de cette jolie cité d'avoir donné un jour sa confiance au seul artiste qui fût sien dans son essence, et de lui avoir permis de réaliser sous une forme aussi vaste (dans le hall de son Musée des Beaux-Arts) l'œuvre maîtresse de sa vie.

Ce qu'on a pu voir dans les salles du Palais Rougemont et au Musée (à part les aquarelles d'oiseaux) n'a été pour personne une révélation. Excepté les *Zéphirs* qui sont (on verra pourquoi) sans précédent et sans lendemain dans l'œuvre du peintre, on peut dire que cet art sort de sa terre néocomienne comme la gentiane sort des pâturages jurassiens. Il porte en lui tout l'accent austère et glacé des prairies automnales tachées de colchiques livides. Il exprime plus qu'aucun autre le pays neuchâtelois dans ses traits essentiels et durables. Et quand

je dis neuchâtelois, je vois surtout cette région d'entre sept cents et mille mètres d'altitude où s'étalent, dans leur morne décor de crêtes nues et de sapinières, les grands villages d'horlogers. Paul Robert, né à mi-côte, dans un cadre moins austère, se fixe après ses études dans son domaine jurassien qui devient pour lui sorte de cloître où il expiera la fugue du grand-oncle infidèle, émigré sans retour vers Rome et l'Ecole classique. Mais même au Ried, entre les esparcettes roses du val d'Orvin et la nappe glauque du lac de Biemme, malgré le contact avec les gens du Bas qui l'ont sacré grand peintre, il reste encore de la race ancestrale. N'a-t-il pas en lui du vieux sang Chaux-de-fonnier ? N'est-il pas un peu l'horloger en blouse grise qui, la lentille sur l'œil, penche vers les pièces microscopiques un front inquisiteur et savant ?

Sans doute, la région des lacs avec sa ville jaune, d'un charme déjà si latin, lui semble pleine de séduction ; mais, c'est comme elle les attire tous, professeurs, pasteurs, commerçants et petits rentiers des ruches enneigées et des vallées tourbeuses. Et sa crise religieuse n'est-elle point semblable par certains côtés à celle dont sont victimes les habitants des Combes isolées ? L'homme des grands villages, instruit, d'une intelligence volontiers déclamatoire, reste, sous le drapeau rouge de la révolution sociale, le frondeur naïf de quarante-huit. Il se dit communiste, antimilitariste et prend le ton à Moscou ; mais il donne à son journal un titre de corps de garde ! C'est toujours dans le fond le cocardier du 1^{er} mars brassant la neige de La Vue des Alpes, à la suite des Girard et des Courvoisier. Ailleurs, par un processus semblable, les gens des vallées deviennent dans leur isolement la proie des idées religieuses. Le mysticisme se confond ici avec la neurasthénie des reclus ; il n'est pas un de ces prédicants anglo-saxons, mi-apôtres, mi-hommes d'affaires qui n'ait réussi à amener un grand nombre de ces esprits inquiets à son interprétation de la Bible. Dans cette atmosphère morbide, les sectes se forment, et s'entre-détruisent : Cœurs purs, Darbistes, Adventistes du septième jour, et répandent dans les cerveaux illuminés leur semence mystique et monstrueuse.

Paul Robert n'échappe à aucun des traits essentiels de la race. Il en a l'intelligence, l'esprit ouvert à toutes les idées, mais aussi les scrupules, les élans sensuels vite comprimés. Il est mesquin, tâtilleur, mais c'est le plus souvent hypertrophie de la conscience, excès d'honnêteté. Ses tableaux, avant d'être de la peinture, sont des actes notariés. Il énumère plus qu'il ne décrit ; il ignore le sacrifice, et la beauté du grand vide hodlérien. Plastiquement, Robert s'exprime comme un tabel-

lion. « Ces Neuchâtelois écrivent tous comme des notaires », s'écriait l'abbé Michon dans un entretien resté célèbre sur la graphologie. Dans une toile immense, il arrive qu'un détail infime retient l'attention au détriment de l'ensemble. Je me souviens d'une forêt, aux proportions monumentales, où je n'ai bien vu qu'un rouge-gorge juché sur un brin de mousse. Ailleurs, un papillon devient aussi vaste que le val d'Orvin lui-même. Ce peintre tendre et amoureux ignore les élans passionnés. Son œil s'arrête sur tout, s'attache au caillou, au brin d'herbe comme aux lourds nuages dont il ouate le cobalt de ses ciels. L'arbre l'attire avant tout par son essence qu'il rend scrupuleusement sans trop se soucier de la forme. Les paysages ont la fidélité des relevés topographiques ; ses prés sont des plans de culture : ici des avoines encore vertes, là des blés qui jaunissent, là de l'esparcette en fleurs, du trèfle ou du « pain d'oiseau ». Et l'hirondelle qui, de son aile rapide, frôle les ray-grass du premier plan semble piquée dans la toile par quelque empailleux facétieux.

C'est que Robert n'est pas seulement une conscience. Comme les horlogers et les graveurs, dont il descend, il a l'orgueil du travail bien fait, l'amour de l'infiniment petit, le goût du microscopique. Et ses dernières années nous le montrent passant ses veilles à peindre des chenilles à la loupe. En vérité jamais peintre ne se fit plus humble devant la nature, ne l'a servie avec plus de candide abnégation.

De tout cela, si visible dans les premiers essais de l'enfant, comme dans les toiles si soignées de l'adolescent, rien ne subsiste dans les *Zéphirs* du Musée de Neuchâtel. A vingt-six ans, Paul Robert peint un chef-d'œuvre que rien n'annonçait, et qui reste unique. On chercherait en vain dans les tableaux de son exposition posthume, une toile qui procède de cette œuvre maîtresse. L'ensemble est d'une couleur chaude, les tons harmonieux, le métier sûr, un peu académique sans doute, mais où les trucs d'atelier — si visibles ailleurs — sont absents. Robert à ses débuts, le troisième d'une lignée d'artistes, n'a presque plus rien à apprendre. Paris et l'Ecole élargissent seulement sa vision. Il met de côté la loupe et les fines martres. Il voit grand, peint avec de larges touches ; il sait maintenant la valeur du sacrifice et qu'il faut immoler le détail pour arriver à l'ensemble. Il n'énumère plus, il traduit ; il est grand peintre. Le jeune Robert du Ried fait honneur au Robert du Louvre !

Les grandes œuvres qui suivent n'ont plus l'élan et l'ampleur des *Zéphirs*. Libéré de l'Ecole dont il avait reçu une saine leçon de style, Robert, rentré dans son domaine jurassien, est

livré à lui-même et subit les atteintes de terribles crises intérieures. Il ne nous appartient pas de nous arrêter sur ces luttes douloureuses dont nous savons trop peu de chose, sinon qu'elles ravirent l'artiste à ses pinceaux pendant près de trois ans. Seule l'offre magnifique de décorer l'escalier du Musée neuchâtelois le rendit à son art.

On nous permettra également de ne pas refaire ici l'histoire et la description de cette œuvre si connue dont nous fûmes à son heure un admirateur fervent. Qui pourrait nier l'influence et le prestige qu'eût un Paul Robert sur ceux de ma génération qui le voyaient alors dans toute sa gloire de vainqueur, au temps où ils végétaient eux-mêmes dans les limbes. N'était-il pas l'artiste qui avait rencontré le cœur des foules, et su lui parler le langage qu'elle aimait ? Jamais peuple — qui pût se reconnaître dans son œuvre — ne communia davantage avec son peintre, et Robert connut la joie suprême d'être entendu de ceux dont il avait exprimé l'âme.

Sans nous embarrasser comme tant d'autres des idées religio-philosophiques contenues dans cette œuvre monumentale, nous en admirions l'ordonnance, la clarté, la noblesse, le dessin impeccable — nous ne pouvions plus voir notre Val-de-Ruz qu'à travers le majestueux panneau de l'*Abondance*, et l'on retrouverait dans les premières toiles de l'Eplattenier, comme dans celles de son jeune compagnon des débuts, le rose des esparcettes de Robert, la courbe de ses chemins vicinaux, le véronèse de ses champs, les bleus violets de ses fonds.

« Parti pour faire de grandes choses, » a dit fort justement un critique¹, « il n'est arrivé que dans les petites. » — N'est-ce pas là le drame de toute vie d'artiste ? Et qui pourrait prétendre que les plus grands soient tous parvenus là où fut tendu leur effort ? Paul Robert qui fit de la peinture moins par vocation impérieuse que par tradition de famille, et qui faillit l'abandonner à la suite d'une crise religieuse, n'y revint que pour exalter son mysticisme et faire acte de foi. L'art ici côtoie la théologie et parfois se confond avec elle. Il s'agit de rendre grâce au Créateur dans ses œuvres. Et le microscope du naturaliste ne fouille les infiniments petits que pour en découvrir les merveilles cachées, et les proposer à notre pieuse admiration.

Cet état d'esprit, d'essence presque franciscaine, nous a valu au moins une œuvre unique, que personne jusqu'ici n'avait jamais pu faire, que personne après Robert ne refera. On n'imagine rien de plus rare que cette centaine d'aquarelles recréant dans leur milieu, dans leurs gestes, et leurs attitudes les *Oiseaux dans la nature*. Ici l'art touche au prodige, tant

¹ Maurice Jeanneret (*Feuille d'avis de Neuchâtel*).

cette œuvre suppose de tendresse, de patientes attentes, d'observation aiguë, de labeur infini. Toutes les facultés de Robert, par ailleurs si richement doué, semblent s'être concentrées et exaltées sur ces pages surhumaines. Sans doute, l'œil perçant du naturaliste s'attache-t-il trop aux signes extérieurs ; sans doute l'émotion de l'artiste s'est-elle un peu mécanisée — on pense à la photographie en couleurs... et par contraste aux admirables oiseaux stylisés des Japonais. Mais le peintre y est presque toujours plus coloriste que dans ses toiles dont l'ensemble laisse, malgré tout et même lorsque la couleur s'exaspère, une impression froide et décolorée.

Et l'on sent bien que ces planches si soignées visent plus haut qu'à la perfection matérielle. Elles sont un hommage attendri au Créateur. Elles procèdent du même élan mystique que les enluminures des croyants médiévaux ; elles sont acte de foi, avant d'être œuvres d'art. Le génie n'étant plus ici qu'au service d'un Maître auquel l'artiste, dans son humilité, avait voué sa vie.

— C'est encore au Ried sur Bienne que furent écrites la plupart des pages de ce *Journal de peintre*¹ qu'il a plu à son auteur, M. Philippe Robert, de livrer à la publicité. Fils de Paul Robert, ce peintre-écrivain est le frère de Théophile Robert, et continue avec lui la glorieuse lignée.

Paul-Théophile poursuit à Paris une carrière qui, pour manquer un peu d'unité, n'en a pas moins dépassé, et de beaucoup, le stade des promesses, tout en s'écartant résolument des traditions familiales.

Son frère Philippe, au contraire, semble avoir recueilli pieusement une succession dont il s'entend à tirer des avantages appréciables. On connaît de lui des planches lithographiées, intitulées *Feuilles d'automne*, des aquarelles de plantes et de fleurs où le botaniste se double d'un décorateur avisé. Mais il voit grand, à son tour, et ces derniers temps les murs de quelques églises romandes ont été couverts par ses soins de fresques, dont nous ne saurions dire grand'chose, sinon qu'elles nous paraissent tenir plus de l'exégèse que de la peinture. Entre temps, M. Th. Robert écrit un volumineux journal et ce qu'il nous en livre — quelque deux cents pages — dénote en tous cas une nature singulièrement vibrante, à la fois sensuelle et mystique, un peu empâtée toutefois de verbiage littéraire, et de pathos théologique ! On est surtout surpris de voir combien peu ce peintre s'intéresse à la peinture ! — Comparez avec le « Journal » d'un Delacroix. — Par contre, ces pages

¹ Delachaux & Niestlé, éditeurs, Neuchâtel et Paris.

débordent d'affirmations dans le genre de celle-ci qu'il me semble bien avoir déjà lue ailleurs :

« Seul Dieu est bon. Seul Il a le droit de parler. »

Et d'autres qui risquent de nous rendre suspects aux yeux des gens d'ordre !

« L'artiste que Dieu aime, Dieu le libère de toutes les lois et convenances, et habitudes..... »

Ou encore celle-ci pas très claire :

« Si nous savions manger au banquet de Dieu, notre vie jusqu'au bout serait un Alleluia. »

Je préfère avertir les gens sérieux (que ces citations pourraient induire en erreur) qu'il en est d'autres que je n'oserais pas transcrire ici. C'est assez dire que ce *Journal de peintre* n'a pas sa place sur la table familiale. Il s'en dégage, malgré sa fleur mystique, un parfum de sensualisme tant soi peu morbide. Qu'on en juge par ces lignes qui le résument assez complètement (page 68) :

« J'aime la pâquerette et la danse des nuages, la senteur de l'origan, l'hululement de la chouette sur le peuplier, les lourdes soies et la poitrine amie, repos des nerfs. Oh ! la belle vie des sens ! et je prêche le mysticisme... »

Il ne me viendrait pas à l'idée de reprocher à M. Philippe Robert d'aimer et de prêcher des choses aussi contradictoires. Les grands Saints qu'on adore dans leurs niches n'ont guère fait autre chose.....

Mais j'ai cherché en vain, dans ce « Journal » d'artiste, le *peintre* pour qui la seule peinture serait la grande raison de vivre.

EDMOND BILLE.

Lettre de Berne.

Avant la fête d'Aarau. — Eloquence de tir fédéral et éloquence parlementaire. — Conséquences d'une mauvaise acoustique. — Inconvénients d'une assemblée bilingue. — Réforme désirable. — Vices congénitaux. — Une campagne de presse. — Défense du Parlement.

La période de dépression d'après-guerre tire à sa fin ; la décroissance de la crise de chômage s'accroît. Avec le travail qui augmente, le courage renaît. Notre vie nationale, si longtemps languissante, s'est ranimée. On annonce ce mois-ci une énorme participation de tireurs et de citoyens à la grande joute d'Aarau. La reprise de la plus populaire de nos fêtes, de cette landsgemeinde helvétique, d'où les discussions de partis sont bannies et où fleurissent tant d'espairs, est saluée partout avec une joie très vive. Elle promet d'être un beau succès. Des patriotes appréhendent que le goût du tir ne soit en diminution ; puisse-t-elle contribuer à le développer. Et comme l'état d'esprit de nos populations a dû se modifier depuis dix ans, nous souhaitons aussi qu'elle nous montre un peuple suisse mûri par la leçon des événements, attaché davantage à ses institutions fédéralistes, un peuple suisse qui regarde l'avenir bien en face avec un robuste optimisme, mais sans se payer de mots. Quel soulagement si le tir d'Aarau se distinguait de ses prédécesseurs par une réforme radicale du genre oratoire ampoulé, redondant et présomptueux que l'on a appelé l'éloquence de tir fédéral !

L'éloquence parlementaire n'a pas une réputation meilleure ; elle ne mériterait pas l'accusation de boursoufflement et de vantardise ; mais, au dire de critiques aussi avertis que les journalistes accrédités au palais fédéral, elle dégénère le plus souvent en un flux monotone d'insipides bavardages qui ne tarderaient pas à assoupir les assistants, si ceux-ci n'avaient la ressource de réagir par divers moyens : lecture des journaux, correspondance officielle ou privée, entretiens familiers avec d'aimables voisins, etc. Il y a une part de vérité dans ces remarques, mais les journalistes dont je parle ont tort d'en

tirer la conclusion que le parlement lui-même est un rouage inutile. Nul ne soutiendra que les séances des Chambres soient divertissantes ; les sujets qu'on y traite sont arides. L'illusion de nos brillants chroniqueurs consiste, je le crains, à vouloir amuser à tout prix les lecteurs avec des choses qui prêtent mal à des accès de folle gaieté. Les parlements des deux hémisphères sont logés à la même enseigne ; ils connaissent tous des orateurs qui distillent l'ennui, ou qui se bornent à des redites, ou qui ne finissent jamais ; même les personnes que les affaires publiques intéressent le plus manquent parfois de la patience nécessaire pour suivre d'un bout à l'autre leurs délibérations.

Le Conseil national suisse ne fait pas exception à la règle. Est-il pire que ses congénères ? Je ne le pense pas. Mais il est alligé d'imperfections qui lui sont propres. A mon avis, elles ne sont pas si terribles. Une d'entre elles, pourtant, est très fâcheuse : l'acoustique de la salle. Les architectes ne seraient pas arrivés à la rendre plus mauvaise, s'ils s'y étaient appliqués. Pour entendre des discours dont le principal mérite est rarement la brièveté, il ne suffit pas d'un effort d'attention, il faut se déplacer, faire cercle autour de l'orateur, rester debout durant des heures. Les romands ne se plient pas volontiers à cette obligation, comptant sans doute qu'un de leurs collègues welches ne tardera pas à exposer plus près d'eux les mêmes arguments, soit pour les appuyer, soit pour les combattre. La *curia confœderationis helveticæ* qui dresse sa pompeuse façade sur la place de l'Ours subit les inconvénients d'une assemblée bilingue et même trilingue. Très peu de députés sont capables de parler « indistinctement » les deux langues, comme on le disait par plaisanterie d'un représentant de canton alpestre ; d'autres, plus nombreux qu'on ne le supposerait, comprennent seulement leur langue maternelle. Cette lacune vaut aux discours allemands plus d'auditeurs qu'aux discours français. Si les romands ne mettent pas un empressement très visible à profiter des harangues de nos confédérés, la plupart des représentants des cantons germaniques s'inquiètent peu de ce qui se dit en français. De part et d'autre, on s'est accoutumé à n'écouter que l'indispensable, les explications presque toujours très circonstanciées des conseillers fédéraux et les discours d'une vingtaine d'orateurs de marque, connus pour ne parler qu'à bon escient. De sorte que, les cas spéciaux réservés, souvent une partie de l'assemblée ne s'occupe plus de la discussion lorsqu'un idiome fait place à un autre. Presque autant que le détestable acoustique, l'alternance des langues est nuisible à l'ordonnance et à la tranquil-

lité des séances. Ces messieurs du Conseil vont et viennent, entrent et sortent, écrivent ou lisent à leur place, causent par groupes sous les tribunes, au scandale des représentants de la presse. Mais ceux-ci négligent le fait qu'un gros morceau de la besogne parlementaire a été absorbé à domicile ; ils décident que les députés ne font pas leur devoir et imaginent le Conseil national idéal pareil à une classe d'élèves bien sages, le nez baissé sur leurs pupitres et attendant avec docilité le coup de sonnette qui leur octroiera l'autorisation d'aller s'ébattre par la ville. Cette conception de l'accomplissement d'un mandat législatif ne correspondra jamais, espérons-le, à la réalité. Les deux cents membres du Conseil national ne sont pas une classe modèle à offrir en spectacle et en exemple aux innombrables écoliers qui passent dans les tribunes à la session d'été.

Les représentants des races qui constituent la nation suisse n'apportent pas seulement à Berne la variété de leurs idiomes, ils y apportent leurs habitudes, parfois leurs compétitions cantonales, des tournures d'esprit, des façons de penser, des tempéraments entre lesquels se creusent de profondes différences. Ces individualités si diverses estiment toutes — et elles n'ont pas tort — avoir le droit de s'exprimer. De là une abondance d'orateurs que je ne saurais condamner, car elle est un signe indubitable de l'intensité de la vie régionale dans nos cantons. Je ne crois pas flatter les welches en disant qu'ils sont d'ordinaire plus sobres de paroles que leurs confédérés ; ils n'ont pas le penchant d'intervenir à propos de tout dans les discussions ; on ne remarque pas dans leurs rangs de ces hommes à compétences universelles, toujours prêts à éclairer, à instruire et à morigéner leurs contemporains. Du côté suisse allemand les longs débats n'effraient pas ; je dirais presque : au contraire ! Le mois dernier, une grappe serrée d'auditeurs a témoigné un intérêt constant aux copieux commentaires sur la gestion de quelques départements, sur la catastrophe de Bellinzone, au sujet de laquelle les points en apparence les plus insignifiants ont été examinés à la loupe, sur les encouragements à la culture du blé, sur les subsides à l'hôtellerie et sur tant d'autres objets que les quotidiens ont mentionnés à leur heure. La moitié, en tous cas un bon tiers, des matières à traiter a été renvoyée à une session d'automne de trois semaines qui, à son tour, ne réussira pas à désencombrer l'ordre du jour. Cette situation anormale est due à des causes dérivant à la fois de nos particularités nationales et de l'augmentation des tâches imposées à l'Etat par l'ensemble des citoyens. On n'y remédiera que si l'on se résout à prendre le taureau par les

cornes et à réunir l'Assemblée fédérale à des intervalles plus rapprochés pour des sessions plus courtes, une ou deux semaines par mois, avec interruption pendant les mois d'été, et cinq jours de séances par semaine. Le Conseil des Etats où le travail est plus rapide pourrait ne tenir séance que quatre ou même trois jours par semaine. Mais l'idée d'un changement à de vieux usages se heurte à la routine et à des préventions ; sa réalisation nous acheminerait, dit-on, à la permanence des Chambres, affreuse perspective. En attendant, des affaires comme les comptes et la gestion des chemins de fer fédéraux, les comptes et la gestion de la régie de l'alcool, des projets comme le code pénal militaire et la loi d'organisation militaire sont ajournés, bien que le Conseil national ait mis les bouchées doubles, siégé le matin, l'après-midi et une fois la nuit, c'est-à-dire travaillé dans des conditions déplorables.

C'est l'organisation de son travail qu'il serait utile de réformer, plutôt que de s'attaquer à ses caractères en quelque sorte congénitaux. Lorsqu'un de nos confédérés a préparé un discours écrit, il ne fera pas grâce d'un feuillet, lorsqu'il parle d'abondance, la peur d'oublier le principal le rend encore plus prolixe. Que les journalistes welches soient souvent agacés de ce besoin de s'expliquer en long et en large, de n'omettre aucun détail, de nous servir à satiété les mêmes arguments, c'est compréhensible, mais nous ne saurions exiger d'hommes d'une autre race et d'une autre formation qu'ils substituent à leur nature la nôtre. Ils sont la grande majorité ; force est de nous accommoder d'un état de choses que l'influence latine est peut-être capable d'atténuer, mais qu'il n'est pas en notre pouvoir de transformer de fond en comble. Mesurer le parlement suisse à l'aune d'un parlement homogène ou du parlement d'un pays unitaire, c'est le mal juger. On n'en fera pas un parlement welche, pas plus qu'il ne redeviendra le parlement d'avant-guerre, où tout marchait si facilement. Depuis lors, la proportionnelle a modifié la physionomie du Conseil et augmenté encore la durée des chocs d'opinions en triplant l'effectif du groupe socialiste, fort aujourd'hui de quarante-trois membres, auxquels s'ajoutent dans les votations deux communistes, et en provoquant l'apparition du groupe paysan dont les adhérents ne le cèdent en rien à leurs adversaires d'extrême-gauche sous le rapport de la loquacité.

Tel qu'il est, avec la complexité presque unique des éléments qui le composent, le Conseil national ne donne pas l'impression de la chambre mortuaire d'un régime à bout de souffle. Les discussions sur le Département politique et sur le Département des chemins de fer ont fourni aux conseillers fédéraux res-

pensables l'occasion de justifier leur administration ; elles ont montré chez les représentants du peuple un fond de bon sens réfractaire aux excitations des germanophiles et à celles des socialistes. La faveur qu'a rencontrée auprès de la majorité la réponse de M. Motta aux attaques de la ligue pour l'indépendance de la Suisse, et l'accueil réfrigérant fait à la tentative de nous mêler à la triste affaire Matteotti sont significatifs. Nous ne songeons pas à nier les défauts de notre parlement. J'ai parlé de ceux qui frappent à première vue les spectateurs des tribunes ; d'autres sont plus graves. Le Conseil national est encore imbu de l'esprit étatiste ; il tolère le maintien d'arrêtés inconstitutionnels et accepte que l'on en fabrique de nouveaux pour regarnir la caisse fédérale. Sans l'opposition persistante du Conseil des Etats, il aurait consenti à supprimer la franchise postale des cantons et à ôter ainsi à ces derniers un des vestiges de leur ancienne souveraineté en même temps qu'un avantage financier considérable. Dans le domaine des affaires étrangères, il n'a pas toujours appuyé sans rechigner la ligne de conduite ferme et droite du gouvernement.

Mais parce que les actes d'un conseil sont fréquemment contraires à nos désirs, mettrons-nous en cause l'utilité de son existence ? Y a-t-il lieu de renverser l'équilibre actuel des pouvoirs et de juguler le parlement, institution surannée et désuète, espèce de « chariot mérovingien », disparate à notre époque d'automobiles et d'aéroplanes ? De spirituels chroniqueurs le répètent sur tous les tons. Ils trouvent assommantes les délibérations auxquelles leur métier les contraint d'assister et, las d'exercer leur verve sur les parlementaires, ils voudraient maintenant casser leur jouet, dans la persuasion que le parlement ayant fini de leur plaire, le peuple aussi en a assez. Le procès n'est pas imminent. Hors les communistes, aucun parti n'inscrit à son programme l'abolition de la représentation nationale. Néanmoins, l'offensive qui se dessine depuis quelque temps en traits plus nets a la valeur d'un symptôme. Tel conseiller fédéral la contemple peut-être avec une secrète sympathie ; en tous cas, elle est l'expression de tendances qui ont cours dans certains milieux ; elle reflète les sentiments de quelques centaines de jeunes intellectuels dont les nerfs ont été soumis à une trop rude épreuve et que la tourmente a laissés en désarroi... Et puis, une foule de gens, sans avoir d'opinions déterminées, trouvent une douce et naturelle satisfaction à dauber les puissances établies.

Des expériences bien des fois renouvelées prouvent que le système des deux Chambres, mitigé par la possibilité d'interventions souveraines du peuple, sur lequel repose notre démo-

cratie fédérative, ne nous empêche pas d'avoir un gouvernement fort, conscient de ses responsabilités et jouissant dans le pays d'une autorité réelle. Si ses membres ne possèdent pas sur toute l'étendue du territoire une notoriété bruyante, tant mieux pour nous. Les journalistes qui, dans la Suisse romande, ont choisi le parlementarisme comme tête de turc ne nous ont pas dit jusqu'à présent par quoi ils le remplaceraient. Je ne vois pas qu'il y ait pour lui succéder un autre régime possible que la dictature : un pouvoir exécutif flanqué de grandes commissions consultatives et gouvernant sans contrôle ni contrepoids suffisants. Partis du côté opposé au communisme, les antiparlementaires de droite arrivent à un résultat analogue : la confiscation de la souveraineté du peuple. Quelques Etats en sont là. Pas la Suisse. Le parlementarisme a ses défauts, ses abus et ses tares ; mais il est le régime du grand jour, il passe au crible de débats contradictoires publics les circonstances de la vie de l'Etat ; il donne un exutoire naturel aux courants d'opinions et aux aspirations populaires et, quand des principes primordiaux ne sont pas en jeu, il permet de trouver les compromis auxquels il faut bien avoir recours au bout du compte, pour assurer le maintien de la paix sociale. Le peuple suisse ne ménage pas les blâmes à l'Assemblée fédérale — et si quelquefois il se trompe, souvent il a raison contre elle, — mais il sait qu'elle est indispensable, qu'elle est une condition vitale de l'existence de la Confédération, un des organes par lesquels respire la patrie.

Est-il très opportun de la tourner en dérision ou de chercher à l'étouffer ?

OTTO DE DARDEL,
Conseiller national.

Chronique suisse romande.

Sur notre littérature. — Le *Journal de Jean-Gabriel Eynard*. — *L'Art en Grèce*. — Nouvelles. — Vers.

M. Charly Clerc fut appelé à rendre compte de nos lettres dans la récente *Histoire de la Littérature française*¹ publiée sous la direction de MM. Bédier et Hazard. Comme Rousseau, Constant et M^{me} de Staël sont incorporés à la France, son exposé, après quelques considérations d'ensemble, part d'Alexandre Vinet.

Il est à la fois très facile de lire M. Charly Clerc et très difficile de le comprendre. Sa plume alerte et discursive joint sans effort une idée à l'autre, mais on a peine à savoir où son jugement se fixe, comme si, dans ce cheminement continu, une pensée chassait la précédente.

C'est ainsi que, dans les généralités sur notre pays et ses écrivains, on peut retrouver à peu près toutes les opinions devenues courantes, mais, de cet esprit et de cette originalité que l'auteur avait l'intention de définir, on voit mal les caractères distinctifs.

Il est dit que notre milieu n'a pu produire « qu'une littérature sage, destinée plus encore à enseigner qu'à distraire », que, de par notre situation géographique, nous voyons les choses d'Europe comme d'un balcon, que nous avons l'obligation de comprendre des génies divers, que nous sommes « inquiets, curieux, interprètes, parfois trop éclectiques de goût... plus capables assurément en matière de littérature d'explorer, d'expliquer, de comprendre que d'imaginer ou de créer ». Il est dit aussi qu'au XIX^e siècle les préoccupations morales furent prédominantes. Il est dit tant d'autres choses encore que nous ne pourrions nous arrêter que sur quelques points.

Tout d'abord il me paraît que M. Charly Clerc applique sans précaution suffisante la théorie du milieu pour l'explication du fait littéraire. Il y a de tout dans un milieu. D'un milieu donné a pu sortir un Jean-Jacques. Il aurait pu ne pas y naître. Il aurait pu y naître un autre, tout différent. Cette théorie tend à confondre la littérature et la sociologie, la qualité avec

¹ *Histoire de la Littérature française*, Fascicule 55. Paris, Larouesse.

la quantité, confusion habituelle actuellement en critique et à laquelle même un Albert Thibaudet s'est laissé trop souvent entraîner. Il est raisonnable de s'en servir, mais à condition de partir du grand homme et de chercher ensuite dans le milieu les éléments qui ont pu contribuer ou nuire au développement de son génie. A moins d'avoir en vue un écrivain déterminé — et alors la démonstration tourne à la tautologie — la démarche inverse est dangereuse. Pour un grand pays, où la littérature est riche au point d'en donner une image très variée, la théorie du milieu, par ses simplifications, peut être commode. Mais pour un pays comme le nôtre, pour le canton de Vaud plus spécialement, jeune encore et dont le XIX^e siècle n'exprima qu'une faible partie de sa nature, n'utilisa qu'une petite portion de sa matière ?

Quoi qu'il en soit, si les caractéristiques rapportées plus haut sont justes — encore que par leur voisinage et leur accumulation elles s'émoussent singulièrement — un Ramuz ne s'expliquerait en rien. Même un Vinet, si c'est au balcon de Sainte-Beuve que M. Charly Clerc donne la préférence. M. de Traz, lui aussi, tient à transformer le pays en une sorte d'observatoire européen. Toutefois le grand critique qui le justifierait n'est pas encore né. Naîtrait-il, qu'il serait une exception.

C'est pourtant bien comme critique que Vinet fut apprécié en France. Mais ce mot est de plusieurs acceptions et c'est en jouant sur lui que M. Charly Clerc amena le nom de Vinet. Il y a, en effet, le critique qui observe, celui qui choisit, puis celui qui juge. Tel fut Vinet. Le moraliste prime en lui le critique. Chacun le sait, et quand M. Charly Clerc eut à en parler, il fit comme chacun. Mais alors, à quoi tendaient les considérations liminaires ?

A les parcourir, un Français n'aura pas de notre littérature une idée plus nette que celle que je puis tirer de la littérature canadienne traitée dans le même fascicule. Puisqu'il faut simplifier, il eût été préférable de le faire dans le sens de ce qui est réellement spécifique. Il n'y avait pas lieu d'invoquer le belvédère, puisqu'aussi bien personne de très marquant n'y est monté, et qu'à tout prendre cette conception d'une vue désintéressée sur les choses d'alentour ne nous est aucunement particulière. La place accordée aux *minores*, à un Monnier, à un Tœpffer, à un Rod, eût pu être réduite, car la France en possède beaucoup d'aussi aimables qui pourtant n'occupent pas les places d'honneur. Nos vers alpestres et patriotiques auraient été sous-entendus sans grand dommage pour la poésie.

Que resterait-il alors ? Vinet et ses successeurs. Amiel et sa solitude. Et s'il fallait chercher un terme vague et général

qui les caractérise, je crois qu'on serait forcé de revenir à celui de conscience, conscience morale pour Vinet et, pour Amiel, conscience tout court. Il faudrait ajouter conscience protestante, c'est-à-dire sans secours ailleurs qu'en soi pour la recherche et la détermination de la vérité.

On sait la crise que traversa le protestantisme lorsque, en partie sous l'influence de Rousseau et des Allemands, il rejeta son ancien dogmatisme.

Toute une génération se trouva desaxée. Mais la foi n'était pas atteinte et les meilleurs se mirent courageusement à l'œuvre. Confiants dans la valeur de leur sens intime, acquis à la grande idée de la liberté qui avait gagné l'Europe, forts de la pureté de leurs intentions et de leurs mœurs, ils recommencèrent à frais nouveaux. Ce ne fut pas sans quelques tâtonnements. Depuis longtemps le pays avait désappris de penser et d'écrire. Vinet, entre autres, partit un peu au hasard. Sa vie durant, il souffrit du désaccord qu'il sentait entre son intuition forte et personnelle des choses et l'expression qu'il en tenta. Toujours il se plaignit de n'être pas prêt. Ce n'est pas à cause de cela qu'il fut grand, comme le voulait Philippe Godet, mais malgré cela. Le branle qu'il imprima à la pensée romande n'en fut pas moins considérable. D'autres suivirent sa trace. Leurs descendants la suivent encore et, à côté de trop nombreuses improvisations en tous genres, forment une élite de penseurs modestes et sûrs.

En résumé, il y a bien là tradition, accord sur quelques tendances fondamentales et principe de continuité. Mais — Amiel excepté qui cependant leur est proche en ce qu'il fut moins curieux d'autrui que de soi où il ramenait tout, malgré l'absence à l'intérieur de voix impérieuses : on pourrait le définir une conscience sans sentiment d'obligation — ce n'était pas en spectateurs ou en moralistes désintéressés qu'ils se posèrent, puisqu'ils étaient engagés dans la vie et la pensée comme tous ceux dont le but dernier est bonheur et certitude. S'ils reçurent les apports des expériences étrangères ce fut uniquement en ce qui pouvait être utile à la leur. Voyez Vinet, Secrétan, Frommel et leur position entre la pensée allemande et la pensée française. Voyez Rambert, consentant à la morale de Pascal et dressant Hegel contre sa théologie.

C'est à cette famille-là d'esprit que Sainte-Beuve trouvait un ton, une couleur et un accent particuliers.

Je me suis souvent demandé ce qui, en dehors des obligations du gagne-pain, avait poussé Vinet à l'étude de la littérature. Peut-être y faut-il voir un détour de cette ardente appétition d'absolu qui était en lui. Il fut toujours tourmenté par la recherche

de l'identité. Mais, de son propre aveu, jamais satisfait. C'était toujours à recommencer. Il croyait à une opposition marquée entre le monde réel et le monde idéal. A ses yeux, la poésie avait précisément cet apanage de représenter le monde idéal, mais d'une manière en quelque sorte factice, puisque sans attaches directes avec le réel. Et l'identité est l'accord des deux ordres. La poésie était un paradis imaginaire pour ceux qui avaient perdu le vrai. Il se laissait séduire par l'imaginaire, mais, par lui, cherchait à retrouver quelque chose du vrai. D'où un double mouvement, un rythme qui existe dans presque toutes ses études. D'où aussi une certaine confusion inévitable car, n'ayant pas du réel une vue bien arrêtée, il lui arrivait parfois, de par son souci de justifier ses préférences et ses antipathies, de créer pour les besoins de la cause un critère absolu sans s'apercevoir que peu après il en usait d'un autre qui le contredisait. C'est pourquoi il me paraît que M. Charly Clerc fut mal inspiré en choisissant son article sur Jocelyn pour donner une idée de la qualité de son jugement. L'article abonde en traits saisissants, mais le jugement manque d'assises. Il trahit les tâtonnements de cette génération et sa généreuse difficulté d'option parmi des concepts opposés. D'une part, Vinet y adhère aux théories de l'esthétique allemande, selon lesquelles l'art ne met en jeu que nos facultés désintéressées et, d'autre part, il pense qu'un poème est une fonction sociale, qu'il a une action pratique. Pour juger Jocelyn, il se place au point de vue catholique et c'est au nom de la liberté, puis de la sainteté des obligations de l'amour qu'il réclame contre son ordination. Il reproche à Lamartine de prêcher une religion de seule sensibilité, alors que Jocelyn se conduit par devoir et précisément à l'encontre de ses sentiments. Et, lorsqu'à la vague religiosité lamartinienne, il oppose enfin sa croyance, c'est un beau morceau d'éloquence de chaire, mais où aucune notion n'est clairement délimitée.

De notre littérature contemporaine, M. Charly Clerc a très justement noté qu'elle est d'un tout autre ordre. Le problème moral a cédé le pas au problème esthétique. Non que la tradition du XIX^e soit morte. Mais ceux qui écrivent ne s'en réclament plus guère. Là encore il y aurait danger à juger le pays d'après ceux qui parlent en public. D'autant plus que la majorité de nos auteurs ont, malgré leur souci de la forme, quelque chose d'emprunté, de non autochtone. Dans ma génération, il est curieux de constater que ceux qui font profession d'écrire sont généralement ceux qui y paraissent le moins destinés. Le docteur, l'ingénieur, le commerçant, l'homme d'affaires, le simple lecteur les dépassent souvent en accent, saveur et originalité.

Actuellement la grande influence est française. Il n'est pas rare, quelques années après l'éclosion d'une nouvelle école, de voir, à Genève surtout, un poète lui emprunter ses moyens d'expression. Aussi M. Charly Clerc va-t-il trop loin en affirmant que beaucoup ont trouvé leur forme. Sous peu, elle paraîtra aussi vieille que cette chanson de J. Olivier qui s'était vu décerner les mêmes éloges. Il n'est pas vrai non plus que chacun de nos quatre pays ait maintenant son interprète. Ou plutôt c'est juste en sociologie et faux en art. Ici également se marque le flottement dont je parlais tout à l'heure. Faut-il apprécier nos auteurs d'après le sujet de leurs préoccupations, la nature de leur esprit ou la réussite de leur œuvre ? Le critique littéraire n'a pas à hésiter. Il est ainsi très regrettable que M. Charly Clerc ait totalement sous-entendu nos deux meilleurs poètes : Blaise Cendrars et Pierre-Louis Matthéy.

L'œuvre de Ramuz n'est pas étalée et soulignée comme il convenait. C'est elle, dont, pour le lecteur français, il fallait marquer l'exceptionnelle importance. Pourtant M. Charly Clerc eut un mot profond : Ramuz « brise et renouvelle la tradition romande ».

Cette partie du *Journal de Jean-Gabriel Eynard* (tome II)¹ fut rédigée pendant les Cent Jours. C'est un document fort instructif. Le diplomate genevois, qui ne quitta pas sa ville à cette époque, n'a guère confiance dans les feuilles publiques et les gens passionnés. Il s'adresse de préférence à des correspondants « à l'esprit calme et froid ». Comme son plus grand désir est de voir clair, le journal est d'un intérêt surtout rétrospectif. Il y a peu de détails pittoresques mais le bon sens, le sang-froid et l'esprit civique y sont remarquables. Le ton se hausse presque à la passion lors des délibérations de la diète. Eynard polémisa pour la neutralité absolue. La Diète, prise de peur, composa avec les Alliés.

Lucien Bonaparte séjourna quelque temps à Versoix. Eynard eut avec lui des entretiens où le grand homme est jugé par le cadet, curieux contraste avec l'idée que se faisait le diplomate du triomphal retour d'Elbe où il voyait les insondables desseins de la Providence. Consulté sur la sincérité des intentions pacifiques de l'empereur, Lucien répondit en souriant : « Je vous répète que j'ai peine à le croire ; je suis toujours incrédule quand il s'agit de la modération de mon frère ; vous savez ce que je pense de son caractère depuis huit ans ; cependant il est possible qu'il ait changé ; il a reçu une fière leçon

¹ *Journal de Jean-Gabriel Eynard*, publié par Ed. Chapuisat. Paris, Plon ; Genève, Jullien.

et il a bu le calice jusqu'à la lie ; jamais homme n'a su la vérité plus brutalement ; il a eu tout le temps d'y réfléchir à l'île d'Elbe et s'il est permis de croire qu'on puisse changer, c'est le cas ou jamais. D'ailleurs, l'âge peut faire quelque chose ; on devient moins ardent en vieillissant ; l'empereur n'a même plus la taille convenable pour bouleverser le monde, il a encore engraisé et monte difficilement à cheval... »

M. Deonna vient de publier dans la Bibliothèque de synthèse historique un dense et intéressant ouvrage sur l'*Art en Grèce*¹, fruit de minutieuses études. A moins que l'auteur ne renouvelle la matière par des vues originales, ces sortes de travaux, parce qu'ils doivent aux devanciers, ont comme un caractère anonyme. Autant que j'en puis juger, l'*Art en Grèce* est très consciencieusement documenté. Sa lecture en est agréable. J'ai surtout goûté la troisième partie qui traite des problèmes techniques et où l'évolution de la sculpture est exposée avec clarté et quelques croquis. Cette partie est d'autant plus intéressante que les Grecs eurent tout à apprendre. On les suit pas à pas.

M. Herr, directeur de la collection, ne partage pas en tous points les idées de M. Deonna. Il le reprend aimablement sur sa tendance à identifier les inventions techniques, la civilisation générale et l'art proprement dit. Avec grande raison, me semble-t-il, car ces différents domaines ont bien les uns sur les autres une action réciproque, mais il est difficile de croire à une génération nécessaire. Ainsi, en admettant avec M. Deonna que les Grecs n'aient jamais distingué entre le beau et l'utile, on ne voit pas en quoi cette conception fut mère de chefs-d'œuvre. C'est une idée qu'ont généralement les peuples et il ne s'ensuit pas toujours un Parthénon.

M. Deonna croit à l'identité. Pour la démontrer il eût été plus probant de ne pas traiter séparément l'art et les mœurs. Mais la difficulté eût été grande, car si dans la bonne époque on peut prétendre jusqu'à un certain point que le même esprit de mesure et d'humanité se retrouve dans une décision politique et le geste d'une statue, il est plus ardu, en pratique, d'établir une relation inéluctable entre une loi de Solon, par exemple, et l'introduction de la ronde-bosse.

En tant qu'historien scientifique, M. Deonna ne croit pas au miracle grec. « Il n'y a pas de miracle sur terre où tout s'explique par des causes qu'il est plus ou moins facile de discerner. »

¹ Deonna. *L'Art en Grèce*. Paris, Renaissance du Livre.

MM. Robert de Traz et Jacques Chenevière¹ publient chacun chez Grasset un volume de nouvelles. Il n'y a que des amoureux chez M. Chenevière. Chez M. de Traz, il y a des enfants et des jeunes hommes qui ne peuvent être des prête-noms, puisque les uns et les autres ont de bas caractères : des enfants jaloux, sans enfance, trop préoccupés de leurs mesquines personnes, des jeunes gens sans jeunesse, dévorés de curiosité froide, qui croient aller très avant dans la connaissance psychologique quand ils ont deviné certains dessous des cartes. Chaque nouvelle est une espèce de petit problème dont, grâce à la manière nette et concise de M. de Traz, on est heureux de savoir la solution.

Par contraste, avec M. Chenevière c'est un bain de fraîcheur et d'ingénuité. Une sensualité aimable est partout répandue. La première nouvelle me semble trop arrangée. Mais il y a souvent de charmantes choses imprévues, une rentrée en taxi pleine de tact, un séjour forcé, triste et ridicule dans un chalet alpestre, une pauvre enfant qui croit devenir sage et ses deux amis qui pensent de même. Bref, une lecture facile de vacances et ceux qui ont aimé en pensée plus qu'en acte retrouveront avec plaisir leurs frères.

— Enfin nous venons de recevoir un volume de vers de M. de Reynold : *L'Age de fer*². Les grandes divisions ont un titre en latin ce qui dit assez la solennité du tout. La forme est tour à tour empruntée à Malherbe, Ronsard, Claudel, Hugo, Romains. Presque toujours de l'éloquence, mais sans musique. Les poèmes aux vers courts sont moins bien venus que les autres :

Mon cœur se consume et me brûle :
Je voudrais être un pélican
Pour m'arracher de la poitrine,
Pour m'arracher ce cœur brûlant.

HENRI ROHRER.

¹ Jacques Chenevière, *Innocences*. Robert de Traz, *Complices*. Paris, Grasset.

² Gonzague de Reynold : *L'Age de fer*. Paris, Le Divan.

Chronique scientifique.

Les anatoxines, leur généralité. — Jus de viande cru et tuberculose. — Les poissons du Nil d'il y a 5000 ans. — Où en est la lutte contre le Doryphora en France ? — La destruction des mauvaises herbes. — Un calcul relatif aux éclipses solaires. — Publications nouvelles.

Il a été parlé ici-même de l'anatoxine diphtérique, de la toxine décrite par M. G. Ramon, qui, ayant été chauffée, ou bien traitée à la fois par la chaleur et l'aldéhyde formique perd tout pouvoir nocif, et pourtant confère l'immunité active accompagnée de la production d'antitoxine. Or, M. Ramon constate que la toxine diphtérique n'est pas seule capable de pareille transformation. La toxine tétanique fait de même ; et sans doute d'autres encore.

Ce n'est pas tout, M. Ramon a voulu voir si divers poisons végétaux, analogues aux toxines microbiennes par leurs propriétés ne se comporteraient pas pareillement. Il a fait l'expérience sur l'abrine, la toxalbumine fournie par les graines de l'*abrus precatorius*, et constaté qu'en effet, après un séjour prolongé (5 semaines) à l'étuve, une solution qui tuait en 48 heures un cobaye de 300 gr. à la dose de $\frac{1}{200}$ de centimètre cube, n'est plus toxique, même à la dose de plusieurs centimètres cubes. Cette abrine est devenue atoxique. Pourtant l'injection de celle-ci confère une immunité considérable ; l'animal qui la reçoit supporte sans peine 15 ou 20 doses mortelles pour le cobaye neuf. Le lapin peut, de même, arriver à résister à plus de 100 doses mortelles, et son sérum neutralisera un nombre considérable de doses mortelles. M. Ramon a ensuite fait l'expérience avec le venin de cobra, avec une albumine toxique animale. Et le même fait lui est apparu. Une solution de ce venin qui tue en 5 heures un lapin de 1800 gr. à la dose de 1 milligr. 25 sous la peau, ne tue plus à dose 20 et 30 fois plus forte quand on opère avec la même solution formolisée et chauffée à l'étuve. Et cette solution ainsi traitée est vaccinante, car le lapin qui l'a reçue n'est nullement incommodé par 40 doses mortelles.

Avec l'abrine et le venin, comme avec les toxines diphtérique et tétanique on peut donc obtenir des anatoxiques engendrant l'immunité. Les antigènes toxiques deviennent

des antigènes non toxiques, inoffensifs, et pourtant doués d'une action protectrice, ce qui facilite beaucoup l'immunisation et fournit un moyen anodin de préserver à l'égard d'affections graves. La méthode est probablement applicable à toutes les toxines et c'est là un progrès thérapeutique important.

— M. Ch. Richet est revenu à l'Académie des Sciences sur une question qui l'intéresse depuis longtemps, le traitement de la tuberculose par la viande crue. Avec M. J. Héricourt, il a fait voir, autrefois, que les chiens tuberculisés, nourris à la viande crue, résistent au mal. L'expérience est d'une netteté éclatante. Mais pratiquement la méthode n'est guère applicable à l'homme ; l'obtention du jus de viande en quantité suffisante est si laborieuse et difficile que le jus de viande extrait par les presses ménagères n'a jamais permis la zomothérapie intégrale. Il importe que, par des procédés industriels, on puisse se procurer de grandes quantités de viande desséchée, fournissant le jus nécessaire au commerce.

Pendant la guerre toutefois, la zomothérapie a pu être pratiquée, grâce à la libéralité d'un généreux donateur qui a mis M. C. Richet en état de traiter, à l'hôpital de la Côte-Saint-André, dans l'Isère, 250 tuberculeux, présentant tous le bacille de Koch, par la zomothérapie. L'essai de la méthode a pu se faire en grand et les résultats ont été décisifs. Les malades ingérant le jus de viande desséché ou zomine, ont tous eu, sauf 3 ou 4, une amélioration étonnante de l'état général. Ils ont augmenté, en moyenne de 25 grammes par jour, alors que les malades non traités perdaient 5 gr. par jour. En étudiant de près le processus suivant lequel se fait cette réparation de l'organisme tuberculeux, M. C. Richet a pu prouver que c'est par la reconstitution d'un tissu musculaire désorganisé par la tuberculose. Le muscle de bœuf cru se transforme aisément en muscle d'homme ; s'il est cuit l'assimilation est plus difficile. Le malade qui ingère du jus de viande cru fixe en même temps de l'azote et de l'acide phosphorique. L'ergographe et le dynamomètre montrent qu'à mesure qu'augmente le poids, la force musculaire s'accroît. La viande crue représente l'alimentation de choix dans la tuberculose, dit M. Ch. Richet. Or, il n'est pas possible d'ingérer les quantités nécessaires de viande crue : il faut les remplacer par le jus de viande, qui exerce la même action thérapeutique et peut être, sans inconvénient, absorbé à fortes doses : par exemple, 100 grammes par jour.

Le chien nourri à la viande crue se porte admirablement ; à la viande cuite seule, il meurt en six semaines. La viande crue et le jus de viande constituent l'aliment physiologique par

excellence, dit M. Ch. Richet, qui, sans doute, va se faire une affaire avec tous les médecins pour qui on mange communément trop de viande. Comme d'autre part les procédés de conservation et la cuisson ont l'inconvénient de détruire les vitamines des légumes, la conclusion est qu'il faudrait tout manger cru et bannir le cuisinier, ses fourneaux, ses casseroles et ses artifices trop séducteurs. Il faut revenir à la vie simple, celle de la bête qui mange tout cru, plantes et animaux aussi bien. Mais que dira l'hygiéniste devant cette consommation de microbes en même temps ? Décidément, il est bien difficile de donner satisfaction à toutes les doctrines...

— Sur les tombeaux de dynasties pharaoniques fort anciennes, datant de 5.000 ans environ, se trouvent représentés en bas reliefs beaucoup de poissons. La plupart de ceux-ci sont très reconnaissables, ce sont les espèces qui vivent actuellement dans le Nil, d'Assouan à la Méditerranée. M. Claude Gaillard a examiné de près ces représentations, et pour lui la détermination ne fait aucun doute, tant les artistes chargés du travail ont nettement aperçu et rendu les traits caractéristiques. Il est à remarquer que certaines espèces manquent totalement dans ces figures si intéressantes. On ne voit ni polyptères, ni hydrocyons, ni alestes, ni distichodus. Ces espèces ne se trouvent d'ailleurs, non pas représentées, mais décrites qu'à une époque beaucoup plus récente dans des textes de l'époque gréco-romaine. Il faut croire que ces formes étaient inconnues des Egyptiens, d'il y a 5.000 ans. C'est-à-dire qu'à cette époque, elles n'étaient pas encore descendues de l'Afrique tropicale où vivent encore leurs congénères. Ce n'est qu'à une époque plus récente qu'elles ont descendu le Nil vers l'Egypte. Pourquoi ont-elles tardé à se répandre vers le nord ? On ne sait, mais il semble bien que l'interprétation proposée est valable. D'autre part on constate, avec intérêt, que les espèces qui ont été connues et figurées, il y a 5.000 ans sont restées identiques à elles-mêmes. Il n'y a pas de modifications appréciables : les espèces sont restées fixes.

— Où en est la question du Doryphora ? L'importance qu'a pris la pomme de terre dans l'alimentation moderne est telle qu'on est à se demander comment faisaient nos ancêtres avant la découverte du précieux tubercule. Et que ferait-on s'il venait à manquer ?

Il n'est pas question qu'il fasse défaut. Mais il a un ennemi terrible dans le Doryphora qui a fait son apparition en 1922 dans la Gironde. Aussitôt une lutte énergique a été entreprise et des indications ont été données à l'Académie d'Agriculture sur les résultats obtenus au cours de la campagne de 1923.

Monographie très complète, au courant de la science. Dans la même collection, toujours pour grand public, *L'Hypertension artérielle*, de C. Lian et A. Finot ; fort bon ouvrage aussi.

Au naturaliste, signalons *l'Encyclopédie entomologique* que publie l'éditeur P. Lechevalier. Le premier volume a pour titre *Les moustiques de l'Afrique mineure, de l'Égypte et de la Syrie*, par M. E. Séguy, jeune entomologiste déjà passé maître en ce qui concerne les diptères, d'ailleurs insupportables et très nuisibles, dont il s'est constitué l'historiographe. Abondantes illustrations. Cette œuvre intéresse le médecin non moins que l'entomologiste. Le public qu'intéressera *l'Ectoplasmie et la clairvoyance* du Dr G. Geley (F. Alcan) est assurément très nombreux et divers. Car il y a les croyants et il y a les sceptiques aussi. L'auteur relate tout ce qu'il a vu — ou cru voir. — Le lecteur tirera lui-même ses conclusions. Enfin *La géologie sismologique* (A. Colin) représente le dernier ouvrage du regretté F. de Montessus de Ballore, directeur du Service sismologique du Chili, et spécialiste très distingué en la matière. Dans ce volume, s'ajoutant à tant d'autres, l'auteur expose les différentes catégories connues de sismes selon la nature de la cause opérante, et les caractères des sismes épirogéniques, tectoniques, volcaniques, par écroulements ; il étudie encore diverses questions : la topographie sismique, les migrations des épicentres, la répartition de la sismicité à la surface du globe. Ouvrage de haute valeur qui fait regretter plus encore la disparition prématurée de son auteur.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

Un changement présidentiel en France. — Les débuts du ministère Herriot et les relations avec l'Angleterre. — L'attitude de l'Allemagne. — La crise du fascisme.

Rarement parti reprit possession du pouvoir avec autant de tintamarre et des intentions aussi destructrices que les radicaux-socialistes de France. On aurait dit que tout ce qui s'était fait sans eux avait été mal fait. Ils voulaient transformer la face de l'Etat, changer les hommes, renouveler la politique...

Heureusement que leur ardeur a promptement été refrénée. Le cartel des gauches a réussi, en instituant la grève des ministres, à forcer M. Millerand de quitter l'Elysée. Ce qui a été une grosse erreur ; car, si le président de la République ne craignait pas d'indiquer sa volonté dans les conseils, il ne faisait rien que de constitutionnel : il veillait aux intérêts de la France et le prestige dont il jouissait au dehors donnait à la revendication de ces intérêts une énergie particulière. En le chassant, la nation s'est affaiblie à un moment où elle devrait tout sacrifier à la nécessité d'être forte.

Mais quand les vainqueurs du 11 mai ont voulu installer dans la première magistrature de l'Etat un homme de leur choix, M. Painlevé, sur la partialité duquel ils croyaient pouvoir compter, ils ont subi un attristant échec. A une imposante majorité, l'Assemblée de Versailles a élu M. Doumergue qui a déclaré son intention de se tenir au-dessus des partis ; ce qui signifie qu'il ne gardera de ses prérogatives que le côté décoratif, qu'il ne cherchera pas à faire prévaloir ses opinions, supposé qu'il en ait, et ne favorisera personne. Le choix a été fort bien accueilli par ceux que la bruyante entrée en scène de la gauche et de l'extrême-gauche effrayait à juste titre.

La France aura donc, après le président agissant, le président sommeillant. Il semble qu'une sorte de rythme la conduise de l'un à l'autre... Tous deux s'exposent d'ailleurs à des reproches qui, pour partir de points de vue différents, n'en sont pas moins désagréables. Avec cela, le prestige de la haute fonction ne s'accroît pas, au contraire. Peut-être le jour est-il proche où l'on constatera qu'elle est parfaitement inutile.

Monographie très complète, au courant de la science. Dans la même collection, toujours pour grand public, *L'Hypertension artérielle*, de C. Lian et A. Finot ; fort bon ouvrage aussi.

Au naturaliste, signalons *l'Encyclopédie entomologique* que publie l'éditeur P. Lechevalier. Le premier volume a pour titre *Les moustiques de l'Afrique mineure, de l'Egypte et de la Syrie*, par M. E. Séguy, jeune entomologiste déjà passé maître en ce qui concerne les diptères, d'ailleurs insupportables et très nuisibles, dont il s'est constitué l'historiographe. Abondantes illustrations. Cette œuvre intéresse le médecin non moins que l'entomologiste. Le public qu'intéressera *l'Ectoplasmie et la clairvoyance* du D^r G. Geley (F. Alcan) est assurément très nombreux et divers. Car il y a les croyants et il y a les sceptiques aussi. L'auteur relate tout ce qu'il a vu — ou cru voir. — Le lecteur tirera lui-même ses conclusions. Enfin *La géologie sismologique* (A. Colin) représente le dernier ouvrage du regretté F. de Montessus de Ballore, directeur du Service sismologique du Chili, et spécialiste très distingué en la matière. Dans ce volume, s'ajoutant à tant d'autres, l'auteur expose les différentes catégories connues de sismes selon la nature de la cause opérante, et les caractères des sismes épirogéniques, tectoniques, volcaniques, par écroulements ; il étudie encore diverses questions : la topographie sismique, les migrations des épicentres, la répartition de la sismicité à la surface du globe. Ouvrage de haute valeur qui fait regretter plus encore la disparition prématurée de son auteur.

HENRY DE VARIGNY.

Chronique politique.

Un changement présidentiel en France. — Les débuts du ministère Herriot et les relations avec l'Angleterre. — L'attitude de l'Allemagne. — La crise du fascisme.

Rarement parti reprit possession du pouvoir avec autant de tintamarre et des intentions aussi destructrices que les radicaux-socialistes de France. On aurait dit que tout ce qui s'était fait sans eux avait été mal fait. Ils voulaient transformer la face de l'Etat, changer les hommes, renouveler la politique...

Heureusement que leur ardeur a promptement été refrénée. Le cartel des gauches a réussi, en instituant la grève des ministres, à forcer M. Millerand de quitter l'Elysée. Ce qui a été une grosse erreur ; car, si le président de la République ne craignait pas d'indiquer sa volonté dans les conseils, il ne faisait rien que de constitutionnel : il veillait aux intérêts de la France et le prestige dont il jouissait au dehors donnait à la revendication de ces intérêts une énergie particulière. En le chassant, la nation s'est affaiblie à un moment où elle devrait tout sacrifier à la nécessité d'être forte.

Mais quand les vainqueurs du 11 mai ont voulu installer dans la première magistrature de l'Etat un homme de leur choix, M. Painlevé, sur la partialité duquel ils croyaient pouvoir compter, ils ont subi un attristant échec. A une imposante majorité, l'Assemblée de Versailles a élu M. Doumergue qui a déclaré son intention de se tenir au-dessus des partis : ce qui signifie qu'il ne gardera de ses prérogatives que le côté décoratif, qu'il ne cherchera pas à faire prévaloir ses opinions, supposé qu'il en ait, et ne favorisera personne. Le choix a été fort bien accueilli par ceux que la bruyante entrée en scène de la gauche et de l'extrême-gauche effrayait à juste titre.

La France aura donc, après le président agissant, le président sommeillant. Il semble qu'une sorte de rythme la conduise de l'un à l'autre... Tous deux s'exposent d'ailleurs à des reproches qui, pour partir de points de vue différents, n'en sont pas moins désagréables. Avec cela, le prestige de la haute fonction ne s'accroît pas, au contraire. Peut-être le jour est-il proche où l'on constatera qu'elle est parfaitement inutile.

des experts, la France devra abandonner l'exploitation économique du gage de la Ruhr. On estime aussi que, le rapport Dawes sortant des cadres du traité de Versailles, les dispositions de ce traité deviennent caduques et qu'il faut en adopter de nouvelles. C'est ainsi que les puissances ne pourront plus exercer des sanctions contre l'Allemagne sauf en cas de manquement grave; mais ce n'est plus la Commission des réparations qui aura le droit de décider s'il y a ou non manquement grave, ce sera un tribunal impartial où des neutres auront leur place : soit la Haute Cour de la Haye, soit une des commissions de la Société des nations. En France on prétend attendre, pour renoncer à tirer des ressources de la Ruhr, que l'application du plan ait donné des résultats pratiques, que l'Allemagne ait commencé ses livraisons ou ses paiements. On entend aussi que le traité de Versailles reste en vigueur et que la Commission des réparations continue à exercer les droits qu'il lui a conférés.

Les deux points de vue sont-ils conciliables ? C'est ce qu'on est en train de chercher maintenant à Paris où M. MacDonald, appelé par M. Herriot en détresse, fait une brève apparition. Nul doute que le premier ministre anglais ne se montre plein de condescendance, car il a besoin de succès extérieurs et il lui serait difficile, au cas d'une culbute de son actuel collègue, de découvrir un autre homme d'aussi bonne composition. Mais il ne retrouve plus l'atmosphère des Chequers : la défiance de la France s'est éveillée ; elle craint de voir s'évanouir ces réparations que, des mois durant, elle a fermement cru tenir. Souhaitons que, cette fois, on ne se contente plus d'un communiqué d'un optimisme enflé, mais que l'accord, si tant est qu'il intervienne, soit net et sincère. S'il n'en est pas ainsi, tout porte à croire que la conférence convoquée pour le 16 juillet n'aura pas une issue plus heureuse que tant de ses devancières ; et ce serait dommage car, pour résoudre l'éternelle question, nous n'avons plus guère d'espoir qu'en elle.

— Le changement complet dans l'attitude du gouvernement français, les divergences qu'on pressent parmi les Alliés ne peuvent que causer un vif plaisir en Allemagne. Pourtant le gouvernement du Reich se rend compte qu'il est dans son intérêt d'être sage : quelle erreur ne commettrait-il pas en obligeant ceux qui lui veulent du bien à constater qu'il y a chez lui une mauvaise volonté irréductible ! Aussi se déclare-t-il prêt à appliquer le plan des experts moyennant diverses conditions que M. Poincaré n'aurait certes pas admises, mais qui trouveront peut-être grâce devant la Conférence de Londres. Il a répondu également à la Conférence des ambassadeurs, qui l'invitait à se soumettre à une dernière opération de contrôle

avant que la Commission interalliée transmette ses pouvoirs à la Société des nations, qu'il était prêt à s'exécuter ; mais les considérations qu'il invoque ne manquent pas d'originalité.

La note allemande nie énergiquement que n'importe qui, dans le Reich, se prépare à la guerre. Sans doute les associations patriotiques sont nombreuses : mais elles ne songent qu'à développer, par des exercices gradués, les qualités physiques et morales de la jeunesse. Si l'on constate dans le peuple germanique une exaspération trop réelle, cela vient de ce qu'il est fatigué de la situation inférieure qu'on lui impose et du soupçon dont il est l'objet. Heureusement qu'un changement est intervenu dans la manière d'être des Alliés : ils usent d'un autre langage, ils manifestent un désir de concorde tout nouveau. C'est pour répondre à ces bonnes dispositions, et non par l'effet d'une menace quelconque, que le gouvernement allemand veut bien accepter l'ultime enquête, moyennant que ceux qui en seront chargés s'inspirent de l'esprit qui règlera désormais les relations entre les peuples et qu'ils fassent vite de manière que tout soit terminé le 30 septembre si possible.

Cette façon de présenter ou d'accepter les choses, cinq ans après la signature du traité qui consacrait la défaite allemande, n'est pas très rassurante. Pourtant la mentalité actuelle est ainsi faite que la réponse du Reich a été considérée, même en France, comme satisfaisante. Et nous aurions tort de nous montrer plus difficiles que les premiers intéressés.

— Depuis longtemps des bruits fâcheux couraient sur la moralité, ou l'immoralité du fascisme italien. On disait que si, personnellement, le *duce* était honnête et se vouait avec toutes ses forces à l'accomplissement de sa tâche, il y avait dans son entourage immédiat des gens déplorables, spéculateurs, brasseurs d'affaires véreux, qui ne songeaient qu'à se faire de l'argent par tous les moyens et ne reculaient devant rien pour réduire à l'impuissance ceux qui essayaient de les troubler dans leur triste besogne. L'assassinat du député socialiste Matteotti succédant à une série d'autres violences est venu confirmer les pires racontars et provoquer dans la nation tout entière une émotion profonde.

Certes il est rare que, dans un pays civilisé, un homme politique puisse être enlevé en plein jour et mis à mort froidement, et cela par des gens obéissant aux ordres de fonctionnaires de l'Etat, parce qu'il se prépare à faire devant le parlement, comme c'est son droit, des révélations sensationnelles. Mais la suite est tout aussi grave. L'enquête est poursuivie de façon singulière ; elle ne réussit pas à découvrir l'endroit où les assassins ont jeté le corps de la victime, alors que ce

secret doit être connu d'un grand nombre de complices ; et cela prête à croire que des influences puissantes empêchent la lumière d'être faite. Des personnages considérables sont arrêtés ; mais d'autres, plus considérables encore, que l'opinion désigne, continuent à jouir de la liberté ; et l'on a l'impression que certains coupables sont si haut placés que la justice ne peut les atteindre.

De là l'impression douloureuse... Les journaux socialistes crient au scandale et attaquent le gouvernement de toutes leurs forces ; l'opposition parlementaire proclame son indignation et refuse de prendre part aux séances de la Chambre.

M. Mussolini annonce son intention de punir impitoyablement le crime et d'épurer profondément les cadres du fascisme. Le peut-il vraiment ? L'expérience a prouvé qu'en pareil cas un parti perd en force réelle ce qu'il regagne en force morale. Il s'écroule généralement au moment même où il croit atteindre le but. M. Mussolini n'en est pas encore là ; en face d'une opposition divisée et sans moyens d'action, il a pour lui les 90.000 chemises noires qui l'ont porté au Capitole et qui constituent la seule force organisée et agissante du royaume. Il affirme sa volonté de rester au pouvoir et l'on sait qu'il a l'habitude de faire ce qu'il dit. Pour répondre aux clameurs de ses adversaires, il use à la fois de douceur et de violence : il débarque un certain nombre de collaborateurs pour donner quelque satisfaction à l'opinion ; il promulgue un décret sur la presse d'une sévérité extrême pour étouffer la voix des journaux.

Pourtant on a l'impression que le fascisme est fortement atteint, ce qui ne pourra manquer de rendre à son chef la tâche plus difficile. C'est dommage, car il avait accompli jusqu'ici une rude et salutaire besogne. Pour apprécier la valeur de l'homme, il n'y a qu'à comparer l'Italie telle qu'elle est aujourd'hui à ce qu'elle était, voici moins de deux ans, quand il l'a saisie dans ses fortes mains.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 9 juillet.

Le NESSOL-SHAMPOO

« aux œufs » et « aux camomilles » est un produit de première qualité. Il nettoie le cuir chevelu et les cheveux à fond, il produit un effet stimulant sur la croissance des cheveux et il rend les cheveux souples et bouffants — Plus haute récompense à l'Exposition nationale de Berne en 1914 : Médaille d'or (coll.). — Dans les pharmacies, drogueries et parfumeries
:: :: :: à 30 cent. le paquet :: :: ::

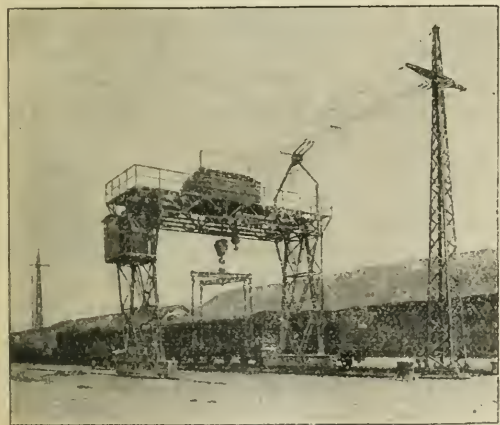
PRODUIT SUISSE

ATELIERS DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES VEVEY

Téléphone No 69

VEVEY (Suisse)

Télégr. : FONDERIE



PONT ROULANT ELECTRIQUE A PORTIQUE

≡ TURBINES ≡
HYDRAULIQUES

≡

PONTS ET CHARPENTES
≡ METALLIQUES ≡

≡

ENGINS DE LEVAGE

≡

CHAUDRONNERIE

≡

FONDERIE

LIBRAIRIE PAYOT & C^{IE}

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL - VEVEY - MONTREUX - BERNE

VIENT DE PARAÎTRE :**COURS DE CUISINE ILLUSTRÉ**par A. FOUCON, professeur de cuisine,
rédacteur culinaire à *La Suisse*.Un volume in-8° relié, illustré de nombreux dessins et de 24 planches hors
texte 7 fr. 50.

Le titre de ce volume représente bien le programme de l'auteur : partir de mets simples, expliqués clairement, puis arriver aux plats recherchés en faisant ainsi une promenade gastronomique à travers la cuisine française. Ce livre est tout spécialement destiné aux maîtresses de maison. Le principal avantage se trouve dans sa présentation nouvelle sous forme de menus composés de mets courants et facilement exécutables dans une cuisine de famille ; chacun de ces mets est indiqué dans le détail avec les quantités à employer pour un nombre donné de convives et les variantes pouvant se rattacher à chaque recette. C'est une étude claire et brève, présentée par un cuisinier ayant l'habitude d'enseigner son art, sans omettre certains détails très nécessaires aux novices et même aux initiés, par exemple sur la manière de procéder et sur les ustensiles à employer. Tout cela est d'une grande importance pour assurer la bonne réussite des recettes.

Une innovation, fort appréciable, ce sont les 24 pages d'illustrations hors texte avec indications s'y rapportant. Elles expliquent avec clarté certaines préparations compliquées.

Le *Cours de cuisine illustré* est le vrai livre de cuisine pour les familles, car il ne contient que des recettes éprouvées, exécutables par chacun et pas trop dispendieuses. Cet ouvrage est écrit dans le but de permettre précisément aux maîtresses de maison de faire une bonne cuisine, appétissante et pourtant économique ; l'auteur a tenu compte des difficultés que crée dans un ménage la vie chère ; il a parcouru le vaste domaine de la cuisine, de la pâtisserie simple et même plus délicate, ce qui rendra cet ouvrage utile, à la fois dans les milieux modestes et aisés.

L'ouvrage est en plus agrémenté par quelques pages attrayantes renseignant le lecteur sur quelques-uns des cuisiniers français de renom pour ne citer que Vatel et Carême, sur les tables royales, sur la façon dont on mangeait à Paris, et sur des gastronomes réputés tels que Brillat-Savarin, Grimod de la Reynière, etc.

FABRIQUE DE REGISTRES Vve X. KOST, LAUSANNE

— Maison Suisse fondée en 1875 —

SPECIALITÉ : Registres à dos élastiques pour tous systèmes.

Registres à feuilles mobiles — Cartes comptabilité. — Dossiers pour classements verticaux

**BRODERIES
DEPIERRE
LAUSANNE**

Succursale à
MONTREUX
A la Ville de St-Gall

JEANRENAUD & MARGOT

LAUSANNE, 15, Place St-François

CIGARES, CIGARETTES, TABACS, PIPES et ARTICLES pour FUMEURS
des meilleures marques.

Le plus grand assortiment. Envois à choix, Prompte expédition.



L'Aliment idéal pour Enfants et Malades

:: Produit rêvé pour les Touristes ::

PAGES D'ART

REVUE D'ART SUISSE MENSUELLE
ILLUSTRÉE, FONDÉE EN 1915

Les PAGES D'ART étudient les artistes suisses ou ayant vécu en Suisse, anciens ou contemporains. Elles font connaître les richesses des collections publiques et privées, consacrent une place importante à l'art industriel et tiennent leurs lecteurs au courant des manifestations artistiques. Chaque numéro contient un minimum de 16 planches en héliogravure.

ABONNEMENTS

pour la Suisse, un an : 20 fr. ; le numéro, 2 fr.
pour l'étranger, un an 28 fr. ; le n° 2 fr.50

ADMINISTRATION :

Editions "SONOR", 46, rue du Stand, Genève

REVUE DES LIVRES

HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE DES ORIGINES A 1900, par *Ferdinand Brunot*. Tome IV. La langue classique (1660-1715); deuxième partie. 1 vol. in-8° raisin. Armand Colin, Paris. — LE RÈGNE D'ALEXANDRE I^{er}, par *K. Waliszewski*. Tome II. La Guerre patriotique et l'héritage de Napoléon (1812-1816). 1 vol. grand in-8°. Librairie Plon, Paris. — WILLIAM JAMES. Extraits de sa correspondance, par *Floris Delattre et Maurice Le Breton*, avec une préface de Henri Bergson. 1 vol. in-8°. Payot, Paris. — L'ISLAM ET LES RACES, par *Pierre Redan*. Tome I^{er}: Les origines, le tronc et la greffe. Tome II: Les rameaux (mouvements régionaux et sectes). 2 vol. in-8°. Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris. — LE DOSSIER DE L'AFFAIRE DES TEMPLIERS. édité et traduit par *Georges Lizerand*. 1 vol. in-16 élégamment relié de la collection Les Classiques de l'Histoire de France au moyen âge. Librairie Champion, Paris. — BARNUM, par *R. Werner*. 1 vol. in-16. Payot, Paris. — LA RÉVOLTE DES MORTS, par *François Duhourcau*. 1 vol. in-16. Editions de la vraie France, Paris. — SAMOUEL, par *Raffi*, traduit de l'arménien moderne par *Altian et Kibarian*. 1 vol. in-16. Editions de la vraie France, Paris.

C'est toujours dans un sentiment de respect, je dirai même de vénération, que j'aborde les gros livres successivement consacrés par M. Ferdinand Brunot à l'histoire de la langue française, œuvre magistrale qui, sans doute, n'a d'équivalent ni en Allemagne, ni en Angleterre, ni en Italie, et constitue un véritable monument au sens le plus profond et le plus extensif du mot. Œuvre substantielle, où la masse des détails ne fait point perdre de vue les lignes du plan et le dessin général, où l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'abondance et de la précision de la documentation ou de la puissance synthétique, de la science scrupuleuse ou de la maîtrise d'un si vaste sujet. Nous avions cru le dit sujet épuisé dans l'*Histoire de la langue et de la littérature française* publiée naguère chez Colin sous la direction de M. Petit de Julleville et devenue classique. Mais ce n'était là qu'une ébauche à côté de l'entreprise d'aujourd'hui, poursuivie avec une ténacité et une sûreté dignes de tout éloge. Songer que nous en sommes déjà au tome IV et que l'auteur n'y a pas dépassé la date de 1715 ?

Je sais bien que ce tome IV revêt une importance capitale du fait qu'il est consacré à l'étude de la langue classique, et que le savant professeur de l'Université de Paris se devait de traiter un sujet si souvent abordé avec un soin particulièrement attentif. Ai-je besoin de dire qu'on y trouvera tout ce que les grammairiens et les critiques, si nombreux dans la seconde moitié du XVII^e siècle, ont ajouté aux *Remarques* de Vaugelas, recueilli, classé et commenté minutieusement et le plus sagacement du monde ? L'histoire confronte, sur chaque point, les règles et les observations des théoriciens avec l'usage des grands écrivains. Jamais encore la grammaire de l'âge classique, de Corneille à Voltaire, n'avait été présentée avec une aussi complète illustration.

BAINS DE LAVEY

près SAINT-MAURICE, ligne du Simplon

STATION SULFURO-SALINE

Grand parc. - Beaux ombrages. - Promenades étendues. - Tennis agrandi et remis à neuf. Excellente cuisine. - Ascenseur hydraulique. Chauffage central.

Ressources thérapeutiques : *Source thermique (49°) sulfureuse sodique, radio-active en bains et boissons. — Eaux mères des Saline de Bévieux, près Bex. — Hydrothérapie : Eau de Morcles à 9°, et bains du Rhône. — Douches variées. — Bains de sable à haute température. (Spécialité de Lavey.)* Pris complets ou partiels, ils produisent les meilleurs résultats dans les affections articulaires, la sciatique et l'obésité. — Massages.

Indications : Débilité, chlorose, lymphatisme, toutes les formes de rhumatisme, tuberculose des glandes, os et articulations, maladie de la peau, affections utérines, catarrhes de toutes les muqueuses, y compris la vessie, cicatrisation des ulcères et fistules, résorption d'anciens exsudats pleuraux, péritonéaux, etc., augmentation des échanges nutritifs.

Médecin de l'établissement : M. le Dr Laurent Petitpierre.

La direction répondra à toutes demandes de renseignements.

—— Saison du 15 mai au 30 septembre ——

RABAIS

selon l'importance
de la commande.



Renseignements
Devis.
Conseils gratuits.

Publicitas

Société anonyme suisse de publicité

A L A U S A N N E

ou ses nombreuses succursales en Suisse et ses correspondants à l'étranger, en relation journalière avec les journaux du monde entier

SE CHARGENT

de l'exécution de n'importe quel ordre d'insertions : aux tarifs originaux des journaux

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

Il conviendrait aussi de signaler tels chapitres particulièrement intéressants, ainsi le chapitre intitulé la Phrase, où M. Ferdinand Brunot étudie quelques éléments essentiels du style de l'époque d'une manière originale et positive.

Il conviendrait enfin... Mais je ne saurais, sans entrer dans de trop longs développements, énumérer les matières où les qualités d'une œuvre que j'ai déjà qualifiée de magistrale.

— Avec M. K. Waliszewski, nous sommes transportés dans la Russie d'il y a cent ans, une époque bien intéressante, que l'écrivain sait évoquer en une série de tableaux animés d'une vie si intense et colorée. Aussi bien le « vainqueur de Napoléon », ce tzar Alexandre I^{er} qui laissa dans l'histoire plus que le nom d'un ordinaire souverain, méritait-il une étude approfondie. Sa vraie figure se dessine ici avec un relief saisissant dans toute sa complexité : absence de sincérité et peut-être de courage, amoralisme pratique jurant avec une tendance à l'illumineisme, libéralisme de surface masquant une réelle insensibilité.

Ce second volume s'ouvre sur le grand drame de l'invasion française qui prit le gouvernement russe au dépourvu. Aux faits déjà connus, l'auteur ajoute des faits inédits, ou presque : la participation des classes russes à la résistance, l'intervention de M^{me} de Staël à Moscou et à Pétersbourg, le rôle sacrifié de Koutousof et de Rostopchine en face d'un tzar « défaitiste » et taxé d'ineptie. pour ne pas dire de lâcheté, les dessous de l'incendie de Moscou, les péripéties des négociations pour une paix prématurée, les incidents d'une retraite tragique entre toutes dans les annales de la guerre.

On y trouvera également des considérations intéressantes sur le rôle international joué par Alexandre I^{er}, sa popularité en France même, ses aspirations à l'établissement d'un arbitrage suprême, sa crise de mysticisme, jusqu'à la date de Waterloo à laquelle il jette le masque, devient le champion de l'absolutisme et achemine la Russie vers l'obscurantisme et un césarisme sans contrôle. De curieux chapitres sont consacrés à l'évolution religieuse du pays qui aboutit au triomphe de l'intolérance, ainsi qu'à l'élévation du vice-empereur Arakhtchéiev — une espèce de maire du palais moscovite — ou encore à l'institution des colonies militaires.

Très vivante reconstitution historique où M. Waliszewski n'épargne aucune personnalité responsable et établit avec une perspicacité incontestable les jalons de la longue décadence qui prépara le plus merveilleux des terrains pour Lénine et le bolchévisme terroriste.

— Le philosophe américain William James dont nous connaissons la solide amitié qui le liait à Théodore Flournoy en avait noué une autre non moins étroite avec M. Henri Bergson. Il faut nous en féliciter puisqu'elle nous vaut l'ouvrage que MM. Floris Delattre et Maurice Le Breton nous présentent aujourd'hui. Car c'est M. Bergson qui en a eu l'idée première. Il a aidé les traducteurs de ses conseils et écrit pour eux une substantielle préface dans laquelle il relève l'originalité d'un psychologue dont il lui semble qu'on n'ait pas encore

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs

AMEUBLEMENTS

Montbenon **Perrin** Lausanne

✧ Meubles de qualité ✧

*fabriqués entièrement dans
NOS ATELIERS*

STYLES ANCIENS et MODERNES

*Tous nos Modèles, même les plus simples,
sont d'un Goût recherché
et d'une exécution parfaite.*

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

mesuré toute la profondeur, ni la portée. Si, pourtant, avant la philosophie de M. Bergson lui-même, un système a joui chez nous d'une grande vogue, c'est le pragmatisme de James.

Les extraits de sa correspondance, empruntés au gros recueil publié récemment par son fils sous le titre de *The letters of William James*, ont comme premier objectif de mettre en lumière les multiples aspects de cette forte personnalité, depuis sa rudesse un peu « abrupte » jusqu'à la mobilité et aux élans d'une spontanéité quasi juvénile. Mais on s'y rendra compte aussi comment un tempérament — Nietzsche l'avait déjà signalé — peut déterminer une doctrine, comment la pensée de William James, en particulier, est le produit direct de sa vie, comment, enfin, sa « vision », bien qu'exprimée en termes abstraits, demeure une vision concrète.

C'est encore ici l'occasion de répéter le mot de Pascal : Là où l'on croyait trouver un auteur, on est tout étonné de trouver un homme, — encore que nous connaissions déjà passablement l'*homme* dans William James.

— J'ai toujours nourri une intuitive prévention contre les officiers, voire contre les ministres qui s'imposent historiens ou sociologues, et je ne cache point que c'est dans cet esprit que j'ai ouvert le livre de M. P. I. André, alias Pierre Redan, capitaine d'infanterie coloniale. Mais je me hâte d'ajouter que je l'ai fermé sous une impression infiniment plus favorable. Car si M. André n'est point un écrivain de race — il n'y en a jamais beaucoup à la fois sur le marché — son étude trahit tout de même une profonde connaissance de son sujet ainsi qu'une documentation abondante, si nous en croyons la liste des sources consultées. Et nous savons par ailleurs qu'il fut élève de l'Ecole des langues orientales, de l'Ecole du Louvre et du Collège de France, où il suivit les cours de linguistique générale de M. Meillet. Ce début donne des gages sérieux à la culture.

Quant à la pratique, nous savons qu'il a fréquenté les sociétés musulmanes d'un peu partout : le Sahara algérien, les Côtes arabiques et africaines de l'Océan Indien, le Maroc et, à l'issue de la Grande guerre, après une véritable campagne de conférences sur l'islamisme et le monde musulman... à Neuchâtel, la Cilicie où, à côté d'un utile travail politique, il fonda des écoles tcherkesses et ansarieh ainsi que le séminaire musulman d'Osmanié. C'est dire que les problèmes étudiés par le capitaine André le sont de longue date et qu'ils ont été longuement mûris.

Je voudrais insister surtout sur la variété et la complexité d'iceux, tenté qu'on est généralement de se contenter d'une conception simpliste du monde islamique. L'auteur aura bien mérité du public auquel il s'adresse si, à côté de la besogne proprement dite de vulgarisation, il a détruit nombre de préjugés et précisé nombre de notions encore vagues et cela dans des formules d'un raccourci frappant, telles que celle-ci, pour n'en citer qu'un exemple : « En résumé, si Mahomet fut un organisateur remarquable, il ne semble pas avoir été un théologien. » Et tant d'autres.

— Un peu bien spéciale l'étude consacrée par M. Georges Lizerand au *Dossier de l'Affaire des Templiers*. Modèle d'étude savante concise et brève en

Anglo Swiss Biscuit Co

~~~~~ Winterthour ~~~~~

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF; Dr A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Vaste parc. - Situation superbe au bord du lac.

Confort

Ouvert toute l'année.

Prix modérés.

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

qui **guérit** : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, etc.,

qui **fait disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc.

qui **parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc.,

qui **combat** avec succès les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 1.80 dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE

A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.

Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

même temps que substantielle, qui épuise le sujet, encore qu'une partie des documents éparpillés un peu partout en Europe, mais surtout en France, soit restée inédite. Bien que le Temple fût un ordre militaire de caractère international et que la décision du procès ait été donnée par le pape, auquel elle appartenait, le rôle considérable du roi de France dans une affaire qu'il avait faite sienne permet de s'en tenir à la consultation des sources purement françaises, pourvu que les pièces du dossier soient replacées dans l'ordre de leur succession.

Le texte latin en regard de la traduction française, des notes abondantes, qui, cependant, ne surchargent point le livre, une typographie impeccable et une présentation vraiment esthétique font de ce petit volume un des bijoux de la Collection des Classiques de l'Histoire de France au moyen âge, lancée naguère par le bon éditeur Honoré Champion.

— Il y a belle lurette que les éditions pourtant nombreuses de la biographie de P. T. Barnum, écrites, revues et corrigées par lui-même, sont épuisées. Mais le personnage ne semble pas encore avoir épuisé la curiosité du public américain, voire européen, bien qu'il ait débuté, si je ne me trompe, à l'époque du bon roi Louis-Philippe. Aussi bien l'autobiographie en question était-elle, à cause de son emphase et de sa verbosité, d'une lecture antipathique à un public de race et de culture latines. L'ouvrage qu'en a extrait M. R. Werner, complété d'ailleurs par d'autres sources, a le double mérite d'être plus sûr et moins filandreux. Il constitue aussi un monument suffisant à la gloire d'un homme qui ne nous paraît pas, à nous autres Européens, en mériter autant, mais qui, de l'autre côté de l'Atlantique jouit d'une célébrité égale, sinon supérieure, à celle du président Lincoln ! Ce n'est pas moi qui l'avance mais un auteur américain réputé, selon le témoignage de M. Werner.

Quoi qu'il en soit, ce charlatan de vaste envergure, ce metteur en scène d'une ingéniosité prodigieuse et toujours renouvelée, ce « prince des mystificateurs »,

Gravez-vous dans la mémoire

que

COSMOS

est la meilleure des bicyclettes

USINE à BIENNE, 7

Catalogue gratuit



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatismes, même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules fr. 7.50, franco contre remboursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Walther

Brochure gratis sur demande

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par un funiculaire à Sierre (Ligne Simplon).

Station climatérique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef: Dr F.-L. de Muralt.

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. - Maison confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir.: E. Nantermod.

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare: **Schuls-Tarasp**.

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure des bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy, etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12. — et vous serez convaincus. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

J. Véron, Grauer & C^{ie}

GENÈVE - BELLEGARDE - VALLORBE - LA CHAUX-DE-FONDS
PONTARLIER - DOMODOSSOLA - MORTEAU - MARSEILLE - LE HAVRE

TRANSPORTS INTERNATIONAUX
VOYAGES ET ASSURANCES

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

ainsi qu'il se plaisait lui-même à s'appeler, fut un génie dans son genre. Personne ne sut mieux que lui mettre en œuvre les ressorts compliqués de la publicité, ni exploiter la réclame sous toutes ses formes. A ce titre, il incarne merveilleusement, plus d'un quart de siècle après sa mort, sinon une race — qui n'aurait tout de même pas là de quoi s'enorgueillir — du moins une époque dont le bluff et le battage sont les caractéristiques les plus déplaisantes.

On s'attend bien à ce que la vie d'un tel homme ait été mouvementée et pittoresque à souhait, mais le détail de cette vie d'une agitation quasi symbolique passe décidément toute attente.

— Aux Editions de la vraie France, la *Révolte des morts* et *Samouël*, un pamphlet romanesque et un roman historique. Le pamphlet romanesque date de quatre ans déjà, mais il fut à l'époque refusé par les directeurs de revues et les éditeurs avec une significative unanimité. Les temps n'étaient point encore venus, et l'opinion publique pas encore au clair sur bien des points moins obscurs aujourd'hui. On sait quel succès obtint l'année dernière le *Réveil des morts* de Roland Dorgelès, animé de la même pensée et des mêmes sentiments que M. François Duhourcau, fondateur du Groupe basque de l'Union nationale des Combattants, auteur estimé d'une poignée d'essais et de romans.

Le pamphlet ci-dessus ou, si vous préférez, ce conte satirique, constitue une véhémence protestation contre la paix boiteuse qui suivit une victoire chèrement obtenue et laissa la France se débattre dans l'incertitude d'en cueillir les fruits. Sans doute, suis-je mauvais juge en la matière, mais la valeur littéraire de l'ouvrage me paraît assez mince, encore qu'il ait valu à son auteur, en 1922, le prix Furtado. Peut-être le prix en question lui fut-il attribué pour des mérites d'ordre moral et politique? Nous sommes assez mal placés à l'étranger pour en juger, et puis, ces sempiternels débats autour de revendications même justifiées sur le désintéressement — au sens péjoratif — des Américains, et sur les problèmes connexes, ont fini par lasser notre intérêt bien que la cause de la France reste un peu la nôtre.

Je ne pense pas non plus que le roman arménien de M. Raffi suscite ici une très vive curiosité. On ne peut s'intéresser toujours aux mêmes questions et aux mêmes peuples, ces peuples fussent-ils dignes du plus vif intérêt, voire de la plus chaude sympathie. Aussi bien l'histoire contée dans le roman de *Samouël* est-elle décidément trop lointaine; elle nous reporte au quatrième siècle, époque de luttes acharnées contre les Perses qui comptaient encore comme puissance militaire.

Ce qui ne m'empêche point de reconnaître à l'auteur un véritable talent d'écrivain, le don de faire vivre des personnages représentatifs dans des décors appropriés et de rendre avec art le pittoresque des êtres, des mœurs et des paysages. Cependant, une indication figurant dans une épigraphe empruntée à Faust de Byzance m'a laissé rêveur. On y parle de plus de six cents Aryens exécutés et empaillés (*sic*) sur l'ordre de Sparapet, qui tenait ainsi à venger Vassag, son père. Était-ce pour conserver éternellement sous ses yeux les victimes de sa vengeance, ou bien, plus probablement, ne serait-ce là qu'une fantaisie typographique?...

R. F.

LES TISSUS NOUVEAUX

SOIERIES - LAINAGES

TISSUS LAVABLES

✿ ET IMPRIMÉS ✿

ÉCHANTILLONS PAR RETOUR

GRIEDER & C^{IE}, ZURICH

Maladies mentales et nerveuses

Château de CORCELLES s.Chavornay, VAUD (Suisse)

Maison fondée en 1880

POUR PERSONNES DES DEUX SEXES

Maison fondée en 1880

Auto à disposition - Téléphone 21

D^r W. MÉRHLEN, médecin de l'établissement.

Direction : Robert TSCHANTZ, propr.

LIEBIG

Un peu d'Extrait de Viande dans vos mets leur
donne force et finesse.

VOIR

les adresses utiles à la page 2
le Guide des Hôtels à la page 9

ADRESSES UTILES

LAUSANNE

PENSIONNATS DE JEUNES DEMOISELLES

- M^{me} **Maget et Matti**, La Bourdonnière, Chamblandes.
M^{me} **A. Vulliemin**, Rochemont, Chailly. Vie de famille. Vaste jardin : tennis.
M^{lle} **Pelichet**, Pensionnat Clairefontaine. Avenue du Mont-d'Or, 43.
M^{lle} **Capt**, Riente-Rive, Chamblandes.

Institut de jeunes gens. Lycée Jaccard, Chamblandes, Tram 10.

PENSION POUR JEUNES GENS. — M^{lle} **Vulliemin-Vautier**, Belles-Roches, 1.

ARCHITECTE. — **H. et J.-H. Verrey**, avenue Agassiz. Tél. 8785.

CLINIQUE. — **Clinique du D^r Roux**, avenue Tissot, 8.

ÉTUDES D'AVOCATS, NOTAIRES ET AGENTS D'AFFAIRES

- Ed. Moret**, notaire, rue Saint-Pierre. Gérances diverses.
F. Spielman, notaire, 2, rue Pichard.
J. Contini, agent d'affaires patenté, 8, rue Centrale. Téléphone 5285
J. Longchamp, notaire, 9, rue Haldimand.

BANQUES

Banque Fédérale S.A. (Voir aux annonces.)

Bugnion & C^{ie}, Rue du Grand-Chêne, 5. Maison fondée en 1803.

Comptoir d'Escompte de Genève, siège de Lausanne, rue du Lion-d'Or. Caisse ouv. 9 à 5 h.

Ecole Supérieure de commerce, Lausanne.

Ecole officielle. Cinq années d'études. Maturité commerciale. Commerce, banque, langues modernes, sténodactylographie. — Ouverture de l'année scolaire : mi-avril ; rentrée d'automne : 1^{er} septembre.

===== Pour renseignements, s'adresser au directeur Ad. Blaser. =====

LAUSANNE (Suite)

Société de Banque Suisse, 11, Grand-Chêne.

Union de Banques suisses, Place Saint-François.

Galland & Cie, 3, pl. St-François. Banque et gérance d'immeubles.

VOYAGES ET PASSAGES MARITIMES :

Perrin & Cie Lausanne - Montreux - Paris, Agence de voyages, transports internationaux déménagements, garde-meubles, entrepôts.
Agence en douane.

Agence Ecoffey S. A., Petit-Chêne 36. Billets circ. étrangers. Voyages outre-mer.

Union de Banques suisses.

DIVERS

Librairie Payot et Cie, rue de Bourg. Tél. 8423.

Librairie Universitaire **Fr. Rouge et Cie**, rue Haldimand, 6.

Librairie **Th. Sack**, rue Centrale, 3. Tél. 8460.

Papeterie Hoirs de Ch. Krieg et Cie. Spécialité de fournitures de bureaux et de dessin.

Atelier de reliure et de brochage **Vulliemin et Clerc**, ruelle Saint-François, 22 bis.

Confiserie

THÉ

Chocolats

Maison NYFFENEGGER

ROSSET-NYFFENEGGER, Pré

Tél. 8403

Rue de Bourg

17

R. Muller, Boulangerie-pâtisserie, 3, avenue d'Ouchy.

Weith & Cie, 15, rue de Bourg. Mercerie. Quincaillerie. Bonneterie. Laines et cotons.
Seul dépôt des sous-vêtements du Dr Jaeger.

Agence Underwood Machines à écrire, 4, place Bel-Air.

Georges Michoud. Huiles. Benzine. Courroies. Place du Grand Saint-Jean.

Timbres Nouveau prix-courant général de plus de 50 pages indiquant le prix de 1215 séries, des albums et accessoires pour philatélistes. Envoi gratuit sur demande.

POSTE

Ed. S. Estoppey, 1, Grand-Chêne, Lausanne.

Orell Fussli-Publicité, Petit-Chêne, 3. Tél. 4028.

G. Weber, constructeur, fabrique d'appareils de chauffage.

Jeanrenaud et Margot, 15, place Saint-François. Articles pour fumeurs.

Eug. C. Moecklin, 13, rue du Bourg. Bijouterie. Orfèvrerie. Argentier. Horlogerie. Coutellerie.

Société de l'Ouvroir coopératif. (S.O.C.) Art. de sport. Magasin 26, rue de Bourg. Tél. 9905

Meubles Perrenoud, Pépinet-Grand-Pont.

HELIOGRAPHIE DUVAL

Fournitures, papiers héliographiques et calques.

Reproduction de plans. -- Spécialité de tirage par procédé à sec.

Prix modérés. — 6, Petit Rocher, LAUSANNE — Téléphone 3483

LAUSANNE (suite)

Institut de musique Thélin. 14, place Saint-François. Etudes complètes. Piano, Chant, Violon.

Barblan et Meylan. Combustible.

Robert Mettler. Papiers en gros, Avenue Cecil, 1 (Entrepôt, gare du Flon).

Comptoir de bijouterie. Gravures. Réparations. M^{me} Lassueur, Bourg, 7, au 1^{er}.

R. Chanson-Malherbe, Agent d'affaire patenté. 4, rue du Lion d'Or. Tél. 36.87.

F. Räber, 14, Pré-du-Marché. Machines à coudre. Echanges, locations, réparations.

P. Pouillot, 11, Gd-Chêne. Tél. 88.13. Agent gén. pour la Suisse. Champagne Piper, Heidsieck, Reims. Vermouth Cinzano, Turin. Cognac Otard. Whisky Claymore.

M^{me} veuve **X. KOST,** gare du Flon. Fabrique de registres.

Installations sanitaires. Daniel Perret, 6, avenue de Béthusy.

GRANDE TEINTURERIE DE MORAT ET LYONNAISE DE LAUSANNE
RÉUNIES S. A.

J. Deschamps & E. Blanc, agents d'affaires, 5, Grand-Chêne.

Meister & Cie. Exportation. Galerie de St-François.

Maurice Tardy. Charbons en gros. Pl. St-François 16

Alexis Mayor. Gypserie. Peintures. Stores en bois. (Réparations.)

LUTRY. Pensionnat de demoiselles Béraneck. Le Marronnier.

CULLY. Henri Contesse. Vins fins de Lavaux en bouteilles et en fûts.

VEVEY

Pensionnat de demoiselles. M^{lle} Guillermet et Miss Chart, Beauregard, Corseaux.

Banque Fédérale, S. A.

E. Monod, notaire, 16, avenue de la Gare.

Librairie Payot et C^{ie}, rue d'Italie.

Grand Bazar R. Mack. Place de l'Hôtel-de-Ville.

Union de Banques suisses.

A la Mercière, Bonneterie, Tricotages.

POMMADE KÆLBERER



Contre les maladies de la peau, d'une efficacité surprenante dans les cas d'Eczémas, Dartres, Boutons, Herpès, Rougeurs, Démangeaisons, Eruptions diverses, Plaies variqueuses et hémorroïdes. rougeurs et excoriation de la peau des bébés.

Pot 2 fr. —  DANS TOUTES LES PHARMACIES. DÉPÔT GÉNÉRAL PHARMACIE KÆLBERER, GENÈVE

Envoi franco contre remboursement dans toute la Suisse.



CLARENS, MONTREUX et TERRITET

Eau minérale médicale **„ Montreux “ Alcaline** Eau de table gazeuse ou non gazeuse
indiquée dans les maladies de l'estomac, du foie, des reins et de la vessie.
Prospectus à la Société des Eaux Alcalines, Montreux.

Banque de Montreux Succursales : Bon Port, Territet. Aigle.

Em. et R. Maron, notaires, Montreux.

Librairie Payot et C^{ie}, Grand'Rue, Montreux.

Pharmacie Schmidt, Montreux, Grand'Rue, 92.

Mlles B. et C. Messaz, Pensionnat de demoiselles, Villa Victoria, Clarens.

Union de Banques suisses, ci-devant William Cuénod & C^{ie}.

Pharmacie Bühler, rue du Lac, Clarens

Pharmacie internationale. Dr Gaillard, Territet.

SAINTE-CROIX. Machines parlantes et pièces à musique. Hermann Thorens.

— Mermod frères S. A. Horlogerie, machines parlantes et boussoles.

PAYERNE. J. Frossard et C^{ie}. Manufacture de cigares et tabacs.

MOUDON. Meyer frères. Manufacture de draps.

AVENCHES. Jules Cuhat. Imprimerie de la *Feuille d'Avis*.

ESTAVAYER-LE-LAC. Pensionnat de demoiselles. F. Schwaar-Vouga.

YVERDON. Pensionnat de jeunes gens : M. et M^{me} Ch. Vodoz, à la Villette.

ORBE. Henri Giroud, notaire.

ECHALLENS. A. Gentizon, agent d'affaire, patenté.

BIÈRE. Louis Croisier, notaire.

RENENS. Armand Mercier, notaire et géomètre officiel. 2, place de la Gare. Tél. 84-99.

GENÈVE

Thury et Amey. Atelier pour instruments de précision. 12, chemin des Sources.

Banque de Genève, rue du Commerce, 4.

M^e Alex. Moriaud, avocat, Tour-de-l'Ile.

M^e John Renaud, avocat, 17, Croix-d'Or.

J.-A. Poncet, notaire, 42, rue du Rhône.

Union de Banques Suisses.

Comptoir d'Escompte de Genève. (Voir aux annonces.)

Meubles Perrenoud, 4, place des Alpes.

Syndicat pour l'importation et l'exportation des bois, 10, rue Tour-Maitresse.

Librairie Payot et C^{ie}, 2, place du Molard. Librairie générale. Cabinet de lecture français et anglais.

NEUCHÂTEL

Poudre noire "Ekuma-Dentifrice" du Dr Preiswerck.

C. Muller. Pianos et instruments.

L. F. Lambelet et C^{ie}. Combustibles, denrées coloniales.

Librairie Payot & C^{ie}, rue du Bassin et rue des Epancheurs.

Librairie-papeterie **James Attinger**.

Librairie **Delachaux et Niestlé**, 4, rue de l'Hôpital.

Albert Georges, 5, rue de l'Hôpital. Fabrique de parapluies et ombrelles.

Meubles Perrenoud, 19 et 21, Faubourg du Lac.

LE LOCLE

Favre-Brandt et C^{ie}. Maisons à Yokohama et Osaka. Importation et exportation.

Gentil et C^{ie}, Fabrique de boîtes d'or.

Chocolats J. Klaus. Auto-noisette. Chocolats au lait, etc.

Atelier d'art. Jacot fils.

Paul Buhré, S. A. Horlogerie soignée en tous genres.

LA CHAUX-DE-FONDS

Buess et Gagnebin, Horlogerie de précision. Montres-Bijoux. Camées.

Henri Châtillon, Horlogerie, Montres platine, Joaillerie.

Clémence frères & Co. Horlogerie soignée. Montres, bijoux.

Louis Gaillard.

Emile Gander et Fils. Fabrique d'horlogerie. Montres en tous genres, or, argent, métal.

D. Kenel-Bourquin. Fabrique d'horlogerie. Montres or, hommes, soignées.

Emile Geiser, succ. de Ch. Robert. Ressorts et fournitures d'horlogerie.

Mercerat et Pignet. Spéc. de vins fins en fûts et en bouteilles.

Joseph Muller, fabr. d'horlogerie, 70, rue Léop.-Robert.

Union de Banques suisses.

Meubles Perrenoud, 65, rue de la Serre.

Selection Watch. C. Meyer-Graber. Roskopf soignés.

AUVERNIER. Paul Lozeron. Vins de Neuchâtel.

CERNIER. Meubles Perrenoud. Siège central et usines.

CHEZ LE BART. Fernand Kenel, de la Maison **La Béroche S. A.**, Fabrique de fournitures d'horlogerie.

COUVET. Pharmacie Bourquin.

HAUTS-GENEVEYS. Gaston Schneider. Diamantine, Saphirine, Rubisine.

LES BRENETS. Oscar Buess. Fabrication de pain pour diabétiques.

LES VERRIÈRES. L. F. Lambelet et C^{ie}. Transports internationaux. Bois de construction.

TRAVERS. Ferdinand Krügel. Pierres fines pour l'horlogerie.

FRIBOURG

FRIBOURG. Fabrique de cartonnages, S. A.

— Banque de l'Etat de Fribourg.

— Comptoir d'Escompte de Genève.

— Young England. Les fils de Bernard Comte. Marchands-tailleurs.

— Les fils de A. Chiffelle. Ferronnerie-Quincaillerie.

— Ch. Kern. Bureau fiduciaire et agence de renseignements.

ROMONT. Louis Savoy, avocat et notaire.

VALAIS

SION Cigares valaisans von der Mühl. Le vrai cigare suisse.

LUY COCKTAIL, apéritif. Liqueurs surfinas **DIVA**.

MARTIGNY. Banque coopérative suisse.

MONTHEY. Contat et C^{ie}. Verrerie fine et ordinaire en tous genres.

CHIPPIS et **SIERRE.** Léon Zufferey, avocat et notaire. Recouvrement.

**ARGOVIE - BALE - LUCERNE - SAINT - GALL
Zoug - Zurich**

AARBOURG. Institut de jeunes gens Zuberbühler.

BADEN-LES-BAINS. Union de Banques suisses.

BALE. Ecole de commerce Widemann. Commerce et langues mod., 13, Kohlenberg.

— Union de Banques suisses.

MUTTENZ (Bâle-C.). Pensionnat Diana, pour jeunes filles. Etude approfondie de la langue allemande.

PRATTELN. (Bâle-C.). Château de Mayenfels, inst. de langues et de commerc. Dir.: Th. Jacobs.

SISSACH. (Bâle-C.) Pensionnat de jeunes filles. M^{lle} Regenass.

Tanneck-Gelterkinden (Bâle-C.). Pensionnat de jeunes filles.
M^{me} Schaub-Wackernagel.

SAINT-GALL. Union de Banques suisses.

ZURICH. Union de Banques suisses.

TEUFEN. (Appenzell.) Institut de jeunes filles. Prof. Buser, directeur.

ZIHLSCHLACHT. (Thurgovie.) « Friedheim ». Maison pour névroses et maladies mentales.

Ecole supérieure de commerce, Neuchâtel.

Ecole officielle. Quatre années d'études. Diplôme et certificat de Maturité. Commerciale. Classes spéciales pour demoiselles, pour élèves droguistes, pour l'étude des langues modernes. Ouverture de l'année scolaire mi-septembre.
Cours préparatoire d'avril à juillet. Ed. BERGER, directeur

BERNE

BERNE. Librairie Payot et C^{ie}, 16, Bundesgasse.

- Meubles Perrenoud, 8, Langasstrasse.
- Charles Guinchard. Timbres-poste.
- Union des Banques suisses.

BERNE : Institut Humboldtianum

Ecole privée.

LAUPEN. Fabrique de cartonnages. **Ruprecht et Jenzer.**

Wabern Berne. Institut Grünau. Pensionnat de jeunes gens.

BIENNE. Baehni et C^{ie}. Machines pour boîtes de montres.

- Rollier frères. Fabrique de boîtes en argent.
- W. Blum. Fabrique d'horlogerie.

Belp, Château d'Oberried, Institut de jeunes gens.

DELÉMONT. Edgar Brossard. *Helvetia*, assurance accident.

COSMOS est la meilleure des bicyclettes
Usine à BIENNE.

COURT. Russbach-Hänny et C^{ie}. Manufacture d'horlogerie.

ST-IMIER. Berna Watch Co. Horlogerie de confiance. Genres classique et sport.

- Louis Bandelier. Nickelage et argentage de mouvements.
- Longines. Montres de précision, chez les bons horlogers.

TAVANNES. Tavannes Watch et Co.

TRAMELAN. H. et E. Rossel. Horlogerie.

- Banque populaire suisse.

MALLERAY. Malleray Watch Co. Fabrique d'horlogerie.

NOIRMONT. M^e E. Hofner, notaire.

TESSIN

BELLINZONE. Arnaldo Bolla, avocat et notaire.

- Guido Pedrazzi. Agent général de la *Winterthur* (accidents).

LOCARNO. Banque Populaire Suisse.

- Union de Banques Suisses.

LUGANO. Banque de la Suisse italienne

- Union de Banques suisses.



CHARLES GUINCHARD

Maison spéciale p. timbres suisses - **BERNE**

J'envoie à choix timbres de tous les pays aux
meilleures condit. Demandez mon prix-courant
de tous les timbres suisses. J'achète également
les vieux suisses et européens.

GUIDE DES HOTELS

DIVERS VAUD

- BALLAIGUES.** Grand Hôtel Aubépine.
— Hôtel-Pension La Sapinière. Grand parc, sit. tranquille, anc. réputation.
BEX. Grand-Hôtel des Salines. Hydrothérapie, électrothérapie. G. Heinrich, directeur.
CHESIÈRES. Grand Hôtel du Chamossaire.
— Pension Les Fougères. Ouvert toute l'année. Prix modérés.
— Pension-Restaurant du Soleil. Ouvert toute l'année.
DIABLERETS. Le Grand Hôtel.
— Hôtel Bellevue.
GRYON. Hôtel Beau-Séjour. Situation tranquille. Terrasse. Cuisine très soignée. Jaquerod, prop.
— Hôtel Gryon-Bellevue et Buffet de la Gare.
GLAND. Sanatorium du Léman.
LAVEY. Etablissement des bains. Méd. des bains. Dr Laurent Petitpierre.
SAINT-CERGUES. Grand Hôtel de l'Observatoire. 1^{er} ordre.
SÉPEY (Ormonts). Hôtel Mont-d'Or et Buffet de la Gare.
VEVEY. Le Grand Hôtel. 1^{er} ordre. Vaste parc. G. Taverney, directeur.
VILLARS-SUR-OLLON. Grand Hôtel Muveran et Hôtel Bellevue.
YVERDON-LES-BAINS Grand Hôtel des Bains Bains sulfureux.
Massages. Inhalations,

CHATEAU-D'ŒX

- Hôtel Beau-Séjour. Ouvert toute année. Prix modérés.
Hôtel-Pension du Torrent. Ouvert toute l'année. Grand jardin ombragé.
Hôtel-Pension La Bruyère. Ouvert toute l'année. Grand jardin ombragé.
Hôtel de l'Ours. M. Saugy-Dupertuis.
Hôtel-Pension Rosat. Ouvert toute l'année. Confort moderne. Situation unique.

LAUSANNE

- Beau-Rivage-Palace, Ouchy** Parc superbe au bord du lac.
O. Egli, directeur.
Hôtel Beau-Séjour. 1^{er} ordre pour familles. Parc. Tennis. Situation tranquille.
Hôtel de France. Centre de la ville. Maison de famille.
Lausanne-Palace, 1^{er} ordre. A Steiner, directeur.
Hôtel-Pension Village suisse, Sauvabelin sur Lausanne.
Hôtel-Pension Windsor, Montriond. 1^{er} ordre. Grand jardin. Famille Martin et P. Barrière, prop.
M^{me} Cornioley, Pension-famille. Le Marronnier, 3, chemin Vinet.
Hôtel-Pension National, 14-16 av. de la Gare. C. Rochat-Christen.
Pension Famille Bien-Choisi, avenue Ruchonnet, 22. Tout confort. Prix modérés.

CLARENS, MONTREUX et TERRITET

- Grand Hôtel Monney. J. Fugner, directeur.
L'Helvétie. Hôtel des Familles (sans alcool). Avenue du Kursaal.
Exelsior Grand Hôtel Bon Port. Eaux cour. dans toutes les chambres. J. C. Bossard, dir.
Hôtel-Pension Nchemont, près du Kursaal. Prix modérés.
Montreux-Palace et Hôtel du Cygne, 1^{er} ordre. **Montreux.**
Hôtel National. »
Hôtel de l'Europe. Même maison, Hôtel Montbarry, Gruyère (Saison Juin-Sept.). »
Hôtel Terminus. Buffet de la gare. »
Hôtel Mirabeau. M. Béraneck. **Clarens.**
Hôtel-Pension Ketterer. Maison d'ancienne réputation. Prix modérés. »
Clinique Dr Widmer, Valmont, s./Territet. Sanat. pour troubles de digestion et nutrition.

GENÈVE

Les Bergues. Hôtel 1^{er} ordre d'ancienne renommée.

Hôtel-Pension des Familles, 14, rue de Lausanne, en face de la Gare. Maison chrétienne.

Hôtel Richemont, au bord du lac. Maison de famille. 1^{er} rang. A.-R. Armleder, propriétaire.

Hôtel Victoria. Chauffage central. Prix modérés. Lumière électrique. Ascenseur. P. Schlenker.

VALAIS

Curhaus et Clinique Victoria, Montana Affection des voies respiratoires.
Médecin en chef : D^r F.-L. de Muralto.

MONTANA. Pension Regina. Perrin Frères.

— **Hôtel Terminus.** Restauration. Paul Koerner.

— **Hôtel du Golf et des Sports.**

— **Hôtel du Parc.** Grand parc, forêts et jardins. Tout confort. L. Antille.

— **Hôtel-Pension Beau-Séjour.** Situation au centre du plateau du Golf.

— **Pension Villa Aïda.** Ouverte toute l'année. Situation incomparable. Tél. 10.

— **Pension Les Violettes.** Confort. Cuisine soignée. M^{me} Droz, propriétaire.

ST-LUC. Hôtel Bella-Tola. Gabriel Pont, propr.

SIERRE. Grand Hôtel Château-Bellevue.

— **Hôtel-Pension Victoria.** Tout confort. Cuisine soignée.

VERMALA sur Montana. Forest Hôtel.

VIÈGE. Hôtel-Pension de la Poste. Route du Simplon. Ancienne renommée. Providoli.

ZERMATT. Hôtel Mont-Cervin. Seiler frères.

BERNE

ADELBODEN. Le Nevada Palace Hôtel. Richert frères.

— **Hôtel National.** 1^{er} ordre. O. Schmidt, propr.

GSTAAD. Royal Hôtel et Winter Palace.

KANDERSTEG. Grand Hôtel Victoria. 1^{er} ordre. Saison d'été et d'hiver.

— **Central-Hôtel Bellevue et Pension.** Saison d'été. Famille Rickli-Egger.

— **Hôtel Schweizerhof.** Ouvert toute l'année.

LENK (Oberland bernois). Park Hôtel Bellevue. Ouvert toute l'année.

Ancienne réputation. S. Peyrolaz, directeur.

GRISONS

Arosa HOTEL EDEN maison de famille. 1^{er} ordre. Position unique entre les deux lacs.

Celerina Hôtel Cresta Palace Maison de famille de 1^{er} ordre.
Dernier confort (près St-Moritz.)

Celerina-Solaria Pensionnat pour jeunes filles. M^{lle} Brunner, directrice.

DAVOS-PLATZ. Grand Hôtel et Belvédère.

KLOSTERS. Hôtel Weisses Kreuz et Belvédère.

— **Hôtel Silvretta et Kurhaus Klosters.**

PONTRESINA. Hôtel Suisse-Schweizerhof.

— **Rosatsch Hôtel** Nouvelle maison de 1^{er} ordre. 70 lits.

ST-MORITZ. Pension Bellavista Maison de famille. 1^{er} ordre. Dernier confort. Meil. position. Excel. cuisine. Pens. 12 fr.

— **Hotel Eden** Hôtel de famille. Cuisine renommée.

— **A. G. Kurhaus et Grand Hôtel des Bains.**

— **Hôtel Suisse** (Schweizerhof), 1^{er} ordre. Spécialement pour familles.

St-Moritz-les-Bains **Grand Hôtel Neues Stahlbad.** Bains ferrugineux à l'acide carbonique naturel. Bains de boue. Hydrothérapie dans la maison. Régimes.

ST-MORITZ. Hôtel Calonder. Maison de famille bien recommandée.

— **Privat-Hôtel.** Ancienne maison de famille. Famille Badrutt, propr.

— **Hôtel Margna** Maison de 1^{er} ordre, pur style grison. Recom. Bains privés. Eau courante dans les chambres.

— **Grand Hôtel.** Hôtel de luxe des Alpes.

— **Hôtel Château.** Maison de famille. 1^{er} ordre. La plus belle situation.

SCHULS-TARASP. Engadinerhof. J. Frei et famille, propr. gér.

Tarasp Grand Hôtel Kurhaus-Tarasp. Alt. 1200 m.

Vulpera-Tarasp Hôtels Waldhaus et Schweizerhof, 1^{er} ordre. Alt. 1270 m.

LUCERNE, ZURICH

LUCERNE. Grand Hôtel National.

VITZNAU-RIGHI. Les Hôtels A. Bon, Park Hôtel et Kurhaus, Vitznauerhof, à Vitznau, Hôtel Righi-First, au Righi. Dir. Bon frères.

ZURICH. Savoy-Hôtel Baur-en-ville. Paradeplatz, 1^{er} ordre. Prix modérés.

TESSIN

BELLINZONE. Hôtel Suisse et Métropole, à côté de la poste. A. Sorgesa propr.

CASTAGNOLA. Hôtel Villa St-Moritz. Grand jardin, H. Wyss, prop.

LOCARNO. Grand Hôtel Palace Meilleure situation dans vaste parc privé. Nouveau directeur, Ferd. Michel.

— **Hôtel Reber au lac** Seule maison dans grand parc au lac. Ouvert toute l'année. C.-A. Reber.

— **Hôtel Belvédère.** Plein midi. Dernier confort. Grand parc. Franzoni frères. Nouvel arrêt funiculaire vis-à-vis de l'Hôtel.

— **Esplanade-Locarno** Hôtel de famille renom. Sit. incomp. Tranquill. Abr. du vent et poussière. Plein soleil

LUGANO. Grand Hôtel Splendide 1^{er} ordre. R. Fedele.

— **Hôtel Bristol.** E. Camenzind.

— **Hôtel Washington.** Grand jardin. Vue superbe sur le lac et les montagnes.

— **Llyod-Hôtel et National au Lac.** Clericetti, propr.

— **Hôtel-Pension Villa Minerva.** Grand parc. Vues splend. M^{me} Imer-Dittmann.

— **Hôtel Walter.** Face lac et débarcadère. 150 ch., 200 lits. J. Cereda, propr.

PARADISO. Hôtel du Lac. Maison confortable. Prix modérés.

— **Hôtel Beau-Rivage au Lac.** Toutes les chambres avec vue sur le lac.

Monaco Monte-Carlo. Hôtel Windsor. Gaillard et Fau, propriétaires.

OUVRAGES REÇUS

- Philippe de Commines.** Mémoires édités par *Joseph Calmette* avec la collaboration du chanoine *G. Durville*. Collection « Les classiques de l'histoire de France au moyen âge », publiés sous la direction de *Louis Halphen*. Paris, Librairie ancienne Honoré Champion. — 1 vol. in-16. Prix, 15 fr.
- Essai sur l'origine des connaissances humaines**, par *Raymond Lenoir*, Collection « Les classiques de la philosophie ». Paris, Librairie Armand Colin. — 1 vol. in-16. Prix, 7 fr. 50.
- La solitaire**, par *Jean de la Brète*. Paris, Librairie Plon-Nourrit & Cie. — 1 vol. in-16. Prix, 7 fr.
- Loujou se marie**, par *Dyvonne*. Paris, Librairie Plon. — 1 vol. in-16. Prix, 7 fr.
- Cœurs d'enfants**, par *Paul Bourget*. Paris, Plon & Cie. — 1 vol. (10 × 17), collection « La Liseuse ». Prix, 2 fr. 50.
- Le drame d'être deux**, par *Aurel & Han Ryner*. Lyon. Les éditions du fleuve. — 1 vol. in-16. Prix, 7 fr. 50.
- Lucile et le mariage**, par *Pierre Alciette*. Paris, Plon-Nourrit & Cie. — 1 vol. in-16. Prix, 7 fr.
- Babette à Paris**, par *Maurice Morel*. Paris, Editions de la vraie France. — 1 vol. in-16. Prix, 7 fr.
- Almanach des lettres françaises et étrangères**, 1^{er} volume (janvier, février-mars 1924). Paris, Georges Crès. — 1 vol. in-4^o raisin. Prix, 15 fr.
- Le bon herbier pour la meilleure amie**, par un jardinier du Parnasse. Paris, Editions du monde nouveau. 1 vol. in-8^o couronne. Prix, 6 fr. 50.
- L'inquiète ignorance.** Poèmes, par *Marc Junod*. Genève, Albert Kündig. — 1 vol. petit in-16 carré.
- Histoire générale et anecdotique de la Guerre de 1914**, par *Jean-Bernard*. 65^e fascicule. Librairie militaire Berger-Levrault. Prix, 1 fr. idem, 66^e fascicule. Prix, 1 fr.
- Exotismes.** Collection « Les cahiers du mois », 2 (juin 1924). Paris, Les Presses universitaires. — 1 vol. in-16 carré. Prix, 4 fr.
- Les feuilles libres**, N^o 36, Paris, Librairie Stock. — 1 vol. in-8^o carré. Prix, 3 fr.
- Vincent Van Gogh.** Ausstellung 3. Juli bis 10. August 1924. Kunsthaus Zurich. Katalog.
- Le symbole chez Verhaeren.** Essai de psychanalyse de l'art, par *L.-Charles Baudoin*. Genève, Editions Mongenet. — 1 vol. in-16.
- Anatole France, politique et poète**, par *Charles Maurras*. Paris, Librairie Plon. — 1 vol. in-18.
- J.-H. Fabre, le génial naturaliste.** Genève, Editions Labor. — Une brochure in-16. Prix, 0 fr. 80.
- La Suisse au travail : Les grands chantiers de Barberine**, par *Ch. Luginbühl*. Genève, Editions Labor. — Une brochure in-16. Prix, 0 fr. 95.
- La valeur du rationalisme et l'évolution de l'humanité**, par *Jean Maréchal*. Bruxelles, Editions « Homo ». — Une brochure in-8^o. Prix, 1 fr.
- A l'Américaine**, par *Pierre Gourdon*. Paris, Editions de la vraie France. — 1 vol. in-16. Prix, 7 fr.

FONDÉ

Institut préalpin pour Jeunes Filles & Ecole :: nouvelle

Station climatique
Altitude : 870 m.

TEUFEN

C. d'Appenzell. Relié par
chemin de fer à St. Gall.

Enseignement primaire, secondaire et supérieur. Etudes commerciales. Succès remarquable dans les langues modernes, musique, etc. Vraie vie de famille. Nourriture excellente. Cultures hygiéniques. Séjour tonique et fortifiant recommandé surtout aux jeunes filles surmenées par l'école.

Domaine rural. Références de parents

Séjour d'été très favorable. Cours d'allemand

Dir. Prof. BUSER

LIBRAIRIE PAYOT & C^{IE}

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL - VEVEY - MONTREUX - BERNE

Quelques ouvrages de M. Edouard HERRIOT

Madame Récamier et ses amis. 1 vol. in-16 broché. Fr. 4.—

Ce magnifique volume arrive au moment où le monde entier a les yeux sur son auteur. Toute une période — et des plus vivantes — du passé français revit dans ce livre qui est considéré par les lettrés comme un chef-d'œuvre.

Créer. 2 vol. in-16 brochés. Fr. 4.—

« Aux jeunes gens de France pour qu'ils soient plus intelligents, plus hardis que nous », telle est la dédicace de l'auteur qui est aussi un programme d'action bien intéressant et utile à connaître à l'heure actuelle.

Impressions d'Amérique. 1 vol. in-16 broché Fr. 1.40

Ce sont les notes prises par l'éminent homme politique français lors d'un récent voyage qu'il fit dans le Nouveau-Monde. Ce petit ouvrage, où il résume, en outre, ses idées sur les Etats-Unis, en apprendra plus au lecteur que bien des gros volumes.

Les grands procès de l'histoire, par M^e HENRI-ROBERT, ancien bâtonnier. Préface de Louis Barthou, de l'Académie française.
3 vol. in-8^o brochés. Chaque volume Fr. 4.—

I^{re} série : Le procès de Marie Stuart. — L'affaire Cinq-Mars. — Le procès de Nicolas Fouquet, un profiteur du grand siècle. — Voltaire, défenseur de Calas. — Le procès de Camille Desmoulins.

II^e série : La marquise de Brinvilliers. — L'affaire du collier. — Le procès de Charlotte Corday. — Le procès de M^{me} Roland. — L'affaire Lafarge.

III^e série : La Grande Catherine. — Marie-Antoinette. — La mort du duc d'Enghien. — La reine Hortense. — Lachaud.

Quelques procès retentissants de ces derniers siècles sont étudiés dans ces trois volumes avec l'expérience et l'intuition d'un des avocats français les plus renommés. L'auteur évoque en des raccourcis saisissants, des drames judiciaires qui ont passionné la cour et la ville.

UNIVERSITÉ DE LAUSANNE

Ecole des hautes études commerciales. Licence et doctorat ès sciences commerciales (6 subdivisions : 1. Banque et commerce. 2. Administration générale. 3. Transports. 4. Douanes. 5. Assurances. 6. Sciences consulaires) et diplôme d'expert-comptable.

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, L. MORF, professeur.

Ecole des sciences sociales. Licence et doctorat ès sciences sociales (4 subdivisions : 1. Sciences sociales. 2. Sciences politiques. 3. Sciences pédagogiques. 4. Sciences consulaires).

Pour de plus amples renseignements, s'adresser au Directeur de l'école, M. MILLIoud, professeur.

Programme et règlements sont envoyés, sur demande, par la chancellerie de l'Université.

Comptoir de Bijouterie et d'Orfèvrerie

M^{me} M. LASSUEUR (anc. Haldy), Lausanne, rue de Bourg, 7, au 1^{er}

GRAVURES — RÉPARATIONS

ZWIEBACKS

Leckerlis de Bâle
Petits Fours variés
Bretzels au sel
Flûtes au sel
Nouilles aux œufs
et au lait

de la marque

SINGER

sont reconnus les meilleurs. Ch. SINGER, Bâle

Spécialité :

**Biscômes
de Berne**



Confiserie-Pâtisserie

J. Hächler, Berne

13, rue neuve, près la Gare.



L'Aliment idéal pour Enfants et Malades

:: Produit révé pour les Touristes ::

Société Anonyme

des

Câbleries & Tréfileries

COSSONAY-GARE

Fils et Câbles de cuivre nu
Fils et Câbles de bronze nu
Fils et Câbles en aluminium
Câbles en aluminium avec âme d'acier
Câbles sous plomb à courant fort
jusqu'aux tensions les plus élevées
Câbles de téléphonie et télégraphie
:: :: Bobines Pupin :: ::
Fils, Cordons et Câbles
:: isolés au caoutchouc ::
:: Tubes isolants ::
Feuillard de fer laminé à froid



SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

★ LAUSANNE ★

SIÈGE :	Toutes Opérations	Capital fr. :
Place ———	 de	120 millions
St. François		
⋮	BANQUE	⋮
	BOURSE	
Agence de	CHANGE	Réserves fr. :
la Riponne :		33 millions
Rue		
Haldimand, 1		



BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE

ET

REVUE SUISSE

Tome CXIV. — N° 344. Août 1924.

Rédaction et administration : Lausanne, 1, Rue de Bourg.

Prix de l'abonnement annuel : Fr. 20. — pour la Suisse.

Fr. 26. — pour l'Union postale.

Tous droits de traduction ou reproduction réservés. La « Bibliothèque Universelle » ne répond pas des manuscrits qui lui sont adressés et ne se charge pas de les renvoyer.

Sur la propriété des termes dans la langue française.

A notre époque, où les ouvrages sur la langue se multiplient, où chacun nous offre sa grande ou sa petite méthode pour bien parler et bien écrire, où la grammaire usuelle cherche par tous les moyens à se rajeunir, tandis que la science proprement dite s'avance avec des airs conquérants pour réformer l'ancienne grammaire, il me sera permis de rappeler les enseignements de l'histoire.

Aussi bien me placerai-je à un point de vue moins pratique que littéraire, les deux entretenant du reste des rapports assez étroits. Ici l'expérience de nos aïeux a tout son prix. Leurs découvertes et leurs conquêtes ne risquent pas d'être contestées par une école de savants rigides et jaloux de leur pouvoir. Après tout, l'art de persuader et de plaire ne s'apprend pas en un jour, ni même en un siècle. La langue française, une des plus vieilles et des plus illustres, en sait quelque chose — plus que beaucoup d'autres même ! N'est-ce pas chez

elle que la propriété des termes est arrivée, dans l'âge moderne, au plus haut degré de perfection ? Mais elle a eu ses maîtres qui ne furent point tous des maîtres d'école, et ses exemples encore vivants dans les livres.

Ce sont eux qu'il s'agit uniquement ici de consulter.

Je ne m'étendrai pas sur cette propriété en quelque sorte naturelle de la langue qui fait le charme du langage du peuple quand il est bien parlé. Qui de nous n'a eu cette heureuse surprise de rencontrer des êtres simples, mais qui, en parlant, nous font frissonner de plaisir. On en trouve non seulement dans ces régions privilégiées entre Loire et Seine réputées pour être la patrie de la bonne langue française. La campagne, les petites villes, un peu partout, même en Auvergne, même en Suisse — j'en ai fait l'expérience — les tiennent en réserve pour charmer à l'occasion nos oreilles d'un trait nettement articulé ou d'une histoire bien contée. Les mots, les beaux mots populaires, authentiques, anciens, que nous n'entendons plus guère, chassés qu'ils sont par l'infâme argot, affluent naturellement sur ces lèvres ingénues. Un à un, nous les voyons surgir à leur place, comme des silhouettes rustiques à l'horizon d'un champ. Il nous semble, en les écoutant, que nous sommes ramenés doucement vers la maison paternelle.

Ah ! que l'on voudrait faire entendre parfois ces maîtres à certains maîtres ! Quel ne serait pas leur pouvoir pour réveiller le goût de la langue dans nos consciences, où définitivement, l'on dirait qu'il sommeille !

J'ai souvent réfléchi aux raisons pour lesquelles nos enfants affectent un véritable dédain pour le beau langage et s'appliquent à parler grossièrement, incorrectement entre eux ou devant leurs parents. L'une d'elles pourrait bien être que, parmi nous, trop étroitement lié aux règles du savoir-vivre et aux préoccupations scolastiques, le pur français leur fait l'effet d'une langue artificielle, d'une espèce de jargon bon pour les mondains et les dandies. Que ne pouvons-nous leur faire sentir, sans livre ni grammaire, le charme populaire du véritable français de France... ou de Suisse ! Aucun, je m'assure, n'y pourrait résister.

Limités, conditionnés, définis par notre fonction même, professeurs de français, mes frères, il ne faut pas nous le dissimuler, nous nuisons quelquefois plus à la cause qui nous est confiée que nous ne la défendons, malgré nos études et nos efforts consciencieux pour nous en rendre dignes. Ceci soit dit non pas pour nous décourager, mais pour nous rendre modestes....

Or, cette propriété quasi naturelle et comme populaire des mots, n'est qu'un premier degré de l'art. C'est celle que tant de bons écrivains ont cherchée sans toujours l'atteindre — celle qu'on attribue traditionnellement au bonhomme La Fontaine et au bonhomme Marot, quand on parle de leur langage *naïf* — celle enfin que Malherbe a tant prônée quand il renvoyait ses disciples à l'école des « crocheteurs du Port au Foin », c'est à dire aux chiffonniers de Paris. Par ce seul mot, du reste assez mal compris, l'auteur des *Larmes de Saint-Pierre* inaugura, comme on sait, l'une des principales réformes de la langue française, celle-là même qui devait préluder à la littérature classique.

Auparavant, les écrivains de la Pléiade, Ronsard en tête, avaient recommandé aux poètes de fréquenter « les artisans de tous métiers, comme de marine, vénerie, fauconnerie, et principalement du feu, orfèvres, fondeurs, maréchaux, minéraliers », afin de leur emprunter des mots et des images. Mais déjà, s'ajoute ici à la simple notion de propriété des termes, celle de technicité qui, sans lui être indifférente, s'en distingue. La propriété du langage s'étend aux idiomes spéciaux dont la connaissance n'est pas absolument indispensable dans l'ordinaire de la vie, mais ajoute cependant — un Balzac, un Flaubert de nos jours l'ont montré — à la force du style.

D'autre part, nous savons tous combien la possession d'un minimum de termes techniques accroît l'assurance de celui qui parle. C'est pourquoi toute leçon, sur n'importe quel sujet, dans nos écoles, peut devenir, pour peu que le maître s'y prête, un complément à l'étude de la langue.

Que la propriété du langage dérive en premier lieu de sa richesse, ce fut, nul ne l'ignore, l'opinion précise du seizième

siècle. Parler ou écrire proprement à cette époque, c'était écrire, parler richement, *copieusement*. De là les conseils des théoriciens qui ne visent pas seulement l'usage des termes techniques, mais l'emprunt à la vieille langue, aux patois, aux langues étrangères, et la création des mots nouveaux. De là encore, pour une bonne part, ce procédé si caractéristique du redoublement de l'expression, emprunté aux modèles latins, mais développé jusqu'à l'obsession par les auteurs du temps :

« Après la *couple* et *lien* nuptial par lequel le *prêtre* et *ministre* de la noble déesse Cérès vous a *accouplés* et *conjoint*s par mariage, selon la *teneur* et *autorité* de la loi du pays, mon *jugement* et *réputation* est que le *doux* parler et *amoureux* langage entre vous deux *commun* et *mutuel* vous est moult *profitable* et *nécessaire*, aussi pareillement à votre loi très *convenable* et *correspondant*, etc ¹. »

C'est ainsi que parle un obscur traducteur de Plutarque; mais c'est aussi la manière dont s'exprime, avec moins d'exagération pourtant, un Montaigne ou un Amyot. La propriété des termes se cherche, au seizième siècle, par approximation, avec cette idée que plus on emploie de mots synonymes, pour désigner un même objet, mieux et plus exactement on se fait entendre, sans parler du style qui devient plus nombreux et plus ample.

Le procédé, que Vaugelas défend encore contre ses premiers détracteurs ², n'est pas tout à fait sorti de l'usage lorsqu'il s'agit, de nos jours, de serrer de près les nuances les plus délicates de la pensée ou de laisser, pour plus d'aisance, une sorte de choix au lecteur; mais, comme tel, il a vieilli et ne saurait plus tenir lieu de ce que nous appelons l'exakte propriété des termes.

C'est aussi que, depuis lors, nous avons passé par une autre école, celle du dix-septième et du dix-huitième siècle. L'époque classique, qui se défie de l'abondance des mots, cherche la richesse de la langue non plus dans l'accumulation des termes,

¹ Cité par René Sturel, *Jacques Amyot*, p. 235, note d'après les *Préceptes conjugaux de Plutarque*, traduits en 1536, par Jehan Lodé.

² Voir les *Remarques sur la langue française*, édit. Chassang, t. II, p. 275.

mais dans leur application, voire leur distinction de plus en plus exacte. Au point de vue du style, cela s'appelle la *justesse*, qui est l'une des trois vertus cardinales de la langue nouvelle avec la netteté et la pureté. De cette justesse-là, le seizième siècle n'a eu qu'une très vague idée. On peut dire que la langue des meilleurs auteurs, fût-ce de Montaigne, est alors pleine d'à peu près causés par l'incertitude du vocabulaire, et que la profusion, l'ingéniosité des images ne réussissent pas à sauver, au contraire.

C'est pourquoi l'une des principales critiques de Malherbe dans son fameux commentaire du poète Desportes concerne l'impropriété des termes¹. Pour une fois qu'il approuve le poète des *Elégies* d'avoir employé le verbe *ciller* en sa vraie signification qui est, dit-il, de *mouvoir* — et cet éloge déjà peut passer pour caractéristique — il y en a cinquante où il l'accuse d'avoir pris une expression pour une autre. Par exemple, à propos de ce vers de Desportes :

Assez, tu as sa franchise asservie,

Malherbe écrira : « Tu l'as assez *asservie* : ce n'est pas ce qu'il veut dire. On ne dit pas proprement : *Je l'ai beaucoup* ou *peu asservi*. Il veut dire : *tu l'as assez longtemps tenu en servitude*. Or, *asservir* ne signifie pas *tenir en servitude*, mais *réduire en servitude*. »

Malherbe est le premier qui ait enseigné à distinguer les mots voisins de sens ou de forme, au risque d'être parfois en désaccord avec l'histoire de la langue. Il ne veut pas qu'on dise *contraire* pour *différent*, *enflammer* pour *éclairer*, *portail* pour *porte*, *simple* pour *unique*. Il insiste encore sur la différence du simple et du dérivé, si souvent méconnue par les écrivains du seizième siècle. Pour lui, *fruit* et *fruitage*, *herbe* et *herbage*, *laisser* et *délaisser*, *partir* et *départir*, *émouvoir* et *mouvoir* ne sont pas une seule et même expression. A propos du vers de Desportes :

Et les autres flambeaux par le ciel *reluisants*,

il fait cette observation remarquable : « Je trouve quelque différence entre *luire* et *reluire*. Les astres ne reluisent point,

¹ Cf. F. Brunot, *La doctrine de Malherbe*, p. 309 et suivantes.

le feu ni la chandelle. Il faut dire *luire* en ces lieux-là. L'or, l'argent et autres belles choses *luisent* et *reluisent* ; l'un et l'autre se disent là indifféremment. »

Que Malherbe n'est-il encore le maître de beaucoup de nos écrivains ! Soit ignorance, soit interprétation abusive du subjectivisme à la mode, on a tellement repris l'habitude, de nos jours, en vers et en prose, d'employer les mots les uns pour les autres !

Si j'ai quelque peu insisté sur Malherbe, c'est que nous observons ici le début d'un prodigieux travail d'analyse qui occupera pendant deux siècles, en France, gens de lettres et gens du monde. Les uns s'y adonnent par métier, les autres par jeu. D'ailleurs, il s'accorde avec les meilleurs instincts de l'époque résumés par ces deux mots : rationalisme et psychologie. On analyse les mots comme on analyse les sentiments et les idées : ou plutôt l'une et l'autre besogne finissent par se confondre. Il faut voir avec quel soin Vaugelas, dans une de ses plus longues remarques, décrit la circulation du mot *galant* à travers ses différents sens. C'est toute une leçon sur les usages de la Cour. Tel autre grammairien établira la distinction suivante entre *reconnaissance* et *gratitude* : *reconnaissance* est une action par laquelle on fait du bien à quelqu'un pour reconnaître le service qu'on en a reçu ; mais si l'on n'est pas en état de faire à son tour quelque chose pour le bienfaiteur, c'est *gratitude* qu'il faut employer. Et toute l'Académie se penchera sur cette belle définition, la soupèsera, et finalement lui en substituera d'autres encore plus subtiles¹.

Car, il faut bien le reconnaître, c'est à la subtilité que forcément on en arrive dans cette vertigineuse entreprise destinée à clarifier le vocabulaire de la langue française. Les grammairiens sont portés à enchérir les uns sur les autres, disons mieux : les uns aux dépens des autres. Le P. Bouhours, par exemple, censeur féroce des écrivains de Port-Royal, s'arrête devant cette phrase d'un traducteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* : « Ne vous fiez pas trop à la disposition présente parce qu'elle se changera bientôt en une autre. »

¹ Procès-verbal de l'abbé de Choisy, dans les *Opuscules sur la langue française*, de l'abbé d'Olivet, p. 251.

Pourquoi ? C'est que pour le grammairien jésuite, l'âme passe d'une disposition à une autre, mais une disposition ne se change pas en une autre. La grammaire ici confine à la théologie. Ailleurs, elle empiète sur la philosophie, la morale, etc.

Mais le P. Bouhours, à son tour, trouve des censeurs qui ne lui laissent rien passer. L'un d'eux lui fait grief d'avoir lâché cette expression : la *révolution journalière du premier mobile*, où le mot *journalier* est impropre, car, observe-t-on, ce mot ne signifie pas un mouvement réglé, mais une chose inconstante et déréglée. Et ainsi de suite. On pourrait multiplier à l'infini les exemples de cette acrobatie sémantique.

Après la subtilité, l'arbitraire. J'ai déjà parlé du dédain de Malherbe pour l'histoire qui nous enseigne l'identité originelle de certains mots et de certaines formes. On le retrouve dans presque toute la critique grammaticale de l'époque. Celle-ci a horreur des doublets : n'en connaissant guère l'origine, elle les classe délibérément sous des sens divers. Ainsi *chaire*, pour elle, ne saurait plus se confondre avec *chaise*, *consommer* avec *consumer*, *plier* avec *ployer*. Ici, du moins, la critique se trouve-t-elle avoir finalement raison. Mais souvent l'effet, pour être plus contraint, reste indécis. Qui d'entre nous a jamais pu se mettre dans la tête la distinction traditionnelle entre *anoblir* (rendre noble) et *ennoblir* (rendre illustre) — laquelle semble remonter à un obscur académicien répondant au nom de Jean Doujat ¹, — ou encore celle d'*imposer* (dominer) et d'*en imposer à quelqu'un* (tromper), laquelle est sensiblement postérieure ? Le grammairien Andry de Boisregard (1689) est le premier qui ait noté la différence entre *aller en campagne* (aller en voyage) et *aller à la campagne* (aller aux champs) qui s'est imposée non sans peine. Mais la différence entre *aller en ville* (quand on y est) et *aller à la ville* (quand on est à la campagne), qui remonte au même puriste, n'est même pas encore acceptée par les Parisiens.

Encore ici le zèle des grammairiens se déploie-t-il avec

¹ *Cahiers de remarques sur l'orthographe française pour être examinés par MM. de l'Académie*, publiés par Ch. Marty-Laveaux, 1863.

quelque chance de profit. Mais que dire de leur pédantisme quand ils prétendent empêcher qu'un mot ne soit indifféremment employé au propre et au figuré, dans tel ou tel style, dans telle ou telle circonstance, en parlant d'un être ou d'une chose, d'un homme ou d'une femme ? Ce ne sont plus que des barrières imposées par l'esprit vétillard et exagérément classificateur de l'époque.

Toutefois ces exagérations ou ces graves défauts ne doivent pas nous faire perdre de vue les grands mérites de l'école et les inoubliables services qu'elle a rendus à la langue française. Comme on l'a dit, en faisant entrer dans les mots plus de sens ou des sens plus précis, elle l'a enrichie. Les doublets, on vient de le remarquer, sont devenus des signes distincts, et il en est de même des mots synonymes, c'est-à-dire voisins de sens ou de forme.

D'autre part, l'œuvre sémantique du dix-septième siècle est éminemment conservatrice. En rendant aux mots leur effigie particulière, en empêchant que leur sens ne se brouille ou s'efface, elle retarde leur mort ou leur rend la vie. Cela est particulièrement sensible dans la question des dérivés, où l'instinct populaire précipite l'usure des préfixes et des suffixes. On sait comment, dans la langue courante, par exemple, les composés avec *re* tendent à prendre la place des simples : *refroidir* pour *froidir*, *récurer* pour *écurer*, *rassembler* pour *assembler*, *reentrer* pour *entrer*. Sans doute, il serait vain parfois de vouloir retarder cette évolution. Quand Littré déclare qu'on *rassemble* ce qui a été assemblé auparavant et ce qui ne l'est plus, mais qu'on *assemble* ce qui est épars, dispersé, et n'avait pas encore été assemblé, tant de soin nous fait un peu sourire. Mais il est de fait que cette résistance peut avoir du bon, ne serait-ce que pour conserver à *re* sa valeur de particule réduplicative.

Le résultat matériel de tout cela, le monument significatif du travail sémantique des grammairiens du dix-septième siècle, c'est le *Dictionnaire de l'Académie*, dont la première édition, datée de 1694, se perfectionne incessamment sous nos yeux. Là est le trésor des définitions de la langue auquel devait aboutir une analyse si persévérante. On sait quels

services le *Dictionnaire de l'Académie* a rendu de tout temps même aux plus grands écrivains de la langue française.

Le dix-huitième siècle apporte à son tour l'énorme complément de sa *synonymie*. C'est un des fruits les plus remarquables de l'esprit de système. Où l'Académie se contentait encore d'avertir, en 1694, que le synonyme « ne répond pas toujours exactement à la signification du mot dont il est synonyme », le dix-huitième siècle, lui, dogmatise et affirme : il n'y a point de mots synonymes. Tous se distinguent « par quelque idée accessoire et particulière ». Cette recherche de l'idée accessoire va devenir le point de départ d'une science dont un grammairien de second ordre, l'abbé Girard, donne le signal en 1718 par un ouvrage au titre fort caractéristique : *La justesse de la langue française ou les différentes significations des mots qui passent pour synonymes*.

Cette science aura l'appui de la philosophie de l'époque. Que dis-je, portée par le grand succès de la « grammaire générale » des Dumarsais, des Beauzée et des Condillac, elle deviendra une partie de cette philosophie. Les *Synonymes* de l'abbé Girard, qui ont ouvert à l'auteur les portes de l'Académie française, ont eu d'innombrables éditions, auxquelles sont venus s'ajouter les synonymes de Beauzée, les synonymes de l'abbé Roubaud, les synonymes de Jaucoart, et, ce qui nous intéresse davantage, les synonymes de d'Alembert, de Diderot, de Duclos et de Rivarol. Car tout le dix-huitième siècle a écrit sur les synonymes, comme tout le dix-septième s'était exercé aux définitions de sens. Encore en 1815, Joseph de Maistre écrit à l'un de ses amis : « Il n'y a rien de si joli et de si vrai que ce que vous me dites sur la différence de *rassembler* et de *réunir* les gens. L'abbé Girard aurait pu en faire un bel article »¹.

Les articles de l'abbé Girard sur les synonymes restent en effet les modèles du genre, et j'aimerais en présenter quelques échantillons, s'ils ne tournaient volontiers à la dissertation. En voici un que je choisis parmi les plus courts. Il s'agit des mots *bout*, *extrémité*, *fin* :

¹ *Lettres et opuscules inédits*. Paris, 1851, t. I, p. 305.

« Ils signifient tous trois, explique le grammairien, la dernière des parties qui constituent la chose ; avec cette différence que le mot *bout* supposant une longueur et une continuité, représente cette dernière partie comme celle jusqu'où la chose s'étend ; que celui d'*extrémité*, supposant une situation et un arrangement, l'indique comme celle qui est la plus reculée de la chose ; et que le mot *fin* supposant un ordre et une suite, la désigne comme celle où la chose cesse. Le *bout* répond à un autre bout, l'*extrémité* au centre et la *fin* au commencement. Ainsi l'on dit le *bout* de l'allée, l'*extrémité* du royaume, la *fin* de la vie. On parcourt une chose d'un *bout* à l'autre. On pénètre de ses *extrémités* jusque dans son centre. On la suit depuis son origine jusqu'à sa *fin*. »

On le voit, il n'est pas possible de pousser l'art plus loin. En lisant les lignes précédentes, on aura fait la part de l'exagération du système et des abus de la tendance. Mais enfin, voilà, poussée jusqu'à son dernier degré, ce que j'appellerai la propriété mathématique des mots. Leur étendue est comme mesurée au millimètre. Ce sont des pièces de monnaie auxquelles une valeur nominale exacte et immuable est attribuée par un chiffre. Un tel système ne peut convenir qu'à une langue extraordinairement intellectualisée, organisée surtout en vue de l'analyse et de la définition. Le français lui a dû certainement un de ses principaux mérites et une part importante de son « universalité ». Mais il ne pouvait en rester là, sous peine de se pétrifier et de devenir impropre à tout autre usage littéraire.

C'est pourquoi, dès le début du dix-neuvième siècle, le siècle esthète par excellence de la langue française, la notion de la propriété des termes passe par une crise qui, sans abolir le bénéfice des précédentes expériences, leur apporte un complément indispensable.

Déjà, dans sa *Néologie* de 1801, Sébastien Mercier, théoricien fameux et enthousiaste du pré-romantisme, dressé contre la grammaire de Condillac, fait intervenir l'« intuition » dans le choix des termes. Déjà Senancour, dans ses *Réveries* de 1799, déclare que « les dénominations des choses ne sont point de

vains sons indifférents à leurs effets ». Selon lui, « les mots, en exprimant les pensées, en rappelant des souvenirs, intéressent nos cœurs et influent sur leurs affections ; il en est que l'on ne saurait entendre sans une émotion profonde, etc. » Admirable définition qui, déjà, prophétise une époque nouvelle de la grammaire et du style !

Mais un plus grand que Senancour et Mercier devait mettre dans tout son jour, pour notre époque, cette notion nouvelle de la propriété des termes : c'est Chateaubriand, auteur d'une des plus fameuses « révolutions » de notre langue, pour me servir de ses propres termes. Toutefois, Chateaubriand ne s'est pas expliqué lui-même plus complètement sur ce point. La part de la théorie est très faible dans son œuvre. Mais on trouve cette théorie ébauchée, et souvent même fort approfondie dans les ouvrages de ses amis.

Je l'emprunterai, pour ma part, aux *Pensées* de Joubert, publiées après sa mort avec une préface de l'auteur d'*Atala*, et qui, jusqu'ici, n'ont guère été consultées sur cette question. Il est vrai que les pensées de Joubert sur le style¹ sont exprimées en un langage imagé qui leur donne parfois une vague apparence d'énigme. Mais cette énigme n'est pas indéchiffrable, si précisément on la rapporte à la langue et au style de la nouvelle école littéraire fondée par Chateaubriand.

Et, par exemple, pour ce qui est de la propriété des termes, elle prend place au cœur du système : « Il y a, dit Joubert, harmonie pour l'esprit toutes les fois qu'il y a parfaite propriété dans les expressions. » (XXVIII.) Seulement, cette propriété est entendue comme une vertu autrement plus complexe qu'on ne l'avait expliqué jusqu'alors. Il est évident que pour un artiste comme Flaubert, par exemple, le mot propre suppose des qualités dont Malherbe et surtout Voltaire n'ont pas la moindre idée. On s'en aperçoit à la peine qu'il se donne pour le découvrir et qui est demeurée légendaire. C'est que, par delà le mot propre, tous les écrivains dignes de ce nom, à partir de Chateaubriand, poursuivent le *beau mot*, le mot riche de sens et d'expression. Joubert nous apporte

¹ Titre XXII. Je me sers de l'édition en deux volumes publiée par le libraire Didier en 1862.

ici des précisions essentielles en un langage particulièrement délicat :

« Pour qu'une expression soit belle, il faut qu'elle dise plus qu'il n'est nécessaire, en disant pourtant avec précision tout ce qu'il faut ; qu'il y ait en elle abondance et économie ; que l'*étroit* et le *vaste*, le *peu* et le *beaucoup* s'y confondent, que le son en soit bref et le sens infini. Tout ce qui est lumineux a ce caractère. Une lampe éclaire à la fois l'objet auquel on l'applique et vingt autres auxquels on ne songe pas à l'appliquer » (XXIII.)

Et Joubert dit encore d'une façon plus saisissante :

« Les mots, comme les verres, obscurcissent tout ce qu'ils n'aident pas à mieux voir. » (XXV.)

Voilà déjà une première définition du mot propre qui nous éloigne singulièrement de la synonymie mathématique du dix-huitième siècle, laquelle calcule à la rigueur le rapport de l'idée à l'expression, l'une enfermant l'autre plus qu'elle ne la développe. Cette idée d'une justesse de la parole qui ne se borne pas à désigner l'objet, mais qui le dépasse pour ainsi dire et l'environne d'un sens plus complet, fait penser à cette autre qualité transcendante du style réclamée par la grammaire du dix-septième siècle : la *netteté*, par quoi il faut comprendre la clarté qui ne laisse rien à l'hésitation, où l'esprit ne sent pas le moindre obstacle. Flaubert dira de même, en parlant du style, qu'il doit « entrer dans l'idée comme un coup de stylet », ou encore que notre pensée doit y « voyager sur des surfaces lisses, comme lorsqu'on file dans un canot avec un bon vent arrière ». (*Correspondance*, édit. Charpentier, t. II p. 95.)

Et comme elle fait appel à des sens de plus en plus étendus, la propriété des termes, suivant Joubert, poursuit le sens profond, le sens caché des mots.

« Le sens caché des mots dont on fait usage, dira l'auteur des *Pensées sur le style*, sens souvent très étendu et très important, mais d'une importance et d'une étendue qu'on sent et qu'on n'aperçoit pas, est comme une lueur dans un brouillard. C'est la lampe du ver luisant qui éclaire un point unique, mais qui l'éclaire sûrement. Elle est en lui, mais loin

de ses yeux, et lui fait tout voir, sans qu'il la voie. » (XXXVI.)

Encore une fois, je demande grâce pour l'ingéniosité des définitions de Joubert en faveur de leur nouveauté. Pour l'ami de Chateaubriand, l'exploration du mot doit se faire en largeur et en profondeur ; elle correspond non seulement à une connaissance, mais encore à une « intuition », suivant l'expression de Sébastien Mercier dans sa *Néologie*. Or, cette intuition ne peut être le privilège du premier venu. C'est un des signes auxquels on reconnaît l'artiste, l'écrivain de génie. « Les expressions brillantes, dit Joubert, sont le naturel de ceux qui ont la mémoire ornée, le cœur ému, l'esprit éclairé et l'œil perçant. » (XX.) Ce ne sont pas les dictionnaires de synonymes, certes, qui pourront jamais conférer aux auteurs ces diverses qualités.

La propriété transcendante des mots, reconnue et définie avec tant de soin par Joubert, se comprend mieux encore, si l'on tient compte des valeurs nouvelles attribuées aux mots et aux expressions par la prose d'art et la poésie. Jusqu'alors, avons-nous dit, les mots n'avaient guère été envisagés que comme des signes mathématiques, une monnaie tout au plus, frappée d'une immuable effigie. Leur rôle était uniquement déterminé par l'idée. Dans l'esthétique nouvelle, ils doivent produire de tout autres effets.

D'abord ils ne font pas appel seulement à l'esprit, mais aux sens. Cette valeur sensuelle de la langue est entrevue déjà par Joubert : « Il y a, dit-il, des sortes de styles agréables à la vue, harmonieux à l'oreille, soyeux au toucher, mais inutiles à l'odorat et insipides au goût. » (LXXXI.) Ce qui est vrai du style, l'est à plus forte raison du vocabulaire qui forme le fond de la langue. Plus précisément, Joubert a dit ailleurs que les vers de Chénedollé étaient d'argent, et qu'ils faisaient sur lui l'effet du disque argenté de la lune, ou encore que le style de Rousseau lui procurait la sensation d'être touché par la chair d'une belle femme¹. On sait à quelles exagérations ce principe conduira les manieurs de mots du dix-neuvième siècle, de quelles transpositions bizarres même il sera l'occasion.

¹ *Pensées*, t. II, p. 392 et 394 (pensées recueillies par Sainte-Beuve dans les notes de Chénedollé).

Joubert, lui, se garde bien de séparer le sens et la matière du mot. Il ne croit pas que le son d'un mot, par exemple, suffise à déterminer son degré de musicalité. Les rapports auxquels sont dus les effets sensuels des mots, sont, à ses yeux, infiniment plus subtils. Quoi qu'il en soit, nous avons ici le principe d'une connaissance des ressources expressives de la langue qui pourra dégénérer en perversion, sans pour cela perdre son immense portée artistique ¹.

Or, non seulement la propriété des mots doit être envisagée par ses effets sur les sens, mais encore et d'une façon plus générale par son retentissement dans l'imagination. Il m'est arrivé, il y a quelques années, de montrer le rôle des provincialismes de Rousseau en tant que mots évocateurs². Tout à l'heure, je citais la parole de Senancour qui rend compte d'un effet du même genre. Il s'agissait des mots, qui, d'après l'auteur des *Réveries*, « en rappelant des souvenirs, intéressent nos cœurs et influent sur leurs affections ».

Mais, à partir de Chateaubriand, ce sont tous les sentiments, toutes les impressions qui peuvent être éveillés par des mots. Joubert déclare que « les mots tristes sont beaux. » (XXX.) Il en donne comme exemple le mot *haïe*, dans ce vers : *Moi, j'en étais haïe et ne puis lui survivre*. Et il explique que cette tristesse du mot *haïe* vient de la combinaison de la rigueur du sens et de la douceur du son. L'explication vaut ce qu'elle vaut : ce qui importe, c'est ce retentissement particulier d'un mot après tout ordinaire dans l'âme du lecteur. Chateaubriand, nous le savons, a fait un grand usage des mots tristes, des expressions mélancoliques : *désert, solitude, nuages, orages*, etc. D'autres lui ont paru étranges et pleins d'impressions nouvelles ou lointaines ; ce sont particulièrement les mots exotiques :

¹ C'est bien à tort, semble-t-il, et par suite d'un de ses nombreux partis pris politiques et littéraires, que Ch. Maurras se déchaîne contre l'une des découvertes essentielles de Chateaubriand. Avant Chateaubriand, dit-il, « le mot réalité, le mot-couleur, le mot-sensation, le mot-objet pouvait bien venir sous la plume par jeu ou par humeur, il n'était en aucune sorte la fin du style. C'est Chateaubriand qui l'a élevé à cette dignité littéraire. Avant lui, la syntaxe et le style, c'est-à-dire le génie de la langue et la pensée de l'auteur, étaient au premier rang ; ils sont, grâce à lui, descendus jusqu'au second, ayant cédé la place au vocabulaire. » (*Trois idées politiques*, p. 57.) On voudrait savoir pourquoi le vocabulaire ne pourrait pas aussi bien faire partie du style.

² Dans les *Annales J. J. Rousseau*, t. III, article sur les *Provincialismes suisses romands et savoyards de J.-J. Rousseau*, particulièrement, p. 20 et suiv.

nénuphar, *pistoia*, *Meschacébé*. Les vieux mots ont pareillement leur charme spécial : *calamiteux*, *souler* (pour *avoir coutume*), *manoir*, *simplesse*, etc. Ce n'est pas la pure curiosité, encore moins le pédantisme qui conduit l'artiste vers ces sources du langage, situées à l'écart de la grand'route, mais l'instinct divinatoire des ressources profondes du vocabulaire.

Dans un pareil système donc, les mots ne sont pas pris pour ce qu'ils signifient, mais pour ce qu'ils évoquent. Il y a du mystère en eux, et c'est ce mystère que sollicite l'artiste. La théorie, comme on sait, sera reprise et développée avec une incomparable virtuosité par Victor Hugo, et lui arrachera le vers fameux :

Les mots sont les passants mystérieux de l'âme.

Chez Joubert, elle conduit tout droit à la réhabilitation du mot vague : « Quelquefois le mot vague est préférable au terme propre. Il est, selon l'expression de Boileau, des obscurités élégantes, il en est de majestueuses ; il en est même de nécessaires : ce sont celles qui font imaginer à l'esprit ce qu'il ne serait pas possible à la clarté de faire voir. » (XXXIV.)

Le cycle est achevé. Nous tournons résolument le dos à Malherbe et au P. Bouhours, ces champions du terme juste, exact, mesuré dans toutes ses parties. Nous sommes entrés dans le domaine propre de Chateaubriand où fleurissent les expressions comme *le rivage antique des mers* et les *secrets de mélancolie* murmurés par la lune qui déroutèrent si fort les lecteurs d'*Atala*. Là, les valeurs traditionnelles, définitivement se renversent, sans être pourtant abolies. Joubert le sait bien, et il l'exprime encore magnifiquement dans une pensée qui formera le couronnement de cette étude :

« Bannissez des mots toute indétermination, et faites-en des chiffres invariables [ceci, nous l'avons vu, avait été l'œuvre propre du dix-septième et du dix-huitième siècles], il n'y aura plus de jeu dans la parole, et dès lors plus d'éloquence et plus de poésie. Tout ce qui est mobile et variable, dans les affections de l'âme, demeurera sans expression possible. Je dis plus : si vous bannissez des mots tout abus, il n'y aura plus même d'axiomes. C'est l'équivoque, l'incertitude, c'est-à-dire la

souplesse des mots qui est un de leurs grands avantages, et qui permet d'en faire un usage exact. » (XXXV.)

Je m'arrête sur ces paroles redoutables que peut-être il faudrait cacher au commun des mortels ; car elles nous font pénétrer dans le sanctuaire où le prêtre, c'est-à-dire l'artiste, se trouve en tête à tête avec Dieu, c'est-à-dire avec son génie.

Il semble bien que nous ayons épuisé cette notion du *terme propre*, telle que l'expérience ou la réflexion de quatre siècles d'histoire littéraire l'ont peu à peu dégagée. Je ne dis pas qu'il soit impossible d'y rien ajouter. Les recherches sur les mots ont fait encore l'objet de nombreuses théories, particulièrement à l'époque du symbolisme. Tout dernièrement, le poète Paul Valéry, avec ses hautes facultés abstractives et généralisatrices, y ajoutait un chapitre notable dont, sans doute, il voudra faire quelque jour l'objet d'une publication spéciale. Alors peut-être la subtilité de Joubert sera dépassée ! N'est-ce pas une des conditions essentielles du travail littéraire que cette étude attentive et passionnée des ressources du vocabulaire ? Je ne crois pas cependant qu'il soit possible de sortir du quadruple cercle, où nous venons d'être enfermés par l'histoire, si ce n'est pour entrer dans la mystique pure.

Pratiquement, sans doute, il peut suffire à la plupart des gens de s'attacher à la propriété *populaire* et comme *naturelle* des mots, source d'un plaisir véritable, fondement d'une solide vérité. Mais dès que nous voulons échapper à notre étroite personnalité conditionnée par la naissance et les habitudes, il devient nécessaire de recourir à cette propriété d'*abondance* ou *copieuse* chère aux contemporains de Ronsard. Après quoi la propriété *intellectuelle* et *mathématique*, glorifiée par l'âge classique, devient indispensable à qui veut s'élever de quelques degrés dans l'échelle de la pensée et communiquer avec l'élite de ses semblables. Enfin, sans la propriété *sensible* ou *imaginative* des mots, dont le siècle dernier prend définitivement conscience, il n'est pas un de nous qui ne se croirait exclu des espaces mystérieux où l'âme trouve la satisfaction supérieure de l'art.

Considérée de la sorte, la vie de langage, comme celle de l'esprit, apparaît soumise à une gradation qui fait songer aux différents ordres de grandeur célébrés par Pascal. C'est par une lente initiation qu'elle nous élève jusqu'à son sommet, là où l'on peut dire, en un sens à la fois traditionnel et nouveau, que le verbe divin se fait chair pour mieux remplir l'intelligence et le cœur de l'homme.

ALEXIS FRANÇOIS.

Professeur à l'Université de Genève.

Les médecins du bon vieux temps.

I

Les gens qui admirent par-dessus tout l'époque antérieure à la Révolution française et particulièrement le XVII^e siècle, voient le « bon vieux temps » à travers leurs souvenirs classiques. Laissant de côté les tares de l'ancien régime : la tyrannie, les lettres de cachet, les persécutions religieuses, la vénalité des charges, l'organisation monstrueuse de la justice, la répartition inique des impôts, la torture, le servage et tout le reste, ils célèbrent uniquement la splendeur des lettres et des arts, la magnificence des fêtes royales. Ils vous montrent, en un mot, la belle façade de l'édifice en cachant ce qu'il y a derrière. C'est ainsi que M. Louis Bertrand a pu faire l'apologie de Louis XIV sans dire un mot de la révocation de l'Edit de Nantes, des dragonnades, de la suppression brutale des Jansénistes et des guerres insensées du monarque qui faillirent perdre la France et la laissèrent à moitié ruinée. Ce n'est du reste pas qu'en France qu'on trouve des thuriféraires de ce genre ; en Suisse, on peut rencontrer des gens qui ne vous diront que du bien de Leurs Excellences de Berne et du régime sous lequel vivaient les Vaudois au bon vieux temps.

Dans cet article, je n'ai pas l'intention de faire le procès de l'ancien régime, qui a été jugé sans appel par des historiens de premier ordre. Je veux simplement montrer qu'il y a, en tout cas, un domaine où l'apologie est impossible, c'est celui de la médecine. Je parlerai surtout de la France, parce

que c'est chez elle qu'on a le mieux étudié les médecins d'autrefois.

Ces braves médecins, les gens les plus remarquables de cette époque n'en pensaient guère de bien, comme vous allez le voir. Montaigne croyait que dans les maladies on doit laisser agir la nature qui a, dit-il, « des griffes et des dents pour se défendre contre le mal ». Il a consacré tout un chapitre de ses *Essais* à démolir la médecine, à laquelle il refuse toute valeur ; il assimile les médecins à des charlatans qui en imposent par leur tenue et leur jargon pédantesque ; voici ce qu'il écrivait : « Que le médecin ôte son chaperon, sa robe et son latin, qu'il ne batte pas nos oreilles d'Aristote tout pur et tout cru ; vous le prendrez pour l'un d'entre nous, ou pis. »

Au XVII^e siècle, Pascal, dans ses *Pensées*, est aussi sévère : « Si les médecins n'avaient pas des soutanes et des mules, et que les docteurs n'eussent des bonnets carrés et des robes amples de quatre parties, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette montre si authentique. Si les magistrats avaient la véritable justice et si les médecins avaient le vrai art de guérir, ils n'auraient que faire des bonnets carrés : la majesté de ces sciences serait vénérable d'elle-même. Mais, n'ayant que des sciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains instruments qui frappent l'imagination à laquelle ils ont affaire ; et, par là, en effet, ils s'attirent le respect. Les seuls gens de guerre ne sont pas déguisés de la sorte, parce qu'en effet leur part est plus essentielle : ils s'établissent par la force, les autres, par grimace. »

M^{me} de Sévigné, qui pourtant consultait beaucoup les médecins dans toutes les villes où elle allait, les appelle « les premiers ignorants de l'endroit ».

Boileau lance contre eux des flèches acérées dans ses *Satires*. Voici deux épigrammes de lui qui donneront le ton de ses polémiques anti-médicales :

Ton oncle, dis-tu, l'assassin,
M'a guéri d'une maladie ?

La preuve qu'il ne fut jamais mon médecin
C'est que je suis encore en vie.

Et ailleurs (contre un médecin devenu prêtre) :

Paul, ce grand médecin, l'effroi de son quartier,
Qui causa plus de maux que la peste et la guerre,
Est curé maintenant et met les gens en terre :
Il n'a pas changé de métier.

Il n'est presque pas besoin de rappeler qu'au moment où Boileau écrivait ces spirituelles satires, Molière menait contre les médecins sa fameuse guerre victorieuse, dont la dernière phase fut la célèbre comédie *Le malade imaginaire* qui ridiculisa complètement la Faculté de médecine de Paris.

Molière n'était pas seulement un grand génie comique ; c'était un homme à l'esprit scientifique et un penseur profond. Il avait suivi les leçons du célèbre savant et philosophe Gassendi, qui voulait arracher l'étude de la nature à l'autorité arbitraire, à la scolastique creuse, pour la restituer à l'observation, c'est-à-dire à la science. Molière n'était donc pas un simple satirique s'amusant à cribler de ses traits des adversaires, et ses critiques reposaient sur un fond solide. Or voici ce qu'il met dans la bouche de son Don Juan :

« Un médecin est un homme que l'on paie pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade jusqu'à ce que la nature l'ait guéri ou que les remèdes l'aient tué. »

Dans le *Malade imaginaire* que je citais tout à l'heure, il fait dire à Béralde, le frère raisonnable d'Argan qui l'est si peu :

« Tout l'art des médecins consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons et des promesses pour des effets. »

Dans une autre scène, il dira : « Presque tous les hommes meurent de leurs remèdes et non de leurs maladies ».

La haine du médecin donnait alors de l'esprit même à des intelligences médiocres. Bourdelot, le médecin du prince de Condé, et son confrère Bouillet avaient mis celui-ci au régime du lait ; Linière, un méchant poète, connu uniquement par les attaques de Boileau, envoya au vainqueur de Rocroy ce quatrain :

Le lait est donc votre breuvage ?

Ah ! valeureux prince, j'enrage

Que vous soyez la vache à lait

De Bourdelot et de Bouillet.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que les médecins eux-mêmes participent en tirailleurs à cette guerre d'épigrammes contre la médecine d'alors. On est à peu près certain que c'est le docteur Mauvillain qui fournit à Molière, son ami, les traits les plus amusants de la « cérémonie burlesque » du *Malade imaginaire*, fantaisie d'un comique excellent et satire profonde de ce qui existait alors.

Un autre docteur, le fameux Guy Patin, attaquait ses confrères en des termes que Molière n'eût pas désavoués. Nous possédons de lui trois volumes de *Lettres* extrêmement intéressantes, parce qu'elles contiennent une foule de renseignements très utiles sur les mœurs, la politique et l'histoire du XVII^e siècle. Le docteur Réveillé-Parise en a donné, en 1846, une édition avec des notes où l'on trouve des détails fort curieux sur la médecine de ce temps. Elles ont une grande valeur littéraire, car Guy Patin, qui fut plusieurs fois doyen de la Faculté, était un érudit, un lettré et un bibliophile possédant dix mille volumes dans son *étude* (c'est ainsi qu'on appelait alors un cabinet de travail). Elles sont encore plus précieuses, pour nous permettre de comprendre ce qu'étaient alors les médecins.

Dans une lettre qu'il écrivit après la mort de Richelieu, il nous montre les quatre médecins du cardinal *alterquant* (ce mot était alors le verbe d'altercation qui voulait dire dispute) alterquant pour savoir de quoi le cardinal est mort : « L'un dit que la *rate* était gâtée ; l'autre, que c'était le *foie* ; le troisième, le *poumon* ; le quatrième, un abcès du *mésentère* ».

Quand Guy Patin parle des médecins du roi, de très grands personnages à la Cour, il les traite plus bas que terre, à peu près comme sa bête noire Mazarin : *aulici medicastri et alii nebulones* (les médecins de la Cour et autres charlatans), dit-il dans une de ses lettres. C'est dans les mêmes termes qu'il parle de Beda des Fougerais, docteur en renom, qu'il appelle irrévérencieusement « vénérable et détestable charlatan ».

Mais il y a mieux : pour lui les écrits des professeurs de Montpellier sont « un puant marais d'ignorance et d'impostures de l'art ».

C'est ainsi que les princes de la science médicale se traitaient alors entre eux ; on comprend que Bayle, dans son *Dictionnaire*, ait pu parler des *entre-mangeries* doctorales.

Si du XVII^e siècle, nous passons au XVIII^e siècle, nous voyons un spectacle bien curieux. La médecine fait fureur alors ; elle devient une mode. Les grandes dames du temps ont chacune leur médecin, comme les précédentes avaient eu leur poète, leur bel esprit, comme les Précieuses avaient eu leur Trissotin. L'engouement pour la médecine est considérable ; au XVII^e, les médecins devaient se trouver fort honorés de saigner et de purger les grands, comme la cigogne de La Fontaine peut s'estimer heureuse d'avoir enlevé l'os de la gorge du renard ; au XVIII^e, les rôles sont renversés, ce sont les grands qui se trouvent honorés d'être soignés par les médecins à la mode.

Et, cependant, les attaques contre la médecine et les médecins continuent de plus belle. En voyant passer dans la rue un docteur de cette époque monté sur sa mule, bien des gens s'écriaient : « Qui doit plutôt visiter le malade, le médecin ou sa mule ? » Voltaire, qui fut une grande partie de sa vie un malade un peu ingrat envers le médecin genevois Tronchin, mais malade pas imaginaire, car il souffrit beaucoup, et le docteur Raoul Baudet, chirurgien en chef de l'Hôpital Bichat, à Paris, pense qu'il avait une appendicite chronique, Voltaire n'a pas manqué une occasion de lancer contre eux de ces mots, à la fois fins et caustiques, dont ses adversaires connaissaient les blessures cuisantes. A l'article *Médecine* de son *Dictionnaire philosophique*, il fait parler une princesse et un médecin, et voici une partie de leur dialogue :

LA PRINCESSE : Je croyais que les médecins guérissaient tous les maux.

LE MÉDECIN : Nous guérissons *infailliblement* tous ceux qui se guérissent d'eux-mêmes.

A la fin du dialogue, il y a cette pensée qui rappelle Mon-

taigne : « Que votre premier médecin soit la nature ! C'est elle qui fait tout. »

Tout cela n'est déjà pas mal comme critique ; mais le grand railleur a trouvé une pensée qui résume, de la façon la plus spirituelle et la plus méchante à la fois, son peu d'estime pour la science médicale :

« Je ne connais rien de plus ridicule qu'un médecin qui ne meurt pas de vieillesse. »

Voltaire n'était pas le seul qui pensait ainsi, et ce qui me frappe c'est de voir l'opinion des encyclopédistes sur le sujet. *L'Encyclopédie* n'est pas un pamphlet, c'est un ouvrage très sérieux fait par des savants. Or, dans l'article *Médecine*, on peut lire ces deux passages caractéristiques :

« Les travaux de la médecine sont si longs et si difficiles, que la plupart des médecins les négligent et qu'ils tâchent d'y suppléer par des conjectures, qui rendent souvent l'art de guérir plus nuisible aux hommes qu'il ne leur est utile ».

Dans le même article l'auteur dit que « si l'on pèse mûrement le bien qu'ont procuré aux hommes les vrais fils d'Esculape (une *poignée*) et le mal qu'a fait la *multitude* des médecins ; on pensera qu'il eût mieux valu qu'il n'y eût jamais eu de médecins dans le monde ».

On voit, d'après toutes ces citations, que les médecins du bon vieux temps n'avaient pas, comme on dit aujourd'hui, une bonne presse.

Méritaient-ils la mauvaise réputation qu'on leur avait faite ? Au XVII^e siècle, sûrement ; au XVIII^e, peut-être, dans une large mesure.

II

Quand on veut juger une classe de gens qui font profession de science, il faut examiner leur doctrine. Celle des médecins, à l'époque où Molière arriva, était fort simple. D'après eux, les qualités de la matière étaient : le *chaud*, le *froid*, l'*humide*, le *sec*. Il y avait quatre éléments : le *feu*, qui était le premier chaud, l'*eau*, qui était le premier froid, l'*air* qui était le premier humide, la *terre* qui était le premier sec. Et Dieu avait mélangé ces quatre éléments par l'intermédiaire de la lumière.

Dans le corps humain, il en était de même ; les différentes parties étaient chaudes ou froides, humides ou sèches, et la prédominance de tel ou tel élément formait les tempéraments. Il y avait par suite quatre humeurs : le *sang*, la *bile*, l'*atrabile* et la *pituïte*, et c'était de l'altération des humeurs que venaient les maladies ou *humeurs peccantes*.

Heureusement, disaient les Esculapes d'alors, il y a des plantes médicinales qui *échauffent* ou *refroidissent*, *humectent* ou *dessèchent*, et ainsi les quatre *remèdes* correspondent aux *quatre propriétés* de la matière et à ses *quatre éléments*.

D'autre part, il y a dans le corps des *esprits animaux* qui agissent sur les humeurs, qui les animent. Par exemple, si le sang coule d'un vaisseau, c'est parce que les esprits animaux l'entraînent.

Il est curieux de constater le rôle que joue le nombre quatre dans la théorie médicale du bon vieux temps. Je présume que c'est par respect pour ce nombre que le roi avait quatre médecins. Mais il est bien étonnant que les théoriciens de la Faculté n'aient pas trouvé aussi quatre espèces d'esprits animaux, une pour chaque humeur.

Tout cela, comme on le voit, est pure logomachie, supposition gratuite, abus de la logique là où elle n'a que faire. D'une manière générale, la scolastique médicale de ces temps cherche à *expliquer* les faits avant de les *observer* ; elle a recours aux hypothèses gratuites et au raisonnement, au lieu d'employer l'observation, mère de la vraie science. Son procédé est absolument le contraire de la méthode expérimentale qui domine les études d'aujourd'hui. Aussi faut-il voir les sottises dogmatiques que les médecins lâchent dans ce bon vieux temps.

Une des plus ridicules est cette croyance aux *années climatiques*, qui régna jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Imbus de l'ancienne doctrine des causes astrologiques, un grand nombre de médecins croyaient que les années dont le chiffre est un multiple de 7 ou de 9 apportaient avec elles certaines maladies et mettaient la vie en danger. Dans cette théorie si étrange, la *grande année climatique* était l'âge de 7 fois 9 ans ou 63 ans.

C'est à des billevesées de ce genre que beaucoup de docteurs

consacrent alors leurs thèses cardinales, *avec la pleine approbation de la Faculté*. Il est vrai qu'ils les exposent dans un très bon latin, car ils parlaient et écrivaient cette langue d'une manière remarquable. Cela est frappant dans les *Lettres* de Guy Patin, qui sont farcies de latin comme les *Essais* de Montaigne. Très souvent le fameux docteur commence une phrase en français et la finit en latin, et ce latin est d'une pureté parfaite. Ils étaient presque tous comme lui. C'est le seul point sur lequel Molière a exagéré, pas complètement du reste ; en effet, lorsque les docteurs de la Faculté enseignaient aux ignorants barbiers préposés à certaines opérations, ils leur parlaient une sorte de latin mêlé de français, assez analogue au latin macaronique que Molière leur a prêté dans la fameuse cérémonie du *Malade imaginaire*.

Pour être dites en excellent latin, les sottises qu'ils énonçaient n'en étaient pas moins des sottises. Et ce ne serait pas un paradoxe de soutenir que les sottises venaient en partie de ce latin même, que les médecins cultivaient avec amour pour faire de belles phrases, pour produire de l'effet sur les assemblées. On sera d'accord avec moi si j'affirme que la rhétorique, telle qu'on la comprenait au bon vieux temps, est l'ennemie de l'observation. Or, l'enseignement médical de cette époque était infecté de rhétorique. Et quelle rhétorique souvent ! Je puis assurer que Molière n'exagère pas quand il fait dire, sur le ton d'un moulin à paroles, à ce benêt de Thomas Diafoirus, dans sa déclaration d'amour :

« Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendait un son harmonieux lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil : tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition de vos beautés, et, comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers l'astre du jour, ainsi mon cœur d'ores en avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissants de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez, donc, Mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur qui ne respire et n'ambitionne d'autregloire que d'être toute sa vie, Mademoiselle, votre très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et mari ».

Voici en quels termes, *moliéresques* sans le savoir, Daquin, l'un des médecins de Louis XIV, explique le tempérament du roi :

« Le roi était sujet aux *vapeurs*, ces vapeurs élevées de la rate et de l'humeur mélancolique dont elles portent les livrées par le chagrin qu'elles impriment et la solitude qu'elles font désirer. Elles se glissent par les artères au cœur et aux poumons, où elles excitent des palpitations, des inquiétudes, des nonchalances et des étouffements considérables. De là, s'élevant jusqu'au cerveau, elles y causent, en agitant les esprits animaux dans les nerfs optiques, des vertiges et des tourmens de tête ».

Il est probable que si Daquin n'avait pas purgé et saigné le roi à tour de bras, les vapeurs de Sa Majesté n'auraient pas eu l'audace de monter jusqu'à son noble cerveau.

Molière ne calomnie pas non plus les bacheliers de cette époque, ces bacheliers qui avaient obtenu leur grade sans avoir disséqué une seule fois et sans jamais avoir vu un malade, quand il fait répondre à celui de sa pièce : « L'opium fait dormir parce qu'il a une vertu dormitive, dont la nature est d'assoupir les sens. » Dans les interminables soutenances de thèses d'alors (elles duraient jusqu'à sept heures) les candidats, harcelés de question saugrenues, en disaient couramment d'aussi fortes, et les professeurs qui les examinaient s'en contentaient.

En général, les thèses de docteurs, celles qu'on appelait les thèses cardinales du nom du cardinal d'Estouteville, qui les avait instituées, traitaient des sujets sérieux; il y en avait de fort bonnes; mais, très souvent, les sujets traités étaient d'une niaiserie inconcevable. Voici le titre de quelques-unes de ces thèses : « Les héros naissent-ils des héros ? Sont-ils bibles ou non ? — Est-il bon de s'enivrer une fois par mois ? — La femme est-elle un objet important dans la nature ? — Les bâtards ont-ils plus d'esprit que les enfants légitimes ? — Faut-il tenir compte des phases de la lune pour la coupe des cheveux ? — Le médecin doit-il porter la barbe ? *An medico barba ?* »

A l'Académie de médecine que Bourdelot, le médecin du prince de Condé, avait fondée, on discutait de questions de ce genre :

« D'une pierre qui attire le venin des morsures vénéneuses. — D'une dent qui, ayant été arrachée à un jeune homme et mise dans un coffre, en produisit trois autres à côté d'elle. — Pourquoi le vin rend-il certains hommes comme des singes, d'autres comme des pourceaux, d'autres comme des lièvres ? »

Quelquefois les thèses faisaient des incursions dans la cuisine. On discutait pendant sept heures pour trancher ces graves questions :

« Faut-il servir la laitue au premier service, les pommes au second ? — Est-il bon de manger des noix après le poisson, du fromage après de la viande ? »

En 1787, la soutenance d'une de ces thèses ridicales donna lieu à un incident assez comique. La question débattue ce jour-là comportait ce haut problème : « Est-ce qu'on peut boire du vin en mangeant des huîtres ? » A cette époque, dit le docteur Réveillé-Parise, à côté de la salle où se passaient les examens, il y en avait une autre où l'on servait du vin et des rafraîchissements, et, selon l'usage, aux frais du récipiendaire. On y faisait de copieuses libations en l'honneur d'Esculape. Ce jour-là, au moment où un docteur venait de conclure négativement sur la question, Corvisart, qui fut depuis médecin de Napoléon, entra brusquement dans la salle où se passait l'examen. Il tenait à la main un verre d'excellent chablis ; il l'avalait d'un trait, puis il s'écria : *Sic argumentabor contra conclusionem*. (C'est ainsi que j'argumenterai contre cette conclusion.) Et l'assemblée éclata de rire.

Les médicastres qui débitaient cette science d'imbéciles avaient d'ailleurs une très haute opinion d'eux-mêmes. Un doyen de la Faculté broda un jour tout un discours (en excellent latin du reste) sur ce texte : *Medicus Deo similis* (le médecin est semblable à Dieu). Et, emporté par son ardeur, il en arriva à dire que de Dieu nous viennent le bien et le mal, tandis que du médecin ne vient que le bien, et que nous devrions plus à ce dernier si Dieu justement ne nous avait donné le médecin. Vous voyez quelle modestie ! Un jour, un des doyens appela la Faculté « la mère des héros » et lui dit de porter sa tête fièrement au-dessus des astres (*caput super astra*). Une autre fois, un des examinateurs de la Faculté

compara un nouveau docteur à un soleil ; il l'appela « la merveille de son siècle et de cette école », et personne ne lui jeta des pommes cuites.

Assurément, on comprend mieux Molière, quand on connaît tous ces détails. Ses pièces contre les médecins peuvent faire l'effet de farces, de charges, où la caricature remplacerait le portrait ; mais en réalité elles sont des peintures exactes, car voilà les sottises que la Faculté laissait débiter dans la ville où plus tard Pasteur fit la plus grande découverte médicale du XIX^e siècle.

III

Ces étranges docteurs, qui enseignaient gravement en longue robe et en bonnet carré, étaient généralement en science de véritables bornes : ils avaient horreur des nouveautés que des chercheurs indépendants, étrangers à leurs corps, finissaient par découvrir. Ils apportèrent à défendre les opinions reçues, qui leur venaient d'Hippocrate, d'Aristote, ou de Gallien, la même ardeur intolérante qu'un concile décidé à maintenir un dogme théologique. Ils combattirent avec acharnement les idées de Harvey sur la circulation du sang. Riolan, qui fut un savant de valeur, très connu par ses découvertes anatomiques, traitait d'absurdité la thèse du grand docteur anglais. Guy Patin lui-même, malgré sa haute intelligence, se montra d'une obstination de mulet dans cette question et mourut sans avoir voulu admettre la grande découverte du siècle. Voici comment un autre docteur, Bazin, dans sa thèse cardinale essaye d'en montrer la fausseté :

« Le mouvement circulaire étant parfait ne convient qu'aux corps simples comme les astres. Or le sang n'est pas un corps simple, parce qu'il est composé de quatre éléments. Donc le mouvement circulaire ne peut convenir au sang ».

Evidemment, c'est lumineux. Et l'on comprend pourquoi Boileau, dans son *Arrêt burlesque*, nous montre « la cour qui fait défense au sang de circuler sous peine d'être livré et abandonné entièrement à la Faculté de médecine ». Ajoutons qu'à la même époque les professeurs de l'Université de Bolo-

gne faisaient jurer à leurs candidats qu'ils n'admettraient jamais pareille hypothèse.

Dans la fameuse querelle de l'antimoine, les médecins montrèrent la même obstination. L'emploi de ce corps, que Paracelse généralisa comme remède au XVI^e siècle, souleva une tempête qui dura cent ans. La Faculté en appela au Parlement de Paris qui interdit l'antimoine et l'autorisa tour à tour : en 1566, c'était un poison ; en 1666, il devint un remède. Guy Patin rompit des lances contre cette nouveauté : il accusa les médecins qui s'en servaient d'être des empoisonneurs et appela le vin émétique le vin *hérétique*. Dans un très grand nombre de ses lettres, il tonne contre « ce dangereux poison » et chaque fois qu'il parle d'un mort, il prétend que c'est l'antimoine qui l'a tué. Il va même jusqu'à dire, en 1654, que « les médecins n'emploient plus le vin émétique que pour leurs femmes, quand ils s'en veulent défaire pour épouser de plus jeunes ».

Les partisans de l'antimoine finirent par triompher quand le roi fut guéri, en 1651, par ce remède ; mais, à leur tour, ils tombèrent dans la sottise antiscientifique, car ils voulurent en faire une panacée et en donnèrent à tour de bras, sans tenir compte des cas et des doses. Durant cette querelle célèbre, les deux camps médicaux s'insultèrent copieusement en latin et en français, tandis qu'un moine célestin, Corneau, écrivait un poème épique en vers macaroniques à la gloire du nouveau remède. Voici quelques vers de cette bouffonnerie, reproduits par le docteur Reveillé-Parise dans son édition des *Lettres* :

C'est un combat de médecins,
Dont les tambours sont des bassins ;
Les seringues y sont bombardes ;
Les bâtons de casse, hallebardes ;
Les lunettes y sont poignards ;
Les feuilles de séné, pétards.

IV

C'est quand on étudie la thérapeutique des médecins du bon vieux temps qu'on peut le mieux se rendre compte de ce que valait leur science. Elle comprenait surtout deux

grands remèdes : la purgation et la saignée. Comme disait Molière, *purgare, saignare*. La saignée surtout était en honneur parmi eux. Ils l'employaient presque pour toutes les maladies. Pendant deux siècles, ils répandirent autant de sang qu'il en coule dans une grande guerre. C'était un dogme pour ces grands *saigneurs* qu'il faut constamment ôter du sang à l'homme. L'un d'eux, Botal, a traduit cette croyance absurde dans cette phrase typique : « Le sang est comme l'eau dans une bonne fontaine: plus on en tire, plus il s'en trouve ». Guy Patin voyait dans la saignée un remède à tous les maux, et « la seule thérapeutique sur laquelle on puisse compter ». Dans son enthousiasme, il l'appelle « le divin remède ». C'était pour lui une vraie religion, à laquelle il sacrifiait du reste car, sans être malade, il se faisait saigner cinq ou six fois par an, comme il nous l'apprend lui-même dans une de ses lettres. Un jour, un médecin, Guy de Labrosse, refusa de se laisser saigner et mourut. Guy Patin écrivit : « Le diable le saignera dans l'autre monde, comme le mérite un fourbe, un athée ». Il fallait croire à la saignée comme on devait croire en Dieu. Voilà les âneries qu'on débitait partout, et remarquez que Guy Patin était un homme très intelligent.

En vertu de ces principes, les médecins saignaient à tout bout de champ. Une fois Louis XV, enfant, tomba en montant dans son carrosse et se releva saignant du nez : ses docteurs voulaient le saigner pour cela. On saignait même les gens anémiques. Pascal se tenait à peine sur ses jambes ; il fut cependant saigné à blanc pendant sa dernière maladie. Il faut ajouter d'ailleurs qu'on lui donna, d'après la mode nouvelle, une dose énorme de vin émétique à base d'antimoine qui naturellement l'acheva.

Ces médecins du grand siècle étaient des outranciers comme on en a rarement vu. Bouvard, le médecin de Louis XIII, lui fit prendre en un an 215 médecines, 212 clystères et lui administra 47 saignées, nous dit le docteur Maurice Raynaud.

Celui qui fut le plus maltraité par ces singuliers guérisseurs fut Louis XIV. Lecteurs, si vous voulez vous dilater la rate, lisez le *Journal de la santé du roi* que rédigèrent les médecins de Sa Majesté, Vallot, Vautier, Daquin, Fagon, entre les

années 1652 et 1711, et vous y verrez comment le roi Soleil fut saigné, purgé, drogué à outrance par ces soi-disant savants, dont la vanité d'ailleurs s'étale à chaque page de l'ouvrage. Après avoir lu ce monument d'orgueil, d'ignorance et de bêtise, vous penserez certainement que les traits satiriques de Molière sont *au-dessous de la vérité*.

Parmi les remèdes, composés de toutes sortes d'ingrédients que les médecins employaient à côté des purgatifs et de la saignée, il y en avait de bien curieux, par exemple, le bouillon et les pilules de vipères. M^{me} de Sévigné en prenait souvent sur l'ordre de son médecin. Ce remède avait pénétré dans le Pays de Vaud ; le distingué nistorien vaudois, M. Eugène Mottaz, nous a parlé dernièrement de la vipèrerie de Baulmes, qui fournissait de nombreux reptiles aux pharmaciens pour la préparation de leurs remèdes. Il faut croire qu'en Angleterre les vertus thérapeutiques de la vipère étaient appréciées de la même manière ; en effet, un médecin de ce pays, Kenelin Digby, mort en 1665, pour conserver les charmes de sa femme, renommée par sa beauté, lui fit manger pendant longtemps des chapons nourris avec des vipères. Il y avait d'autres remèdes non moins étranges. M^{me} de Sévigné, citée plus haut, quand elle avait ses nerfs (on disait alors ses vapeurs) s'administrait huit gouttes d'essence d'urine. Le roi prenait des potions où il y avait parfois même du crottin de cheval.

Au grand siècle, la pharmacopée (ce qu'on appelle aujourd'hui en France le *Codex medicamentarius*) n'était guère moins compliquée et moins étrange qu'au plus mauvais temps du moyen âge. Il suffit de comparer ce qui se faisait aux deux époques pour le voir. J'ai pu m'en convaincre en lisant l'ouvrage de M. Max Bruchet, archiviste de la Haute-Savoie, intitulé *Le château de Ripaille*. Ce magnifique volume, très difficile à trouver, que je dois à la grande amabilité de M. André Engel, propriétaire actuel du château, renferme les détails des plus précieux sur la mort du comte Rouge, mort mystérieuse s'il en fut, qui semble bien avoir été le résultat d'un crime et a donné lieu à de longues controverses : tout le monde connaît l'histoire d'Othon de Grandson qui s'y rattache.

Amédée VII, pensant se guérir d'une calvitie précoce et d'autres petites infirmités, se mit entre les mains d'un prétendu *physicien* (médecin) de Bohème, nommé Grandville, charlatan fieffé, peut-être pis encore, qui lui fit subir un traitement de cheval, lequel éreinta littéralement ce malheureux comte. Quand on le vit en danger de mort, on alla rechercher les médecins de la Cour que le charlatan avait évincés. Ceux-ci, entre autres Jean de Moudon, déclarèrent que le malade avait été empoisonné. Pour essayer de le guérir, ils prescrivirent des onguents, des frictions, des lavements et épuisèrent à leur tour les trésors de la pharmacopée : la cassia fistula, le cumin, le stéchas, le spic, le costus, la marjolaine, le ladanum et l'euphorbe, des huiles de toutes sortes faites avec le castoreum, les olives, la rue, le lys ou le pétrole, des compositions enfin assez compliquées, comme le *diatrionpiperum*, préparation aux trois poivres, et l'antidote sacré connu sous le nom d'*hiérapicra*. Mais la prescription à laquelle l'infortuné malade attribuait le plus d'importance était un bain bizarre dans une sorte de bouillon de renard au vin. Tout cela n'empêcha pas la mort du comte, qui expira le 2 novembre 1391.

Les remèdes étranges qu'on donnait ainsi à la fin du XIV^e siècle se retrouvent dans la thérapeutique du XVII^e. Et les médecins d'alors les prescrivaient avec des minuties ridicules ; ainsi ils ordonnaient de prendre les pilules toujours en nombres impairs : en nombres pairs, elles n'eussent pas opéré. Molière s'est rappelé ce trait quand il fait dire à Diafoirus qu'il faut mettre dans un œuf les grains de sel par nombres pairs, à l'inverse des médicaments où les nombres impairs sont de rigueur.

V

Ces médecins dont la science était si mince avaient un orgueil et des prétentions exorbitantes. Comme ils jouissaient de privilèges considérables et gagnaient beaucoup d'argent, soit à la cour, soit à la ville, ils voulurent s'arroger un véritable monopole de l'art de guérir. Leur orgueil, leurs prétentions, leur intolérance éclatèrent surtout dans la guerre qu'ils

soutinrent contre les chirurgiens auxquels ils firent procès sur procès pour les forcer de se soumettre à leur suzeraineté, qu'ils prétendaient être de *droit divin* comme celle des rois de l'époque. Il y avait là une question d'orgueil et d'argent, et les médecins se montrèrent féroces. Les chirurgiens, depuis Ambroise Paré, leur étaient certainement supérieurs par la science. Pour rabaisser cette supériorité, les médecins interdirent aux chirurgiens de faire des leçons avec opérations autrement que sur des animaux pour les maladies du ventre et, sur la tête d'un veau, pour le trépan. A cette époque, les seuls corps qu'on pût disséquer étaient les cadavres des suppliciés. La Faculté voulait en avoir le monopole. Mais souvent, les jours d'exécution, les écoliers en chirurgie et les apprentis barbiers arrivaient sur la place de Grève, armés d'épées et de bâtons, se précipitaient sur le cadavre et l'emportaient de force. Ensuite ils allaient le disséquer dans une boutique. Ces enlèvements donnaient lieu à des réclamations furieuses. On envoyait un huissier réclamer le corps pour la Faculté ; mais les écoliers chirurgiens rossaient celui-ci d'importance et l'empêchaient d'instrumenter. Alors suivait un procès interminable.

Les médecins interdirent aussi aux chirurgiens de faire soutenir des thèses et réussirent à obtenir du Parlement un arrêt leur faisant défense de porter le titre de docteur, la robe et le bonnet. Dans leur haine, ils firent même enlever son nom de Collège au Collège de Saint-Côme où se formaient les chirurgiens. La querelle des médecins et des chirurgiens dura jusqu'à la Révolution qui mit tout le monde d'accord. On se doute bien que Guy Patin se distingua dans cette querelle. En sa qualité de docteur de la Faculté, il n'aimait pas les chirurgiens ; dans ses lettres, il leur envoie force coups de patte. Dans l'une du 11 juin 1649, emporté par ses préjugés de corps, il va même jusqu'à prétendre qu'Ambroise Paré n'a pas écrit un seul de ses ouvrages, dont il attribue la paternité à un médecin naturellement, le docteur Jean Autin de Paris. Et si je cite très souvent Guy Patin dans cette étude, c'est qu'il est tout à fait représentatif de l'état d'esprit qui régnait alors dans le corps médical.

Les arguments qu'employaient les médecins pour défendre leurs privilèges étaient parfois d'un comique irrésistible. Un jour, pour empêcher les barbiers préposés aux saignées de se soustraire à leur juridiction, ils invoquèrent le salut de *la cour et de ses peuples*.

On constate chez eux la même intolérance absurde dans la guerre que les médecins de Paris firent aux docteurs de Montpellier, afin de leur interdire la pratique de la médecine dans la capitale : ce fut épique, comique et tragique. Pendant des années, les deux camps échangèrent généreusement les insultes les plus virulentes : ils se traitèrent de fripons, de polissons, d'assassins. Guy Patin appela ses adversaires une *racaille*. C'est le fameux Théophraste Renaudot qui fut la victime de ce combat où la haine de la Faculté et de Guy Patin (lui, toujours lui) se montra dans toute sa laideur. Renaudot était un esprit remarquable, médecin distingué et chimiste de valeur. Ce fut lui qui créa le premier journal français : « Les nouvelles à la main » ; manuscrites d'abord, elles parurent ensuite imprimées, en 1631, sous le titre de *La Gazette de France*. Il créa aussi le premier bureau de consultations gratuites pour les pauvres, une véritable polyclinique, et le premier bureau de renseignements, sous les noms de « Bureau de consultations charitables » et « Bureau d'adresses de France ». Protégé par Richelieu, qui se servit de son journal pour défendre ses vues politiques, il arriva à une haute situation : il avait les titres de Médecin et Historiographe du roi, Commissaire général des pauvres, Maître et Intendant général des bureaux d'adresses de France. La Faculté de Paris en fit une maladie et sa bile se transforma en humeur peccante. Un médecin de Montpellier qui se permettait *d'arriver* ainsi, c'était le renversement de tout, d'autant plus que Renaudot défendit avec acharnement l'antimoine et la médication chimique. Aussi, après la mort de Richelieu, son protecteur, la Faculté de Paris le fit-elle condamner pour exercice illégal de la médecine, alors qu'il était bel et bien docteur et de plus bon chimiste. Au procès on le traîna dans la boue, on lui reprocha d'être né à Loudun, pays des démons (allusion à Urbain Grandier), on l'appela

traître et fils de traître, on dauba sur son nez qui était aussi camus que celui de Cyrano était aquilin. Bref, le pauvre Renaudot fut bafoué et ruiné. Il mourut dans la misère bien qu'il eût été en somme un grand philanthrope. Guy Patin qui, antérieurement, avait parlé de le livrer au bourreau à propos de l'antimoine, écrivit cette laconique oraison funèbre : « Le vieux Théophraste Renaudot mourut ici le mois passé, *gueux comme un peintre.* »

Ces querelles de médecins n'étaient pas toujours aussi tragiques ; elles devenaient parfois des bouffonneries, de véritables farces, que Molière n'aurait eu qu'à reproduire pour en faire des pièces aussi amusantes que le *Médecin volant* ou le *Malade imaginaire*. Telle fut la fameuse querelle du géant Teutobochus. Un jour, en 1613, dans le Dauphiné, des maçons, en creusant profondément le sol, découvrirent des ossements énormes. C'était sûrement une partie du squelette d'un de ces grands mammifères, que Cuvier au XIX^e siècle révéla. Des savants déclarèrent qu'on avait déterré le fameux géant Teutobochus, roi des Cimbres, vaincu par Marius en l'année 105 avant Jésus-Christ. On porta à Paris le prétendu monarque fossile. Il y eut un succès immense. Tout le monde voulait l'avoir vu. La Faculta s'en mêla ; médecins et chirurgiens déraisonnèrent à qui mieux mieux. Un nommé Habicot, chirurgien, publia sur les géants une dissertation pleine de sottises. Riolan, le célèbre anatomiste, lui répondit et essaya de prouver que le prétendu Teutobochus était un éléphant, animal encore inconnu, dont il avait lu la description dans un auteur latin ; plus tard il changea d'avis. D'autres savants arrivèrent à la rescousse ; médecins et chirurgiens se tapèrent dessus à tour de bras, heureux d'avoir un nouveau prétexte de vider leurs querelles de corps. La guerre dura cinq ans, pendant lesquels s'entre-choquèrent dans les discours les mots pompeux tirés du grec de *gigantologie*, de *gigantomachie*, de *gigantostéologie*. Et, pour l'amour de ce grec, les adversaires ne s'embrassèrent pas. Ce qu'il y eut de profondément regrettable, c'est que dans la bagarre le brave Teutobochus s'évanouit et disparut ; il alla probablement rejoindre ses ancêtres car on n'en trouve plus trace aujourd'hui.

Quand nous lisons tous ces détails, que les auteurs du XIX^e siècle, pour la plupart médecins, nous ont révélés, montrant ainsi l'ignorance de leurs prédécesseurs, nous voyons pourquoi Molière a pu écrire : « On n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet carré, tout galimatias devient savant et toute sottise devient raison ». Nous comprenons aussi qu'un poète anonyme du bon vieux temps ait pu composer ce sixain :

Affecter un air pédantesque,
Cracher du grec et du latin,
Longue perruque, habit grotesque,
De la fourrure et du satin,
Tout cela réunit fait presque
Ce qu'on appelle un médecin.

De tout ce qui précède on peut donc conclure, me semble-t-il, qu'en ce qui concerne la médecine nous n'avons pas à regretter le bon vieux temps. Il suffit d'avoir été quelque temps dans un hôpital ou une clinique pour savoir combien les médecins d'aujourd'hui sont supérieurs à ceux d'autrefois. Assurément, il y a parmi eux des non-valeurs, des pédants et des charlatans, comme du temps de Molière et de Voltaire, il y a peut-être aussi un Guy Patin du XX^e siècle écrivant des lettres injustes où il attaque ses confrères et s'escrime contre les novateurs au nom de la sacro-sainte tradition ; mais ce sont là de rares exceptions, et, il faut le dire bien haut, la plupart des médecins de notre temps possèdent deux qualités que ne connurent pas ceux d'alors : la science et la conscience.

HENRI SENSINE.

De quoi rit-on ?

ESSAI SUR LES SOURCES DU COMIQUE ET LA VALEUR DU RIRE

Les généralités et les généralisations sont utiles, mais à la condition qu'on en connaisse bien la fausseté fondamentale et que l'on sache que ce qui est exact dans l'ensemble est inexact en particulier.

R. DE GOURMONT : *Le problème du style*,
p. 66.

La paille qui chatouille un homme et le fait rire contribue à son bonheur.

DRYDEN.

De quoi avons-nous coutume de rire ? Où sied-il de rechercher les sources du comique ? Comment les philosophes...

Halte-là ! Est-ce là un sujet assez sérieux pour qu'on l'étudie, et le problème du comique est-il digne qu'on lui cherche une solution ? N'y a-t-il pas quelque outrecuidance à prétendre entretenir des lecteurs pressés et sérieux sur une question si mince ? Ces sombres réflexions, et d'autres tout aussi excitantes, m'ont été prodiguées oralement ou par écrit par plusieurs personnes tristes qui savent que la vie est sérieuse, voire tragique, que nous ne sommes point ici-bas pour rire ou nous divertir, mais pour travailler, peiner, penser, pleurer, méditer et nous faire les uns aux autres tout le bien possible. Nous répondrons tout à loisir à ces personnes graves, respectables et suisses romandes, dans la dernière partie de cette promenade, où nous rappellerons brièvement les avantages tant physiques que moraux du rire, et donc du comique, cause essentielle du rire. Contentons-nous pour l'instant d'affirmer que si ces avantages ne nous paraissaient aussi évidents que souvent méconnus chez nous, nous aurions assurément dédaigné ce sujet du comique, à l'heure où il s'est présenté de lui-même à notre intérêt et à notre curiosité.

Le premier grand comique français en date, François Rabelais, ne douta point que le rire ne fût le propre de l'homme; et, deux siècles plus tard, Voltaire aima à répéter que l'homme est le seul animal qui sache rire et pleurer. Sans nous arrêter à peser l'exacte valeur de ces assertions — il n'est en effet point prouvé qu'il n'arrive jamais à certains animaux, comme le singe, le chat, le chien, la pie, d'éprouver des sensations de joie et de gaîté, et de rire à leur façon qui n'a rien assurément de la nôtre — il nous suffit que le rire soit un phénomène humain et universel pour nous expliquer que tant de philosophes et de penseurs se soient de tout temps attaqués à ce problème. Problème infiniment plus subtil et plus ardu qu'il ne paraît à ceux qui n'ont point essayé de le résoudre, et qui, comme le dit Bergson dès la première page de son ouvrage sur le comique, « se dérobe sans cesse sous l'effort, glisse, s'échappe, se redresse, impertinent défi jeté à la spéculation philosophique ». Autant il nous est facile de rire d'un calembour réussi, d'une excellente plaisanterie ou d'une distraction impayable, autant il est parfois difficile d'analyser clairement la vertu comique de cette distraction, de cette plaisanterie ou de ce calembour.

Mais s'il est généralement malaisé à un quiconque de démêler le subtil écheveau des raisons qui ont déclanché son rire dans une circonstance particulière — ou à un créateur comique de se rendre compte exactement des éléments de son art — de quel poids s'accroît la difficulté de voir clair en ces matières, pour le philosophe qui entreprend, non plus de s'expliquer le comique d'un fait ou d'un groupe de faits, mais de construire sur la base de ses observations une théorie générale du comique. Disons-le dès maintenant, un tel édifice n'aura le plus souvent que la consistance d'un château de cartes, tant il est évidemment chimérique de s'obstiner à faire tenir coûte que coûte entre les parois rigides d'un système si ingénieux soit-il, l'innombrable famille des phénomènes comiques; et on ne saurait s'étonner que les théoriciens du rire aient toujours échoué tant que leur effort allait à chercher une cause unique et uniforme en un domaine où la pluralité des causes apparaît instantanément à tout esprit adversaire des

systèmes brillants, mais hermétiques, qui embrassent trop pour tout étreindre.

Voici quelques exemples de faits généralement tenus pour comiques, choisis tout à fait au hasard ; qui aura l'intrépidité ou le génie de découvrir à leur caractère amusant une cause commune ?

Vous adressez poliment la parole, dans un salon, à un monsieur très grave dont vous ignorez la surdité, et lui demandez de bien vouloir vous présenter à la cantatrice qui vient de se produire ; l'interpellé vous dévisage et vous répond avec assurance et tranquillité : « Excellent pour les petits pois. »

Autre fait : Vous prêtez toute votre attention, dans une salle archipleine d'un public quelque peu compassé, à un orateur austère, mais convaincu, tonnante avec beaucoup de feu, d'éloquence et de gestes, contre les méfaits de l'alcool... Et voici qu'au plus impressionnant de son discours un geste plus frénétique que les autres envoie dans l'auditoire son verre d'eau sucrée, qui baptise copieusement une dame d'âge mûr, et réveille en sursaut trois auditeurs assoupis.

Autre fait : Un de vos amis vous raconte l'anecdote suivante, qu'on m'a garantie authentique : Un Allemand de Berlin visite la ville de Berne, en fiacre. Devant un monument à l'allure imposante, il fait arrêter la voiture et interpelle le cocher bernois :

— Ça, qu'est-ce que c'est ?

— Le palais fédéral.

— Ah ! combien les Suisses ont-ils mis de temps à le construire ?

Le cocher n'en sait rien, mais il est bon patriote : aussi répond-il avec une belle fierté nationale :

— Oh ! quelques années, à peine.

Le visage du Berlinoise aussitôt se couvre d'un masque de dédain :

— Chez nous, à Berlin, une année aurait plus que suffi !

Un quart d'heure après, on arrive devant la cathédrale, et le client de Berlin arrête encore le fiacre, pour questionner :

— Et ça, qu'est-ce que c'est ?

Le Bernois laisse errer ses regards du haut en bas de l'édifice, tandis que son visage exprime le plus sincère étonnement, et qu'il répond après un long silence :

— Ça ? j'sais pas.

— Comment vous ne savez pas ?

— Non, j'sais pas ce que c'est ; quand j'ai passé hier, ça n'y était pas.

Pensez maintenant au comique du monsieur affolé et furieux courant après son chapeau dont s'est emparé un tourbillon de vent ; et puis au comique des médecins de Molière, au verbiage gonflé de pédantisme, de sottise et de suffisance ; ou encore au comique du monsieur solennel vous entretenant de la supériorité du christianisme sur le bouddhisme tandis que la cigarette que vous lui offrites tout à l'heure se change brusquement en un pétulant feu d'artifice et crache alentour toute une pluie de joyeuses étincelles... Evoquez cent autres gestes, saillies, réparties, situations qui possèdent l'art de dilater votre rate, et, pareils aux joyeux cailloux blancs du petit Poucet, parsement le chemin de votre vie quotidienne de leurs fleurettes de gaieté et de fantaisie ; et convenez avec moi que le philosophe le plus résolu découvrirait plus aisément la quadrature du cercle ou des confrères dans la lune, que la loi unique régissant les manifestations multiformes du comique universel.

Hâtons-nous maintenant d'avouer que nous avons parlé avec une légèreté quelque peu coupable des efforts tentés par maint écrivain pour remonter le fleuve des phénomènes plaisants et atteindre à la source même du comique ; certes, ces efforts ont échoué, puisque, encore un coup, cette source n'existe pas, puisque les faits partageant la commune propriété de faire naître la gaieté et le rire ne sont point soumis à *une* loi, mais à *des* lois. Mais enfin l'essentiel est que ces lois diverses aient été découvertes et nettement formulées par quelques penseurs particulièrement perspicaces ; peu importe, après tout, que chacun d'eux, en trouvant la sienne, soit tombé dans l'erreur si humaine et si... philosophique de la croire seule juste et suffisante à éclairer la totalité des faits.

De ces diverses explications du comique, résumons le

plus brièvement possible les trois ou quatre qui rencontrèrent le succès le moins éphémère, étant celles qui englobent et intéressent le plus grand nombre de phénomènes.

Commençons par la théorie d'Herbert Spencer, le psychologue anglais, selon laquelle la cause du rire serait *un effort qui rencontre tout à coup le vide*. Avant lui, Kant avait soutenu que le rire provient de la *réduction d'une attente intense à rien*. Il s'agit donc ici du comique jaillissant de la disproportion entre un gros effort et un résultat nul ou minime, ou plus généralement entre une cause promettant beaucoup et un effet ne tenant rien des promesses de la cause : c'est somme toute le comique de la montagne qui accouche d'une souris, celui des hilarants Bouvard et Pécuchet de Flaubert, qui avec un enthousiasme sans cesse renouvelé se lancent dans toute espèce d'activités, pour n'aboutir chaque fois qu'à constater l'inanité de leurs efforts et la vanité de leurs prétentions ; c'est encore le comique d'un auteur annonçant monts et merveilles et ne produisant finalement qu'un médiocre sonnet — tel le Trissotin de Molière ; — celui de tous les vaudevilles qui s'intitulent ou mériteraient de s'intituler : *Beaucoup de bruit pour rien*, et par exemple celui de deux comédies justement célèbres de Labiche : *Le chapeau de paille d'Italie* et *La cagnote*. Vous connaissez la première : un chapeau de paille d'Italie a été mangé par un cheval ; or on nous apprend qu'un seul chapeau identique existe dans Paris, et il importe qu'on le retrouve coûte que coûte. C'est à quoi s'évertue le personnage principal, et à sa suite tous les autres, qui sont les invités hagards de la noce du héros. Mais à mesure qu'à travers mille péripéties on croit saisir le chapeau, celui-ci s'échappe, recule, disparaît, et chaque fois la chasse reprend de plus belle. Et quand à la fin du cinquième acte, on croit atteindre le but, on s'aperçoit que le chapeau tant désiré est celui-là même qui a été mangé. *La cagnote* n'est guère moins amusante. Un vieux garçon et une vieille fille qui se réunissent tous les soirs pour enchainer leur double célibat d'une quotidienne partie de cartes, se sont adressés tous deux, mais en grand secret et à l'insu

de l'autre, à une même agence matrimoniale. L'agence croit trouver pour chacun d'eux le parti qui lui convient le mieux, et après toutes sortes de quiproquos et de mésaventures, ils se retrouvent tout simplement l'un en face de l'autre et gros-jean comme devant. Ce genre de comique est au fond celui causé par la surprise, mais non par toute surprise ; par celle qu'il vous arrive d'éprouver en trouvant le néant là où l'on vous avait promis une terre de Chanaan. L'exemple le plus typique que je connaisse de cette variété du plaisant m'a été fourni par un orateur politique à qui jouait des tours imprévus une trop grande facilité d'improvisation aggravée d'un fâcheux amour de la période redondante, et sonore à la façon des grelots. J'eus le privilège un soir de l'entendre terminer un discours antiféministe de la façon que voici : « Mesdames et Messieurs, je le répète, parce que c'est la vérité et la seule vérité, la femme est faite pour la famille, pour le foyer, pour l'enfant ; et pourrai-je mieux terminer qu'en mettant pour ainsi dire sous vos yeux cette pensée de l'immortel Jean-Baptiste Poquelin de Molière — pensée qui mériterait d'être gravée en lettres de feu sur toutes les cheminées comme aussi au-dessus de toutes les bibliothèques, parce qu'elle est l'expression d'une vérité tout à la fois originale en sa forme et éternelle quant au fond ; — cette vérité dont je veux croire que personne ne l'oubliera en sortant de cette enceinte, vérité qui est belle parce qu'elle est grande, et émouvante parce qu'elle est humaine autant qu'universelle... cette vérité enfin où il faudrait être aveugle, sourd et muet pour ne pas saluer une des plus belles fleurs de la raison en même temps qu'un des fruits les plus parfaits du génie de tous les temps. J'ai dit. »

Je ne sais trop qui a traduit ainsi ce genre de comique : « Le rire, c'est, quand on monte à l'échelle, un échelon qui manque. »

Que les exemples qui s'offrent pour étayer cette théorie soient légitimes, c'est ce qui nous apparaît à tous indiscutable. Mais que des penseurs de la taille de Spencer et de Kant aient cru que toutes les variétés d'effets plaisants sont susceptibles de prendre place dans le cadre étroit de leur théorie de l'effort

rencontrant le vide, c'est ce que, pour mon compte, je parviens difficilement à concevoir. Quelques minutes de réflexion suffisent à nous convaincre que leur explication n'intéresse qu'une ou deux branches du grand arbre des phénomènes risibles ; comme tant d'autres, ils ont oublié que cet arbre ne tient pas sur une seule racine. Au surplus, cette théorie n'est pas qu'incomplète ; même dans les limites que nous lui assignons, elle est souvent inexacte. Vous avez déjà noté vous-mêmes que le nombre des exemples d'efforts inutiles qui n'ont rien de comique et qui peuvent être au contraire des plus tragiques dépasse assurément celui des efforts inutiles dont la vertu accidentelle est de donner le branle à notre rire ; je songe — pour m'en tenir à un seul exemple — au début des *Misérables* de Victor Hugo, où nous suivons Jean Valjean cherchant partout du travail, et dont le tragique effort rencontre partout le vide effrayant des refus glacés.

Mais abordons une deuxième théorie du comique, la théorie du CONTRASTE, qui jouit longtemps d'une vogue indiscutée, et dans laquelle maint écrivain et penseur, crut lire, écrit en lettres d'évidence, et pour jamais, la solution du problème ou le mot de l'énigme. « Tout rire naît d'un contraste », s'écriait-on de toutes parts ; et l'on s'en tint là.

Une première remarque s'impose, c'est que cette explication se trouve être si voisine de celle de tout à l'heure, qu'en vérité il est à peine exagéré de soutenir que les deux hypothèses n'en font qu'une ; ou plutôt que la seconde n'est que la première généralisée. Car qu'est-ce que la disproportion entre une cause et son effet, entre un effort intense et un résultat nul, sinon un contraste.

Concédons tout de suite que les effets comiques engendrés par un contraste, c'est-à-dire par la juxtaposition de deux éléments étrangers, ou encore par un *rapport* spécial, rapport de disconvenance, de disproportion, d'incohérence ou d'inconséquence logique, sont si parfaitement innombrables qu'un myope ayant perdu un œil n'aurait qu'à se baisser pour en ramasser à pleines mains. Pourquoi la girafe nous paraît-elle

comique, sinon à cause de la disproportion de ses dimensions, qui faisait supposer au spirituel Zamacoïs que son inventeur n'a trouvé, pour échafauder sa fantastique charpente, que des « morceaux en hauteur » ? De même les enfants rient de l'éléphant : ce tout petit œil égaré au milieu d'une tête de colosse leur paraît anormal et plaisant ; et pour ce qui est de sa queue minuscule, ils se demandent à bon droit ce qu'au monde elle fait là. Les exemples de ces rapports de disproportion pullulent : songez au facile succès remporté par le clown de cirque apparaissant surmonté d'un chapeau de paille ridiculement trop grand, puis, admonesté par le directeur, disparaissant pour revenir tout aussitôt avec un chapeau imperceptible fourvoyé au sommet de son occiput pointu... Charlot nous fournit un autre cas, d'un comique moins bas. Écoutons-le nous le raconter lui-même : « A la fin du film : *Une vie de chien*, je suis fermier. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il pouvait être drôle de me trouver dans un champ, de prendre une graine dans ma poche et de la planter en faisant un trou avec mon doigt. Aussi je chargeai un de mes collaborateurs de choisir une ferme où la scène pût se passer. Il en trouva une, mais je ne m'en suis pas servi pour la simple raison qu'elle était trop petite et ne serait pas parvenue à créer le contraste par mon absurde façon de planter une seule graine à la fois. Cela pouvait être assez drôle par rapport à une petite ferme, mais appliqué à une grande ferme de vingt-cinq hectares le jeu de scène obtint un énorme effet de rire par le seul contraste de ma méthode de planter et les dimensions de la ferme. »

Remarquons maintenant que trois au moins des faits amusants que je citais au début de cette étude, et que j'ai dit choisir tout à fait au hasard, supportent fort bien de se voir expliqués par le contraste : Un jeune homme croit fumer une cigarette, laquelle se convertit en fusée : il y a surprise, il y a contraste ; et on rit. Vous assistez à la poursuite d'un chapeau espiègle par son propriétaire essoufflé ; il y a disproportion entre le ridicule de l'incident et l'air affairé et furieux du chasseur ; contraste : vous riez. Nous écoutons religieusement l'éloquent apôtre de l'abstinence et sommes même un peu

ébranlés par les éclats de sa voix et la frénésie de ses gestes ; l'un d'eux expédie dans l'assistance son verre d'eau sucrée ; il y a contraste hilarant entre la gravité de la circonstance, de l'orateur et de son discours, et le burlesque de son geste d'où pleut une averse : nous rions à en avoir mal. Et nous avons d'autant plus mal que le sérieux de l'assistance et du local nous contraint à rire sous cape, à tenir notre gaité sous les verrous de la bienséance. Mais qu'importe ! « Le fou rire, disait Tœpffer, fruit défendu, partant exquis ! » Ici, notez que le comique est particulièrement vif, le contraste étant aussi complet et aussi inattendu qu'il se peut. Il tombe sous le sens que plus un groupe d'êtres réunis est austère, plus la nature de leurs occupations est sérieuse, plus aussi sera intense la vertu comique d'un incident ridicule tombant sur tant de solennité comme la citrouille de La Fontaine sur le nez du dormeur... Ceci explique que si peu de chose — une mouche, une grimace ou un calembour — suffise à mettre en liesse une classe d'écoliers dans l'instant qu'un maître les sature de géographie physique ou les abreuve de grammaire comparée.

Les acteurs tragiques, qui savent bien avec quelle facilité un incident burlesque ou simplement familier s'entend à jeter une note comique parce que discordante dans l'atmosphère sérieuse et poétique qu'ils ont mission de créer, évitent en jouant leur rôle de se moucher, de se gratter, quelquefois même de s'asseoir. On a reproduit cent fois l'entrevue de Napoléon avec la reine de Prusse, après Iéna ; entrevue qu'il raconte lui-même ainsi : « Elle me reçut sur un ton tragique, en Chimène : « Sire, sire, justice ! Magdebourg ! » Elle continuait sur ce ton, ce qui m'embarrassait fort ; enfin pour la faire changer, je la priai de s'asseoir. Rien ne coupe mieux une scène tragique. Quand on est assis, cela devient comédie. »

Généralisant ces dernières observations, nous pouvons dire que les effets comiques sont innombrables, que l'on obtient en choisissant pour parler de n'importe quoi le ton qui convient le moins : discourir plaisamment d'une chose funèbre, raconter avec gravité une anecdote bouffonne, c'est l'ABC de l'art de l'humoriste et de l'homme d'esprit : « J'essaie toujours, dit Charlot, de faire contraster le sérieux de mes manières

avec le ridicule de l'incident », et ceux qui l'ont vu sur l'écran se livrer imperturbablement aux cabrioles les plus extravagantes savent à quel point ce mime génial y réussit. Le même procédé se retrouve chez tous les maîtres de l'humour et de l'esprit, qu'il s'agisse de Swift, de Dickens, de Jérôme K. Jérôme, de Mark Twain, ou, chez les Français, de Voltaire ou d'Anatole France.

Mais en voilà assez sur le contraste considéré comme source du comique ; les quelques exemples cités suffisent à faire entrevoir la joyeuse multitude d'effets plaisants que semble suffisamment expliquer cette loi. Il me reste à remarquer qu'on ne s'en est pas moins trompé en voyant là l'explication dernière de toute espèce de manifestation comique, et que cette théorie n'échappe pas plus que la première aux deux objections mentionnées tout à l'heure. Impossible de contester que la théorie du contraste s'applique à une foule de cas où nous n'avons nulle envie de rire ; dès lors on sera conduit à rechercher, dans les cas de contrastes comiques, si le contraste est bien sûrement la source unique et directe du rire : on s'apercevra que souvent ce n'est pas le cas. De plus il s'en faut qu'un contraste quelconque se dissimule au fond de *tout* effet comique, et par exemple de multiples mots d'esprit, scènes moliéresques ou réparties comiques comme celle de notre cocher bernois.

Aussi d'autres penseurs installés dans d'autres bateaux ont-ils remonté une fois de plus le fleuve des manifestations du comique humain pour chercher ailleurs que dans le contraste la source mystérieuse, éternellement fuyante. Certains l'ont cru trouver dans ce qu'ils ont appelé le *sentiment d'augmentation de notre personnalité*. Selon cette nouvelle théorie le comique serait, comme dit Faguet. « quelque chose par quoi un homme se montre très brusquement inférieur à ce que vous croyez être » — « cela vous occasionne de la joie en vous donnant un sentiment vif de votre supériorité, et si cette révélation est, de plus, inattendue, cela donne le branle à votre rire ». Le philosophe anglais Hobbes dit pareillement : « La passion qui excite à rire n'est autre chose qu'une vaine

gloire fondée sur la conception subite d'une excellence qui se trouve en nous par opposition à l'infirmité des autres. » Le rire serait ainsi, selon Hobbes, et plus tard selon le psychologue français Philbert, qui s'est fait le champion de cette théorie, un rire de malice, et en somme un rire d'orgueil. Ce n'est pas moi qui me serais laissé prendre à une cigarette truquée ! Ce n'est pas moi qui aurais laissé le vent s'emparer de mon chapeau ! Ce n'est pas moi qui aurais donné l'essor à mon verre d'eau sucrée ! Ce n'est pas moi qui aurais oublié de citer un mot fameux après l'avoir annoncé avec fracas !

Cette explication inattendue, ingénieuse mais combien paradoxale est celle que préfèrent volontiers les ennemis du rire, à qui nous consacrons la dernière partie de ce travail. Reconnaissons honnêtement qu'ils ont pour eux le suffrage de plus d'un grand philosophe, puisque Lamennais lui-même est convaincu que le rire vient toujours d'une secrète satisfaction d'amour-propre. « Quiconque rit d'un autre, écrit-il, se croit en ce moment supérieur à lui, et le rire est surtout l'expression du contentement qu'inspire cette supériorité réelle ou imaginaire. » Enfin on trouve cette conception morose du rire dans le premier ouvrage paru en français sur cette question, ouvrage de Poinsinet de Sivry, qui écrit en 1768 : « Le rire n'est pas excité par toute sorte d'orgueil, mais presque toujours par l'orgueil qui s'applaudit. »

À présent, que le rire humain soit bien souvent ce rire de malice que réprouvent à l'envi trop de moralistes solennels, de censeurs voués à la tristesse, et en général tous ceux qui ne pardonnent pas à l'esprit de n'être point frère de la charité, et à la fantaisie d'oublier que la vie est courte et que nous mourrons tous, j'en conviens volontiers. Mais de ce que le rire n'est point toujours innocent, a-t-on le droit de le prétendre toujours coupable ? « Oui, le rire est divin s'il n'est vil ni méchant », dit un beau vers de Catulle Mendès dans sa pièce sur Scarron.

Quant à l'idée pessimiste que le rire aurait sa source dans l'orgueil qui s'applaudit, encore qu'elle ne soit sans quelquefois se vérifier, il est fâcheux qu'elle ait contre elle d'être inspirée moins par une impartiale observation de la réalité

que par une disposition chagrine à voir le Mal partout et à le chercher principalement là où il ne met qu'accidentellement les pieds. Cette idée a contre elle, par exemple, tout ce que nous savons de la vie et du caractère des grands pourvoyeurs du rire, à commencer par Molière dont on sait assez que personne ne fut moins orgueilleux, si ce n'est peut-être La Fontaine dont le trait de caractère le plus saillant semble avoir été l'ingénuité, l'incapacité foncière de se prévaloir de quoi que ce soit, fût-ce de son génie, qui cependant fut immense. Mais n'empiétons pas sur nos conclusions ; qu'il nous suffise pour l'instant de nous demander si vraiment nous jouissons secrètement de nos prétendues supériorités, si vraiment nous caressons l'orgueil d'être nous-mêmes, à l'heure où nous nous égayons d'un vaudeville divertissant, d'un film exhilarant, d'une farce spirituelle, ou enfin de tout spectacle ayant l'heur de nous mettre en joie¹ ?

Une autre explication du comique nous retiendra moins longtemps encore. On a cru quelquefois découvrir la cause suffisante du rire dans l'*absurdité*, tout simplement. De tout effet comique on s'acharnait dès lors à extraire soit une contradiction, soit une sottise, soit une erreur ou une maladresse. Ce qui a la propriété de nous faire rire serait ainsi « l'absurdité réalisée sous une forme concrète », une « absurdité visible » : Il est absurde d'être dupe d'une cigarette cachant un feu d'artifice ; absurde de ne pas tenir son chapeau quand le vent souffle avec violence ; absurde de placer son verre d'eau sur le passage de ses gestes, et ensuite de ne pas le retenir au vol avant sa chute parmi les bancs ; dans tous ces cas nous rions de l'évidence d'une absurdité qui s'épanouit dans l'instant qu'elle se casse le nez, comme fait l'absurde

¹ Le manque de sérieux de la théorie expliquant le rire par l'orgueil avait déjà frappé Voltaire, qui écrit dans le *Dictionnaire philosophique* (article Rire) : « Les raisonneurs ont prétendu que le rire naît de l'orgueil, qu'on se croit supérieur à celui dont on rit. Il est vrai que l'homme, qui est un animal risible, est aussi un animal orgueilleux ; mais la fierté ne fait pas rire... J'avais onze ans quand je lus tout seul, pour la première fois, l'*Amphitryon* de Molière ; je ris au point de tomber à la renverse ; était-ce par fierté ? On n'est point fier quand on est seul. Était-ce par fierté que le maître de l'âne d'or se mit tant à rire quand il vit son âne manger son souper ? Quiconque rit éprouve une joie gaie dans ce moment-là, sans avoir un autre sentiment. »

danseur de la fable ayant fait fi du balancier... Nous rions de la naïveté, parce que son visage est précisément celui de l'absurdité ; nous rions de la timidité, qui porte le même sceau, nous rions de tout ce qui choque notre bon sens et de tout ce que nous aurions si bien su ne pas faire, ou faire cent fois mieux. Ici encore, ceux que j'ai appelés les ennemis du rire s'en donnent à cœur-joie : Comment pouvez-vous rire d'un vaudeville, un vaudeville étant toujours absurde par définition ? Comment pouvez-vous rire de Charlot ? Ne voit-on pas qu'il ne fait pas un geste qui n'atteigne le comble de l'extravagant, du grotesque, de l'absurde enfin ? Seulement, ce qu'ils ne voient pas, eux, ni ceux des philosophes qui gravitent autour de cette idée, c'est que, du moment que la plupart des absurdités n'ont jamais fait rire personne, il faut bien qu'il y ait quelque chose de tout spécial au fond de celles d'entre elles qui nous paraissent comiques ; et ce qu'ils ne voient pas non plus, c'est qu'il est tels gestes, attitudes, jeux de mots parfaitement absurdes qui ne pouvaient être imaginés que par un esprit... plein d'esprit ! Et ici il faut bien que je recoure une fois de plus à Charlie Chaplin, dit Charlot, puisque ma conviction est que personne, jamais, ne fut plus que lui absurde avec génie. Rappelez-vous, par exemple, Charlot balayant la salle à manger avec le rouleau à gazon, puis, à l'heure du déjeuner, carillonnant frénétiquement pour s'appeler lui-même à table, et accourant avec une sorte d'allègre surprise. Regardez-le, ailleurs, attraper des mouches avec je ne sais quelle fièvre d'apostolat ; puis, après quelques captures, vérifiant la force et le ressort de ses biceps. Suivez-le, dans un autre film, sur la route où Charlot bouvier pousse devant lui les vaches de son patron Jéroboam, en lisant quelque passionnant roman ; le chemin bifurque, les vaches prennent à droite, Charlot tout à son roman poursuit à gauche, tout en continuant machinalement à distribuer devant lui des coups de gourdin consciencieux à des bêtes imaginaires... Mais Charlot se décide à lever le nez ; constate sa solitude, et c'est en vain que ses yeux inquiets et responsables fouillent les quatre points de l'horizon... Charlot pris de panique sautille de droite et de gauche à la

recherche de ses bêtes, court comme il sait courir, s'arrête net, interroge le ciel, vide ses poches, et enfin, stoïque et minutieux, cherche ses vaches derrière un arbuste, sur un arbre et sous une pâquerette...

Que maintenant la théorie de l'absurdité n'explique qu'une modeste minorité d'effets comiques, c'est sur quoi il serait... absurde d'insister.

Disons toutefois que si l'humour — d'essence anglo-saxonne — se caractérise premièrement par ce que nous avons dit, à savoir par une attitude, un visage d'autant plus impassible qu'il s'agit de choses plus bouffonnes, un autre de ses caractères me paraît résider dans l'importance prépondérante qu'il accorde à l'absurdité comique. C'est même en quoi il se différencie presque toujours de l'esprit, chose latine et française par excellence. L'esprit français renonce rarement au bon sens ; l'humour se meut dans l'extravagance, et s'y délecte ; loin donc d'être jumeaux ou seulement cousins germains, l'humour britannique et l'esprit français sont souvent l'un à l'autre aussi étrangers qu'il se peut, et éprouvent réciproquement autant de peine à s'admettre qu'à se comprendre ; l'humour étant blessé du manque de fantaisie et de profondeur de l'esprit, à qui il reproche de se contenter de parler gravement des choses légères, légèrement des choses graves, mais sans jamais perdre la tête, et l'esprit, personne positive et sensée, se scandalisant au spectacle des élucubrations fantastiques de l'humour, dissimulées sous tant d'implacable sérieux, et de la façon minutieuse, précise, renseignée avec laquelle sa prétendue logique nous conduit, sans que d'abord nous nous doutions de rien, aux déductions les plus bizarres et aux conclusions les plus folles¹.

¹ J'ai eu maintes occasions de noter que chez nous plus encore qu'en France, c'est *toujours au nom du bon sens* que l'on renonce à goûter l'humour et à le comprendre. Nous éprouvons une difficulté singulière à admettre que l'humour tourne délibérément le dos à tout ce que nous avons accoutumé de chérir sous le nom de bon sens, et satisfasse à des besoins tout différents, besoins de libre fantaisie, de folie gaie, de saine extravagance, besoins que précisément ignorent et par conséquent reprochent les gens cuirassés de gravité, qui trouvent Mark Twain absurde, Charlot idiot, Jérôme K. Jérôme bien à plaindre, et, comme Tœpffer nous le dira tout à l'heure, Arlequin fade et Pierrot bête. Il faut pourtant s'y résoudre : pour l'humour, pour certain humour, 2 et 2 ne font pas quatre, mais 5 ; pour cet humour-là, la lune est joyeusement habitée, la quadrature du cercle n'est pas plus un mystère que le mouvement perpétuel ;

et on trouve tous les jours midi à quatorze heures. Ce que les héros du bon sens ne saisiraient jamais, c'est comment il se peut faire que de telles élucubrations apparaissent réjouissantes à ceux qui savent, à l'occasion, renoncer à leur ferme esprit positif, à leur logique d'airain, pour suivre l'humour dans le jardin bizarre, semé d'herbes folles et de fleurs étranges, de sa capricieuse Fantaisie... C'est que ceux-là savent que si Mark Twain, ou Jérôme, ou Charlot, sont d'un comique savoureux, c'est que chacun d'eux, ayant un cerveau d'homme, et d'homme singulièrement intelligent, *se divertit volontairement* à penser comme un enfant ou quelquefois comme un fou ; et qu'au plus fort de ses extravagances il *sait* qu'il extravague, et n'en garde que plus soigneusement le visage désespérément impassible de ceux qui savent qu'ils n'extravaquent jamais ; ceux-là ont compris que l'humoriste joue avec son intelligence, avec son esprit, avec tout lui-même, feignant d'être un autre et le feignant si bien que jamais il n'a l'air de feindre... « Mais non, tu n'es pas sot puisque tu t'en rends compte », dit Cyrano à Christian. Mais non, humoriste, tu n'es pas absurde puisque tu sais si bien l'être — le devenir au seul vœu de la libre, et fantasque, et bienfaisante Fantaisie qui t'habite.

Je ne tente nullement ici une définition de l'humour. Je ne prétends qu'à rappeler qu'une œuvre authentiquement humoristique abritant nécessairement une dose plus ou moins forte d'absurdité allègrement épanouie sous un masque implacablement sérieux, — celui qui, se préparant à lier connaissance avec cette œuvre, ne tournerait pas le dos, pour un moment, à son précieux bon sens, ne trouverait rien autre qu'un sujet d'irritation ou une occasion de hausser les épaules à l'ouïe de pages qui n'en demeurent pas moins de fines perles d'humour. On ne répétera jamais assez que de même qu'il n'est point superflu d'être quelque peu artiste pour goûter pleinement une œuvre d'art, de même il n'est pas de trop, pour savourer à son prix une pièce humoristique, de laisser germer en soi ces petites graines de douce folie que d'imprudents pédagogues voudraient étouffer à tout prix.

WALTER JÉQUIER.

Dr ès lettres.

(*A suivre.*)

Une voix au téléphone.

Quittant la gare de Pont-Thièle, l'omnibus de l'Hôtel des Bains s'ébranla au trot mesuré de ses chevaux. En ce temps-là l'automobile était considéré comme un véhicule dangereux, bon pour les excentriques et les milliardaires américains. La voiture ne contenait que deux personnes et deux malles, sans parler des petits colis. Malle élégante et malle simple, femme du monde et camériste. De la première, on n'apercevait qu'une silhouette haute et mince, gainée dans un manteau de voyage de coupe anglaise, coiffée d'un canotier blanc à voilette baissée. L'autre, figure sans âge et presque sans sexe, type de la « personne de confiance ».

C'était jour de marché. Autour de la plaine couverte d'herbe et bordée d'arbres qui s'étend devant la station, s'alignaient des échoppes garnies d'ustensiles divers et de pièces de cotonnade. Quelques paysans attelaient leurs charrettes, d'autres emmenaient des vaches. Mais ailleurs la paix régnait avec le silence. C'était l'heure du repas ou de la sieste. La petite ville était assoupie au soleil de midi, les fenêtres se cachaient à l'ombre des tentes. Seuls les pigeons picoraient entre les pavés ou venaient boire au bassin rond de la fontaine garnie de plantes fleuries.

Franchissant un pont jeté sur un canal, l'omnibus s'engagea dans une allée de tilleuls, dont la floraison parfumait l'air. Bientôt ce fut l'Etablissement des Bains tout blanc dans la verdure, puis l'accueil banal et empressé qui attend le voyageur au seuil d'un hôtel.

Quand, après avoir inscrit son nom et visité sa chambre, la nouvelle venue entra dans la salle à manger, le repas était déjà commencé. Peu de monde; on était au commencement de la saison. Le docteur, un homme à cheveux gris dont le

talent et le caractère attiraient à Pont-Thièle une clientèle de choix, vint à elle et la salua. Il paraissait la connaître, et leur entretien se prolongea un peu au delà des formalités d'usage. Puis elle gagna sa place indiquée par le maître d'hôtel. Deux messieurs occupaient la table voisine.

— Pas jolie, fit l'un, un Français, en regardant la jeune femme.

— Pas laide non plus, fit l'autre, un Vaudois ; du cachet, de la race... il me semble connaître cette figure-là.

A la fin du repas, ils allèrent consulter le livre des voyageurs. Le dernier nom, inscrit d'une écriture haute et ferme, était : « Madame Geneviève Le Fabré et femme de chambre, Genève. »

— Tiens, dit le Français, Madame Geneviève... en général chez nous, les femmes mariées ou veuves adoptent le prénom de leur mari... du moins les femmes du monde, et celle-ci en est une, et du meilleur.

— Le Fabré, dit le Vaudois, c'est un vieux nom genevois très connu dans le pays. Mais voici le docteur, il saura nous renseigner. Eh bien, docteur, quelle est cette grande jeune femme blonde que vous avez saluée à son arrivée ? Vous paraissez en bons termes avec elle.

— Je l'ai connue enfant, répondit le docteur Merlay. Son père, M. Le Fabré, un Genevois de la vieille roche, était un de mes clients ; il a fait plusieurs séjours ici, mais seul ; à chacun de mes passages à Genève, j'allais le voir, il me retenait à dîner, j'ai même demeuré chez lui dans sa villa de Chambésy à l'occasion d'un congrès de médecine. Il est mort, il y a environ dix ans, sa femme l'a suivi de près et depuis lors, j'ai un peu perdu de vue sa fille.

— Est-elle parente du colonel Le Fabré ? interrogea le Vaudois.

— C'est sa sœur, ou plutôt sa demi-sœur, ce qui explique la grande différence d'âge.

— Elle a sans doute épousé un cousin, observa le Français, puisque s'intitulant « Madame » elle porte le même nom que son père et son frère ?

— Elle est divorcée, répondit le docteur et vous savez

qu'après le divorce, les femmes reprennent leur nom de jeune fille. Elle avait fait le plus sot mariage du monde, un étranger, rencontré aux bains de mer, je crois, vaguement Anglais et vaguement artiste,... un de ces déracinés qu'on rencontre partout et qui ne sont chez eux nulle part.

En ce moment, Mme Le Fabré parut à la porte du hall. Sobrement habillée d'un tailleur gris du bon faiseur, pâle et distinguée, les traits irréguliers, mais fins. Et le Français, la sachant divorcée et lui supposant un passé un peu scabreux, s'avisa qu'après tout, « elle n'était pas mal ».

Elle s'installa dans un fauteuil de jonc, un livre à la main. L'ambiance lui parut sympathique. Des gens tranquilles, tous Français ou Suisses. Pas de rastaquouères ; pas de toilettes. Un gros monsieur sirotait son café en savourant un cigare. Une dame âgée faisait des patiences ; une jeune fille faisait du filet. Et, dans le hall, régnait une douce somnolence.

La visite au docteur était fixée à cinq heures. Que faire en attendant ? Après quelques arrangements dans sa chambre, Geneviève sortit.

On était en juin, l'atmosphère était saturée de l'odeur du foin et de l'arome des tilleuls. De gros cumulus blancs et gris couraient sur l'azur. Après avoir fait le tour du parc, assez vaste, mais trop ombragé et manquant d'horizon, la jeune femme reprit la route qu'elle avait longée tout à l'heure.

Jusqu'au Jura tout proche, la campagne s'étendait, bien cultivée, vraie terre de labour. Des faucheurs allaient en fenaïson ; les cerises rougeoyaient dans les vergers. Le long du canal, s'alignaient de petites maisons propres, avenantes, entourées de jardins. Et partout des roses ! Rosiers grimpants s'accrochant aux murailles, rosiers bas fleurissant près de terre, rosiers hauts sur tige et taillés en boules, il y en avait de toutes sortes, de toutes couleurs. La promeneuse aimait ce pays paisible et prospère. A l'entrée de la ville, elle remarqua une maison qui lui plut singulièrement. La façade en pierre de taille datait du XVIII^e siècle ; un balcon en fer forgé surmontait la porte d'entrée ; les volets verts étaient clos à cause du soleil. Sur les murs une glycine épanouissait ses

dernières fleurs, un rosier blanc ses premières roses. Le jardin qui s'étendait jusqu'à la route était assez vaste et planté à la française : allées droites, bordées de buis, plates-bandes fleuries d'iris et de pivoines. Tout y avait un cachet de netteté, d'aisance, de prospérité. Comme il ferait bon vivre là, dans la paix et l'oubli avec beaucoup de livres et quelques amis !

Pont-Thièle s'était réveillé de sa torpeur de midi. Des enfants jouaient dans les rues, des femmes causaient sur le pas des portes, paysans et paysannes faisaient leurs emplettes. Elle est sympathique, cette petite cité propre et bien ordonnée, avec ses boutiques aux devantures luisantes, aux étalages variés. La Grand'place a vraiment bon air entre le château massif flanqué de quatre tours rondes et l'église, où le clocher roman s'accorde tant bien que mal avec la façade rococo ; au milieu, le monument de Pestalozzi entouré de géraniums rouges met une note de gaieté. M^{me} Le Fabré entra chez un fruitier et y acheta un petit panier de cerises.

On a vite fait de traverser tout Pont-Thièle. En arrivant à la rivière canalisée, droite entre ses deux rangées de peupliers d'Italie, on prend un chemin bordant l'eau. Bientôt c'est la pleine campagne, entre le terrain d'exercice où manœuvrent des recrues et les allées d'arbres se mirant dans la Thièle. Des bateaux sont attachés à la berge, il y a des bancs de bois le long du rivage. Les mères y apportent leur ouvrage, les enfants jouent. Enfin on arrive au lac, à ce lac que l'on sent si proche et qui semble reculer à mesure que l'on avance.

Geneviève s'assit sur un tronc d'arbre et se mit à manger ses cerises fraîches. Elle adorait les lacs. N'avait-elle pas été élevée sur les bords de celui dont Voltaire a dit : « Mon lac est le premier ? » Certes, celui-là n'a pas la splendeur du Léman, mais il possède un charme discret qui vous pénètre doucement. La nuance opaline de ses eaux, la courbe de ses collines, le frémissement des roseaux sur la rive, tout, jusqu'à l'austérité du Jura, lui donne une beauté grave et fine qui ne se révèle pas au premier coup d'œil, mais gagne le cœur de tous ceux qui comprennent la nature. On entendait les appels des enfants qui se baignaient et le bruit des rameurs sur l'eau que la brise rayait à peine.

La jeune femme se détendait, respirait à pleins poumons et savourait la sérénité de l'heure. C'était tout ce qu'elle demandait à la vie : la paix, l'oubli. Le bonheur, elle n'y croyait plus. Mais avec ce qui lui restait, la santé, une certaine fortune, des amis, des jouissances intellectuelles et artistiques, elle pouvait encore se faire une existence très douce, sans heurts, comme ces journées sans soleil qui sont aussi sans orage. Oui, le passé était aboli, mort à jamais. Elle tourna autour de son doigt son alliance et voulut la jeter dans le lac. Puis elle se rappela le conseil d'une vieille amie septuagénaire au cœur jeune, à l'esprit juste : « Quand on a la bague au doigt, mon enfant, il ne faut jamais la lâcher, quoi qu'il arrive. Surtout en voyage, surtout dans les hôtels, ce petit anneau d'or a une grande importance. Ne le quittez qu'à la mort ». Sans exécuter le geste ébauché, elle resta à rêver en regardant les petites vagues se briser sur la rive.

Où était-il ce Lionel Delmore qu'elle avait cru aimer ? Sentiment sans ardeur et sans profondeur qu'elle avait eu la folie de prendre au sérieux. Sa jeunesse passée auprès de parents excellents, mais trop âgés et trop austères ne lui avait pas donné le roman dont rêvent toutes les jeunes filles. Instruite et cultivée, mais manquant d'entrain comme de fraîcheur, elle n'avait connu dans le monde, où du reste elle allait peu, que des succès d'estime ; elle avait vite passé au rang de confidente, rôle ingrat dont ne se contentent que celles qui ont beaucoup de raison et peu de beauté. A la mort de ses parents, enlevés tous deux dans l'espace d'une année, elle s'était trouvée seule à trente ans en possession d'une jolie fortune, ignorant la vie et ne sachant que faire de sa liberté. Et c'est ainsi qu'elle avait commis cette erreur énorme : un mariage où l'amour et la raison faisaient également défaut.

Lionel Delmore ! un joli nom, un joli garçon, un joli talent... rien de plus. Parce qu'il l'avait admirablement l'aquarelle, qu'il possédait une tournure élégante et des yeux bleus, que sa voix était prenante, à peine nuancée d'accent anglais, elle avait cru l'aimer, et elle n'avait pas su lire sur son visage l'incurable faiblesse de caractère, le seul défaut dont on ne puisse se corriger. Et elle n'avait pas pressenti dans l'ombre

l'ennemi : la belle-mère, veuve, aimant son fils unique, non en mère intelligente et dévouée, mais en tigresse jalouse de son petit. Pourquoi revoyait-elle si nettement ces visages qu'elle savait à jamais disparus de son chemin ? La vie errante avait repris ces deux cosmopolites, épaves de la civilisation moderne... Où avaient-ils dressé leur tente et recommencé leur existence d'expédients ? Elle se prit à dire tout haut : « Quel bonheur d'être à jamais délivrée de ces gens ! » En ce moment l'horloge sonna quatre heures. Geneviève se souvint de son rendez-vous avec le docteur, à cinq heures, à l'hôtel. Elle se mit donc en route et regagna sa chambre où la fidèle Antoinette lui préparait du thé.

— Madame a perdu son bracelet, s'écria-t-elle en la voyant entrer. Geneviève s'aperçut alors de la disparition de ce bijou qui ne la quittait jamais depuis le jour où sa grand-mère le lui avait attaché au poignet à son vingtième anniversaire. Il n'avait pas grande valeur, étant sans pierreries. Mais il était ancien, d'un beau travail et orné d'émaux rares. Elle y tenait beaucoup, elle pensa l'avoir laissé dans sa chambre, mais Antoinette protesta l'avoir vu au moment du départ pour la promenade. Le personnel de l'hôtel fut averti, le jardin fouillé, mais en vain. Enfin le portier suggéra l'idée d'une annonce dans le journal local.

— Le plus simple est de téléphoner à la rédaction ; dès demain l'avis paraîtra et il est probable que le bijou se retrouvera. Les gens ne sont pas voleurs par ici.

Dans la cabine du téléphone, Geneviève dicta lentement et clairement l'avis à insérer, sans se nommer toutefois : « A rapporter, contre bonne récompense, Hôtel des Bains chambre 60. »

— Parfaitement.

— Veuillez répéter mes paroles, ajouta-t-elle.

La voix répéta mot pour mot les paroles de la jeune femme, et cette voix résonnant dans l'appareil, fit courir un frisson dans ses veines ; elle semblait venir de loin, des profondeurs du passé... c'était la voix de Lionel Delmore !

Quand Antoinette la vit sortir de la logette, elle était pâle, tremblante, le visage défait.

— Madame a pris mal, s'écria la brave fille, il faut que madame remonte dans sa chambre et prenne son thé.

Elle suivit le conseil sans mot dire, marchant comme un automate. Arrivée chez elle, elle se laissa tomber sur le divan.

Sa voix ! Il est tout près d'ici ! Cette hantise de tout à l'heure, c'était un avertissement, c'était de la télépathie. Pas un instant elle n'admit qu'elle avait pu se tromper. Il n'y a pas deux voix semblables, comme il n'y a pas deux visages pareils. Machinalement, elle avala une tasse de thé et comme sa femme de chambre lui faisait observer qu'il était cinq heures, elle descendit chez le docteur.

— Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver dans cette boîte à téléphone, grommela Antoinette en dégustant consciencieusement le contenu de la théière. Il n'y avait pourtant pas le diable dedans.. ou la mère à monsieur, ce qui serait encore pire.

Le docteur Merlay était un vieux praticien, un observateur, tout le contraire d'un arriviste. Il se contentait de sa place dans une modeste station balnéaire de la Suisse romande, alors qu'il eût pu se faire une clientèle riche à l'étranger. Il avait vu Geneviève Le Fabré enfant, sage et silencieuse, élevée à l'ancienne mode, fruit d'un mariage tardif, puis jeune fille instruite et trop surveillée, causant agréablement, mais manquant un peu d'entrain et de spontanéité. Dès le premier coup d'œil, il s'aperçut du changement accompli depuis quelques heures. Néanmoins, il lui fit subir un interrogatoire consciencieux après lequel il prescrivit le traitement à suivre. Comme elle se levait pour prendre congé, il la retint.

— Je vois chère Madame, que vous avez éprouvé une émotion, un choc... et cela très récemment. Vous n'avez pas le même visage qu'à votre arrivée, vous êtes tendue, nerveuse, un peu fébrile. Je ne vous interroge pas, mais vous savez qu'un médecin est presque un confesseur, s'il n'a pas le droit d'absoudre, il a du moins le privilège de tout entendre, et, s'il connaît son métier, il doit savoir tout comprendre. Vous parlerez quand vous voudrez, ou vous ne parlerez pas. En attendant, sauvez la face. Assistez au dîner, soyez vaillante, faites-vous belle. N'allez pas vous enfermer dans votre chambre à vous ronger le cœur, n'allez pas vous faire servir des

nourritures spéciales. C'est ainsi que les femmes nerveuses cultivent leurs chagrins et leurs soucis et en font des monstres qui dévorent toute leur substance.

Geneviève suivit le conseil du docteur. Elle parut à dîner, bien coiffée, vêtue d'une robe de soie liberty bleu pastel qui lui seyait parfaitement, avec certain air résolu qui donnait du ton et de l'accent à son visage un peu incolore. Ses voisins de table observèrent, que « sans être jolie, elle était vraiment bien ».

Cependant, le repas terminé, elle ne fit que passer dans le hall, et, jetant sur ses épaules une cape de laine blanche, elle sortit.

La soirée était belle, c'était la saison des longs jours ; le soleil venait de se coucher, le ciel était d'or, les parfums de juin se faisaient plus pénétrants, le rossignol chantait. Sortant du parc, elle prit un chemin qui gravissait la colline, chemin pierreux, ombragé de noyers. Bientôt elle découvrit sur la gauche, un sentier plus uni, sans mur ni barrière, séparant deux prés nouvellement fauchés. De là on dominait la petite ville avec ses toits bruns à demi cachés par les arbres. Au milieu, s'élevaient la masse du château et la flèche de l'église ; on apercevait le lac comme une lame d'argent, le Jura noyé d'ombre formait le fond du tableau. Geneviève s'assit sur le foin sans trop penser à sa toilette et contempla le paysage que poétisait le soir. Tout à coup elle vit se dresser sur le sentier la haute silhouette un peu voûtée du docteur Merlay.

— Vous avez découvert mon coin favori ? lui dit-il en s'asseyant près d'elle. N'est-ce pas quelle belle vue ? Et c'est encore plus joli le matin, à l'heure de la buée bleue.

— J'aime la promenade et je ne me sentais aucun entrain pour les banalités des soirées d'hôtels.

Puis, après un court instant :

— J'ai été vaillante, n'est-ce pas ?

— Je vous marque un bon point... mais gare à la rêverie ! Il n'y a rien de plus dangereux que de se perdre dans les « ce qui aurait pu être ». On ressasse ses chagrins, on les analyse, on les enguirlande. Et on finit par y trouver un plaisir malsain.

Un silence. Puis brusquement la jeune femme se tourna vers le docteur :

— Ayant connu mes parents, leurs idées et leur genre de vie, vous avez dû être bien étonné en apprenant mon divorce ?

— Point du tout. Ce qui m'a étonné, c'est votre mariage, mais du moment que vous aviez commis cette erreur, le divorce s'imposait à brève échéance.

— Si ce fut une erreur ! Ah ! je l'ai cruellement expiée ! mais ne me jugez pas trop sévèrement. J'ai eu tort, sans doute, mais il y a des circonstances atténuantes. Lorsque je restai seule au monde, je n'étais plus toute jeune, mais bien que, d'après les idées archaïques de mes parents, j'eusse été très bien élevée, j'étais aussi désarmée devant la vie qu'une enfant de vingt ans.

— Vous aviez votre frère.

— Mon demi-frère, précisa Geneviève, qui n'avait jamais pardonné à notre père son second mariage. C'était lui qui héritait de la propriété de Chambésy ; il bouleversa toute la villa sous prétexte d'y introduire le confort moderne. Sa femme était tout à la joie de sa nouvelle fortune. Ils ne se souciaient guère de moi ! Ils me proposèrent vaguement de passer l'été avec eux, mais je me gardai bien d'accepter et ils n'insistèrent pas. Qu'aurais-je fait dans ce ménage mondain ? Il y a bien mes neveux, deux grands garçons que j'aime beaucoup... mais je ne voulais pas être un trouble-fête.

— Vous avez d'autres parents ?

— Oui, ma tante Duvernay survint alors et m'offrit de passer l'hiver chez elle à Paris. Vous connaissez les Duvernay, n'est-ce pas docteur ?

— Un peu. Monsieur Duvernay est un banquier suisse établi à Paris. Il se donne un mal inimaginable pour faire oublier son origine. Quand il dit « vous autres Suisses », je ne peux pas m'empêcher de rire, d'autant plus que l'accent du terroir reparait tout le temps.

— C'est bien cela... et la jeune femme se prit à sourire. Monsieur Duvernay n'est que mon oncle par alliance, aussi je puis l'entendre débiter... mais il a toujours été très bon pour moi. Ma tante n'oublia jamais qu'elle était la sœur unique de

mon père. Elle m'accueillit tout à fait maternellement. J'aimais Paris, où j'avais fait plusieurs séjours avec mes parents. J'y allai avec plaisir, et cependant je m'y suis terriblement ennuyée au début de cet hiver qui devait décider de mon sort. Ma tante ne m'accordait aucune indépendance. Elle ne voulait pas me laisser sortir seule, à trente ans, sous prétexte que j'étais « une jeune fille ».

— Les Duvernay font partie de la bonne société protestante, la B.S.P. qui est plus à cheval sur les usages que si elle les avait elle-même inventés. J'ai fréquenté quelques-unes de ces maisons pendant mes séjours à Paris. Je ne m'y suis pas follement amusé ; mais quels bons dîners j'y ai faits !

— Mon oncle et ma tante recevaient tous les mardis. Au commencement de l'hiver, ce furent des réceptions intimes à cause du deuil de la famille. Mais après le jour de l'an, ils rouvrirent leurs salons. Les soirs de fête, je restais seule dans ma chambre, avec ma robe noire et mon chagrin entendant au loin le murmure des voix, de la musique...

— Les Duvernay ont un fils, n'est-ce pas ?

— Oui, mon cousin Roger. — Geneviève tortilla nerveusement un brin de foin. — Nous sommes contemporains, nous étions très bons camarades, ses parents voulaient absolument le marier. Les jeunes filles de la société protestante furent comparées, jugées, évaluées. N'allant pas dans le monde à cause de mon deuil, toutes ces histoires de bals, de visites, d'entrevues, m'agaçaient un peu. Je me sentais de plus en plus de trop dans cette maison, où pourtant on avait de la bonté pour moi.

— Et alors arriva l'homme fatal ?

— Oh ! il n'y eut pas de coup de théâtre... pas même de roman. J'avais du goût pour la peinture ; je désirais travailler dans un atelier. Ma tante se récria à l'idée de m'envoyer chez Jullian où l'on dessine d'après l'« académie ». Elle trouva un atelier très comme il faut, de tout repos, dirigé par une dame Belmoustier qui avait acquis jadis une certaine réputation pour les portraits au pastel. Cette vénérable personne avait délégué ses pouvoirs à un jeune professeur, également très comme il faut, c'était Lionel Delmore.

Elle se tut puis reprit d'une voix un peu étranglée.

— Il avait une tenue excellente, réservée, comme il convient à un professeur pour dames.

— Et il était beau garçon ? suggéra le docteur.

— Ah ! pour cela oui.... d'ailleurs, cela dépend des goûts... Vers la fin de l'hiver, Mme Belmoustier organisa des visites collectives dans les musées. C'était très intéressant. En sortant, on allait quelquefois prendre le thé dans une crèmerie ; j'avais fini par faire comprendre à ma tante que je pouvais me passer de chaperon.

— Juste au moment où cela eût servi à quelque chose !

— Cela n'eût rien empêché, cher docteur ; les chaperons sont plus souvent complaisants que sévères. Au printemps, les élèves de l'atelier, sous la haute surveillance de Mme Belmoustier, visitèrent Versailles, Chantilly, Fontainebleau... Ah ce furent de belles journées ! Le mois de mai fut merveilleux cette année-là.

— Ce diable de printemps parisien ! En a-t-il fait commettre des folies ! Et la tante ne se doutait de rien ?

— Elle ne songeait guère à moi. Mon cousin était enfin fiancé ; cet événement absorbait son temps et ses pensées. Après le mariage, à la fin de juin, mon oncle et ma tante partirent pour la Bretagne, moi pour Genève. Je n'y restai pas longtemps. Le manque d'intimité entre le ménage de mon frère et moi n'avait fait que s'accroître. Je rejoignis les Duvernay à Dinard, où ils avaient loué une villa. Et là, ce fut l'imprévu, le signe du destin..., je retrouvai Lionel Delmore.

— Le destin a bon dos... nous l'invoquons volontiers pour excuser nos faiblesses, mais en ce qui vous concerne, mon enfant, je comprends tout : le bord de la mer, la peinture en plein air, la liberté d'allures qu'autorise la campagne..., c'est le prélude, on devine le reste.

— Que voulez-vous ? Ce jeune homme me plaisait et me faisait pitié. Exilé loin de son pays, ayant perdu toute sa fortune, vivant d'une vie précaire, il semblait un oiseau tombé du nid. Je me disais qu'en l'épousant, je le remplaçais à son rang social, je lui donnais une situation meilleure....

— Généreuse illusion, ma pauvre enfant ! Ces errants de la vie se complaisent dans leur bohème et prennent en horreur l'existence régulière avec ce qu'elle comporte de responsabilités et de devoirs.

— Ah ! je me sentais si isolée entre le vieux ménage de ma tante et le jeune ménage de mon cousin !

— C'est cela... du vague à l'âme, un instinct romanesque, et... un peu de dépit, avouez-le. C'est ainsi que l'on commet la grande folie, le mariage avec un étranger.

— Vous pensez donc, docteur, que, hors du pays, il n'y a pas de salut ?

— Je ne suis point assez sot pour prétendre que les honnêtes gens soient le monopole d'une nation plutôt que d'une autre. Il y en a partout, comme il y a partout de mauvais sujets. Nous avons tous, n'est-ce pas, d'excellents amis hors des frontières. Si de ces relations résultent des alliances, je n'y vois aucun inconvénient. Ce que j'entends par les « étrangers », ce sont ceux qui ayant toujours été loin de chez eux n'ont point de patrie.

— Permettez, les Delmore sont Anglais et de très bonne famille.

— C'est possible. Mais votre ex-mari n'avait-il pas été élevé entièrement hors d'Angleterre ? Et sa mère et lui n'étaient-ils pas brouillés avec toute leur parenté ?

— Comment le savez-vous ?

— Parce que ces déracinés sont toujours, à les entendre, de très bonne famille. Mais toujours aussi ils sont brouillés avec tout leur monde, pour des raisons qu'ils se gardent bien d'expliquer... et pour cause ! N'avaient-ils pas l'habitude de dire beaucoup de mal de leur pays ?

— Quelquefois ; mais ils ne toléraient pas que d'autres leur en dissent.

— En cela, ils avaient raison. C'était un reste de bons sentiments qui surnageait. Mais voyez-vous, ma chère enfant, ces gens qui vivent toujours hors de chez eux, loin des disciplines salutaires de la patrie et de la famille, dont la vie est sans but, qui n'ont que des demeures de passage et des relations d'hôtels, ces gens-là, vous dis-je, sont un des pires

fléaux de notre époque. Croyez-en mon expérience : l'homme qui n'a ni foyer ni patrie est toujours un déclassé et presque toujours un amoral.

— Lionel n'était pas foncièrement mauvais, répondit la jeune femme, non sans quelque vivacité. Il avait des sentiments généreux, une certaine noblesse de caractère, une culture étendue quoique un peu superficielle.

— Justement, cela confirme mon dire. Les plus belles natures sont gâtées irrémédiablement par cette vie errante.

— Ce qui a tout gâté, c'est qu'il y avait sa mère.

— J'en ai entendu parler. Mais aussi, comment vous, si raisonnable, avez-vous pu admettre cette chose inouïe : un tiers à votre foyer, et ce tiers une belle-mère !

— Que voulez-vous, je me suis laissé attendrir. Lady Anne Delmore — car elle était fille d'un lord, *lady by her own right*, et très fière de ce titre — était absolument seule au monde. Elle n'avait que son fils ; de plus elle était dans une position difficile. Les séparer eût été cruel. Bref, je cédaï, pensant que, sinon l'affection, du moins la reconnaissance... et aussi l'intérêt, lui conseilleraient d'user de bons procédés envers une belle-fille qui lui apportait de la fortune et des relations. Ah ! comme je m'étais trompée ! Cette femme à l'esprit borné, à l'intelligence médiocre, déploya à me tourmenter une ingéniosité qui touchait au génie. A tout propos, à chaque instant, elle trouvait le mot qui pouvait me blesser, m'irriter. Dès qu'elle apercevait un sujet de contestation entre son fils et moi, elle s'efforçait de l'envenimer. Avec elle, toute discussion devenait une dispute, et toute dispute une scène. Mon mari n'osait résister à cette mère qui l'avait gâté, afin de le mieux tyranniser, il ne savait pas me défendre, moi, sa femme ! Je pris le parti du silence ; je devins sournoise, renfermée, je n'avais personne à qui me confier. Quand je me plaignis à ma tante Duvernay, elle se contenta de me répondre :

— C'est toi qui l'as voulu.

Au bout de quelque temps, sous un prétexte futile, il lâcha l'atelier Belmoustier. Je désapprouvai ; sa mère l'y encouragea... naturellement ! Il inventa de se lancer dans

le journalisme, poussé par certaines influences, car le pauvre garçon avait des relations déplorables...

— Dans de telles conditions, le divorce était inévitable, affirma le docteur comprenant tout ce que voilaient les réticences de Geneviève.

— Quand vint l'été, mon frère, qui s'était toujours montré assez indifférent à mon égard, nous invita très aimablement à venir passer une quinzaine chez lui, mon mari et moi. Naturellement, il ne parlait pas de la vieille dame. Là-dessus, monsieur Delmore refusa l'invitation pour lui d'une manière presque insolente, m'engageant, toutefois, à l'accepter pour moi. J'aurais peut-être dû refuser..., mais j'étais si énervée, j'avais un tel besoin de détente et de repos que je partis pour Genève. Au commencement, Lionel m'écrivit de petites lettres assez sèches... puis plus rien. Inquiète de son silence, je télégraphiai à Paris, mon télégramme me fut renvoyé avec la mention : « absent ». Je partis immédiatement, j'arrivai dans mon appartement... il était vide ! Lionel était malade et on l'avait emmené dans une clinique sans me prévenir. Prenant à peine le temps de déposer mon bagage chez moi, je courus à cet établissement. J'y trouvai l'horrible vieille qui me défendit la porte de mon mari. Alors il s'échangea entre nous de ces paroles qui ne se peuvent ni oublier, ni pardonner. Quand je revis mon mari, il avait été influencé par sa mère. Je le sentis irrémédiablement hostile à mon égard et je compris que tout était fini entre nous... Je quittai l'appartement reprenant ce qui était à moi, puis je retournai dans mon pays. J'y fus reçue à bras ouverts, tous ceux qui, sans me le dire, avaient désapprouvé mon mariage, me félicitaient d'avoir échappé à cet enfer.

— Dites plutôt à ce purgatoire, car l'épreuve n'a pas été très longue, n'est-ce pas ?

— Un an. C'était suffisant, je vous assure. Nous restâmes séparés quelque temps. Puis j'obtins mon divorce, non sans peine, car Lionel était Anglais et la loi anglaise est plus exigeante que la nôtre en pareilles matières. Cependant la conduite de mon ex-mari me fournit aisément un prétexte, qui fut reconnu valable. Enfin, après un court procès, qui se déroula à Paris, je fus libre.

— Et vous voilà à tout jamais débarrassée de ces vilaines gens ; vous les oublierez et vous ne les reverrez jamais.

— Ah ! s'écria Geneviève en se levant brusquement, je le croyais il y a peu d'heures encore ! Ecoutez ce qui m'est arrivé aujourd'hui même. Rentrant de la promenade, je m'aperçus de la perte d'un bracelet auquel je tiens beaucoup. Après des recherches vaines, le portier me conseilla de téléphoner au *Journal de Pont-Thièle* et, dans l'appareil, j'ai reconnu sa voix... la voix de Lionel... il est ici... je puis le rencontrer à tout moment ! Cela vous explique mon émotion de tout à l'heure.

— Mon Dieu, chère madame, je comprends que cela vous déconcerte. Toutefois, du moment que vous avez divorcé, vous devez vous attendre à rencontrer votre mari un jour ou l'autre. Le monde est si petit !

— Evidemment, mais je vous assure que je me ne suis pas dit cela tout à l'heure... Je n'aurais pas dû être bouleversée à ce point, mais que voulez-vous ? C'était tellement inattendu. Je suis calme, à présent, très calme... vous voyez.

— Vous êtes soulagée d'avoir pu raconter votre histoire. Mais il se fait tard, rentrons. Le chemin est pierreux, appuyez-vous à mon bras.

La nuit était venue, une belle nuit de juin, sentant le foin et le tilleul. A travers les feuillages et sous les toits les lumières punctuaient toute l'ombre et, silencieusement, ils regagnèrent l'hôtel.

Tandis que le docteur s'attardait dans le hall où l'on ne voyait plus qu'un quatuor de bridgeurs et deux lecteurs de journaux, Geneviève Le Fabré regagna sa chambre où l'attendait Antoinette.

— Madame n'a pas pris garde à sa belle robe toute neuve. Elle est pleine de foin.

— Et bien, vous en enlèverez les brins ; le foin ne tache pas. Passez-moi ma robe de chambre.

Et, congédiant doucement la brave fille qui l'avait suivie dans toutes ses tribulations, Geneviève s'accouda au balcon, plongée dans ses souvenirs, indifférente à la beauté de la nuit.

Tous ses anciens griefs se réveillaient, sortant de l'ombre du passé où elle les croyait ensevelis. Et les regrets aussi :

paroles qu'elle aurait dû dire, gestes qu'elle aurait dû faire. Elle avait manqué d'énergie. Elle n'avait su ni revendiquer ses droits d'épouse, ni mettre à la porte la mégère qui avait ruiné son bonheur. Lady Anne avait-elle suivi son fils à Pont-Thièle ? Ou bien était-elle morte ? Et lui, était-il remarié ? Elle voulait le savoir. Il fallait le voir... constater sa présence, car après tout elle n'avait pas une certitude absolue. Lorsqu'elle se décida à se coucher, elle était sûre d'une chose : cette rencontre tant redoutée, elle la provoquerait — et cela tout de suite. — Le bracelet perdu lui servirait de prétexte. Elle se rendrait à la rédaction du journal et là, enfin, elle saurait, elle verrait, elle parlerait.

De grand matin, Antoinette vint la réveiller :

— Madame oublie que son bain est pour sept heures.

Geneviève eut peine à sortir du sommeil si péniblement gagné. Elle dit enfin :

— Allez décommander mon bain, ma douche, tout... Je ne commencerai pas ma cure aujourd'hui. Laissez-moi reposer encore un peu. Et vous me sortirez ma plus jolie robe, pas la bleue qui est pour le soir, mais le tailleur de serge blanche avec le corsage de crêpe de chine et mon chapeau de tulle noir garni de roses.

La femme de chambre bougonna :

— Je ne sais à quoi pense Madame, de ne pas vouloir prendre son bain et de se faire belle dès le matin. Madame a quelque chose qu'elle ne veut pas me dire...

— Eh bien oui, ma bonne Antoinette, je puis bien vous en parler à vous qui m'avez fidèlement servie depuis le jour de mon mariage. Hier, au téléphone, j'ai reconnu la voix de monsieur Delmore !

— T'y possible ! s'écria la vieille fille, il est par ici ? Et sa « poison » de mère, aussi, peut-être ?

— Je n'en sais rien, mais je veux voir et savoir. Vous m'apporterez mon petit déjeuner dans une heure.

Elle était résolue et se sentait rassérénée. Après tout, pourquoi tant d'émotion pour un homme qui l'avait mécon nue, négligée, trompée ? Et toujours elle se leurrait, se disant : « Je ne l'ai jamais véritablement aimé », oubliant les heures

d'ivresse — si courtes — et les heures d'angoisse — si cruelles ! — Quand une femme a repris son cœur, elle croit si bien ne l'avoir jamais donné !

Après avoir fait lentement et minutieusement sa toilette, Geneviève sortit. Oh ! la belle matinée tout imprégnée de parfums et de rosée ! Quelle journée pour s'aimer et pour se le dire ! Hélas ! tout cela était fini ! Entrée trop tard au jardin d'amour, elle n'y avait goûté que des fruits amers !

A l'entrée de la ville, elle prit une autre rue que la veille, une rue bordée de maisons neuves et d'arbres grêles. Près d'une porte plus large que les autres, une plaque de cuivre indiquait : *Journal de Pont-Thièle*. Rédaction. Administration. Imprimerie.

Elle franchit le seuil et pénétra dans une cour, où l'on entendait le bruit sec des machines. Un écriteau désignait la porte des bureaux. Elle entra ; un local assez vaste, nu et laid, où des ouvriers en blouses blanches allaient et venaient, tandis que des employés accoudés à leurs pupitres se livraient à des tâches plus sédentaires. Tous se retournèrent à la vue de cette femme élégante paraissant indûment dans leur asile.

— Je voudrais voir ces messieurs de la rédaction, fit la visiteuse d'une voix qu'elle s'efforçait d'affermir.

Elle fut introduite dans une petite pièce sommairement meublée ; quelqu'un s'y trouvait assis, près de la fenêtre, devant un bureau. C'était Lionel Delmore. Il se leva, sa haute stature encore svelte se détacha à contre-jour. Impossible de distinguer ses traits ; on voyait seulement qu'il y avait comme un peu de givre sur ses cheveux bruns. Geneviève restait près de la porte. Il la regarda froidement, comme s'il ne la reconnaissait pas. Puis, indifférent :

— Que désirez-vous, madame ?

— Je suis venue... pour un bracelet que j'ai perdu. C'est moi qui ai téléphoné hier de l'Hôtel des Bains.

— Le bijou a été retrouvé. Il est ici dans ce bureau.

— Ah ! tant mieux. Je donnerai une bonne récompense. Qui l'a rapporté ?

— Un pauvre homme.

— C'est bien, vous lui remettrez ceci. Et sortant le porte-monnaie de son sac, elle en tira une pièce d'or.

— Non, fit-il en repoussant le louis. C'est moi qui l'ai trouvé. Hier soir en me promenant sur les bords de la Thièle, j'ai vu briller quelque chose dans l'herbe, c'était cela.

Un silence. Geneviève s'était un peu avancée, ils étaient maintenant tout près l'un de l'autre, pâles, hostiles, les nerfs tendus.

— Vous saviez que j'étais ici ? interrogea-t-il d'un ton un peu agressif.

— Je l'ignorais, j'ai reconnu votre voix au téléphone. Mais je n'étais pas tout à fait sûre...

— Vous êtes venue pour me voir ? Pour constater ma misère en face de votre prospérité ?

— Je voulais *savoir*. Et vous, avez-vous aussi reconnu ma voix ?

— Non. Je l'ai oubliée comme tout le reste.

— Cependant, en me voyant, vous n'avez pas paru surpris ?

— La vie m'a tellement maltraité que rien ne me surprend plus. Et puis, je ne sais... quand j'ai ramassé cet objet dans l'herbe, il m'a semblé que je le connaissais...

Ouvrant un tiroir, il en tira le bracelet et le considéra un instant. Ah ! oui, il lui était familier ! Avait-il donc oublié le temps où il le remontait le long du bras blanc qu'il couvrait de baisers ?

— Le voici, dit-il d'un ton moins âpre en le posant sur le secrétaire.

Elle le prit sans mot dire et le fixa à son poignet.

— Comment êtes-vous arrivé à Pont-Thièle ? demanda-t-elle doucement, presque timidement.

— Toujours ma malchance ! A force d'injustices, de malentendus, d'excès de confiance de ma part, de roublardise de la part des autres, j'ai fini par échouer dans ce trou... moi qui n'aime que les grandes villes.

Elle eut un sourire un peu amer :

— Je vois que vous êtes toujours le même : accusant la destinée... et les autres.

— Avouez qu'il y a de quoi !

— Vous êtes seul ici ?

— Vous voulez savoir si je suis remarié ? Eh bien non !

Une fois m'a suffi. Mais je ne suis pas seul, j'ai une lourde charge. Regardez...

Et, désignant la fenêtre, il lui fit signe d'approcher.

Geneviève en se penchant ne put retenir une exclamation. Le regard plongeait obliquement dans un jardin aux allées droites. Elle reconnut celui de la maison XVIII^e siècle qu'elle avait tant admirée la veille. On y distinguait un fauteuil d'invalides dans lequel une vieille femme était tassée. L'attitude déjetée, la tête branlante, le regard fixe, disaient assez sa déchéance. C'était tout ce qui restait de lady Anne Delmore. La jeune femme eut un mouvement de recul, puis d'une voix très basse :

— Vous habitez cette maison ?

— Non ; les propriétaires tiennent quelques pensionnaires ; elle est bien là. Moi, j'ai pris une chambre en ville.

Jusqu'au bout, il se montrait fils dévoué, sacrifiant tout à cette mère qui avait été son âme damnée ! Ah ! il y avait de nobles qualités dans cette nature si entièrement faussée !

— Vous êtes satisfaite, je pense, Madame Le Fabré ? Vous voyez votre ennemi à terre, c'est la revanche, c'est le châtiement, n'est-ce pas ? Vous vous dites que votre Providence fait bien les choses et que tout se paie...

Tous deux s'éloignèrent de la fenêtre. Un lourd silence pesait sur eux.

— La vie m'a vengée, dites-vous, articula lentement Geneviève. Pensez-vous que cela me cause le moindre plaisir ? Est-ce que le malheur d'une ennemie peut donner un instant de joie ? Est-ce que sa misère peut nous rendre le bonheur perdu, le bonheur qui aurait pu être ?... Il y a longtemps que j'ai pardonné. Oh ! je n'y ai aucun mérite ! Le pardon est fait d'oubli, d'indifférence... et aussi d'un peu de mépris. Seul le pardon divin est sublime. Vous dites que tout se paie, c'est vrai. Tout se paie, mais rien ne se répare. Adieu Lionel.

Il inclina la tête sans répondre. Geneviève sortit. La splendeur de la nature ne parvenait plus jusqu'à son cœur blessé. Le passé qu'elle avait cru mort, s'était réveillé. Le passé ne meurt jamais complètement. Tout se paie, mais rien ne se répare.

A. EIGER.

La crise économique actuelle.

Il est naturel d'être beaucoup plus impressionné par les événements contemporains que par ceux qui appartiennent à un passé plus ou moins reculé, et qu'on ne peut connaître que par des lectures ou par le souvenir des années d'étude. La prise de Constantinople par les Turcs en 1453 ne nous semble pas à distance un fait assez important pour avoir marqué la coupure entre le moyen âge et les temps modernes. Au contraire, le début de la guerre mondiale nous apparaît comme digne de clore ceux-ci et d'ouvrir une nouvelle période historique, tellement les années que nous vivons présentement contrastent avec celles qui ont précédé ce moment.

Parmi les faits saillants qui caractérisent le temps actuel, il en est qui nous sont particulièrement sensibles parce que, agissant sur les conditions matérielles de l'existence, ils affectent celle de l'immense majorité des êtres humains. Nous les désignerons en bloc par le terme de « crise économique ».

La guerre mondiale a, dès son début, et pendant toute sa durée, arraché du sein des nations belligérantes, pour les envoyer sur les champs de bataille, les individus adultes les plus jeunes, les plus vigoureux, les plus aptes aux travaux productifs. Un grand nombre des mobilisés y ont trouvé la mort et beaucoup d'autres n'en sont revenus qu'avec des blessures et des maladies incurables qui en font, pour le reste de leurs jours, des non-valeurs économiques.

Les neutres, et la Suisse en particulier, ont dû, pour sauvegarder leur neutralité contre tout événement, mobiliser et soustraire aux travaux productifs une partie de leurs popu-

lations. Si notre pays n'a pas eu de soldats tués à la guerre, son personnel masculin valide a tout de même subi un certain déchet par suite des souffrances, des fatigues et des décès dus à une mobilisation prolongée.

En enlevant des hommes valides, directement ou indirectement, à l'activité économique, la guerre a raréfié la main-d'œuvre et en a, par ce fait, haussé le prix. En même temps, elle a diminué la production. De là, hausse des prix des produits, à la fois par le fait de leur raréfaction et par le fait de la hausse de la main-d'œuvre nécessaire pour les créer.

Cherté de la vie, cherté de la main-d'œuvre voilà les deux traits principaux de la crise. Les causes qui y ont donné naissance expliquent pourquoi ni l'une ni l'autre n'ont pris fin avec la guerre, et pourquoi elles persistent encore actuellement. Le coût des subsistances a même continué à progresser pendant quelque temps ; après quoi les prix se sont peu à peu abaisés sans revenir, loin de là, aux chiffres d'avant-guerre. Depuis quelque temps, ils tendent à se relever. Quant aux prix de la main-d'œuvre, ils n'ont jamais présenté de recul, mais la progression s'en est plutôt ralentie.

Entre ces deux éléments de la crise il y a une étroite interdépendance. La cherté de la vie provoque, c'est évident, celle de la main-d'œuvre, mais celle-ci, à son tour, agit sur le coût de la vie, puisque le travail manuel intervient dans la production de tout ce que la vie exige. C'est un chaos où il est difficile de se débrouiller. Par le fait des complications de notre vie moderne, les statistiques ne pourraient projeter sur cette matière obscure que des lumières partielles. Il vaut mieux tenter d'analyser les conditions de la production en pénétrant jusque dans ses éléments intimes.

Les divers modes de l'activité humaine, abstraction faite de ceux qui visent des buts purement intellectuels, peuvent se classer dans les catégories suivantes :

A. Activités aboutissant à la production des objets qui satisfont immédiatement aux besoins de l'homme. On peut en faire trois classes :

Objets de *consommation* proprement dite, c'est-à-dire se

détruisant par le fait même de l'usage (aliments, boissons, médicaments, combustibles, etc.).

Objets se détruisant par une usure relativement rapide (vêtements, chaussures, etc.).

Objets se détruisant par une usure très lente (maisons, meubles).

B. Activités aboutissant à la production des matières premières sur lesquelles s'exercent les travaux *A* (horticulture, agriculture, meunerie, mines de combustibles, carrières de pierres, forêts, etc.).

C. Activités aboutissant à la production des instruments employés dans les travaux *A* et *B* et dans ceux qui suivent (mines métalliques, métallurgie, machines, etc.).

D. Activités appliquées au transport des produits des lieux de production aux lieux d'emploi ou de consommation finale.

Tous les produits de la catégorie *A* commencent évidemment par être dans les mains des producteurs de cette catégorie. Puis ils se répartissent entre ceux-ci et les producteurs (transporteurs compris) des trois autres catégories, sans les services et produits desquels ils ne sauraient rien produire eux-mêmes.

Supposons d'abord les quatre catégories existant à l'état rudimentaire dans une collectivité très peu civilisée et où chacun travaille de façon ou d'autre. On peut s'imaginer que la répartition des produits consommables se fasse, pour commencer, par troc direct. Sous un tel régime, y aura-t-il cherté de la main-d'œuvre et cherté de la vie ? Non, si les trocs s'opèrent d'une manière équitable, de manière à donner dans chaque cas égale satisfaction aux deux échangistes. Mais si certains groupes de travailleurs ont la prétention de recevoir trop de subsistances et d'autres choses nécessaires, et en laissent trop peu pour les autres groupes, la cherté de la main-d'œuvre existera sous forme de la satisfaction exagérée des premiers groupes, et celle de la vie sous forme de la satisfaction insuffisante des seconds. Et ce sera la cherté de la main-d'œuvre au profit des uns qui aura produit la cherté de la vie au détriment des autres.

Si cette collectivité finit par trouver le troc trop incom-

mode, ce qui ne peut tarder, quel autre moyen d'échange peut-on imaginer qu'elle y substituera, toutes les autres conditions demeurant les mêmes ?

Les produits et services seront tarifés d'après leurs utilités respectives, et les tarifs divers seront exprimés par des chiffres rapportés à une seule et même unité convenue une fois pour toutes. En même temps, les titres des individus à utiliser les produits et services de toutes les catégories seront exprimés par des *bons* uniformes portant un chiffre identique rapporté à cette même unité, chacun recevant un nombre de bons proportionné à l'importance de son travail. Mais l'introduction de ce procédé ne changera rien au fond des choses. Les individus qui attribuent à leur travail une importance exagérée se feront allouer trop de bons et obtiendront ainsi trop de produits. Ils laisseront trop peu de bons à la disposition des autres, lesquels ne pourront plus satisfaire suffisamment à leurs besoins. Donc cherté de la main-d'œuvre au profit des premiers, d'où cherté de la vie au dépens des seconds.

Quittons maintenant ces collectivités d'une simplicité hypothétique, et envisageons une collectivité amenée par la civilisation à un état dont les caractères essentiels ressemblent à ceux de notre société actuelle.

Ces caractères sont les suivants :

La collectivité a cessé d'être isolée et de vivre exclusivement de sa vie propre. Elle entretient avec celles du dehors des rapports variés, notamment le « commerce » dont l'effet est d'ajouter aux productions des activités *A, B* et *C* celles qu'il importe, et d'en soustraire celles qu'il exporte.

Les échanges ne s'opèrent plus directement entre le producteur et le consommateur, mais par l'intermédiaire des « marchands », dont il y a souvent plusieurs séries interposées entre eux.

Ils s'opèrent au moyen d'un instrument nommé la « monnaie » ou le « numéraire », dont il est superflu de donner ici la définition, et auquel il peut être suppléé dans une certaine mesure et sous certaines conditions par le « billet de banque ».

Dans toutes les catégories d'activités la production ne s'opère plus par une main-d'œuvre universelle. Elle est devenue le théâtre d'une division du travail. Les instruments et les matières premières sont fournies par des réserves, nommées « capitaux » provenant des produits de travaux productifs antérieurs. Ces réserves sont concentrées entre les mains d'un nombre relativement restreint d'individus, auteurs ou par eux-mêmes, ou par héritage, ou par cession, des prélèvements dont l'accumulation les a créées.

Sous la direction des détenteurs de ces réserves, c'est-à-dire des « capitalistes » le surplus de la population fournit : les uns, en petit nombre, nommés « employés » le complément de travail intellectuel ; les autres, beaucoup plus nombreux, nommés « ouvriers », le travail manuel, qui sont tous deux nécessaires pour obtenir les produits de n'importe quelle catégorie et pour effectuer les transports.

Les uns et les autres accomplissent leurs besognes respectives en retour de rémunérations en monnaie, généralement convenues d'avance et pour un temps plus ou moins long. Les capitalistes gardent en mains la totalité des produits et les échangent contre de la monnaie avec les marchands en gros que désignent leurs spécialités respectives.

Revenons maintenant à nos catégories d'activités.

Les capitalistes de la catégorie *A*, qui produisent tout ce qui est directement nécessaire à l'existence, cèdent leurs produits contre de la monnaie (ou son équivalent) aux marchands en gros qui sont spécialisés dans les diverses classes de produits. Du total qu'ils en reçoivent, une première partie va, à titre d'appointements et de salaires à leurs auxiliaires. Une deuxième partie va aux capitalistes des catégories *B*, *C* et *D* qui ont fourni au groupe *A* respectivement des matières premières, de l'outillage et des transports.

Enfin, le surplus constitue le « profit » global des producteurs du groupe *A*.

La partie versée par ceux-ci à l'ensemble des producteurs des groupes *B* et *C* et des transporteurs du groupe *D* est employée d'abord par eux à payer les appointements et les

salaires de leurs propres auxiliaires. Le surplus, qu'ils gardent, constitue l'ensemble de leurs profits.

Finalement les producteurs et transporteurs des quatre catégories se sont acquittés respectivement de tout ce qu'ils se doivent les uns aux autres. La somme de monnaie recueillie par le groupe *A* se trouve ainsi représentée par la somme de deux quantités : le total des appointements et des salaires payés aux auxiliaires de toutes les catégories, et le total des profits demeurés aux mains de tous les producteurs et transporteurs.

Considérons maintenant ce qui advient des produits. Ici nous envisageons seulement ceux du groupe *A*, car la destination finale des autres a trouvé son accomplissement dans les passages qui ont été indiqués.

Des mains des marchands en gros tout à fait spécialisés ils passent dans celles de marchands opérant de moins en moins en gros et se spécialisant de moins en moins. Ils finissent par arriver dans celles des détaillants et enfin dans celles des consommateurs, chez qui leurs pérégrinations se terminent.

Ces passages de série en série de marchands se font par des échanges dont la monnaie est l'instrument. Dans chacun d'eux, le détenteur du produit le remet au détenteur suivant en retour d'une quantité de numéraire qui comprend : 1^o l'équivalent de celle qu'il a lui-même payée au détenteur précédent ; 2^o un supplément qui couvre la rétribution de ses « commis » ; 3^o son propre profit.

Si maintenant nous récapitulons tous ces échanges en remontant de proche en proche des consommateurs aux producteurs, nous constatons que le total du numéraire versé par l'ensemble des consommateurs à l'ensemble des détaillants, se compose de : 1^o l'ensemble des salaires payés aux ouvriers des producteurs et des transporteurs ; 2^o l'ensemble des profits réalisés par les producteurs et les transporteurs ; 3^o l'ensemble des appointements des employés et des commis ; 4^o l'ensemble des profits des marchands.

Il est à remarquer, d'après ce qui a été dit plus haut, que le 1^o comprend logiquement les appointements des commis du commerce d'importation.

L'importance numérique de ce total par rapport au nombre des consommateurs est la mesure du coût général de la vie. La part imputable, dans ce coût, aux divers éléments du total se mesure par la proportion suivant laquelle chacun d'eux y figure.

La part proportionnelle des appointements des employés et des commis est peu considérable.

Celle des profits des marchands l'est beaucoup plus. Les éléments dont elle se compose varient suivant le nombre des passages successifs des produits, puisque chacun de ces passages donne lieu à un prélèvement. C'est pour les combustibles, et pour les produits agricoles et horticoles propres à être consommés tels que le sol les fournit, qu'ils sont les moins nombreux.

La quote-part de beaucoup la plus importante appartient aux salaires de la main-d'œuvre. Dans chaque département de la production, la part du produit qui lui revient consiste dans des sommes de monnaie convenues d'avance, dont la remise la désintéresse de ce qui advient des produits obtenus, Qu'ils se vendent ou ne se vendent pas, qu'ils se vendent cher ou bon marché, ces sommes lui sont acquises irrévocablement. Cependant elles ne demeurent pas invariables. Quand la vente va bien et augmente les profits des producteurs, la main-d'œuvre n'est pas lente à exiger une augmentation des salaires, et la syndicalisation des ouvriers y aide puissamment. Quand au contraire elle se ralentit et diminue les profits, ce n'est pas sans protestations et sans résistance que la main-d'œuvre se soumet à une réduction. Souvent même cette résistance a le dessus et compromet les profits des producteurs.

Beaucoup de branches de la production périssent alors. C'est ce dont les exemples se sont multipliés et se multiplient en abondance dans les derniers temps de la guerre mondiale et encore après sa fin. Ici nous voyons apparaître un troisième trait de la crise économique. Si la persistance de la cherté de la main-d'œuvre accule le producteur à la ruine, il se retire pour sauver ce qui lui reste et dès lors ne peut plus occuper d'auxiliaires d'aucune sorte. Et si, comme nous en avons été témoins dans ces dernières années, ces cas de déficits de

la production deviennent nombreux, le nombre des auxiliaires jetés sur le pavé grossit de même, et le « chômage » fait son apparition. Nous savons tous quels sacrifices pécuniaires il impose, non seulement aux pays qui ont été engagés dans la récente guerre, mais aussi aux Etats neutres et notamment à la Suisse.

Il faut maintenant signaler un quatrième caractère de la crise économique. Ce sont les écarts des changes. Ils ont commencé à apparaître au cours de la guerre ; mais depuis qu'elle a cessé ils se sont beaucoup accentués.

On sait que le change provient de la différence qui existe à un moment donné entre les dettes globales de deux pays, l'un à l'égard de l'autre. Supposons, pour simplifier, que ces deux pays *X* et *Y* aient la même unité monétaire, le franc or. Quand l'ensemble des créances de *X* sur *Y* dépasse l'ensemble de celles de *Y* sur *X*, les effets de commerce (les chèques par exemple) qui peuvent être utilisés pour régler ce que *Y* doit à *X* sont plus recherchés chez *Y* que ceux qui sont propres à régler ce que *X* doit à *Y* ne le sont chez *X*. Etant plus recherchés, ils sont plus chers, de sorte que les débiteurs domiciliés dans *Y* ont à déboursier, pour s'acquitter envers leurs créanciers chez *X*, une somme de francs or supérieure à celle qu'ils leur doivent normalement. Et réciproquement, les débiteurs domiciliés dans *X* paient moins que le nominal de leurs dettes pour s'acquitter envers *Y*, les titres représentant leurs créances sur *Y* étant plus offertes que demandées.

En temps normal, ces écarts se chiffrent par des pourcentages peu élevés, limités qu'ils sont par ce que coûteraient les envois matériels, en monnaie métallique, des montants des dettes individuelles.

Mais les circonstances normales ont pris fin par le fait de la guerre. Les Etats belligérants et, à un degré bien moindre les neutres, ont été obligés, pour subvenir à leurs dépenses, de devenir débiteurs de sommes considérables représentées par des effets de commerce tirés sur eux. Ils ont dû, dans le même but, augmenter notablement leurs émissions de billets de banque et, conséquence obligée, accaparer par tous les

moyens et garder en réserve la monnaie métallique, afin que l'encaisse qui sert de garantie aux billets ne descende pas à une proportion trop faible.

Ces deux causes ont eu pour conséquence d'amplifier considérablement les écarts des changes : la seconde aussi bien que la première, car le billet de banque qui constitue une reconnaissance de dette par l'Etat qui l'a créé, et qui ne change pas de valeur sur le territoire de cet Etat, est assimilable à un effet de commerce dès qu'il est exporté. Et l'effet limitatif du coût d'envoi de la monnaie métallique s'évanouit puisque cette monnaie est soustraite à la circulation.

On comprend alors pourquoi les Etats qui ont le plus souffert de la guerre et à qui elle a imposé le plus de dépenses, la France, la Belgique et l'Italie, étant devenus beaucoup plus débiteurs que les neutres, ont vu leur monnaie considérablement dépréciée par rapport à celle de ces derniers.

Si l'Allemagne, à qui la guerre a coûté aussi beaucoup d'argent, mais qui par ailleurs n'en a pas du tout souffert, a eu sa monnaie dépréciée à un degré fantastique, c'est simplement le résultat des manœuvres auxquelles son gouvernement s'est livré pour se dérober à ses obligations.

Le coût de la vie, ainsi que nous l'avons dit en commençant, semble, après avoir baissé, se relever en dernier lieu. Nous ne prétendons pas analyser les causes de ce fait dans les autres pays, mais dans celui qui nous intéresse le plus, la Suisse, la cause réside, au moins en grande partie, dans les mesures restrictives prises par le Département fédéral de l'économie publique. La Suisse est actuellement un des pays où la vie est la plus chère. Si le régime de la liberté commerciale lui était rendu, une amélioration ne tarderait pas à se faire sentir.

En attendant cet heureux jour, à quels moyens peut-on recourir pour que la vie devienne moins chère ? Ces moyens ne peuvent consister qu'à agir sur les facteurs qui en déterminent le coût. Le premier qui se présente à la pensée, ce sont les profits des intermédiaires. Ici le moyen a déjà été trouvé et employé : c'est la coopération de consommation.

Chez nous et chez nos voisins, elle est encore loin d'être arrivée au degré d'ampleur qu'elle a atteint dans la Grande-Bretagne où elle est devenue une vraie puissance économique. Cependant elle y a fait de sérieux progrès. Son action s'est portée d'abord sur les produits alimentaires et autres que l'usage englobe sous le nom d'« épicerie ». Elle s'étend peu à peu sur d'autres branches de produits, tels que la boulangerie, la boucherie, les vêtements, les chaussures.

Agir sur le second facteur, plus important encore, à savoir sur les salaires de la main-d'œuvre ? Ce serait une entreprise compliquée, car la cherté d'un produit n'est pas uniquement l'effet de la cherté de la main-d'œuvre spéciale qui l'a directement créé. Elle résulte aussi de celle de la main-d'œuvre qui a servi à obtenir la matière première, les instruments de fabrication et de celle qui est intervenue dans les transports nécessaires.

Cependant on peut se demander si les sociétés coopératives de production seraient propres à amener un abaissement du coût de la vie. La question semble d'abord assez compliquée, car, si la coopération de consommation présente un aspect uniforme, celle de production se montre avec de grandes variétés, suivant la nature des produits auxquels les sociétés se consacrent et suivant leur organisation. Cependant, pour l'objet qui nous occupe, il nous suffira d'envisager deux grandes classes : sociétés ayant pour tout capital les épargnes réalisées antérieurement par les travailleurs qui s'associent ; sociétés opérant partiellement au moyen d'un capital apporté du dehors.

Considérons les premières. Ici il n'y a pas de salaire au sens ordinaire du mot. Les coopérateurs se le paient eux-mêmes en se partageant l'argent provenant de la vente de leurs produits. Et cet argent dépend non de leurs exigences, mais du prix courant de l'article similaire vendu par le commerce ordinaire.

Aussi longtemps qu'elles sont clairsemées, les sociétés coopératives de production ne peuvent donc rien sur les prix courants : elles doivent se conformer à ceux du marché.

Mais si elles se multiplient et se rendent solidaires les unes des autres, alors il n'en est plus de même, car elles peuvent entrer en compétition avec les fabricants non-coopérateurs et contribuer à la fixation des prix courants.

Passons à celles de l'autre catégorie. Le capital à ajouter aux économies antérieures des travailleurs qui veulent s'associer ne s'aurait s'obtenir sur le marché ordinaire des capitaux, car la rémunération à espérer est trop aléatoire. Là où il a été obtenu, il l'a été de la générosité de quelques philanthropes désintéressés. Ces cas peuvent se compter. On est simplement en présence d'espèces comportant des monographies, mais non d'une classe à étudier dans ses caractères généraux.

Cependant, à côté de ces cas spéciaux, il en est un qui paraît susceptible de se généraliser. Il se présente quand la coopération de production dérive de celle de consommation. Les sociétés coopératives de consommation appartenant à l'« Ecole de Nîmes » ont pour principe de ne pas distribuer à leurs membres, au prorata de leurs achats, la totalité des bénéfices, à titre de « ristourne » ou « trop-perçu », mais d'en réserver une part importante pour favoriser les buts généraux du régime coopératif. Or l'emploi de cette part peut consister à fonder et à commanditer des coopératives de production. Si nous ne nous trompons, cela a été déjà réalisé dans une certaine mesure.

Les sociétés ainsi créées sont naturellement sous la dépendance du groupe qui les a fondées. Elles ne vendent pas leurs produits au public, mais les remettent à ce groupe qui les répartit entre les sociétés dont il est composé, pour être déposés dans les magasins de vente à côté des marchandises d'autres provenances. Le tout est enfin vendu aux consommateurs-sociétaires qui viennent s'approvisionner dans ces magasins.

Dans cette organisation, le groupe de consommation remplit à l'égard des travailleurs associés dans les coopératives de production l'office de patron. Mais leurs rapports réciproques sont tout autres que dans la production non-coopérative. On n'y voit pas régner l'antagonisme qui est le trait habituel de celle-ci. Loin de tracasser le patron par leurs

exigences, et de chercher à le ruiner, ils voient en lui un associé et un protecteur. La coopération ainsi organisée aura pour résultat, non pas de subordonner le capital au travail comme souvent on le dit à tort, mais de les subordonner *ex æquo* à la consommation qui est l'objectif final de toute production matérielle. Si le système ainsi esquissé parvient à prendre une grande extension, il n'y a rien de déraisonnable à en espérer une diminution sensible du coût de la vie.

Mais tout cela est encore dans les secrets de l'avenir. Pour le présent, ce qui est certain, c'est que la persistance du coût élevé de la main-d'œuvre, et spécialement de la main-d'œuvre agricole, est la cause principale et la plus difficile à surmonter de la cherté de la vie. Et si cette cherté accuse actuellement une recrudescence, ainsi que c'est le cas dans notre pays, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la main-d'œuvre en prenne prétexte pour accroître ses exigences.

A. ACHARD.

Servitude.

CINQUIÈME ET DERNIÈRE PARTIE ¹

XII

Il se leva de fort mauvaise humeur. Elle s'annonçait merveilleuse pourtant, sa dernière journée de Genève. Sous l'azur dévoré d'hirondelles, les bruits quotidiens de la rue se transfiguraient en fête. Un parfum de dimanche s'insinuait partout. Le printemps chantait dans les roues des voitures, dans le sifflet des garçons livreurs, dans toute une confuse rumeur où fredonnait de la voix de fillette, et d'où jaillissait à chaque instant un appel ou un cri. Scipion, rentré d'une série de courses, la dernière, se promenait parmi ses bagages fermés, dans cette chambre où il n'y avait déjà plus rien de lui. Il s'étirait, il bâillait.

De sa fenêtre assista à l'arrivée d'un triporteur à la blanchisserie, source probable des fredons. Le Russe se mit à se pâmer sur son violon. Cette journée ne finirait donc jamais ?

A midi, il entra dans un restaurant inconnu et y fut assez distrait pour oublier un peu l'heure.

Si elle n'y était pas ? Cette perspective l'irradia brusquement, et il se hâta d'aimer une telle délivrance.

Et s'il n'y allait pas !

Sa volonté se tendit : il irait.

Bien qu'il fût une heure, le soleil au zénith n'altérait nullement la transparente fraîcheur de la journée. Sitôt sur la plaine, Scipion aperçut là-bas au Rond-Point une petite présence bleue qui stationnait sous un arbre. Il ralentit le pas. On voyait distinctement la tête d'oiseau tourner à gauche et à droite. Soudain elle se fixa dans une direction ;

¹ Pour les quatre premières parties, voir les N^{os} d'avril à juillet.

deux minutes après, la petite présence avait disparu ; et quand Scipion parvint au Rond-Point, il n'y avait plus personne que des gens qui couraient au travail, des bicyclettes, deux trams en train de se croiser. Il s'arrêta sous l'arbre, et, sans le paraître, balaya d'un regard aigu l'étrange place et les étranges maisons. Personne. Il revit désenchanté son espoir de libération, et avançait le pied pour partir, quand quelque chose de fin se glissa sous son coude. Il se retourna. Elle se tenait là, et lui, d'un seul coup d'œil réalisa la svelte et souriante personne en blanc frais, le cou pur, les bras roses sous la mousseline, et toute cette silhouette de nette élégance. Elle était si imprévue et si jolie qu'il en eut le souffle absolument coupé. Son regard s'abaissa vers la petite main gantée de blanc sur sa manche gros gris. Et comme du même pas, mus inconsciemment, ils s'en allaient, il l'entendit murmurer dans un souffle :

— Comme vous regardiez, monsieur Scipion, comme vous regardiez !

Il ne disait toujours rien.

— Ça ne vous ennue pas, n'est-ce pas ?

Il regarda l'inquiétude de ce visage, et ces yeux dans lesquels reposait toute la lumière du ciel. Le visage sourit. Sans parler, Scipion avait peut-être répondu. Et c'était exquis d'aller ainsi par les rues, elle ayant retiré sa main, mais marchant tout près de lui d'une allure souple qui obéissait à la sienne. Quelqu'un les salua.

— Ça ne vous ennue pas qu'on nous rencontre ?

Non ! Elle était si « bien », et ils avaient l'air si familiers l'un de l'autre, si unis et si détachés qu'on eût cru à une petite sœur ou à une petite cousine venue pour un jour à Genève. Cette impression de pénétrante sécurité qui avait succédé à son inquiétude s'accusa encore, quand assis l'un en face de l'autre, le tram les emmena. Il y avait là une assez nombreuse société de pensionnaires avec une ou deux têtes âgées, et sur tout cela des chapeaux de paille nouveaux, trop blancs encore. Tous deux ne se parlaient qu'à peine, beaucoup plus occupés des voisins, des villas, de la route, de l'air sifflant, et de toute une ambiance de printemps et de sonnette de tram,

que d'eux-mêmes. Parfois leurs regards, tranquilles, se rencontraient pour se quitter sans hâte. Pourtant, parmi tant de choses non précises qui passaient devant l'esprit de Scipion, c'était bien toujours, au centre de tout, ce visage qu'il regardait, un peu sérieux et distrait, et ces lèvres entr'ouvertes, et la paisible attitude de cette présence amie. Cependant les arbres bruissaient, penchés vers eux de toute leur beauté, et soudain s'ouvrait une profonde étendue de paysage.

A Collonges, tout le monde descendit. Des groupes se répandaient par les chemins. Le hasard fit qu'il y avait un petit défaut à son ombrelle, et ils s'arrêtèrent près d'un mur pour la réparer à l'aide d'un caillou. C'est ainsi qu'ils se trouvèrent seuls pour entreprendre leur voyage.

Tout d'abord ils se trompèrent de chemin. Lui voulait aller à gauche, elle à droite. Le résultat de cette discussion fut qu'ils se trouvèrent sur un sentier aride qui montait laborieusement sous le soleil.

Comme lui n'avait pas l'air très sûr :

— Du reste, je le connais ce chemin. J'y suis venue une fois avec mon frère, dit-elle.

— Celui des Délices ?

— Non, j'en ai deux, dit-elle en retirant ses longs gants de fil, et ses bras apparurent.

— Vous ne me l'aviez pas dit.

Ils ne se pressaient ni l'un ni l'autre. Ça ne montait pas encore très fort. La jeune verdure foisonnait partout. Les fleurs poussaient aux abords du chemin, et machinalement il arrivait à la jeune fille d'en cueillir une ou de tirer de sa gaine une longue tige de graminée pour en mordiller la base. Un air fin, un peu remué, flottait à leurs oreilles ; parfois un nuage de mouches s'élevait avec tumulte, devant leurs pas, d'une crotte où elles festoyaient. Sur leurs têtes se dressaient les hautes parois bleues du Coin, hâchées de verdure, découlantes de traînées ocre ; à droite, c'était toute la pente bouclée de jeune forêt dans laquelle retentissait le coucou. Enfin l'été au complet, non celui de la ville, troublant par ses arbres trop fleuris et ses odeurs trop lourdes, mais le bel été sain de la campagne où le cœur s'épanouit à l'air. Ici, l'angoissante

Marion du Rond-Point s'était évanouie, laissant à sa place une jeune fille rose, déjà bien connue, qui montait avec lui le sentier, et placidement causait.

Marion parlait de ses frères.

— Autrefois, il leur arrivait de m'emmener avec eux et des amis. Mon frère aîné prenait sa trompette et il nous cassait les oreilles. On en a fait des rires ! Pourtant j'en remarquais un qui ne riait pas beaucoup, c'est Jean Bilat, vous savez, que je vous ai dit. Dans la forêt il me regardait souvent à la dérobée, d'un air de souci que je ne peux pas dire, et quand je riais, il riait aussi, mais d'un air tiré. Un jour que Folet a voulu me manquer de respect, Jean est devenu blanc comme un mort, et j'ai eu tellement peur que je ne suis plus retournée avec eux.

— Et vos frères ?

— Mes frères ?

— Qu'est-ce qu'ils font ?

— Ils sont les deux à Nyon en temps ordinaire. L'aîné, le mari de Lilice est un petit entrepreneur qui s'en donne beaucoup pour pas grand'chose. S'il avait l'appui du second, ils pourraient s'en tirer joliment, je crois. Mais voilà, on ne peut pas compter sur Camille.

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Il a vingt-trois ans, il est artiste peintre et même qu'il a du goût et du talent. Monsieur Rigoni me l'a dit plus d'une fois. Mais voilà, il boit ; vous ne pouvez pas vous imaginer ce qu'il boit ce garçon, c'est affreux. Toutes les fois que je le rencontre il a des yeux en liesse et il dit des sottises ; oh ! pour ça il est drôle, il est tordant. On s'amuse avec lui. Outre ça, joli garçon, bien des gens l'adorent. Moi je l'aimais bien plus que l'aîné, il est trop brusque, souvent il m'a donné d'horribles gifles ; vous me croirez si vous voulez, mais chaque fois j'en attrapais du noir sous les yeux, et c'étaient quatre, cinq jours pour le faire passer. A l'atelier, je souffrais le supplice quand j'arrivais avec ces yeux-là. Avec le second, je m'entendais mieux. Souvent quand il avait reçu sa paye, il me faisait un cadeau, dix, vingt francs. Je sais bien que je devais les lui rendre, parce qu'il buvait le reste et qu'il tom-

bait dans des situations épouvantables. Maintenant il est pire que jamais. Je lui ai fait souvent la leçon, il m'écoutait moi, quand même je ne l'épargnais pas, et des fois il pleurait de sa faiblesse. Le malheur, c'est qu'il avait des scènes terribles avec l'aîné sur le même sujet, et qu'il recommençait par rage et par rancune. Maintenant je vous dis, ça ne va pas mieux, au contraire. Il est tombé sous la patte d'une affreuse femme, laide, maigre, qui a cinq ans de plus que lui et le mène par le nez. Qu'est-ce qu'elle veut en faire ? Je ne sais pas. Tout ce que je sais, c'est qu'elle l'adore et qu'elle le bat, et comme il lui est arrivé de le tirer d'affaire et qu'elle lui fait de bons petits plats, il la suit comme un petit chien. Ça fait pitié. Un jour, elle lui a donné un coup de bouteille sur la tête ; il saignait, il saignait.... J'ai cru que c'était fini avec elle. Si vous croyez. Le lendemain il allait partout se montrer avec son bandage et il la glorifiait du beau coup de bouteille qu'il avait reçu. « Jusqu'à l'os ! » qu'il criait chez Bettinat, et il voulait qu'on sente la coupure et la bosse sous le bandage. Ah ! il en a été fier de sa femme, ce jour-là. Si ce n'est pas triste !

— Vous vous essoufflez en babillant comme ça. Vous n'arriverez jamais en haut.

— Qu'est-ce que ça fait, ça me distrait de la fatigue. J'ai bien fait mon possible pour le soutirer à cette affreuse femme. Aussi, elle m'aime ! Mais ça ne servait à rien, et puis d'ailleurs à cette époque je partais pour l'Angleterre.

L'Angleterre.... Un silence tomba entre les deux. Ce nom jetait toujours un charme et un malaise sur eux. Scipion le ressentit d'autant plus vivement qu'il en était plus détaché à cette heure où le sang sonnait joyeusement sous sa peau rouge, et où tout dans la nature invitait son esprit à vivre et à revivre. A peine si son œil glissait par hasard sur la nuque de sa compagne ou sur son bras nu, quand elle le levait à ses cheveux, à peine s'il était frappé, quand elle se tenait très proche, d'un parfum surnois monté jusqu'à lui. Elle s'en apercevait alors, et son œil gris, avec quelque chose de plus direct, s'attardait un instant dans ses yeux. Il flottait dans l'air une rumeur universelle d'insectes, mêlée à quelque

odeur de fagots chauds. Le coucou continuait son appel inlassable. Sous eux la plaine, lentement, très lentement, descendait avec ses maisons et ses arbres. Ils s'arrêtaient fréquemment, sans cause définie, peut-être parce qu'un peu opprimée elle le désirait tout bas. Et lui, inconsciemment, obéissait à ce désir. Tout à coup elle eut un léger cri.

— Ne bougez pas, vous avez une bête. Comment est-ce que je vais l'enlever ? Elle monte sur votre col !

Il haussa les épaules.

— Non, prenez garde, dit-elle, avec de l'émotion dans la voix. C'est poison, voyez-vous.

Et levant sa jolie main à sa nuque, elle chassa peureusement la bête, tandis qu'un gros soupir sortait de sa poitrine.

Scipion suait pas mal et s'étonnait du nombre des cailloux. La fillette était moite, rose vif, et jetait parfois un coup d'œil inquiet à la pente. Là-haut un bout de versant pelé les regardait venir sans sympathie. Le soleil tournait à son déclin et les éblouissait sous leurs chapeaux. Le sentier faisait par place office de ruisseau, un filet qui descendait avec l'air peu convaincu des existences qui se savent provisoires.

— Drôle de chemin, considéra Scipion.

— C'est vrai qu'il n'est pas bien fameux, dit-elle avec un rire un peu contraint.

— Vous êtes fatiguée, Marion ?

— Oui, un peu. Mais si nous allons doucement, ça va très bien.

Ils continuèrent lentement, sans parler. Scipion réfléchissait à la famille de sa compagne et la trouvait bien étrange. Une chose le frappait : le stigmate de dégénérescence empreint sur chacun de ces enfants, si mal nés, et si mal élevés ; mais ce qu'il y voyait de plus étonnant, c'était que parmi eux cette belle fille parût si intacte, avec sa forme robuste et fine, et sa peau pure, et sa droite intelligence. Le stigmate est plus profond peut-être, pensait-il soucieusement.

— Est-ce que vous n'avez jamais eu des remords ? demandait-il à brûle-pourpoint, poursuivant à haute voix sa pensée.

Elle eut un regard stupéfait et répondit tout de suite :

— Des remords ? De quoi ? Est-ce que je me suis jamais mal conduite ?

C'était elle maintenant qui le sondait du regard, et ce fut lui qui rougit, gêné comme d'un doute injuste et faux.

— Je vois bien ce que vous voulez dire, continua-t-elle après un silence. Comme vous jugeriez autrement des choses si vous aviez eu la même existence que moi. Vous autres, élevés comme on vous a élevés, vous n'avez qu'à être honnêtes pour être heureux, et plus vous êtes honnêtes, plus vous êtes heureux. Nous, dit-elle tristement c'est différent ; pour avoir un peu d'agrément dans la vie...

Là-dessus parut une vache que deux paysans menaient dans la plaine. Marion en eut grande frayeur. La grosse bête s'était arrêtée et regardait les nouveaux venus avec le plus sérieux mécontentement. Le passage ne se franchit pas sans difficulté et il se trouva ensuite que la jeune fille avait des palpitations. Elle dut s'asseoir sur une pierre, tandis que Scipion embarrassé se tenait debout près d'elle. Dès lors, elle s'assit partout, parce que la palpitation recommençait. Il y avait alors de longs mutismes, dans lesquels la verdure bourdonnait à l'entour, et le soleil descendait lentement, réservant son opinion, vers la longue ondulation du Jura, aux sommets libanotiques. La plaine bleissait comme les montagnes ; on la voyait très loin maintenant, jalonnée d'une multitude de petits peupliers, et se perdant en replis mous vers l'embrasure du Fort-de-l'Ecluse. De temps à autre montait une faible piaillée de locomotive. Comme tout cela était loin de cette solitude !

— Nous n'aurions pas dû venir ici, fit-il brutalement.

— Oh ! comment pouvez-vous dire cela ?... Je suis si contente d'être venue. Qu'est ce que ça me fait d'avoir des battements de cœur si je suis avec vous ? Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que c'est pour moi d'avoir un compagnon comme vous, qui m'écoute, qui me cause, et qui ne voit pas chez moi je ne sais quoi. Ceux-là, je les ai toujours semés. Est-ce que je n'ai pas eu raison ?

— Mais si, mais si.

— Tandis que vous, vous êtes gentil, vous écoutez ma petite histoire. Et puis, c'est drôle, ça me sort un tas de choses que j'ai pensées sans que je m'en doute, et je vous les dis,

et il se trouve que j'en ai beaucoup sur le cœur. Ne me croyez-vous pas ?

— Mais oui, mais oui.

Elle soupira, et continuait de monter avec effort, d'un souffle haletant qui soulevait son corsage, poursuivant néanmoins sa dissertation entrecoupée. Subitement, elle s'interrompit avec dépit :

— Décidément, je n'y arriverai jamais. Je suis trop lasse. Et avec hésitation :

-- Si nous redescendions ?

— Ah ! pour ça non ! On ne va pas à la montagne pour en descendre. Quand on commence quelque chose, c'est pour le finir.

— C'est que, dit-elle d'une voix tremblante, vous ne savez pas ce que c'est pénible de monter comme ça un sentier.

— Comment je ne sais pas ? répliqua-t-il d'un ton agressif, est-ce que je ne le monte pas aussi, moi.

-- Oui, mais à vous, ça ne vous coûte rien.

— A moi ça ne me coûte rien ? Ah ! bien !

Il ôta son chapeau et montra son front rouge, bosselé et ruisselant où les cheveux noircis se collaient. Et l'œil injecté, il prolongeait sa redoutable question.

— Et j'ai travaillé cette nuit, j'ai fait mes malles jusqu'à une heure du matin.

— C'est vrai, comme vous avez chaud ! Oh ! mon petit Pion — elle s'était rassise — ça me fait tant chagrin si vous êtes fâché d'être venu avec moi. Tout seul, vous auriez pris un autre sentier, bien plus joli. Et vous ne m'auriez pas.

— Ce n'est pas ça, ce n'est pas ça.

Il s'épongeait avec force.

— Il faut être plus persévérant si l'on veut faire quelque chose.

Mais elle ne l'écoutait pas, cramoisie, et grattait nerveusement le sol sec du bout de son ombrelle, avec un air d'angoisse qui touchait aux pleurs.

— Allons, un peu de courage, nous sommes bientôt en haut.

Il lui tendit la main pour la relever. Une fois debout elle la garda dans la sienne.

— Aidez-moi un peu, voulez-vous, sans quoi je n'y arriverai jamais.

L'imploration de son regard lui fit pitié et il se mit en route devant elle. Tout rugissait à son intérieur. Cependant il se tut à cause de cette main dont la peau moite et brûlante se crispait dans ses doigts, à cause du souffle oppressé de la fillette. Et il avait, malgré lui, un émoi de grand frère à sentir l'abandon de la petite remorque. Aussi, le sentier zigzaguait moins rapidement, et prenait des airs surplombants au cours desquels un léger souffle d'ombre montait tout à coup de la profondeur. Ici, la végétation se multipliait et son parfum surabondait. Sur cette hauteur ensoleillée sentant déjà le sommet, il y avait une recrudescence d'oiseaux succédant au silence de la pente, et c'était sous l'œil déjà vespéral du soleil un concert exaspéré de merles et de pinsons.

— Ecoutez ce tas d'oiseaux, dit-il. Comme ils chantent.

Elle murmura :

— Oui, c'est beau. On croirait qu'on arrive en Paradis.

Le malheur, c'est qu'on n'y était pas encore. Le chemin se remit à délirer. Encombré de pierres, il se roidissait sur ses côtés, inabordables à cause des fuites furtives qui s'y percevaient. Le soleil retrouvait de nouvelles idées. Marion trouva celle d'ôter son chapeau pour avoir frais, et Scipion aimable le suspendit à son bras comme un panier. Ajoutez que Marion se faisait lourde, et que, quoique habitué personnellement à grimper, Scipion peu au courant de ce travail à deux battait une charge terriblement sourde en sa poitrine. Il n'aurait pas fallu lui parler à ce moment. Rouge et froncé, il allait, lancé dans une série de considérations de plus en plus déplaisantes, cependant qu'un absurde refrain de bastringue s'obstinait dans son oreille. A quoi pensait-il ? A cette famille toujours, dont il ne pouvait se lasser d'approfondir les tares, à cette crapule de père estimé, aux inutiles violences de ce fils, à l'infâme ivrognerie de cet autre, le tout sur un fond de tristesse fourni par la mère toujours malade et toujours gémissante. Et pourquoi cette ritournelle ? Avait-il rien de commun avec tout ce monde ? Elle en prenait à son aise,

sa rouge amie maintenant bien connue. Ce qu'elle se faisait traîner ! Il n'y a pas à dire, les courses sont plus agréables seul. Le chemin, à vrai dire, s'amendait un peu, et l'on apercevait le haut de la pente, mais le ciel d'au delà montrait déjà des bandes de nuages, de sorte que du beau soir pur qu'à la rigueur on pouvait se promettre, il n'allait plus rien rester. Finalement Scipion laissa aller la main chaude dont la sueur mêlée à la sienne macérait leurs deux paumes. Marion tomba assise sur une barrière.

— Ah ! je suis morte, dit-elle, hors de souffle. Nous avons couru, ce dernier bout.

Elle mit en ordre ses cheveux, et de son mouchoir essuya les gouttes qui perlaient à son front, sur son petit nez aux ailes battantes, sous ses yeux agrandis.

— Restons un moment ici, que je me remette.

— Voici les maisons, dit froidement Scipion.

— Oui, mais je ne peux pas me montrer comme ça.

— Je n'y pensais pas.

La Croisette, à deux pas, dressait son hameau et quelques arbres sur le col. Un chien hargneux les accueillit. Sans prendre garde au nouvel horizon, ils entrèrent à l'auberge. Dans la salle sombre, plusieurs touristes pleins d'entrain finissaient de se réconforter. Leur entrée fit impression, celle de Marion surtout ; rose comme un couchant et toute blanche habillée, c'était tout le soleil qui revenait éclairer ces vieilles poutres. On se tut passablement, et un jeune homme, la tête vivement levée, eut pour Marion le regard atterré des grandes découvertes. Elle s'en aperçut avec un demi sourire amusé. Scipion aussi. A peine assis, il se rencoignait dans la muraille et retraissait dans ses méditations. Il laissait sa compagne le servir, babiller et boire à n'en plus finir. A elle seule, elle eut bientôt vidé la théière, qu'il fallut remplir à nouveau. Peu à peu Marion devenait moins loquace ; son œil se posait étonné sur Scipion, ou bien sans y toucher, et par manière de distraction, allait à ces gens...

Scipion voyait tout cela. Il paraissait si peu réjoui, que l'attitude de leur couple pouvait sembler singulière. Marion, devait sentir cela ; Scipion le sentait encore mieux. Marion

venait tout à coup de lui être révélée à nouveau, et de même son obscurité à lui ; il la sentit profonde. Mieux que jamais, il comprit la fausseté de la situation, et il n'aspira plus qu'à s'en délivrer. Que m'est cette fillette ? pensait-il amèrement. Elle m'a détourné du cours naturel de mes préoccupations, chères à mon cœur et propres à ma nature. Pourquoi me la suis-je attachée même une heure ? Elle est bien trop insuffisante pour moi ; elle est bien trop belle aussi.

La joyeuse société se leva et sortit. Le jour baissait. Scipion et Marion demeurèrent seuls.

— A quoi pensez-vous ? avait-elle demandé.

Et comme il ne répondait pas, elle jouait avec les miettes de la table. Un long silence passa dont Scipion se réveilla brusquement :

— Quelle heure est-il ? Il faut nous en aller.

A leur tour, ils sortirent, et son visage détendu ne gardait plus qu'un peu de mélancolie. Causant rarement, ils s'éloignèrent sur le chemin.

Le ciel de Savoie était brouillé jusqu'aux deux tiers de sa hauteur par une brume qui amortissait la silhouette des cimes gracieuses de Jalouvre, si pure à admirer par un beau soir, et celle lointaine des grandes aiguilles du Mont-Blanc. Çà et là un nuage informe stationnait sur les arêtes marbrées de blanc ; l'un d'eux poussé contre le Mont-Blanc paraissait aussi immobile que la montagne. De ce paysage hautain tombait le crépuscule sur la vallée de l'Arve, où les méandres de la rivière semblaient stagner dans un désert.

L'air était sans souffle. Scipion revit en souvenir sa première promenade au Salève, un dimanche d'hiver, parmi les nuages, le soleil et le grésil, alors que le vent râpait la blanche étendue et que de la plaine montaient des bourdonnements de cloches. Il y avait cassé une belle pipe. Peuh ! n'avait-il pas eu ce jour-là d'innombrables interlocuteurs de ses pensées et des amis sans nombre dans la personne de tout, neige, sapins, contour écroulé des nuages, crêtes livides, infini des montagnes ? Aujourd'hui, il se retrouvait bien seul.

Le soleil s'était couché derrière les mous sommets du Jura dominés de stries rosâtres. Marion marchait en silence, la

tête baissée et la nuque saillante sous la clarté blafarde du soir. A quoi songeait-elle ? Il passait parfois une ombre de sourire sur sa bouche, de sourire absent. Scipion se sentit si loin de tout le monde, si loin même de cette compagne de fortune, et si vide au fond de son âme, que, d'un geste irréflechi, il posa la main sur l'épaule de Marion. Elle leva vers lui un regard interrogateur qui lui fit balbutier :

— Bons camarades, n'est-ce pas, malgré tout ?

Sa main glissa sur l'épaule ronde du camarade, le long du bras, jusqu'à la hanche, et s'y arrêta sans force. Ils marchaient ainsi, descendant le haut pâturage et se contredisant par le rythme de leurs pas, tandis qu'une féline lueur glissait au penchant des cimes lointaines. Involontairement sa main eut une contraction sur le corps de la jeune fille ; elle tressaillit et se serra un peu contre lui, heurtant sa hanche à la sienne.

— Je suis bien malheureuse, dit-elle d'une voix étouffée, de vous voir ainsi. A la Croisette déjà vous aviez du noir, et, maintenant, il me semble que vous êtes perdu tout seul, bien loin. Comme je voudrais y être avec vous !

Ces mots le bouleversèrent. Son bras étreignit la jeune fille.

— C'est vrai, Marion, c'est vrai ? dit-il en la serrant contre lui.

Elle leva son visage qu'altérait une expression de souffrance, et ses yeux dilatés et profonds embrassèrent la figure de Scipion. Il les fouilla avec une sorte de désespoir. Il l'arrêta, la prit dans ses bras, et ne se lassait pas de lui demander :

— C'est vrai, Marion, c'est bien vrai ?

Elle eut un sourire pathétique qui lui tendait tout le visage :

— Mon Scipion, comme je t'aime.

Quelques pas plus loin se dressait la cahute de la Grande-Gorge. Ils se trouvèrent assis sur le petit banc de l'auvent. Ils se tenaient l'un l'autre comme des naufragés. Elle l'aimait ! Comment comprendre cela ? Scipion en appela des yeux aux alentours ternis par le crépuscule, aux buissons qui jouaient là-haut contre le clair du ciel, à l'immensité où des cimes gracieuses, inconsciemment souriantes, s'inclinaient sous la caresse du soleil disparu.

— Pourquoi m'aimes-tu ? Comment se fait-il que tu m'aimes ?

Elle, le visage renversé tout près du sien, les yeux mi-clos, répondit :

— Pourquoi ? Comment ? Est-ce que je sais ? Ne te l'ai-je jamais dit ? As-tu oublié notre premier soir ? Il me semble que j'étais assez à toi ! Après cela, tu m'as laissée, mais ça ne fait rien, je t'avais gardé dans l'idée. Pendant l'hiver, j'ai souvent pensé à toi. Mais d'où ça date, c'est surtout du soir où nous nous sommes revus. Jamais on ne m'avait écoutée comme cela ! Surtout jamais on ne m'a placquée comme tu l'as fait ! fit-elle avec un rire bizarre. Tu en penseras ce que tu voudras, mais je me suis dit : « Celui-là n'est pas comme les autres ». Et ça m'est resté, et ça m'a poursuivie, tu ne te doutes pas comment ! J'ai beaucoup réfléchi à toi, partout, au travail, dans la rue où tu n'étais jamais. Je passais avec toi les soirées, et je m'endormais avec toi dans mes rêves. Maintenant, il me semble que je n'ai jamais été ainsi, et que je suis à toi depuis tout le temps...

Elle s'arrêta de parler à cause de la vitesse de son souffle. Ses yeux s'ouvrirent si grands, si insondables, que Scipion y crut tomber, ainsi que dans un gouffre, avec une poignante angoisse de cœur, et tout dilaté du vertige et de la puissante odeur de fleur qui en montait.

Il sentit qu'il baisait sa bouche avec une telle force et une telle durée qu'il en eut du malaise, et voulut s'y soustraire, mais elle lui reprenait les lèvres et s'y collait comme pour ne plus s'en détacher. Quand ils se furent, avec un bruit d'épuisement, séparés, lui le premier y revint et il l'embrassa encore, et ils s'embrassaient ainsi sans repos, leurs lèvres faisant le seul bruit du grand silence, un langage voluptueux et sans honte dans lequel ces deux êtres s'entre-dévoraient avec une bien étrange absence de parole. Pouvait-on si longtemps se parler si fort sans paroles ? Cette question traversa l'esprit de Scipion sans s'y arrêter. Il n'était plus homme à s'y arrêter. Cependant leurs baisers se firent plus mous, plus muets et alanguis ; Scipion s'aperçut que les paupières de la jeune fille s'alourdissaient invinciblement et que son œil perdu ne

le regardait plus. Tout ce corps affaibli s'abandonnait contre lui. Il continua de baiser le visage indifférent avec une insatiable ardeur. Pourquoi cesser de boire ? Cette source vive lui offrait un flot toujours renouvelé. Il but de ce front aux fins cheveux mouillés, il but des pommettes, et du coin de cette bouche incapable maintenant d'un mouvement, il but sans fin de la joue élastique qui avait un goût et un parfum. Chaque ligne de son visage était sacrée et donnait un délice. Comme il chavirait avec une lenteur câline, s'offrant à tous les caprices du baiser le plus ignorant, Scipion arrivait sur une oreille soyeuse, sur une nuque fourrée et odorante qui plia sous sa lèvre ; et la source n'avait jamais été si bonne à boire. Ici, pourtant, Marion eut un âpre geste de défense ; il buta de la bouche contre le bras nu qui s'ouvrit aussitôt et offrit toute grande sa saignée. Alors, comme Scipion semblait en vouloir sucer jusqu'au sang des veines, les bras frais se resserrèrent soudain autour du cou du jeune homme en une étreinte forcenée, et Scipion se trouva pris si étroitement qu'à son tour une impuissance infinie le pénétra jusqu'aux moelles, et sa tête fut sans force. Les bras se détendirent sans se désunir. La joue fiévreuse de Scipion reposait sur l'épaule ferme de la jeune fille et un peu aussi sur son sein, dans un léger parfum de dentelle et de chair. Il fut envahi tout entier d'une quiétude et d'un bien-être indicibles, et vécut un univers et une éternité de sentiments confus et chaotiques où se réveillaient d'étranges souvenirs du cœur. Un instant, le cœur de Marion avait battu follement contre l'oreille du jeune homme ; sa main nerveuse avait passé sur sa joue et dans ses cheveux. Et puis, il sembla qu'elle aussi, une paix admirable s'emparât de son être. Elle se tint immobile, retenant un peu le souffle, attentive à ne pas le troubler dans son repos. A un mouvement qu'il fit, elle dit avec attendrissement :

— Dors, mon Scipion, tant que tu voudras. Tu te fais du bien. Pour moi, j'ai enfin ce que j'ai tant désiré : être cela pour toi.

Elle ajouta :

— C'est loin, c'est bien loin, et nous avons mis du temps pour y venir. Mais nous y sommes enfin. Tout est oublié, le

vilain sentier, et l'auberge, et tout à l'heure. Tu sais, dit-elle avec une farouche conviction en le serrant contre elle, nous ne devons plus nous séparer. Il ne faut plus que tu partes. Il me faut toi, et toi aussi il faut que tu m'aies. Tu ne peux pas dire non, je le sais, je le sens. Tu n'es pas froid et insensible comme tu voudrais le paraître. Tu as besoin de quelqu'un qui pense à toi dans la journée et qui te sourie ; tu as besoin d'un cœur qui t'aime. Des fois, tu me fais peur avec ton air fâché et sombre. Je ne sais rien de toi, mais je devine qu'il y a de la privation dans ta vie, peut-être du chagrin. Si tu m'aimes, il n'y aura plus pour toi de privation ni de peine. Je t'aimerai tant, nous nous aimerons tant !

Elle se tut. Un frôlement passa sur les buissons et diminua en soupir. Elle poursuivit très bas, avec un accent d'infinie tristesse :

— Et moi... pour moi, ce ne sera pas seulement le plus grand bonheur que je puisse souhaiter, ce sera encore quelque chose de plus. Si tu savais le danger de ma vie ; il y a des moments où il m'épouvante. Je suis ainsi faite qu'il me faut mon Scipion. Mon Dieu ! que ce ne soit pas un autre...

Elle lui entoura la tête de ses bras nus et l'embrassa :

— Scipion, dit-elle humblement, ce sera comme tu voudras, et le temps que tu voudras. Je t'adore. Ne veux-tu pas m'aimer et me protéger ? Je n'ai personne que toi.

Jusque-là, il était resté immobile, les yeux pressés dans le creux de son épaule. Il se releva et vit tout près de lui la figure angoissée de la jeune fille, et l'ayant prise contre sa figure à lui, il la sentit mouillée de larmes. Une poignante pitié s'empara de lui, et une voix impérieuse s'éleva de son cœur qui lui révélait la beauté d'un devoir insoupçonné.

— Oui, dit-il, saisi d'une soudaine joie, je crois que nous pouvons nous aimer et faire quelque chose l'un pour l'autre. Ce que tu m'apportes est merveilleux, et moi aussi je t'aime. Ne crains rien, ma Marion, je serai ton défenseur.

A son tour, il la saisit toute diminuée dans ses bras, et écartant ses cheveux défaits, la baisa sur le front. Ils restèrent un instant comme cela, au son maintenant discontinu de la

brise avoisinante. La fillette pleurait à petit bruit. Soudain elle se redressa avec force :

— Je t'aime !

D'une même impulsion, venue comme la brise de quel inconnu ? Ils se prirent à nouveau et désordonnément s'embrassèrent, se rencontrant des lèvres, de leurs joues chaudes, de leurs cheveux pressés. Une sorte de spasme la saisit, et elle se leva, le tirant par la main :

— Viens, dit-elle souriante et d'une voix infiniment douce. Il la suivit docilement.

Il faisait nuit noire.

Les premiers pas, ils trébuchèrent à qui mieux mieux et ce fut à qui soutiendrait l'autre. Ils riaient d'un rire ému. Au bout d'un moment, ils s'aperçurent qu'il ne faisait pas aussi obscur qu'on l'avait pu croire ; au contraire, la nuit s'annonçait claire sous un ciel de fête. Bientôt un cri d'admiration leur échappa : Genève apparaissait dans la profondeur, rutilant de toutes ses lumières et vissée à son lac par des vrilles de feu. Devant eux, se devinait l'immensité des montagnes endormies ; sous leurs pieds le chemin blanc descendait en serpentant. Ils se tenaient par la main ou par le bras, et parlaient par intervalles, sans savoir de quoi. Peu à peu les sapins rangés au bord de la route faisaient place à de sourdes verdure où murmurait un roulement de brise. L'herbe s'élevait partout haute et forte, exhalant son parfum, et la voix violente des grillons. Parfois tous deux s'arrêtaient d'un commun accord, et Marion lui jetait ses bras froids autour du cou ; quand ils s'étaient embrassés, elle se détachait avec un petit rire attendri et disait :

— Sans quoi, on risquerait de s'oublier.

C'est ainsi qu'ils descendaient sans fin, sous le regard des étoiles vives, le front au souffle des horizons et respirant librement l'été et la nuit. Il semblait à Scipion être emporté dans un profond courant, fatal et bon, où la peur de sombrer ne se pouvait plus même concevoir. Et lui-même était le spectateur engourdi de cette dérive.

Ils atteignirent enfin Monnetier. La plaine était proche. Marion prétendit descendre encore le Pas-de-l'Echelle, malgré

sa fatigue inavouée et bien assez patente, à la façon dont ses petits talons accrochaient à tout bout de champ la route. Scipion l'aïda de toute sa force et de tout son ancien amour, comme on aide une petite épouse.

La dernière descente fut rude. La plaine était là, qu'on devinait pareille à elle-même avec son étendue, ses maisons, ses arbres et son air de semaine. Marion bronchait tous les deux pas, se tordait les pieds. Sous la lampe de la gare, elle apparut la figure brûlée, les yeux dilatés par un léger cerne. Ils attendirent le tram assis l'un près de l'autre sur un banc. Comme il la regardait, son fin profil sous le grand chapeau tourné vers la nuit, soudain Scipion se ressouvint de Miette ; son regard était là, le regard de ses yeux gris. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Ces yeux ne le regardaient même pas, ils étaient là, simplement, avec leur tranquille droiture, sans passion, sans reproche. Scipion ricana. Il apostropha cette vision : « Que me veux-tu ? Que m'es-tu ? Je ne t'aime pas. Je n'ai jamais aimé en toi que mon ancienne servitude. Va-t-en. »

Dans le tram, il n'y avait personne qu'un pauvre peineur de rails écrasé sur un banc ; et Marion qui tenait ses yeux tout grands, inquiets, attachés à son ami. Scipion s'estima bien bête de telles hallucinations. « A quoi bon ? Je sais ce que je fais, et c'est le voulant. Assez d'hésitations, de faiblesse, de lâcheté. »

Il était si absorbé qu'il s'aperçut à peine de leur arrivée à Champel et des derniers chemins parcourus. Il se trouva arrêté à la porte d'un grand édifice blanc, auprès de la jeune fille. Celle-ci lui prit la main comme pour un adieu, et dit tout bas :

— Viens !

Il répondit d'une voix sourde :

— Non... c'est impossible.

Elle courba la tête comme sous un coup. Et sans mot dire, s'enfonça dans le grand corridor. Scipion eut la sensation de l'avoir poussée dans ce noir par un acte de lâche violence. Que faire ? Refaire ? Ce qui est accompli est accompli. Descendre la pente naturelle de la rue qui menait droit chez

lui et à ses malles. Scipion s'engageait dans le boulevard des Philosophes, quand un pas précipité sembla le rattraper. Il se retourna. Il vit alors qu'il était seul, et qu'il n'y avait personne dans cette rue sonore et à moitié éteinte, que lui-même.

MAURICE CHAPUIS.

Neuchâtel 1918.

Lettre de Paris.

Roméo et Juliette. — Fin de saison. — La fée et les lions.

Certains peuples sauvages repeignent leurs idoles tous les printemps : et ainsi elles semblent éternelles. Les chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature sont des idoles aussi ; et les générations successives les couvrent tour à tour d'or et d'argent, de bleu et de vert, leur mettent de la poudre ou du rouge, les renouvellent et les rajeunissent, les maintiennent pieusement au goût du jour. D'un siècle à l'autre, on les reconnaît à peine ; mais ce sont les mêmes idoles : elles portent les mêmes noms et excitent les mêmes dévotions.

M. Jean Cocteau, toujours si jeune lui-même, et qui veut toutes choses jeunes et fraîches, se plaît à repeindre de la sorte les statues divines. L'an dernier, il nous donnait une *Antigone* bien différente de celle que nous avons vu, peut-être, au théâtre d'Orange, ou rêvée jadis à la classe de grec, une *Antigone* à la dernière mode, une *Antigone* habillée par Chanel. Ainsi les actrices d'autrefois jouaient Phèdre ou Andromaque en robe de cour ; le romantisme, la couleur locale... Mais non. La Champmeslé ou la Clairon avec leurs paniers se croyaient grecques, tout comme, plus tard, Rachel avec ses bandeaux, Sarah avec ses camées et M^{me} Ida Rubinstein avec son accent russe. L'*Antigone* de M. Cocteau était antique elle aussi, mais antique à la mode de 1923.

Et de même *Roméo et Juliette* que M. Cocteau vient de repeindre en rouge et en bleu, en noir et blanc sur un fond noir et étoilé. Rien ne saurait nous donner aujourd'hui une impression plus juste de l'époque shakespearienne et de la cour d'Elisabeth. Et cette atmosphère de passé est vivifiée encore par la musique de scène, ces vieux airs écossais que miaulent et gémissent les vieilles et les cornemuses. Les esthètes anglais se plaignent que ces airs, trop populaires, trop connus, leur font un peu l'effet de la *Marseillaise* ou de *Malbrough* ; mais, nous autres, on n'a pas chanté *Auld Lang Syne* ou *Annie Lorie* autour de nos berceaux ; et cette vieille musique d'outre-Manche nous semble compléter parfaitement les costumes dessinés par M. Jean Hugo, les merveilleux pourpoints brodés, les fraises

immenses de guipure blanche, et, surtout, ces étonnantes chausses noires peintes de rose pour les Capulet, de bleu pour les Montaigu, et qui font à tous les acteurs de si belles jambes. Devant toutes ces cuisses bien arquées : « Ce n'est pas *Roméo et Juliette*, dit un vieux monsieur de mauvaise humeur, c'est *Roméo et Jules*. »

Mais M. Cocteau n'a pas rajeuni le vieux drame par des couleurs seulement, des formes et des sons. Il a introduit une convention toute nouvelle dans le jeu des acteurs, leurs gestes, leur démarche, et même leur diction.

C'est une chose bien pénible et triste, en art, qu'une convention démodée. La vieille convention réaliste des théâtres officiels est devenue insoutenable, presque aussi insoutenable que la convention du vers alexandrin dans un drame de Zamacoïs. L'alexandrin romantique a été, certes, une forme belle et charmante, un noble vase à contenir l'élixir du génie. Depuis Rostand, il est devenu impossible, du moins au théâtre : c'est une convention démodée. Et de même le jeu réaliste que les jeunes acteurs apprennent au Conservatoire et qui persiste, malgré tant de louables efforts, sur presque toutes les scènes françaises¹, ne semble plus qu'une grimace ridicule au visage de Thalie. L'autre soir, j'étais au Théâtre français... mais ceci est une autre histoire.

M. Cocteau a trouvé, pour *Roméo et Juliette*, une convention nouvelle. Il cherche à nous émouvoir par les yeux bien plus que par les oreilles. Le drame devient une sorte de ballet, une suite de tableaux vivants. Les acteurs forment des groupes harmonieux ; ils avancent d'une démarche scandée et dansante, ne se permettent que des gestes presque hiératiques dont chacun semble avoir une signification convenue. Leur déclamation aussi est une sorte de récitatif qui représente la vie sans chercher à l'imiter. Nous ne perdons rien au change. Et quand Juliette, apprenant que le jeune homme qu'elle aime est un Capulet et le pire ennemi de sa famille, laisse lourdement tomber un collier de sa main tendue, nous sommes plus émus que par les cris, les pleurs, la gesticulation forcenée des actrices en renom.

Ceci dit, il importe peut-être assez peu que M. Cocteau ait pris de grandes libertés avec le texte anglais. C'est le droit des bons traducteurs, c'est même leur devoir. Les traductions les plus fidèles sont souvent aussi les plus mauvaises. On a reproché à M. Cocteau de ne pas savoir l'anglais. Mais l'adaption fantaisiste d'un bon écrivain est plus foncièrement fidèle que la plus savante et la plus consciencieuse traduction d'un profes-

¹ Et qui n'a rien à voir, d'ailleurs, avec le talent individuel des acteurs.

seur sans génie. Le meilleur service qu'on puisse rendre à un vieil auteur, c'est de le faire applaudir, applaudir par les gens qui comptent. Et c'est précisément le service que M. Jean Cocteau vient de rendre à Shakespeare.

— Sous un ciel lourd, humide orageux, la « saison » tire mélancoliquement à son déclin. On est sans courage. Il semble que toute la vitalité humaine ait passé au règne végétal. Les arbres sont admirables, touffus, feuillus vert cru. C'est la fin de juillet et ils n'ont pas perdu une feuille ; ils ne portent encore aucune trace de rouge et d'ocre. Les marronniers mêmes sont intacts ; et le soir, sous la lune des lampes à arc, Chérubin pourrait chercher sa marraine à leur ombre. Mais les hommes languissent. Il y a comme toujours des bals et des fêtes, des mariages et des enterrements, des vernissages et des premières, des naissances et des divorces. Mais on n'en parle guère. Le Grand Prix a été gagné par un cheval inconnu. Le bal de l'Opéra est déjà démodé, après trois ans de vogue. L'exposition de l'art suisse, malgré les Holbein, n'est qu'un demi-succès ; on se moque de Bœcklin, on s'irrite contre Hodler ; on n'admire un peu que Liotard, en faisant remarquer d'ailleurs, qu'il était « presque » Français, comme Jean-Jacques. C'est le sort des petits peuples, et singulièrement des Suisses : on leur prend de force tous leurs grands artistes, et, ensuite, on se plaint qu'ils n'aient rien fait en art.

— Une seule chose un peu excitante : un soir, à la fête de Neuilly, la baronne Deslandes a récité des vers dans la cage des lions¹.

Mais, au fait, connaissez-vous la baronne Deslandes ?

Il existe de nos jours une fée, la dernière des fées. Et, comme elle est fée, elle est toujours jeune et belle. Pourtant, elle a eu plus d'un avatar. Elle a vécu parmi les humains sous le nom de comtesse F. ; puis elle a été quelque temps mariée à un prince. Burne-Jones a fait son portrait, et Wilde l'a admirée. Un jour à Londres, vers 1890, peut-être, à un grand dîner, elle était assise à côté du divin Oscar, qui ne parla qu'à elle du potage au dessert.

— Pourquoi n'avez-vous pas parlé à mes autres invitées ? demanda l'hôtesse.

— Il y avait donc d'autres invitées ? répondit le poète.

Mais, depuis longtemps, la baronne Deslandes a renoncé au monde et au commerce des hommes. Elle est devenue fée. Elle habite une maison étrange, pleine de merveilles et de sor-

¹ Une dame l'en félicitait : — Vous comprenez, je tenais beaucoup à être là. On ne sait jamais ce qui peut arriver, ces lions sont si féroces. — Oh ! ce ne sont pas les lions que je craignais, mais plutôt les femmes ! Naturellement pas les exquises comme vous, Madame !

tilèges. Il y fait doux, sombre, étouffant. Des fourrures blanches tendent les parquets d'un gazon précieux et polaire. Des grilles d'or s'ouvrent sur des paysages que traversa Alice dans son voyage au Wonderland. Et, couché sur des divans, on boit du tokay dans des verres qui chantent. La fée vit là parmi ses animaux familiers, des crapauds, des chauves-souris, et, surtout, une merveilleuse et symbolique licorne. Aussi un autre poète l'a-t-il surnommée « la reine des chauves-souris mauves et des doux petits crapauds chanteurs ». Cette fée, qu'on appelle aussi Ilse ou Cyrène, c'est M^{me} Deslandes.

Et, dernièrement, la foule qui se presse aux boutiques foraines de Neuilly a pu la voir et l'entendre dire des vers dans la cage des lions, à la ménagerie Laurent. Il est vrai que cette foule était fort choisie et se composait uniquement de femmes décolletées et d'hommes en habit ; car il fallait payer dix louis — au profit d'une bonne œuvre — l'honneur d'entendre le nouvel Orphée. Et tout se serait passé à merveille si un lion, trop tôt réveillé de la léthargie où l'avait plongé la musique des vers — ou quelque breuvage prudent — n'était venu flairer la fée d'un peu près. Il fallut la faire sortir en hâte. Il y a toujours un peu de truquage dans les miracles. Seulement il est inutile de le dire : c'est le grand secret des religions.

F. ROGER-CORNAZ.

Chronique italienne.

Bologne la docte. — Les livres de M. Corrado Ricci. — Le Néron d'Arrigo Boito. — La crise du fascisme.

Connaissez-vous Bologne ?

Cette grosse ville plate et ronde n'a pas le prestige artistique de Florence, ni le prestige moral de Rome. On n'y trouve ni la poésie de Sienne et de Pérouse, ni l'activité de Milan et de Gênes, ni la volupté de Naples et de Palerme. La lune de miel n'y brille pas comme à Venise. Les George Sand et les Froufrou ne songent pas à aller y cacher leurs amours illicites. Peu de touristes s'y arrêtent. Peu d'écrivains en parlent. Nul romancier à la mode n'y a jamais placé la scène d'aucun palpitant récit. L'école de peinture bolonaise a été méprisée pendant toute la seconde moitié du XIX^e siècle. L'exposition qu'on en a faite au Palais Pitti de Florence, en 1922, ne l'a

réhabilitée qu'aux yeux d'une élite. Le flot des visiteurs de l'Italie continuera à la négliger.

Et cependant Bologne mérite mieux que cela. Faites-y votre entrée à la fin d'un bel après-midi de printemps ou d'automne, quand ses toits rouges et ses portiques roses flambent au soleil, que sa population bourdonne dans les rues et à la terrasse des cafés, que ses clochers et ses tours penchées s'élèvent dans le bleu d'un ciel plus pur que le fond de votre cœur, que d'innombrables hirondelles jouent au-dessus des têtes. Il est impossible que ce noble paysage urbain ne vous enchante pas. Bologne rayonne de sympathie. Elle est à la fois opulente et modeste, rigoureusement propre et pleine de surprises, gourmande et savante, ville capitale et petite ville. Tandis que Florence et Palerme sont mortes à huit heures du soir, Bologne vit jusqu'à deux heures du matin. Mais elle ne vit que sur sa grand'place, celle qu'on appelle tout court la *Piazza*. Le reste de l'agglomération est somnolent et provincial. On trouve à Bologne une fulgurante basilique comme San Petronio, et des églises sombres, vieilles, frugales comme Santo Stefano ; des restaurants où des foules savourent une cuisine justement célèbre, et une université dont l'éclat rayonne sur l'Italie et sur le monde. On affirme que cette université est la première en date de l'Europe, ayant été fondée par l'empereur Théodose en 425. Elle compte parmi ses illustrations une femme, Maria Agnesi, qui y suppléa son père dans sa chaire de mathématiques en 1750, et qui, dit-on, parlait derrière un voile, afin que sa beauté ne troublât pas les étudiants.

On a toujours appelé Bologne, la *dotta*, la docte. Le personnage de la *commedia dell'arte* qui représente le peuple bolonais est *il signor Dottore*, incarnation du vieux professeur, pédant avec candeur, distrait comme un enfant, bon jusqu'à la sottise.

Peu de villes italiennes ont autant de sociétés savantes, de cercles artistiques et littéraires. A l'époque brillante des Carducci et des Pascoli, les professeurs étaient à la tête de tout, animaient tout. Il n'en est plus ainsi. Bologne subit depuis quelques années une crise d'apathie intellectuelle et d'indifférence. Le marasme du présent fait regretter les gloires passées. C'est pourquoi il a paru récemment plusieurs ouvrages sur la Bologne de la fin du XIX^e siècle, livres pleins de nostalgie et de charme pénétrant. Ils évoquent le souvenir des cafés où l'on causait, des arcades où, fleurant de vin et de littérature, des hommes illustres se promenaient.

— Aux ouvrages que nous avons déjà mentionnés dans nos précédentes chroniques, ajoutons les *Ricordi bolognesi*, de M. Corrado Ricci, ancien inspecteur général des Beaux-Arts (Zanichelli, Bologne). Toute la ville d'autrefois revit dans ces pages

claires, nettes, colorées, spirituelles. Des personnages connus défilent, des originaux font trois petits tours et puis s'en vont. Voici le burattinaio (directeur de marionnettes) du palais du Podestà, dont le bagout est savoureux ; puis le républicain et garibaldien Quirico Filopanti, qui vous a des extravagances charmantes et des mots inoubliables. Il affirmait s'être exposé aux balles autrichiennes sans avoir tiré un coup de fusil. « Je dois tout mon sang à ma patrie, disait-il, mais je ne veux avoir sur la conscience la mort de personne. » Sa bonté n'avait pas de bornes. Un jour d'hiver, à Rome, pendant qu'il était en train de s'habiller, un pauvre loqueteux entre dans sa chambre. Filopanti, croyant qu'il a dans sa valise une autre paire de pantalons, donne au malheureux celle qu'il allait enfiler... L'autre étant parti, il s'aperçoit de son erreur, et reste un moment interdit, en caleçon, le chapeau de soie sur la tête.

M. Corrado Ricci réfute « la légende malveillante et stupide » qui veut que Giosuè Carducci ait été un ivrogne, légende née du fait que ce grand poète marchait « à pas courts et inégaux ».

Après Garibaldi et Edmondo de Amicis, voici venir de fiers porteurs de lyre, des peintres, des architectes, des professeurs, des bohèmes. Nous voyons se projeter sur la toile, dont Bologne fait le fond, des visages, des gestes, des ombres.

C'est instructif autant qu'amusant.

Personne ne contestera à M. Corrado Ricci qu'il n'ait bien mérité de l'histoire et de l'art italien. Il vient de nous donner coup sur coup plusieurs ouvrages sur ces matières. Qu'on nous permette d'en mentionner deux parus chez Treves, à Milan : *Beatrice Cenci* (1923) et *Roma, visioni e figure* (1924).

Le premier est en deux volumes. L'auteur a eu la bonne fortune de découvrir le dossier du procès, que l'on croyait perdu. Il rectifie et annule par sa découverte tous les récits qui ont été faits de ce drame jusqu'à présent, même le petit livre de M. Bertolotti, publié il y a une vingtaine d'années et qui avait projeté la première clarté sur cette ténébreuse affaire.

Les passions politiques et religieuses avaient déformé dès l'origine la figure de la parricide. Béatrice et sa belle-mère, décapitées le 11 septembre 1599, avaient été enterrées à San Pietro in Montorio, sur le Janicule. Un groupe dolent de jeunes filles accompagna en ce lieu les deux cercueils. Les plus étranges nouvelles, les inventions les plus touchantes et les plus terribles circulaient déjà parmi elles. On ne tarda pas à croire que Béatrice était une victime des prêtres. Un peintre illustre, Guido Reni, dit le Guide, fit d'elle un portrait (actuellement à la Galerie Barberini) qui lui donnait seize ans, la beauté la plus parfaite et un air de tendre virginité. Il prétendait l'avoir vue

dans sa prison, au château Saint-Ange, au milieu des juges pontificaux. Or, il est prouvé qu'en ce temps-là le Guide n'était pas à Rome. Des écrivains renchérirent successivement sur lui. Niccolini, Shelley, Stendhal, Guerrazzi la célébrèrent au théâtre et dans le roman. L'époque romantique était aux réhabilitations. On tenta aussi celle-là. Les anticléricaux de la période naturaliste et positiviste qui suivit accablèrent de leurs invectives la mémoire du pape Clément VIII, sous le règne duquel avait eu lieu l'événement. Après la prise de Rome par Victor-Emmanuel II, le 20 septembre 1870, il se forma dans la nouvelle capitale un comité pour placer au Capitole une plaque de marbre « qui rappelât le nom et les malheurs de Béatrice Cenci en même temps que la scélératesse des prêtres ». Guerrazzi avait préparé l'inscription où Béatrice, parlant à la première personne, exhortait ses jeunes sœurs romaines « à donner une sépulture à ses restes et l'honneur à sa mémoire ».

Or cet ange pur, cette douce adolescente de légende était, en réalité, une femme perverse, douée d'une volonté inflexible, et qui machina son crime avec une habileté diabolique.

Elle avait vingt ans. Sa réelle beauté ne ressemblait point à la jolie mièvre que lui ont donnée les artistes et les historiens amateurs de mélodrames. Ses traits étaient accentués, sa démarche résolue. Ses grands yeux n'avaient rien de tendre. Hautaine et impérieuse, elle était amoureuse d'un portier (castellano), et se servit de lui pour assassiner son père.

Ce père s'appelait Francesco Cenci. Nous n'entreprendrons pas d'en faire un homme vertueux. Il menait la vie crapuleuse, violente et dissipée de presque tous les seigneurs de cette triste époque, où les princes souverains d'Italie étaient des tyrans cruels et où les artistes avaient le poignard facile. Clément VIII lui avait emprunté beaucoup d'argent et tardait à le lui rendre. Francesco s'impatiait. réclamait, menaçait. Le pape lui fit savoir que sa présence dans Rome l'importunait.

Le gentilhomme s'exila dans son château de Rocca-Petrella, dans les Abruzzes ; dès lors, il vécut là entre sa fille et sa seconde femme, Lucrezia Petroni. Avidé de jouissances, adonné aux vices coûteux, coureur d'aventures, il s'absentait souvent, gaspillait l'immense fortune que son père avait gagnée à force de rapine et d'usure, et refusait aux deux malheureuses femmes l'argent nécessaire à l'existence. Elles mangeaient mal, étaient mal vêtues. Béatrice, qui avait dans les veines le sang impétueux des Cenci, se révoltait contre la dureté paternelle et méditait de fuir. Elle accable de lettres ses frères et ses parents de Rome, crie à l'aide, se désespère. Une de ces lettres tombe entre les mains de Francesco, qui accourt à la Rocca. Béatrice tente de

se disculper, mais le père saisit un nerf de bœuf, en frappe sa fille à tours de bras, lui casse l'ongle d'un doigt, et la jette pantelante dans une chambre, où il la tient enfermée pendant trois jours.

Quand elle en sort, elle confie à sa belle-mère, victime, elle aussi, de mauvais traitements, qu'elle a condamné à mort le seigneur Francesco. Elle a besoin de complices. Elle les trouve en Lucrezia, à qui cet homme terrible a déchiré le visage avec ses éperons, et en son frère aîné, Giacomo. Il manque encore l'exécuteur matériel du crime. Ce sera Olimpio Calvetti, le portier du château, que Béatrice gagne à sa cause en l'affolant d'amour. On pense d'abord à faire tomber Francesco dans les mains des brigands qui infestent la montagne. Mais on ne sait guère comment s'y prendre. Le gentilhomme est méfiant. On renonce également à faire usage de poison, car il ne veut rien manger et rien boire que sa femme et sa fille ne l'aient goûté. Olimpio va chercher à Rome, chez Giacomo, de l'opium, qu'on réussit à administrer au châtelain...

Celui-ci dort profondément. Olimpio, flanqué d'un autre domestique soudoyé, Marzio Catalano, est à la porte de la chambre. Pendant que son aide tiendra les jambes de Francesco au moyen d'un rouleau à faire le macaroni (*stenderello*), Olimpio lui écrasera la tête avec un lourd marteau de maçon. A ce moment, Lucrezia se précipite vers eux et les conjure de remettre l'affaire à plus tard, afin de ne pas profaner la fête de Notre-Dame-de-Lorette, qui tombe sur ce jour. « Il est inutile, dit-elle, de commettre deux péchés en même temps. »

Ce sera pour le lendemain. Mais cette fois, c'est Olimpio qui hésite. Au moment de lever son marteau, il est pris d'une quinte de toux. Il conseille de revenir la nuit suivante, pour que don Francesco ne soit pas réveillé par sa toux avant qu'il ait eu le temps de le tuer.

Alors Béatrice se fâche contre son amant, lui fait une scène dont il frémira encore au procès, trois mois après, le chasse de la Rocca.

Il reparait la nuit d'après, résolu à passer sur le corps de n'importe qui, fût-ce le père de Béatrice, pour reconquérir les bonnes grâces de cette femme. Secondé par Marzio Catalano, il assomme don Francesco comme un bœuf à l'abattoir.

D'horribles scènes suivirent. On lava le sang du carreau. On se débarrassa du matelas et des draps. On fit la toilette du mort. Et les scélérats, aidés par les deux femmes, traînèrent le corps de Francesco hors du château, d'où on le précipita sur un fumier, à travers une brèche de la terrasse. Le malheureux resta suspendu aux branches d'un arbre.

Quand le cadavre fut découvert, les femmes crièrent, pleurèrent, montrèrent la plus affreuse douleur, s'arrangèrent pour

faire croire à un accident. La justice papale ne fut pas longtemps dupe de cette comédie. Quelqu'un fit bientôt la remarque que la tête était fracassée, alors que le corps n'avait pas touché le sol. Une autre chose contribua à perdre les deux femmes : dès le lendemain de la mort de leur époux et père, elles demandèrent qu'on les mit en possession de son héritage. Béatrice nia avec une ironie hautaine, une astuce obstinée. Les aveux de ses complices et la torture finirent par avoir raison d'elle.

« Détachez-moi, dit la malheureuse, le péché a été commis. »

Malgré l'audacieuse accusation d'inceste portée contre Francesco par les avocats de la défense, Béatrice ne bénéficia pas des circonstances atténuantes.

Le récit de M. Corrado Ricci vaut par endroits les pages les plus rapides et les plus captivantes d'Alexandre Dumas père. Et dire que pour nous faire vibrer, pour nous couper le souffle par des péripéties poignantes et des coups de théâtre, il n'a pas eu besoin d'inventer quoi que ce soit : il s'est contenté d'extraire la quintessence des pièces d'un procès, 4800 pages qu'il a mis cinq années à compiler.

Le dernier livre de cet auteur, *Roma, visioni e figure*, comprend le *Palais de Venise*, l'*appartement des Borgia*, le *cloître de la Paix*, la *Villa Borghèse*, le *Bernin*, *Canova*, *Christine de Suède*. Sauf *Christine*, qui forme un tout, les autres chapitres, parus dans les revues de 1886 à 1923, traitent des questions de détail. Ils sont une contribution à l'histoire de l'art et à l'histoire tout court. Rien de banal, rien de convenu. M. Ricci a une manière tranquille et sincère. Il aime les gens dont il nous entretient (sauf *Christine* toujours), ajoute à son don de pénétration des qualités de cœur. On est d'ordinaire archéologue ou artiste, mais non pas les deux à la fois, comme si ces qualités s'excluaient l'une l'autre. M. Ricci accomplit ce tour de force d'être un archéologue artiste. Il parle des créateurs de beauté comme de confrères, vous fait avec simplicité les plus étonnantes révélations. Le meilleur livre sur Rome est, je crois, celui de M. Maurice Paléologue, paru il y a une quinzaine d'années. Celui de M. Ricci le complète sans le contredire.

— L'événement artistique le plus marquant de la saison printanière a été le *Néron* du maître musicien Arrigo Boïto à la Scala de Milan : neuf représentations triomphales données entre le 1^{er} et le 20 mai, sous la direction du chef d'orchestre Toscanini.

Boïto n'avait rien produit depuis son *Méphistophélès*, qui remonte à 1868. Or la première idée de *Néron*, qu'il puisa dans Tacite et Suétone, lui vint en 1863. On n'a qu'un exemple d'une incubation plus longue : celle de *Faust*. Goethe travailla à sa

tragédie de sa vingtième à sa quatre-vingt-deuxième année. Avant d'orchestrer la sienne, Boïto dut se livrer à une préparation formidable. Il étudia l'histoire politique de Rome, les mœurs de l'époque néronienne, l'histoire des premiers chrétiens, la philosophie néo-platonicienne. C'est vers 1900 qu'il commença à créer ses mélodies. Il avait promis à la Scala de lui livrer son œuvre pour la saison de 1902. Mais 1902 se passa sans que l'on vît rien venir. Les journaux raillèrent doucement la lenteur du maestro, mais ne cessèrent pas pour cela de parler de lui avec sympathie et de piquer la curiosité du public pour une œuvre qui s'annonçait remarquable.

Jules II, demandant à Michel-Ange quand il entendait inaugurer son plafond de la Sixtine, reçut du grand artiste bourru cette réponse : « Quand je serai content. » Boïto donnait la même raison à ceux qui le pressaient de représenter son nouvel opéra. Il était résolu à faire mieux que *Méphistophélès*. Pour lui, comme pour beaucoup d'autres, le génie devait être une longue patience. Quand il mourut, le 10 juin 1918, *Néron* était terminé : quatre actes, d'une durée de deux heures et demie. Mais, à cette époque, la Scala ne battait plus que d'une aile. De 1921 à 1922, elle fut fermée pour réparations et agrandissements. Dès qu'elle rouvrit ses portes, Toscanini songea à porter à la scène l'œuvre de son ami. L'annonce faite longtemps à l'avance, et répétée souvent, d'un spectacle peu ordinaire avait à ce point exalté l'enthousiasme du public le plus mélomane de la terre, que le jour de la première on fit queue, dès sept heures du matin, devant des bureaux de location qui ne devaient s'ouvrir qu'à dix heures. On avait apporté des pliants et des livres pour rendre l'attente supportable. Des marchands circulaient pour offrir à ces martyrs de l'art du café, des pâtisseries, des sandwiches et des journaux. Les passants s'arrêtaient pour ironiser sur ces « queues » interminables et qui entravaient la circulation. Il semblait que les prix exorbitants des billets contribuassent à assurer le succès. Ce jour-là, la direction du théâtre encaissa 827.198 liras. Le soir, les automobiles s'alignaient d'une part jusqu'à la place Cordusio, et de l'autre jusqu'à l'extrémité de la Via Manzoni et de la Via Giuseppe Verdi.

La salle fut gagnée dès les premières notes de l'orchestre. Elle se leva plusieurs fois comme un seul homme pour crier son admiration. Les entr'actes furent tumultueux. Une fièvre de bonheur s'était emparée de l'assemblée. On se prenait les mains, on se félicitait. La critique fut unanime à proclamer la gloire de Boïto. Les pessimistes regrettaient que sa seconde œuvre (il n'en a que deux) n'eût pas de mélodies faciles à garder dans la mémoire, et prétendirent que *Néron*, représenté sur une

scène moins grande, avec une figuration moins nombreuse, des décors moins riches, perdra le soixante-dix pour cent de son éclat.

C'est assurément en prévision de cela que le théâtre de Turin, sur lequel *Néron* doit être donné l'hiver prochain, a résolu de s'agrandir.

Le 19 mai, M. Camille Bellaigue, collaborateur de la *Revue des deux mondes* et ami personnel du compositeur italien, fit au cercle philologique de Milan une conférence sur le triomphateur du jour. Ce fut une réussite. On avait remarqué l'absence de critiques français à la première représentation du 1^{er} mai. M. Bellaigue dissipa la mauvaise humeur causée par cette abstention. Il dit les qualités d'esprit et de cœur de Boïto, sa vénération pour les maîtres, sa sévérité pour ses propres créations, sa modestie, sa parfaite éducation, son talent pour l'art des vers, qui lui a permis, à l'instar de Wagner, de faire ses livrets lui-même.

Voilà, direz-vous, bien des vertus pour un musicien. Il y a donc des exceptions à la règle qui veut que les disciples de Terpsichore soient mal élevés et pleins de suffisance ?

Boïto n'aurait pas dit, comme Hans von Bülow, à des jeunes filles berlinoises qui faisaient partie d'une masse chorale et tardaient à se taire pour la reprise de la répétition : « Mesdames, il n'y a pas ici de Capitole à sauver. »

Il n'aurait pas approuvé le jugement que Gounod porta sur une dilettante, chanteuse dévote de ses mélodies : « Oui, je vous accorde qu'elle a du talent et de la voix ; mais ne voyez-vous pas qu'elle est constipée ? »

— Bien que l'affaire Matteotti ne soit pas encore éclaircie, on nous permettra bien de dire ici les réflexions qu'elle nous suggère.

Les ennemis du fascisme se sont trop empressés de tirer de ce crime des conclusions fâcheuses pour le parti. Il est prouvé que les auteurs responsables sont des fascistes authentiques ; il ne l'est pas moins que ces scélérats étaient jusqu'à hier de l'entourage immédiat de Mussolini. La nouvelle se répandit aussitôt à l'étranger que le chef du gouvernement italien avait démissionné. Il en serait certainement arrivé là, s'il avait eu connaissance de la machination ourdie contre le député socialiste. Sa parfaite bonne foi lui a donné le courage d'affronter la bourrasque et de ne pas abandonner son œuvre — si bien commencée — de régénération de l'Italie. Les journalistes qui, à propos du drame, parlent mal de Mussolini et qui ont des doutes sur sa sincérité, ne connaissent pas *de visu* les magnifiques résultats du régime instauré par lui. Ils n'ont pas voyagé en Italie depuis novembre 1922. Ils n'ont pas approché le grand

homme. Ils ne savent pas la force et l'honnêteté qui émanent de lui. Un homme fort n'a pas besoin d'être fourbe. Le poignard est l'argument de ceux qui ont tort, de ceux qu'une robuste conviction ne soutient pas. Mussolini, après comme avant l'assassinat du malheureux député, parle à la nation avec l'autorité que donne une bonne conscience. Personne ne saurait le défendre mieux qu'il ne l'a fait lui-même devant le Sénat le 24 juin. Tous ses arguments portent. Ils ont tous la valeur d'une démonstration.

Nul ne contestera que les crimes fascistes sont nombreux, que les chemises noires abusent des expéditions punitives. L'illégalité est toujours condamnable, même si elle s'exerce au profit du bon droit. Mais se rappelle-t-on tout ce que le peuple italien a souffert sous la terreur bolchéviste, de 1919 à 1922 ? Sait-on qu'alors la religion, l'armée, la patrie étaient insultées ? Que la propriété n'était pas plus garantie que la liberté individuelle ? De braves bourgeois déménageaient. De hardis jeunes gens s'approchaient de leur voiture capitonnée et s'emparaient de tel meuble qui leur plaisait, sans que la police daignât intervenir. Les prix des choses étaient arbitraires. On ne pouvait compter sur la régularité d'aucun service public. La poste se faisait mal. Les cheminots se moquaient du monde. Les horaires n'étaient pas respectés. Des ouvriers vous reprochaient aigrement d'avoir mal choisi votre heure pour prendre le tram, vu que ces messieurs étaient debout sur la plateforme, tandis que vous étiez assis commodément à l'intérieur. Les prolétaires avaient seuls droit à l'existence. Les bourgeois étaient honnis, bernés, dupés. Si Mussolini ne surgissait pas, l'Italie était perdue. Aussi la reconnaissance de la majorité de ses compatriotes les empêchera-t-elle d'englober le dictateur dans la réprobation qui atteint les Rossi et les Filippelli. Ces hommes-là sont des criminels que rien n'excuse. Il y en a d'autres dans le fascisme, parce que le fascisme a vu venir à lui toutes sortes de gens que le succès de la marche sur Rome a grisés et qui seraient des amis compromettants de n'importe quel régime. La nouvelle machine gouvernementale n'a pas encore eu le temps de rejeter ses scories. Elle le fera peu à peu. Donnons-nous patience. Et n'oublions pas que l'Italie est le pays des fracas, des bouillonnements, des grands cris, des coups de théâtre, des crimes inimitables, après quoi il se fait un grand silence réparateur, pendant lequel son génie travaille et sa conscience s'éclaircit.

HENRY AUBERT.

Chronique suisse allemande.

Gotthelf et le paysan endetté. — L'humanisme et la Réforme à Bâle. — La vie tragique d'un poète. — Les souvenirs d'enfance et de jeunesse d'Albert Schweitzer. — Le roi de Sainte-Pélagie. — Livres nouveaux.

C'est toujours avec un vif plaisir qu'on voit arriver les nouveaux volumes de la grande édition critique de Gotthelf que publie M. Rudolf Hunziker, car ce nous est une occasion de relire l'œuvre du romancier qui, malgré les années, nous paraît toujours d'une fraîche nouveauté. Le dernier de ces volumes — le quatorzième de la série — est *Le paysan endetté*, l'ultime roman de Gotthelf qui parut l'année qui précéda sa mort. Surmené par un labeur incessant, le romancier avait dû, l'été précédent, prendre de longues vacances et faire une cure aux bains du Gurnigel. Il en était revenu rafraîchi et dispos et il se remit avec allégresse au travail. Un sujet lui tenait à cœur, le paysan endetté qui devient la proie des usuriers. Dans sa longue carrière pastorale, il avait eu bien des exemples sous les yeux et il brûlait du désir de démasquer « ces vampires ». Le malheur est qu'il voyait en ces gens des fruits de la politique radicale, comme si de tout temps les usuriers n'avaient pas existé. Mais tel était l'aveuglement de Gotthelf que, dès qu'il découvrait un mal social, il en rendait le radicalisme responsable. Pour lui, les maux dont souffrait la société étaient imputables à l'Etat juridique moderne (le *Rechtsstaat*) tel que la Révolution le forma. C'est l'Etat qui crée des lois contradictoires, vrai maquis de la procédure, où l'honnête homme est toujours joué. Et c'est l'histoire qu'il nous raconte dans son *Paysan endetté*. Son héros, Hans Joggi, est un ancien valet laborieux et économe qui unit sa vie à celle d'une brave servante ; tous deux, avec leurs économies, acquièrent un petit domaine qu'ils font valoir : les affaires ne vont point mal et ils ont l'idée d'acheter un plus grand bien. Pour cela il faut emprunter et voici qu'ils tombent entre les mains d'usuriers qui exploitent leur crédulité et les ruinent.

¹ *Erlebnisse eines Schuldenbauers.* — 14ter Band. Bearbeitet von Rudolf Hunziker und Edouard Bähler. Zurich-Erlenbach, Verlag Eugen Rentsch.

Cette histoire n'est point nouvelle et Gotthelf la traite avec un remarquable talent. Gottfried Keller qui l'admirait fort dit que les vertus cardinales du paysan, qui sont la valeur et la sainteté du travail, l'ordre et la persévérance, « y apparaissent nimbées d'une auréole poétique qu'on ne trouve que dans quelques œuvres parmi les meilleures de la littérature ». Et il ajoute : « Le mariage, l'existence et l'activité communes du mari et de la femme, leur travail, leur résignation et leurs espérances, leurs soucis et leurs joies communes, tout cela est décrit admirablement par l'auteur. »

Gotthelf fut-il toujours bien inspiré en mêlant la politique à ses romans ? C'est une question qu'on s'est souvent posée. M. Hunziker, dans l'histoire qu'il fait du livre l'effleure en passant. L'éditeur de Gotthelf, Springer, lui, n'était pas content. « Vos livres, lui écrivait-il, sont à une bien trop grande hauteur pour que la politique toujours aveugle les touche. » Et il obtient du romancier qu'il change le titre initial *Joggi et l'Etat juridique* en ce simple titre *Le paysan endetté*. La leçon qu'en voulait tirer Gotthelf n'en subsistait pas moins. Pouvait-il du reste faire autrement ? Gotthelf n'était pas un pur artiste comme Shakespeare : moraliste et homme d'action avant tout, il était incapable de rester dans les régions sereines de l'observation objective.

— Cette disposition d'esprit qui est généralement celle des écrivains suisses est aussi celle des historiens. A part Jean de Muller et Jacob Burckhardt, aucun historien suisse n'a été un artiste. Nous avons d'excellents narrateurs historiques, Dierrauer, par exemple, ou Oechsli ou, plus récemment, Gagliardi, mais nous n'en possédons point qui raconte pour le plaisir de raconter ou pour exprimer le bonheur que lui laisse la contemplation objective des choses de ce monde. Je songeais à cela en lisant l'intéressant ouvrage que vient de publier M. Rudolf Wackernagel *L'humanisme et la réforme à Bâle*¹. Quel beau et fascinant sujet ! Une ville libre et riche avec une vieille et glorieuse tradition d'humanisme importé d'Italie ; une bourgeoisie qui s'intéresse aux choses de l'esprit et de l'art ; des imprimeurs qui répandent partout leurs livres, faisant ainsi de la cité un merveilleux centre intellectuel ; une université jeune encore mais qui a déjà de la réputation : évidemment la place est bonne pour y travailler, et du dehors y affluent artistes et humanistes : deux des plus grands, Holbein et Erasme viennent s'y fixer et donnent à la ville un lustre incomparable.

Tout cela est raconté avec talent dans ce livre écrit par un

¹ *Humanismus und Reformation in Basel*, von Rudolf Wackernagel. Basel, Verlag von Helbing und Lichtenhahn, 1924.

historien dillgent qui a scruté les archives de sa ville et qui n'ignore rien de ce qu'on a écrit sur elle. Sans jamais se perdre dans le détail, M. Wackernagel fait un tableau vivant du Bâle politique, intellectuel, artistique et religieux. L'ouvrage s'ouvre en 1501, grande date dans l'histoire de Bâle, car la ville vient de conclure une alliance avec les Confédérés et cette alliance devient le départ d'une vie nouvelle. Sans doute, Bâle perd beaucoup en sacrifiant son glorieux passé de ville impériale. Mais devant les nécessités du temps elle ne pouvait faire autrement : pour sauver ses libertés, la bourgeoisie, après l'attitude de l'évêque et de la noblesse pendant la guerre de Souabe, n'avait d'autre alternative que de se faire recevoir membre de la ligue des Confédérés. Devenue suisse, Bâle apporte à la Confédération ses fortes murailles, ses vaillantes milices, son pont sur le Rhin, ses marchés, son grand renom et la gloire qui s'attache à la cité qui, de 1431 à 1448, avait été le siège d'un concile célèbre. Les Suisses, du reste, savent tout le prix de ce sacrifice, aussi accordèrent-ils à la ville illustre le neuvième rang dans les diètes et lui firent-ils prendre la place avant Fribourg et Soleure.

Les belles pages du livre de M. Wackernagel sont celles qui sont consacrées à l'humanisme et surtout à Erasme, et celles qui retracent l'introduction de la Réforme dans la ville. L'historien montre une fine intelligence à l'endroit du grand humaniste dans lequel il reconnaît un des hommes qui ont le plus honoré la pensée humaine. Il va même plus loin : il le défend du reproche de n'avoir pas embrassé la Réforme et, parlant, à la fin de son livre du triomphe de la foi nouvelle, il ajoute ces mots significatifs : « Le combat, pour le moment, est terminé, mais l'esprit de liberté n'a pas encore vaincu. »

— Qui se souvient d'Arnold Ott, le dramaturge qui vers 1888 conquit soudainement la gloire par ses drames, ses tragédies, ses grandes pièces populaires qui firent croire un moment qu'un grand poète dramatique était né à la Suisse ? La représentation de *Charles le Téméraire et les Suisses*, un *Festspiel* joué à Altorf et un autre à Schaffhouse contribuèrent à asseoir sa renommée. Entre temps, le poète publia un volume de vers *Gedichte* qui fut favorablement accueilli par la critique. Puis le silence se fit sur son nom qui peu à peu tomba dans l'oubli. Je me demande si les futurs historiens de la littérature suisse allemande lui consacreront plus de deux ou trois lignes dans leurs manuels.

En attendant, un de ses amis le professeur Haug, de Schaffhouse, écrit sur lui tout un volume où il plaide chaudement sa cause¹. Sans doute il reconnaît que Ott ne créa aucune œuvre

¹ Arnold Ott. *Eine Dichtertragödie* Zurich, Rascher & C^{ie} Verlag, 1924.

parfaite, car, avec la fougue et l'élan qu'il possédait et aussi un sens dramatique incontestable, il n'était pas artiste dans le sens plein et entier du mot. Le mérite qu'il lui reconnaît est d'avoir frayé la voie aux dramaturges suisses actuels, qui, incontestablement, ont profité de ses leçons : « Nous autres Suisses, dit M. Haug, nous ne devons pas oublier qu'il fut le seul des dramaturges suisses qui ait été capable de mettre en scène d'une manière dramatique une page glorieuse de notre histoire et que, par son œuvre, il a donné à l'art dramatique suisse une forte impulsion et une haute signification morale. »

La biographie est peut-être un peu longue, mais elle a le mérite de nous faire connaître l'homme, un original, parfois bizarre, plein de saillies et de verve, qui disait souvent crûment ce qu'il pensait à ses amis et même à des Altesses, comme le duc et la duchesse de Meiningen qui représentèrent des pièces sur leur théâtre, alors fort réputé en Allemagne. Médecin de son métier, Ott ne faisait des lettres que dans ses moments de loisir. Dans le privé, il n'était pas toujours cominode. Impulsif et violent, il était réputé pour ses coups de boutoirs qu'il assénait sans aménité. « Distribuer des coups, disait-il lui-même, est toujours pour moi un acte purifiant et libérateur et qui m'enflamme pour le bien. » Ses amis goûtaient médiocrement cet acte purificateur, et Carl Spitteler qui vivait à Lucerne tout près d'Ott l'évitait plutôt qu'il ne le recherchait. A sa mort, pourtant, il lui rendit justice. « Ott, écrivait-il, n'a pas réalisé tout ce qu'il espérait et voulait, mais quel homme fait tout ce qu'il est capable de faire ? L'homme est souvent plus grand que son œuvre et nous qui avons eu le privilège de connaître Ott, nous savons que c'était un grand esprit et au fond un homme bon et un fidèle ami. »

C'est aussi l'opinion de M. Haug qui, en réhabilitant la mémoire d'Arnold Ott, a voulu surtout servir l'ami.

— On ne peut imaginer contraste plus accusé que celui du poète Ott et d'Albert Schweitzer, le médecin-missionnaire, sociologue, poète et musicien, connu par son grand ouvrage *Entre l'Océan et la forêt vierge*, ses études sur la vie de Jésus et sur la philosophie de Kant, et son merveilleux livre sur Jean-Sébastien Bach. Albert Schweitzer est Alsacien, mais comme il a beaucoup d'attaches avec notre pays où il édite ses livres, on me permettra de parler ici de l'intéressant volume qu'il vient de publier, *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*¹, où, en racontant les choses du passé, il parle des expériences qui l'ont conduit à sa conception de vie actuelle. Avec une singulière

¹ *Aus meiner Kindheit und Jugendzeit.* Bern, Paul Haupt. Akademische Buchhandlung, 1924.

acuité, il analyse tous les faits de son enfance et de sa jeunesse qui ont pour lui une signification. C'est dire qu'il va toujours à l'âme. Aussi y a-t-il beaucoup de charme dans la peinture qu'il fait de la ville alsacienne, où il naquit, de la cure où il grandit, des écoles qu'il fréquenta à Günsbach, Münster et à Mulhouse. Tous les membres de sa famille nous deviennent familiers, son père, sa mère, son grand-père Schillinger, pasteur et organiste, et son oncle et sa tante de Mulhouse. On voit que déjà, en ce temps, Schweitzer a ce grand amour de la nature et de la vie en plein air ; il a le goût des sciences naturelles et de l'histoire « qui est la vie du passé. » Émerveillé de tout ce qu'il voit, il se perd en longues rêveries sur les beautés du monde ; il ne comprend pas qu'on perde du temps dans des discussions stériles quand il y a tant de choses à admirer. Il est plein de reconnaissance pour les hommes qui ont enrichi sa vie et il ne cesse de répéter : « Ah ! si l'on savait profiter de tout, comme l'existence de l'homme serait autre. Il y a dans le monde plus de soleil et de force qu'on ne le croit. »

Il y a dans ce petit livre un ton d'allégresse et un rayonnement qui sont le fruit d'un optimisme joyeux. Albert Schweitzer est du nombre des vaillants et des forts dont nous avons particulièrement besoin aujourd'hui.

— Jean-Gaspard Schweizer, le philanthrope zurichois qui vécut à Paris pendant les années de la Révolution et de l'Empire, a été l'objet d'une étude excellente de David Hess, l'écrivain zurichois de la Restauration. Celui-ci nous raconte que Schweizer, bon et crédule, avait été la victime d'un escroc américain, le colonel Swan, qu'on enferma, plus tard dans la prison pour dettes de Sainte-Pélagie. Ce Swan, aigrefin de haute marque, passa vingt-cinq ans dans cette prison dont il devint l'hôte le plus original. Toujours vêtu à la dernière mode, portant beau, aimable avec des façons princières, il fut baptisé par ses co-détenus : « le roi de Sainte-Pélagie ». De sa fortune passée, il lui restait une rente de 5 à 6000 livres inaliénable. Quand il la percevait, c'était fête dans la prison et il traitait avec munificence ses compagnons de captivité.

De cette jolie anecdote, M. Robert Faesi s'est emparé pour en faire un conte à la Voltaire rempli d'esprit et de fine ironie¹. Son portrait de Swan est surtout réussi. Conservant, malgré sa disgrâce, des habitudes de grand seigneur, il sait parler à ses compagnons sans hauteur, mais en homme du monde qui sait marquer les distances. Il ne manque jamais de remercier le directeur de la prison de l'hospitalité qu'il offre à ses hôtes.

¹ *Der König von Sainte-Pélagie*. Nouvelle von Robert Faesi. H. Haessel, Verlag in Leipzig.

Ceux-ci sont au nombre de soixante-cinq, neuf dames et cinquante-six messieurs, banqueroutiers, joueurs, dissipateurs et escrocs, mais il est de règle dans la maison de ne jamais jeter un regard indiscret sur le passé. La vie qu'on mène est libre et joyeuse. Quand Swan reçoit sa pension annuelle de 5000 livres, sur laquelle ses créanciers n'ont aucune prise, il traite de façon royale ses compagnons d'infortune. Le récit de ce banquet est une des jolies pages de la nouvelle de M. Faesi : chacun est sans souci et jouit de la douceur de vivre. Mais toute joie a son lendemain et, pour Swan, ce lendemain c'est sa libération de prison après que la Révolution de Juillet supprima Sainte-Pélagie. Le voici à la rue ; il est sans soutien, ses amis étant morts et sa famille ne voulant rien savoir de lui. Il mène une vie misérable et est réduit à mendier. On le trouve un jour mort devant la prison de Sainte-Pélagie qui avait été pour lui une prison dorée et une heure lumineuse en sa vie.

Tel est le conte de Robert Faesi écrit en une langue élégante, fluide et nuancée.

— La librairie Orell Füssli publie plusieurs ouvrages offrant un vif intérêt. Dans la collection, *La maison bourgeoise en Suisse*, paraît un nouveau volume — le treizième — consacré au canton d'Argovie. On pouvait se demander si ce canton, de formation récente et composé de terres d'origines diverses, pourrait présenter une architecture qu'on pût dire argovienne. En ouvrant le livre on est vite rassuré. Dans ces terres arrosées par l'Aar et ses affluents et très morcelées ont surgi quantité de petites villes dont chacune a sa physionomie propre, et qui toutes ont quelque chose de commun qui les rapproche. La centralisation n'est pas toujours favorable à l'art architectural, car elle établit forcément une certaine uniformité de style. Dans ces vallées de l'Aar et du Rhin, du Freiamt et du Fricktal et dans le comté de Baden, les villes qui grandirent, Aarau, Zofingue, Lenzbourg, Wildegg, Brougg, Bremgarten, Baden, Zurzach, Kaiserstuhl, Laufenburg et Rheinfelden, eurent chacune des constructions spéciales qui ont fait de chaque localité une cité très personnelle. On aura plaisir, dans ce livre richement illustré, de suivre l'histoire de chacune d'elles, en admirant les types les plus caractéristiques et les plus beaux de ces architectures diverses, dont chacune a son style¹.

— L'histoire du passage du Gotthard méritait d'être racontée. On sait que cette grande route des Alpes n'est pas parmi les plus anciennes. Elle n'a été ouverte au trafic qu'à la fin du XII^e siècle, comme l'a établi l'historien Karl Meyer en 1911.

¹ *Das Bürgerhaus in der Schweiz. XIIIter Band. Das Bürgerhaus im Kanton Argau.* Orell Füssli, 1924.

C'est seulement au début du XIII^e siècle que le transit entre Zurich et la Lombardie s'établit, dont la conséquence fut la fondation de la ville de Zoug. Dès ce moment le Gotthard devient la route des Alpes où le trafic est le plus important. Tout cela nous est raconté dans une intéressante étude accompagnée de recherches sur les ponts de la vallée d'Uri¹.

— La même maison publie une traduction allemande de l'histoire que Tolstoï recueillit de la bouche d'une paysanne russe douée d'un admirable don de narration : ce récit très émouvant dans sa simplicité fait songer aux grandes œuvres des poètes épiques des premiers âges².

— C'est une heureuse idée de nous promener dans la pittoresque vallée de Lauterbrunnen, nous montrant par la reproduction de gravures de vieux maîtres — Lory et Wolff, les sites les plus fameux. C'est ce que fait dans un charmant volume M. Othmar Gurtner : il y suit les vieux sentiers et les vieilles routes de cette région qui n'ont pas beaucoup changé. Ce sera pour les touristes cet été un charmant compagnon de voyage³.

ANTOINE GUILLAND.

¹ *Studien zur Eröffnungsgeschichte des Gotthardpasses*, mit einer Untersuchung über stiebende Brücke und Teufelsbrücke, von Dr. Laur-Belart. Zurich, Art. Inst. Orell Füssli, 1924.

² *Ein Schicksal*. Erzählung der Schwägerin Leo Tolstoï's, Frau, T. A. Kuzminskaja, von einer Bäuerin diktiert und von ihr durchgesehen und korrigiert. Übersetzung, Einleitung und Anmerkungen von E. Salomon. Zurich Orell Füssli, 1924.

³ *Das besinnliche Wanderbüchlein*. Auf alten Pfaden im Lauterbrunnental. Mit acht Blättern in Kupfertiefdruck, einem Kärtchen und Buchschmuck von J. Morier. Zurich, Orell Füssli, 1924.

Sao Paulo ? Peut-être, car le télégraphe s'est beaucoup occupé de cette affaire. De fait le gouvernement de Rio-de-Janeiro s'est montré un peu trop optimiste quand il n'a voulu voir dans cette agitation qu'une insurrection locale fomentée par quelques mécontents, civils ou militaires. C'était plus grave que ça. Il y avait là une de ces tentatives séparatistes fréquentes dans ces républiques relativement neuves, où les habitudes de vie commune ne sont pas encore développées, où le pouvoir central ne fait que faiblement sentir son influence, où le mot de patrie dit peu de chose même à ceux qui l'emploient. Cette fois les sécessionnistes ont eu le dessous ; l'Etat fédératif subsiste dans son intégrité. Mais les dégâts de la ville de Sao Paulo, bombardée des jours durant par les troupes gouvernementales, dépassent infiniment ce qu'ont raconté des dépêches presque toujours tendancieuses.

— En réalité, toute l'attention de ceux qui, même au gros de l'été, prétendent ne pas délaisser la politique, a été absorbée par un seul événement, la Conférence de Londres ; car de la réussite ou de l'échec de cette tentative dépendent, non seulement la solution du problème des réparations, mais le relèvement et la paix de l'Europe.

Done, au commencement du mois de juillet, M. Herriot était en assez mauvaise posture. L'usage que la diplomatie anglaise faisait de ses concessions lors de l'entrevue des Chequers prouvait qu'il avait insuffisamment défendu les intérêts de son pays et que, pis que cela, il avait été naïf. Peut-être serait-il fort piteusement sorti de la discussion qui s'annonçait au Sénat si M. MacDonald, qui sentait l'avantage qu'il y avait pour lui à garder un collègue de ce tempérament à la tête du gouvernement français, n'avait volé à son secours à Paris. Des conversations des deux hommes d'Etat sortit le memorandum du 9 juillet qui constituait un compromis assez ingénieux entre les points de vue anglais et français et devait servir de base aux délibérations de la Conférence.

L'assemblée s'ouvrit donc, le 16 juillet, sous d'assez favorables auspices. Elle entendit les discours de congratulation et d'espoir qui marquent l'ouverture des cérémonies de cette sorte ; puis elle désigna, pour le travail pratique, trois commissions : l'une était chargée de déterminer les « manquements », c'est-à-dire les cas où, l'Allemagne se mettant nettement dans son tort, ses anciens adversaires seraient autorisés à prendre contre elle des sanctions ; la seconde d'organiser la « mainlevée » des gages, en d'autres termes l'évacuation de la Ruhr ; la troisième de fixer le régime des transferts, soit la manière dont il serait possible de faire passer de l'Allemagne à ses créanciers des

sommes d'argent ou des livraisons en nature. De temps à autre la Conférence devait se réunir en séance plénière pour constater le travail fait, en noter les résultats et, le cas échéant, donner de nouvelles instructions à ses mandataires. Cependant les chefs de délégations, premiers ministres, fondés de pouvoirs ou « observateurs », se réunissaient chaque matin pour échanger des impressions ou des idées, discuter les grosses affaires, prévenir ou écarter les différends.

Comme cela, on a fait du chemin et aussi du travail. S'il convient de ne pas prendre à la lettre les communiqués officiels ou officieux qui n'ont cessé de dire que la Conférence s'inspirait d'une volonté de conciliation encore sans exemple, il est certain que chacun était très désireux d'aboutir ; car, si l'entreprise échouait, personne ne pouvait dire ce qu'il adviendrait de l'Europe livrée aux seuls jeux de la force et du hasard. La façon, par exemple, dont on est arrivé, en dépit de troublantes différences, à faire rentrer le projet Dawes dans le cadre du traité de Versailles indique beaucoup de bonne volonté réciproque et de l'ingéniosité aussi.

La plus grosse difficulté n'est pas venue des délégués, mais des banquiers. Car l'application du plan des experts suppose de la part du Reich un emprunt de 800 millions de marks or sur le marché international : cet emprunt, il est entendu qu'il sera souscrit en Amérique et en Angleterre, car les autres pays sont à tel point accablés de charges qu'on ne voit pas où ils prendraient de l'argent pour le prêter à autrui. Mais, avant de délier les cordons de leur bourse et de recommander à leurs clients d'imiter leur exemple, les financiers réclament des garanties : il faut que le débiteur conserve toute sa capacité productive, qu'il ne soit pas exposé à des sanctions qui, comme ç'a été le cas pour la Ruhr, risquent de le priver du plus clair de ses ressources : il doit être protégé contre les mauvaises surprises de cette sorte.

L'affaire était grave : est-ce que les créanciers de l'Allemagne qui espèrent encore obtenir d'elle une somme que personne n'essaie présentement d'évaluer, mais qui doit certainement atteindre 40 ou 50 milliards, allaient se dépouiller de tout moyen de pression au profit de prêteurs qui n'intervenaient que pour 800 millions ? Alors à quelles prétentions ne pouvait-on pas s'attendre quand il s'agirait de trouver preneurs pour les 16 milliards d'obligations gagées sur les chemins de fer et l'industrie du Reich que le projet prévoit aussi ?

Ce qui rendait le cas encore plus grave c'est que, en dépit de la belle résolution d'action commune, les Anglais, à qui une mainmise de la France sur l'Allemagne a toujours été

Sao Paulo ? Peut-être, car le télégraphe s'est beaucoup occupé de cette affaire. De fait le gouvernement de Rio-de-Janeiro s'est montré un peu trop optimiste quand il n'a voulu voir dans cette agitation qu'une insurrection locale fomentée par quelques mécontents, civils ou militaires. C'était plus grave que ça. Il y avait là une de ces tentatives séparatistes fréquentes dans ces républiques relativement neuves, où les habitudes de vie commune ne sont pas encore développées, où le pouvoir central ne fait que faiblement sentir son influence, où le mot de patrie dit peu de chose même à ceux qui l'emploient. Cette fois les sécessionnistes ont eu le dessous ; l'Etat fédératif subsiste dans son intégrité. Mais les dégâts de la ville de Sao Paulo, bombardée des jours durant par les troupes gouvernementales, dépassent infiniment ce qu'ont raconté des dépêches presque toujours tendancieuses.

— En réalité, toute l'attention de ceux qui, même au gros de l'été, prétendent ne pas délaisser la politique, a été absorbée par un seul événement, la Conférence de Londres ; car de la réussite ou de l'échec de cette tentative dépendent, non seulement la solution du problème des réparations, mais le relèvement et la paix de l'Europe.

Donc, au commencement du mois de juillet, M. Herriot était en assez mauvaise posture. L'usage que la diplomatie anglaise faisait de ses concessions lors de l'entrevue des Chequers prouvait qu'il avait insuffisamment défendu les intérêts de son pays et que, pis que cela, il avait été naïf. Peut-être serait-il fort piteusement sorti de la discussion qui s'annonçait au Sénat si M. MacDonald, qui sentait l'avantage qu'il y avait pour lui à garder un collègue de ce tempérament à la tête du gouvernement français, n'avait volé à son secours à Paris. Des conversations des deux hommes d'Etat sortit le memorandum du 9 juillet qui constituait un compromis assez ingénieux entre les points de vue anglais et français et devait servir de base aux délibérations de la Conférence.

L'assemblée s'ouvrit donc, le 16 juillet, sous d'assez favorables auspices. Elle entendit les discours de congratulation et d'espoir qui marquent l'ouverture des cérémonies de cette sorte ; puis elle désigna, pour le travail pratique, trois commissions : l'une était chargée de déterminer les « manquements », c'est-à-dire les cas où, l'Allemagne se mettant nettement dans son tort, ses anciens adversaires seraient autorisés à prendre contre elle des sanctions ; la seconde d'organiser la « mainlevée » des gages, en d'autres termes l'évacuation de la Ruhr ; la troisième de fixer le régime des transferts, soit la manière dont il serait possible de faire passer de l'Allemagne à ses créanciers des

sommes d'argent ou des livraisons en nature. De temps à autre la Conférence devait se réunir en séance plénière pour constater le travail fait, en noter les résultats et, le cas échéant, donner de nouvelles instructions à ses mandataires. Cependant les chefs de délégations, premiers ministres, fondés de pouvoirs ou « observateurs », se réunissaient chaque matin pour échanger des impressions ou des idées, discuter les grosses affaires, prévenir ou écarter les différends.

Comme cela, on a fait du chemin et aussi du travail. S'il convient de ne pas prendre à la lettre les communiqués officiels ou officieux qui n'ont cessé de dire que la Conférence s'inspirait d'une volonté de conciliation encore sans exemple, il est certain que chacun était très désireux d'aboutir ; car, si l'entreprise échouait, personne ne pouvait dire ce qu'il adviendrait de l'Europe livrée aux seuls jeux de la force et du hasard. La façon, par exemple, dont on est arrivé, en dépit de troublantes différences, à faire rentrer le projet Dawes dans le cadre du traité de Versailles indique beaucoup de bonne volonté réciproque et de l'ingéniosité aussi.

La plus grosse difficulté n'est pas venue des délégués, mais des banquiers. Car l'application du plan des experts suppose de la part du Reich un emprunt de 800 millions de marks or sur le marché international ; cet emprunt, il est entendu qu'il sera souscrit en Amérique et en Angleterre, car les autres pays sont à tel point accablés de charges qu'on ne voit pas où ils prendraient de l'argent pour le prêter à autrui. Mais, avant de délier les cordons de leur bourse et de recommander à leurs clients d'imiter leur exemple, les financiers réclament des garanties : il faut que le débiteur conserve toute sa capacité productive, qu'il ne soit pas exposé à des sanctions qui, comme ç'a été le cas pour la Ruhr, risquent de le priver du plus clair de ses ressources : il doit être protégé contre les mauvaises surprises de cette sorte.

L'affaire était grave : est-ce que les créanciers de l'Allemagne qui espèrent encore obtenir d'elle une somme que personne n'essaie présentement d'évaluer, mais qui doit certainement atteindre 40 ou 50 milliards, allaient se dépouiller de tout moyen de pression au profit de prêteurs qui n'intervenaient que pour 800 millions ? Alors à quelles prétentions ne pouvait-on pas s'attendre quand il s'agirait de trouver preneurs pour les 16 milliards d'obligations gagées sur les chemins de fer et l'industrie du Reich que le projet prévoit aussi ?

Ce qui rendait le cas encore plus grave c'est que, en dépit de la belle résolution d'action commune, les Anglais, à qui une mainmise de la France sur l'Allemagne a toujours été

insupportable, pactisaient au fond avec les banquiers. Et M. MacDonald insistait pour que les délais de l'évacuation économique de la Ruhr fussent raccourcis et, dans des entretiens particuliers, donnait à entendre que sa bonne volonté ne pourrait être gagnée si des dispositions n'étaient pas fixées en vue d'une évacuation militaire. Ainsi tout le régime appliqué depuis 1919, qui impliquait l'emploi de la force contre le Reich récalcitrant, tendait à devenir caduc ; il s'agissait d'y substituer un autre régime où tout dépendrait de la bonne foi, fort problématique, des Allemands.

M. Herriot était très embarrassé. Personnellement il aurait sans doute adopté volontiers la thèse anglaise ; car, dans son passé d'homme d'opposition, il avait à mainte reprise condamné l'emploi de la force contre le Reich : ce qui lui rendait difficile de se faire prendre au sérieux quand il se mettait à rouler des gros yeux ; mais il était lié par certaines promesses faites dans des discours beaucoup plus récents, il ne voulait pas rompre avec l'opinion de la France.

Il a fallu une semaine d'un piétinement stérile pour que le président du Conseil français prît enfin son parti. Il a fait une importante concession au camp adverse en admettant que la Commission des réparations ne pourrait, au cas où elle ne serait pas unanime, prononcer un verdict sur les manquements de l'Allemagne sans consulter un comité d'experts ; il a fait espérer l'évacuation militaire de la Ruhr dans un délai de deux ans ; il a demandé que le principe de l'arbitrage fût également accepté si des contestations s'élevaient à propos des transferts ; avec cela, il a déclaré nettement que ces concessions étaient tout ce que la France pouvait accorder et que, dans aucun cas, il ne reculerait davantage.

Peut-être que la délégation anglaise qui, dans toute cette affaire, paraît beaucoup plus préoccupée de prendre des précautions contre la France que d'assurer le paiement des réparations, aurait désiré quelque chose de plus, mais la Conférence a estimé qu'on ne pouvait réclamer davantage et M. MacDonald qui ne voulait pas compromettre le très beau succès qu'il avait déjà obtenu n'a pu que s'incliner. D'ailleurs le débat ne portait plus que sur des mots : si M. Herriot, inquiet des répercussions parlementaires, ne voulait pas enlever à son pays toute possibilité d'agir contre un débiteur opiniâtre et de mauvaise foi, il est évident qu'en pratique ses réserves ne signifient rien. L'occupation de la Ruhr est une aventure qu'on ne recommencera pas ; cela, chacun le sait. Le président du Conseil l'a reconnu lui-même : à l'ère de la force a succédé celle de l'arbitrage. Il s'est félicité de ce changement ; et, comme nous n'avons

aucune raison de souhaiter l'emploi de moyens belliqueux quand on peut obtenir la même chose par des méthodes pacifiques, nous ne demandons qu'à partager sa joie. Reste à voir si l'Allemagne paiera les réparations.

La Conférence de Londres a donc connu la satisfaction de se proclamer d'accord, ce qui n'était pas arrivé depuis longtemps. Puis les Allemands ont été introduits. C'était l'inconnu, et c'était d'une importance capitale. Car les experts l'avaient déjà dit et M. MacDonald l'a répété après eux : pour que le projet aboutisse, il faut que l'Allemagne soit consentante, qu'elle ait la ferme volonté de remplir ses engagements. Et cela suppose un changement complet dans son attitude, vu que, jusqu'ici, elle a au contraire fait tout ce qui lui était possible pour les éluder.

Sommes-nous en droit de croire que ce changement merveilleux va intervenir ? Il est trop tôt pour répondre. Au petit discours que M. MacDonald a fait à la délégation de Berlin, le chancelier Marx a répondu en fort bons termes, arguant du désir de son pays d'en finir avec une obsédante affaire et déclarant qu'il s'emploierait sincèrement à obtenir cet heureux résultat. Puis, une fois les représentants du Reich mis au fait des décisions prises par les Alliés, les discussions ont commencé. Visiblement les Allemands n'entendent pas souscrire à tout ce qui s'est fait en leur absence. Ils élèvent des objections quant à certains paiements ; ils voudraient hâter l'évacuation économique de la Ruhr et désirent que le retrait des troupes soit un fait accompli avant la fin de l'année.

Jusqu'ici, comme le constatait sir Eyre Crowe, secrétaire permanent au Foreign Office, les réclamations allemandes ne paraissent pas incompatibles avec les dispositions arrêtées. En sera-t-il ainsi jusqu'au bout ? C'est ce qu'il faudra voir... En attendant, il est permis d'espérer.

ED. ROSSIER.

Lausanne, 8 août.



Table des matières

CONTENUES DANS LE TOME CENT QUATORZIÈME

MAI-AOUT 1924 — Nos 341-344

	Pages
LE COMMERCE DES PAYS A CHANGE ÉLEVÉ, par <i>Georges Paillard</i> , professeur à l'Université de Lausanne	1
UNE GRANDE AMITIÉ, par <i>Virgile Rossel</i>	17
SERVITUDE. Roman, par <i>Maurice Chapuis</i>	
Seconde partie	33
Troisième partie	176
Quatrième partie	329
Cinquième et dernière partie	467
LETTRES DE WILLIAM JAMES A THÉODORE FLOURNOY	54
SOUVENIRS DU SECOND EMPIRE, par la comtesse <i>Marie Walewska</i> . Troisième et dernière partie	69
AUTOUR DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS, par <i>Paul Maillefer</i> , conseiller national	129
LA PEINTURE DÉCORATIVE, par <i>L. Curtat</i>	144
INDICATIONS SUR REMY DE GOURMONT, par <i>Edouard Martinet</i>	160
PAYSAGES SUISSES. — MORAT, par <i>Pierre Grellet</i>	171
BYRON AUX BORDS DU LÉMAN, par <i>L.-F. Choisy</i> , professeur à l'Université de Genève	210
LA LOCOMOTIVE « B.-47 », par <i>J. Okunéf</i>	220
LES CRIMES POLITIQUES, par <i>Auguste Capt</i> , procureur général du canton de Vaud	257
LE SOURIRE DE BOILEAU, par <i>Pierre Kohler</i>	281
EMILE-ANTOINE BOURDELLE, par <i>François Fosca</i>	298
LES ORIGINES DE LA CONSTITUTION VAUDOISE DE 1814, par <i>Maxime Reymond</i>	307
ENGADINE, par <i>Jacques Daley</i>	351
SUR LA PROPRIÉTÉ DES TERMES DANS LA LANGUE FRANÇAISE, par <i>Alexis François</i> , professeur à l'Université de Genève	385
LES MÉDECINS DU BON VIEUX TEMPS, par <i>Henri Sensine</i>	402

DE QUOI RIT-ON ? par <i>Walter Jéquier</i> , D ^r ès lettres.	Pages
Première partie	421
UNE VOIX AU TÉLÉPHONE. Nouvelle, par <i>A. Eiger</i>	436
LA CRISE ÉCONOMIQUE ACTUELLE, par <i>A. Achard</i>	455
LETTRES DE PARIS, par <i>F. Roger-Cornaz</i> .	
Mai	103
Juin . — Les Suisses à Paris. — Ballets russes. — La Foire de Saint-Germain	228
Août . — <i>Roméo et Juliette</i> . — Fin de saison. — La fée et les lions.....	485
CHRONIQUES ITALIENNES, par <i>Henry Aubert</i> .	
Mai . — Tourisme. — La Semaine Sainte. — L'exposition bisannuelle de Rome. — Le triomphe du fascisme. — Mort d'Eleonora Duse.....	107
Août . — Bologne la docte. — Les livres de M. Corrado Ricci. — Le <i>Néron</i> d'Arrigo Boito. — La crise du fascisme	488
CHRONIQUE ALLEMANDE, par <i>Antoine Guillard</i> .	
Juin . — La misère allemande est-elle aussi grande qu'on le dit. — Les efforts de l'agriculture. — Les magnats de l'industrie et le roi de la Ruhr. — Politique économique et libre. — Echanges. — Menées nationalistes. — Le cas du professeur Quidde. — Un pamphlet sur Guillaume II. — Le bon Européen et E.-R. Curtius.....	232
AUX ETATS-UNIS, par <i>G.-N. Tricoche</i> .	
Juin . — A propos des voyages transatlantiques. — Au bon vieux temps. — La crise religieuse. — Retour aux lois puritaines. — Washington d'après ses lettres.....	239
LETTRES DE BERNE, par <i>Otto de Dardel</i> .	
Mai . — Session tranquille. — Assagissement. — De coûteux fonctionnaires. — Vice ou maladie. — Une loi libérale. — Le recul de l'étatisme. — Un procès qui tourne mal. — Fâcheuse exception à une louable tendance. — Un projet prématuré. — Crédits justifiés. — La Suisse dans le monde. — L'état de la question des zones. — La plainte genevoise. — La situation du Tessin	91
Juillet . — Avant la fête d'Aarau. — Eloquence de tir fédéral et éloquence parlementaire. — Conséquences d'une mauvaise acoustique. — Inconvénients d'une assemblée bilingue. — Réforme désirable. — Vices congénitaux. — Une campagne de presse. — Défense du Parlement.....	360
CHRONIQUES SUISSES ROMANDES, par <i>Henri Rohrer</i> .	
Mai . — Le moderne et Pierre Girard. — <i>Jeunesse de quelques-uns</i> . — La Dent du Midi. — L'helvétisme. — Les sectes religieuses	97
Juillet . — Sur notre littérature. — <i>Le Journal de Jean-Gabriel Eynard</i> . — <i>L'Art en Grèce</i> . — Nouvelles — Vers	366

CHRONIQUE SUISSE ALLEMANDE, par *Antoine Guillard*.

- Août.** — Gotthelf et le paysan endetté. — L'humanisme et la Réforme à Bâle. — La vie tragique d'un poète. — Les souvenirs d'enfance et de jeunesse d'Albert Schweitzer. — Le roi de Sainte-Pélagie. — Livres nouveaux. . . 497

CHRONIQUE DES BEAUX-ARTS, par *Edmond Bille*.

- Juillet.** — L'œuvre de Paul Robert à Neuchâtel. — Une dynastie d'artistes. — Le *Journal* d'un peintre 354

CHRONIQUES SCIENTIFIQUES, par *Henry de Varigny*.

- Mai.** — L'utilisation du vent par l'hélice aérienne sur mer et sur terre. — Machines à tuer : le soldat mécanique norvégien ; le rayon invisible anglais. — L'amplification du courant des cellules photo-électriques. — Où naissent les cyclones dans l'atmosphère ? — La dérive des continents. — La production de monstruosité par le chauffage des graines. — Le cerveau de l'ours. — Le spectre de l'aurore boréale et l'azote cristallisé. — L'oxalorachic. — Publications nouvelles 115
- Juin.** — L'urée, engrais et aliment à la fois. — Les nébuleuses noires. — Les nuages métalliques interstellaires. — Mésaventure d'aviation. — Les nerfs et le cœur des plantes. — Les oiseaux des régions dévastées. — Une confirmation de Fabre sur les insectes paralyseurs. — Publications nouvelles 245
- Juillet.** — Les anatoxines, leur généralité. — Jus de viande cru et tuberculose. — Les poissons du Nil d'il y a 5000 ans. — Où en est la lutte contre le *Doryphora* en France ? — La destruction des mauvaises herbes. — Un calcul relatif aux éclipses solaires. — Publications nouvelles 373

CHRONIQUES POLITIQUES, par *Edmond Rossier*.

- Mai.** — L'accueil fait au rapport des experts. — Les élections au Reichstag allemand. — Amérique et Europe. — Le ministère MacDonald et la Conférence anglo-russe 123
- Juin.** — L'Allemagne après les élections. — La victoire des partis de gauche en France ; la campagne contre le Président de la République. — Heurs et malheurs du ministère MacDonald 252
- Juillet.** — Un changement présidentiel en France. — Les débuts du ministère Herriot et les relations avec l'Angleterre. — L'attitude de l'Allemagne. — La crise du fascisme 379
- Août.** — Choses et autres : La conférence de la petite Entente. — La suite de l'affaire Matteotti. — Une querelle en Irlande. — Un traité anglo-soviétique. — Une insurrection au Brésil. — La conférence de Londres 504

Le NESSOL-SHAMPOO

« aux œufs » et « aux camomilles » est un produit de première qualité. Il nettoie le cuir chevelu et les cheveux à fond, il produit un effet stimulant sur la croissance des cheveux et il rend les cheveux souples et bouffants. — Plus haute récompense à l'Exposition nationale de Berne en 1914 : Médaille d'or (coll.). — Dans les pharmacies, drogueries et parfumeries
:: :: :: à 30 cent. le paquet :: :: ::

PRODUIT SUISSE

BANQUE FÉDÉRALE

S. A.

LAUSANNE

Capital et Réserves Fr. 65.200.000

Toutes opérations de Banque

de Bourse et de Change

REVUE DES LIVRES

THE FRENCH ROMANTICS' KNOWLEDGE OF ENGLISH LITERATURE (1820-1848), according to contemporary French Memoirs, Letters and Periodicals, par *Eric Partridge*, M. A. ; B. Litt. (Oxon). 1 vol. grand in-8°. Edouard Champion, Paris. — VIRGILE, DANTE, CAMOËNS ET L'EXPANSION DU GÉNIE LATIN, par *Chagas Franco* et *Paul Méléar*. 1 plaquette in-16. Edouard Champion, Paris. — LA PREMIÈRE MISSION OFFICIELLE DE LA FRANCE AUX ETATS-UNIS, par *Wladimir d'Ormesson*. 1 vol. in-16. Edouard Champion, Paris. — A TRAVERS LA NUIT, par *Rose Cohen*, traduit de l'anglais par *S. Godet*. 1 vol. grand in-16 de la Collection littéraire et artistique internationale. La Renaissance du livre, Paris. — BABETTE A PARIS, par *Maurice Morel*. 1 vol. in-16. Editions de la vraie France, Paris. — HYMNES ET VERSETS, par *Mme Pierre de Bouchaud*. 1 plaquette grand in-16. Plon-Nourrit et Cie, Paris. — LA CANTATE ANGKORÉENNE, par *Areno Iuḡanthor*. 1 plaquette grand in-8° avec bois originaux dessinés et gravés par Jean et Guy Selz. Eugène Figuière, Paris. — LES CAHIERS DU MOIS, Exotismes. 1 plaquette grand in-16. Les presses universitaires, Paris.

— Juillet, ce premier mois des grandes vacances n'a pas déversé sur ma table un monceau d'ouvrages palpitants. Sans doute comme le commun des mortels, MM. les auteurs et MM. les éditeurs se relâchent-ils en cette chaude saison, encore que le thermomètre n'enregistre point, cette année, des températures tropicales.

A tout seigneur tout honneur — qu'on me pardonne de répéter cet aphorisme rabâché, s'il a déjà paru quelquefois sous ma plume, mais il est d'un emploi si commode ! et ici vraiment à sa place — à tout seigneur, donc, tout honneur : il convient de saluer dans le premier alinéa de cette courte revue la volumineuse étude consacrée par M. Eric Partridge au romantisme anglo-français. Plus exactement à l'influence de la littérature anglaise sur les romantiques français pour la période de 1820 à 1848. Mais cela est formulé sous un titre discret prétendant à la plus stricte objectivité dans un sujet qui sollicite pourtant la personnalité de l'historien.

A vrai dire, ce n'était pas à moi que le livre aurait dû être adressé, mais au chroniqueur britannique de cette revue. On m'excusera donc de ne point m'étendre sur une question d'intérêt général, sans doute, une question qui n'est pas tout à fait inconnue du grand public, mais traitée, tout de même, dans une langue dont je ne possède point toutes les finesses. Peut-être le chroniqueur ci-dessus réclamera-t-il le droit d'en dire son mot ? En attendant, je suis trop content d'avoir un aussi beau morceau à mettre sous la dent dans cette période de disette, pour ne pas en tâter un peu.

Montres de Précision

ZENITH

*Pendules - - Pendulettes
Réveils*

Demander Catalogues illustrés gratis par "ZÉNITH"; Le Locle.

BAINS DE LAVEY

près SAINT-MAURICE, ligne du Simplon

STATION SULFURO-SALINE

*Grand parc. - Beaux ombrages. - Promenades étendues. - Tennis agrandi et remis à neuf.
Excellente cuisine. - Ascenseur hydraulique. Chauffage central.*

Ressources thérapeutiques : Source thermale (49°) sulfureuse sodique, radio-active en bains et boissons. — *Eaux mères des Salines de Bévieux*, près Bex. — **Hydrothérapie :** Eau de Morcles à 9°, et bains du Rhône. — Douches variées. — **Bains de sable** à haute température. (Spécialité de Lavey.) Pris complets ou partiels, ils produisent les meilleurs résultats dans les affections articulaires, la sciatique et l'obésité. — Massages.

Indications : Débilité, chlorose, lymphatisme, toutes les formes de rhumatisme, tuberculose des glandes, os et articulations, maladie de la peau, affections utérines, catarrhes de toutes les muqueuses, y compris la vessie, cicatrisation des ulcères et fistules, résorption d'anciens exsudats pleuraux, péritonéaux, etc., augmentation des échanges nutritifs.

Médecin de l'établissement : M. le Dr Laurent Petitpierre.

La direction répondra à toutes demandes de renseignements.

— Saison du 15 mai au 30 septembre —

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

J'ai signalé plus haut le souci d'objectivité de M. Eric Partridge. Il convient de signaler également la conscience qu'il a apportée à ses recherches. Je sais bien que les philologues et les historiens de notre temps sont coutumiers du fait et sont dressés par leurs études à écarter impitoyablement toute fantaisie de leurs graves travaux ; ce qui m'inspire à chaque fois une nouvelle et sincère admiration. Pour en revenir à M. Eric Partridge, il a défriché son champ de manière à ne laisser plus rien à glaner après lui. Tous les groupes et toutes les individualités romantiques de quelque notoriété, familiarisés, ou seulement mis en contact momentanément avec la littérature anglaise, ont été dépistés par lui et signalés dans son œuvre, ce qui, évidemment, ne va pas sans quelque monotonie. Mais aussi, une distribution parfaitement claire et parfaitement logique de la matière étudiée : un premier chapitre sur l'époque immédiatement précédente, puis les influences générales durant la période 1820-1848, la poésie, le drame, la nouvelle, l'histoire, un avant-dernier chapitre sur des individualités ou des œuvres non classées — parmi lesquelles il en est qui sont bien oubliées aujourd'hui — enfin une brève conclusion suivie, comme il sied à un ouvrage de ce genre sagement établi et sagement présenté, d'appendices, de renseignements bibliographiques et d'un index qui rendra à ses lecteurs de précieux services.

Il nous reste à adresser au bon éditeur Edouard Champion toutes nos félicitations pour avoir édité avec tant de soin les *French romantic's knowledge of English literature* et élargi son hospitalité à des œuvres de langue étrangère. L'exemple mériterait d'être abondamment suivi en France.

— A côté de la précédente, l'étude littéraire de MM. Chagas Franco et Paul Méléar paraît décidément un peu mince. Je sais bien qu'elle n'a point la prétention de constituer un gros travail d'érudition, voire même de développer des vues entièrement neuves, le nombre des critiques s'étant intéressé à Virgile et à Dante, pour ne pas parler de Camoëns qui complète la présente triade interdisant une telle ambition. Le but des deux auteurs se révèle plus modeste : dégager et mettre en relief le rôle joué par ces hommes de génie, « rechercher dans quelle mesure ils furent le produit de leurs races, le reflet de leurs époques et quelle fut leur influence morale sur les destinées de la race latine ».

Il est encore une pierre apportée à l'édifice destiné à grouper sous un même toit où flotte le même drapeau, les races latines dont d'intéressantes manifestations ont marqué naguère une tendance significative à fraterniser et à s'unir.

On pourrait se demander pourquoi choisir parmi la pléiade des Latins de génie ces trois noms ? Sans doute, parce que ces trois noms symbolisent plus peut-être que tous les autres trois grandes périodes de l'humanité, trois grandes périodes « d'efforts, de souffrances, d'espoirs où s'élaboraient les mondes nouveaux » — pour employer le langage même de la préface. Cela posé, je m'empresse de remarquer, outre l'intérêt particulier du chapitre consacré à Camoëns, relativement peu connu en pays de langue française, que l'étude de MM. Franco et Méléar est extrêmement claire et constitue un bon petit manuel de vulgarisation.

FABRIQUE DE MEUBLES J. KELLER & C^{IE}

ZURICH
ST. PETERSTRASSE
BAHNHOFSTRASSE

Objets d'Art, Antiquités
Décoration d'Intérieurs

Perrin
ARTISAN EN MEUBLES
TAPISSIER
DÉCORATEUR

EBENISTERIE TRÈS
SOIGNÉE FABRIQUÉE
ENTIÈREMENT DANS
NOS ATELIERS

MEUBLES DE SALON
RIDEAUX
MEUBLES CLUB

TOUS NOS MODÈLES
MÊME LES PLUS SIMPLES
SONT ÉTUDIÉS AVEC SOIN
ET SONT D'UNE EXÉCUTION
PARFAITE

TELEPH. 8594

MONTBENON
LAUSANNE

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

— A la même librairie, un ouvrage d'histoire diplomatique, la *Première mission officielle de la France aux Etats-Unis* de M. Wladimir d'Ormesson, spécialiste en matière de problèmes internationaux. Je ne sais si M. d'Ormesson a intentionnellement choisi un sujet dont on ne saurait nier l'actualité, ni même la fine ironie ? Car il y a quelque ironie à rappeler dans les circonstances présentes l'aide financière apportée dans les années 1778 et 1779 par le Cabinet de Versailles au Congrès des Etats-Unis. La jeune Amérique se trouvait alors aux prises avec des difficultés financières, toutes proportions gardées, aussi graves que la France d'aujourd'hui au lendemain de la victoire. Mêmes manifestations périodiques ou successives : inflation du papier-monnaie, vie chère, etc.

Avec moins de réticences, peut-être aussi dans un sujet moins réaliste, le gouvernement de Louis XVI sauva — il ne faut pas craindre de le dire bien haut — les Etats-Unis de la faillite. Si les Américains du général Pershing se sont souvenus opportunément en 1917 et 1918 de l'aide militaire des Français, il conviendrait que leurs hommes d'affaires, et aussi leurs hommes politiques, se souviennent à cette heure particulièrement critique de l'aide financière de la même nation.

C'est là une première utilité dont me paraît pouvoir se réclamer l'étude de M. Wladimir d'Ormesson. Mais cette étude a d'autres mérites. Les péripéties qui marquèrent la mission politique de Conrad-Alexandre Gérard à Philadelphie étaient jusqu'à présent assez peu connues, comme, en général, toute l'histoire de la politique étrangère sous le règne de Louis XVI. Notre auteur a comblé, en puisant aux Archives du Quai d'Orsay, une assez grosse lacune, et cela d'une manière qui nous fait souhaiter de lire de ce débutant dans la grande histoire de prochains ouvrages d'un égal intérêt, sinon supérieur.

— Mais passons, sans transition aucune, au rayon des romans, assez peu alimenté ce mois-ci. Mlle S. Godet, dont le public romand apprécie le talent de traductrice s'est donné la peine de mettre en français *Out of the shadow* de Rose Cohen, titre anglais rendu par celui-ci : *A travers la nuit*. On a signalé quelque ressemblance entre ce livre et la *Marie-Claire* de Marguerite Audoux, particulièrement des débuts difficiles dans la vie et le goût d'écrire. Après cela, nous avons tant lu de ces histoires de filles du peuple aux prises avec les difficultés de l'existence ; nous avons été tellement saturés de descriptions des mœurs américaines, que l'ouvrage d'une enfant illettrée « qui jusqu'à quinze ans ne parle guère que le *yiddisch* » ne saurait nous émouvoir autant que le sensible et moralisant public d'outre-mer.

Si encore elle révélait un véritable génie d'écrivain ? Mais je ne l'aperçois guère, bien que l'ouvrage soit placé sous le patronage de la Collection littéraire et artistique éditée par la Renaissance du livre. A signaler cependant, pour nos lecteurs qui s'y intéresseraient une évocation réussie de certains milieux et de l'atmosphère familiale des Juifs de là-bas.

— A vrai dire, *Babette à Paris*, de M. Maurice Morel, n'est pas beaucoup plus palpitant. L'histoire, dégagée de la sentimentalité qu'y a répandue son auteur aurait formé la matière d'un conte de Maupassant. Construire avec elle

Anglo Swiss Biscuit Co

Winterthour

SANATORIUM DU LÉMAN

GLAND

MÉDECIN EN CHEF: Dr A. SCHRANZ

Hydrothérapie, Electrothérapie, Massage, Régime.

Médecine interne. Maladies nerveuses.

Convalescence. Repos.

Vaste parc. - Situation superbe au bord du lac.

Confort

Ouvert toute l'année.

Prix modérés.

Le plus puissant **Dépuratif du Sang**, dont toute personne soucieuse de sa santé, devrait faire au moins deux cures par an, est certainement le

THÉ BÉGUIN

qui guérit : dartres, boutons, démangeaisons, eczémas, etc.,

qui fait **disparaître** : constipation, vertiges, migraines, digestions difficiles, etc.

qui **parfait la guérison** des ulcères, plaies, varices, jambes ouvertes, etc.,

qui **combat** avec succès les troubles de l'âge critique.

La boîte : fr. 1.80 dans toutes les pharmacies.

Dépôt général et expéditions pour la Suisse :

PHARMACIES RÉUNIES, La Chaux-de-Fonds.

NOTARIAT - BUREAU TECHNIQUE A. MERCIER

Notaire, géomètre officiel

Place de la Gare, 2 **RENENS** Téléphone 99

Abornements. — Levée de plans. — Remaniements parcellaires. — Drainages.
Projets de routes, chemins. — Adductions d'eau. — Nivellements. — Expertises, etc.

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

un roman, c'est l'étendre décidément un peu beaucoup. Ici encore, à relever d'excellentes intentions moralisatrices mais qui ne suffiront pas, je le crains, à suppléer au talent, pour ne pas dire au génie de l'écrivain. Qu'on me pardonne une sévérité qui n'est point dans mes habitudes : les Editions de la vraie France ayant fait grand état de leurs ambitions, il est permis de demander beaucoup à ses fournisseurs ordinaires et extraordinaires.

Evidemment, Babette est une jeune personne bien sympathique, encore qu'ayant débuté par être fille de condition, comme on disait naguère. Et son ami, le tuberculeux Jean Frousé aussi, encore que ce type d'artiste incompris et malchanceux soit bien usé. Mais toutes ces créatures manquent de relief comme leurs aventures d'intérêt. A classer dans ce qu'on appelle couramment la littérature honnête, dans les deux sens de ce mot.

— Les *Hymnes et Versets* de M^{me} Pierre de Bouchaud, alias Cardeline — pourquoi ? On dirait le nom d'un produit industriel ou pharmaceutique ? — sont d'une tout autre tenue. Femme de poète, poétesse elle-même, l'auteur sait trouver des accents qui parlent au cœur, sans renouveler par une originalité recherchée les thèmes éternels de la poésie : la beauté et les aspects variés de la nature, le rêve aux prises avec la réalité, la « royauté de la Douleur », l'amour et la tentation, la mélancolie enfin des choses qui passent et des sentiments qui meurent.

Littérature essentiellement féminine, littérature de confidences d'une âme délicate, d'une âme rare à notre époque, qui sait rythmer ses proses menues ou développées dans une langue quasi classique, où la pensée et la musique se marient harmonieusement où je retrouve un peu de M^{me} la comtesse de Noailles, un peu aussi de M^{me} Marguerite Burnat-Provins sur un plan en quelque sorte idéalisé.

Gravez-vous dans la mémoire

que

COSMOS

est la meilleure des bicyclettes

USINE à BIENNE, 7

Catalogue gratuit



RHUMATISMES

L'ANTALGINE guérit toutes les formes de rhumatismes, même les plus tenaces et les plus invétérés.

Prix du flacon de 120 pilules **fr. 7.50**, franco contre remboursement.

PHARMACIE DE L'ABBATIALE, PAYERNE

Walther

Brochure gratis sur demande

Montana (Valais) Altit. 1500 m. Reliée par un funiculaire à Sierre (Ligne Simplon).

Station climatérique la plus ensoleillée de la Suisse

CURHAUS & CLINIQUE VICTORIA

Méd. en chef **Dr F.-L. de Muralt.**

Maladies des voies respiratoires et tuberculose sous toutes ses formes. - Maison confortable. — Prix modérés. — Prospectus franco. — Dir.: E. Nantermod.

Kurhaus Tarasp

près du Parc National Suisse

Basse Engadine (alt. 1200 m). Gare: **Schuls-Tarasp.**

Seul hôtel situé directement près des sources principales et ayant des bains minéraux dans la maison. La cure des bains et de boisson de Tarasp, bien plus efficace que celles de Karlsbad, Marienbad, Vichy, etc., soutenue et favorisée par un climat alpestre extrêmement salubre est sans pareil dans ses effets et garantit absolument des résultats excellents. Faites un essai avec 1 caisse de 10/1 bouteilles « Source Lucius » à fr. 10.50 ou 15/2 bouteilles à fr. 12. — et vous serez convaincus. Prospectus par

Kurhaus Tarasp, 350 lits.

J. Véron, Grauer & C^{ie}

GENÈVE - BELLEGARDE - VALLORBE - LA CHAUX-DE-FONDS
PONTARLIER - DOMODOSSOLA - MORTEAU - MARSEILLE - LE HAVRE

TRANSPORTS INTERNATIONAUX
VOYAGES ET ASSURANCES

REVUE DES LIVRES (*Suite*)

— Voici que les Indo-Chinois entrent à leur tour dans l'arène, j'entends dans l'arène littéraire. Nous connaissions déjà quelques productions de leur folklore, grâce en particulier aux traductions parues dans la collection extrême-orientale de l'éditeur Bossard. Ils se mettent, aujourd'hui, à écrire en français, fascinés qu'ils sont par le charme des poètes du dernier bateau. Mais sont-ils bien à même de les comprendre et ne sont-ils pas naturellement enclins à en accuser le côté caricatural ? Et ne feraient-ils pas mieux de réveiller dans leur âme profonde l'inspiration qui constitue le charme, point frelaté celui-là, de leurs vieilles croyances, de leurs anciennes superstitions, de leur façon séculaire de comprendre et de sentir la vie ?

La *Cantate angkoréenne* due à la plume du prince Arenô Lukanthor en dépit de son sujet et des évocations auxquelles ce sujet prête, présente un mélange d'un goût douteux. Il me semble que le défunt Pierre Loti avait plus heureusement, tout Occidental qu'il fût, traduit toutes les émotions qui peuvent naître de la vision du temple merveilleux. Pour ceux-là, du moins, qui n'en ont point vu la reconstitution en stuc à la dernière Exposition coloniale de Marseille.

La dite *Cantate*, écrite « presque d'un seul jet, un soir de 1919, après avoir entendu magnifiquement discourir M. Georges Aubault de la Haute Chambre, sur la *Prière à Tanit de Salammbô* » (*sic*), devait être dite et chantée selon les modes antiques du Khémrah sur les marches de la montée d'Angkor. Le Destin n'en a pas permis la réalisation scénique. Que le prince Arenô Lukanthor s'en console, et aussi sa collaboratrice musicienne dont nous ne connaissons vraisemblablement jamais la « grâce insoupçonnée » ni la « force rare ». Tant d'autres chefs-d'œuvre sont demeurés dans un injuste oubli !

— D'autres notations, plus vraiment exotiques, sont à cueillir dans le numéro de juin des *Cahiers du mois* qui, précisément, est intitulé *Exotismes*. Visions de la Guinée française, visions du Saloum tropical aux côtes plates, images du Maroc, voire des lagunes de Venise et de Hongrie forment un choix bien venu de descriptions variées, personnelles, aisées à lire. Je cite pêle-mêle les noms des collaborateurs : Lucie Cousturier, Jacques Naville, Jean-Richard Bloch, J.-P. Palewski et François Berge.

R. F.



LIBRAIRE PAYOT & C^{IE}

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL - VEVEY - MONTREUX - BERNE

VIENT DE PARAÎTRE :**Madame Récamier et ses amis**

par Edouard HERRIOT

Un vol. in-16, broché Fr. 4.—

Les lecteurs curieux des choses du passé apprendront avec plaisir que ce célèbre ouvrage, depuis longtemps épuisé, est enfin réédité.

Madame Récamier et ses amis est un livre que les lettrés considèrent comme un véritable chef-d'œuvre, mais il sera, sous sa nouvelle forme, une révélation pour le grand public.

Autour d'une femme délicieuse, centre de tous les hommages, adulée plus que ne le fut aucune beauté de l'histoire, reine incontestée de l'élégance pendant toute sa vie et la plus aimable des femmes de tous les temps, M. Herriot a groupé et fait vivre, avec une aisance de composition et une magie de style inimitables, tout un groupe charmant et représentatif de l'élite intellectuelle et sociale de l'époque : Mme de Staël, Benjamin Constant, Chateaubriand, Ampère, Barante, Sainte-Beuve, le prince Auguste de Prusse, les deux Montmorency, etc., tous les amis de Mme Récamier.

Mme Récamier domina réellement de son charme la vie mondaine européenne depuis la Révolution et le Directoire jusqu'à la 2^e République de 1848 en passant par l'Empire, les deux Restaurations et le règne de Louis-Philippe.

Toute cette période mouvementée, plus intellectuelle qu'artiste, mais si raffinée par l'esprit qui règne en maître à travers les milieux sociaux et les régimes successifs, renaît d'une façon extraordinaire dans ces pages légères, animées de tout l'amour que nourrit l'auteur pour une société délicieuse et si vivante.

Et ce n'est pas seulement la France, mais l'Europe d'il y a cent ans, tout le monde cosmopolite de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Italie, qu'on voit ainsi apparaître et briller autour de Mme Récamier.

Articles de Caoutchouc en tous genres

Caoutchouc Industriel

A. BRUNNER & C^{ie}
SUCC. DE FRÉD. BRUNNER • BALE •



MINIMAX



Le meilleur extincteur d'incendie portatif

Demandez prospectus Y. 21

MINIMAX S. A. Seehofstrasse 4 ZURICH

Antigoîtreux Jurassien le « Strumasan »

seule friction efficace inoffensive pour la guérison rapide

DU GOITRE ET DES GLANDES

Prix : 1 flacon, 5 fr. ; demi flacon, 3 fr.

Succès garanti, même dans les cas les plus opiniâtres.

Dépôt : Pharmacie du Jura, BIENNE, place du Jura.

Prompte expédition au dehors.

Véritables pains d'anis de Grandson

à 4 francs le kg.

Macarons extra fins

d'ancienne renommée, à 8 fr. le kg. Expéd. soignée partout dès 1 kg. franco pr la Suisse

F. LEUENBERGER, fabricant, GRANDSON



CITROVIN

COMME VINAIGRE
RECOMMANDE PAR LES
MÉDICINS

FLOR E. STAUBENMANN fabrique suisse de Citrovin Zofingue



LIBRAIRIE PAYOT & C^{IE}

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL - VEVEY - MONTREUX - BERNE

VIENT DE PARAÎTRE :

Le Roman de Renard

Version moderne par Léopold CHAUVÉAU

Un vol. in-16 Jésus sur beau papier alfa Fr. 6.—

La Revue, de Lausanne, écrit à propos de cet ouvrage :

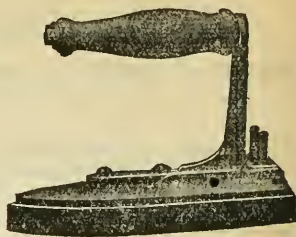
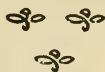
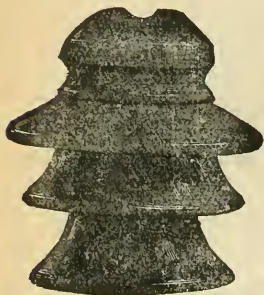
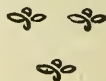
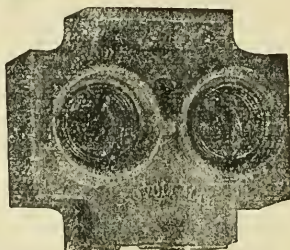
« Ceux qui connaissent un peu les lettres françaises savent combien la lecture des textes du moyen âge est souvent pénible et combien leur charme naïf est amoindri par les rugosités et les imperfections d'une langue encore en formation. *Le Roman de Renard*, cette œuvre célèbre entre toutes de l'ancienne littérature, avait en outre cet inconvénient de nous être parvenu en plusieurs versions qui empiètent les unes sur les autres, s'embrouillent et se répètent.

» Dans le livre que nous annonçons, ces inconvénients ont disparu. Nous pouvons goûter sans peine tout ce que ce chef-d'œuvre de la littérature du moyen âge a de piquant et de savoureux. Des versions fragmentaires, M. Léopold Chauveau a tiré un récit suivi qui forme *Le Roman complet de Renard*. Il a traduit la vieille langue en un excellent français moderne. Conteur lui-même, il a procédé avec un savoir-faire remarquable. Chacune de ces cinquante et quelques aventures est narrée avec autant de finesse que de sens du comique. Le goupil Renart, devenu si célèbre par ces amusants récits que son nom est resté à toute l'espèce, sa principale victime, le loup Ysengrin, la louve dame Hersent, l'ours Brun, le chat Tybert, le coq Chanteclerc, le mâtin Ronneau, tous les animaux qui forment la cour féodale du lion, le roi Noble, vont et viennent dans ces récits où nous retrouvons, sous la peau des animaux, toutes les passions qui agitent les hommes. On se rend compte en lisant ces pages de tout ce que leur doivent Rabelais et La Fontaine. On peut même se demander si, sans le *Roman de Renard*, ils auraient été tout ce que nous admirons chez eux.

» *Le Roman de Renard* n'est point une œuvre de haute moralité. Représentées par Renard, la ruse et la fourberie y triomphent constamment de la force, de la confiance ou du bon droit. Mais il y a tant de malice et d'esprit chez l'animal à longue queue qu'il en devient presque sympathique et qu'on ne peut s'empêcher de rire et d'applaudir aux tours pendables par lesquels la malfaisante bête arrive toujours à se tirer d'affaire, même dans les cas les plus désespérés. Ceux qui s'imaginent que le moyen âge fut avant tout un âge de foi seront un peu surpris de voir dans combien de ces épisodes, créés ou conservés par la tradition populaire, l'Eglise est bafouée en ses rites et même en ses dogmes, et quelle veine d'esprit critique cru et mordant circule dans tout le poème.

» Le texte en bonne prose de M. Chauveau nous paraît être une véritable résurrection du *Roman de Renard*. L'œuvre aux origines si complexes qui a charmé les hommes du treizième au seizième siècle, va reprendre sa place au milieu des ouvrages qui sont à la portée de la généralité des lecteurs et leur offrir une des expressions les plus caractéristiques du génie littéraire français. Grâce en soient rendues à M. Chauveau et à son éditeur, M. Payot. »

F. B.

ELECTRO-MATERIEL**Zurich I ::**Téléphone : SELNAU 48.01
Ad. télégr. : KILOWATT**Matériel complet
d'installation****électrique :****Lumière****Force****Téléphone****Sonnerie****Magasins de vente :****ZURICH :**

Stampfenbachstrasse, 73

BALE :

Dufourstrasse, 54

LAUSANNE :

Avenue du Tribunal Fédéral, 9

BERNE :

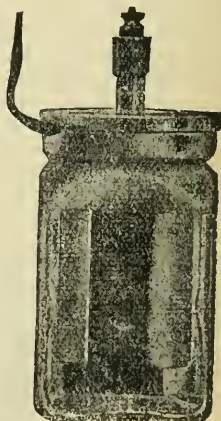
Effingerstrasse, 11

GENÈVE :

Rue du Stand, 40

LUGANO :

Via Carlo Cattaneo, 7



LIBRAIRIE PAYOT & C^{IE}

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHÂTEL - VEVEY - MONTREUX - BERNE

VIENT DE PARAÎTRE :

COURS DE CUISINE ILLUSTRÉ

par A. FOUCON, professeur de cuisine,
rédacteur culinaire à *La Suisse*.Un volume in-8° relié, illustré de nombreux dessins et de 24 planches hors
texte 7 fr. 50.

Le titre de ce volume représente bien le programme de l'auteur : partir de mets simples, expliqués clairement, puis arriver aux plats recherchés en faisant ainsi une promenade gastronomique à travers la cuisine française. Ce livre est tout spécialement destiné aux maîtresses de maison. Le principal avantage se trouve dans sa présentation nouvelle sous forme de menus composés de mets courants et facilement exécutables dans une cuisine de famille ; chacun de ces mets est indiqué dans le détail avec les quantités à employer pour un nombre donné de convives et les variantes pouvant se rattacher à chaque recette. C'est une étude claire et brève, présentée par un cuisinier ayant l'habitude d'enseigner son art, sans omettre certains détails très nécessaires aux novices et même aux initiés, par exemple sur la manière de procéder et sur les ustensiles à employer. Tout cela est d'une grande importance pour assurer la bonne réussite des recettes.

Une innovation, fort appréciable, ce sont les 24 pages d'illustrations hors texte avec indications s'y rapportant. Elles expliquent avec clarté certaines préparations compliquées.

Le *Cours de cuisine illustré* est le vrai livre de cuisine pour les familles, car il ne contient que des recettes éprouvées, exécutables par chacun et pas trop dispendieuses. Cet ouvrage est écrit dans le but de permettre précisément aux maîtresses de maison de faire une bonne cuisine, appétissante et pourtant économique ; l'auteur a tenu compte des difficultés que crée dans un ménage la vie chère ; il a parcouru le vaste domaine de la cuisine, de la pâtisserie simple et même plus délicate, ce qui rendra cet ouvrage utile, à la fois dans les milieux modestes et aisés.

L'ouvrage est en plus agrémenté par quelques pages attrayantes renseignant le lecteur sur quelques-uns des cuisiniers français de renom pour ne citer que Vatel et Carême, sur les tables royales, sur la façon dont on mangeait à Paris, et sur des gastronomes réputés tels que Brillat-Savarin, Grimod de la Reynière, etc.

UNION DE BANQUES SUISSES

CAPITAL ET RÉSERVES : Fr. 86 000.000.
29 SUCCURSALES ET AGENCES EN SUISSE

1, PLACE ST-FRANÇOIS **LAUSANNE** PLACE ST-FRANÇOIS,
VEVEY MONTREUX

TRAITE TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE
— AUX MEILLEURES CONDITIONS —

AGENCE DE VOYAGES · PASSAGES MARITIMES CHANGE

Pour reprendre rapidement les forces, demandez le merveilleux fortifiant tonique

Marque **Régénérateur Royal** Marque
déposée déposée

à base de jaunes d'œufs frais et d'extrait de viande
associés à des ioniques puissants.

Son assimilation parfaite fait reprendre rapidement le poids et les forces, comme le prouvent de nombreuses attestations. S'emploie pour adultes et pour enfants.

Spécialement recommandé dans les cas de Faiblesse générale, manque d'appétit, mauvaises digestions, maux de tête. Pour guérir rapidement l'anémie chlorosé, neurasthénie et toutes maladies causées par le surmenage physique et mental, reprendre le

Régénérateur ROYAL Ferrugineux

En vente à Martigny à la PHARMACIE MORAND — Expéditions par retour du courrier
La Grande bouteille 8 fr. — La Grande Ferrugineuse 9 fr.

„Mercure“

La plus grande maison suisse de

Cafés, Thés et Chocolats

Autres spécialités :

Confitures, Conserves, Biscuits, Bonbons, etc.

Expéditions au dehors par toutes les succursales et par La Centrale,
à Berne, 8, rue de Laupen.



